

Le GENIE de l'Abbé de S.t Real, Soutenu par l'INTELLIGENCE, contribue aux progrès des BELLES-LETTRES, après avoir terrassé la PARESSE & l'IGNORANCE.

LES ŒUVRES DE M. L'ABBÉ DE SAINT RÉAL.

NOUVELLE ÉDITION,

Rangée dans un meilleur ordre, & augmentée.

TOME SECOND.

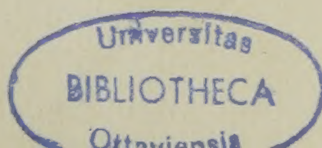


A PARIS, RUE SAINT JACQUES,

Chez HUART, Libraire-Imprimeur de Monseigneur le DAUPHIN, près la Fontaine Saint Severin, à la Justice.

M. D. CC. X L V.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



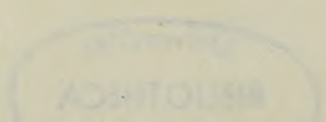




TABLE DES TRAITÉS

Contenus dans le Tome Second.

TRAITÉS HISTORIQUES.

TABLE.

Fin de la Table.

TRAITÉS

TRAITÉS HISTORIQUES.

DE L'USAGE DE L'HISTOIRE A MONSIEUR ***.

INTRODUCTION

De la mauvaise Maniere de lire & d'enseigner l'Histoire.

JE vous l'ai dit plusieurs fois : il me semble qu'il n'est rien de plus inutile que l'Etude de l'Histoire, de la maniere dont on l'étudie d'ordinaire ; comme il n'y auroit rien de si utile, si on l'étudioit bien. On charge sa Mémoire d'un grand nombre de Dates, de Noms, & d'Evénemens : pourvu qu'on puisse simplement redire ce qu'on a lu, ou ouï-dire, on passe pour être sçavant. Un jeune Homme, qui se voit applaudir là-dessus, se croit fort habile. Comme on ne juge presque des choses à cet âge, que sur le Jugement qu'on en voit faire à ceux qui sont plus vieux, il est impossible qu'il ne

conçoive une grande opinion de sa suffisance, quand il voit qu'on n'exige plus rien de lui, & que ceux de qui il dépend se font honneur, en toute occasion, de la facilité qu'il a à parler, & à redire, sans aucune réflexion, tout ce qu'on l'a obligé de retenir.

Cependant, le véritable Usage de l'Histoire ne consiste pas à sçavoir beaucoup d'événemens & d'actions, sans y faire aucune réflexion. Cette maniere de les connoître, seulement par la mémoire, ne mérite pas même le nom de sçavoir; car sçavoir, c'est connoître les choses par leurs causes. Ainsi, sçavoir l'Histoire, c'est connoître les Hommes, qui en fournissent la matiere, c'est juger de ces hommes sainement; étudier l'Histoire, c'est étudier les motifs, les opinions, & les passions des hommes, pour en connoître tous les ressorts, les tours & les détours, enfin toutes les illusions qu'elles sçavent faire aux esprits, & les surprises qu'elles font aux cœurs.

Je voudrois donc qu'on accoutumât insensiblement les jeunes gens à réfléchir naturellement, & sans art, sur ce qu'ils trouvent de plus remarquable dans l'Histoire; afin que la lecture qu'ils en font pût former des Hommes, & non pas des Perroquets; car on peut bien appeller de cette sorte la plupart de ceux qui en parlent,

Ne dites point qu'ils en sont incapables. On ne sçauroit traiter trop tôt les Enfans en Hommes: dès qu'on peut parler, on peut raisonner. Cette opinion de l'incapacité des jeunes gens pour le Raisonnement est une condescendance pour les Maîtres, plutôt que pour les Disciples. Parce que ces Maîtres ne sçavent pas les faire raisonner, ils ont intérêt à dire que cela est impossible: comme ils ne possédent pas l'art de servir de Sage-Femme aux Esprits, comme Socrate l'appelloit, de les faire enfanter, fouiller dans eux-mêmes, & y découvrir les trésors de lumiere & de sagesse que la Nature y a cachés: ils se moquent de cet art merveilleux comme d'une chose

chimérique, quoique Platon nous en fasse si bien voir la pratique.

Mais, quand même les Maîtres seroient habiles, la mauvaise Gloire des parens les empêcheroit toujours de réussir; car la Réflexion n'enrichit pas tant la Mémoire, qu'elle forme le Jugement : elle tend plutôt à rendre capable de penser sagement, que de parler beaucoup ; mais les parens veulent voir eux-mêmes le profit que font leurs Enfans, & la plupart ne sont pas capables de connoître les bonnes qualités du Jugement, comme d'entendre des Faits d'Histoire qu'on rapporte par mémoire.

D'ailleurs, leur but est que leurs Enfans paroissent sçavans avant l'âge, qu'ils aient matiere de parler beaucoup, en disant des choses que le commun du monde ne sçait point, & qui sont agréables d'elles-mêmes, comme sont tous les Faits d'Histoire ; au lieu que le principal fruit de cette Méthode est d'accoutumer les jeunes gens à parler peu, & à réfléchir beaucoup; à ne dire jamais une Histoire, pour faire seulement voir qu'on la sçait ; enfin, à ne considérer les Faits Historiques, que comme des Autorités pour appuyer la Raison, ou comme des sujets pour l'exercer.

Outre cela, c'est que cette sorte d'Etude de réflexion consiste en des Considérations naturelles & familieres, que tout le monde croit sçavoir & avoir faites, quand on vient à les dire quoique personne ne s'en fût encore avisé ; ainsi elles n'excitent aucune admiration : mais l'Histoire, au contraire, étant une chose que la Nature n'enseigne point, il n'est personne qui ne reconnoisse absolument pour nouveau ce qu'il en entend dire pour la premiere fois, & qui ne considere ainsi la connoissance qu'on en a, comme quelque chose que tout le monde n'a pas, & par tant quelque chose d'estimable, qui sert à faire paroître & à se distinguer. Or les Parens n'ont autre but que de rendre leurs Enfans capables d'exciter l'admiration du plus grand nom-

bre, qui eſt toujours celui des Ignorans; quelque mépriſable que ſoit cette admiration, quelque dangereux qu'il ſoit d'accoutumer les jeunes gens à cette mauvaiſe gloire.

De là vient, qu'au lieu que l'Hiſtoire devroit ſervir à leur faire apprendre comme d'eux-mêmes, la véritable Morale, par les réflexions qu'on leur devroit faire faire ſur les endroits les plus ſinguliers & les plus inſtructifs, elle ne leur ſert qu'à leur faire accroire à eux-mêmes, & aux Ignorans comme eux, qu'ils ſçavent quelque choſe, pendant qu'ils ne ſçavent rien.

Or, de toutes les diſpoſitions d'eſprit imaginables, il n'en eſt point de plus dangereuſe que celle-là : car autant qu'un véritable Sçavant eſt plus digne d'eſtime, qu'un franc Ignorant, qui n'a jamais étudié ; autant cet Ignorant eſt plus digne d'eſtime, que ceux qui, pour avoir été obligés d'étudier, ſe croient habiles, ſans l'être. Ainſi il vaudroit mieux pour un jeune homme inſtruit de cette maniere, qu'il n'eût jamais vu de Livres, ni de Maîtres; puiſqu'au moins il ſçauroit qu'il ne ſçait rien, comme le ſçavent d'eux-mêmes tous ceux qui n'en ont jamais vus: au lieu qu'il eſt ſi ignorant, qu'il ne ſçait pas même qu'il eſt ignorant.

Ce ſont-là les premieres idées, qui m'ont été données autrefois de cette Science, par un des plus ſages hommes du monde, dont je vous parlerai peut-être ailleurs. Je ne ſçaurois mieux faire comprendre quelle étoit ſon opinion ſur ce ſujet, qu'en vous rapportant quelques-unes de ſes Réflexions ſur diverſes Particularités Hiſtoriques aſſez ſingulieres, telles que je les ai trouvées dans les Extraits que j'en fis en ce tems-là, & que je ne fais ici que copier.



DE



DE L'USAGE
DE
L'HISTOIRE.

DISCOURS I.

Que la Bizarrerie ou la Folie ſont le plus ſouvent la cauſe des actions les plus éclatantes.

C'Eſt une choſe aſſez connue par les Hiſtoires, que le Grand-Seigneur offrit du ſecours à Henri IV. durant la plus grande chaleur de la Ligue. Les Politiques ne manquent pas de rendre de bonnes raiſons de l'offre de ce ſecours. Les uns l'ont attribué à l'ancienne Alliance de la France avec l'Empire Ottoman : les autres à la haine des Turcs pour les Eſpagnols, ſur-tout dans ce tems-là, que la mémoire de la Bataille de Lépante étoit encore récente, d'autres à la conſidération particuliere de la Religion, dont le Roi faiſoit profeſſion alors, car il étoit Huguenot, ce qui le rendoit en quelque ſorte Ennemi du Pape, que les Turcs n'aimoient pas auſſi.

Il n'eſt rien en tout cela, qui ne fût très-probable & très-vraiſemblable ; c'eſt ainſi que le Bon-Sens vouloit qu'on raiſonnât ſur ce ſujet. Cependant, le Miniſtre, par la voie duquel cette Nouvelle vint au Roi, ne fait preſque aucun fondement ſur toutes ces raiſons ſi plauſibles, & n'appuie que ſur une autre

dont on ne ſe défieroit pas. Il mande pour principal Motif de l'offre de ce ſecours contre la Ligue, que le Grand-Seigneur diſoit *qu'il haïſſoit naturellement ce mot de Ligue*; ce ſont les propres termes de l'Ambaſſadeur.

Une des Fautes les plus ordinaires de ceux qui ne liſent l'Hiſtoire que pour remplir leur Mémoire, c'eſt de ne remarquer que les Actions des Hommes, & de ne faire aucune réflexion ſur leurs motifs. Si ces gens-là tomboient ſur cet Endroit de l'Hiſtoire d'Henri IV. ils ne regarderoient la raiſon, que le Grand-Seigneur donne de l'offre de ſon ſecours, que comme une groſſiereté indigne de leur attention; mais, plus cette raiſon eſt ridicule, plus il eſt utile de la conſidérer; parce qu'elle fait d'autant mieux voir la folie ou la foibleſſe de l'Eſprit humain, qui eſt la choſe du monde la plus néceſſaire à ſçavoir.

Cet Exemple fait voir ce qui a été dit tant de fois, & qu'on ne peut trop redire pour apprendre à s'en garder, qu'on ne ſçauroit croire combien peu de choſe nous pouſſe, & peu de choſe nous arrête; que quelque profeſſion que nous faſſions de pénétrer le fond des affaires, cela nous arrive aſſez rarement; que dès que les paroles ont quelque choſe qui rebute, on n'examine plus rien; que quelque force de raiſonnement dont nous nous vantions, la premiere impreſſion des Sens nous entraîne preſque toujours. Soit pareſſe, ſoit foibleſſe, ſoit hazard, il n'eſt point de Motif ſi étrange, qui ne puiſſe être trouvé raiſonnable; point de circonſtance ſi vaine, qui ne ſoit capable de nous déterminer; point de conſidération ſi abſurde, qui ne puiſſe nous émouvoir.

Si le Parti Catholique eût pris un autre nom que celui de *Ligue*, il n'auroit point attiré l'indignation du Grand Turc, ni l'offre de ſon ſecours à Henri IV. A la vérité, la France n'en auroit pas été moins alliée de l'Empire Ottoman, les Eſpagnols moins odieux aux Turcs, Henri IV. moins Huguenot, ni le Pape moins ennemi des Hérétiques: toutes les raiſons

plausibles de l'offre de ce secours n'auroient pas moins subsisté, encore que les Catholiques n'eussent pas pris ce nom, & pourtant, ce secours n'auroit point été offert sans cela, parce que tout autre nom que celui-là n'auroit pas réveillé dans l'imagination du Grand Turc l'idée de tous les Armemens qu'on avoit faits; contre lui, & qu'on avoit appellés de cette sorte, & cette idée désagréable ne lui auroit pas rendu odieux, comme elle fit, ceux qui portoient ce même nom. Qui auroit dit à Messieurs de Guise, quand ils nommerent ainsi leur Parti, que cela feroit déclarer le Grand Turc contre eux, ils auroient eu bien de la peine à le croire; tant il est vrai que la Prudence humaine est une chose courte & limitée!

Mais aussi, dira-t-on, c'est le Grand Turc, c'est un exemple de Barbares. Si l'on remarque celui-là, ce n'est pas qu'on n'en pût remarquer d'autres. Et pour être le Grand Turc, sçavoit-il moins pour cela, que la Ligue dont il étoit question ne le regardoit ni de près ni de loin? que toutes les Prétentions de ce Parti étoient renfermées dans les bornes de la France? Il le sçavoit assurément, comme toute la Terre le sçavoit; c'est-à-dire, que sa Raison lui disoit cela: mais cet odieux mot de *Ligue*, qui avoit frapé son oreille, faisoit sur son imagination une impression tout autrement forte que celle de sa Raison; & cette fatale impression ne lui permettoit pas de démêler ce que ce malheureux mot avoit d'indifférent pour lui dans cette occasion, d'avec ce qu'il avoit eu d'odieux en d'autres, que celle-ci rappelloit alors dans la pensée.

Mais, dira quelqu'un, ce n'est donc qu'à des Princes, qu'il arrive de tomber dans ces sortes de Bizarreries, de se déterminer par ces Motifs ridicules; parce que n'étant pas tous accoutumés au travail d'Esprit nécessaire pour examiner le fond des choses, & n'étant pas toujours capables de suivre un bon conseil, quelques-uns aiment mieux sortir d'affaire, en se réglant par la premiere circonstance qui frape leur fantaisie, que

d'étudier le fond de la matiere, ou de reconnoître leur ignorance, en prenant avis. Il eſt vrai que la Condition des Princes les rend en quelque ſorte plus ſujets à ce défaut que le reſte des Hommes; non ſeulement par cette raiſon, que généralement parlant, ils ſont moins accoutumés au travail, & moins dociles; mais encore, parce qu'il y en a même quelquefois qui ont trouvé une eſpéce de Gloire à ſe déterminer ainſi à l'aventure.

Raiſonner ſur les Affaires, délibérer longtems, chercher la Raiſon, la Vérité, & la Juſtice, avec application, ſelon eux, c'eſt à faire au Vulgaire: mais ſuivre aveuglement la premiere impreſſion de ſympathie, ou d'antipathie, qu'ils ſentent dans le cœur, affecter de ſe déterminer par la plus légere circonſtance de Nom, de Tems, ou de Lieu, enfin par quelque rencontre fortuite, c'eſt ce qui leur paroit grand, extraordinaire, au deſſus du commun. Il leur ſemble qu'il y ait quelque ſorte de Divination dans cette maniere d'agir; comme ſi le Ciel étoit obligé de ne laiſſer paſſer dans leur Eſprit que des fantaiſies ſages, que toutes leurs Idées duſſent être des Inſpirations, que dès qu'on abandonne ainſi ſes actions au hazard, la Providence fût obligée de les rendre raiſonnables: ſemblables à ce Juge merveilleux, qui décidoit toute ſorte de Procès au ſort des Dez, & ſe vantoit de réuſſir toujours.

Mais ces défauts d'eſprit ne ſont pas particuliers aux Princes, tous les Grands généralement y ſont auſſi expoſés, par la néceſſité de leur Condition; parce que tous ſont auſſi abſolus, reſpectés, & flatés, que des Princes dans les Lieux où ils ſont les Maîtres. Ainſi, les uns & les autres courent également riſque de devenir orgueilleux, indociles, & bizarres, s'ils n'apportent un ſoin extraordinaire à s'en garantir; car enfin, un Juge de Village, qui eſt le premier & le plus riche du Lieu, y eſt auſſi ſujet à ces ſortes de fantaiſies, qui naiſſent de l'Indépendance, que le plus grand Prince de la Terre au milieu de ſa Cour.

Ainsi donc, cette espéce de Manie embrasse déja la plus grande partie des Hommes, & ceux dont les Folies tirent davantage à conséquence.

Mais, est-ce que le Peuple en est plus exemt? Est-il rien de si ordinaire, dans toute sorte de Conditions, que cette paresse d'examiner le fond des Affaires, cette hâte indiscréte d'en juger, cette impatience déréglée de les terminer à quelque prix que ce soit? Ne voit-on pas aussi tous les jours des Gens accorder des Graces qu'on appelle d'un nom, qu'ils refuseroient infailliblement si on les appelloit d'un autre (*)? Cette Pratique fait la meilleure partie de l'Eloquence naturelle. Il n'est rien qu'on ne puisse obtenir des Hommes, en les trompant: on persuade les choses les plus odieuses, en les cachant sous des mots qui ne le sont pas: il n'importe que les Actions démentent les paroles, pourvu que les paroles n'effarouchent point. Tel paye ses dettes en qualité d'aumône, qui ne les payeroit jamais autrement: tel accorde par dévotion ce qu'il refuseroit par justice: tel donne par occasion ce qu'il ne donneroit jamais par charité; témoin ce Prince du siécle passé, qui remarquant par hazard, dans une Eglise, où il entroit, un pauvre Prêtre tout déchiré, qui dormoit au pied d'un pilier, s'avisa de lui donner une Chanoinie de Revenu & de Dignité très-considérables, vacante dans la même Eglise, *afin*, dit-il, *qu'il y ait quelqu'un de qui on puisse dire véritablement, que le Bien lui est venu en dormant.* Examiner, entre plusieurs Prétendans à un Bénéfice, lequel est le plus sçavant, & le plus homme de bien, c'est une affaire: mais le donner au premier qu'on sera en humeur d'obliger, pour appliquer un Quolibet, cela ne requiert aucune discussion, & c'est bien plutôt fait. C'est ainsi que les Hommes, qui sont tant les raisonnables, ne raisonnent jamais moins que dans les occasions où il seroit le plus nécessaire de raisonner.

(*) *Rem intelligo verbo fieri interdum deteriorem solere.* Cicer. Philipp. VIII.

Voilà comment on peut méditer utilement ſur les actions des Hommes, & tirer des Inſtructions de Sageſſe, des Motifs même les plus déraiſonnables qui les font agir. Vous voyez bien que ſi on nous accoutumoit de bonne heure à ces Conſidérations, nous trouverions, qu'il n'eſt rien de plus équivoque que nos Actions, & qu'il faut toujours remonter aux Motifs, ſi l'on veut connoître les Hommes; car, c'eſt dans leurs Motifs, que l'on connoît proprement leur Eſprit, & toute l'étendue de ce dont il eſt capable.

Or il n'eſt rien de plus utile, que de connoître bien cette étendue; parce que rien ne ſurprend après cela : & ce n'eſt que la ſurpriſe, qui nous empêche de raiſonner juſte, dans la plûpart des occaſions de la vie; comme il paroît par ces excuſes ſi ordinaires à tout le monde, *Je n'aurois jamais cru cela, Je ne me ſerois jamais défié de ceci.*

Mais ce ne ſeroit ſçavoir qu'à demi l'étendue de l'Eſprit de l'Homme que de n'en connnoître que la Bizarrerie, ſi on n'en connoiſſoit auſſi la Malignité; & l'on ſe trompe auſſi ſouvent dans le commerce du monde, faute de croire les Hommes auſſi méchans qu'ils ſont, que faute de les croire fous.

Les Stoïciens prouvoient, que tous les Méchans étoient fous; mais l'Expérience fait encore mieux voir que la plûpart des Fous ſont méchans, que l'Imbécillité d'eſprit eſt un principe fort ordinaire de Malice. Cela vient peut-être de ce que ſe ſentant deſtitués de moyens naturels de parvenir à leurs fins, de lumiere, & de ſageſſe, pour aſſouvir leurs deſirs, qui ne ſont pas moins violens que ceux des habiles gens, ils ſe trouvent en quelque ſorte néceſſités de recourir aux mauvais artifices, & à la violence, qui ſont des voies que tout le monde peut prendre, les imbécilles comme les autres.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain, que ſi nous connoiſſions parfaitement l'enchainement qui eſt entre les maux de l'Eſprit, il ſeroit auſſi aiſé de ſe préſerver de la plûpart, qu'il eſt aiſé à un

Gouverneur de Place de couper chemin à ceux qui l'affiégent, quand il fçait précifément tous les moyens de communication qu'il y a entre les Piéces de fa Fortification, entre les dehors les plus éloignés & les plus proches; mais, malheureufement pour nous, il n'y a point de Carte fidéle des abords de l'Ame, de fon affiette, & de fes environs: ainfi, on ne peut fçavoir au jufte le chemin que tiennent fes Ennemis, les Opinions & les Paffions, pour y entrer & s'en faifir, ni les moyens qu'ils ont de s'entr'aider; & il arrive de-là, qu'on ne les découvre que quand ils font dedans, & qu'il faut un Siége régulier pour les chaffer.

Mais je ne prens pas garde, que j'entreprens infenfiblement fur mon Auteur. Ecoutons-le parler lui-même fur cette Malignité de l'Efprit humain dans le Difcours fuivant, que j'ai choifi entre plufieurs, pour faire voir, pendant que nous fommes fur les Turcs, que ces Gens-là difent quelquefois de bonnes chofes, auffi bien que les autres Hommes.





DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS II.

Que la Malignité est le plus souvent le motif de nos Sentimens & de nos Actions.

C'Est une chose assez étrange, si l'on y veut faire réflexion, qu'il soit nécessaire de distinguer les plaisirs des Hommes, en naturels, & en ceux qui ne le sont pas. On trouve du plaisir à voir un beau jour, une belle nuit, un beau paysage, une belle personne; il ne s'en faut pas étonner: mais, tout de même, on trouve du plaisir à voir donner une sanglante Bataille *(a)*, à voir jetter un Homme à terre, par un autre qui se joue; & cela est fort surprenant: car, non seulement la Nature ne nous porte point à faire du mal à autrui, quand il ne nous en revient autre bien que celui de le voir; mais encore, elle nous inspire de la haine pour ce mal, quelque part qu'il soit, & même un desir de l'empêcher, autant que nous pouvons, bien loin de nous en divertir *(b)*. Comment se peut-il donc faire, que nous ayons de la complaisance pour des Objets, contre

(a) *Suave etiam belli certamina magna tueri.* Lucret. Libr. II.

(b) *Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas.* Idem, Ibid.

contre lesquels la Nature reclame & implore, pour ainsi dire, notre secours?

Car il ne faut pas s'imaginer, comme a fait un Ancien, que lorsque nous considérons avec plaisir les Maux d'autrui, ce Plaisir vienne seulement de ce que nous ne sommes point dans la même souffrance où nous voyons les autres (*a*); l'Esprit ne fait pas longtems ce retour sur lui-même: ainsi, s'il n'y avoit que cela qui donnât du plaisir, ce Plaisir seroit bien court, & feroit bientôt place à la Compassion naturelle, qu'on a pour les Malheureux.

Pour reconnoître cette vérité, il ne faut que considérer l'exemple, que Lucrece propose, de ceux, qui, assis sur le rivage de la Mer, regardent un Vaisseau battu par la tempête, & prêt à faire naufrage (*b*). Si le Plaisir qu'il avoue qu'on ressent à voir ce funeste Spectacle, ne venoit, comme il dit, que de ce qu'on est exemt du danger (*c*), ce Plaisir ne dureroit guéres; puisqu'il ne faut pas longtems à des gens qui sont à terre, pour reconnoître qu'ils ne sont pas en péril de se noyer.

Le déréglement de l'Esprit des Hommes est si grand, qu'il n'est pas même nécessaire qu'on soit exemt du danger où on voit les autres pour y prendre plaisir (*d*). L'Expérience m'a fait voir dans les Combats de Barriere, les Joûtes, & les Tournois, qui étoient encore au Siécle passé en si grande estime, & où ceux qui étoient prêts d'entrer en lice ne laissoient pas de prendre plaisir à voir porter les autres par terre à coups de Lance, leur enfoncer la visiere, & froisser les os, quoiqu'ils fussent exposés aux mêmes dangers.

L'Histoire rapporte à ce propos une Réponse d'un Ambassadeur Turc, qui fait voir le Jugement qu'on devroit faire naturellement de ces sortes de Divertissemens, par laquelle il est

(a) *Sed quibus ipse malis careas quia cernere suave est.* Lucret. Libr. II.

(b) *Suave mari magno turbantibus æquora ventis. E terrâ magnum alterius spectare laborem.* Idem, Ibid.

(c) *Tua sine parte pericli.* Idem, Ibid.

(d) *Tanta vecordia innata ut malis gaudeat alienis.* Terent. Andr.

aiſé de reconnoître qu'il ne faut que ſuivre la Nature pour parler de Bon-Sens, & que nous ſommes peut-être plus barbares, que ceux que nous accuſons de l'être.

On conte donc, que ſous le Régne de Charles VII. le Grand-Seigneur envoya un Chiaoux en France, à qui on fit, ſelon la coutume, les Régales, dont on pût s'aviſer. Comme le plus grand Divertiſſement de ce tems-là étoit les Combats de Barriere, on ne manqua pas de lui en faire voir. Il y a apparence, que ceux où il aſſiſta réuſſirent admirablement, qu'il s'y fit des Courſes très-rudes & très-furieuſes, & qu'il y fut donné d'étranges coups; car comme, après le Jeu fini, on vint à lui demander ce qu'il lui en ſembloit, il répondit ingénuement, *que ſi c'étoit tout de bon, ce n'étoit pas aſſez; & que ſi c'étoit pour rire, c'étoit trop.*

Il eût été à ſouhaiter pour le ſalut de la France, à qui un Divertiſſement de cette nature a depuis coûté quarante ans de déſolation, & le ſang de plus d'un million d'Hommes, dans la mort d'Henri II. que cette parole eût fait dans les Eſprits de ce tems-là toute l'impreſſion qu'elle méritoit d'y faire.

D'où venoit donc ce prodigieux attachement, & du Peuple, & des Grands, pour ces Exercices ſi dangereux, toujours ſouillés de ſang? Quel plaiſir des Hommes pouvoient-ils trouver à en voir d'autres ſe faire du mal? Eſt-ce que nous nous haïſſons naturellement les uns les autres? Il n'y a pas apparence. Quand la Nature nous a expoſés ſur la Terre à toutes les incommodités de la vie, aux injures des Elémens, aux terreurs paniques, auxquelles nous naiſſons ſujets, elle a conçu, que nous pourrions nous garantir ou nous délivrer les uns les autres de tous les maux, à la faveur de la Société qui ſeroit entre nous; & que cette Société, ſi utile pour tous, ne pouvoit manquer de nous obliger à nous entr'aimer.

N'eſt-ce donc point, que l'Ame trouve quelque ſujet de vanité, dans le bonheur qu'elle a d'être libre des maux qu'elle

voit en autrui ? qu'elle se fait accroire, que le Sort se régle par le Mérite ? qu'ainsi, il faut que ceux qui souffrent du mal se le soient attiré de quelque maniere ? & qu'elle se flate que si elle en est exemte, c'est un effet de sa bonne Conduite, ou de son Mérite, qui la fait même respecter par le Hazard. Cela paroît d'abord bien chimérique : mais nous nous applaudissons souvent bien plus mal à propos ; & il est des Sentimens dans les Hommes, qui ont des fondemens encore plus ridicules que celui-là. Passons pourtant outre, s'il se peut, & cherchons quelque cause plus sensible, s'il y en a, de la malignité de nos Plaisirs.

Il n'est personne qui ne reconnoisse, s'il veut y faire réflexion, que, bien que cette malignité soit assez générale, les Femmes toutefois, les Enfans, & les autres Personnes, qui participent aux défauts d'esprits ordinaires à cet âge, & à ce Sexe, y sont plus sujettes, que le reste du monde. L'Histoire est célébre de ce jeune Enfant d'Athènes, que l'Aréopage condamna à mort, pour avoir été trouvé qui se divertissoit à crever les yeux, l'un après l'autre, à son Oiseau, avec une aiguille ; & tout le monde voit l'empressement singulier, & des Femmes, & des jeunes Gens, pour assister aux Supplices, aux Combats, & aux Jeux dangereux. Tout cela pourroit faire soupçonner, que cette inclination seroit un effet de la foiblesse naturelle de ce Sexe, & de cet âge : comme si l'impuissance, où ils se sentent de faire du mal, trouvoit quelque consolation dans la vue de celui qu'ils trouvent tout fait & que la connoissance qu'ils ont qu'avec leur peu de force, il n'est personne qui ne leur puisse nuire impunément, leur fît regarder tous ceux qui sont dans la souffrance, comme autant de gens qu'ils n'ont plus à craindre, & partant avec plaisir.

Si cela est, ces Plaisirs inhumains sont un effet de la foiblesse naturelle de l'Ame, & sont contraires à la magnanimité, aussi bien que la Compassion désordonnée, & qui va jusqu'aux

larmes (*). Auſſi voyons-nous, que les Femmes, & les jeunes Gens, ſont inceſſamment occupés à paſſer de l'un à l'autre de ces excès. Si les maux qu'ils conſiderent ne ſont pas de nature à leur pouvoir arriver, ſi l'on écorche un Chien, ſi l'on fait languir un Poulet qu'on tue, ſi l'on pend un Miſérable, auſſitôt leurs yeux nagent dans la joie : mais s'ils ſont ſujets aux Maux qu'ils voient en autrui, s'ils voient ſur un Théatre les déſordres de leurs Paſſions, les malheurs qu'elles attirent; quoique ces Paſſions qu'ils voient, & ces malheurs, ne ſoient que des feintes, cette repréſentation toute nue les met hors d'eux-mêmes, & les fait abandonner aux larmes, parce qu'ils ſont ſujets à ces Paſſions & à ces malheurs.

Ce ſeroit donc en vain qu'on voudroit dire, que ces Réflexions ſont inutiles dans un Siécle, où les Cirques, les Amphithéatres, les Coliſées, & toutes les autres barbares magnificences de l'Antiquité ne ſont plus connues que par les Livres, & où même l'Uſage des Tournois eſt entiérement aboli. Puiſque la même Inclination maligne, qui mit en ſi grande eſtime autrefois ces cruels Divertiſſemens, ſubſiſte encore, & ſe fait connoître dans d'autres, qui ne ſont gueres plus innocens, elle peut, quand il lui plaira, ramener même ces premiers. On a rogné, à la vérité, quelques Branches de cette malheureuſe Plante; mais le Tronc eſt demeuré en vie : & cette Souche féconde d'inhumanités & de malice pouſſe tous les jours de nouveaux Rameaux, que le tems fera peut-être arriver quelque jour à une force & à une grandeur, dont les premiers n'approcherent jamais.

Que l'on conſidere les Courſes de Taureaux d'Eſpagne, la Paſſion de la Chaſſe, notre curioſité pour les bêtes féroces, notre avidité d'aſſiſter aux Supplices, toutes les eſpéces de Jeux de main, & cent autres choſes de cette nature, on verra bien que cette malheureuſe racine ne s'arrachera jamais.

(*) *Ariſt. Moral Libr. IV. Cap. XII.*

Qu'eſt-ce qui attire tant de monde chez un Danſeur de Corde, qui cherche inutilement, durant deux heures, toutes les manieres imaginables de ſe tuer ? C'eſt le danger où l'on voit ce miſérable expoſé durant tout ce tems-là ; c'eſt le mal qu'il ſe peut faire. Car, ſi ce n'étoit que la Curioſité de voir une choſe extraordinaire, un quart d'heure de tems la ſatisferoit pleinement ; & cette Curioſité ſatisfaite, feroit bientôt place à la Pitié, que devroit donner naturellement une Profeſſion ſi périlleuſe. Que ſi cela n'arrive pas, ſi l'on paſſe les heures entieres dans ces lieux avec un plaiſir toujours égal, c'eſt le danger même du Bâteleur qui ne ceſſe point auſſi, qui entretient cet horrible plaiſir ; on attend, pour voir ſi par hazard il ne pourroit point ſe précipiter : ce n'eſt que cela.

Il faut avouer, que ces ſortes de métiers ſont fondés ſur une grande Connoiſſance de la nature de l'Eſprit de l'Homme. Quand l'un de ces Bâteleurs fait cent Sauts périlleux, avec une diſpoſition admirable ; & qu'un froid Bouffon, qui l'obſerve, faiſant ſemblant d'en vouloir faire autant, ſe donne mille coups, tombe de toutes les manieres : lequel des deux réjouit davantage l'Aſſiſtance ? Ne voit-on pas que le bon Sauteur ne divertit pas tant par ſes tours merveilleux, que le mauvais Plaiſant divertit par ſes Chutes ? Pourquoi le Lourdaut plait-il davantage ? C'eſt qu'on croit qu'il ſe fait du mal.

Ainſi, qu'un jeune Gentilhomme faſſe des armes, il n'a pas tant de joie à montrer ſon adreſſe, qu'à donner quelque bon coup à ſon Camarade : s'il propoſe quelque Saut dangereux, ce n'eſt pas tant pour faire voir ſon agilité, que pour faire caſſer le nez à quelqu'autre. Il ſeroit infini de remarquer tous les exemples de cette nature : ceux-là ſuffiſent pour faire voir, que ſi l'on a quitté quelques Spectacles barbares, ce n'eſt pas par principe de Raiſon, ni d'Humanité ; puiſqu'on ſe fait des divertiſſemens, qui ne le ſont guéres moins. Ce n'eſt donc qu'un changement, plutôt qu'une Réforme : c'eſt laſſitude & dégoût

de ce qui étoit usité, plutôt qu'horreur, ou repentir, c'est pour avoir le plaisir de changer, après avoir eu les autres. Ne croyons donc pas être meilleurs que nos Peres, pour n'avoir pas les mêmes malices qu'eux. Les Hommes sont également méchans dans tous les Siécles : ils ne font que varier dans les manieres de l'être, lorsqu'ils semblent se corriger, & leur amendement, quelque louable qu'il paroisse, n'est souvent qu'un effet d'inconstance, plutôt que de bonté.

VOUS voyez par ce Discours, qu'on agit souvent par des motifs très-méchans, sans qu'on y prenne garde. Vous me demandez, comment cela se peut faire ? & vous dites là-dessus, qu'il semble que mon Auteur suppose souvent ce qui n'est pas, & que pour expliquer d'où viennent, selon lui, les Actions des Hommes, il fait faire un progrès à l'ame, dont tout le monde ne demeurera pas d'accord ; qu'il la fait passer par divers sentimens qu'il lui attribue, comme par des degrés, quoique personne ne s'en soit jamais apperçu, & qu'enfin, ce qui paroît si recherché passe aisément pour creux & pour chimérique.

Je vous dirai là-dessus, que tous ces divers sentimens insensibles, que mon Auteur attribue à l'ame, ici & ailleurs, comme les degrés, par lesquels elle passe à d'autres, ne laissent pas d'être véritables & effectifs, quoique nous ne les remarquions pas, faute d'attention. Ce défaut d'attention vient de la rapidité des Passions, qui nous entraînent à tout ce que nous faisons, & qui ne nous permettent pas de considérer à loisir la nature des sentimens qu'elles nous inspirent ; parce que l'horreur que nous concevrions souvent pour ces Sentimens, nous empêcheroit de nous y engager. Or l'Ame, qui prévoit cela confusément, & qui veut éviter cet obstacle, qui interromproit le cours de la Passion dont elle est possédée, détourne sa vue de la considération de ces Sentimens ridicules, ou méchans, qui lui servent de degrés : elle aime mieux supposer qu'ils sont bons, que de risquer de les trouver mauvais, en les examinant. Ainsi,

ſans les approfondir en aucune maniere, elle paſſe légérement deſſus, pour arriver où le plaiſir, la gloire, & les autres paſſions, l'emportent.

Il ne faut donc que faire attention ſur nos motifs, & nos ſentimens, pour empêcher que nous n'en ſuivions de mauvais: & il ſeroit à ſouhaiter que tout le monde fût accoûtumé à le découvrir, quand il nous arrive d'en ſuivre ; car, comme la malignité eſt naturellement odieuſe, les Ames même les plus mal nées ne voudroient pas qu'on crût qu'elles agiſſent par ces motifs. Ainſi, ſi lorſque cela leur arrive, on le reconnoiſſoit auſſi tôt, ne fût-ce que par prudence, elles s'en corrigeroient aſſurément.

Mais il eſt une autre ſorte de motifs bien plus dangereux que ceux-là, & qui méritent une Réflexion auſſi particuliere. Car au moins, on déſavoue ceux qui ſont manifeſtement méchans; au lieu qu'il y en a, qu'on ne déſavoue point, & qu'on ne cache pas, parce qu'on prétend qu'ils ſont vertueux, & qui pourtant ne le ſont pas, quoiqu'ils paſſent communément pour l'être : & c'eſt de ceux-là, qu'il eſt important de déſabuſer le monde, afin qu'il ne loue que ce qui eſt véritablement louable. Voici quel étoit le ſentiment de mon Auteur ſur un motif de cette nature.





DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS III.

Que l'Ignorance & l'Erreur nous font ſouvent prendre pour vertueux ce qui ne l'eſt point.

C'Eſt un grand malheur, que d'être vicieux ; mais c'en eſt encore un plus grand, de ſe croire vertueux, quand on ne l'eſt pas. Il n'eſt pourtant rien de ſi commun, non ſeulement parce qu'on fait paſſer pour vertueuſes, & honnêtes, bien des actions qui ne le ſont pas : mais encore, parce qu'entre celles qui ſont en effet vertueuſes en elles-mêmes, il en eſt peu qui ſoient faites par des motifs vraiment vertueux ; car tous les motifs qui paſſent pour vertueux ne le ſont pas.

Il n'eſt perſonne, par exemple, qui déſavoue d'avoir fait une bonne action, à l'imitation d'une autre : on en fait même gloire : on en loue tous les jours les Grands ; & c'eſt preſque la ſeule maniere dont on ſe ſert pour les exciter à la Vertu, que de leur propoſer celle de leurs ſemblables. Cependant ſi on en veut juger ſuivant la rigueur de la Philoſophie, c'eſt-à-dire, raiſonnablement, il ſeroit mal aiſé de ſoutenir que les actions, faites

faites par le ſeul motif de l'exemple, ſoient véritablement vertueuſes. En voici une de cette nature, qui porte naturellement à faire cette réflexion. C'eſt le don, que le Roi Charles IX. fit de la Grande Aumonerie de France au fameux Jacques Amiot ſon Précepteur, depuis Evêque d'Auxerre. Pour en faire un Jugement exact, il ne ſera pas inutile de prendre la choſe d'un peu plus haut, & de faire connoître auparavant le Perſonnage dont il eſt queſtion.

Cet excellent homme étoit Fils d'un Corroyeur de Melun; étant encore petit garçon, il s'enfuit de la maiſon de ſon Pere, de peur d'avoir le fouet. Il n'eut pas fait bien du chemin, qu'il tomba malade dans la Beauſſe, & demeura étendu au milieu des champs. Un Cavalier paſſant par-là en eut pitié, le mit en croupe derriere lui, & le mena de cette ſorte juſqu'à Orléans, où il le mit à l'Hôpital, pour le faire traiter. Comme ſon mal n'étoit que laſſitude, le repos l'eut bientôt guéri: il fut congédié en même tems; & on lui donna, en partant ſeize ſols, pour lui aider à ſe conduire. C'eſt en reconnoiſſance de cette Charité, que cet illuſtre Prélat, par un reſſentiment digne d'un homme qui avoit conſumé toute ſa vie dans l'Etude de la Sageſſe, & particuliérement dans la lecture de Plutarque, fit depuis un Legs de douze cens écus à cet Hôpital, par ſon Teſtament.

Il fit tant avec ſes ſeize ſols, qu'il ſe rendit à Paris. Il n'y fut pas longtems, ſans être réduit à gueuſer. Une Dame, à qui il demandoit l'aumône, le trouvant de bonne façon, le prit chez elle, pour ſuivre ſes Enfans au Collége, & porter leurs Livres. Le Génie merveilleux pour les Lettres, que la Nature lui avoit donné, le fit profiter de cette occaſion avec uſure: il étudia donc; & ſi bien, qu'on le ſoupçonna d'être de la nouvelle Opinion, qui commençoit à éclater: inconvénient commun à tous les Beaux-Eſprits de ce tems-là. Les perquiſitions rigoureuſes, qu'on fit alors des premiers Huguenots, l'obligerent à fuir,

comme beaucoup d'autres, tout innocent qu'il étoit, & à sortir de Paris. On en vouloit sur-tout aux Gens de Lettres suspects : & certes avec raison ; car ils étoient bien les plus redoutables.

C'est de tout tems, que le Peuple, ennemi naturel des Sçavans, les a condamnés sur les plus légeres apparences. Tous ceux qui ne se jettent pas, comme lui, dans les excès opposés aux Innovations, passent pour des Monstres à ses yeux. Cette Bête n'entre dans aucune discussion des choses même dont elle juge le plus criminellement. Aussi n'est-elle pas capable de démêler ce que les nouvelles Sectes ont d'innocent, d'avec ce qu'elles ont de méchant ; quoiqu'à dire vrai, elles n'auroient assurément jamais eu aucun succès, si parmi beaucoup d'erreurs, elles n'avoient, dans leur naissance, mêlé quelques Réglemens louables pour les Mœurs, à la faveur desquels les Novateurs ont fait passer le reste ; mais souvent la juste haine du Peuple pour ces Novateurs a confondu injustement ceux qui n'avoient rien de commun avec eux que ces Réglemens de Mœurs, avec ceux qui embrassoient aussi leurs Erreurs. Il est juste de rendre, en passant, ce légitime témoignage à tant de Personnes de mérite, dont la Réputation fut, quoiqu'à tort, souillée, en ce tems-là, du même soupçon que celle de notre Prélat.

Amiot, étant obligé de sortir de Paris de cette sorte, se retira en Berri, chez un Gentilhomme de ses Amis, qui le chargea de l'Education de ses Enfans. Durant le tems qu'il y fut, le Roi Henri II. faisant voyage logea par hazard dans la maison de ce Gentilhomme. Amiot, étant prié de faire quelque Galanterie en vers pour le Roi, composa une Epigramme Grecque, qui lui fut présentée par les Enfans de la maison. Aussitôt que le Roi, qui n'étoit pas si sçavant que son Pere, eut vu ce que c'étoit, *C'est du Grec*, dit-il, en la jettant, *à d'autres*. Il est aisé de juger, par le déplaisir qu'Amiot dût ressentir de cette action du Roi, quelle fut sa surprise sur ce qui arriva ensuite. Michel

de l'Hôpital, depuis Chancelier de France, qui accompagnoit le Roi dans ce voyage, & qui ouït-parler de Grec, ramassa ce qu'il avoit jetté : il lut l'Epigramme, & en fut surpris. Il prend Amiot par la tête, & le regardant fixement, lui demande où il l'avoit prise? Amiot, qui étoit encore dans la consternation où l'action du Roi l'avoit mis d'abord, lui répond en tremblant, que c'étoit lui qui l'avoit faite. Sa frayeur ne permit pas à Monsieur de l'Hôpital de douter de sa sincérité. Comme il étoit grand Connoisseur, il ne fit point de difficulté d'assurer le Roi, que si ce jeune homme avoit autant de Vertu que de Sçavoir, & de génie pour les Lettres, il méritoit d'être Précepteur des Enfans de France. Le Roi, qui avoit en M. de l'Hôpital toute la confiance qu'il devoit avoir, s'enquit du Maître de la Maison. Comme les Mœurs d'Amiot étoient irréprochables, le Gentilhomme lui rendit le témoignage qu'il méritoit. Il n'y avoit que le soupçon, qui l'avoit fait retirer en ce lieu, qui pût lui nuire ; mais quand ce soupçon auroit été sçu, M. de l'Hôpital, qui étoit lui-même plus suspect qu'aucun autre, n'étoit pas pour s'en effrayer. Voilà l'Affaire conclue.

Il y a apparence que le Roi reconnut bientôt, par la suite, la vérité de ce que M. de l'Hôpital lui avoit dit d'Amiot; ne fut-ce que par la Négociation qu'il fit à Trente, qui étoit la plus difficile Commission qu'on pût donner à un Homme dans ce temslà ; & où l'Abbé de Bellosane, c'est ainsi qu'Amiot s'appelloit alors, prononça devant tout le Concile cette Protestation si judicieuse, & si hardie, qui nous reste, & qui sera dans la postérité un Monument éternel de la Sagesse & de la Générosité de la France, dans cette occasion également importante & délicate.

Voilà l'état auquel étoit Amiot sous le Regne de ses Disciples François II. & Charles IX. avantageux, à la vérité, si l'on se souvient de ses commencemens; mais pourtant encore indigne de son Mérite, & sa Fortune étoit apparemment pour en de-

meurer là, ſans une rencontre fortuite, qui le porta plus haut qu'il n'avoit jamais eſpéré, & qui marque admirablement l'Eſprit de la Cour.

Un jour la converſation étant tombée ſur le ſujet de Charles-Quint à la table du Roi, où Amiot étoit obligé d'aſſiſter toujours, on loua cet Empereur de pluſieurs choſes, mais ſur-tout d'avoir fait ſon Précepteur Pape; c'étoit Adrien VI. On exagéra ſi fortement le mérite de cette Action, que cela fit impreſſion ſur l'Eſprit de Charles IX. juſques-là même qu'il dit *que ſi l'occaſion s'en préſentoit, il en feroit bien autant pour le ſien.* Et de fait, peu de tems après, la Grande-Aumonerie de France ayant vaqué, le Roi la donna à Amiot. Celui-ci, ſoit qu'il eût quelque preſſentiment de ce qui ſuivit, ou par humilité pure, s'excuſa tant qu'il put de l'accepter, diſant que cela étoit trop au-deſſus de lui; mais ce fut inutilement: le Roi lui dit, que ce n'étoit encore rien.

Cependant, cette nouvelle ayant été portée auſſitôt à la Reine Mere, qui avoit deſtiné cette Charge ailleurs, elle fit appeller Amiot dans ſon Cabinet, où elle le reçut d'abord avec ces effroyables paroles: *J'ai fait bouquer*, lui dit-elle, *les Guiſes & les Châtillons, les Connétables & les Chanceliers, les Rois de Navarre & les Princes de Condé; & je vous ai en tête, petit Preſtolet!* Amiot eut beau proteſter de ſes refus, la concluſion fut, que s'il avoit la Charge, il ne vivroit pas vingt-quatre heures: c'étoit le Style de ce tems-là.

Les paroles de cette Femme étoient des Arrêts. Le Roi étoit naturellement opiniâtre. Entre ces deux extrémités, Amiot prit le parti de ſe cacher; pour ſe dérober également, & à la colere de la Mere, & à la libéralité du Fils. Un Repas paſſe, & puis un autre, & puis encore un autre, ſans qu'Amiot paroiſſe à la table du Roi: au quatriéme, il le demande, & commande qu'on le cherche tant qu'on le trouve; mais ce fut en vain:

Amiot ne s'étoit pas caché afin qu'on le trouvât. Le Roi s'avisa aussitôt de ce que ce pouvoit être: *Quoi!* dit-il, *parce que je l'ai fait Grand-Aumônier, on l'a fait disparoître!* &, sur cela, entre dans une telle fureur, comme c'étoit son naturel, dès qu'il se mettoit en colere, que la Reine, qui avoit assez de peine à le gouverner, & qui le craignoit autant qu'elle l'aimoit, n'eut rien de plus pressé, que de faire trouver Amiot à quelque prix que ce fût, en lui donnant toutes les suretés qu'il put souhaiter pour sa vie.

Cette action de Charles IX. est assurément très-louable; mais si l'on en vouloit juger suivant la rigueur de la Philosophie, ce seroit plutôt Charles-Quint, que lui, qu'il en faudroit louer; puisque c'est la générosité de Charles-Quint, qui fut cause de celle de Charles IX. & que l'on peut présumer avec raison de ce récit, que si Adrien n'avoit pas été Pape, Amiot n'auroit jamais été Grand-Aumônier.

Cependant, la plûpart des bonnes actions des Grands sont de cette nature. On les accoutume, à force de grands exemples, à ne considérer la Vertu, que selon les sujets où elle se trouve, & point du tout en elle-même. Il arrive delà, qu'ils ne l'estiment, que dans leurs semblables; qu'ils ne la veulent reconnoître, que quand elle est accompagnée des ornemens éclatans de leur condition, peut-être encore se font-ils accroire, qu'elle n'est estimable, que parce que leurs pareils l'ont pratiquée: & qu'ainsi, ils peuvent, aussi bien que les autres, ériger leurs fantaisies en vertus, quand il leur plaira. Si l'on établit ainsi l'Exemple pour leur seule Régle, par où veut-on qu'ils distinguent les bons d'avec les mauvais: eux, dans qui l'Orgueil, & la Flaterie, ont travaillé, dès leur enfance, à étouffer toutes les lumieres de la nature?

Que si l'Exemple est une Régle si sujette à tromper, d'où vient donc que les Hommes font tant d'estime de cette Régle?

Un bel esprit de l'Antiquité, examinant cette Question a cru que l'estime qu'on en fait, venoit de ce que les bons exemples, qui sont illustres, ont cet avantage, qu'ils font voir tout ensemble, & que la Vertu est possible, & qu'elle est approuvée (a). Mais est-il besoin d'exemples pour le sçavoir? On n'est pas en peine de décider, si la Vertu est approuvée parmi les Hommes; nous n'entendons dire autre chose: ou s'il est en notre pouvoir de la pratiquer; nous le sentons: mais ce dont on est en peine souvent, c'est de sçavoir en quoi consiste cette Vertu, & lequel de deux partis, qu'il est également en notre pouvoir de prendre, méritera une approbation légitime; & c'est ce que tous les exemples du monde ne sçauroient faire voir, quelque célébres & estimés qu'ils puissent être, parce que les Hommes sont sujets à estimer mal à propos. D'où vient donc qu'on en cherche toujours?

Est-ce que l'Ame ne se sentant pas assez forte, pour considérer la Vertu en elle-même, & pour en juger surement, cherche les exemples qui sont conformes à l'idée qu'elle en a, comme des Autorités pour appuyer le discernement toujours incertain qu'elle en fait, qu'elle regarde ceux de ces Exemples, qui sont généralement estimés, comme des miroirs, qui représentent cette Vertu sous une forme sensible, & dans lesquels il est plus aisé de la connoître & plus difficile de s'y tromper? Mais, si c'étoit cette juste défiance de nos propres forces, qui nous fît chercher des Exemples, cela ne seroit pas si général; car il n'y a que les Sages, qui soient capables d'un Sentiment si louable: cette honnête défiance peut donc bien être leur motif; mais quel peut être celui du commun des hommes?

Comme nous sommes trop matériels pour connoître la beauté

(a) *Melius homines exemplis docentur quæ in primis hoc in se boni habent quod approbant quæ præcipiunt fieri posse.* Plin. Paneg.

de la Vertu, nous sommes incapables de nous y attacher pour elle-même; nous ne la suivons que pour la Gloire qui en revient : ainsi, voyant que ceux, dont on nous vante les Exemples, sont parvenus à cette Gloire, qui est notre seul objet, il n'est pas étrange que nous nous attachions servilement à les imiter ; que nous suivions aveuglément le chemin, qu'ils nous ont frayé, & qui les a conduits là même où nous voulons arriver.

Quoi qu'il en soit, il est certain, que ce n'est point être véritablement vertueux, que de ne l'être que par ce principe; mais, que c'est être seulement ambitieux, ou envieux. C'est de ces sortes de Passions, que viennent toutes les fausses Vertus des Hommes, & la réputation qu'ils acquiérent quelquefois si injustement, & qui excite l'indignation de ceux qui ont plus de pénétration que le Vulgaire. C'est aussi ce qui produit cette variété surprenante, qu'on trouve quelquefois dans les Actions d'un même homme, tantôt malhonnête, & tantôt généreux : car cette variété est fort aisée à expliquer, si l'on veut s'aviser, que quand ces sortes de gens inégaux ont paru généreux, c'étoit afin de le paroître ; & que si l'on découvre depuis quelque chose de malhonnête d'eux, c'est qu'ils n'ont pas cru qu'on le dût découvrir. Ainsi, il ne faut point conclure de ces Exemples, que les Hommes sont bien peu semblables à eux-mêmes, & faire de longues moralités là-dessus. La Vertu véritable ne se dément jamais; & ce n'est pas que celui qu'on croyoit vertueux soit devenu tout d'un coup méchant : les habitudes du cœur ne se changent pas si aisément (*a*) ; mais c'est qu'il n'étoit pas ce que l'on croyoit qu'il fût.

Combien donc est-il important de se désabuser sur ces sortes

(a) *Neque enim potest quisquam nostrûm subitò fingi, neque cujusquam repentè vita mutari, aut natura converti.* Cic. pro Sylla.

d'Actions qui ne ſont bonnes qu'en apparence ; afin que nous n'ajoutions pas à tous nos Vices une fauſſe préſomption de Vertu, qui eſt une ſource inépuiſable de nouveaux défauts ? Qu'il eſt néceſſaire d'entrer ſoigneuſement dans l'eſprit de nos actions, avant que de nous en élever en nous-mêmes ! puiſque ce n'eſt pas toujours aſſez pour être vertueux, que d'en faire de bonnes ; & qu'enfin l'on ne ſçauroit comprendre, combien les Hommes, qui font déja tant de mal, & ſi peu de bien, ont encore trouvé des moyens pour faire mal le peu de bien qu'ils font.

Vous voyez par ce Diſcours, que les Hommes ne ſont pas ſeulement bizarres & méchans, comme nous avions déja vu ; mais qu'ils ſont encore ignorans, puiſqu'ils prennent pour bons, des motifs mauvais en effet. Or cette eſpéce d'ignorance, qui conſiſte à faire des jugemens faux ſur les choſes, eſt un défaut tout autrement conſidérable, que l'ignorance, qui conſiſte ſimplement à ne rien ſçavoir du tout : ce n'eſt pas la privation entiere de connoiſſance, qui eſt à craindre, c'eſt l'erreur. Au contraire, Platon fait voir, que cette privation de connoiſſance eſt en quelque ſorte un avantage : la plupart des Erreurs de nos Actions, dit-il (*), viennent de cette maniere d'ignorance, qui conſiſte à croire ſçavoir ce qu'on ne ſçait point ; car nous n'agiſſons, que lorſque nous penſons ſçavoir ce que nous faiſons : mais les Ignorans ſimples, qui ſont perſuadés qu'ils ne ſçavent rien, prennent volontiers conſeil, quand il faut qu'ils agiſſent, & qu'ils ſe déterminent : & de cette ſorte, ils ſont moins expoſés que les autres à faillir.

Ce ſeroit encore une eſpéce de Connoiſſance moins eſtimable que la ſimple Ignorance, que de ſçavoir tout ce long détail de la Fortune d'Amiot, ſans les Réflexions qui l'accompagnent ; car ces ſortes de Curioſités ne ſont louables, qu'autant

(*) Alcibiade I.

qu'on

qu'on en fait cet usage. Vous me mandez là-dessus, que les Exemples, comme celui-là, étant nouveaux & inconnus, il est bien aisé d'y faire des réflexions agréables ; mais que le commun du monde, qui ne lit que les Histoires publiques, n'ayant aucune connoissance de ces sortes de Faits singuliers, ne sçauroit en faire l'usage que je prétens. Il est vrai que la plupart des Exemples de cet Ouvrage sont tirés de Mémoires manuscrits : mais on en peut trouver beaucoup plus dans les Histoires publiques, qu'il n'en faudroit pour occuper tous les Hommes du Monde ; & peut-être même aussi peu connus, quoiqu'imprimés, parce que ceux qui les lisent, n'en font pas le discernement nécessaire : car il n'est rien de plus rare, que ce discernement de l'Esprit, pour ce qui est d'usage, & pour ce qui n'en est pas ; ce Gout rafiné de l'Ame, pour sa véritable nourriture.

Quant à ce que vous ajoutez, que ces Discours ne sont pas assez remplis d'Exemples, c'est que mon Auteur étoit persuadé, que pour faire sentir à l'Esprit le poids de ceux qu'il rapporte, la grandeur, la force, & l'étendue du sens qu'ils renferment, il étoit à propos que ces Exemples, quelque agréables qu'ils pussent être, fussent en petit nombre : tant pour contrarier, même en ce point, cette avidité de Faits, & d'Histoires, de laquelle il se plaint en tant de lieux, avidité si ennemie de toute réflexion, qu'afin aussi, que la Mémoire, ayant moins lieu d'agir dans la Lecture de ses Discours, laissât plus de liberté au Jugement pour s'exercer.

Car enfin, c'est principalement à cette Faculté, qu'il appartient de découvrir nos défauts, & d'y faire réflexion, pour connoître exactement la nature de notre Ame, & sa maniere de procéder. Nous avons vu dans les trois Discours précédens, que les principales de ces Qualités sont la Folie,

la Malice, & l'Ignorance : qui croiroit après cela, que cette Ame fût capable de vanité ? Cependant, c'eſt la Vanité, qui eſt ſa principale Régle. Vous verrez dans le Diſcours ſuivant, que lorſque l'Ame eſt en doute de ce qu'elle doit faire, c'eſt cette Vanité ſeule, qui la détermine à choiſir le parti qu'elle prend à la fin.





DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS IV.

Que la Vanité nous détermine presque toujours à agir.

IL est peu de Spectacle plus agréable aux yeux du Sage, que de considérer la Conduite des Hypocrites, dans les occasions où l'Intérêt ne s'accorde pas avec la Conscience. Comme il est de leur Politique de se montrer quelquefois désintéressés, ils abandonnent souvent de petites Utilités, afin de paroître consciencieux; mais, quand il s'agit de quelque Intérêt assez considérable, pour leur faire hazarder leur Réputation, ils ne balancent point à le faire: car, comme il n'est point d'étoffe si souple, ni si maniable, que celle du manteau de la Religion, ils trouvent quelque moyen de couvrir de ce vénérable manteau le Parti qu'il leur plaît de choisir, quelque peu consciencieux que ce Parti puisse être. En voici un Exemple assez singulier, quoique peu connu.

Un Religieux, dont le nom est célébre dans les Satyres de son tems, étant envoyé à Rome, pour y négocier la Dispense nécessaire pour le Mariage de Madame Catherine, Sœur du

Roi Henri IV. & Huguenote, avec le Duc de Bar, trouva que cette Diſpenſe étoit plus difficile à obtenir qu'on ne penſoit. Clement VIII. à qui l'Abſolution du Roi avoit déja aſſez fait d'affaires avec les Eſpagnols, & expoſé ſa Famille à leur vengeance après ſa mort, n'étoit pas d'humeur à s'en faire une nouvelle, en donnant encore cette Diſpenſe déja aſſez difficile d'elle-même à être accordée, ainſi qu'on avoit pu voir dans une occaſion ſemblable du Mariage du même Henri IV. encore Prince de Navarre & Huguenot, avec Madame Marguerite.

Cependant, ce Mariage étoit une affaire d'Etat & de Famille. La Princeſſe, ſi l'on en croit l'Hiſtoire Scandaleuſe de ce tems-là, aimoit ailleurs, & avoit coutume de dire en parlant de cette Alliance, *qu'elle n'y trouvoit point ſon Compte; faiſant alluſion*, dit la Chronique, *à la Qualité de celui qu'elle aimoit.* Cet Amour, pour diverſes raiſons, n'accommodoit pas le Roi ſon Frere: &, comme cette Princeſſe avoit été élevée dans une grande Indépendance, que ſon opiniatreté dans ſa Religion la relevoit en quelque ſorte au-deſſus de lui, & étoit en ce tems-là une eſpéce de Mérite, il craignoit avec raiſon qu'elle ne ſe mariât d'elle-même; ſur-tout le Parti étant auſſi ſortable qu'il l'étoit. Ainſi, cette Diſpenſe étoit une Affaire auſſi preſſée du côté du Roi, & du Duc de Bar, qu'elle l'étoit peu du côté de la Princeſſe.

Comme notre Agent n'avoit pas reçu ſes Ordres d'elle, il n'oublioit rien pour en venir à bout; mais c'étoit en vain: la choſe étoit trop difficile d'elle-même, & le Pape trop intimidé. Le Moine, pourtant, ne ſe rebuta pas; & il entreprit de tirer ſon Maître de cette affaire, à quelque prix que ce fût. Il n'y a que cette ſorte de gens capables de cette ſorte de réſolution: tout autre Homme ſe laſſeroit: ils ſemblent qu'ils aient fait un quatriéme Vœu de patience; & l'on vient à bout de tout à la Cour avec cela.

Il s'agissoit de rendre un service signalé au Duc son Maître, & au Roi même : mais, d'autre côté, il étoit en quelque sorte messéant à un Religieux de solliciter une grace que le Pape témoignoit ne pouvoir accorder en conscience. Quelque odieuse pourtant que fût cette Commission à Rome, notre Agent n'avoit pas fait de scrupule de s'en charger : ce n'étoit pas assez que cela, pour l'embarrasser. Mais, quand il reconnut par la suite l'extrême difficulté qu'il auroit à réussir, ce fut alors qu'il vit, qu'il falloit prendre parti entre la Religion & l'Intérêt, entre le Duc & le Pape; qu'il falloit se déclarer. Car quel moyen de souffrir que son Maître, ou, pour mieux dire, que lui-même échouât dans cette poursuite, après l'avoir entreprise si chaudement ? Mais, d'ailleurs, quel moyen de persuader le Pape, qui paroissoit inflexible, ou de conclure le Mariage sans dispense ?

Cette derniere voie, qui restoit seule à choisir, n'étoit pas à suggérer par un Religieux. Elle enfermoit une Irréligion trop manifeste : la résolution étoit dure à prendre ; mais, enfin, il la prit en galant Homme. Il vit bien, qu'il n'y avoit pas de jour pour lui à sortir avec honneur de cette affaire, en ménageant la Cour de Rome; qu'il falloit que pour ce coup le Catholique cédât à l'Homme d'Etat. Toutefois, pour faire l'Homme d'Etat, il ne falloit pas abandonner tout-à-fait le Catholique : il falloit au moins se garantir de ce reproche, & éluder le Scandale. Il falloit, enfin, entreprendre sur l'Autorité du Pape, puisqu'il ne vouloit point entendre raison. Il ne fut plus question, que d'inventer un moyen, par lequel on pût, en conscience se passer de sa dispense; & le bon Pere fit tant, qu'il en trouva un. Il faut croire qu'il le fit à regret; mais enfin, il le fit : il coupa à la fin le Nœud qu'il ne pouvoit défaire.

Ce bon Religieux, n'espérant plus d'obtenir rien de cette Cour, après mure délibération, dit un jour au Duc de Luxembourg, Ambassadeur de France à Rome pour lors, que puisque

le Pape perſiſtoit dans ſon refus, ſi le Roi vouloit, on paſſeroit volontiers outre en Lorraine, ſans aucune Diſpenſe: *Car*, diſoit-il, *l'Homme épouſant une Femme Hérétique en intention de la réduire à la Religion, ſa Diſpenſe lui eſt toute acquiſe par le mérite de cette Intention, ayant eſpérance de la réduire après ledit Mariage.* Ce ſont les propres termes du perſonnage.

Il ne faut pas être grand Théologien, pour voir l'extravagance de cette ſubtilité: mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. On peut ſeulement remarquer en paſſant, que cet Expédient de ſe paſſer de la Diſpenſe, tout ridicule qu'il eſt, étoit peut-être un des plus ſurs moyens de l'obtenir; car le Pape étoit trop ſage, & trop bien conſeillé, pour s'obſtiner dans ſon refus, s'il eût vu qu'on ſe fût mis en devoir de paſſer outre, ſans lui, ſur ce plaiſant fondement. Il eſt de certaines affaires, dont on ne ſort que par des réſolutions hardies. Celle-ci étoit de cette nature, comme la plupart des différends qu'on a avec les Grands. Souvent, on les ménage trop, pour en avoir raiſon: l'extrême circonſpection, qu'on apporte à les ſolliciter, les rendroit difficiles, quand ils ne le ſeroient pas. Tout homme eſt aſſez fort contre eux, quand il a la raiſon de ſon côté, & qu'il a la hardieſſe de leur faire bien connoître, qu'il eſt sûr de l'avoir: car il n'eſt perſonne, qui n'ait naturellement quelque peine à ſe montrer déraiſonnable devant qui que ce ſoit (*a*).

Quoi qu'il en ſoit, il ne faut point s'étonner, que notre Agent embraſſât ce Parti. En ſacrifiant ſa Fortune, & l'intérêt de ſa Commiſſion, à la conſervation de l'autorité du Saint Siége, il n'auroit fait que ſon devoir comme Religieux, & conſervé le Pape dans ſon droit naturel: ainſi, il n'auroit pas beaucoup mérité de lui par ce Sacrifice. Mais, en ſervant aveuglément le Duc ſon Maître, comme il faiſoit en cela pour lui une choſe tout-à-fait contre l'ordre, c'étoit un grand Mérite qu'il ſe faiſoit envers ce Prince; car la plupart des Hommes,

(*) Ariſtot. Rhet. Libr. II.

& même des Grands, n'eſtiment les Services qu'on leur rend, qu'à proportion des raiſons qu'on avoit de n'en rien faire.

Ainſi, l'on peut preſque établir pour régle générale, que dans ces ſortes de perplexités, nous nous déterminons toujours par les motifs, qui nous ſont les plus particuliers, ſans examiner s'ils ſont les plus raiſonnables. La qualité d'Agent étoit ici un motif tout particulier : celle de Religieux étoit commune à mille autres. Agir en Religieux, c'eût été ſe confondre ſoi-même dans la foule : mais, faire ſeulement l'Homme d'Etat, c'étoit ſe diſtinguer, & cela ſuffiſoit.

C'eſt par ce même Eſprit de diſtinction, que des gens de Robe ſe rendoient ſi aſſidus au Louvre, du tems de Henri II. que les Gens du Roi en firent leurs Plaintes au Parlement, les Chambres aſſemblées : en telle ſorte, qu'encore dix ans après, le Parlement ſe crut obligé de faire *Défenſes à tous Juges d'aller au Roi ſans permiſſion ;* afin qu'ils ne vinſſent pas faire les Courtiſans parmi les Magiſtrats, après avoir fait les Magiſtrats parmi les Courtiſans.

Comme notre Agent préfere à Rome la qualité de bon Sujet à celle de Religieux qui y eſt trop commune, par cette même vanité de ſe diſtinguer, on préfere ſouvent, dans les autres Pays, la qualité de Religieux, à celle de bon Sujet ; & c'eſt ſurquoi eſt fondée la difficulté qu'on fait de recevoir des Religieux dans des Compagnies Séculieres, comme celle que fit le Parlement en 1557. de recevoir un Evêque de Laon, Religieux, au Serment de Pair : car on veut paroître Eccléſiaſtique parmi les Séculiers, & Séculier parmi les Eccléſiaſtiques ; mais enfin on eſt toujours pour l'exception. Telle eſt l'antipathie de l'Eſprit humain pour la Raiſon, qu'il ne manque jamais de prendre le contre-pied ; &, par un Contre-tems perpétuel, il fait toujours le Catholique, quand il faudroit faire le bon Sujet, & toujours le bon Sujet, quand il faut faire le Catholique.

VOILA comment la vanité de ſe diſtinguer fait oublier aux

Hommes leurs Devoirs les plus ſacrés, & leurs obligations les plus eſſentielles. Et c'eſt cette eſpéce de vanité, ſi générale, & ſi autoriſée dans le Monde, qui ſe cache ſous tant de noms divers, tous honorables, enfin qui ne paſſe point pour vice; c'eſt, dis-je, cette Vanité de ſe diſtinguer, qui eſt le principal des défauts de l'Eſprit humain, & non pas la vanité, qui conſiſte ſimplement dans la trop bonne opinion de ſoi-même, qui eſt la ſeule eſpéce que l'on connoît, & que l'on blâme dans le Monde, & pourtant ſi innocente en comparaiſon de l'autre; puiſque cette bonne opinion de ſoi-même ne peut enfin, quand elle eſt connue, que rendre ridicules ceux qui l'ont, ce qui n'eſt pas un grand malheur : au lieu que la Vanité de ſe diſtinguer, ſe mêlant dans toutes nos délibérations, nous rend preſque toujours injuſtes, infidéles, ou intéreſſés, comme il paroît par le Diſcours précédent; ce qui eſt bien plus important, & plus à craindre.

Les quatre Diſcours que nous avons vus juſqu'ici repréſentent donc les quatre principaux traits du Portrait de l'Ame humaine au naturel; mais la Folie, la Malice, & l'Ignorance, qui font le ſujet des trois premiers, ne ſont en quelque ſorte que l'Ebauche de cette peinture : c'eſt la Vanité, qui donne la derniere main, & qui finit l'Ouvrage. Ce ſont-là les Elémens de l'Eſprit humain, & ſes quatre qualités premieres, du mélange divers & de l'aſſemblage deſquelles toutes les autres ſont compoſées: de ſorte que, qui connoitroit parfaitement toute leur étendue, & la ſphere de leur activité, pourroit à bon droit ſe vanter de connoître les Hommes, & rendre raiſon de tout ce qu'ils ſont.

Mais, dites-vous, eſt-il beſoin de l'étude de l'Hiſtoire, ni d'aucune autre, pour ſçavoir que les Hommes ſont fous, malins, ignorans, & vains? Qui eſt-ce qui ne le ſçait pas? On n'entend dire autre choſe tous les jours. Mais, pour ſçavoir en général que cela eſt, on n'en eſt pas plus habile à découvrir, dans

dans l'occasion, en quoi ils sont fous, & ignorans; & en quoi ils sont malins, & vains. Ainsi l'on n'en est que plus malheureux, sans en être plus sages. Cette connoissance est donc fort inutile, si on ne sçait l'appliquer dans les rencontres ordinaires de la vie, pour y discerner en quels cas les Hommes tombent en effet dans ces vices, & dans lequel de ces vices en particulier, pour qualifier justement leurs actions, connoître dans quelle espéce il les faut ranger: car encore une fois, il est bien inutile & désagréable, de sçavoir en général, que les Hommes sont sujets à de grands défauts, si cette connoissance ne nous donne pas un moyen de nous en préserver, ou de nous en corriger; & ce moyen ne peut être que d'étudier toutes les manieres, dont l'on peut tomber dans ces défauts, & dont l'on y tombe d'ordinaire.

Or il n'y a que l'Histoire seule, qui puisse fournir la matiere de cette étude. Ce n'est que dans ce grand nombre d'actions différentes qu'elle représente, & qui viennent presque toutes de ces défauts, (car combien y en a-t-il de vraiment vertueuses?) que l'on peut s'exercer à reconnoître toutes les espéces des blamables, & de celles qui sont à fuir. C'est-là, qu'en considérant la qualité, l'âge, & l'intérêt des personnes qui ont fait ces actions, ce qui les a précédées & ce qui les a suivies, la conjoncture du tems & du lieu, & enfin toutes les autres circonstances, même les plus légeres, que les bons Historiens rapportent si soigneusement dans les occasions singulieres: c'est à la faveur de ces diverses lumieres, de tant d'avantages qui sont particuliers à l'Histoire, qu'on peut, en réfléchissant sur toutes ces choses avec ordre, pénétrer le secret des Cours, reconnoître dans quel esprit on a agi en ces rencontres, & en former enfin un jugement clair & certain.

Il est visible qu'une longue habitude à cet exercice, dispose nécessairement l'ame à faire tout ce même progrès avec facilité dans les rencontres ordinaires de la vie: car comme toutes les

actions des Hommes, quelque différentes qu'elles ſoient, ne ſont pourtant compoſées que d'un certain nombre borné de circonſtances, & de motifs; quand une fois l'ame a formé ſon jugement ſur ces circonſtances, & ces motifs, il lui eſt bien aiſé de tranſporter les régles, qu'elle s'en eſt faites en liſant l'Hiſtoire, de les appliquer aux occaſions, & aux affaires, qui arrivent tous les jours. Vous voyez, ſi je ne me trompe, un exemple de cette maniere d'étude, dans les Diſcours de mon Auteur, & quel eſt l'ordre requis dans cette Anatomie ſpirituelle des actions humaines.

Mais, dites-vous là-deſſus, ne ſeroit-il pas mieux de choiſir dans l'Hiſtoire des actions parfaitement bonnes & louables, pour y faire réflexion, plutôt que de conſidérer celles qui ſont défectueuſes. Il eſt vrai que la plupart de ceux, qui ont traité de l'Utilité morale de l'Hiſtoire, l'ont conçue de cette maniere : mais ils n'ont pas aſſez conſidéré, ce me ſemble, que ſi on ne s'arrêtoit que ſur les Actions réguliérement vertueuſes, le nombre en eſt ſi petit, qu'on feroit bien du chemin ſans ſe repoſer; à moins qu'on ne voulût ſe tromper ſoi-même dans le choix de ces Actions, & compter pour bonnes toutes celles qui le paroiſſent d'abord; car c'eſt ce qui arrive infailliblement à ceux qui liſent l'Hiſtoire dans cet eſprit : l'envie de trouver ſur quoi s'exercer, & de quoi profiter, leur fait recevoir pour louable tout ce qui l'eſt en apparence. Ainſi, cette ſorte d'étude, bien loin d'être utile à l'Ame, ne peut que l'accoutumer inſenſiblement à l'un des plus grands défauts dont elle puiſſe être entachée, qui eſt d'eſtimer mal-à-propos, de prendre pour louable ce qui ne l'eſt pas.

Mais quand ceux qui liſent l'Hiſtoire ſeroient capables de faire un diſcernement juſte des actions vertueuſes, il y a grand ſujet de douter ſi cette maniere d'inſtruire l'Ame par de bons exemples eſt auſſi utile & auſſi ſure, que celle qui conſiſte dans l'étude de ſes défauts. Comme cette difficulté regarde géné-

ralement tout cet Ouvrage, puiſqu'il ne ſera compoſé que d'exemples à fuir, je veux bien vous montrer en peu de mots, quels ont été les ſentimens des Anciens, & leurs Principes, ſur cette matiere, & vous en faire voir la liaiſon & les conſéquences.

Ces grands Hommes ont ſuppoſé, qu'il n'y a que de deux ſortes de Gens dans le Monde: les uns amoureux de la Vérité, eſclaves de la Raiſon, connoiſſans la véritable gloire, & dans qui ces heureuſes diſpoſitions naturelles produiſent une ardeur généreuſe, & une Emulation héroïque, d'imiter, & d'égaler, tout ce qu'ils voient de grand & de beau. Véritablement, ceux-là n'ont beſoin que de bons exemples; parce qu'ayant les yeux ouverts, la beauté naturelle de la Vertu ſuffit ſeule pour les entrainer, & pour les ravir (*a*). Si nous étions tous faits comme ces Gens-là, dit Quintilien, on n'auroit que faire d'artifice, pour porter les Hommes au bien, il ne faudroit, ni étude, ni méditation, ni adreſſe, pour les rendre raiſonnables (*b*).

Pour peu qu'on ſçache la liaiſon qu'il y a entre les opinions de l'Eſprit, & les mouvemens du cœur, on ne balancera pas à croire, que la plûpart de ceux qui eſtiment tant la maniere d'inſtruire par de bons exemples, ne ſont de cet avis, que pour faire accroire, & aux autres, & à eux-mêmes, qu'ils ſont de cette premiere eſpéce d'Ames extraordinaires, dont je viens de parler, à qui les bons exemples ſuffiſent. Je ne ſçais pas s'ils en ſont; mais je ſçais bien, du moins, que le nombre de ces gens-là eſt très-petit.

Les autres, au contraire (dont le nombre eſt ſi grand, qu'on peut dire hardiment qu'il enferme preſque tous les Hommes) ſont prévenus d'une mauvaiſe honte de reconnoitre ce qui leur

(a) *Honeſta quidem honeſtis ſuadere facillimum eſt.*
Quintilian. Libr. III. Cap. III.

(b) *Si mihi ſapientes judices detur ſapientum conciones atque omne conſilium nihil invidia valeat, nihil gratia, nihil opinio præſumpta per quam ſit exiguus eloquentiæ locus*
Idem, Libr. II. Cap. XVII.

manque, corrompus par un desir déréglé de liberté & de gloire, ennemis des vérités qui les condamnent, & généralement inconstans & légers en tout. C'est pour ceux-ci, qu'il est besoin de réflexion & d'art, & que les bons exemples sont inutiles; car leur conscience les leur fait regarder comme des reproches de leurs défauts, selon la remarque du même Quintilien (*a*).

On ne sçauroit mieux éviter cet inconvénient, qu'en leur faisant voir dans l'Histoire, comme dans un Miroir, les images de leurs fautes. Comme nous ne pouvons nous en corriger, qu'en les considérant, & que nous ne sommes pas assez désintéressés, pour les étudier dans nous-mêmes, sans prévention, & avec toute la liberté nécessaire pour en profiter, nous aimons naturellement à voir ces fautes dans les autres, parce que nous pouvons les y examiner à loisir, sans que notre vanité y soit intéressée. Cette complaisance, que nous avons pour les peintures de nos vices, est donc un des plus grands effets de la sagesse de la Nature: c'est ainsi, conclut Cicéron, que cette bonne Mere a voulu, que ce qui étoit le plus utile fût souvent aussi le plus agréable (*b*).

C'est cet agrément naturel, que nous trouvons à voir les défauts des autres, qui fait que nous comprenons en quelque sorte plus aisément les choses blâmables, que les honnêtes, selon Quintilien (*c*); & que nous ne nous portons pas avec tant d'ardeur à la recherche des honnêtes, si l'on en croit Cicéron, qu'à la fuite de celles qui sont blâmables (*d*). Considérons donc soigneusement ces dernieres, pour les éviter; & après avoir examiné, dans les Discours précédens, les quatre Vices géné-

(a) *Sin & audientium mobiles animi & tot malis obnoxia veritas arte pugnandum est & adhibenda quæ prosunt.* Quint. Libr. II. Cap. XVII.

Ne videamur exprobrare diversam vitæ sectam cavendum est. Idem, Libr. III. Cap. III.

(b) *In plerisque rebus incredibiliter hoc natura est ipsa fabricata, ut ea quæ maximam utilitatem in se continerent, eadem haberent plurimum vel etiam venustatis.* Cicer. de Orat. Libr. III.

(c) *Facilior est turpium quàm honestorum intellectus.* Quintilian. Libr. III Cap. VIII.

(d) *Neque honesta tam expetunt quàm deviant turpia.* Cicer de Partit. Oratoriâ.

Teneros animos aliena opprobria sæpe Absterrent vitiis. Horat Sat. IV. Libri I. vs. 128.

raux de l'Eſprit humain, voyons ceux qui regardent chacune de ſes parties en particulier: premiérement l'opinion, qui regarde l'entendement, & qui méne l'ame par cette faculté; & puis les paſſions, qui regardent directement la volonté, & qui font d'abord impreſſion ſur elle.

Ces deux ſortes de motifs, l'Opinion, & les Paſſions, ont cela de commun, qu'ils offenſent tous deux la Nature; en ce que ſe mêlant de gouverner les Hommes, ils empiétent ſur l'Office de la raiſon, à qui ſeule, de droit naturel, il appartient de les conduire. Mais ils ont cela de différent, que les Paſſions ont au moins, quelque fondement dans la Nature; au lieu que l'Opinion n'en a aucun, & tend, pour ainſi parler, à découvert, à détruire l'empire, & à éteindre les lumieres de cette ſage Mere, qui ſeule peut rendre les Hommes heureux.

C'eſt ce qui paroîtra bien clairement dans la ſuite, par l'examen des principaux effets de ce fantôme d'Opinion. Le premier degré de ſes uſurpations eſt d'accoutumer les Sens, inſenſiblement à trouver bizarres des objets qu'ils trouveroient agréables ſans elle, & à trouver agréables d'autres, dont naturellement ils ſeroient choqués. En voici un exemple aſſez étrange, que j'ai trouvé dans les Remarques de mon Auteur.





DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS V.

Que l'Opinion pervertit nos Sens.

TOUT le monde sçait, que les Usages changent, & qu'il n'est point de Coutume si bien établie, qui n'ait été précédée par une toute contraire. Cela n'est pas si étrange, quand il se passe un intervalle de tems considérable entre les deux extrémités, & que ce changement n'arrive pas en des choses extrêmement familiéres, toujours présentes, & d'un usage continuel, comme sont par exemple les habillemens; car nous sommes naturellement moins surpris de trouver du changement dans ce que nous ne revoyons que de tems en tems, que dans ce que nous voyons sans cesse, & qui change, pour ainsi parler, à nos yeux.

Il ne faut que considérer les meubles qui ne servent qu'en une saison de l'année, en comparaison de ceux qui servent toujours, pour faire cette Remarque. On n'est guéres surpris de voir, au commencement d'un Hiver, des Manchons différens de ceux qu'on avoit l'année précédente, parce que l'Eté qui a passé entre deux a effacé, en quelque sorte, l'idée qu'on avoit

des premiers ; mais quand on change de mode de Chapeau, qui eſt une choſe dont on ſe ſert toujours, il n'eſt rien de plus naturel, que la peine que les yeux ſouffrent quand ils en rencontrent tout d'un coup de fort grands, là où ils en ont vu peu de tems devant de fort petits.

Que ſi cela ſurprend avec raiſon dans des Chapeaux, qu'on quitte vingt fois le jour, il doit bien être encore plus ſenſible dans les choſes qu'on ne ſçauroit quitter pour un tems, comme par exemple, une longue Barbe ; car lorſqu'un Homme s'aviſe de la faire couper, comment les yeux peuvent-ils s'accoutumer à le voir, ſans une choſe auſſi expoſée à la vue que celle-là, & ſans laquelle ils ne l'ont jamais vu un ſeul inſtant ?

C'étoit donc une aſſez bizarre mortification à ceux qui entroient en Magiſtrature il y a environ un ſiécle, que d'être obligés, le jour de leur réception, de ſe faire couper tout-à-fait la Barbe, qu'on portoit fort longue alors ; comme on voit qu'en mil cinq cent trente-ſix, François Olivier ne put être reçu au Parlement Maître des Requêtes, *qu'à la charge de faire couper ſa longue Barbe, s'il vouloit aſſiſter au Plaidoyé.*

Se ſeroit-on jamais défié, qu'une longue Barbe eût paſſé quelque part pour un Ornement indigne de la gravité d'un Magiſtrat ? Et comment ſe peut-il que l'impreſſion de reſpect, de majeſté, & de ſageſſe, que la longue barbe fait dans l'eſprit de tout ce qu'il y a aujourd'hui de Nations civiliſées ſur la Terre, & qu'elle a fait dans toute l'Antiquité Grecque & Romaine, témoin les longues Barbes des Philoſophes, ait pu changer ? qu'enfin, ce même objet fît en ce tems-là en France une impreſſion ſi différente dans les eſprits, qu'elle rendit un Magiſtrat incapable d'aſſiſter à l'Audience dans cet état ?

On pourroit tirer de grandes conſéquences de cette bizarrerie. S'il ne s'agiſſoit que du ſentiment particulier d'une Compagnie, pour nombreuſe qu'elle fût, ce ſeroit peu de choſe : mais il eſt tout-à-fait étrange que tout Paris, (car il n'y a pas

apparence que cette coutume fût particuliere au Parlement,) qu'un Royaume entier comme celui-ci, ait eu une idée de bienséance si particuliere sur ce sujet, & si contraire à l'idée du reste du monde.

Si la Bienséance est quelque chose de positif & de réel, s'il y a quelque ornement dont on puisse prétendre qu'il sied naturellement bien, c'est assurément une longue Barbe à un Magistrat de conséquence. Comme elle marque un âge avancé, qui est volontiers un âge de sagesse; autant qu'il est à propos qu'un Magistrat soit Homme sage, & même qu'il ait les marques extérieures de l'être, pour attirer le respect & la soumission du Peuple, qui ne juge que par les Sens; autant est-il à propos, en quelque façon, qu'un Magistrat ait la plus longue Barbe qu'il peut.

Il semble, par-là, qu'il soit naturellement de la Bienséance, qu'il en ait; & cependant, il est difficile de le soutenir, après cet exemple: car toutes les idées naturelles doivent être universelles dans tous les Lieux, & ne souffrent point d'exception. Cependant, voici tout un Royaume, qui, bien loin d'avoir la même idée de bienséance que le reste du Monde, en avoit une toute opposée; car au lieu qu'il a toujours été cru communément qu'il est bienséant qu'un Magistrat ait de la Barbe, on croyoit de ce tems-là en France, qu'il étoit de la Bienséance qu'il n'en eût pas, puisqu'il lui étoit défendu d'en avoir.

C'est ainsi que raisonnent les Esprits forts: & ils triomphent de rapporter à ce propos tout ce qu'il y a de plus étrange dans les Mœurs & les Usages du Nouveau Monde, du Perou, & de la Chine, pour faire voir que l'Opinion est la seule régle des Hommes, & que la Nature n'est rien: comme si la Raison naissante de ces Peuples demi-bêtes étoit comparable à la nôtre, consommée par une si longue possession de politesse & de science, & par la connoissance de tout ce qu'il y a jamais eu de civilisé sur la Terre.

Car il est constant qu'il y a dans les Hommes une idée naturelle

relle de Bienſéance ; mais cette idée, quelque naturelle qu'elle ſoit, ne laiſſe pas de pouvoir être effacée par les Préjugés de l'Enfance, l'Education, & la Coutume. Ainſi, quoique les enfans qui naiſſoient il y a ſix ou ſept vingts ans, euſſent naturellement trouvé la Barbe un ornement convenable à un Magiſtrat; pourtant, à force de voir pratiquer & d'entendre dire le contraire, ils perdoient cette idée naturelle. Mais d'où pouvoit venir une coutume ſi contraire à cette idée ?

Une des raiſons qui fait autant éloigner les Hommes de la Nature, & naître parmi eux des Opinions qui lui ſont contraires, c'eſt l'envie de ſe faire remarquer, par des Singularités : car comme la Nature régle le plus grand nombre en beaucoup de choſes, on ne ſçauroit quelquefois ſe diſtinguer, qu'en s'éloignant d'elle. Ainſi, il ſe peut faire que le Parlement ne vouloit pas que les Magiſtrats portaſſent de la Barbe ; afin de les diſtinguer des Gens de Cour, qui peut-être en portoient alors. Que ſi c'étoit en effet pour cette raiſon, ce devoit être une aſſez plaiſante choſe, à ce qu'il ſemble, de voir toute la galante & guerriere Jeuneſſe de la Cour de François I. chacun avec la plus longue Barbe qu'il pouvoit avoir, pendant que Meſſieurs de la Grand' Chambre étoient raſés comme les Mignons d'Henri III. le furent depuis.

C'eſt donc à notre Eſprit ſeul, entaché de cette mauvaiſe gloire de ſe diſtinguer à quelque prix que ce ſoit, qu'il faut ſe prendre de toutes les bizarreries qui paroiſſent dans les mœurs des Hommes, & non pas à la Nature, que nous forçons, & qui n'en peut mais. Cet amour de la ſingularité eſt peut-être le vice de tous le plus à craindre, parce qu'il abolit abſolument l'uſage de la Raiſon ; car, au lieu d'examiner ſi les choſes qu'on veut faire ſont bonnes ou mauvaiſes, il fait qu'on n'examine autre choſe, ſinon, ſi elles ſont communes, ou ſi elles ne le ſont pas. Cependant, la Nature ne nous donne pas pour régle de nos actions, de faire autrement que les autres, mais ſeulement de

faire bien : ſoit que par hazard le nombre de ceux qui font bien ſoit le plus grand, ou qu'il ſoit le plus petit, il ne lui importe pas. Si donc nous l'accuſons dans ces rencontres, ſi les Libertins prennent, de cette bizarrerie de mœurs, occaſion d'établir leur incertitude générale de toutes choſes, & leurs blaſphêmes contre la lumiere naturelle; ce n'eſt pas qu'ils aient trouvé, après un examen ſolide, que c'eſt la faute de la Nature : mais c'eſt qu'il faut néceſſairement qu'ils avouent, que c'eſt la ſienne, ou la nôtre; & l'amour propre, & la vanité, ne les laiſſent guéres balancer entre ces deux partis.

Cependant, quelque blâmables que ſoient ces bizarreries dans leur ſource, quand une fois elles ſont établies généralement, il eſt du devoir d'un Homme ſage de s'y conformer; parce qu'alors ce ſeroit tomber dans le même vice de ſingularité qui les a produites, que de ne s'y pas conformer. Ainſi, le Parlement avoit raiſon d'exiger de Monſieur Olivier, qu'il fît couper ſa longue Barbe, puiſque c'étoit la coutume. Ce fut ſagement fait à lui de s'y ſoumettre : & il n'auroit pas été Chancelier de France, comme il fut depuis, s'il eût été auſſi jaloux de ſon poil, que cette Mere de la premiere Race de nos Rois fut jalouſe de celui de ſes Enfans : car, ayant le choix de l'Epée, ou des Ciſeaux, elle aima mieux leur voir trancher la tête, que de les voir tondus.

Cependant, comme nous nous imaginons naturellement dans ces occaſions, que les autres ſentent le changement qui s'eſt fait en nous, auſſi vivement que nous le ſentons nous-mêmes, un Homme devoit apparemment être aſſez embarraſſé de ſa contenance, dans la premiere Audience où il ſe trouvoit expoſé, tout raſé, à la vue de tant de gens qui étoient accoutumés depuis longtems à ne le point voir ſans une longue barbe. On dira qu'il ſe fait bien un changement auſſi ſubit, pour les cheveux, dans ceux qui ſe font Religieux. Auſſi voyons-nous qu'on les tient d'abord enfermés dans des Cloîtres, pour un

long tems, pendant lequel le monde oublie leur figure. Mais enfin, il n'eſt point d'objet ſi bizarre, à quoi les Sens ne s'accoutument. Et pourquoi le trouverions-nous étrange, pendant qu'on voit tant d'eſprits accoutumés à ne raiſonner jamais juſte, & tant d'Ames à faire du mal à autrui gratuitement ?

Apre's ce premier degré de l'Opinion, qui eſt, comme vous voyez, de pervertir les Sens, il y en a un plus élevé, qui eſt d'anéantir la Raiſon, en faiſant que les Hommes ne la conſultent point du tout, dans les choſes qui ſont le plus indubitablement de ſon reſſort. Telle eſt la diſtribution de la Gloire, & des Honneurs, qu'on ne régle preſque parmi les Hommes, que par la naiſſance, au lieu de les régler par la Vertu, comme la Raiſon le voudroit. Voici quelques Réflexions de mon Auteur ſur ce déſordre.





DE L'USAGE
DE
L'HISTOIRE.

DISCOURS VI.

Que l'Opinion nous ôte l'usage de la Raison.

C'EST une chose digne de réflexion dans la vie, que les conditions les plus relevées soient celles où l'on se connoît le moins en Gloire, & où l'on prend plutôt la fausse pour la véritable. Il ne faut que considérer en quoi les Grands mettent la leur, & en quoi le Peuple met la sienne, pour reconnoître cette vérité.

Quelques bonnes qualités d'esprit qu'aient les Grands, ils font toujours consister leur principale Gloire dans leur naissance; il n'est point de talent naturel si louable, pour lequel ils voulussent être considérés, plutôt que pour leur noblesse: quelques-uns même vont jusqu'à s'offenser, qu'on les désigne par toute autre qualité que par celle-là, & jusqu'à se cacher des plus excellentes, de peur de déroger à leur rang. Cela vient de ce qu'il semble que c'est les rabaisser, que de les estimer pour des choses qui leur sont communes avec des gens sans naissance: ils ne considérent pas que cette ressemblance leur est bien plus hono-

rable, que celle qu'ils ont par leur nobleſſe avec tant de gens ſans mérite.

Mais il n'en eſt pas ainſi du Peuple : il ne ſe trompe point comme eux dans le choix de la Gloire dont il eſt capable : il ne quitte jamais la véritable, pour courir après la fauſſe ; il n'eſt ſenſible, qu'à ce qui eſt naturellement eſtimable & avantageux.

Un Payſan ne croit point être plus qu'un autre, pour être fils d'un bon Travailleur, mais ſeulement pour être bon Travailleur lui-même, pour être ſain, robuſte, grand, & fort, pour danſer de meilleure grace, ou pour chanter mieux au Lutrin ; qui ſont toutes qualités réelles, ſolides & utiles, ou naturellement agréables. Voilà la ſeule Gloire qu'ils connoiſſent, & les ſujets d'où ils la tirent ; mais ils n'ont point appris de la Nature à s'enorgueillir de la vertu de ceux qui ne ſont plus, quelque proches qu'ils leur aient été par le ſang : & ils s'aviſeroient auſſitôt de tirer vanité d'être né un jour qu'il faiſoit fort beau tems, que d'en tirer de l'eſtime où leurs Peres étoient dans leur Village ; car l'un & l'autre ſont également ridicules.

Le Mérite eſt donc purement perſonnel parmi eux ; & ceux qui ont étudié la Nature dans leurs mœurs ſimples & ſans art, peuvent avoir remarqué, qu'ils n'ont point d'injure plus ordinaire, que de ſe reprocher les uns aux autres, qu'ils ne valent pas leurs Peres : car c'eſt partout que la mémoire de la Vertu dure plus que ceux qui l'ont poſſédée, & qu'on s'immortaliſe en la ſuivant ; mais bien loin que les gens du Peuple rappellent le ſouvenir de celle de leurs parens ; pour leur tenir lieu de mérite, comme on fait tous les jours parmi les Grands, ils ne rappellent ce même ſouvenir, que pour rendre les vices des enfans plus inexcuſables.

Cependant s'il y avoit quelqu'un dans le Monde, à qui cette ſorte de mauvaiſe gloire fût pardonnable, à qui il fût permis de ſe vanter de la vertu de ſes Peres, ce ſeroit aſſurément plutôt

aux Payſans qu'aux grands Seigneurs. On peut, ſans être téméraire, croire que la fidélité conjugale eſt une vertu moins générale parmi le grand monde, que dans les Villages. Que ſi cela eſt, c'eſt une choſe aſſez bizarre, que les Grands, parmi leſquels la ſucceſſion eſt la plus douteuſe, ſoient ceux qui en tirent plus de vanité; pendant que les Payſans, parmi leſquels cette ſucceſſion eſt preſque certaine, ne s'en glorifient point du tout. Ainſi ſont faits les hommes : il n'eſt point d'avantages dont ils ſoient ſi jaloux, que de ceux qu'on leur pourroit conteſter avec plus de raiſon, ils ne ſe tourmentent point, pour ſe maintenir dans ceux dont perſonne ne peut douter.

Que ſi toute cette foule & cette déférence, qui ſuit les pas des Grands, n'eſt que l'effet de la préſomption qu'on a de la vertu d'une femme; ſi toute la puiſſance, les richeſſes, & l'autorité, qui ſont poſſédées dans le Monde par droit de ſucceſſion, ſont fondées uniquement ſur la bonne-foi des Meres; ſi tant de choſes, ſi réelles & ſi ſolides, n'ont qu'un principe ſi ſuſpect & ſi douteux; qui eſt le Sage, qui conſidérant ce qu'on défere à une Opinion ſi ſujette à erreur, ne s'écrie, *O Fantôme! eſt-il de Vérité dont le pouvoir ſoit ſi grand que le tien?*

Cependant c'eſt ſur cette charitable opinion, ſur ce titre ſi léger & ſi ſujet à caution, qu'on met des différences ſi grandes entre les hommes, qu'on régle leurs biens, & leurs honneurs. De-là naiſſent encore tant de débats ridicules, & de différends bizarres: car c'eſt ainſi qu'on doit appeller les difficultés, qui arrivent tous les jours, pour les rangs, & les préſéances; dignes productions d'une cauſe ſi chimérique, & où les hommes n'ont point de honte de remuer toutes ſortes de machines, pour remporter l'avantage imaginaire de paſſer le premier à une porte.

C'eſt principalement dans ces ſortes de conteſtations manifeſtement ridicules, que paroît la vanité de la nobleſſe du ſang. Car la prérogative de rang eſt aſſurément la dépendance la plus inſéparable. Nous voyons tous les jours que les richeſſes, l'au-

torité, & le crédit, en peuvent être séparés; ce ne sont donc pas les appanages naturels de la Noblesse : ce sont des effets trop solides, pour dépendre nécessairement d'une cause si vaine. Mais le rang lui demeure toujours : il est une production très-uniforme de cette vénérable chimere, aussi vain & aussi imaginaire qu'elle.

On ne sçauroit mieux former son jugement sur cette matiere, qu'en le réglant sur celui qu'un Empereur moderne, comparable aux plus grands de l'Antiquité, en a fait dans une occasion dont l'Histoire a conservé le souvenir; Jugement, qui enferme toutes les réflexions précédentes, & où le mépris, que ce Prince, le plus puissant qui ait été depuis Charlemagne, fait de toutes ces sortes de vanités, de rangs de naissance, montre bien qu'il avoit autant d'horreur pour la mauvaise Gloire, que d'ardeur pour la véritable; & fait voir à l'œil la vérité de cette excellente parole de Tacite, *que ceux qui sçavent user de l'Empire négligent les formalités* (a).

Pour comprendre toute l'étendue du sens de cette action de Charles-Quint, il faut se représenter la magnificence & la majesté sans égale de la Cour de cet Empereur à Bruxelles, c'est-à-dire, dans le lieu de tous ses Etats où elle étoit plus belle, plus libre, & plus nombreuse, qui étoit comme le centre de sa Puissance; & où les Allemands, les Italiens, & les Espagnols, se trouvoient tous en égale considération, & sans aucune prééminence. Dans cette Cour si qualifiée, & remplie de Courtisans d'un rang dont il ne s'en trouve plus, depuis le tems qu'à Rome on comptoit des Rois parmi ce nombre, il faut encore s'imaginer deux femmes de la premiere qualité, qui sont en différend pour le pas dans une Eglise, & dont l'Empereur, apparemment pour empêcher les querelles que cette contestation pouvoit faire naître, voulut être l'arbitre.

(a) *Apud quos jus Imperii valet, inania transmittuntur.* Tacit. Annal. Libr. XV.

Qui pourroit se figurer les brigues, les cabales, les sollicitations, les recommandations, les titres, les mémoires, les préjugés, & enfin tous les moyens, qu'on a coutume d'employer de part & d'autre dans ces occasions ; & en même tems, la patience, & la sage tolérance de l'Empereur, de laisser évaporer toutes ces fumées à loisir, sans en être aveuglé, bien éloigné de s'en entêter lui-même, comme la plûpart des Princes font de ces sortes de choses.

Qu'on se figure donc le jour, qu'il devoit juger de cette importante affaire, arrivé ; l'attente générale de tout le monde, les desirs & les espérances opposées des divers partis, les gageures de fous, & les prédictions des prétendus Sages, le lieu & la solemnité de l'Assemblée, les cérémonies qui l'accompagnerent, la présence & l'inquiétude des Parties, & la gravité de l'Empereur : il n'est assurément personne, à présent non plus qu'alors, qui s'attendît, que ce Prince, pour tout réglement, dût ordonner, comme il fit, *Que la plus folle des deux passât devant*, ce fut tout le contenu de son arrêt.

Cette parole n'a rien de fort subtil, ni de fort relevé en apparence ; mais, ce qui seroit une pure plaisanterie dans la bouche d'un Particulier, pour réjouir une compagnie, est une censure dans la bouche d'un Empereur en cette occasion, & une instruction excellente, de la sotise de ces sortes de différends : car premiérement, l'Empereur suppose que toutes les deux étoient folles dans leur ambition ; & ensuite, pour faire voir le mépris qu'il fait de l'avantage qu'elles recherchent si ardemment, il ordonne que cet avantage soit acquis à la plus folle des deux.

Que s'il étoit permis de comparer les productions de l'esprit de Dieu, avec celles de l'esprit de l'homme ; le Jugement de Salomon entre deux femmes, avec celui-ci de Charles-Quint entre deux femmes aussi, peut-être que le dernier en date ne seroit pas moins estimable que le premier, à en juger par les seules lumieres

lumieres de la Raiſon; à ne conſidérer ce premier, que dans Joſephe ſeulement, & non pas dans l'Ecriture.

Car enfin, ſi cela ſe peut dire, l'expédient dont Salomon s'aviſa, pour découvrir la véritable mere de l'enfant conteſté, quoiqu'il dût vraiſemblablement réuſſir, n'étoit pas entiérement certain; il eſt des femmes aſſez tendres naturellement, pour ne pouvoir ſouffrir de voir démembrer un enfant, quoique fils de leur ennemie: au contraire, il s'en eſt vu, qui ont fait des choſes auſſi cruelles, que de voir mettre en piéces leur propre enfant, plutôt que de le céder à une autre; la haine a produit d'auſſi horribles excès que celui-là. Mais pour Charles-Quint, il étoit bien sûr de terminer infailliblement le différend de ces deux Dames, en le décidant, comme il fit, d'une maniere qui les fit renoncer toutes deux à leur prétention: car il eſt aiſé de juger que ni l'une, ni l'autre, n'eut plus d'envie de paſſer la premiere, après cet Arrêt.

Il eſt pourtant vrai, que Charles-Quint éludoit en effet la Queſtion, & que Salomon la jugea régulierement: auſſi étoit-il du devoir de Salomon de le faire, parce que la conteſtation étoit naturelle, raiſonnable, & louable: il eſt honnête à une mere de demander ſon fils; ainſi, la choſe méritoit d'être décidée à la lettre: au lieu que la conteſtation, dont Charles-Quint étoit Juge, étant manifeſtement impertinente, c'eût été l'autoriſer, que de la décider régulierement; ç'auroit été reconnoître pour raiſonnables ces ſortes de difficultés, elle n'étoit pas digne d'être terminée autrement que par une raillerie violente, qui ſans toucher au fond de la queſtion, fît ſeulement comprendre, qu'il étoit ridicule de l'avoir propoſée, & que toutes celles de cette nature ne méritent pas qu'on s'y applique ſérieuſement.

Ce n'eſt pas que l'Empereur, qui avoit vu tant de cérémonies en ſa vie, ne ſçût bien la néceſſité qu'il y a de régler les rangs dans ces occaſions: la Hiérarchie politique a un ordre qui lui eſt naturel, auſſi bien que l'Eccléſiaſtique, & le réglement des rangs

eſt une marque ſenſible de cet ordre, mais ces rangs n'appartiennent qu'à ceux qui ſont Membres de cette Hiérarchie, & ſeulement dans les occaſions où ils agiſſent en cette qualité. Ainſi, il ſemble, à n'en juger que par le Sens commun, qu'il eſt auſſi ridicule de vouloir garder par-tout le rang des charges, qu'il le ſeroit d'en vouloir porter toujours l'habit & les ornemens.

Il n'y eut jamais de plus grand ennemi de la mauvaiſe Gloire, que ce Prince: toutes les actions de ſa vie ſont, en cela, de même caractere, que ce Jugement: mais ſur-tout, il lui a quelquefois échapé, ſur le champ, des réponſes ſi énergiques ſur ce ſujet, qu'à peine l'Antiquité ſi féconde en bons mots nous a laiſſé quelque choſe d'égal.

C'eſt particuliérement dans ces ſortes de traits imprévus, qu'on doit étudier les véritables ſentimens de l'Ame; comme les hommes n'ont pas le loiſir de ſe déguiſer dans ces occaſions, on peut croire que la bouche y parle de l'abondance du cœur; & c'eſt leur faire juſtice, que de les juger là-deſſus.

On conte donc, entre autres choſes, que comme on parloit une fois, devant Charles-Quint, d'un Capitaine Eſpagnol, qui ſe vantoit de n'avoir jamais eu peur, il répondit, *qu'il falloit que cet homme n'eût jamais mouché de chandelle avec les doigts; car* ajouta l'Empereur, *il auroit eu peur de ſe bruler.*

Il faudroit un Commentaire exprès, pour remarquer tout ce qu'il y a de grand dans cette parole. On y voit l'opinion modeſte, & véritable, que ce Prince avoit de la bravoure, à qui il n'attribuoit rien au-deſſus de la nature, comme faiſoit l'Eſpagnol: & qu'il ne faiſoit pas conſiſter, comme ce Capitaine dans une entiere inſenſibilité pour les dangers, mais bien dans la Victoire que l'amour de la Gloire remporte dans les cœurs généreux ſur leur horreur naturelle pour la Mort: horreur, qui eſt proprement ce que nous appellons la peur.

Il paroît encore par cette parole, qu'il n'eſt rien de ſi bas,

dans les plus viles manieres du Peuple, dont un esprit bien fait ne puisse faire quelque bon usage: & qu'ainsi les Grands perdent quelque chose à cette ignorance profonde, où ils sont, de la vie commune; ne fût-ce, que pour les métaphores naturelles & vives qu'ils en pourroient tirer, pour s'expliquer agréablement & familiérement tout ensemble, & pour rendre de grands sentimens, par des expressions qui soient à la portée de tout le monde, comme fit Charles-Quint dans cette occasion. Il n'y a rien de plus bas, & de plus sale, que la matiere de sa réponse: combien de Princes ont passé toute leur vie, sans sçavoir seulement, si cela se faisoit? On apprend bien des choses, en voyageant sans cesse, & faisant toujours la guerre en personne, sur Mer & sur Terre, dans toutes les parties du Monde, qu'on n'apprendroit pas dans le fond de l'Escurial. C'étoit en menant cette sorte de vie, que ce Prince avoit appris, qu'on mouchoit des chandelles avec les doigts, & quelques autres choses encore. Ce n'étoit pas une connoissance fort curieuse: cependant se peut-il rien de plus noble, que l'usage qu'il en sçut faire dans cette occasion.

Enfin, pour revenir à notre sujet, on voit principalement dans cette excellente parole, quel Jugement ce Prince faisoit de l'impertinente vanité & de la mauvaise gloire de cet Espagnol, & quel mépris on doit faire de ces sortes de Rodomontades si ordinaires dans le grand monde, & sur la bravoure, & sur la noblesse. Mais faut-il s'étonner que tant de gens courent après les petites & les fausses gloires, puisqu'il en est si peu qui soient capables des grandes & des véritables?

Je souhaite que cette réflexion vous plaise autant qu'elle m'a plu; car je vous avoue, que c'est presque celle de toutes qui m'a le plus touché. Les grands Seigneurs sont, à mon avis, les personnes du monde, qui doivent aimer davantage ces sortes de considérations; & ceux d'entr'eux, qui ont joint un grand mérite à une naissance illustre, ont beaucoup plus d'intérêt que

le peuple à se plaindre de l'estime qu'on fait de la Noblesse toute nue. Ils y perdent plus que personne, s'ils aiment la gloire : car quelque pure que soit leur vertu, quelque légitimes que soient les témoignages qu'on lui rend, la mauvaise coutume qu'on a de louer indifféremment tous les gens de leur qualité, fait que ces témoignages sont toujours suspects de flaterie parmi les hommes naturellement envieux & malins.

Je ne doute point que les Spéculatifs, qui considéreront ce Jugement de Charles-Quint, ne se moquent du sens que mon Auteur y donne ; & qu'ils ne l'attribuent à quelque raison politique que ce Prince eut pour ne point offenser une des plus considérables Maisons de l'Europe, plutôt qu'à l'impertinence de la contestation.

Je ne trouve pas même étrange que vous me disiez, que relevant, comme je fais, l'usage moral de l'Histoire, il semble que je veuille en faire négliger l'usage politique, que vous prétendez être le plus naturel, le plus nécessaire, & le plus important de tous ceux qu'on en peut faire ; enfin, le plus propre, & le plus excellent.

Je n'ai qu'une chose à vous dire là-dessus. C'est qu'excepté ceux qui sont appellés au maniment des affaires d'Etat, par leur naissance, ou encore, si vous voulez, par un talent extraordinaire pour ces sortes de matieres ; hors ces deux sortes de gens, dont on ne sçauroit nier que le nombre ne soit très-petit, en comparaison du reste des hommes, il n'est pas peut-être de foiblesse plus digne de risée dans tous les autres, que l'étude de la Politique. Ainsi, comme mon Auteur avoit en vue dans ses réflexions de servir à tout le monde, il ne croyoit pas devoir s'arrêter à considérer l'Histoire d'un côté, qui ne regarde, avec raison, qu'un très-petit nombre de gens ; & qui ne peut être considéré du reste des hommes, que par un principe de la folie la plus rafinée dont ils soient capables, qui est l'avidité de sçavoir tout autre métier que le sien, sur-tout celui des Grands, &

de s'embarrasser du Gouvernement des Etats, pendant qu'on ne sçait pas se gouverner soi-même.

Car enfin, il n'est point de plus visible effet de la mauvaise Gloire dont la plûpart des hommes sont entachés, que la vanité qu'ils tirent de la connoissance de la Politique, & la considération qu'ils prétendent s'attirer dans le monde, par la possession d'un Art qui ne peut jamais leur servir de rien : cette disposition d'esprit est sans doute la plus grande marque de l'admiration secrette qu'ils ont pour les grandeurs, de cette bassesse de cœur qui fait envier tout ce qu'on voit au-dessus de soi, de cette soumission intérieure de l'esprit & des sentimens, qui est une source inépuisable de préventions & d'erreurs ; & ainsi, l'un des plus grands obstacles à la véritable Sagesse.

Voilà le fruit qu'on tire d'ordinaire des Réflexions politiques. C'est ainsi que la sote Vanité de s'occuper des grandes affaires pervertit l'esprit, & ruine de fond en comble le Bon-Sens : & cela ne vient que de ce qu'on veut connoître les Princes, avant que de connoître les hommes : au lieu qu'il faut connoître les hommes, pour pouvoir connoître les Princes, puisque les Princes sont des hommes. Mais cet ordre si naturel est renversé par le plaisir ridicule, que la plûpart des gens se font d'avoir l'imagination remplie d'objets magnifiques, & la mémoire pleine de grands noms : ils se consolent ainsi de leur bassesse effective, par ces importantes chimeres ; & charmés de l'harmonie imaginaire qu'ils se représentent dans les Etats, ils négligent de travailler à établir dans eux-mêmes l'harmonie effective qui y pourroit être entre leur esprit & la vérité, entre leur desir & leur pouvoir, entre leur fortune & leurs pensées. Semblable à ce Tailleur, célébre dans l'Histoire, qui ayant composé un Livre de Réglemens, & le présentant à Henri IV. donna sujet à ce Roi de dire, *qu'on lui allât chercher le Chancelier, pour lui prendre la mesure d'un Habit.*

Mon sentiment est donc, puisque vous le voulez sçavoir,

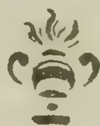
que les Grands ne doivent être considérés par le commun du monde, dans l'Histoire, que comme dans la Tragédie, c'est-à-dire, que par les choses qui leur sont communes avec le Vulgaire, leurs passions, leurs foiblesses, & leurs erreurs; & non pas par les choses qui leur sont propres & particulieres, en qualité de Grands, qui sont celles que la Politique considere. Un Roi de Théatre fera peu de pitié au Peuple par ses malheurs, s'ils sont de telle nature que les Rois seuls en soient capables; comme pour avoir perdu une bataille, ou un Royaume, par sa mauvaise politique; mais si ce Prince a perdu cette bataille, comme Antoine, pour n'avoir pu se résoudre à perdre des yeux sa Maitresse; s'il a été chassé de son Royaume, comme le jeune Tarquin, pour avoir fait violence à une belle Dame, dont il étoit amoureux: alors comme l'Amour, qui est la cause de ces malheurs, est une chose dont tout le monde est capable, & qui peut faire tomber toute sorte de personnes dans des inconvéniens aussi considérables pour leur condition, que ceux où ces Princes tomberent, étoient considerables pour la leur; la représentation de leur malheur touche nécessairement tout le monde, intéresse tous ceux qui la considerent; & par les réflexions où elle les engage, purifie insensiblement dans leurs cœurs la même passion qui a causé tous ces désastres en la réduisant à une médiocrité, qui la rend incapable d'en pouvoir jamais produire de semblables.

Il arrive quelque chose de pareil dans les bons esprits, en lisant l'Histoire comme il la faut lire, c'est-à dire, en y considérant sur-tout les Grands par ce qu'ils ont de plus personnel & de plus séparé de leur qualité, par les illusions de leur esprit & les foiblesses de leur cœur, par le détail de leur intérieur, leur vie secrette & domestique; qui sont toutes choses, qui leur sont communes avec les autres hommes; & non point par leur bonne ou mauvaise Politique, qui ne regarde que les Grands comme eux. C'est par cette régle, qu'on peut reconnoître quels

ſont les bons Hiſtoriens ; car ils ſont d'autant meilleurs, qu'ils entrent davantage dans tout ce détail, comme fait Plutarque, puiſqu'ils en ſont d'autant plus propres à tout le monde, & plus utiles.

Voilà quels ſont les fondemens de la prévention où étoit mon Auteur contre les Réflexions politiques : elle étoit ſi grande, qu'il a évité d'en mêler quelque choſe dans ſes Diſcours, avec autant de ſoin, que d'autres l'auroient recherché ; car il lui étoit bien aiſé de le faire, & de montrer que la bonne Politique, auſſi-bien que la véritable Rhétorique, n'a d'autre fondement que la véritable Morale, qui eſt celle qu'il a eu deſſein d'expliquer.

C'eſt ce qui paroîtra bien clairement par le Diſcours ſuivant, où il conſidere enfin l'Opinion dans le dernier degré de ſon élévation, & comme dans le lieu de ſon triomphe. C'eſt l'opinion de Religion dont j'entens parler, & dont les effets ſont aſſurément plus étranges, que tous ceux qu'on attribue à la Magie. Vous verrez par ce dernier Diſcours de notre Sage, que quand les Peuples ſont une fois prévenus de cette Opinion en faveur de quelqu'un, quand ils ſont pleinement convaincus qu'un homme a de la Religion, il n'eſt rien de ſi hardi, & même de ſi irréligieux dans le fond, que ce quelqu'un-là ne puiſſe tenter impunément ; il n'eſt point d'action ſi viſiblement artificieuſe, que cet homme ne puiſſe faire paſſer pour un Chef-d'œuvre de piété.





DE L'USAGE DE L'HISTOIRE.

DISCOURS VII.

Que l'Opinion rend tout recevable en matiere de Religion.

IL n'eſt rien de plus commun dans l'Hiſtoire, que de voir les ambitieux faire ſervir la Religion à l'établiſſement ou à la conſervation de leur Autorité. Les exemples en ſont infinis; & il ne faut pas s'étonner que cette adreſſe leur ait preſque toujours réuſſi, puiſqu'elle eſt fondée ſur l'inclination naturelle & générale de tous les Peuples à croire la Providence, & une Divinité; mais n'y a-t-il point de raiſon plus particuliere de ce ſuccès?

Le plus grand obſtacle que les Fondateurs des Sectes, & des Empires, ayent trouvé à leurs deſſeins, c'eſt l'averſion naturelle que les hommes ont pour ſe ſoumettre les uns aux autres, pour reconnoître quelque ſupériorité de mérite, ou de lumiere. C'a été de tout tems parmi eux un moyen certain d'être exclus de toute ſorte de prééminence, que de témoigner d'en prétendre quelqu'une, ou de croire la mériter. Auſſi ces grands hommes ſe ſont bien gardés de parler jamais des qualités extraordinaires,

dinaires, qu'ils avoient reçues de la libéralité de la Nature. Ils s'en ſont toujours ſervis avec tant de circonſpection, que pendant que tous les autres les admiroient, ils ſembloient être ſeuls à les ignorer.

Ils ont encore par la même raiſon, évité de ſe diſtinguer des autres, ſoit par le langage, ſoit par les vêtemens, enfin par toutes les ſingularités qui frapent les Sens du Vulgaire (*a*); affectations, où les faux habiles ne manquent jamais de tomber. Ils ont dit de meilleures choſes que les autres; mais ç'a été avec les mêmes paroles: ils ont fait de plus belles actions; mais avec les mêmes armes qu'eux. Il n'a jamais paru qu'ils euſſent deſſein d'exciter, ni envie, ni jalouſie; ce qui fait le plus grand plaiſir des Ames vulgaires.

Mais le plus heureux artifice dont ils ſe ſoient ſervis, pour ne pas irriter l'orgueil des hommes, & leur indépendance naturelle, en les aſſerviſſant, c'eſt quand ces célébres impoſteurs ont donné lieu au Peuple d'attribuer tout ce qu'il y avoit en eux d'excellent, & au-deſſus de lui, de l'attribuer à quelque communication ſecrette qu'ils avoient avec les Dieux. Par cette adreſſe, tout ce qu'ils avoient de grand n'a plus choqué perſonne; parce que cela n'a plus été regardé, dès-lors, comme un mérite perſonnel; ce que naturellement on n'aime pas à reconnoître: mais ſeulement, comme l'effet du bonheur & du hazard, ou de la faveur du Ciel, qui ſe répand également ſur les dignes & ſur les indignes; ce qui ne rabaiſſe, ni les uns, ni les autres.

Ainſi ce ne fut point à Zoroaſtre, à un autre homme que les Bactriens ſe ſoumirent; mais plutôt à la Divinité, avec qui il communiquoit ſi aſſidument dans ſes retraites myſtérieuſes. Il n'appartenoit pas à Numa de donner des Loix, & une Religion, aux premiers Romains; mais bien à la Nymphe, qui les lui avoit dictées. Mahomet n'étoit pas capable de ſe faire obéir en

(a) *Ejuſmodi res, & invidiam contrahunt in vitâ, & odium in oratione.* Ad Herenn. Libr. IV.

ſi peu de tems à tant de milliers d'hommes, qui ne purent réſiſter au merveilleux Pigeon qu'ils voyoient lui venir parler ſi ſouvent à l'oreille : &, ſi l'on admira jadis à Rome les belles actions du plus grand des Scipions, c'eſt qu'il n'y avoit perſonne qui ne ſe crut capable d'en faire autant que lui, ſi on eût aſſiſté aux Conférences ſecrettes qu'il avoit avec Jupiter dans le Capitole.

C'eſt ſur ce même fondement, que Cicéron ſe trouvant un jour obligé d'entrer dans le détail de toute ſa conduite contre Catilina, pour juſtifier quelqu'un qu'on accuſoit d'avoir trempé dans ſa Conjuration ; & ce grand Orateur voyant bien qu'un récit ſi glorieux pour lui étoit plus propre dans ſa bouche à aliéner l'eſprit de ſes Auditeurs, qu'à les gagner, il crut devoir eſſayer de leur rendre ce récit moins odieux, en rejettant, dès l'entrée, ſur une inſpiration céleſte tout ce qu'il avoit fait de merveilleux dans cette occaſion. *O Dieux !* s'écrie-t-il d'abord dans cette penſée, *Dieux immortels ! (car je veux vous rendre ce qui vous appartient, & je ne ſçaurois préſumer ſi fort de ma capacité, que de croire que j'aie pu de moi-même pourvoir à tant d'accidens ſi grands, ſi différens, ſi imprévus, qui accompagnérent l'affreux Orage dont cet Etat fut agité.) Oui, c'eſt vous, qui répandîtes dans mon Ame ce deſir ardent de conſerver ma Patrie ; vous, qui me retirâtes de tout autre ſoin pour m'appliquer uniquement au Salut de la Republique ; c'eſt vous, enfin, qui portâtes dans mon Eſprit des lumieres ſi extraordinaires, à travers toutes les ténébres de mes Erreurs, & de mon Ignorance.* (a).

C'eſt ainſi que les plus habiles entre ces fameux Impoſteurs ont voulu faire comprendre au monde, que les Dieux ne les avoient favoriſés de leur Commerce, que pour le bien & le ſervice du Public. De cette ſorte, il ſembloit au Peuple, que

(a) *O Dii immortales ! (vobis enim tribuam quæ veſtrâ ſunt : nec verò poſſum meo tantùm ingenio dare: ut tot res, tantas, tam varias, tam repentinas, in illâ turbulentiſſimâ tempeſtate Reipublicæ meâ ſponte diſpexerim) vos profectò animam meam tunc conſervandæ patriæ cupiditate incendiſtis, vos me ab omnibus cæteris cogitationibus ad unam ſalutem Reipublicæ contuliſtis, vos denique in tantis tenebris erroris & inſcientiæ clariſſimum lumen prætuliſtis menti meæ.*

Cicer. pro Sylla.

bien loin qu'il eût aucune obligation à ses Législateurs, & à ses Capitaines, ce qu'il n'auroit pas reconnu volontiers, c'étoit au contraire ses Législateurs, & ses Capitaines, qui lui en avoient, puisqu'il étoit en quelque sorte cause que la Divinité leur faisoit part de ses Faveurs, que c'étoit uniquement pour lui, & à son occasion : ainsi, il ne faut pas s'étonner s'il n'en étoit, ni envieux, ni jaloux.

Quoi qu'il en soit, il est naturel, que l'Opinion qu'ils ont sçu donner, qu'ils conversoient familiérement avec les Divinités, & que le Ciel leur communiquoit ses lumieres, leur ait servi; que les Peuples se soient soumis à ces marques plausibles de leur Autorité; qu'on se soit fait honneur auprès des hommes des bienfaits des Dieux : mais toute l'Antiquité Grecque & Romaine n'a jamais vu que des hommes ayent prétendu se faire honneur auprès des Peuples, en faisant des libéralités aux Dieux; elle n'avoit point porté l'usage de la Religion jusques-là. Ce rafinement étoit réservé à ces derniers tems, & c'est dans une action de Louis XI qu'on en peut voir un exemple bien singulier : car quoique ce Prince eût véritablement de la Religion, & que la plûpart de ses Dévotions fussent sincéres, il est bien mal-aisé de faire ce même Jugement de celle dont il s'agit ici; de comprendre, qu'un homme si avisé ait fait de bonne-foi une chose aussi étrange; & qu'un excès de cette nature, dans un esprit comme le sien, ne doive pas être plutôt réputé pour artifice, que pour extravagance.

Il ne faut, pour en être convaincu, que considérer le seul Titre du Contrat qu'il fit, & qui a donné sujet à cette réflexion. Voici comment la Piéce s'appelle : *Transport de Louis XI. à la Vierge Marie de Boulogne, du Droit & Titre du Fief & Hommage du Comté de Boulogne, dont releve le Comté de Saint Pol, pour être rendu devant l'Image de ladite Dame par ses Successeurs; en* 1478.

Il n'est point nécessaire de sçavoir le fond des Affaires que ce Prince avoit eues pour l'acquisition de ces deux Terres : ce sont

ſes ſentimens, dont il eſt queſtion ici, & non pas des Droits de la Couronne. Il ſuffit de ſçavoir, qu'il crut que cet Acte, tout bizarre qu'il eſt, étoit néceſſaire ou utile au bien de ſes Affaires, puiſqu'il s'en aviſa, & qu'il le fit; & ce trait, quelque hardi qu'il paroiſſe, doit paſſer près de nous pour le fruit d'une Sageſſe conſommée, & d'une longue expérience des Jugemens des hommes.

Il n'y a rien d'extraordinaire de conſacrer, vouer, dédier, le revenu de ſes Terres au ſervice de Dieu & de ſes Saints, à l'uſage de ſes Miniſtres, à l'Ornement de leurs Temples & de leurs Autels; ni même à mettre ſes Etats ſous leur protection particuliere. Le feu Roi, de triomphante mémoire, fit une cérémonie de cette ſorte pour tout ſon Royaume à notre Dame de Paris; & toute la Religion des Anciens, auſſi bien que la nôtre, a reconnu avec raiſon ces ſortes de Dévotions pour très-ſolides. En effet, ce n'eſt qu'implorer l'aſſiſtance du Ciel en diverſes manieres; & il n'y en ſçauroit trop avoir pour les hommes.

Cela eſt de la Lumiere naturelle, mais non pas de choiſir des Puiſſances céleſtes, pour en faire des objets de notre libéralité; qu'au lieu de leur demander, ou de feindre d'avoir reçu d'elles, on ſe ſoit ingéré de leur donner, comme ſi elles avoient beſoin de nos biens, ainſi que nous avons beſoin des leurs; qu'elles en puſſent jouir effectivement, ainſi que nous pouvons jouir des leurs, de leurs lumieres, & de leur intelligence, quand il leur plaît de nous en communiquer quelque rayon.

Cependant cela a réuſſi: ces ſortes de Libéralités pieuſes, cette maniere d'uſage de la Religion, a attiré la vénération des Peuples; cela les a ſi bien trompés, que quoique Louis XI. fît profeſſion ouverte de n'être pas ſincere, comme on le voit par ſa Deviſe, il ne paroît pourtant point qu'en ce tems-là perſonne ait ſoupçonné d'artifice une Dévotion ſi extraordinaire. Tant il eſt vrai, que quand on eſt une fois perſuadé de la piété d'un homme, il n'eſt rien qu'il ne puiſſe entreprendre avec ſuccès, à

la faveur de cette persuasion ; que la seule ombre d'intérêt imaginaire que le Ciel a dans ces sortes d'actions, que la sainteté des Noms qu'on y mêle, peut aveugler le monde jusqu'au point de l'empêcher d'en appercevoir la hardiesse, & la moquerie. Cela est tout-à-fait merveilleux : mais aussi, cela découvre d'autant mieux la nature de l'Esprit humain, par ses plus foibles & bizarres côtés, qu'on ne se soit point avisé, pour lors, de trouver étrange, qu'un homme contractât avec la Sainte Vierge, tout comme avec un autre homme ; & qu'il lui fît, du moins par fiction, accepter un présent qu'il lui faisoit, & dont il ne demeuroit pas moins Maître, après cette prétendue Libéralité, que devant.

Car enfin, est-ce que les Baillis, Prevôts, & autres Officiers de la Comté de Boulogne, quand on les auroit appellés les Baillis de la Vierge, ses Prevôts, & ses Officiers, en devoient moins obéir au Roi ? Est-ce que l'Eglise de Boulogne jouissoit du Revenu de la Terre, elle en étoit mieux desservie ? Est-ce que le Roi en étoit moins Comte, pour avoir donné cette Comté à la Vierge ? Non, assurément. Est-ce que le Peuple d'alors ne voyoit pas tout cela comme nous le voyons ? Il ne tenoit qu'à lui de le voir ; mais Louis XI. voyoit encore mieux toutes ces choses que son Peuple, ni que nous : cependant ce Prince si habile dans l'usage de tous les instrumens de la Politique, & qui avoit fait une étude si profonde de celui de la Religion en particulier, qui l'avoit fait jouer de toutes les manieres connues, crut qu'il pouvoit impunément employer encore celle-ci ; après l'avoir inventée, & l'étendre jusques-là sans danger : il jugea que les Esprits étoient capables de la porter.

Il falloit connoître leur nature, pour se hazarder si avant : pour cela, il falloit sçavoir, qu'il n'est rien de si mince, ni de si superficiel, à quoi la Religion du Vulgaire ne soit capable de s'attacher ; que les plus grossieres apparences la satisfont, & la limitent, qu'elle ne pénétra jamais au de-là ; qu'il ne nous est

rien de si difficile, que de juger des Esprits célestes à leur maniere, & de n'y mêler rien de la nôtre ; de ne leur attribuer jamais nos sentimens & nos mouvemens, quelque incapables que nous sçachions qu'ils en sont ; de n'oublier point les différences qui sont entr'eux & nous, à leur avantage. Enfin, il falloit sçavoir que de tout tems, l'Esprit humain a en un penchant naturel à consacrer ses Opinions & ses Passions, en les imputant aux Divinités (*a*) ; que toute la Religion des Païens, pur Ouvrage de la Corruption de la Nature, étoit pleine de ces sortes d'Apothéoses, & que cette espéce de ressemblance que nous leur attribuons avec nous, en le traitant en certaines choses comme des hommes, nous éleve en quelque sorte à leur hauteur, & console notre bassesse.

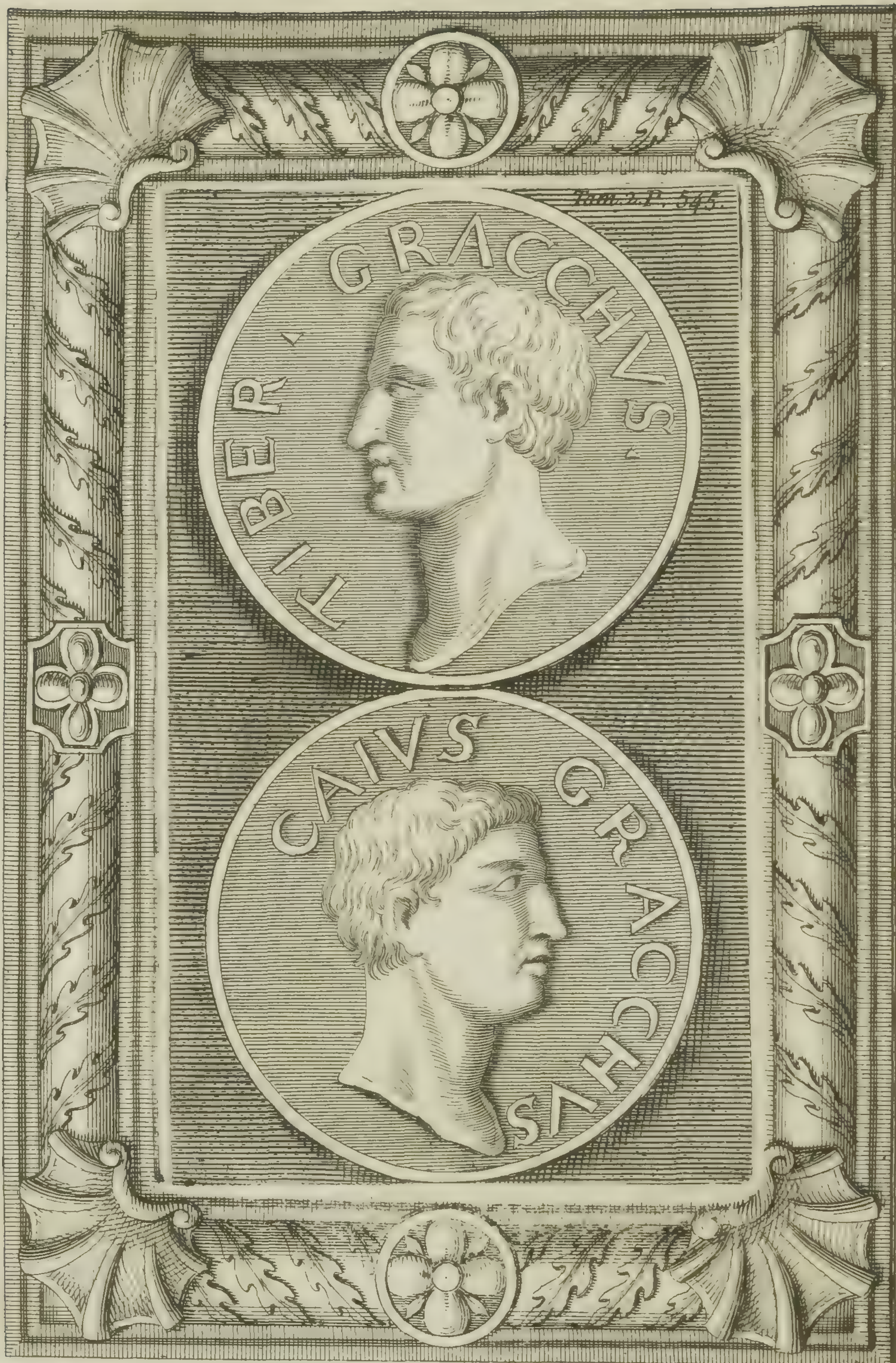
C'est ainsi que les hommes ont de tout tems détruit l'esprit de la Religion, en faisant des actions de piété à leur maniere ; qu'ils se démentent eux-mêmes en tout, & que l'antipathie qu'ils ont dans le cœur, pour reconnoître quelque chose au-dessus d'eux, combat incessamment l'évidence naturelle, qu'ils ont dans l'esprit de la nécessité d'une Religion : mais il n'est pas de plus sensible preuve de la vérité de cette Religion, que de voir que, malgré cette même antipathie si générale & si naturelle à l'esprit de l'homme, pour reconnoître quelque chose au-dessus de lui, aucun pourtant n'ait jamais pu effacer de son Ame l'Opinion d'une Divinité.

Voilà les principaux Sentimens de mon Auteur sur les effets de l'Opinion. L'ordre, que je me suis proposé dans ce Recueil de ses Discours, voudroit que je vinsse à ceux des Passions ; mais il est bien juste de prendre haleine, avant que de m'engager dans une carriere si difficile, & dans laquelle tant de Modernes ont couru, à mon avis, sans atteindre au but. En voilà assez pour essayer le Goût du Public, & peut-être trop pour lui plaire.

(a) *Fingebat hæc Homerus humana ad Deos transferens.* Augúst. Confess.

Fin de l'Usage de l'Histoire.

HISTOIRE
DE LA
CONJURATION
DES
GRACQUES.


Tom.2.P. 545.
TIBER · GRACCHVS ·
CAIVS GRACCHVS



HISTOIRE DE LA CONJURATION DES GRACQUES.

DEPUIS que le dernier Africain eut assuré la Puissance de Rome par l'entiere ruine de Carthage, on vit éclater chez les Romains une magnificence publique, qui fut bientôt suivie du luxe des Particuliers, & l'assurance produisant une tranquillité parfaite, on vit succéder une molle Oisiveté à un Travail assidu, on vit changer une Discipline exacte en une volupté recherchée, & l'on vit enfin les Citoyens passer de l'amour de la Vertu à la pratique du Vice.

Les plus puissans de la République commencerent à se distinguer par la magnificence de leurs Maisons & de leurs Jardins, par la délicatesse de leurs tables, & par le nombre prodigieux de leurs Esclaves. C'est alors, qu'on vit pour la premiere fois des Particuliers élever des Portiques dans le Capitole & dans le Cirque; & la vanité passant dans le cœur de ceux qui faisoient une dépense si excessive, ils marquerent au dehors par leurs manieres un orgueil & une hauteur, qui ne laissa plus aucun vestige de cette égalité qui est le plus ferme soutien des Républiques.

Quoique les Sénateurs fussent ceux qui se donnoient ces distinctions si nuisibles à l'Etat, il est sûr cependant que les moins riches parmi eux souffroient au commencement avec un secret chagrin de se voir obscurcir par d'autres, ausquels ils n'avoient point accoutumé de céder en rien, & qui ne leur étoient supérieurs qu'en luxe & en dépense, depuis que le pernicieux usage s'en étoit introduit; mais comme tout l'avantage que les plus riches acquéroient, & toutes les marques de distinction qu'ils usurpoient, retomboient sur tout l'ordre des Sénateurs, & qu'ils y participoient tous, ils s'accoutumerent facilement à cet usage, & s'unirent tous enfin, pour obliger le Peuple à des déférences jusqu'alors inconnues.

Le Peuple, d'ailleurs, qui, quoiqu'il eût encore conservé un grand respect pour le Sénat avoit depuis longtems pris des ombrages de la puissance des Sénateurs, avec lesquels il avoit eu de très-grandes affaires, & qui dès le commencement même des divisions avoit établi, pour soutenir ses droits & prérogatives, les Tribuns du Peuple, Magistrats qui étoient inviolables, & dont la puissance devint monstrueuse: le Peuple, dis-je, jaloux avec raison de sa Liberté & de ses droits, vit augmenter ses soupçons par l'éclat & par le luxe prodigieux des Grands, & plus encore par certaines affectations d'autorité qui lui paroissoient insupportables. On vouloit bien distinguer dans la République les grands noms des Emiliens, des Corneliens, & des autres qui méritoient par tant de titres d'être respectés; mais on vouloit que les distinctions fussent libres, & que ces démonstrations d'une grandeur choquante & méprisante fussent bannies d'un Etat où le Peuple avoit le suprême pouvoir. Ces soupçons du Peuple furent aigris par divers incidens, qui ne sont pas de mon sujet, mais qui firent remarquer les semences d'une division entiere entre les deux Ordres, qui n'éclata pourtant pas sitôt, par la nécessité où l'on se trouva de s'unir dans les guerres qu'il fallut soutenir contre Viriathus, & contre les Numantins.

Il paroîtra surprenant, que les Romains, qui étoient pour lors presque aussi grands qu'ils le furent jamais, eussent besoin de s'unir contre un Chef de Voleurs; & ensuite pour domter une seule Ville, telle qu'étoit Numance. C'est pourtant ici l'un des points les plus avérés de l'Histoire, & que je ne toucherai qu'en passant, & qu'autant qu'il aura de relation à mon sujet.

Viriathus, qui n'étoit au commencement qu'un simple Berger dans la partie occidentale d'Espagne, devint quelque tems après, par l'effet de son mauvais naturel, Chef d'une Troupe de Voleurs qui désoloient toutes ces Contrées; & son Ambition, enfin secondée de quelque succès, le rendit Général d'une Armée considérable de Peuples ligués & révoltés contre les Romains. Sa hardiesse fut favorisée de la fortune: les Romains furent souvent vaincus; & pendant plus de quatorze ans, il étoit appellé le Protecteur de la Liberté de cette partie des Espagnes, que nous appellons *Lusitania* (a). Des Généraux d'un grand nom, & de beaucoup de réputation, eurent la douleur d'entreprendre cette Guerre, sans pouvoir la terminer. Q. Pompeius eut la honte de n'avoir pas même conservé d'égalité en combattant avec Viriathus, & ce Capitaine de Bandits, si méprisable dans les commencemens, donna autant à craindre par sa valeur & par sa conduite, que par le pernicieux exemple qu'il montroit aux autres Peuples mécontens, qui apprenoient qu'il n'y avoit qu'à se soulever sous un Chef hardi & sage, pour secouer le joug des Romains, qui étoit pour lors assez dur à porter.

Enfin, le Consul Servilius Cepion défit la République d'un si dangereux ennemi, il le fit tuer par la trahison des siens, & finit cette Guerre injurieuse par une action indigne & honteuse, surtout à un Consul Romain. Aussi ne fut-elle guéres approuvée à Rome, quoiqu'on commençât à ne plus trop s'y piquer de gé-

(a) *Cum quatuordecim annos Hispanias contra Romanos movisset, Pastor primò fuit, mox latronum Dux, postremò tamen ad bellum Populos concitavit, ut Assertor contra Romanos Hispaniæ putaretur.* Eutropius, Hist. Rom. Libr. IV.

nérosité ; & les Meurtriers de Viriathus y étant venus demander la récompense de leur assassinat, Scipion, qui se trouva pour lors Consul, leur répondit que les Romains avoient toujours trouvé fort mauvais que les Soldats osassent attenter sur leur Chef, & que leur action méritoit bien plutôt d'être punie, que récompensée. Restes de la Vertu Romaine qui brilloit sous un Consul tel que Scipion.

La Guerre de Viriathus fut suivie de celle des Numantins, qui fut pendant fort longtems pour le moins aussi peu glorieuse aux Romains, que celle de Portugal.

La Ville de Numance étoit célébre en Espagne par ses Richesses & par sa Puissance, fameuse sur-tout par la valeur & par l'obstination de ses Citoyens, qui, sans avoir jamais armé plus de dix mille Hommes de leur jeunesse, firent échouer les plus illustres Généraux Romains, & en obligerent quelques-uns à des Traités peu dignes de la premiere Puissance du Monde. Tel fut celui, que le même Q. Pompeius dont nous venons de parler, fut obligé de signer, après avoir été entiérement défait. Celui que fit le Consul Hostilius Mancinus, ne fut pas moins honteux ; & comme il se fit de l'avis & par le canal de Tiberius Gracchus, l'aîné des deux Freres (*a*), & que c'est ici le commencement de mon Histoire, il faut en décrire le détail, avec un peu de soin & d'exactitude.

Après la défaite de Q. Pompeius, & la rupture du Traité qu'il avoit fait avec les Numantins, Q. Hostilius Mancinus l'un des Consuls fut envoyé pour tâcher de domter cette Ville, la plus obstinée & la plus fatiguante de toutes celles qui étoient au voisinage de la République Romaine. Tiberius Gracchus, fils d'un autre Tiberius Gracchus, lui servoit de Questeur dans cette expédition ; & c'étoit le premier emploi de quelque conséquence qu'il avoit obtenu au sortir d'avoir servi sous le second Scipion en Afrique, où il s'étoit acquis beaucoup de réputation.

(a) *Dont il est ici question.*

La fortune ſeconda mal l'entrepriſe du Conſul Mancinus ; & ſoit qu'il y eût un peu de ſa faute dans la conduite de cette Guerre, ſoit que la valeur des Numantins, ou les diſpoſitions du hazard, le rendiſſent malheureux, il eſt sûr, qu'après divers ſuccès, il fut défait en bataille rangée ; & il lui arriva dans ſa déroute ce qui arrive d'ordinaire à tous les Généraux médiocres. La tête lui tourna : le péril, ou la mauvaiſe fortune, le mit hors de lui-même ; & peu capable de prendre bien aucun parti, il décampa la nuit dans un déſordre extrême.

Les Numantins, qui en eurent avis, & qui furent inſtruits du peu de précaution qu'il avoit pris, le pourſuivirent à propos, & ſi vivement, après avoir pillé ſon Camp & tout le Bagage de ſon Armée, que l'ayant enfermé en des lieux d'où il ne pouvoit plus ſortir, il fut contraint de leur envoyer un Héraut, pour traiter de quelque accommodement.

Les Chefs des Numantins, quelque avantage qu'ils euſſent pour le coup, étoient pourtant fort ennuyés de la Guerre, qu'ils ſoutenoient depuis longtems contre la plus formidable Puiſſance de la Terre ; & ils ne ſouhaitoient rien tant que de pouvoir la terminer, dans un tems ſur-tout auquel leur victoire, & l'état où ils tenoient les Romains, leur faiſoient eſpérer les conditions les plus avantageuſes. Toute la difficulté conſiſtoit à pouvoir s'aſſurer de ceux qui traiteroient la Paix, & qu'elle ſeroit ratifiée à Rome ; car ſoit qu'il n'y eût plus cette fidélité ſi louable parmi les Romains, ou que le Sénat fût en poſſeſſion de rompre les Traités que leurs Généraux faiſoient, les Numantins ne voulurent ſe fier qu'au ſeul Queſteur Tiberius Gracchus, ſe ſouvenant que ſon Pere, dans ſon Expédition d'Eſpagne, leur avoit donné la Paix, qu'il avoit fait ratifier à Rome avec beaucoup d'exactitude & de régularité.

Tiberius Gracchus alla donc pour traiter la Paix avec eux, prévenu, que dans l'état où étoit l'Armée Romaine, on devoit accepter toute ſorte de conditions, & qu'on devoit moins aller

faire un Traité égal, que recevoir une Grace : & en effet, il fallut céder tout le Camp, tout l'équipage, & tout ce que l'Armée avoit de plus considérable & de plus précieux en Machines de Guerre, & en Vases d'Or & d'Argent; unique moyen qu'il y avoit pour sauver plus de vingt mille Citoyens, & plusieurs Alliés & Esclaves, qui composoient les Troupes Romaines, que la faim avoit déja réduites aux dernieres extrémités.

Cette Paix, quelque nécessaire qu'elle eût paru au Questeur & à toute son Armée, fut trouvée à Rome très-indigne, & la plus honteuse qui eût jamais été faite; & le Sénat, qui étoit un peu passionné dans son Jugement, fit représenter au Peuple ce Traité comme la marque éternelle de l'Ignominie Romaine. On confondit les fautes & le peu de précaution du Consul, avec la honte de l'accommodement; & sans prendre garde qu'on avoit dû sauver la vie à vingt mille Citoyens à quelque prix que ce fût, les Peres Conscripts, éloignés des périls & de la disette, jugerent fort à leur aise, qu'il valoit mieux les laisser tous mourir de faim, que de recevoir une Loi si odieuse.

Le Peuple prit part aux préventions du Sénat; mais avec cette différence, qu'il ne confondit point les fautes du Consul, avec la prudence du Questeur: & distinguant la mauvaise conduite de la Guerre, d'avec la nécessité du Traité, il rejetta toute la honte sur Mancinus, & se loua toujours de Gracchus, qui avoit secouru les Citoyens qui restoient dans cette Armée.

Le Traité fut solemnellement rompu, comme indigne & injurieux; & il fut ordonné, que le Consul seroit envoyé aux Numantins pieds & mains liés, afin qu'ils se vengeassent sur lui de cette rupture.

On peut ici en passant considérer l'injustice du Sénat & du Peuple, qui condamne si durement un Général, dont le malheur avoit fait la plus grande faute, & qui n'étoit coupable, ni de trahison, ni de lâcheté. Q. Pompeius avoit avant lui subi des conditions peu glorieuses, sans éprouver rien qui approchât

de ce dernier affront qu'on fit ressentir à Mancinus. Variété ordinaire du caprice de la Multitude.

Mais on doit remarquer d'ailleurs l'amour du Peuple pour Gracchus, qu'on ne voulut jamais confondre avec le Consul; car anciennement, quand on rompoit les Traités faits par les Généraux, on livroit tous les Officiers de l'Armée à la vengeance de ceux avec lesquels ils avoient fait le Traité. Ici, le Peuple sauve tous les Officiers, pour ne pas perdre Gracchus; & le Sénat, qui s'attendoit à le voir dans la disgrace commune, vit avec chagrin qu'on se contenta de perdre Mancinus, pour sauver un homme, qui, depuis le peu de tems qu'il étoit dans le monde, donnoit des espérances certaines d'être un jour le Maître de la République.

Tiberius Gracchus eut tout le chagrin imaginable de n'avoir pu préserver le Consul d'un affront dont il le jugeoit indigne, & auquel il sembloit qu'il participoit un peu : il ressentit tous les mouvemens d'aigreur qui avoient excité les premiers Auteurs de la rupture du Traité, ausquels il disoit en public, qu'il n'étoit pas rare que la fortune peu favorable obligeât à recevoir la Loi du plus fort. « Je ne vois rien, ajoutoit-il, de honteux » à faire une Paix, dans laquelle nous ne sommes obligés à » rien qui nous ternisse : nous avons seulement cédé ce que nous » n'avions plus; & nous avons sauvé la vie à vingt mille Ci- » toyens, qui pourront conquérir de nouvelles Provinces. Que » diront les Peuples, qui ont voulu se confier à moi, par le sou- » venir qu'ils avoient que l'on avoit ici confirmé la Paix que » mon Pere leur avoit donnée : & ne trouveront-ils pas, qu'il » y a une grande différence entre ces tems & les nôtres? »

Tous ces Discours furent inutiles contre une Brigue formée. le Traité, comme je viens de dire, fut rompu; & le Consul fut envoyé aux Numantins, qui ne voulurent point le recevoir, disant que l'Infidélité de tant de Gens ne devoit pas être punie sur un seul.

Cependant, Tiberius Gracchus réflechit sur la malice du Sénat, qui avoit eu le dessein de le perdre avec tous les Officiers de l'Armée, & sur l'amour du Peuple, qui l'avoit sauvé avec tant de distinction : il jugea, par cette preuve, qu'il venoit d'en recevoir, de ce qu'il pouvoit en espérer à l'avenir, s'il le cultivoit ; & cette haine du Sénat, & cet Amour du Peuple, furent les premieres sources des idées qu'il forma : & si l'on joint à ces Considérations celle de l'état où étoit pour lors la République, par les divisions qui chaque jour s'augmentoient entre le Sénat & le Peuple, ainsi que je l'ai dit au commencement, on trouvera que toutes ces choses concoururent, pour faire concevoir à Tiberius le Projet de se rendre le Chef du Peuple, & l'Adversaire du Sénat.

Il brigua d'abord le Tribunat, pour donner l'essor à ses desseins : mais avant que de venir à cette Election, & à ses suites, je dois expliquer en peu de mots quelle étoit cette Charge si célébre & importante parmi les Romains ; pour ensuite donner plus de jour au Caractere de Gracchus, qui l'obtint, & qui peut-être, s'il eût vécu, l'auroit conservée héréditaire dans sa Famille.

Dans cette fameuse Division, qui survint à Rome entre les Grands & le Peuple, & qui fut sagement appaisée par Menenius Agrippa, l'une des conditions de la Paix fut que le Peuple crééroit deux Magistrats, qui seroient de son Ordre, & qui ne pourroient jamais être de l'Ordre des Sénateurs ; qui auroient soin de conserver ses Droits & sa Liberté, & de le soutenir contre la Puissance des Grands. Ces deux Magistrats, qu'on appella Tribuns, s'en associerent trois autres, qui firent le nombre de cinq ; & dans la suite, le nombre fut augmenté jusqu'à dix.

Leur Pouvoir fut très-grand dès le commencement, & devint insupportable aux Grands, peu de tems après. Ils avoient le Droit d'assembler les Comices, d'empêcher les Délibérations du


Tom. 2. P. 353
HORTENS MANCINI
Duchesse Mazarin.

du Sénat, d'approuver ou d'abroger ses Arrêts, de faire convenir en Jugement devant le Peuple tous les autres Magistrats, & même leurs Collégues; pouvant d'ailleurs se mêler de l'administration des Deniers publics, & prendre connoissance de toutes les Assemblées qui se faisoient dans la Ville: si bien qu'ils exerçoient une Jurisdiction universelle sur tous les Romains, sans en excepter un seul: ayant porté leur Autorité jusqu'au point de faire emprisonner des Consuls, & de condamner des Dictateurs à l'amende. Leur personne étoit inviolable & sacrée, honorée des Haches, des Faisceaux, & des Licteurs, ainsi que celle des Consuls; & toujours suivie par un nombre prodigieux de Peuple, qui les regardoit comme les Interprétes de ses besoins, & les Protecteurs de sa Liberté. On voit dans l'Histoire, en combien d'occasions ils ont, par un trop grand usage de leur Pouvoir, excité des troubles & des tumultes dans la République.

Tel étoit le Tribunat du Peuple, que Tibérius Gracchus forma le dessein d'obtenir; persuadé, qu'avec cet Emploi, il pourroit venir à bout des Projets qu'il avoit conçus, ou pour sa fortune particuliere, ou pour l'abaissement du Sénat, contre lequel il avoit conservé de très-vifs sentimens de haine & de vengeance.

Il brigua avec beaucoup de chaleur: & le Peuple, qui lui avoit déja donné des marques de bonté & de faveur dans l'Affaire des Numantins, & qui choisissoit toujours volontiers pour remplir cette Charge, ceux qu'il croyoit être les plus mécontens du Sénat, se fit un plaisir de la lui accorder; convaincu d'ailleurs, de la haute Naissance, du Mérite, & des Vertus de Gracchus, dont on doit, avant que de passer outre, connoître le Caractere.

Il étoit de la Famille Plébéïenne, appellée Sempronia, l'une des plus nobles & des plus illustres de toutes les Maisons Romaines. Outre plusieurs Triomphes, plusieurs Combats, plusieurs

Dignités, & plusieurs Actions fameuses, dont l'Histoire de ses Ancêtres, étoit remplie, son Pere Tibérius Sempronius Gracchus lui laissoit un exemple récent d'une Vertu la plus universellement reconnue. Après avoir été deux fois Consul, une fois Censeur, & avoir mérité deux fois l'honneur du Triomphe par la défaite des Celtibériens, & par la réduction de la Sardaigne, il mérita que tout le monde dît, qu'il étoit moins illustre par tous ces avantages, que par sa propre Vertu.

Le Mérite de son Pere, quelque grand qu'il fût, n'étoit pas supérieur à celui de sa Mere Cornélie, Fille du premier Scipion, dont le grand cœur a passé en Proverbe, & qui n'est pas même plus glorieuse par sa Naissance, qui la faisoit issue du premier Homme de la République, que pour avoir donné le jour & l'éducation aux deux Gracques, dont Tiberius l'aîné est celui de qui nous parlons. Aussi prenoit-elle plaisir qu'on ajoutât, à son nom *Cornelia, Mater Gracchorum.*

Quelque grands que fussent les avantages de la Naissance de Tibérius Gracchus, on doit avouer avec tout ce qu'il y a d'Ecrivains, que ses Vertus personnelles ne cédoient, ni à celles de son Pere, ni à celles de sa Mere, ni peut-être à celles de Scipion son Aïeul.

Il épousa un peu après qu'il eût été aggrégé au Collége des Augures, Claudia fille d'Appius Claudius, celui-là même qui fut Prince du Sénat: & sa Sœur épousa le second Scipion, ce qui l'allia à la Maison Emilienne: si bien qu'il tenoit à toutes les Maisons qualifiées de la Ville.

Avec tous les avantages d'une belle taille, de la bonne mine, de beaucoup d'agrémens dans le visage, & ceux d'un esprit fin & pénétrant, il avoit une éloquence douce & naturelle, une maniere insinuante, un air persuasif, & le génie du monde le plus fleuri & le plus cultivé. Il joignoit à toutes ces qualités un cœur ferme & grand, une droiture & une intégrité inaltérable, un amour pour la justice, qui soutenoit l'innocent,

& punissoit le crime, sans perdre tout-à-fait & sans détruire le coupable : il ajoutoit à cela une sobriété, une vertu pure, des mœurs sévéres pour lui seul, sans vouloir faire participer les autres à cette austérité. Il soutenoit toutes ces qualités par un mérite acquis à la Guerre, où il avoit marqué en diverses occasions d'éclat, qu'il n'étoit pas moins propre à commander qu'à obéir; & que selon l'état où il se trouvoit, & les besoins de la République, il obéissoit avec le même plaisir que les autres commandoient. Libéral jusqu'à la profusion, & donnant tout sans réserve : pitoyable pour les malheureux, qui étoient tous assurés de trouver chez lui une protection infaillible; enfin, *tantis denique adornatus virtutibus, quantas naturâ & industriâ mortalis conditio accipit* (a). On a dit de lui, qu'il étoit doué de toutes les Vertus que le naturel, l'éducation, le soin, & l'expérience peuvent donner à un Homme sur la Terre.

Mais comme rien n'est parfait ici bas, on ne doit pas dissimuler qu'il étoit d'ailleurs obstiné dans ses résolutions jusqu'à la derniere opiniâtreté, fier & hautain quand il trouvoit de la résistance, conservant naturellement sa vengeance contre ceux qui lui avoient voulu nuire, & si fort porté pour le Peuple contre le Sénat, qu'il hazardoit tout pour le servir; moins peut-être par rapport à cette Justice qu'il aimoit tant en effet, que séduit par une Ambition démesurée, dont tous ses Ennemis l'ont accusé, & qui étoit sans contestation son véritable Vice.

Tel que je viens de le dépeindre, il obtint le Tribunat du Peuple, avec les acclamations universelles de tout le monde, qui lui firent d'autant plus de plaisir, qu'elles lui parurent des présages heureux pour tous ses desseins.

Il ne fut pas plutôt en possession de cette Charge, l'écueil ordinaire de ceux qui vouloient la soutenir avec hauteur, que suivant sa fermeté naturelle, & le desir qu'il avoit d'éprouver

(a) Velleïus Paterc. Libr. II.

ſes forces, il propoſa la Loi Agraria, le ſujet éternel des Diviſions des Peres & des Plébéïens, du Sénat & du Peuple, des Riches & des Pauvres; mais il la leur propoſa d'abord avec ſa douceur ordinaire, comme une Loi dont l'exécution devoit être le premier ſoin de ceux qui aimoient la Patrie.

C'eſt cette Loi Agraria, ſi fameuſe parmi les Romains, qu'il faut que je faſſe ici bien connoître; puiſqu'elle fait une des parties eſſentielles de la connoiſſance de l'Hiſtoire Romaine, & qu'elle fut le grand prétexte des Révolutions que j'écris.

C'étoit un ancien Uſage parmi les Romains, lorſqu'ils avoient vaincu quelques Peuples voiſins, de leur ôter une partie de leurs Terres, dont une moitié ſe vendoit pour indemniſer la République des frais de la Guerre, & l'autre moitié ſe réuniſſoit au Domaine public, & ſe donnoit ſous une très-petite penſion aux Pauvres Citoyens qui n'avoient point de Bien ni d'Héritage; & c'étoit à peu près ce qu'on appelle aujourd'hui donner à nouveau Bail ſous une Cenſe.

Cette Coutume étoit d'autant plus louable, qu'elle banniſſoit abſolument l'extrême Pauvreté de la République, & que tous les Citoyens ſe trouvoient poſſéder quelques Biens & quelques Fonds, qui les rendoient ſoigneux de ſa conſervation.

L'avarice des Riches ne laiſſa pas regner longtems cette Coutume, ſans tâcher à lui donner atteinte; & l'avidité de poſſéder plus de biens fit, que prétextant le Bien public, & le profit du Domaine, ils hauſſerent les Cenſes & les Penſions, & les hauſſerent ſi fort & ſi exceſſivement, que les Pauvres ne pouvant faire la condition auſſi bonne, les Terres leur furent données, & les Pauvres ſe trouverent privés de cette eſpéce de Ferme, qui faiſoit tout leur bien.

Il eſt aiſé de juger que cela cauſa d'abord de grands Tumultes, & que la multitude des Pauvres Citoyens, qu'on dépouilla d'un Bien qu'ils regardoient comme leur Héritage, cauſa des Troubles conſidérables, & une eſpéce de Sédition. Auſſi les

Tribuns du Peuple, jaloux des Droits de ce dernier Ordre, & voulant remédier aux inconvéniens qu'une pareille avidité des Riches feroit naître infailliblement, après avoir harangué publiquement fur les défordres qui regnoient, firent une Loi, par laquelle nul Citoyen Romain ne pourroit poffeder au-delà de cinq cens Arpens de terre de celles qui étoient réunies au Domaine, & données fous une Cenfe par la République.

Cette Loi jufte, s'il en fût jamais, paffa avec les acclamations du Peuple, & au grand chagrin des Riches, qui furent pour le coup obligés de céder à la Puiffance des Tribuns, qui pour lors exerçoient une Jurifdiction toute-puiffante. La Loi eut l'effet qu'on s'étoit propofé : les Terres furent diftribuées avec ordre par des perfonnes commifes par le Peuple; & pendant quelque tems, les chofes refterent affez paifiblement en cet état.

Mais dans la fuite, les Riches ne pouvant contenir leur avarice, trouverent le fecret de fe fervir de perfonnes empruntées, pour prendre fous leurs noms toutes les Terres à rente : & cette adreffe ne pouvoit pas manquer de réuffir, puifqu'ils prenoient foin de gagner les Commiffaires, par des préfens, ou par des fervices; & ainfi leurs perfonnes fuppofées étoient toujours préférées à toutes les autres.

Cet abus, quelque grand qu'il fût, étoit cependant toléré; parce que la Loi n'étoit point enfreinte, qu'elle paroiffoit toujours réellement obfervée, & qu'on ne devoit pas fuppofer que des Commiffaires, choifis avec diftinction par le Peuple, fuffent affez lâches pour fe laiffer féduire ou corrompre à fon préjudice.

Mais enfin, l'infolence des Riches fut pouffée jufqu'au point de ne plus faire de myftere de cette fuppofition, qu'ils devoient cacher avec foin. Perfonne n'ignoroit plus quels étoient les véritables Poffeffeurs des Terres, & l'on difoit communément, *un Tel pour un Tel :* fi bien que paroiffant inutile qu'on fe fer-

vît encore de cette vaine précaution, on fit comme si la Loi avoit été abrogée, & les Riches prirent publiquement sous leur nom, & sans aucun déguisement, tout autant de Terres qu'ils purent avoir; & la Puissance des Grands s'étant augmentée pendant certain tems avec l'Autorité du Sénat, le Peuple se trouva frustré de ses Droits, & les Pauvres privés de leur subsistence.

Le désordre étoit criant; & il l'étoit trop, pour qu'il continuât paisiblement. Le Peuple se souleva souvent sans effet: les Tribuns firent du bruit plusieurs fois; mais personne n'entreprit ouvertement d'y remédier. Lælius, ce fameux Ami de Scipion, qui avoit témoigné vouloir guérir le mal, fut appellé *le Sage*, lorsque prévoyant les périls du reméde, il changea de résolution, & laissa les choses au même état qu'il les avoit trouvées en entrant dans sa Charge de Tribun.

Tibérius Gracchus, plus ferme ou plus obstiné que lui, soit que dans les derniers voyages qu'il avoit faits, il eût été touché de la désertion de la Campagne, qui n'étoit plus cultivée que par des Esclaves; soit qu'il fut poussé par quelques Amis hardis, & d'un naturel entreprenant, tels qu'étoient Blosius le Philosophe, & Diophane le Rhétoricien; soit qu'il fût animé par des Billets, qui lui furent adroitement donnés; ou soit, comme il est plus vraisemblable, qu'il trouvât dans cette justice, qu'il vouloit faire rendre au Peuple, un sujet propre à exécuter ses vengeances contre le Sénat, & à tenter sa fortune, selon les Projets qu'il en avoit faits: il est sûr, qu'il publia la Loi Agraria, & la renouvella avec l'applaudissement général de tout le Peuple.

Il n'eut garde pourtant de faire cette Proposition hardie d'une maniere qui pût laisser douter de la droiture de ses intentions: il prit, au contraire, toutes les mesures imaginables, pour persuader à tout le monde, que le Bien public, le soulagement des Peuples, l'amour pour l'ordre & la Justice, étoient l'unique

cause de l'empressement qu'il marquoit pour l'observation de cette Loi.

Pour donner même plus de poids à son Entreprise, il engagea le souverain Pontife Crassus dans ses sentimens : Crassus, dis-je, dont l'Autorité sacrée étoit religieusement respectée de chacun, & qui ne manqua pas de mêler l'intention des Dieux dans la Publication de la Loi. Il la fit encore approuver par le fameux Jurisconsulte Mutius Scévola, dont le nom, si grand & si illustre dans la République, donnoit encore moins de poids à ses Décisions, que sa Science & son Mérite personnel, reconnus de tout le monde. Il ajouta à ces Approbations celle d'Appius Claudius, son beau-pere; cet Homme, à qui ses Vertus acquirent le titre de prince du Sénat. Si bien que l'Edit, que Gracchus publioit, paroissoit par-là moins son ouvrage, que celui de tant de grands Hommes, qui étoient en vénération dans la République.

Il fit encore plus, pour marquer la modération & le desir qu'il avoit de satisfaire tout le monde : il publia que ceux qui avoient contrevenu à la Loi, & qui, contre les défenses, avoient possédé une grande quantité de Terres, non-seulement ne seroient, ni punis, ni condamnés à l'amende; mais qu'au contraire, tout le revenu qu'ils en avoient tiré, & qui à la rigueur pourroit leur être redemandé, leur seroit totalement accordé, & qu'il y auroit une prescription entiere sur cet article : & pour comble de grace & de faveur, il ajouta que la République, en leur ôtant les Terres qu'ils possédoient au-delà des cinq cens Arpens marqués par la Loi, les indemniseroit, & leur payeroit la valeur des Fonds qu'elle leur ôteroit, & qu'elle remettroit en même tems aux Pauvres Citoyens, dans la quantité ordonnée, pour leur servir de Retraite & de Subsistence.

Ces adoucissemens, tout grands qu'ils étoient, firent peu d'impression sur l'esprit des Riches, qui autant par leur avarice,

que par un violent dépit contre le Tribun, criérent hautement, qu'on innovoit un Département d'Héritages, qui alloit mettre la République en combuſtion ; & que ſi on n'y prenoit garde, on alloit ſe voir ſous la Tyrannie des Tribuns, dont on avoit eu aſſez de peine à ſe garantir, depuis qu'ils avoient été introduits.

Gracchus, dont l'Eſprit étoit encore plus étendu que les Projets, & qui étoit bien perſuadé qu'aucun adouciſſement ne pourroit ſatisfaire les Grands tant que la Loi ſubſiſteroit, fit encore, pour marquer le deſir qu'il avoit de réunir le Peuple & le Sénat : il fit, dis-je, que le Peuple ſe contenta qu'on lui fît juſtice à l'avenir, & qu'on laiſſât paiſibles leur vie durant ceux qui ſe trouveroient en poſſeſſion de ces Terres prohibées. Mais rien ne put fléchir l'avidité inſatiable des Riches, qui ne ceſſerent de déclamer contre Tiberius, auquel ils ne firent pas difficulté de donner les noms de Séditieux & de Perturbateur du Repos public ; & c'eſt pour lors, que le Tribun fit cette Harangue ſi touchante & ſi pathétique, ſans ſortir jamais de ſon caractere de douceur, qui engageoit encore davantage le Peuple, & irritoit d'autant plus ſes Ennemis.

Il remontra à tout le grand monde qui l'écoutoit autour de ſa Tribune, que les Bêtes les plus ſauvages avoient leurs gîtes & leurs tannieres, tandis que des Hommes, & des Hommes tels que les Soldats & les Citoyens Romains, étoient obligés à errer çà & là avec leurs Femmes & leurs Enfans, ſans avoir aucun lieu où ils puſſent ſe retirer : Qu'il étoit bien injuſte, que tant de vaillans Soldats combattiſſent avec tant de péril & de fatigue, pour le luxe, les richeſſes, & les ſuperfluités de leurs Concitoyens, qui n'avoient pas aſſez de diſcrétion pour leur vouloir départir une petite portion de Terre dont ils puſſent faire leur Habitation. Que les Généraux Romains avoient grand tort, lorſqu'ils les animoient à combattre, de leur repréſenter qu'ils combattoient pour la conſervation de leurs Dieux

Dieux domestiques, & de la sépulture de leurs Ancêtres, puisque pas un d'eux n'avoit, ni Maisons, ni Dieux domestiques, & qu'ils étoient dans l'ignorance totale du lieu qui couvroit les cendres de leurs Peres. « On vous appelle, ajouta-t-il, les » Maîtres de la Terre. Quels Maîtres! Qui n'en possédent pas » un pouce, dont ils puissent disposer un moment, & dont » il leur soit permis de se faire une hute! & cela, tandis que » tant d'autres, sans fatigue & sans travail, jouissent, contre » toutes sortes de Loix, d'une quantité prodigieuse de Biens » & d'Héritages, que la seule avarice & leur avidité leur ont » procurés? Est-ce là la République, & n'est-ce pas pour cette » étrange inégalité, que nos Ancêtres n'ont pu souffrir les Rois, » & la Monarchie? Croit-on que le seul Nom de Rois ait fait » cette grande aversion de nos Peres? C'est bien plutôt cette » disproportion de Biens immense & odieuse, que la faveur du » Prince répandoit prodigalement sur quelques-uns, tandis que » les autres, égaux ou supérieurs en Mérite & en Services, restoient dans l'indigence & dans la disette, &c. »

Tels & semblables Discours, prononcés avec la force & la douceur du plus agréable Orateur de son siécle, acheverent de déterminer le Peuple; & les Grands, ne sçachant comment résister à ce torrent qui alloit tout entraîner, eurent recours au seul moyen qui leur restoit dans cette déroute.

C'étoit l'un des avantages du Tribunat, qu'un seul des Tribuns, s'opposant à une Loi portée & approuvée par tous les autres, la rendoit nulle, & en empêchoit l'effet. Les Riches, se voyans donc hors d'état de résister par eux-mêmes à l'Eloquence & aux raisons de Gracchus, s'aviserent de détacher M. Octavius son Collegue, qui, outre les liaisons qu'il avoit avec une grande quantité de Sénateurs, avoit encore son intérêt particulier à ménager, puisqu'il possédoit lui-même beaucoup de ces Terres prohibées par les termes de l'Edit.

Celui-ci étoit un jeune homme estimé sage, considéré de tout

le monde, & qui jusqu'alors avoit donné de grandes espérances de sa conduite. D'ailleurs, il étoit Ami particulier de Gracchus, & il avoit volontiers promis de sacrifier son intérêt à la gloire de son Ami, qui s'étoit fait un point d'honneur de l'exécution de la Loi. Plusieurs Sénateurs de ses Amis le prierent de s'opposer à cette innovation qui leur étoit si nuisible, & qui devoit paroître suspecte à toute la République. Il refusa d'abord de les satisfaire, avec beaucoup de fermeté; mais on fit jouer des ressorts secrets & puissans, qui, joints à la parenté & aux intérêts particuliers d'Octavius, le determinerent enfin comme par force à s'opposer à la Publication de la Loi.

Tiberius Gracchus fut d'autant plus affligé de cette opposition, qu'il s'y attendoit moins, & que la Personne de son Collegue & de son Ami, dont on s'étoit servi, lui avoit paru moins suspecte dès le commencement. Il entra dès-lors dans de vifs sentimens de colere, moins contre Octavius, qu'il crut qu'on avoit ou surpris ou séduit, que contre les Sénateurs & les Riches, qui se servoient de si sales artifices, pour éluder la justice de son Ordonnance: ce qui l'obligea, dans les premiers mouvemens de son chagrin, de substituer à la Loi, qu'il avoit proposée avec tous les adoucissemens dont j'ai parlé, une autre Loi plus dure & plus facheuse, par laquelle tous ceux, qui se trouveroient dans les termes des Défenses, seroient contraints à vuider en très-peu de jours.

Cette derniere circonstance fit naître une plus grande contestation entre les deux Tribuns. Octavius, qui s'étoit engagé contre la Loi, soutenoit que les inconvéniens, qui alloient en naître, ruineroient entiérement l'Etat; qu'on dépouilloit la République de ses plus fermes Défenseurs, dès qu'on dépouilloit les Riches des Biens dont une longue possession leur avoit acquis la propriété; que les Pauvres, dont on prétextoit l'avantage, n'en seroient guéres plus commodément, par l'impossibilité où ils seroient de tirer de l'utilité de ces Terres, qui exi-

gent au commencement de grandes dépenses ; qu'il étoit à craindre d'ailleurs, que la Guerre Civile, que cette nouveauté pourroit facilement produire, n'affoiblît si fort les deux Ordres, que les Ennemis étrangers ne fussent en état d'en profiter ; & qu'enfin, il ne voyoit rien de plus sage, que de laisser les choses comme on les trouvoit, sans s'entêter de la réformation de tous les abus. « Les grands Etats, dit-il un jour, en finissant » un Discours sur cet article, se détruisent toujours, quand on » veut en chasser tous les abus, comme un Corps humain ne » sçauroit vivre, si l'on vouloit en tirer toutes les mauvaises hu-» meurs ».

Gracchus répondit avec beaucoup de force à toutes ces raisons ; & il ne manqua pas de dire, qu'il faudroit par le principe d'Octavius tolérer tous les Crimes, & toutes les Injustices. Leurs contestations furent continuées pendant quelques jours avec beaucoup de chaleur, mais avec beaucoup d'honnêteté ; de telle sorte, qu'il ne leur échapa jamais la moindre parole, qui pût souffrir l'interprétation d'un sens injurieux.

Enfin, après plusieurs tentatives d'accommodement inutiles, Gracchus n'ayant rien oublié pour tâcher à fléchir l'obstination d'Octavius, & lui ayant même représenté, en particulier, l'amitié sincere & solide, qui les avoit unis jusqu'alors ; le désespoir où il se trouveroit, s'il étoit obligé d'en venir aux dernieres extrémités ; & lui avoir offert même, pour faciliter toutes choses de l'indemniser à ses propres dépens de tous les dommages que l'observation de la Loi pourroit lui faire souffrir : ce qui piqua Octavius jusqu'au vif, & le rendit encore plus obstiné. Gracchus, ne voyant plus de moyen pour le faire revenir, résolut de faire le Peuple Juge de ce différend : & en attendant, il fit cet Edit triste & terrible, par lequel il interdisoit tous les Magistrats de la Ville, & suspendoit l'exercice de toute Jurisdiction & de tout Emploi, jusqu'à ce que le Peuple eût approuvé ou réprouvé la Loi ; imposant de rudes peines & de

grosses amendes aux Préteurs, & aux autres Officiers, qui contreviendroient à son Edit.

Cet Edit, publié de l'Autorité & du Mandement du Peuple, ne fut désapprouvé par aucun Tribun; pas un ne se trouva assez hardi, pour oser s'y opposer : ainsi la Ville fut mise dans une terrible consternation. Le désordre fut général, & se fit sentir à tout le monde : il n'y avoit dans la Ville, ni Commandement, ni Supériorité, ni Justice, ni Administration ; mais, sur-tout, il seroit impossible d'exprimer la douleur du Sénat, qui voyoit si fort & si souverainement élever la Puissance du Peuple & du Tribunat. Leur désespoir fut assez violent, pour faire craindre à Gracchus quelque Révolution fâcheuse, & même quelque voie de fait préméditée; & sur quelque avis qu'il en eut, il se precautionna de quelques armes secrettes (*a*), pour se défendre d'une insulte particuliere.

Le jour destiné pour l'Assemblée du Peuple étant arrivé, & chacun étant en état de donner sa voix, les Riches, qui se crurent les plus foibles, firent, avant qu'on fût assis, enlever le Scrutin; ce qui fit naître un inconvénient plus dangereux, qu'aucun autre qui fût arrivé jusqu'alors : car le Tribun, qui se sentoit le plus fort, & qui se voyoit outragé, voulut ouvrir au Peuple le chemin de la force ouverte : ce qui auroit coûté la vie à bien du monde. Mais heureusement, Manlius & Fulvius, Personnages Consulaires, prévoyans le désordre qui alloit s'ensuivre, s'adresserent à Gracchus avec toute sorte de soumission, & le prierent de sauver sa Patrie du plus funeste accident qui pût lui arriver. Le Tribun fut touché des raisons, & peut-être des soumissions de ces deux hommes; & après leur avoir exageré l'insolence des Riches, *Que voulez-vous*, leur dit-il, *que je fasse?* Les deux Consulaires le prierent de différer l'Assemblée, & d'agréer qu'on convoquât le Sénat, où ils tâcheroient de faire ensorte qu'il fût satisfait. Gracchus ne pouvoit refuser

(a) *Il porta sous sa robe une courte dague.*

cette demande, & renvoya pour ce jour-là l'Assemblée; mais le Sénat se trouva composé de ceux mêmes qui s'opposoient le plus à la Loi, & qui avoient les plus fortes raisons de s'y opposer : si bien qu'on n'y délibéra rien que contre elle. Gracchus, piqué avec justice du délai qu'il avoit si inutilement accordé, & de quelques menées de son Collegue Octavius qu'il avoit découvertes, rassembla le Peuple le lendemain, & lui remontra l'inutilité des délais qu'il avoit apportés pour tâcher à faire revenir les Grands & le Sénat de leurs duretés. Il exagera les violences des Riches, les souffrances des Pauvres, la justice de la Loi, & le peu de fondement des Difficultés qu'on opposoit. S'adressant ensuite à son Collegue Octavius, *Serez-vous toujours*, lui dit-il avec beaucoup de témoignages de bonté & de douceur, *l'obstacle à la Liberté & au soulagement du Peuple; & ne voulez-vous pas enfin ouvrir les yeux sur les véritables intérêts de la République, & peut-être sur les vôtres propres?* Il le conjura, par la tendre liaison qui avoit été si longtems entr'eux, de vouloir se ranger de son sentiment: & en lui touchant dans la main, *Comptez*, lui dit-il, *que vous seul avez été la cause que j'ai différé la vengeance du Peuple.*

Mais toutes ces raisons furent inutiles; & Octavius, engagé absolument parmi ses Ennemis, soutint toujours que la Loi étoit injuste & dangereuse, & qu'il ne pouvoit y consentir. Si bien que Gracchus, se tournant vers le Peuple, *Puisque*, dit-il, *Octavius est d'un sentiment opposé au mien, & que la Coutume défend de passer outre dans les Publications des Loix du Tribun, tant que l'un d'eux s'y oppose, il est nécessaire, pour éviter les désordres intestins, que l'un de nous deux soit déposé de la Magistrature. Pour moi*, ajouta-t-il, *j'obéirai volontiers au Peuple, & je descendrai du Tribunal, s'il le trouve à propos. Il est juste qu'Octavius marque la même obéissance.* Octavius refusa le parti, & trouva tout-à-fait inouï, de vouloir faire déposer un Tribun, par rapport à la différence de son opinion; & Gracchus, qui auroit souhaité

de le gagner, & qui voulut lui laisser le tems de penser à ses Affaires, rompit encore pour ce jour l'Assemblée, & la renvoya au lendemain.

Le lendemain, le Peuple s'étant rassemblé, Octavius restant toujours obstiné, Gracchus fit procéder à sa Déposition. Il y avoit trente-cinq Lignées, & dix-sept avoient déja opiné à sa Destitution; si bien qu'il n'en fallut plus qu'une, pour le destituer: sur quoi Gracchus fit surseoir, & s'adressant à Octavius, *N'en est-ce pas assez*, lui dit-il, *& voulez-vous essuyer la mortification entiere? Laissez-vous fléchir pour la Justice, pour l'intérêt du Peuple, & pour votre Gloire: vous le pouvez encore. Dans un moment, vous n'y serez plus à tems; & j'aurai le regret éternel d'avoir été malgré moi l'occasion d'une telle Ignominie.* Ici, Octavius parut ému & attendri: il considéra un moment la honte qui alloit suivre sa Destitution, & l'inutilité de sa résistance. Peut-être même, qu'il auroit changé de sentiment, si quelques Riches, qui se trouverent présens, ne l'eussent intimidé par leur présence & par leurs menaces: si bien que forcé à suivre son obstination, *Achevez*, dit-il à Gracchus, *votre ouvrage.*

Sa Destitution passée par toutes les voix du Peuple fut exécutée sur le champ; & ce fut un spectacle bien étrange, de voir tirer un Tribun ignominieusement par des Licteurs, & des Affranchis, hors de son Tribunal: & cette violence de Gracchus, dans laquelle on reconnoît peu son Caractere doux & sage, nous montre combien la Passion nous aveugle, & nous fait oublier nous-mêmes & nos propres intérêts.

L'émeute fut générale, & la nouveauté de l'action causa un murmure universel, qui éclata parmi plusieurs du Sénat qui se trouverent dans l'Assemblée. Cet éclat s'augmenta; & le Peuple toujours prompt & emporté quand il est en colere, croyant que les Grands, qui faisoient si grand bruit, vouloient soutenir de force Octavius, courut après lui, & auroit peut-être poussé son insulte jusqu'à le tuer, si une troupe de ses Amis, les soins

de Gracchus lui même, qui accourut pour empêcher le désordre, & la fidélité d'un Valet à qui on creva les yeux, ne l'eussent sauvé de cette rage.

L'Edit passa ensuite sans difficulté, & on nomma trois Commissaires pour faire la perquisition & la distribution des Terres. Ce fut dans l'Election de ces Commissaires, que Gracchus fit voir l'absolu pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du Peuple, puisqu'on l'élut lui-même, son Beau-Pere Appius Claudius, & son Frere C. Gracchus, qui pour lors servoit à l'Armée sous Scipion.

On peut comprendre que le choix de ces trois Commissaires, pris dans la même Famille, fit crier encore plus fort ceux à qui la distribution des Terres étoit nuisible. On se plaignoit hautement de la Tyrannie du Tribun, & de l'abus avec lequel il usoit du Tribunat, qui étoit devenu une Domination, disoient-ils, plus insupportable que la Royauté.

Les Ennemis de Gracchus firent encore semer des bruits qu'il en vouloit à la Monarchie, puisqu'il ne pouvoit souffrir l'égalité dans ses Collegues, qu'il avoit déja l'Autorité de Roi, & que le Peuple ne seroit bientôt plus en état de lui en refuser le Titre quand il lui plairoit de le demander.

En effet, le Peuple, absolu Dispensateur des Graces & des Faveurs, n'agissoit plus que par les inspirations, les avis, & presque par les Ordres de Gracchus : il faisoit créer les Magistrats de quelque rang qu'ils fussent, il faisoit nommer les Généraux d'Armée, il faisoit donner l'Administration des Finances, & il poussa la chose jusqu'à faire substituer à Octavius, qu'on venoit de destituer, l'un de ses domestiques & suivans, nommé Mutius, homme inconnu, & de nulle autre considération que celle qu'il retiroit d'être à Gracchus, auquel on juge bien qu'il ne s'avisa pas de s'opposer jamais.

On déclama dans le Sénat contre cette prodigieuse Domination ; & Scipion Nasica, l'un des plus autorisés de cet Ordre, ne ménagea plus rien, dans la perte immense que la Loi lui cau-

ſoit. Il ſe déchaîna contre le Tribun, d'ailleurs un peu ſon parent; & il n'oublia rien pour lui donner toutes les marques d'un reſſentiment vif & durable. Tous les efforts néanmoins des Peres Conſcripts furent juſqu'alors inutiles, ou impuiſſans: & leur vengeance ne produiſit que quelques foibles Décrets, tel que fut celui qui retrancha au Tribun une tente aux dépens du Public, lorſqu'il étoit obligé de voyager pour les Affaires de ſa Charge: ou cet autre, qui taxa ſa dépenſe à neuf oboles par jour. Ce qui marqua bien plus leur paſſion, que leur jugement; car Gracchus, profitant de toutes ces injuſtices, prit de-là occaſion d'animer davantage le Peuple contre le Sénat: & l'un de ſes Amis particuliers étant mort ſubitement dans cette conjoncture, & avec quelques indices de poiſon, le Peuple s'en émut comme d'un attentat commis par le Sénat; & le Tribun continuant de ſe ſervir de cette heureuſe ſituation de leurs eſprits, parut dans la Place vêtu de deuil, & préſenta au Peuple ſes Enfans & ſa Famille, en le priant de vouloir les prendre ſous ſa protection. « Vous voyez, leur dit-il, comme ils s'en ſont » déja pris à mes Amis, par une voie ſi lâche & ſi indigne. » Bientôt, ils m'attaqueront moi-même; mais je ſerai volon- » tiers la victime, qui doit ſauver votre Liberté: je n'aurois que » le ſeul regret de laiſſer mes Enfans expoſés à leur fureur, ſi » je n'étois perſuadé qu'ils trouveront en ces Citoyens une bon- » ne & généreuſe Protection, qui les garantira de tout événe- » ment ». Cet Acte, véritablement touchant, fit tout l'effet que le Tribun pouvoit ſouhaiter; & jamais l'on ne vit tant de haine dans l'Ordre du Peuple contre tout ce qu'on pouvoit appeller Sénateurs, Grands, Riches, & tout ce qui étoit en un mot oppoſé à la Faction de Gracchus.

Les choſes étoient dans cet état, lorſqu'un certain Eudemus apporta à Rome le Teſtament d'Attalus Philopater, Roi de Pergame, qui venoit de mourir, & qui avoit laiſſé héritier le Peuple Romain. Cette occaſion donna encore au Tribun de

nouveaux

nouveaux moyens d'acquérir les bonnes graces du Peuple, & d'encourir davantage la haine du Sénat; car il ordonna que l'Argent comptant, qui seroit trouvé dans les Trésors de ce Roi, seroit donné & distribué aux Pauvres Citoyens; ceux-là mêmes, auxquels on venoit de donner des Terres, pour leur fournir les moyens de se meubler, & de se fournir des outils nécessaires au Labourage, & des autres choses convenables à leurs nouvelles Habitations: & quant aux Villes & aux Provinces qui composoient les Etats de ce Roi, il déclara que le Sénat ne pouvoit y toucher, & que le Peuple seul, institué héritier, avoit droit d'en ordonner; & qu'ainsi, il lui proposeroit toute la chose, pour sçavoir ses volontés.

Cette maniere outrée, avec laquelle il se déclaroit contre le Sénat sans aucun ménagement, irrita jusqu'au dernier point cet Ordre composé de gens fiers & hautains naturellement. L'aigreur fut poussée jusqu'à des injures, & à des reproches. Pompeïus dit au Tribun, qu'il lui étoit revenu d'un bon endroit, que le même Eudemus, qui lui avoit apporté le Testament du Roi de Pergame, lui avoit encore apporté un Bandeau Royal, & une Robe de Pourpre, pour s'en servir bientôt dans la Royauté qu'il affectoit à Rome: & réellement, il étoit vrai qu'Attalus, en mourant, avoit ordonné qu'on remît au Tribun du Peuple toutes les marques de sa Dignité; ce qui avoit pu rendre Gracchus le dépositaire de ce Diadême & de cette Robe de Pourpre, qu'il avoit cachés au Peuple pour des raisons peut-être particulieres. Métellus lui reprocha aussi certaines Distinctions continuées, qu'on avoit affectées dans sa Famille, & qui marquoient un desir héréditaire de s'élever au-dessus des autres.

Mais de tous les reproches qu'il essuya dans le Sénat, il n'y en eut point dont il fût si piqué, que de celui que lui fit T. Annius, Personnage de peu de mérite & de peu de considération, mais homme de beaucoup d'esprit & de beaucoup de liberté. « A quoi bon, *dit-il*, faire un long détail des attentats de Grac-

» chus, & de ceux de sa Famille? Je ne veux que lui-même pour » Juge. N'est-il pas vrai, continua-t-il, en s'adressant à lui, » que vous avez marqué d'infamie un de vos Collegues dans » une Magistrature, qui le rendoit, par les Loix mêmes du » Peuple que vous respectez tant, saint & inviolable? Et quel » attentat pouviez-vous faire, qui dût vous rendre plus odieux » à ce Peuple, dont vous êtes l'Idole, & qui démontre mieux » votre avidité de regner? »

Gracchus sentit cette accusation d'autant plus vivement, qu'elle étoit plus véritable, & qu'il étoit plus difficile de s'en défendre. Aussi, perdant un peu de son sang froid ordinaire, il se retira, après avoir donné quelques marques d'émotion & de colere. Il fit incessamment assembler le Peuple, auquel il se plaignit des mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans le Sénat, sur-tout de l'un des hommes le moins estimé de la République; & sur ce que le Peuple lui parut disposé à tout faire pour lui, il ordonna que cet homme lui seroit incontinent amené, pour lui faire son Procès: démarche fausse & passionnée, qui faillit à lui couter toute sa faveur; car son ordre ayant été exécuté, & cet homme présenté devant lui, l'ayant prié de vouloir l'entendre avant que de passer outre, « Tu me fais mon Procès, lui dit-il, » sans sortir de son caractere d'homme d'esprit, pour t'avoir re- » proché l'attentat de la Destitution d'Octavius. Qui jamais au- » roit cru, que dans une République, il ne fût pas permis de » représenter l'infraction des Loix? Mais si présentement que tu » veux m'outrager avec tant d'injustice & de passion, quelqu'un » de tes Collegues, qui sont ici présens, se levoit, pour me se- » courir, & pour s'opposer à tes violences, voudrois-tu pour » cela qu'on le déposât de sa Magistrature? »

Ce Discours piquant & démonstratif remua le cœur de tous les autres Tribuns, à qui Annius venoit de faire sentir leur Servitude: le Peuple en fut troublé: & Gracchus lui même en fut si surpris, que toute la facilité de son esprit ne put lui fournir

aucune réponse. Il rompit brusquement l'Assemblée, qu'il connut altérée par cette fine raillerie d'Annius, & deux jours après, il prononça une grande Harangue, pour justifier sa conduite sur l'Affaire d'Octavius, qui fut l'une des plus vives de cet excellent Orateur ; & qui remit le Peuple dans son premier état.

Cependant, Gracchus vit l'inconstance de cette Multitude, que quelques paroles d'un homme hardi & spirituel avoient peu auparavant tout-à-fait changé à son égard. Tous ses Amis reconnurent comme lui cette légéreté ; & ils lui conseillerent tous de penser à la sureté de sa personne, pour laquelle il y avoit beaucoup à craindre, Quelques-uns lui proposerent un Accommodement avec le Sénat ; mais le moyen de se confier à ses Ennemis, ceux-là mêmes qu'on a privés de leurs Biens, & de leurs Richesses : injure par elle-même ineffaçable ? D'ailleurs, cet Accommodement paroissoit peu conforme à la fermeté naturelle de Gracchus, dont le changement auroit fait dire à tout le monde, ou qu'il avoit soutenu un mauvais parti, ou qu'il avoit eu assez de foiblesse pour abandonner le bon ; qui étoient deux choses également honteuses pour un homme de son caractere.

Quelques autres, plus timides, vouloient que dans le péril, où ils le croyoient actuellement, il se retirât de la Ville, & qu'il allât pour quelque tems chercher loin de Rome une sureté qu'il ne pouvoit y trouver parmi les désordres qu'il avoit lui-même excités : mais il trouva ce Conseil indigne de son courage, & il n'eut garde de penser à ternir, par une fuite si lâche, sa Gloire, qu'il aimoit uniquement.

Plusieurs de ceux qui cherchoient dans toutes les Affaires un tempérament & un milieu, quelquefois très-dangereux, vouloient qu'il se ménageât avec les deux Ordres ; & que soutenant toujours le Parti du Peuple, qu'il avoit embrassé au commencement, il gardât des mesures & des ménagemens avec le Sénat, qui fissent revenir les Grands de la haine qu'ils avoient

conçue contre lui. Mais cet Avis lui parut plus périlleux que l'état même où il se trouvoit. « Car croyez-vous, dit-il à ceux » qui le lui proposoient, que de légers ménagemens ramene» ront l'esprit & le cœur de tant de Grands, que j'ai réduits à » une petite fortune ? Pourront-ils oublier qu'ils avoient autre» fois un nombre considérable d'Esclaves, une Table somptueu» se, des Meubles magnifiques, & que mes seules Loix leur » ont retranché toutes leurs Grandeurs & toutes leurs Commo» dités ? Non, ajouta-t-il, ils ne perdront jamais le desir de se » venger ; & il faut faire cette différence entre le Peuple & les » Grands, que celui-là perd facilement le souvenir des bien» faits & des injures, au lieu que ceux-ci oublient injustement » les plaisirs qu'ils ont reçus, mais se souviennent toujours des » chagrins : & l'on doit agir, quand on s'est brouillé avec le » Sénat, à peu près comme lorsqu'on s'est révolté contre son » Prince, aussi-bien le Sénat prétend-il l'être : on n'a pas sitôt » tiré l'épée contre lui, qu'on doit se résoudre à en jetter le » fourreau, & n'établit son impunité, que sur sa force & sur sa » résistance. Je ne dois point me flater, continua-t-il, je n'ai » d'autre sureté à espérer que celle que pourra produire l'im» puissance du Sénat : ni les promesses, ni les fausses démonstra» tions des Grands, ne sçauroient me séduire ; & je ne puis faire » autrement, que de confier toutes mes espérances à l'Amitié » du Peuple, auquel je me suis dévoué. »

Ce fut-là le parti que prit Gracchus, qu'il soutint, devant ses Amis, de toutes ces raisons spécieuses & vraisemblables, mais il se garda bien de toucher celle qui avoit fait le plus d'impression sur son esprit, & qui l'avoit infailliblement déterminé à rejetter tous les autres Avis, pour ne suivre que son Projet.

Son ambition, qui étoit sa Passion dominante, étoit sa véritable raison : & cette Passion étoit en lui d'autant plus ardente, qu'il prenoit plus de soin de la cacher. On ne sçauroit dire précisément, quel établissement il envisageoit dans le but de cette

Ambition : on jugeroit peut-être témérairement, ſi l'on croyoit qu'il en vouloit à la Royauté , comme le lui ont reproché tous ſes Ennemis ; mais il eſt bien sûr que ſon imagination ſe rempliſſoit de mille idées de Grandeur, de Pouvoir, de Commandement, & d'Adminiſtration, qui toutes enſemble ne ſont guéres éloignées de l'idée de la Monarchie. Rien ne flate ſi agréablement que l'eſpérance de commander. On doit auſſi avouer, qu'il ſe mêla peut-être dans ſes Projets des mouvemens de vengeance contre un Sénat attaché à lui nuire & à le perdre. Il ſe peut faire auſſi, qu'il ne fût pas exemt de ſentimens de juſtice & de générosité , qui l'obligeoient à rechercher un Pouvoir abſolu, pour rendre la République parfaitement libre, & la délivrer de la Tyrannie & des Concuſſions des Riches & des Grands.

Quoi qu'il en ſoit, il ne garda plus de meſures avec le Sénat, & prit avec encore plus de hauteur les intérêts du Peuple. Il ſongea à ſe faire confirmer, pour l'année ſuivante, dans la Charge de Tribun ; & il flata pour cela le Peuple par tous les endroits imaginables. Chaque jour, il faiſoit un nouvel Edit en ſa faveur; chaque jour, on faiſoit le procès à ceux qui avoient manqué de reſpect à un Citoyen, quelque vil qu'il pût être : c'étoit tous les jours de nouvelles Ordonnances. Le Sénat ſentit, avec douleur, celle qui permettoit d'appeller du Jugement de tous les Magiſtrats devant le Peuple ; mais il craignit ſon entiere ruine, quand le Tribun inſinua, qu'on devoit joindre aux Sénateurs, qui juſques alors avoient eu ſeuls l'Autorité de juger, pareil nombre de Chevaliers, avec une égalité de Pouvoir. Dès-lors, la Guerre fut ouverte ; & l'on jugea, avec raiſon, qu'il alloit arriver de grands déſordres.

Le jour fixé pour faire confirmer ces Edits par la pluralité des voix étant venu, le Tribun ſe mit en état dès le grand matin de ſe rendre au Capitole ; mais il lui arriva pluſieurs

Aventures ſiniſtres, qui furent trouvées des préſages funeſtes, dans un tems & parmi des gens, où la Superſtition des Préſages étoit ſi à la mode.

Les Poulets ne voulurent point manger de tout le matin : il ſe bleſſa rudement au pied, en ſortant de ſa porte ; & comme il eut avancé quelques pas dans la rue, il vit deux Corbeaux combattans l'un contre l'autre, l'un deſquels fit tomber juſtement à ſes pieds un gros caillou qui auroit pu facilement l'aſſommer.

Tous ces accidens ſurprirent le Tribun ; & quoiqu'il fût d'un caractere infiniment élevé au-deſſus des ſuperſtitions, & de toutes ces ridicules frayeurs, il ne laiſſa pas de ſe reſſentir un peu des préjugés de l'enfance, & de ſe repréſenter tous les malheurs que ces Préſages ſembloient lui faire craindre. Les plus hardis de ceux qui l'accompagnoient furent frapés d'une terreur plus vive ; & ils vouloient tous, ou abandonner le Tribun, ou l'obliger à retourner chez lui, lorſqu'ils virent arriver du Capitole trois ou quatre de leurs plus affidés, qui venoient dire à Gracchus de ſe hâter, que le Peuple l'attendoit avec impatience, & que ſes Amis y étant les plus forts, il ne falloit pas différer un moment de s'y rendre : & c'eſt alors, que l'illuſtre Bloſſius de Cumes, cet Ami ſi fidéle, lui dit hautement, que ce ſeroit une grande honte pour lui, & pour tous ceux qui lui étoient attachés, ſi la vue de deux Corbeaux l'empêchoit de ſuivre ſon devoir, & de ſervir le Peuple qui l'attendoit. « On ne reconnoîtroit point à cela, ajouta-t-il, le » Fils de Gracchus, le Petit-Fils de Scipion, ni le Chef du Parti » du Peuple Romain. Vos Ennemis riroient avec raiſon, & » vous rendroient mépriſable avec juſtice. Marchons & allons » ſecourir tout un Peuple aſſemblé, que les Riches & les Grands » veulent opprimer. »

Son avis fut ſuivi, & jamais perſonne ne fut reçu ſi agréablement que le fut le Tribun au Capitole. Ce furent des cris

de joie, des acclamations, des empreſſemens, & des marques de tendreſſe ſi générales, que les Amis de Gracchus, qui craignoient quelque trahiſon, ſe crurent obligés d'empêcher que perſonne ne l'approchât de trop près. Il étoit déja aſſis ſur ſon Tribunal, & l'on commençoit à procéder aux voix qui ſe donnoient fort tumultueuſement à cauſe de la foule, quand on apperçut Flavius Flaccus, Sénateur d'un mérite connu, qui tâchoit à fendre la preſſe pour aller juſqu'au Tribun, auquel il témoignoit qu'il avoit à donner un Avis important. Les Licteurs lui firent ouvrir un paſſage, & s'étant approché de Gracchus: « Tribun, lui dit-il, les Riches viennent de conjurer » contre vous dans le Sénat; & n'ayant pu obliger le Conſul » à entrer dans leurs deſſeins, ils ont réſolu de vous tuer, à l'ai» de d'une quantité d'Eſclaves & d'Affranchis, qui viendront » bientôt ici avec eux, tout prêts à exécuter leurs volontés. » Quelque intérêt qui me lie à eux, la droiture & la juſtice » m'obligent à vous découvrir un Projet cruel, dont j'ai horreur » & dont je ſouhaite de tout mon cœur que vous puiſſiez vous » garantir. »

Les Amis du Tribun furent émus à cet Avis de Flaccus; & craignans tout dans cette foule tumultueuſe, ils ſe ſaiſirent des armes des Licteurs, & en écarterent ce qui ſe trouva trop près. Ce procédé, dont on ne pouvoit rendre raiſon à cauſe du bruit & de la foule, ſurprit les plus éloignés. On demandoit ce que ſignifioit cette violence; & les cris de ceux qui s'informoient, & de ceux qui tâchoient à répondre, ſe mélans les uns avec les autres, rendoient la confuſion encore plus grande, & empêchoient le Tribun de ſe faire entendre: ſi bien que, voulant marquer à tout le monde le danger où il ſe trouvoit, il ſe leva ſur ſon Tribunal, en portant les mains à ſa tête, à laquelle il diſoit que ſes Ennemis en vouloient abſolument.

Pluſieurs de ces mêmes Ennemis, qui ſe trouverent là préſens, profitant de cette démonſtration qui étoit fort innocente,

s'écriérent auſſitôt, *Le Tribun demande un Diadême*, & coururent au Sénat porter cette plainte calomnieuſe. « Nous l'avons » vu, dirent ils, demander au Peuple un Bandeau Royal : il » a porté ſes mains à ſa tête, & leur en a marqué la place. »

Soit que le Sénat fût ſurpris de ce nom de Roi, pour leque il avoit naturellement tant d'horreur ; ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'on voulût ſe ſervir de ce prétexte pour juſtifier les violences qu'on avoit réſolues ; il eſt ſûr, qu'on parut extrêmement irrité, & que chacun ſe mit en état de tout entreprendre.

Scipion Naſica, illuſtre par ſa naiſſance, par ſes richeſſes, par beaucoup d'actions, & par une grande conſidération dans le Sénat, qui depuis longtems avoit conçu une haine contre Gracchus, dont les véritables cauſes ne ſont pas venues juſqu'à nous, & qui étoient indépendantes des Affaires de la Loi ; déclama avec beaucoup d'emportement contre les entrepriſes du Tribun. « Mais il n'y a plus rien à conſulter, dit-il tout d'un » coup, puiſqu'il en veut à la Tyrannie. Conſul, c'eſt à vous » à ſecourir la Choſe publique, & à exterminer de force, ſans » procédure & ſans délai, le Deſtructeur de la Liberté. »

Le Conſul, qui étoit homme ſage & prévoyant, lui répondit doucement qu'un Magiſtrat ne devoit jamais uſer de voies de fait, & qu'il ne lui arriveroit jamais de faire mourir un Citoyen ſans Jugement & ſans Sentence ; moins encore un Citoyen du rang & du mérite de Gracchus. « Mais ſi Gracchus & le » Peuple, ajouta-t-il, font des Loix injuſtes, & uſurpent une » Autorité qui ne leur eſt pas due, je ſçaurai m'oppoſer à l'une » & à l'autre Entrepriſe, & punir, en Conſul, les attentats & » les rébellions. »

Ce petit Diſcours modéré d'un homme de bon ſens alluma encore davantage la paſſion de Naſica ; & ſe tournant vers la Compagnie : « Puiſque, leur dit-il, le ſuprême Magiſ» trat abandonne la République, ceux qui voudront en prendre » ſoin

» soin n'ont qu'à me suivre, & je me fais fort de la secourir ». Il part en même tems : & retroussant sa robe, ainsi que ceux qui le suivirent, qui furent en très-grand nombre, ils coururent tous à grands pas au Capitole, chacun, par respect pour les plus notables de la Ville, qui composoient la tête de cette Troupe, leur laissant un passage libre. Leurs Valets, & leurs Esclaves, s'armerent en chemin de tous les bâtons qu'ils purent trouver, avec lesquels ils écarterent tout ce qui pouvoit retarder leur route, & donnerent au Public une parfaite image de la Guerre dans le tems d'une pleine Paix,

Par-tout où ils rencontroient des Amis ou des connoissances de Gracchus, ils insultoient, ils frapoient : & pousserent la chose, jusqu'à en tuer quelques-uns : & arrivés enfin au Capitole, le désordre recommença avec plus de vigueur ; & sous prétexte qu'on cherchoit le Tribun, on ne sçauroit dire combien de gens furent maltraités par cette Troupe confuse de gens mêlés de toutes conditions, à qui la fureur des Nobles avoit permis ces violences.

Cependant, chacun fuit, tout le Peuple s'écarte, les Amis du Tribun se sauvent ; & Gracchus, se voyant abandonné de tout le monde, n'eut point d'autre ressource que de suivre ces Amis lâches, qui le quittoient, & à qui la frayeur n'avoit pas assez laissé de liberté pour voir qu'ils auroient pu avec un peu de fermeté résister à cette Troupe désarmée & confuse. Il se sauvoit avec les autres, quand il se sentit retenu par le bout de sa robe : il prit le parti de l'abandonner à celui qui la tenoit ; & ce fut un spectacle bien indigne, & bien touchant, de voir au milieu de la paix tout un Peuple fuyant sans sçavoir pourquoi, & son premier Magistrat se sauvant en chemise avec lui. Un second accident, plus funeste que le précédent, l'arrêta de nouveau. La précipitation avec laquelle chacun fuyoit, fit tomber les premiers. Ceux qui suivoient ne leur donnerent pas le tems de se relever : pressés par les autres, ils se jetterent sur ceux qui

étoient déja par terre, de sorte que, s'embarrassant les uns les autres, ils embarrasserent aussi le Tribun, qui les suivoit, & qui tomba avec eux dans ce tumulte.

Ce fut pour lors, qu'un de ses Collégues au Tribunat, nommé Publius Satureius, jaloux de son Autorité, ou gagé par les Nobles, le frapa le premier d'un bâton à la téte. Ce coup fut bientôt suivi d'un autre, que lui donna Lucius Rufus, qui ne craignit point de s'en vanter, comme d'une action glorieuse. Une infinité de coups suivirent ce dernier; & ainsi mourut, sans prononcer une seule parole (*a*), sans faire aucune résistance, & sans donner la moindre marque de douleur, le fameux Tiberius Gracchus, Tribun du Peuple, Fils de Tiberius Gracchus, & Petit-Fils de Scipion, avant la trentiéme année de son âge, l'Homme de la République le plus aimé du Peuple, le plus haï des Grands, & le plus estimé de tous.

On juge bien que le désordre étoit trop grand, pour finir sitôt: la fureur dura encore longtems; & quelques Amis de Gracchus s'étant ravisés, & s'étant mis en défense, il fut tué dans cette espéce de combat civil plus de trois cens Citoyens de part ou d'autre, sans qu'on se servît dans toute cette tuerie d'aucune arme de fer.

C'est ici la premiere Sédition sanglante, qui se soit vue à Rome depuis l'expulsion des Rois; toutes les autres Dissensions, quelque grandes qu'elles eussent été, s'étoient appaisées par la déférence & par le respect du Peuple pour le Sénat, & par la condescendance du Sénat pour le Peuple. Ici, les choses furent poussées à l'extrême: le Tribun ne relâcha rien des Droits du Peuple, le Sénat ne ménagea plus le Tribun; & des haines secrettes & particulieres s'étant mêlées aux intérêts des deux Ordres, on vit commencer à Rome l'effusion du Sang des Citoyens. L'impunité du Crime y devint nécessaire: le Droit fut étouffé

(a) *Ille nullâ voce delibans insitam virtutem, concidit tacitus.* Cicer. Rhet. Lib. IV.

ſous la Force majeure; & Naſica ſe défit du Tribun, par la plus dangereuſe de toutes les voies, & qui auroit dû détruire totalement la Ville: car enfin, on anima d'un côté une foule d'Eſclaves & d'Affranchis, qui, n'ayant rien à perdre, trouvoient infailliblement leur compte dans les déſordres de la Ville· on irrita, de l'autre, une multitude de Peuple, qui, peu judicieuſe par elle-même, auroit été capable de ſuivre tous les mouvemens violens qu'on auroit voulu lui donnner; & ſi, comme par miracle, la République ſe ſauva dans cette Conjuration, elle reçut un funeſte Exemple, & un Préſage de ſa deſtruction prochaine.

Rien, cependant, ne prouva mieux l'injuſtice de ceux qui avoient excité le dernier déſordre, que les ſentimens de vengeance qu'ils firent paroître après la mort même du Tribun; car outre qu'ils firent jetter ſon Corps dans la Riviere, avec tous les autres qui avoient été tués, (Inhumanité lâche, qui faiſoit honte au Nom Romain,) ils firent mourir ſans procédure pluſieurs de ſes Amis, parmi leſquels fut Diophane le Rhétoricien, & un Caïus Billius qu'ils enfermerent cruellement dans un tonneau avec des Serpens & des Viperes: Cruauté qu'on pardonneroit à peine aux Peuples les plus barbares, dans leurs vengeances les plus légitimes.

On ne doit pas ici oublier ce qui ſe paſſa à l'égard du fameux Bloſſius, qui, étant conduit au Sénat après cette premiere chaleur, & interrogé ſur tout ce qui s'étoit paſſé, avoua franchement qu'il avoit exécuté tout ce que Tiberius Gracchus lui avoit commandé. Naſica, ne pouvant encore ſouffrir la fidélité de cet homme, qui lui ſembloit une preuve trop ſenſible du Mérite de ſon Ami, *Quoi!* lui dit-il, *s'il t'avoit commandé de mettre le feu au Capitole, l'aurois-tu donc exécuté?* Bloſſius lui répondit doucement, *Il ne m'auroit jamais ordonné pareille choſe.* « Mais, répliquerent encore pluſieurs fois les ennemis de Gracchus, » S'il avoit voulu te le commander? » *Je l'aurois fait*, leur dit-il

à la fin ; *car il ne l'auroit commandé que pour l'avantage du Peuple Romain.*

Cette estime fidéle & réguliere d'un Ami si rare toucha le Sénat injuste & furieux ; & quelque acharné qu'on fût contre tous les Amis de Gracchus, le Consul trouva le moyen de faire sauver Blossius, qui se retira en Asie, où il se tua depuis, ne pouvant survivre à un enchaînement de malheurs qui suivirent tous ceux auxquels il s'attacha.

Cependant le Peuple, qui ne paroissoit pas calme, & qui faisoit craindre quelque Entreprise dangereuse, obligea le Sénat, pour le satisfaire, à consentir publiquement à la Loi ; & pour marquer son consentement, il substitua à la place de Tibérius, qu'on venoit de tuer, Crassus, Beau-Pere de Caïus, Frere du précédent, dans la Charge de Commissaire pour la distribution des Terres : & pour tirer Scipion Nasica du danger où la haine & les insultes frequentes du Peuple l'exposoient chaque jour, on l'envoya sous quelque prétexte en Asie ; & ce fut dans cette espéce d'exil, que troublé des remors du Meurtre qu'il avoit commis, & de l'image de la Sédition qu'il avoit excitée, son esprit affoibli par les douleurs qu'il sentoit, il mourut à Pergame dans un délire, chargé des Malédictions du Peuple, qui ne cessa jamais de l'accuser d'avoir attenté sur la Personne d'un Magistrat dans le plus saint & le plus vénérable Temple de la Ville (*a*).

Il est peu surprenant, que le Peuple marquât tant de ressentiment contre Nasica ; puisque le dernier Africain, cet homme si cher à la République, s'étant avisé de dire, après la mort de Tiberius, ces deux Vers d'Homere,

Que désormais autant en puisse prendre
A qui voudra telle chose entreprendre,

le Peuple cessa de l'aimer, & commença de le haïr : & à son

(a) *Dans le Capitole.*

retour de Numance, comblé de gloire & d'honneur, il fut interrompu dans ſa Harangue, & injurié même par le Peuple.

Voyons maintenant quelle fut la ſuite de cette mort, qui a été le commencement de toutes les Guerres Civiles des Romains, qui n'ont pas diſcontinué depuis juſqu'à la totale deſtruction de la République.

On ne peut pas douter de l'effet que fit cette mort ſur l'eſprit de Caïus Gracchus ſon Frere, jeune homme encore d'environ vingt & un an, mais qui dans cet âge faiſoit remarquer des ſentimens élevés & des inclinations nobles, telles que lui avoit inſpiré la même éducation, qu'il avoit reçue de ſa Mere, & l'exemple tout récent de ſon Frere.

Il revint de Numance, où il ſervoit ſous Scipion dans le tems de la mort de Tibérius : & il reſta quelque tems dans la tranquillité d'une vie privée, qui faiſoit croire à tout le monde, qu'il étoit autant éloigné des Affaires publiques, que ſon Frere avoit paru les aimer.

Il s'appliqua avec ſoin à l'Etude de l'Eloquence, en laquelle il ſurpaſſa tous les Orateurs de ſon tems, & ne céda point même à ſon Frere, qui avoit paſſé pour le premier de tous ; & il eſt ſûr qu'il lui fut ſupérieur, au moins quant à la vivacité & la véhémence du Diſcours, qui entrainoit dans ſon ſens tous ceux qui l'écoutoient. La premiere preuve, qu'il donna de ſon Eloquence, fut en défendant un de ſes Amis nommé Vectius devant le Peuple, qui marqua une ſi grande joie en le voyant plaider, que les Grands, toujours Ennemis de ſa Famille, en conçurent dès-lors de ſiniſtres Préſages.

Il ne ſuivit pourtant point ces applaudiſſemens populaires ; & ſoit, comme l'écrit Cicéron, qu'il fût bien aiſe d'être éloigné de l'Adminiſtration des Affaires, ou ſoit que ſa jeuneſſe lui fît croire qu'il avoit beſoin d'acquérir plus de mérite & de réputation, il s'en alla en Sardaigne, où il ſervit en qualité de Queſteur du Conſul Oreſte. Il s'y diſtingua, par ſa valeur, ſes

libéralités, & ſa douceur : qualités qui lui acquirent également le cœur des Soldats & des Peuples de cette Province. Il obtint des Bleds d'un Roi d'Afrique, nommé Micipſa, dont les Ambaſſadeurs, étant arrivés à Rome, dirent au Sénat, que leur Roi avoit envoyé des Bleds à leur Armée de Sardaigne à la conſidération de Gracchus ; ce qui irrita ſi fort cette Compagnie, qu'elle crut dès ce jour être en droit de le perdre, pour éviter des déſordres ſemblables à ceux que ſon Frere avoit excités.

Ce fut ſans doute pour ce ſujet, qu'on l'accuſa d'avoir eu part à certaine Conſpiration, découverte en la Ville de Fregelles, & étouffée & punie par le Préteur Opimius, qui fut depuis l'Auteur de la perte de Gracchus. On ne ſçait point préciſément, s'il avoit contribué au ſoulévement de ces Peuples ; mais Opimius, qui étoit entiérement attaché au Sénat, publia & perſuada à tout le monde, qu'il étoit l'auteur ou le principal complice de la Révolte des Frégelliens, qui n'auroient jamais oſé tenter une Rébellion, ſans être aſſurés d'un puiſſant Protecteur, qui leur faiſoit eſpérer la faveur du Peuple Romain. Il eſt ſûr, au moins, qu'il eut beſoin de tout ſon eſprit pour juſtifier ſon innocence, ou véritable, ou prétendue, & pour effacer des eſprits ces impreſſions nuiſibles à ſa réputation, & qui peut-être étoient abſolument fauſſes.

La jalouſie qu'il remarqua dans le Sénat, l'injuſtice & la noirceur de ceux qui pour le perdre l'avoient mêlé fauſſement dans une Conſpiration, l'amour du Peuple qui éclata plus d'une fois en ſa faveur, le deſir naturel de venger la mort indigne d'un Frere illuſtre, la crainte de ne pouvoir éviter les piéges de ſes Ennemis, & peut-être certaine viſion qu'on dit qu'il eut, l'obligerent, malgré l'inclination oppoſée que lui donne Cicéron, à s'embarquer dans les Affaires, & à briguer le Tribunat du Peuple, qui étoit l'Emploi propre aux grands deſſeins.

Il étoit jeune : j'ai dit qu'il n'avoit guéres plus de vingt ans,

quand ſon Frere fut tué. Il ne s'en étoit écoulé que dix (*a*), quand il brigua le Tribunat ; ſi bien qu'il n'en avoit guéres au-delà de trente. Il étoit bien fait de ſa perſonne, & d'une taille impoſante & majeſtueuſe : la parole facile, le ton de voix agréable, l'air un peu grave & ſérieux, mais il ſçavoit au beſoin le radoucir; & ſes civilités, pour être générales, ne laiſſoient pas d'être proportionnées à tout le monde : inſtruit dans toutes les Sciences & dans tous les Arts; capable également de l'Adminiſtration des Affaires de la Guerre, de la Juſtice, & du Gouvernement; expéditif d'ailleurs, & finiſſant dans un jour ce que les autres avoient peine à terminer dans un mois. Pour les mœurs, on ne ſçauroit en trouver dans quelque autre que ce ſoit de plus pures, & de plus irréprochables : patient, quand il ne s'agiſſoit que de lui-même, juſqu'à l'inſenſibilité : ſobre, au milieu des délicateſſes, qui l'environnoient : libéral, juſqu'à la profuſion d'un Patrimoine, que ſon Frere avoit déja preſque épuiſé : ennemi du menſonge & de la calomnie, dont il prenoit ſoin de garantir ſes plus cruels Ennemis : imitateur parfait de ſon Frere, dans l'amour qu'il avoit pour l'équité, qui ne lui laiſſa jamais ſouffrir l'injuſtice, ſans la démaſquer, & ſans la pourſuivre, ſous quelque voile qu'elle fût déguiſée, & de quelque puiſſance qu'elle fût ſoutenue : ſévere, pour lui-même, & pour les autres; différent en cela de ſon Frere, qui gardoit pour lui ſeul toute ſon auſtérité : ſe mêlant de toute ſorte d'Affaires, & voulant lui-même les exécuter toutes; perſuadé, avec raiſon, que perſonne n'en étoit plus capable que lui : & ſes Ennemis même étoient forcés d'admirer la facilité avec laquelle il répondoit en même tems aux Ambaſſadeurs étrangers, aux Officiers de Guerre, aux Magiſtrats de Juſtice, aux Gens de Lettres, & aux Ouvriers, Maçons, Sculpteurs, &c. qui ſans ceſſe avoient affaire à lui.

Tel que je viens de le dépeindre, & avec l'avantage d'un

(a) *Decem interpoſitis annis.* Velleïus Paterc. Libr. II.

Nom chéri parmi le Peuple, il est peu surprenant qu'il obtint le Tribunat, avec un concours infini de gens, qui vinrent de toutes parts, pour avoir part à cette Election, & qui monterent jusque sur les toits, pour avoir le plaisir de donner leur voix, que la Multitude assemblée empêchoit les derniers venus de donner dans la Place. Les Nobles, & les Riches, tâcherent inutilement de traverser l'Election d'un Homme, dont ils sçavoient bien qu'ils ne pouvoient pas être aimés, & dans lequel ils reconnoissoient tant de qualités propres à leur nuire.

Il ne tarda guéres, en effet, à marquer les sentimens de vengeance que le Sang de son Frere lui demandoit; & la Charge de Tribun lui fournissant chaque jour des occasions de parler en Public, on remarqua, que dans toutes les Harangues, il faisoit toujours entrer la mort de son Frere, qui étoit un sujet bien propre à toucher le Peuple, lorsqu'il étoit manié adroitement, par un Frere qui en étoit si touché lui-même, & par un des premiers Orateurs qu'ayent eu les Romains. Aussi la pitié du Peuple ému parut dans toute la Ville; & il est peu de choses, dont on n'eût pu le rendre capable, si dans ce tems on eût eu tout prêt pour exécuter.

Caïus se contenta, pour lors, de publier deux Edits. Par le premier, il déclara infame tout Homme qui avoit été déposé d'une Magistrature. On voit qu'il prétendit par-là ternir Octavius, qui avoit été déposé par son Frere: il est vrai qu'il revoqua depuis cet Edit, à la sollicitation de sa Mere Cornélie, qui le voulut ainsi, & à laquelle il me semble qu'Octavius appartenoit un peu. Par le second Edit, il déclara que tout Magistrat, qui auroit exilé un Citoyen Romain sans observer les procédures ordinaires, seroit responsable de sa conduite au Peuple, à qui seul le Jugement en appartiendroit; & cet Edit étoit pour faire le Procès à Popilius, qui, étant Préteur, exila tous les Amis de son Frere. Ce Popilius n'attendit pas le Jugement du Peuple, & se bannit lui même pour un très-long tems.

Ces

Ces deux Edits bien reçus furent bientôt ſuivis de pluſieurs autres, tous favorables au Peuple, qu'il publia l'un ſur l'autre, & qui tous enſemble changeoient abſolument la forme du Gouvernement de la République (*a*). Il ordonna, par l'un, le repeuplement de pluſieurs Villes; par un autre, il étendit le Droit de Citoyen Romain à tous les Peuples d'Italie, juſqu'aux Alpes; par celui-ci, il diminua conſidérablement le prix du Bled, en faveur des Pauvres; & enfin, il confirma par un autre, le plus conſidérable de tous, ce que ſon Frere n'avoit pu achever, qui étoit de joindre aux Sénateurs pareil nombre de Chevaliers, pour juger toute ſorte d'Affaires, avec une égalité de Pouvoir: ſi bien que cet Edit étant paſſé, on ajouta à trois cens Sénateurs, qui compoſoient tout le Sénat, trois cens Chevaliers Romains, dont le Peuple laiſſa le choix au Tribun; ce qui le rendit abſolument le Maître de la Ville.

On peut penſer quels égards on fut obligé d'avoir, dans le Sénat, pour un Homme, qu'on haïſſoit pourtant, mais qu'on voyoit ſi abſolument gouverner, & ſur lequel il étoit difficile d'attenter ſi-tôt; la mort toute fraiche de ſon Frere lui faiſant prendre des précautions, & le peuple paroiſſant en état de tout perdre, & de tout ruiner, au premier événement.

Tout le monde s'adreſſoit à lui, en toute ſorte d'affaires: le Sénat étoit obligé de le conſulter pour ſes Décrets, de peur qu'il ne les fît caſſer par le Peuple; & s'étant chargé de l'Intendance des Chemins, du repeuplement des Villes, & de la reſtitution des Arts qui ne floriſſoient guéres, on le vit travailler avec une diligence merveilleuſe à une infinité de choſes différentes, & preſque incompatibles qu'il faiſoit réuſſir avec une facilité ſurprenante.

Ses Ennemis & ſes Envieux éplucherent en vain le détail de ſa conduite dans l'Adminiſtration de tant d'Affaires diverſes: ils ne purent jamais lui rien reprocher que cette Ambition, qui

(a) *Nil immutatum, nil tranquillum, relinquens.* Velleïus Patercul. Libr II.

le faiſoit ſe charger de tout, ſans vouloir ſe repoſer de rien ſur perſonne ; & le Public cependant lui reſta obligé de tous ſes ſoins, & ſur-tout de cette belle réparation des Chemins qui dura fort long-tems après lui, & qui fut l'un des plus beaux Monumens du ſoin que les Romains avoient de la commodité publique.

Cette beauté des Chemins, qu'il avoit réparés, étoit telle qu'on ne ceſſoit de s'en louer dans toute la Ville. C'étoit peut-être, de tout ce qu'il avoit fait pour le Public, ce qui méritoit les moindres acclamations : ce fut pourtant ce qui détermina le Peuple à lui promettre confuſément tout ce qu'il voudroit demander. Il profita de cette heureuſe diſpoſition ; & on l'entendit alors haranguer & remercier cette multitude, & ſur la fin lui demander une ſeule grace qu'il ſouhaitoit paſſionnément d'obtenir. Pluſieurs penſerent qu'il demanderoit le Conſulat, & ſa confirmation au Tribunat en même tems : on fut ſurpris, lorſque deſcendu dans la Place, il alla prier chacun de faire Conſul Caïus Fannius ſon Ami. Ce déſintéreſſement le fit aimer encore davantage : on lui accorda ſa demande pour Fannius ; & il fut lui-même confirmé Tribun pour l'année ſuivante ſans qu'il l'eût demandé, quoiqu'il fût inouï qu'on eût jamais donné aucune Charge à qui que ce ſoit ſans la pourſuivre dans la Place.

Le Sénat vit juſqu'à quel point s'étoit élevé la Puiſſance de Gracchus, qu'il jugea peu différente de celle des Rois. On chercha dans ce Corps tous les expédiens imaginables, pour la détruire, ou pour la diminuer. Après pluſieurs tentatives inutiles, & après avoir employé les moyens qui paroiſſoient les plus propres à cet effet, ils s'aviſerent enfin, après beaucoup de réflexion, de celui qui paroiſſoit le plus contraire à leur intérêt ; mais qui étoit d'autant plus propre à leur deſſein, qu'il étoit moins pénétrable : & c'eſt ici, à mon ſens, le tour de la plus fine & de la plus recherchée Politique, qu'on

trouve dans tout le cours des affaires de ce tems-là.

Ils rechercherent l'Amitié de Livius Drusus, Collegue de Caïus Gracchus au Tribunat, Homme d'un mérite reconnu, & d'une considération très-respectée dans les deux Ordres; mais qui n'étoit sans doute pas exemt des sentimens d'envie & de jalousie, que l'Autorité de Gracchus inspiroit naturellement à tous ceux qui, dans une égalité de Pouvoir, étoient obligés de lui céder en tout.

Les Sénateurs donc lui représenterent l'état chancelant où étoit la République, par la faveur immense de Caïus, à laquelle rien ne pouvoit résister, & qui infailliblement alloit couter la Liberté même à l'Etat. « Il faut pourtant bien, lui dirent-ils, se » garder de vous opposer à ses Loix, comme fit Octavius à cel- » les de son Frere: il lui en couta sa réputation, & il acheva de » ruiner les Affaires du Sénat. Il faut, au contraire, ajouter à » toutes les Loix, qu'il publiera en faveur du Peuple, quelque » chose de plus favorable; de telle sorte, qu'au lieu qu'il n'a » proposé que le repeuplement de deux ou trois Villes, vous le » proposerez de douze: au lieu du prix qu'il a mis au Bled dis- » tribuable aux Pauvres, il faut le diminuer encore de la moi- » tié; & ainsi de tout le reste, &c. Vous rendrez par-là inutile » toute la flaterie dont il use envers le Peuple, qui à mesure » que vos faveurs seront plus grandes que les siennes, sera obli- » gé de vous aimer davantage; & vous le reconcilierez parfai- » tement avec le Sénat que Caïus veut détruire, si vous ajoutez » à toutes vos Ordonnances, que c'est du consentement & de » l'avis du Sénat. »

Cette adresse réussit merveilleusement; Livius Drusus flata le Peuple; & le Peuple aima Drusus, & commença à ne plus tant haïr le Sénat. Ce qui augmenta même son estime pour Drusus, c'est qu'il refusa constamment toutes les Commissions qu'on vouloit lui donner pour l'exécution de ses Edits: là où Gracchus, au contraire, prenoit toute l'Administration pour lui; ce qui,

lui donnant un maniment d'argent, ne laiſſoit pas de lui ſuſciter, quelque irréprochable qu'il fût, des Calomniateurs. Telle fut la Commiſſion qu'il prit du rétabliſſement de Carthage détruite depuis peu par Scipion, qui l'obligea à paſſer en Afrique : Voyage, qui fut à mon ſens l'une des plus grandes fautes qu'ait faites le Tribun, qui, dans le tems que ſes Ennemis mettent tout en uſage pour détruire ſa faveur auprès du Peuple, quitte la partie & s'éloigne, laiſſant ſes intérêts au caprice d'une Populace légere & inconſtante.

Il ne faut pas auſſi douter que Druſus ne profitât avec eſprit de cette abſence, qui fut précédée immédiatement par un événement, qui aida beaucoup à la diminution du crédit de Gracchus, & qui eſt l'un des endroits de ſa vie qu'on a le plus beſoin de juſtifier, ſi l'on veut le rendre tout-à-fait innocent.

C'eſt la mort du ſecond Scipion, dont je veux parler, arrivée ſous le Conſulat de M. Aquilius, & de C. Sempronius. Cet Homme, le plus eſtimé, & le plus grand Perſonnage de la République, fut trouvé mort dans ſa maiſon, ſans aucune autre marque de la cauſe de cette mort, que quelques coups, dont on apperçut à peine les meurtriſſures.

Fulvius, Ennemi de cet Homme illuſtre, avec lequel il avoit eu de grandes conteſtations, le jour d'auparavant dans la Tribune aux Harangues, fut ſoupçonné d'être l'auteur de cet attentat, d'autant plus vraiſemblablement, que Fulvius étoit un Homme violent, ſéditieux, capable de pareille Entrepriſe ; & qu'il appréhendoit Scipion, avec d'autant plus de raiſon, que ſon crédit étoit plus grand, & qu'il avoit réſolu de le perdre. C. Gracchus, Ami particulier de Fulvius, qu'il avoit fait nommer Commiſſaire avec lui pour le Département des Terres, ne fut pas exemt de ſoupçon d'avoir eu part à cette mort. On ſçavoit les engagemens différens où ils étoient : on ſçavoit le reſſentiment que conſervoit Gracchus contre Scipion, pour avoir approuvé le meurtre de ſon Frere ; on ſçavoit l'obſtacle

puissant que mettoit l'estime & la réputation de Scipion aux Entreprises & aux Projets de Caïus. Il avoit couru d'ailleurs certain bruit, que Sempronia, Femme de Scipion, & Sœur de Gracchus, avoit fait l'essai de quelque poison: & de plus, on jugeoit que Fulvius, qu'on ne doutoit point complice du Crime, ne s'en seroit pas chargé tout seul, & sans l'appui d'un Homme qui disposoit de l'esprit du Peuple. En effet, ce Peuple, qui adoroit encore Gracchus, & qui craignit qu'il ne fût trouvé complice de cette mort, empêcha, pour éviter de fâcheux Eclaircissemens, qu'on fît des Informations; & la mort du plus grand des Romains, (cet Homme, qui après deux Consulats, après la prise de Carthage & de Numance, ces deux terreurs de Rome (*a*), après plusieurs Triomphes & plusieurs grandes Actions, vit élever sa Patrie au-dessus de tous les Etats du Monde par son ouvrage,) ne fut, ni vengée, ni poursuivie; on ne fit, ni procédure, ni perquisition: dernier excès de l'amour du Peuple pour Gracchus.

Cela n'empêcha pas que tout le Sénat ne criât contre un pareil attentat. Plusieurs, parmi le Peuple, conçurent une diminution d'estime pour Caïus, dès qu'ils le soupçonnerent d'être l'auteur d'un Crime si énorme: & le soupçon passa presque depuis en certitude; parce qu'on jugeoit avec raison, qu'il auroit voulu lui-même qu'on eût poursuivi cette Affaire, pour se laver d'un tel doute, s'il avoit cru pouvoir paroître innocent.

Ceux qui l'ont cru véritablement l'auteur ou le complice de cette mort, ont avancé aussi, que toute la Famille des Scipions avoit trempé dans la Conjuration contre son Frere, dont Nasica n'avoit été que l'Exécuteur; & ils ont cru par-là pouvoir en quelque façon justifier sa vengeance.

Il laissa les choses dans cet état, lorsqu'il alla repeupler Carthage, qu'il appella depuis Junonia. Quelques-uns penserent, qu'il avoit cru devoir s'éloigner de Rome, pour effacer par son

(a) *Post bis excisos terrores Reipublicæ.*

abſence l'idée du Crime dont on l'accuſoit, ou pour s'épargner à ſoi-même les images affreuſes, que ſon attentat lui préſentoit dans un lieu où il trouvoit chaque jour des ſujets de remors & de repentir.

Cependant Druſus, profitant de la conjoncture de cet éloignement, travailla puiſſamment à le détruire dans l'eſprit du Peuple. Il ſe garda pourtant bien de ſe déclarer jamais contre lui; mais après avoir flaté ce dernier Ordre par tous les endroits les plus outrés, il crut porter une atteinte mortelle à l'eſtime qu'on avoit pour Gracchus, en ſe déchainant contre Fulvius, que tout le monde ſçavoit être ſon Ami intime.

Il obſerva de grands ménagemens, dans les Déclamations qu'il fit contre Fulvius: car dans le deſſein qu'il avoit de faire dériver une grande partie de la haine publique ſur Gracchus, il prit ſoin qu'on ne s'apperçût point de ſon deſſein; & pour cela, il ne parla jamais de la mort de Scipion, que chacun ſçavoit être l'attentat le plus noir de Fulvius; de peur qu'on ne reconnût qu'il vouloit renouveller le ſouvenir d'un Crime que le Peuple avoit voulu enſevelir en faveur de Caïus. Il accuſa ſeulement Fulvius, d'avoir voulu ſoulever les Peuples d'Italie, d'avoir ſollicité les Alliés à l'infraction des Traités. Il fit remarquer le Caractere toujours factieux d'un Homme, que ni la Dignité Conſulaire, dont il avoit été honoré, ni les Graces que le Sénat & le Peuple lui avoient ſouvent accordées, n'avoient pu ramener au goût d'une vie paiſible. Il peignit Fulvius emporté & violent, cherchant toujours à profiter dans le déſordre de la Choſe publique, & à accommoder le mauvais état de ſes Affaires, que ſes Partis, ſes Cabales, & ſes Débauches continuelles, avoient tout-à-fait ruinées.

Chacun reconnut le Caractere de Fulvius; & l'on ſe reſſouvint d'autant plus de l'Aſſaſſinat de Scipion, que Druſus avoit pris plus de ſoin de le taire. Le Peuple ſe déclara ouvertement contre lui, & vouloit qu'on lui fît ſon Procès, pour donner

ſatisfaction au Sénat, dont Druſus lui faiſoit ſi ſouvent remarquer les faveurs & les déférences.

Ainſi les Affaires de Gracchus ſe ruinoient tout-à-fait, par la Diſgrace d'un Homme qui étoit comme ſa créature. Il reçut en Afrique les nouvelles de ce prodigieux changement; & ne croyant pas devoir retarder davantage ſon retour, il arriva à Rome après ſoixante & dix jours d'abſence.

Il reconnut en arrivant la faute qu'il avoit faite de s'éloigner; & pour tâcher de la réparer, il quitta ſa maiſon qui étoit au Mont Palatin, & vint ſe loger tout près de la Place, où il pourroit plus facilement faire ſa cour au petit Peuple, dont ce quartier étoit rempli.

Il publia d'abord, pour regagner les bonnes graces du Peuple, le reſte des Loix qu'il avoit projettées, toutes plus oppoſées & plus funeſtes au Sénat.

On concevoit difficilement combien le Peuple, qui l'avoit preſque oublié, & qui pendant ſon abſence s'étoit rangé du Parti de Druſus & du Sénat, fut changé en le voyant; & combien de marques de tendreſſe & d'empreſſement il en reçut: Variété, toujours éprouvée & toujours fatale, à ceux qui n'en ſont pas aſſez convaincus.

Il deſtina, ſans perdre de tems, un jour pour faire approuver toutes ſes Loix; & l'on vit arriver pour cette Approbation une ſi grande quantité d'Etrangers à Rome, que l'on ne douta point du ſuccès de tout ce qu'il plairoit à Gracchus de propoſer. Le Sénat, pour éluder cette Multitude, perſuada au Conſul de faire crier à ſon de trompe, que tout ce qu'il y avoit à Rome de gens, qui n'étoient pas naturels Romains, euſſent à vuider dans le jour; & ce fut la premiere fois, qu'on vit ordonner que les Amis, les Alliés, & les Citoyens même, euſſent à ſortir de la Ville.

Le Tribun Gracchus fit afficher la Caſſation du Mandement

du Conſul, & permit à tous ceux qui voudroient, de reſter dans la Ville; & promit même de les protéger, contre les inſultes qui pourroient leur être faites : ce qu'il n'exécuta point trop ponctuellement; car les Licteurs du Conſul, ayant mis en priſon un Etranger, il diſſimula l'injure : & ſoit qu'il ne fût pas aſſez fort pour le ſoutenir, ou qu'il craignît d'allumer ſitôt la Guerre Civile, il eſt sûr qu'il ne fit aucun mouvement; & cela ne lui porta pas un leger préjudice dans l'eſprit du Peuple.

Cependant, Opimius fut fait Conſul, cet Homme tout dévoué au Sénat, & l'Ennemi de Gracchus depuis la Conſpiration de Fregelles, dont il l'avoit accuſé d'être l'auteur. Toujours déterminé à le pourſuivre, il effaça, le lendemain de ſon inſtallation, pluſieurs de ſes Loix: il caſſa entre autres celles du repeuplement de Carthage, dont il rendit le Tribun reſponſable.

Cette maniere hardie & peu ménagée d'un Homme, qu'on connoiſſoit naturellement auſſi ferme qu'entreprenant, fit prévoir à tout le monde l'embraſement qui alloit ſuivre cette premiere étincelle; & en effet, Gracchus ayant aſſemblé ſes Amis, parmi leſquels Fulvius tenoit le plus conſidérable rang, il fut réſolu d'amaſſer des gens pour s'oppoſer aux voies de fait du Conſul, qui venoit de faire entrer dans la Ville des Troupes qui lui étoient dévouées. L'on ne douta plus dès-lors des malheurs qui alloient arriver : ſur-tout depuis que Cornélie, la Mere de Gracchus, l'eut exhorté elle-même, en public, à ne plus ſouffrir les inſultes du Conſul, & à ſe reſſouvenir qu'un même eſprit & un même ſort étoit réſervé à ſon Frere, & à lui, & qu'il ne devoit point refuſer au Peuple opprimé une vie qu'elle ne lui avoit donnée que pour le Bien & pour la Liberté publique; que pour elle, quelque grande que fût la douleur que ſa perte lui cauſeroit, ainſi qu'avoit été celle de ſon Frere, elle ne ſe croiroit pourtant pas trop malheureuſe d'avoir mis au iour deux Enfans, qui auroient vécu & ſeroient morts les Protecteurs

tecteurs de la Liberté publique. Liberté! Nom équivoque, dont tous les Factieux se servirent toujours.

Les choses étoient dans cet état, quand le jour fixé pour la Révision des Loix étant arrivé, chacun des deux Partis se trouva dès le grand matin au Capitole. Le Consul Opimius y sacrifia; & l'un de ses Licteurs, portant les entrailles de la Victime, & passant près de Fulvius, *Faites place*, dit-il, *mauvais Citoyen que vous êtes*, *aux Gens de bien.* Il accompagna ces paroles de quelques gestes menaçans, qui irriterent Fulvius, & le Peuple encore plus que lui; de sorte que se trouvant tous indignés des insolences du Licteur, qui avoit osé s'en prendre à un Homme Consulaire, ils se jetterent tous sur lui, & il fut tué dans cette émeute. Caïus Gracchus en reprit aigrement le Peuple; mais Opimius n'eut aucun égard à ce désaveu, & représenta avec sa vivacité ordinaire, que rien ne pouvoit être paisible sous les Magistratures des Gracques, puisque les Sacrifices les plus saints étoient pollués par le meurtre de ceux qui y servoient. Une grande pluie, qui survint tout à coup, & qui sépara nécessairement tout le monde, empêcha qu'on ne vît dans ce jour la fin de cette Affaire.

Mais le lendemain, Opimius assembla le Sénat dès le grand matin; & il prit soin de faire paroître à la porte de la Sale le corps sanglant du Licteur, sur quoi le Consul demanda justice au Sénat.

Il ne laissa pas de se trouver dans ce Corps quelques personnes sages, & dépouillées de passion, qui représenterent, que quoique l'attentat commis en la personne d'Antyllus fût très-blamable, on devoit pourtant considérer que le Tribun n'y avoit eu aucune part, & qu'il avoit au contraire repris très-durement ceux qui l'avoient commis; que d'ailleurs, le Licteur s'étoit attiré son malheur, par une insolence punissable à l'égard d'un Homme Consulaire, tel que Fulvius; & qu'après tout,

l'on avoit vu depuis peu tuer Tiberius Gracchus, Tribun du Peuple, & jetter ſon Corps dans le Tibre, ſans procédure & ſans information, ſans que pourtant on eût ſongé à venger cette mort; & que ce ſeroit marquer trop de partialité, de prétendre venger celle d'un Homme vil, tel qu'un Licteur.

Ce Diſcours ne fit aucun effet ſur la plus grande partie du Sénat animée par Opimius, qui ayant fait opiner dans l'ordre, il fut fait un Décret, ou Senatuſconſulte, à la pluralité des voix, par lequel, eu égard à l'urgente néceſſité, le Sénat donnoit tout pouvoir au Conſul, & lui permettoit d'agir ſouverainement, & ſans procédure, en tout ce qui lui ſembleroit utile à la République, & à exterminer les Tyrans.

Tel fut le Décret du Sénat, ou, pour mieux dire, tel fut le ſignal du Combat, & le commencement du carnage; car Opimius qui avoit réſolu la perte de Gracchus, ſe ſervant de tout le pouvoir qu'on venoit de lui donner, ordonna que tous les Sénateurs priſſent les armes, & à tous les Chevaliers Romains, qu'ils euſſent à ſe trouver le lendemain matin avec deux de leurs Serviteurs armés au Capitole, pour y être employés aux beſoins de la République.

Fulvius, de l'autre côté, aſſembla tous ſes gens; car le Peuple, ſur lequel on auroit pu compter, avoit diſparu depuis le dernier Décret du Sénat. Gracchus, conſidérant la lâcheté de ceux qu'il avoit ſoutenus avec tant de chaleur, ne put s'empêcher d'exprimer ſa douleur, s'étant arrêté devant la Statue de ſon Pere. « Vous m'avez donné le jour, lui dit-il, pour ſoutenir ce Peuple, que vous avez vu libre. Je n'ai rien omis, pour » lui conſerver cette Liberté : mon Frere a péri pour cette cauſe; » je vais périr de même, avec le chagrin de voir l'inſenſibilité » où l'on eſt pour ce qui me coutera la vie. »

Cette action touchante ranima un peu la Populace endormie, & pluſieurs s'étant joints aux Troupes que le Tribun avoit dans

la Ville, il fut fait une Garde exacte à la maiſon de Gracchus, & à celle de Fulvius: il y en avoit une, d'autre part, à celle du Conſul; & l'on vit à Rome l'image de la plus vive Guerre, ſans qu'il y eût d'autres Ennemis que ſes propres Citoyens.

Les Troupes de Fulvius s'armérent des dépouilles des Gaulois, que Fulvius avoit vaincus l'année de ſon Conſulat, & qui étoient attachées aux parois de ſa maiſon; & après de grands cris, elles allerent s'emparer du Mont Aventin.

Caïus, au contraire, ſortit en robe longue, & ſans armes, pour ne rien changer à ſa coutume, & ne pas paroître avoir part aux fureurs de la Sédition. Il s'échapa des mains de ſa Femme Licinia, qui voulut en vain l'arrêter; & qui, revenue de ſon évanouiſſement que ſa fuite lui cauſa, *Il part*, dit-elle, *pour une Guerre où il périra infailliblement, ſans que je puiſſe eſperer la reſſource de pouvoir me conſoler de ſa perte par la Gloire qu'il y aura acquiſe.*

Le Tribun, cependant, ſe faiſant une idée de tous les malheurs qui alloient commencer, & concevant une juſte horreur pour tout le ſang qu'on alloit ſi cruellement répandre, perſuada à Fulvius d'envoyer au Conſul le plus jeune de ſes Enfans, qui étoit d'une beauté merveilleuſe, avec ordre de demander des Propoſitions de Paix & d'Accommodement; & ce beau & jeune Garçon arriva effectivement au Sénat, avec un Caducée à la main, qui étoit la marque de ſauve-garde qu'on donnoit aux Hérauts. Il ſe préſenta à Opimius, avec beaucoup d'Humilité; & après avoir marqué par ſes larmes la douleur que ſon Parti reſſentoit des déſordres préſens, il leur dit qu'il venoit pour recevoir des Paroles de Paix & de Reconciliation.

La plupart des Aſſiſtans étoient d'avis qu'on envoyât des Députés au Tribun & à Fulvius, & qu'on traitât, pour épargner le Sang Romain; mais Opimius, qui, à cette marque de ſoumiſſion, reconnut leur foibleſſe, lui répondit avec l'Autorité

dont il étoit revêtu, que ce n'étoit point à des Criminels & à des Rebelles à traiter de Paix, ni de Reconciliation, pour amuser le Sénat; mais que s'ils venoient eux-mêmes en état de Supplians se soumettre à la Justice, peut-être le Sénat pourroit s'adoucir à leur égard, & leur pardonner une partie de leur attentat : qu'au reste, il lui défendoit de plus venir porter de parole, qu'aux conditions qu'il venoit de lui prescrire.

Le Ttibun vouloit aller lui-même remontrer au Sénat ses injustices & ses violences; mais il fut retenu par tout son Parti : si bien qu'on se contenta d'y renvoyer le jeune Fils de Fulvius, que le Consul fit arrêter, sans vouloir l'entendre; & ne cherchant qu'à combattre, il marcha avec ses Troupes, dont quelques Candiots faisoient la tête, contre Fulvius. Celui-ci vit avec la derniere douleur sa conduite & sa valeur inutiles, par la lâcheté des siens, qui ne purent soutenir un moment l'attaque du Consul; de sorte qu'il fut contraint de se sauver comme il put : & ayant été trouvé dans une petite étuve, où il s'étoit caché, il y fut tué, avec son Fils ainé.

Ce bon succès d'Opimius épouvanta tout le Parti du Tribun; & l'Amnistie, que le Consul fit publier pour tous ceux qui l'abandonneroient, acheva de faire quitter Gracchus à tous les siens : si bien que le Défenseur du Peuple, cet Homme qui avoit tant de mille Citoyens sous sa protection, resta seul avec quelques-uns de ses Amis, qu'il ne voulut point commettre à un Combat si inégal. Il est cependant peu concevable combien cet Homme, qui avoit marqué tant de vivacité & tant de valeur en diverses occasions, marqua d'indolence & d'insensibilité dans celle-ci. Il entra dans le Temple de Diane : *Déesse*, lui dit-il, *que le Peuple, pour qui je me suis sacrifié, sente à jamais l'effet de son ingratitu-*

de ; & que les Fers, qu'on lui fera porter, ſoient tels, qu'il ne ſorte jamais de ſon Eſclavage ! Souhait, qui fut depuis très-exactement accompli. Se ſaiſiſſant enſuite de ſon épée, il voulut s'en fraper, quand ſes deux plus fideles Amis la lui arracherent des mains, & l'encouragerent à fuir. Il ſuivit leur avis; & ce fut dans cette fuite, que Pomponius & Licinius firent tant de belles actions, pour empêcher la priſe du Tribun que ſes Ennemis pourſuivoient. Enfin, ne pouvant plus être ſecouru, tous ſes Amis morts ou pris, avec la douleur d'un Homme abandonné & trahi par ceux dont il défend la Cauſe, il ſe jetta dans un Bocage conſacré aux Furies, où ſon Serviteur Philocrates le tua, & ſe tua lui-même en même tems.

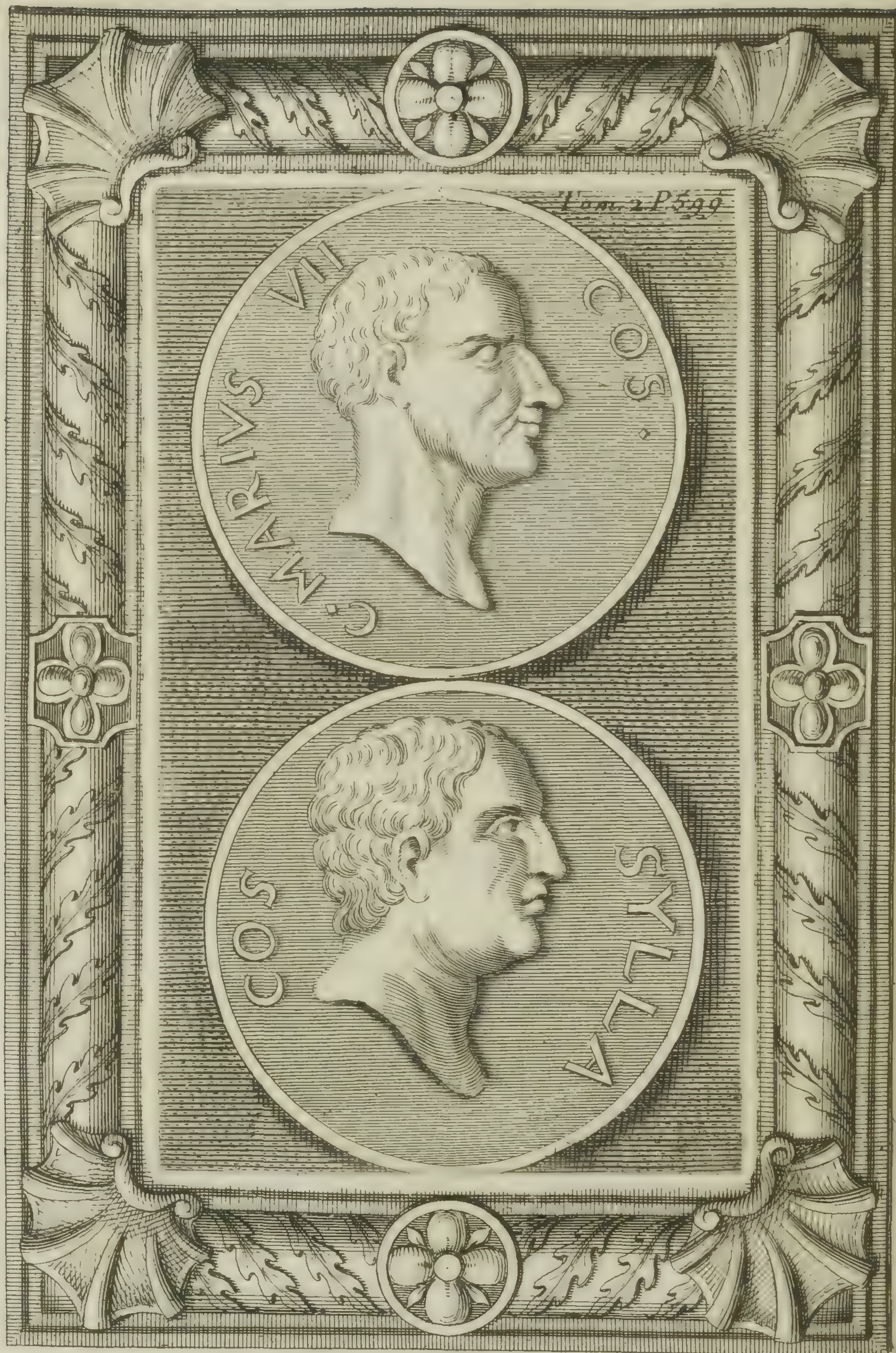
Ceux qui le pourſuivoient, couperent ſa tête; & comme on avoit promis à quiconque l'apporteroit, ou celle de Fulvius, autant peſant d'or, on lui arracha la cervelle, & on y ſubrogea du plomb, qui la fit peſer dix-ſept livres. Le corps, & ceux de trois mille qui périrent dans ce malheureux déſordre, furent jettés dans le Tibre : Licinia, ſa Femme, fut privée de ſon douaire, & pour comble d'inhumanité, on fit mourir le jeune Fils de Fulvius, qu'on avoit arrêté, & qui n'étoit coupable que d'être le Fils malheureux d'un Ami du Tribun.

Après toutes ces cruautés, Opimius, glorieux de ſes Exploits, oſa faire bâtir un Temple qu'il dédia à la Concorde. Quelle Concorde, qui coutoit à la Ville tant de ſang. Bientôt après, il fut accuſé de Concuſſion, & convaincu d'une Trahiſon dans une Ambaſſade au Roi Jugurtha. Il mourut bientôt après dans l'ignominie publique, & chargé de la haine du Peuple, qui, revenant de ſes ingratitudes, éleva d'inutiles Statues aux deux Gracques, & conſacra vainement les lieux de leur mort.

Telles furent les entrepriſes & la mort des deux Fils de Tiberius Sempronius Gracchus, Petits-Fils de Scipion, qui, par

un effet de leur destinée, moururent dans les désordres civils, du vivant de Cornélie leur Mere. On a dit d'eux, qu'ils auroient pu obtenir sans peine, & par leur mérite propre, tout ce qu'ils tâcherent vainement d'acquérir par la force & par la sédition : & il n'est pas encore décidé, s'ils étoient coupables d'ambition, ou purement zélés pour la Liberté du Peuple.




Tom. 2 P. 599
C. MARIVS VII COS.
SYLLA COS



AFFAIRES DE MARIUS ET DE SYLLA.

LA mort des Gracques ne fit point tout l'effet que le Sénat s'étoit proposé. Le Peuple, qui avoit si lâchement abandonné ces Protecteurs de sa Liberté & de son Pouvoir, eut honte après leur mort de sa lâcheté, & marqua par tous les endroits imaginables l'estime & l'amour qu'il conservoit pour ces deux Hommes, qui venoient d'être immolés pour ses intérêts.

Ce qui parut sur-tout le plus dangereux au Sénat, dans le retour du Peuple, fut le desir qu'il témoigna de substituer quelqu'un en la place des Gracques. On cherchoit par-tout un sujet propre, qui voulût prendre le soin d'être à la tête d'un Parti : on promettoit une fidélité parfaite, & autant de fermeté & de constance, qu'on avoit marqué de légereté & de frayeur.

Jamais l'ambition des Citoyens n'avoit été plus grande : jamais il n'y avoit eu plus de mécontens, & du Sénat en général, & des premieres Maisons de la Ville en particulier,

qui, par les Honneurs & les Dignités ſans nombre qui ſe répandoient chez elles, excitoient avec aſſez de raiſon la jalouſie & l'envie d'une infinité de gens de mérite.

Perſonne pourtant de tous ceux qui avoient quelque crédit & quelque conſidération dans la République, n'oſa ſitôt ſe fier à cette multitude, dont on venoit de voir ſi récemment un exemple fameux d'inconſtance.

Ceux qui auroient davantage ſouhaité ce Poſte, étouffoient ſagement leurs deſirs, & renvoyoient à un autre tems l'exécution des Projets que leur Ambition leur inſpiroit. Ainſi le Peuple, qui ſe trouva ſans aucun Chef déclaré de quelque réputation, eut recours aux Tribuns, les Vengeurs ordinaires de ſes querelles, & proteſta qu'il recevroit ſans héſiter, & ſans choiſir, tout Homme qui oſeroit ſe déclarer pour lui.

Les Tribuns, cependant, pour ſatisfaire le Peuple, firent de terribles Edits contre ceux qui avoient eu part à la mort des Gracques & de leurs Adhérens; mais à vrai dire, les Sénateurs étoient ſi grands, que ces Edits n'étoient d'aucun effet, & marquoient moins la colere du Peuple, que ſon impuiſſance. En effet, les grandes Maiſons étoient dans un degré d'élévation ſi ſublime, qu'elles étoient hors des atteintes des Loix & des Magiſtrats. Les Domitiens, les Ceciliens, étoient chaque jour honorés d'un Triomphe, ou d'un Conſulat; & rien ne réſiſtoit plus à leur Grandeur & à leur Pouvoir. On avoit beau murmurer de cette inégalité, qui alloit ſaper la République par les fondemens, on ne faiſoit aucune attention à ces murmures; & le Luxe devenu plus prodigieux qu'il n'avoit jamais été, fit voir dans chaque Particulier des magnificences ſupérieures à toutes celles que les Rois pouvoient faire paroître.

Les Cenſeurs firent en vain quelques Déclarations contre cet abus, & donnerent inutilement quelques exemples de rigueur: rien ne pouvoit guérir un mal enraciné: & le Peuple

ple sentoit, avec un désespoir extrême, cette Grandeur des Sénateurs, qui établissoit si bien sa Servitude.

Il gémissoit sous ce joug pésant, & cherchoit par-tout à qui commettre le soin de le relever, quand un jeune homme de basse extraction (*a*), nommé Marius, crut que, dépouillé de Bien & de Qualité comme il étoit, il risquoit peu de se déclarer contre les Grands & le Sénat, de la faveur desquels il ne pouvoit jamais espérer qu'une très-médiocre fortune.

Il commença donc à caresser le Peuple, & à déclamer contre le Luxe & l'Orgueil insupportable des Sénateurs: il publia avec soin l'injustice qu'il y avoit à souffrir, que les mêmes Gens commandassent toujours les Armées, & exerçassent toutes les Magistratures. Le Peuple, qui ne cherchoit qu'un Homme à qui pouvoir s'attacher, suivit Marius, qui paroissoit épouser ses sentimens. On le fit Tribun, & il donna dans cette Charge mille marques du peu de considération qu'il avoit pour les Sénateurs, ceux-là même qui avoient été longtems ses Patrons & ses Protecteurs; & s'élevant insensiblement, il fut donné pour Lieutenant à Métellus, dans la Guerre qu'il alla faire à Jugurtha.

Ce fut dans cette Guerre, qu'il supplanta son Général, vint à Rome se faire élire Consul, fit ôter le Commandement de cette Armée à Métellus, & se le fit donner par ce Peuple, qui commençoit à le regarder, comme autrefois il avoit regardé les Gracques.

Il n'eut pourtant pas l'honneur de finir cette Guerre: car Lucius Sylla son Questeur, usant à son égard de la même infidélité dont il avoit usé à l'égard de Métellus, pratiqua l'amitié de Bocchus, Roi de la haute Numidie, & Beau-Pere de Jugurtha; & ce dernier, ayant été contraint de se retirer chez lui, ce perfide Beau-Pere le livra entre les mains de Sylla, qui se

(*a*) Velleïus dit pourtant qu'il étoit issu de Chevaliers Romains. *Equestri loco.*

crut aſſez glorieux de cette Affaire, pour en faire graver l'Acte ſur une Pierre qui lui ſervoit ordinairement de Cachet. Il eſt vrai, que la réception de ce dangereux Ennemi lui fit à Rome d'autant plus d'honneur, qu'on s'y attendoit moins, & qu'on le ſouhaitoit davantage.

Les Ennemis de Marius diſoient hautement, que les Victoires remportées ſur Jugurtha étoient dues à Métellus, & ſa priſe à Sylla tout ſeul. Le Peuple, pourtant, qui aimoit Marius, & qui ſçavoit qu'il avoit conduit cette Guerre avec beaucoup de valeur & de ſageſſe, voulut lui accorder l'honneur du Triomphe, dans lequel il fit voir pour la premiere fois, dans la perſonne de Jugurtha, un Eſclave couronné parmi les Captifs.

Il eſt aiſé de juger, que cette action de Sylla le brouilla terriblement avec Marius, qui étoit aſſez aimé du Peuple, pour faire craindre à Sylla quelque événement fâcheux, s'il ne cherchoit ailleurs une Protection; & il n'eut pas d'autre recours, que de s'appuyer de la Nobleſſe, dont il faiſoit lui-même partie, & qui ſe fit un plaiſir de le ſoutenir contre Marius, dont la réputation s'augmentoit chaque jour, & qui faiſoit craindre une trop grande Autorité.

L'on n'oſoit pourtant pas tout-à-fait ſe déclarer contre le Peuple; & l'on cherchoit dans des Aſſemblées particulieres les moyens de le détruire, quand on apprit à Rome l'effroyable irruption des Cimbres & des Teutons, qui, comme un torrent, venoient inonder les Provinces de la République, engloutir l'Italie, & ſaccager la Ville.

Ces Peuples, d'une ſtature épouvantable, & d'une férocité horrible, partis du Nord pour venir chercher des Terres & des Habitations, étoient au nombre de trois cens mille Combattans, outre une infinité prodigieuſe de Femmes, de Vieillards, & de petits Enfans. Les premiers bruits de leur deſcente paſſerent à Rome pour des fables; & lorſque la défaite des

Généraux qui commandoient ſur les frontieres rendit la nouvelle indubitable, on ne ſçauroit exprimer dans quelle conſternation fut la Ville : car on peut remarquer en paſſant, que les Romains, qui étoient le plus valeureux Peuple du Monde éloigné de chez lui, étoit peut-être le plus timide & le plus craintif ſur ſon foyer.

Il ne fut plus queſtion de Parti ni de Cabale : tout le monde concourut à choiſir Marius, pour lui donner la conduite de cette Guerre, & le ſoin de délivrer la Ville & l'Italie de l'Eſclavage & de la derniere déſolation. On l'élut Conſul pour la ſeconde fois, contre les Loix & la Coutume, qui ordonnoient un certain tems entre un premier & un ſecond Conſulat : & l'on renvoya même fort rudement certains Sénateurs indiſcrets; qui, en faveur des anciennes Loix, ou par ſévérité, ou par bizarrerie, oſerent s'oppoſer à ſon Election; tout le Peuple criant, qu'on avoit depuis peu de tems enfreint les mêmes Loix en faveur de Scipion, pour de moindres ſujets.

Et il faut avouer, que dans la ſituation où ſe trouvoit la République, il n'y avoit point d'autre Général, qui eût, & aſſez de capacité, & aſſez de réputation, pour s'oppoſer à ces Barbares ; Métellus, qui, à la vérité, avoit eu toutes les qualités qu'on auroit pu ſouhaiter, ne pouvant plus guéres dans une vieilleſſe très-avancée ſe charger d'une ſi pénible Expédition.

Jamais perſonne n'arriva à Rome plus glorieuſement que Marius, qui, dès qu'il eut reçu la nouvelle du choix qu'on avoit fait, ramena ſon Armée de Libye, & entra à Rome, moins en Conſul qu'en Libérateur. Après avoir triomphé de Jugurtha d'une maniere ſplendide, il vint s'aſſeoir dans le Sénat avec ſa Robe triomphale, & promit de préſerver la République de l'irruption des Barbares, quelque nombre & quelque valeur qu'ils euſſent.

Il marcha incontinent, pour s'oppoſer à leur progrès : & ſa conduite plaiſant à tout le monde, il fut continué Conſul tous

les ans, ſans que qui que ce ſoit s'y opposât; & ce fut à ſon quatriéme Conſulat, qu'il vainquit ſi pleinement les Teutons auprès d'Aix en Provence, pendant que ſon Collégue Luctatius Catulus vainquit les Cimbres preſque tout ſeul un peu après. Et au commencement du cinquiéme Conſulat de Marius, la Victoire fut complette: & Marius, qui s'y trouva, prétendit en avoir la plus grande gloire; quoiqu'à vrai dire, il y contribuât fort peu: mais le Peuple, qui étoit tout-à-fait prévenu en ſa faveur, attribua à lui ſeul cet heureux ſuccès, & vouloit même qu'il triomphât tout ſeul.

Telle fut la gloire de ſon quatriéme & de ſon cinquiéme Conſulat, après leſquels il pourſuivit encore très-vivement le ſixiéme contre Métellus, qui ne put tenir contre lui. Ce fut pour lors, qu'il s'unit au Tribun Saturninus, Homme fameux par la violence de ſon génie, & par la haine avec laquelle il perſécuta le Sénat. Enfin, après ce ſixiéme Conſulat, la Paix étant preſque établie dans toutes les Provinces, Marius trouva bon d'aller faire quelques voyages de plaiſir.

On élut, pendant ce tems-là, Sylla Conſul; celui-là même, qui avoit reçu Jugurtha des mains de Bocchus, & qui depuis, s'étant trouvé à la défaite des Cimbres, n'avoit rien oublié pour en faire donner toute la gloire à Catulus, qui la méritoit effectivement. Comme c'eſt ici le commencement des Affaires de Marius & de Sylla, il eſt néceſſaire, avant que de paſſer plus avant, de les bien faire connoître, afin que par leur Caractere on juge plus aiſément de leurs deſſeins & de leurs actions.

L. Cornelius Sylla ou Sulla, comme on lit dans les anciens Monumens, étoit de l'illuſtre Maiſon Cornélienne, qui tenoit un des premiers rangs parmi les Patriciennes: il eſt vrai que la Branche, dont il étoit iſſu, étoit tombée dans l'obſcurité; & il falloit remonter juſqu'à la ſixiéme Génération, pour y trouver un Conſul, On peut dire auſſi, qu'il n'aſpira pas d'abord auſſi haut que ſes bons ſuccès le firent depuis parvenir.

Avec beaucoup d'eſprit & d'érudition, qui parurent dans les Commentaires qu'il adreſſa à Luculle, il avoit une facilité merveilleuſe pour toute ſorte de choſes : il y réuſſiſſoit ſans peine ; ce qui faiſoit penſer qu'il étoit uniquement propre pour ce qu'il faiſoit. Il joignoit à cela une familiarité exceſſive, qui fut blamée de quelques-uns, avec laquelle il gagna le cœur de beaucoup de gens qu'il mépriſoit d'ailleurs ; car attaché comme il étoit au Parti de la Nobleſſe, il ſacrifia toujours le Peuple à cet intérêt, & ne tint jamais aucun compte de tout ce qui n'étoit pas du premier Ordre de la République. Il aimoit d'ailleurs le plaiſir plus que nul autre, & il ſçavoit admirablement l'art de mêler les travaux les plus pénibles des plus ſérieuſes Affaires aux plus vives douceurs de la Galanterie, de la Bonne-Chere, de la Muſique, & de la Comédie. Auſſi grand homme de Guerre, que d'Etat. Toujours magnifique, & toujours ſplendide : les manieres d'un homme élevé & grand, qui ne lui permettoient preſque pas de rendre compte au Public de ſes actions, qu'il coloroit toujours en général du Bien & de la Liberté publique, ſans ſe mettre trop en peine de ce qu'on en penſeroit véritablement. Enfin, préſumant tout de lui-même, & de ſa Fortune, en laquelle il ſurpaſſa tous les Hommes, & s'en faiſant lui-même un honneur ; ce qui lui fit trouver bon qu'on le ſurnommât depuis *l'Heureux*. La fin de ſa vie fit voir qu'il avoit un fonds de Modération égal à ſa Fortune, lorſqu'il abdiqua la ſuprême Autorité, qu'il avoit acquiſe par tant de ſang & tant de cruautés qu'on auroit beaucoup de peine à vouloir juſtifier.

Le premier Emploi de conſidération qui lui fut confié fut celui de Queſteur de Marius dans la Guerre de Jugurtha : on vient de voir comment il s'y comporta. Depuis, il fut Lieutenant du même Marius à ſon ſecond Conſulat, & il commandoit un petit Corps détaché ſous ſes ordres : cependant à ſon troiſiéme, mille actions d'éclat, qui ſont rapportées par tous les Hiſtoriens,

lui acquirent la réputation de beaucoup de valeur, avec aſſez de diſtinction pour donner quelque jalouſie à Marius, qui avoit un ſecret preſſentiment de ſa Grandeur. Quelques légers ſujets de chagrin, qui ſuivirent depuis cette petite jalouſie, obligerent Sylla à paſſer dans le Camp & ſous les ordres de Catulus qui ſe trouvoit Collegue de Marius. C'eſt ſous ce Conſul, qu'il augmenta ſa réputation à l'envi de Marius. Revenu à Rome, il brigua la Préture, qu'il obtint, après l'avoir perdu une fois: & s'étant depuis encore davantage illuſtré dans la Guerre des Alliés, où il fit paroître une vigueur & une conduite extraordinaire, tandis que Marius, par lenteur ou par négligence, perdit un peu de la conſidération qu'il avoit acquiſe; enfin, favoriſé de mille heureuſes circonſtançes, Sylla fut fait Conſul, du conſentement de preſque tous les Citoyens environ la cinquantiéme année de ſon âge, avec Q. Pompeïus, homme d'une très-grande eſtime dans la Ville. Il épouſa en même tems Cecilia, fille de Métellus Souverain Pontife, cet homme ſi illuſtre, &, ſans conteſtation, pour lors le premier des Sénateurs. Cette Alliance, jointe à ſa Dignité, l'attacha tout-à-fait au Sénat; & il commença à concevoir les Projets, qu'il exécuta depuis ſi heureuſement pour lui, & ſi cruellement pour ſa Patrie.

Mithridate, ce fameux Roi de Pont, qui par une Guerre qu'il ſoutint pendant quarante ans contre les Romains, & par une obſtination & une haine invincible pour Rome, s'eſt rendu l'un des plus illuſtres hommes de l'Hiſtoire, commença pour lors à remuer ſur les frontieres des Provinces Romaines. Comme il s'étoit déja rendu redoutable à quelques Rois ſes voiſins, qui même s'étoient vainement appuyés du ſecours des Romains, on conjectura avec beaucoup de raiſon à Rome, que cette Guerre alloit être très-dangereuſe & très-difficile, & elle parut telle à Sylla lui-même, à qui on la commit: car ce Conſul connoiſſoit tout le mérite de ce Roi, & il l'avoit vu & connu, lorſqu'il paſſa en Aſie pour remettre Ariobarzane ſur le Trône

de Cappadoce; & c'eſt-là qu'il lui parla avec tant de dignité & de grandeur, que Mithridate, fier & hautain, conçut dès-lors le deſſein de réprimer, s'il ſe pouvoit, cet orgueil qui étoit attaché à tous les Romains.

La grandeur de Mithridate, ſon mérite & ſa réputation, loin de faire de la peine à Sylla, flaterent davantage ſa vanité: il ſe fit des projets de Victoire, d'autant plus agréables qu'elle ſeroit plus difficile & plus glorieuſe, & il entreprit avec joie cette Expédition.

Marius, qui prévoyoit depuis longtems les deſſeins ambitieux de Sylla, & qui connoiſſoit l'importance de cet Emploi, careſſa le Peuple de nouveau, avec plus d'empreſſement; & fit une étroite amitié avec Sulpitius, l'un des Tribuns, dont le ſecours ne pouvoit manquer de lui être utile.

Ils conſulterent enſemble ſur les moyens qu'on pouvoit prendre, pour priver Sylla des honneurs qu'on lui deſtinoit; car ils ſe doutoient avec raiſon, que s'il revenoit Vainqueur de Mithridate, rien ne pourroit balancer ſa gloire ni ſon orgueil.

Sulpitius avoit beaucoup de mérite véritable, beaucoup de conſidération parmi le Peuple, qu'il s'étoit acquiſe par une éloquence & un agrément dans ſa perſonne, auquel il étoit difficile de réſiſter. Il joignoit a ces qualités beaucoup de Parens, d'Amis, de Biens, & une belle maniere d'en uſer; ſans que juſqu'alors on pût lui rien reprocher qui portât l'ombre du Vice.

Tout cela le rendit ſi fort aimable au Peuple, qu'il en étoit toujours ſuivi d'une groſſe foule: & ayant finement mis dans ſes intérêts l'Ordre des Chevaliers, il s'en forma comme une Garde compoſée de ſix cens, qui le ſuivoient dans toutes les occaſions, qu'il appella depuis le Contre-Sénat, & qui ſe rendirent étrangement redoutables à toute la Ville.

Avec ce puiſſant Secours, & l'Amitié de Marius, qui étoit encore d'un très-grand poids, & dont le ſeul nom portoit un

caractere d'Autorité parmi le Peuple, il publia plusieurs Loix très-dures aux Nobles, & très-préjudiciables à leur Dignité. Celle sur-tout, par laquelle il ordonna que nul Sénateur ne pourroit emprunter au-dessus de deux cens écus, leur étoit infiniment incommode; dans un tems, où la somptuosité monstrueuse, à laquelle ils s'étoient accoutumés, les obligeoit à des dépenses auxquelles leurs revenus ne pouvoient pas suffire.

Sylla qui n'étoit pas encore parti pour la Guerre de Mithridate, & qui, comme Consul, crut être en droit de chercher des remédes aux duretés du Tribun, assembla plusieurs fois le Sénat, avec Q. Pompeïus son Collegue, & représenta avec beaucoup de force le péril auquel la Liberté publique étoit exposée par cette Garde inouïe du Tribun, qui devoit faire tout craindre dans la Ville. Personne ne trouva des expédiens prompts à cet abus; & le Consul, ne pouvant s'accommoder de la lenteur des Délibérations du Sénat, ordonna la cessation de toutes les Affaires publiques, & Interdiction à tous les Magistrats de Justice, jusqu'à ce qu'il fût pourvu aux désordres présens.

Le Tribun cassa cet Arrêt du Sénat; & les Consuls s'étant assemblés, pour annuler cette nouvelle Ordonnance du Tribun, celui-ci, sans garder plus de mesures, accourut en armes suivi de ses six cens Satellites, & mit tout le Sénat assemblé en fuite. Sylla, poursuivi par quelques-uns des plus indiscrets de cette Troupe, fut contraint de se sauver dans la maison de Marius lui-même; & le Fils du Consul Q. Pompeïus, qui étoit Gendre de Sylla, fut tué en fuyant, sans qu'on ait bien sçu l'auteur de ce coup.

Sylla, qui étoit comme en prison dans la maison de son Ennemi, qui lui avoit pourtant servi d'asyle, ne put mieux se tirer de cette affaire, qu'en consentant à tout ce que le Peuple & le Tribun voulurent; & il n'eut pas plutôt échapé de ce danger, qu'il sortit de la Ville, & alla prendre, en qualité de Consul,

Consul, le Commandement de l'Armée qui devoit aller contre Mithridate.

Il s'étoit arrêté à Nole, qui est une Ville de la Campanie, pour lors de très-grande considération, & illustre sur-tout par l'obstination avec laquelle elle résistoit aux Troupes Romaines, & soutenoit encore les restes du Parti des Alliés.

Ce fut devant cette Ville, que Sylla apprit que Sulpitius avoit joint à toutes les Loix qu'il avoit déja publiées, celle de son Abrogation; & qu'il avoit fait donner, par le Peuple, le Commandement de la Guerre de Mithridate à Marius, qui, dans la septantième année de son âge, avoit souhaité ce Commandement avec la même ardeur qu'il auroit pu faire à quarante ans. Et il est vrai, que Marius ne s'étoit uni au Tribun, qu'ils n'avoient proposé toutes les autres Loix, qu'ils n'avoient mis dans leur intérêt l'Ordre des Chevaliers, que pour ôter à Sylla l'Expédition d'Asie; & Marius, qui se la fit donner, commença sur cette ambition la Guerre Civile. Il sera bon de donner brievement ici une idée de son Caractere.

C. Marius étoit Fils d'un homme de basse extraction, né dans un Village du Territoire de la Ville d'Arpos: son éducation, par conséquent, fut très-rustique, & l'austérité de ses manieres & de ses mœurs étoit moins en lui un effet de vertu, que de la rudesse de sa naissance, ou de son éducation. On ne sçauroit croire pourtant combien cette simplicité qu'il affecta en toutes choses parut agréable aux yeux du Peuple; sur-tout, dans son élévation, & dans un tems où le dernier Ordre voyoit avec un extrême chagrin les Distinctions affectées, & les magnificences exorbitantes des Sénateurs.

Il étoit laid, & même hideux, de sa figure; grossier, & impoli: & je ne sçais point si quelqu'un ne lui dit pas ce qu'on avoit dit autrefois à un Grec en pareil cas, *Tu devrois sacrifier aux Graces.* D'ailleurs, sobre, tempérant, chaste, & aimant ces Vertus dans ses Troupes, jusqu'à casser les Sol-

dats qui avoient les Vices opposées (a).

Il servit d'abord sous Scipion l'Emilien, qui, au siége de Numance, ayant voulu réprimer la licence des Troupes, & rétablir la Discipline, eut un vrai plaisir de trouver un Soldat qui lui étoit connu par quelques actions de valeur en des occasions très-marquées, & qui par son tempérament recevoit si aisément l'ordre qu'il vouloit mettre. Il le proposa souvent pour exemple aux autres: il lui donna plusieurs fois des récompenses, qui n'étoient chez les Romains que quelques marques d'Honneur: & il lui présagea même, dit-on, une Grandeur à laquelle ses travaux & sa valeur l'éléveroient infailliblement.

Ce fut sans doute sur ces présages, & flaté par quelques Devins, dont la Science étoit pour lors assez à la mode, qu'il osa aspirer à la prodigieuse élévation où il parvint depuis; secouru, dans les commencemens, de la faveur de la Maison Cécilia, à laquelle il ne cessa jamais d'être ingrat.

Il faut avouer, que Marius avoit toutes les Vertus d'un Soldat & d'un Général, beaucoup de valeur & d'expérience, beaucoup de Science de la Guerre, beaucoup de sévérité pour la Discipline Militaire, de laquelle il ne relâchoit jamais rien, ayant obligé ses Soldats à des travaux extraordinaires, qui les firent appeller par quelques-uns les Mulets de Marius: ne leur souffrant aucune licence, & autorisant lui-même, par la peine qu'il se donnoit, & par sa simplicité, tout ce qu'il faisoit exécuter aux autres avec tant d'exactitude.

Il faut aussi avouer, que ses Vertus étoient mêlées de grands Vices; une Ambition démesurée, qui l'obligea jusqu'au bout de sa vie à vouloir toujours gouverner, & toujours commander; quoique sa vieillesse l'en rendît peut-être incapable, & qu'il dût souhaiter davantage de jouir dans un glorieux repos des Honneurs qu'il s'étoit si justement acquis: une cruauté, qui lui fit altérer tous les liens du sang & de l'amitié, & tous les devoirs

(a) *Qui ne militem voluit nisi pudicum.* Cicer.

civils & domeſtiques : une mauvaiſe foi dans toute ſorte de commerce, qui lui fit ſupplanter ſon Général, & trahir même quelquefois ſa parole ; & cela, ſouvent, pour venir à bout d'une très-petite partie de ſes deſſeins : une baſſeſſe, avec laquelle il briguoit les plus petits Emplois, & qui faiſoit dire à tout le monde. « C'eſt une choſe indigne, de voir le Grand Marius ſe » donner tant de ſoins, & mendier de ſi vils ſuffrages, pour une » Affaire de ſi petite importance. » Enfin, on peut dire de lui, ce me ſemble, que ſon eſprit agité ne lui laiſſa jamais jouir d'aucun repos, ni ne permit jamais que les autres en jouiſſent ; & qu'autant qu'il fut redoutable aux Ennemis de la République dans la Guerre, autant fut-il nuiſible à ſes Concitoyens dans la Paix.

Tel étoit Marius, auquel le Peuple donna le Commandement de l'Armée deſtinée à ſervir contre Mithridate, après l'avoir ôté à Sylla, qui n'avoit aſſurément rien fait qui pût mériter cette deſtitution. Marius remercia le Peuple de cet Honneur ; & excuſant ſon Ambition dans un âge ſi avancé, il proteſta qu'il n'avoit accepté & ſouhaité cet Emploi, que pour pouvoir inſtruire ſon Fils dans cette Guerre, & le rendre capable de ſervir utilement la République.

Il envoya enſuite quelques Officiers prendre en ſon nom le Commandement de l'Armée à Nole : mais Sylla, qui, comme nous avons dit, avoit pris les devans, & qui s'étoit rendu agréable aux Soldats, leur remontra d'une maniere touchante les injuſtices & les violences de Marius & du Tribun ; &, ſe ſentant aſſez fort par l'amitié de ſes Troupes, il fit aſſommer les Officiers de Marius. Cette cruauté fut payée à Rome d'une étrange repréſaille : car Marius, avec le ſecours des ſix cens Chevaliers toujours ſuivans le Tribun, fit mourir pluſieurs des Amis de Sylla, parmi leſquels il ſe trouva quelques Sénateurs, ſans que qui que ce fût osât réſiſter ; le Sénat lui-même étant obligé par la force à ſuivre les mouvemens de ſes ennemis, qui venoient de faire

déposer Q. Pompeïus du Consulat, parce qu'il étoit toujours d'intelligence avec Sylla.

Rome étoit remplie de troubles & de désordres: les uns fuyoient du Camp à la Ville, les autres se sauvoient de la Ville au Camp. La foiblesse du Sénat ne parut jamais davantage : on y suivit sans balancer le parti du plus fort ; & ces grands exemples de fermeté, qu'on cite de quelques Romains particuliers, furent pour lors bien mal imités par ce Corps effrayé & intimidé, qui obéissoit aveuglément à ses mortels Ennemis.

Sylla, cependant, qui avoit été joint par son Collegue Pompeïus, marcha droit à Rome, avec son Armée, composée de trente mille hommes : bien persuadé, qu'il ne pourroit mieux remédier aux désordres de la Ville, qu'en s'en rendant le maître ; & bien prévenu de cette vérité, que le Peuple change de sentiment, dès qu'il ne trouve plus son compte dans son premier état.

Marius, d'autre part, & le Tribun, ramasserent toutes leurs forces, pour résister à l'Armée ; & comme ils eurent avis que Sylla approchoit avec Pompeïus, ils leur envoyerent les deux Préteurs Brutus & Servilius, de la part du Sénat qui obéissoit à leurs volontés, pour leur interdire l'entrée de la Ville. Ces deux malheureux Magistrats coururent risque d'être traités par l'Armée, comme l'avoient été les premiers Officiers qu'avoit envoyé Marius ; mais Sylla & son Collegue arréterent la colere des Soldats, qui se contenterent de déchirer & d'abattre les Faisceaux & les Haches qu'on portoit devant eux, & de les dépouiller même de leur Robe de Pourpre, pour ne leur laisser aucune marque de Dignité.

Sylla continua donc à marcher ; &, sans avoir aucun égard aux prieres que lui firent de nouveaux Ambassadeurs de la Ville, il fit avancer deux de ses Lieutenans avec quelques-unes de ses meilleures Troupes, qui, malgré la vigoureuse résistance que firent ceux qui gardoient une des Portes, s'en saisirent. Le

Peuple, effrayé de ce premier ſuccès de Sylla, n'écouta plus les ordres de Marius. Tout fuit: & l'Armée, étant entrée dans la Ville, trouva de très-légers obſtacles; quelques-uns ſeulement des plus affectionnés à Marius s'étant barricadés dans quelques maiſons, d'où ils incommodoient à coups de pierre les Soldats de Sylla. Celui-ci, pour faire ceſſer la réſiſtance, ordonna qu'on mît le feu par toute la Ville; & lui-même le premier commença l'Incendie, qui auroit infailliblement détruit cette Maitreſſe du Monde, ſi tous les Citoyens épouvantés ne l'euſſent abandonnée aux Soldats. Marius, repouſſé juſqu'aux plus reculés quartiers dans le Temple de la Terre, eut beau faire promettre la Liberté aux Eſclaves qui ſe joindroient aux ſiens: tout fut inutile dans la conſternation générale du Peuple; & il n'eut point d'autre reſſource, que celle de ſe ſauver au plus vîte, par un chemin ſecret qu'il s'étoit toujours réſervé.

Sylla, ſe trouvant Maître de la Ville, fit incontinent aſſembler le Sénat, & le même Sénat, qui venoit en obéiſſant aux ordres de Marius; de lui interdire l'entrée de la Ville, déclara Marius, Sulpitius, leurs Fils, & douze autres de leurs Adhérens, Ennemis de la République; dechus de toutes leurs Magiſtratures & Dignités, & coupables de mort, avec ordre de leur courre ſus en quelque lieu qu'ils fuſſent.

Le Tribun Sulpitius, qui ſe ſauvoit, fut trahi par un de ſes Eſclaves, à qui l'on promit pour cela la Liberté; & quelques Cavaliers de Sylla, l'ayant tué dans les Marais de Laurentum, ils porterent ſa tête à Rome, qui fut élevée ſur la Tribune aux Harangues, pour ſervir de Préſage aux malheurs à venir (a). L'Eſclave, qui l'avoit trahi, fut mis en Liberté par ordre de Sylla, pour exécuter fidélement la parole qu'on lui avoit donnée; mais immédiatement aprés, il le fit précipiter de la Roche Tarpeïenne, pour punir ſon infidélité & ſa trahiſon: reſtes

(a) *Veluti futuræ proſcriptionis omen.* Velleïus Patereul.

de Justice, que les hommes ne pouvoient s'empêcher de marquer dans leurs plus violentes passions.

Marius, qui étoit pour Sylla beaucoup plus redoutable que Sulpitius, fut cherché longtems en vain; & le Vainqueur, par une lâcheté, qui ternira à jamais sa mémoire, fit mettre sa tête à prix, & promit des récompenses immenses à qui pourroit l'apporter. Il auroit dû se ressouvenir, que Marius l'avoit sauvé dans sa maison de la fureur du Peuple, & qu'il lui avoit donné un asyle avec toute la générosité du monde. C'étoit assurément mal reconnoître ce bienfait; mais l'Ambition étouffe souvent les sentimens de Grandeur d'Ame, dans ceux qui paroissent en être les plus remplis.

Cette action déplut même au Sénat, tout Ennemi qu'il étoit de Marius; & le malheur de ce dernier, rappellant dans l'esprit toutes les obligations que Rome & l'Italie lui avoient, on prit une sincere compassion pour ses miseres, & une secrette aversion pour les cruautés de Sylla. Je dis secrette, car on n'avoit garde de faire paroître ces mouvemens, dans un tems où le Pouvoir absolu de Sylla punissoit avec la derniere rigueur les moindres choses qui lui déplaisoient.

Cependant Caïus Marius, fuyant ses Ennemis qui le poursuivoient, & craignant de les trouver par-tout; car la récompense qu'on avoit promise à qui porteroit sa tête, lui faisoit regarder comme tels tous les hommes: Marius, dis-je, se retira d'abord dans une de ses Maisons des champs, nommée Salonium, d'où il envoya son Fils chez son Beau-Pere Mutius qui étoit aussi à la campagne, avec ordre de se charger de tout ce qui leur étoit nécessaire pour un pélerinage qu'il prévoyoit devoir être long. Il n'eut pas les moyens d'attendre le retour de son Fils; & les poursuites continuelles de ceux qui le cherchoient l'obligerent d'aller à Ostie s'embarquer sur un petit Bâtiment, qu'un de ses vieux Amis, nommé Numérius, lui fit préparer pour aller chercher sur la Mer quelque route qui pût le ga-

rantir des malheurs qui le menaçoient en Italie.

Jamais la Fortune n'a laiſſé un plus bel exemple de ſes Viciſſitudes, que dans les Aventures qui arriverent à Marius pendant ſes Voyages. Le vent ayant obligé le petit Bâtiment à cingler le long de la Côte d'Italie, il craignit qu'on n'abordât à Terracine, où commandoit Géminius l'un de ſes plus grands Ennemis, & il pria qu'on évitât de rélâcher en cet endroit : ſi bien qu'il fallut eſſuyer une furieuſe tempête, qui s'éleva tout d'un coup : & ce ne fut qu'à force de rames, & avec beaucoup de peine, qu'on aborda à Circées, où les incommodités de la Mer & du mauvais tems obligerent Marius à deſcendre à terre, & à prendre un peu de repos. Il falloit cependant trouver des vivres pour lui & pour ſa Troupe, & l'on n'oſoit ſe montrer à perſonne ; car des Laboureurs, ayant par hazard reconnu Marius, lui donnerent avis qu'il venoit de paſſer bon nombre de Gens de Guerre qui le cherchoient, & qu'il feroit bien de ſe retirer d'un lieu ſi expoſé à leur paſſage. Cette nouvelle augmenta le trouble de Marius, & plus encore celui de ſa petite Troupe, qui avoit autant à craindre que lui. On étoit près de la nuit, & on avoit toutes les peines du monde à ſe ſoutenir : il fallut cependant marcher encore quelque tems, & aller ſe cacher dans le plus épais d'un Bois, où cette Troupe malheureuſe paſſa la plus cruelle nuit qu'on puiſſe imaginer. Ils s'approcherent dès le lendemain de grand matin de la Ville de Minturnes (*a*), & ils n'en étoient éloignés que de cinq ſtades, lorſqu'ils apperçurent le long de la Côte une Troupe de gens à cheval qui venoient à eux. Ils ne douterent pas un moment, que ce ne fuſſent leurs Ennemis ; & ils ne ſe trompoient point. Rien ne ſembloit pouvoir délivrer Marius de ce danger ; & les Oracles, ſur leſquels il ſe fioit tant, & qui lui aſſuroient un ſeptiéme Conſulat, ne laiſſoient plus aucune eſpérance à la Troupe alarmée, lorſque, par un bonheur imprévu, ils virent paſſer deux

(*a*) C'eſt aujourd'hui Trajetto, Ville du Royaume de Naples.

Barques aſſez près du rivage. Toute la Troupe n'héſita pas un moment : ils ſe jetterent tous à la nage, pour atteindre les Barques, dont les Matelots, voyant des gens qui accouroient avec tant de danger, s'approcherent du rivage pour pouvoir les prendre. Marius, que ſon âge & ſa peſanteur rendoient fort mal propre à pareil exercice, fut porté ſur l'eau juſqu'à la Barque, par deux Valets, avec toutes les difficultés qu'on peut s'imaginer.

A peine étoit-il embarqué, que la Troupe à cheval reconnoiſſant Marius, moins ſans doute à ſon viſage qui n'étoit pas à portée d'être vu, qu'à l'empreſſement que lui & ſes gens marquerent de ſe ſauver, ordonna aux Mariniers d'aborder à terre, ou de jetter Marius hors du Navire ; & cela, par ordre de Sylla & du Sénat. Il étoit dangereux de ne pas obéir. D'autre part, Marius & tous les ſiens ſupplioient les Mariniers de la maniere du monde la plus touchante, de préſerver un homme ſi grand, ſi fameux, & à qui toute l'Italie devoit ſa Liberté & ſon Salut, des cruautés de ſes Ennemis ; que les Dieux récompenſeroient leur généroſité, & qu'ils pourroient toujours ſe louer d'avoir ſauvé un homme, qu'on avoit eſtimé à Rome juſqu'au point de le faire ſix fois Conſul tout de ſuite.

Les Mariniers, irréſolus entre la crainte de Sylla & du Sénat, & leur compaſſion naturelle pour le mérite de Marius, voulurent vingt fois aborder, vingt fois le jetter hors de la Barque ; & enfin, à la perſuaſion de l'un des principaux d'entre eux, ils ſe réſolurent à le garder, & à ne pas livrer un tel homme aux Supplices & à la Mort. Je ne ſçais ſi l'on peut bien ſe former une idée de l'état où ſe trouvoit Marius à la vue de ces irréſolutions. Enfin, ils voguerent du côté de la Mer ; & les Cavaliers, qui s'épuiſerent vainement en menaces, ſe retirerent.

Le petit Navire n'eut pas fait deux milles, que les Mariniers ſe repentirent de leur compaſſion : & conſidérant le péril où les expoſoit la colere de Sylla, ils crurent qu'ils devoient ſe

décharger

décharger de ſon Ennemi, ſans pourtant le livrer : & ils prirent un milieu infiniment dangereux pour Marius. Ils retournerent du côté de la Terre, & jetterent l'ancre à l'embouchure de la Riviere Lyris, où la Mer regorgeant, forme de grands & vaſtes Marais. Ils conſeillerent là à Marius, fort travaillé de la Mer, de deſcendre à terre pour quelques momens, & de s'y repoſer pour ſe remettre un peu de ſes incommodités. Soit que Marius ne ſe doutât point de leur artifice, ſoit qu'il n'eût point de meilleur parti à prendre que de leur obéir, il ſuivit leur conſeil; & à peine fut-il à terre, qu'ils firent voile, & le laiſſerent tout ſeul dans l'état du monde le plus triſte & le plus pitoyable.

Il reſta quelque tems interdit couché à terre, ne ſçachant quel parti prendre dans cette cruelle extrémité : reprenant toutefois un peu de courage, il marcha longtems à l'aventure, à travers les Foſſés bourbeux, & les vaſtes Marécages, juſqu'à ce qu'ayant rencontré la petite Cabane d'un bon Vieillard, il ſe jetta d'abord à ſes pieds, & le pria de ſauver un Malheureux, qui pourroit quelque jour lui en rendre une ample récompenſe.

Soit que le Vieillard reconnût Marius, ou qu'il ſe doutât à le voir que c'étoit quelque grand Perſonnage, il lui fit le meilleur accueil du monde : & après l'avoir ſecouru par le peu de vivres qu'il avoit, il lui dit, que s'il ne cherchoit qu'à ſe repoſer, ſa Cabane étoit propre à cela ; mais que s'il fuyoit ſes Ennemis, il le conduiroit dans un lieu beaucoup plus caché, où il ſeroit plus difficilement découvert. Marius ſuivit l'avis du Vieillard, & ſe laiſſa conduire au fond du Marais, dans un lieu bas & bourbeux, couvert d'Arbriſſeaux, où il ſe coucha ; ſon Guide l'ayant encore couvert de Roſeaux, pour le cacher davantage, & lui ayant promis de lui porter une fois le jour de quoi vivre.

A peine le bon-homme l'eut-il quitté, que Marius entendit

le bruit de plusieurs de ses Ennemis qui le cherchoient. C'étoit Géminius de Terracine lui-même, qui, s'adressant au Vieillard, l'effraya terriblement, en lui disant d'un ton fier & menaçant qu'on le feroit bientôt repentir d'avoir retiré un Ennemi de la République Romaine. Marius, qui entendit le bruit que faisoit Geminius, & les menaces dont il étourdissoit le Vieillard, craignit que celui-ci n'eût assez de foiblesse pour le déceler : & dans cette crainte, il changea de place, le plus doucement qu'il put : & pour éviter d'être surpris, il alla se cacher dans un Fossé bourbeux, où il s'enfonça dans l'eau & dans la boue jusqu'au cou, son visage même étant couvert de limon & d'ordure ; de telle sorte qu'on ne pouvoit reconnoître & distinguer en lui, que ses yeux & son nez (*a*). Et ce fut une chose bien digne de l'attention de tous les Sages & des réflexions des Heureux, de voir le Grand Marius, ce Vainqueur fameux des Cimbres & des Teutons, ce Libérateur de la République, & cet Homme qu'ils appellerent le troisiéme Fondateur de Rome, caché dans un Fossé, en l'état que je viens de le dépeindre, pour fuir les cruautés des mêmes Romains dont il avoit été si longtems l'Idole.

Soit que les mouvemens qu'il fit en changeant de place lui fussent nuisibles, ou que ne sçachant pas les lieux il eût pris une place trop exposée, il est sûr qu'il fut reconnu par les gens de Geminius, qui crurent sans doute faire un service plus considérable à Sylla, en le lui amenant tout vivant, ou qui furent bien aises peut-être de le faire voir à Minturnes, afin que personne ne pût douter que ce ne fût Marius lui-même. Ces raisons lui sauverent la vie pour le coup : & il fut conduit tout nud, en l'état où il fut trouvé, à Minturnes, où ils le consignerent entre les mains des Officiers de la Ville, dans laquelle on avoit publié le Mandement du Sénat, par lequel il avoit été ordonné qu'on eût à tuer Marius, quelque part qu'on le trouvât.

(a) *Oculis tantùm & naribus eminentibus.*

Il me semble que Geminius auroit rendu un service bien important à Sylla, si exécutant l'ordre du Sénat à la lettre, il s'étoit défait de Marius sur le moment; car quand il s'agit de gens qui ont de si grandes ressources, il ne faut pas leur donner le loisir de mettre en usage tous les moyens qu'ils ont pour se tirer d'affaire.

En effet, les Officiers de Minturnes, ayant quelque tems consulté sur le parti qu'ils devoient prendre à l'égard de Marius, & étant convenus de ne pas différer l'exécution de l'ordre du Sénat, de peur d'encourir l'indignation de Sylla, ils envoyerent un Esclave public, Cimbre ou Gaulois, on ne sçait lequel des deux, pour tuer Marius.

Cet homme, qui peut-être avoit servi sous lui, ou qui avoit été fait prisonnier par lui dans la défaite des Cimbres, étant entré dans la chambre où il étoit, dans la disposition d'exécuter son ordre, ne l'eut pas plutôt vu, encore bien plus hideux qu'il ne l'étoit avant ses miseres, qu'il se sentit troublé. Son trouble fut parfait, quand il entendit ce grand homme lui dire d'un air menaçant: *Quoi! Barbare! oserois-tu tuer C. Marius?* Ces paroles jetterent la terreur dans l'esprit du Cimbre, qui, sortant incontinent de la chambre, & fuyant du côté de la Place, après avoir jetté son épée, s'écria hautement, & avec les heurlemens d'un homme épouvanté, *Non, je ne sçaurois tuer C. Marius.* Cet acte étonna toute la Ville de Minturnes, & fit revenir les Officiers de leur cruauté. Ils se repentirent du dessein qu'ils avoient pris, & ils se dirent entre eux, que puisqu'un Esclave & un Barbare n'avoit pas eu le courage de tuer Marius, ce seroit une grande inhumanité à eux de le faire mourir: & changeant tout d'un coup leur résolution, ils coururent tous en foule à l'endroit où il étoit gardé; & après lui avoir donné tout ce qui étoit nécessaire pour se sauver, ils le conduisirent au bord de la Mer, où l'un des Citoyens lui fournit un Bâtiment qui fit voile du côté d'Afrique. Il rencontra en route Granius le

fils de sa Femme. Il évita, par un grand bonheur, quelque tems après d'être pris par un Questeur Romain, qui commandoit sur l'une des Côtes de Sicile, où le mauvais (*a*) tems avoit obligé son Bâtiment de relâcher. Il apprit ensuite dans une petite Isle, que son Fils s'étoit sauvé avec Cethegus, & quelques autres, chez Hiempsal, Roi des Numides, qui, quoiqu'il leur fît tous les meilleurs traitemens du monde, les retenoit pourtant toujours : & sous prétexte d'honneur, de plaisir, & de magnificence, ne les laissoit point partir : voulant, sans doute, attendre ce que la Fortune ordonneroit de Marius le Pere, pour sur cela prendre mieux son parti. Ce dessein politique ne lui réussit pourtant pas ; parce que la plus belle de ses Maitresses, ayant pris des sentimens de tendresse pour Marius le Fils, qui étoit jeune & très-bien fait, le fit échaper, & lui fournit une petite Barque, avec laquelle il aborda les Côtes de Carthage, où son Pere étoit arrivé. C'est-là que ce dernier, considérant attentivement les ruines de cette fameuse Rivale de Rome, compara sa destruction & son ancienne puissance, avec son infortune & son ancienne élévation.

Un Préteur Romain, nommé Sextilius, commandoit pour lors en Libye. Cet homme, à qui Marius n'avoit jamais fait ni bien ni mal, ne voulut ni exécuter l'ordre du Sénat, ni le recevoir dans les Terres de son Gouvernement. Il lui envoya donc défendre l'entrée de sa Province, & l'ordre d'en sortir au plutôt, s'il y étoit entré, sous les peines portées par l'Edit du Sénat. Marius ne répondit autre chose à celui qui lui porta cet ordre, que ces paroles qui étoient bien grandes & bien significatives : *Dis à Sextilius, que tu as vu C. Marius banni de son Pays, repassant entre les ruines de Carthage.* Il passa ensuite avec son Fils, & sa petite Troupe, dans l'Isle de Circina, qui n'est guéres éloignée de Terre-ferme, pour consulter quels expédiens ils avoient à prendre dans une si misérable fortune ; & ce fut

(*a*) Ou plutôt la faute d'eau.

là qu'il apprit, que le Roi des Numides avoit envoyé bon nombre de Cavalerie, pour tâcher à prendre le jeune Marius qui s'étoit si heureusement sauvé de ses mains.

Toutes les Aventures de cette Histoire ne cédent guéres aux fabuleuses de nos Romans; & si tous les Historiens n'en convenoient également, on auroit de la peine à y ajouter foi. Marius même en fit faire une description, qu'il fit peindre dans un grand Tableau qu'il dédia dans un Temple à Minturnes à son septiéme Consulat.

Cependant Sylla, qui gouvernoit à Rome avec une autorité absolue, mais tyrannique, commençoit fort à déplaire, autant peut-être au Sénat, dont il avoit entrepris la défense, qu'au Peuple qu'il étoit venu abaisser.

Les Malheurs & les tristes Aventures de Marius qui étoient sçus à Rome, joints au souvenir de ses Victoires, firent naître une vive compassion dans le cœur de tous les Romains, qui plaignoient avec assez de raison l'indignité de la Fortune de ce premier homme de la République. D'ailleurs, on juge aisément qu'on ne s'accommode pas longtems dans une Ville libre de l'Autorité suprême d'un seul: & Sylla étoit peut-être l'homme du monde qui faisoit sentir davantage à un chacun le poids de la Servitude qu'il imposoit.

Le Sénat dissimuloit encore ses sentimens; mais le Peuple ne fut plus capable de les contraindre, & donna les premieres marques de son aversion, en refusant Nonius, Neveu de Sylla, & une autre de ses Créatures, qui briguoient, je ne sçais quelle Magistrature.

Sylla reconnut alors la malveillance du Peuple; & pour lui donner quelque satisfaction, il dissimula ce chagrin, disant hautement qu'il vouloit que le Peuple Romain jouît dans toutes ses Elections d'une entiere Liberté, pour laquelle seule il étoit venu à Rome.

C'étoit pour lors le tems qu'on élisoit les Consuls; & soit que

Sylla reconnût que ses Amis étoient en petit nombre, ou que d'ailleurs il ne voulût pas mêler la force ouverte dans les Elections: car il est sûr qu'il avoit assez de troupes dans la Ville pour y être le Maître; mais on ne sçait pas toujours être également aussi méchant, qu'on est ambitieux: Sylla donc consentit, & donna les mains à l'Election de Lucius Cinna, qu'il sçavoit bien être de la Faction opposée, & dont le Caractere violent & audacieux lui étoit parfaitement connu. Il lui offrit lui-même son crédit & ses Amis, & souffrit les Sermens que lui fit Cinna, de ne se détacher jamais de ses intérêts ausquels il s'alloit lier indissolublement: Sermens, qu'il eut toujours dessein de ne jamais exécuter.

C'est en cette occasion, que Sylla donna l'une des plus grandes marques de prudence & d'habileté qu'on remarque dans tout le reste de sa Vie; car ne doutant point de la mauvaise foi de Cinna, qui n'étoit pas homme à se lier par des Sermens, & qui effectivement ne fut pas plutôt en possession du Consulat, qu'il songea à faire le Procès à Sylla, & lui suscita pour Accusateur Verginius, l'un des Tribuns du Peuple; il ne songea point à se défendre dans une Ville, où la Monarchie qu'il avoit exercée pendant quelque tems l'avoit rendu odieux, & où l'on n'auroit que trop facilement les moyens de le convaincre de beaucoup de choses contraires aux Loix.

Ainsi, prenant dans cette occasion un parti digne de son esprit & de sa réputation, il assembla le Peuple, & lui dit qu'il se ressouvenoit très-bien, qu'on lui avoit commis l'expédition contre le Roi Mithridate, dont les Conquêtes commençoient à devenir dangereuses; & que n'ayant différé de remplir sa Commission, que pour s'opposer à quelques Séditieux qui avoient voulu troubler la Ville, & lui disputer l'honneur que le Peuple Romain lui avoit fait, il alloit, toutes choses étant devenues tranquilles, achever cette Guerre Etrangere, où il espéroit de rendre le Nom Romain pleinement victorieux.

Sylla jugea fort ſagement, qu'outre la Gloire qu'il acquerroit, s'il pouvoit triompher de Mithridate, il lui reviendroit par ſon éloignement une plus particuliere conſidération parmi les Citoyens, qui, ne le voyant plus mêlé dans les Affaires Civiles, & entendant chanter ſes Triomphes, ne manqueroient point de revenir à lui, pouſſés encore par les violences qu'il étoit bien sûr que Cinna & ſes Adhérens exerceroient immanquablement.

Il s'en alla donc en Aſie, où Mithridate avoit déja laiſſé en mille endroits les marques de ſa haine pour les Romains. Il ſe rendit d'abord le Maître des Troupes de ces Provinces; & par une conduite, une valeur, & une fortune incroyable & invincible, qu'il a lui-même toujours avouée, & à laquelle il a fait bâtir pluſieurs Temples, il réprima toute la vanité du Roi de Pont; prit Athénes, par l'un des plus beaux Siéges, dont l'Antiquité nous ait laiſſé la mémoire; & donna même, dans la Priſe de cette Ville, la Reine des Muſes & des Sçavans, quelques marques de cruauté dont on ne ſçauroit bien l'excuſer; délivra quantité de Priſonniers, qu'on avoit pris avant ſa venue; punit la Révolte de quelques Provinces, qui s'étoient données d'elles-mêmes à Mithridate: châtia Fimbria, cet illuſtre audacieux, qui avoit formé une Révolte dans les Troupes Romaines; & contraignit enfin le Roi de Pont à ſe retirer dans les bornes de ſon Empire, & à ſe contenter de ſes Etats paternels, que ſon Ambition extrême lui alloit ſi fort faire étendre.

Tandis que Sylla s'occupoit ſi utilement & ſi glorieuſement pour lui & pour la République, le Conſul Cinna, ſuivant les mouvemens que ſa violence & ſon inquiétude naturelle lui inſpiroit, n'oublia rien pour relever le Parti du Peuple, dont il ſe propoſa de ſe faire Chef: & pour rendre ſon Parti plus fort, & attirer toute l'Italie dans ſes intérêts, il propoſa une Loi, qui alloit rendre tous ces Peuples égaux aux Citoyens Romains.

On ſçait que les Gracques, & pluſieurs depuis, avoient

donné à toute l'Italie le Droit de Bourgeoisie Romaine : si bien que tous les Peuples avoient les mêmes Droits & les mêmes Prérogatives que les Citoyens Romains, jouissoient du Droit de donner leurs Suffrages à l'Election des Magistrats, & par conséquent du Privilege de se faire rechercher par tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la République, dans la brigue des Emplois & des Gouvernemens. On sçait aussi, qu'avant que les Peuples d'Italie eussent cet avantage, tous les Citoyens Romains étoient divisés en trente-cinq Tribus ou Lignées, auxquelles se réduisoient dans les Elections toutes les Voix : & comme dans la grace qu'on fit aux Peuples d'Italie, on voulut conserver un avantage aux naturels Romains, on ne voulut point mêler les premiers dans ces trente-cinq Tribus, de peur que leur multitude n'absorbât le nombre des Romains, & ne leur ôtât par cette raison tout Pouvoir ; mais on fit huit autres Tribus, dans lesquelles on les rangea tous : & ces Tribus, quoique beaucoup plus nombreuses que les autres, n'avoient pourtant pas plus d'un suffrage dans les Elections ; & cela fit en tout quarantre-trois Tribus, au lieu de trente-cinq qu'il y en avoit. En effet, il n'étoit pas juste, que les Romains, qui favorisoient les Peuples d'Italie d'un si grand Privilége, ne se réservassent pas le moyen d'être les plus forts dans les Brigues : & cet expédient, de réduire tous les Etrangers sous huit Tribus, avoit été très-sagement imaginé, de peur que la Multitude, & par conséquent la Puissance des nouveaux Citoyens, ne détruisît la Dignité des anciens, & que ceux qui recevoient la grace d'être associés ne fussent plus puissans que ceux qui la faisoient *(a)*.

Cinna eut peu d'égard à la justice de cet Etablissement ; & n'envisageant que ce qui pouvoit lui être utile pour les Projets qu'il avoit formés de renverser l'ordre des Sénateurs, il pro-

(a) *Ni potentia eorum & multitudo veterum Civium dignitatem frangerent, plusque possent recepti in beneficium quàm autores beneficii.* Velleïus Patercul. Libr. II.

posa

posa de détruire les huit nouvelles Tribus, & de distribuer les nouveaux Citoyens dans toutes les autres.

On conçoit aisément que tous les Peuples d'Italie approuverent une Loi qui leur étoit si avantageuse; & Cinna s'attira par ce moyen une quantité prodigieuse d'Italiens, qui se dévouerent tous à ses volontés.

Mais le Sénat, qui prévoyoit tous les maux que ce mélange alloit causer, dont le plus grand étoit celui de voir tant de gens égaux en pouvoir aux Citoyens Romains, qui seroient tous obligés à Cinna de cette Prérogative; le Sénat, dis-je, s'opposa vivement à cette Loi: & se trouvant dans cet Ordre un peu plus de fermeté & de vigueur qu'à l'ordinaire, on y poussa la violence jusqu'à chasser Cinna de la Ville, après avoir combattu avec lui dans la Place, sous la conduite de Cneïus Octavius son Collegue. Dès qu'il fut chassé, on le déposa du Consulat, & on subrogea à sa place L. Cornélius Mérula.

Cette violence, qui étoit inouïe dans la République, & dont l'exemple étoit d'une très-dangéreuse conséquence, anima toute la fureur de Cinna, qui ne manqua point de faire publier par toute l'Italie, qu'il n'avoit été traité si indignement par le Sénat, que pour avoir soutenu les intérêts de ses Peuples; & la reconnoissance de ceux-ci les fit assembler auprès de lui dans une prodigieuse quantité. Il en composa trois cens Cohortes, dont il fit trente nouvelles Légions, outre beaucoup de Cavalerie qu'il ramassa. Tout cela, joint à l'Armée qu'on tenoit près de Nole, dont il corrompit les Officiers & les Soldats, le rendit assez fort pour marcher droit à Rome, conservant toujours toutes les marques du Consulat, dont il prétendoit qu'on n'avoit pas pu le déposer: & afin que son Parti fût encore plus considérable par un nom fameux qui lui attirât beaucoup de gens, il fit une Loi, par laquelle il rappella Marius & tous ses Adhé-

rens, & les rétablit dans tous leurs Biens, leurs Honneurs, & leurs Prérogatives.

Marius, à qui toutes ces nouvelles donnerent une joie qu'on ne ſçauroit exprimer, partit incontinent avec quelques Troupes qu'il s'étoit pratiquées parmi les Maruſiens, Peuples d'Afrique, & quelques Italiens de ſon Parti, qui s'étoient retirés auprès de lui; tout cela ne faiſant guéres plus de mille hommes.

Cette petite Armée aborda heureuſement, & en peu de tems, à un Port de Toſcane, où Marius ne fut pas plutôt deſcendu, qu'il fit promettre à ſon de trompe la Liberté à tous les Eſclaves qui viendroient ſe joindre à lui; ce qui en aſſembla un aſſez bon nombre, outre pluſieurs Payſans, & une Troupe conſidérable de Malheureux & de Criminels, qui crurent tenter fortune dans la ſituation de la République, en ſe joignant à un homme tel que Marius.

Cinna le reçut avec tous les honneurs imaginables, lui donna la qualité & l'Autorité de Proconſul par toute l'Italie, avec les Licteurs & les Faiſceaux, que Marius refuſa toujours, pour donner une idée plus pitoyable du traitement qu'on lui avoit fait, en reſtant dans l'obſcurité d'un Banni.

Cependant, Cneïus Pompeïus, Pere de celui qu'on appella depuis le Grand; Cneïus Pompeïus, dis-je, qui étoit Proconſul, & qui commandoit une Armée conſidérable autour de Rome, après avoir quelque tems balancé, pour épargner le ſang des Citoyens, combattit enfin avec vigueur celle de Cinna. L'avantage y fut égal de part & d'autre; ou pour mieux dire, les pertes y furent égales: il y périt prodigieuſement de Soldats; & la Peſte étant ſurvenue dans les deux Camps, on y reſſentit tous les maux & toutes les horreurs dont la colere des Cieux puiſſe punir les hommes.

Pompeïus lui-même en mourut; & les déſolations qui ne

diminuoient point firent prendre le dessein à Cinna d'assiéger incontinent la Ville, où commandoit le Consul Cneïus Octavius, celui-là même qui l'avoit chassé. Cet homme, qui, à beaucoup d'intelligence pour toute sorte d'Affaires, joignoit beaucoup de valeur & de sagesse, avoit une sévérité & une fermeté si inébranlable pour toutes les Loix & toutes les anciennes Coutumes de la République, que les plus grandes Révolutions, & les plus dangereuses adversités, ne purent jamais le faire résoudre à les enfreindre le moins du monde : & quand Marius & Cinna furent sur le point de prendre la Ville, il ne voulut jamais, pour se renforcer, donner la Liberté aux Esclaves; disant, qu'il ne donneroit jamais de Privilége à des Esclaves, pendant qu'il en privoit des gens tels que Marius & Cinna, pour suivre les Loix. Ce caractere peu différent de celui qu'on remarqua depuis dans Caton d'Utique, acheva de perdre les affaires : car quoique l'arrivée de Métellus Numidicus, eût apporté quelques espérances, par la confiance que les Soldats d'Octavius, & Octavius lui-même, avoient en lui, on fut cependant obligé de céder à la force ; & le Peuple, qui aimoit toujours Marius, ayant tiré hors de la Tribune aux Harangues le Consul Octavius il fut tué sur la place par quelques gens de Marius, auxquels le Peuple avoit lui-même ouvert les Portes.

Le Sénat assemblé, dans cette derniere extrémité, n'eut point d'autre ressource que d'envoyer des Ambassadeurs aux Vainqueurs, pour les supplier d'entrer dans la Ville pacifiquement, & d'épargner le sang des Citoyens. Cinna, après les avoir reçus en Consul, & leur avoir promis ce qu'il pourroit faire, entra dans la Ville avec son Armée; Marius, en dérision de ses Ennemis, ayant voulu rester à la Porte, jusqu'à ce que l'Arrêt de son Rappel fût autorisé par les formes.

Et en effet, le Peuple assemblé par ordre de Cinna procéda dans les formes au Rappel de Marius. On juge bien qu'il ne lui

refuſa pas l'entrée d'une Ville, dont il étoit le Maître. A peine quelques Lignées eurent-elles donné les Suffrages, qu'il entra brusquement, entouré d'une troupe d'Eſclaves, & des plus audacieux qui s'étoient joints à lui, & qui furent les Miniſtres de ſes cruautés, & de celles de Cinna.

Rien n'auroit jamais égalé la cruauté de cette Victoire, ſi bientôt après, celle de Sylla ne l'eût ſurpaſſée; mais cependant, tout ce qu'il y eut dans la Ville de plus élevé & de plus conſidérable périt par divers genres de Supplices. Le Conſul Octavius, cet Homme ſi droit, ſi intégre, ſi doux, & ſi entendu, fut mis à mort par ordre de Cinna. Mérula, qui à l'arrivée de Cinna s'étoit démis du Conſulat, ſe fit couper les veines; & après avoir arroſé de ſon ſang les mêmes Autels ſur leſquels il avoit ſi ſouvent ſacrifié pour la proſpérité de la République, il mourut en déteſtant les noms de Cinna & de Marius. Marc-Antoine l'Orateur, cet Homme qui fut ſurnommé le Prince de la République, & qui le fut toujours de l'Eloquence, fut tué par les ordres des Vainqueurs. Q. Catulus, qui, outre mille actions d'éclat qui le rendoient reſpectable, étoit encore célébre par la défaite des Cimbres, à laquelle il avoit ſi glorieuſement participé, & qui lui étoit pour le moins commune avec Marius, voyant qu'on le cherchoit pour le tuer, s'enferma dans un petit Cabinet où il mit le feu, & finit ainſi ſa vie, moins par l'ordre de ſes Ennemis, que de ſon plein gré.

On ne ſçauroit exprimer l'état pitoyable où ſe trouvoit la Ville dans ces tems, les plus malheureux qu'on puiſſe imaginer. Tout le monde craignoit, & on ſoupçonnoit tout le monde. Les infames Eſclaves dévoués aux violences de Marius, tuoient à la fin ſans diſtinction, & ceux qui leur avoient été déſignés, & ceux dont ils n'étoient point chargés; & après avoir coupé leurs têtes, qui étoit la marque de leur ſalaire, ils jettoient leurs

corps dans les rues, ce qui donnoit un ſpectacle horrible & effroyable. Ils voloient & pilloient dans toutes les maiſons où ils entroient, & forçoient ſans diſtinction les Filles & les Femmes de ces Malheureux, que la haine de Marius ou de Cinna avoit rendus criminels. Enfin, ils poußerent l'inſolence ſi loin, que Cinna & Sertorius, l'un des importans de ce Parti, ne pouvant plus ſupporter leur licence ni la réprimer, furent obligés de leur courre ſus, & de les tailler en piéces, après les avoir ſurpris.

Cinna, cependant, fut élu Conſul pour la deuxiéme fois avec Marius; & voilà l'accompliſſement de tant d'Oracles & de Prophéties, qui avoient promis à ce dernier un ſeptiéme Conſulat. Il ne jouit pourtant pas longtems de cet Honneur; car étant attaqué d'une pleuréſie, il mourut le dix-ſeptiéme jour de ſa Dignité, avec des inquiétudes & des mouvemens inconcevables.

Cet Homme, l'un des plus fameux qu'ait eu la République Romaine, par ſes Victoires contre les Etrangers, & par ſes mouvemens contre ſes Concitoyens; autant Ennemi du Repos & de la Paix, qui lui fut toujours funeſte, que craint par ſes Ennemis, ne fut regretté de perſonne, & laiſſa un Fils qui hérita de ſes Vertus & de ſes Vices. On ſubſtitua à ſa place Valérius Flaccus; ce qui n'empêcha pas que Cinna ne reſtât ſeul Maître en Italie. Quel Maître! qui l'avoit ſi barbarement remplie de Sang & de Supplices!

Cependant Sylla reçut en Achaïe la plus grande partie de ceux qui avoient évité la mort en Italie, & qui allerent chercher auprès de lui un aſyle. Il les reçut avec la joie d'un Homme qui n'avoit eu aucune part à l'effuſion du Sang, & qui ſe rendoit glorieux par de continuelles Victoires, qui réduiſirent Mithridate à l'état de Suppliant: & quoique peut-être Sylla eût été en état de pouſſer plus loin ſa bon-

ne fortune ; & de détruire totalement ce Roi. Rome qui gémissoit sous les violences de Cinna, & du jeune Marius qui avoit succédé à son Pere dans sa haine pour le Sénat ; Rome, dis-je, toute la Noblesse, & son Ambition particuliere, le porterent à hâter la conclusion de la Paix avec Mithridate : & après avoir laissé Luculle en Bithynie, & avoir reçu, le premier de tous les Romains, des Ambassadeurs des Parthes, avec lesquels il soutint avec tant de dignité la réputation Romaine, il prit avec son Armée le chemin d'Italie.

Ses Amis publierent son retour avec transport, & l'on loua sur-tout sa modération, qui, quoique ses Ennemis occupassent depuis trois ans par une usurpation insoutenable toute l'Italie, ne lui permit pas d'aller les en chasser ; croyant qu'il étoit de son devoir de détruire les Ennemis étrangers, avant que de venger ses Citoyens ; & il faut avouer que cette conduite est sans contredit l'endroit de la Vie de Sylla qui mérite plus de louanges.

Cette Armée de trente mille hommes, que Sylla conduisoit, n'étoit pas encore arrivée, quand la Sédition se glissa dans celle de Cinna. La fermeté de ce dernier ne lui permit jamais de plier ; & voulant en user avec des Troupes mutinées, comme il auroit pu faire dans un tems auquel il en auroit été parfaitement le Maître, il alluma leur rage & leur fureur. Ils se jetterent sur lui, sans considération ; & par une punition dont ses Crimes le rendoient pour le moins digne, ils le tuerent dans son troisiéme Consulat. On a dit de lui, qu'il osa entreprendre ce qu'un homme de bien n'auroit jamais osé ; mais qu'il acheva ce qu'on ne sçauroit achever sans une très-grande valeur. Il fut téméraire dans ses Conseils, mais toujours intrépide dans l'exécution.

Cependant Sylla aborda en Italie avec ses trente mille hommes, qui devoient avoir affaire à plus de cent mille, qui étoient

dans la Campanie, ſous les ordres du jeune Marius, de Carbo, & des deux Conſuls Scipion & Norbanus; outre Sertorius, qui étoit peut-être le meilleur Général d'eux tous. Il traverſa toute la Calabre, & toute la Pouille, avec une Diſcipline ſi merveilleuſe, que toute ſon Armée n'y fit point le moindre dégât, ni le moindre déſordre; & tous ces Peuples béniſſoient ſans ceſſe les ordres du Chef, qui s'intéreſſoit avec tant de ſoin à leur félicité.

Il ne fut pas plutôt entré dans la Campanie, qu'il vit groſſir ſon Armée tous les jours par l'arrivée de tout ce qu'il y avoit à Rome de Nobleſſe & d'honnêtes Gens, qui n'avoient pas oſé ſe déclarer. Il défit, avec beaucoup de bonheur, auprès de Capoue, le Conſul Norbanus, joint au jeune Marius, & il leur tua plus de ſix mille hommes.

Il députa enſuite à Scipion, l'autre Conſul, pour le prier de tâcher à terminer paiſiblement les Guerres Civiles; ſoit que ſon deſſein fût effectivement tel, ou qu'il voulût retarder, pour avoir le tems de ſéduire & de corrompre leurs Troupes, qui étoient de beaucoup ſupérieures en nombre aux ſiennes: & en effet, comme la Négociation tira en longueur, les Soldats des deux Armées ſe parlerent dans le tems de la Suſpenſion d'Armes; & ceux de Sylla gagnerent ſi bien ceux de Scipion, qu'un jour que Sylla s'approcha du Camp du Conſul avec vingt Enſeignes ſeulement, toute l'Armée de Scipion vint ſe rendre à lui, & lui livra le Conſul lui-même.

C'eſt ici que Sylla marqua une douceur & une clémence bien propre à gagner le cœur de ſes Ennemis; car il renvoya Scipion ſans lui faire aucun mauvais traitement, & ſans exiger rien de lui. Il en uſa de même à l'égard de Sertorius, & de quelques autres, qui éprouverent le même ſort que le Conſul.

Carbo, l'un des Chefs les plus conſidérables du Parti du Peu-

ple, fut fait Conſul pour la troiſiéme fois avec le jeune Marius, qui n'avoit encore que vingt-ſix ans, mais qui s'étant trouvé en pluſieurs occaſions, où il avoit commandé avec beaucoup de valeur & de conduite, s'étoit acquis une réputation qui l'élevoit même au-deſſus du Conſulat. Ces deux Conſuls furent derechef vaincus par les Troupes de Sylla, qu'ils forcerent à combattre. Marius fut obligé de ſe retirer à Preneſte, où il ſe fortifia. Avant qu'il y fût arrivé, le Préteur Damaſippus, homme d'une humeur ſanguinaire, avoit fait tuer par ſon ordre à Rome, Domitius Scévola, ſouverain Pontife, & fameux Juriſconſulte. Il fit tuer C. Carbo, qui avoit été Préteur, & qui étoit Frere du Conſul; Antiſtius qui avoit été exilé; & quelques autres, qu'il condamna comme des Fauteurs du Parti de Sylla. On ne doit pas omettre la belle action de Calpurnie, Fille de Beſtia (*a*), & Femme d'Antiſtius, qui, en même tems qu'on exécutoit ſon Mari, ſe poignarda elle-même, pour ne pas lui ſurvivre: Exemple de l'amour conjugal, rare en tout tems, mais qui doit paroître encore plus prodigieux dans le nôtre.

Cependant Sylla jouiſſoit à peine des douceurs de ſa Victoire, quand il apprit que Téléſinus, Chef de quarante mille Samnites, tous de la derniere bravoure & de la plus obſtinée valeur, s'approchoit pour ſecourir Marius; moins, ſans doute, par un deſir de ſervir ce Général, que pour pouvoir perdre les Romains les uns par les autres. Il s'approcha juſqu'au Camp de Sylla, qui avoit laiſſé Ofella pour aſſiéger Marius à Preneſte. Les deux Généraux, j'entens Sylla & Téléſinus, ne firent pas de longs mouvemens, & ils en vinrent bien vîte à la Bataille. Ce fut près de la Porte Coline, qu'elle ſe donna (*b*); & jamais l'on ne vit tant de valeur, & tant de fermeté, qu'on en remarqua dans ces deux Armées. Elles étoient animées par leurs Chefs, qui étoient tous deux très-excellens Généraux.

(*a*) Piſo. (*b*) Le premier Novembre.

Téléſinus

Télésinus joignoit à une fierté intrépide une Science militaire, dans laquelle il surpassoit peut-être Sylla. Il parcouroit tous les rangs de son Armée, en criant « que c'étoit-là le dernier jour » des Romains, que leur Cruauté & leur Ambition insatiable » avoit enfin trouvé sa fin ; & qu'il étoit tems de détruire cette » Ville, qui nourrissoit les Tyrans de l'Italie, & de tout le » reste de la Terre : que le seul moyen de chasser, & de se dé- » faire de ces Loups ravisseurs de la Liberté publique, étoit de » couper la Forêt qui leur servoit de retraite. » En effet, jamais Rome n'a couru un plus grand danger ; & tous les Historiens assurent, que celui qu'elle courut après la Défaite de Cannes étoit inférieur à celui-ci. Sylla, qui connoissoit parfaitement le péril, n'oublia rien pour s'en garantir, & les siens, & sa Patrie. Tous ses efforts furent pourtant au commencement inutiles ; & l'Aile gauche de son Armée, où il étoit lui-même, plia d'abord, & fut mise en fuite. Ce fut vainement que Sylla, rassemblant tous les mouvemens de son courage, voulut rallier les Troupes effrayées : ses prieres, & ses menaces, ne purent être écoutées, & rien ne fut capable d'arrêter des Soldats épouvantés, qui entrainoient Sylla malgré lui. Les Ennemis firent des cris de joie si grands qu'ils penserent mettre en fuite le reste des Romains, & qu'Ofella, qui tenoit Marius assiégé, croyant tout perdu, voulut plus d'une fois abandonner le siége.

Mais Crassus, qui commandoit l'Aile droite, & dont les Troupes se trouverent plus fortes & moins timides, soutint vigoureusement le choc des Ennemis ; & après avoir quelque tems essuyé leur attaque, il les attaqua à son tour, & les poussa si vivement, qu'il les mit tous en fuite, après en avoir tué un grand nombre : & conservant une rare prudence dans une action si tumultueuse, il envoya, dès qu'il vit les Ennemis fuyans, une partie de ses Troupes au secours de Sylla, qui

avoit eu toutes les peines du monde à regagner son Camp, & à abandonner ses lâches Fuyards, qui l'auroient entraîné encore bien loin, s'il ne se fût sauvé adroitement de leurs mains. Cependant Crassus poursuivit sa Victoire, & secondé par Sylla, qui, avec les Troupes qu'il lui avoit envoyées, & quelques autres qu'il avoit ralliées, attaqua les Ennemis par un autre côté, il acheva de rendre la Défaite complette : & tous plierent, au moment qu'on apprit que Télésinus avoit été tué, en tâchant d'animer ses Soldats. En effet, son corps fut trouvé dans la mêlée, & son visage conservoit plutôt l'image d'un Vainqueur que d'un Mourant (*a*). C'est pour lors que tout céda à la bonne Fortune de Sylla, & qu'un Corps de trois mille hommes lui ayant envoyé demander la vie, il la leur promit, à condition, qu'avant que de se rendre à lui, ils feroient quelques dommages aux leurs. Ces trois mille hommes, pour satisfaire Sylla, se jetterent sur leurs gens, en tuerent une quantité prodigieuse, & se rendirent ensuite à Sylla, avec trois mille autres, qu'ils amenerent avec eux. Mais le Général Romain, oubliant ici sa parole, & se laissant aller au penchant qu'il avoit toujours à la cruauté après la Victoire, les fit assembler tous six mille qu'ils étoient dans le Parc des Lices (*b*) & donna ordre qu'on les fît tous égorger, tandis qu'il fit assembler le Sénat dans le Temple de Bellone, qui étoit tout près du lieu de cette exécution. Il parla aux Peres Conscripts, pour leur donner part de ses Victoires, & pour leur apprendre les faveurs qu'il avoit reçues des Dieux par la Défaite totale des Etrangers & des Séditieux ; & à peine avoit-il un peu avancé sa Harangue, que les cris pitoyables & les heurlemens affreux des six mille personnes qu'on égorgeoit émurent & épouvanterent terriblement tout le

(a) *Victoris magis quàm morientis vultum praferens.*

(*b*) Lieu où l'on faisoit courir les Chevaux.

Sénat, qui n'étoit point instruit de cette étrange tuerie. Mais Sylla, continuant froidement son Discours, *N'ayez point d'attention*, leur dit-il, *aux cris de quelques malheureux Criminels, qu'on exécute par mes ordres.* Cette acte de cruauté, soutenu si froidement, fit connoitre à tout le monde ce qu'on devoit attendre d'un tel Maître, chacun regréta les cruautés de Marius, qui n'étoient pas comparables à celles qu'on alloit éprouver : & au lieu que Marius étoit sévere, froid, cruel, autant avant qu'après la Victoire, Sylla au contraire, doux & humain dans la Guerre, étoit impitoyable & de la derniere Barbarie dans la Paix & après la Victoire. Tels étoient les murmures inutiles de toute la Ville, qui ne firent point changer de face aux malheurs publics, qui allerent dans la suite toujours en augmentant.

Cependant le jeune Marius, s'étant sauvé de Preneste par des trous qu'il avoit fait pratiquer dans la terre, fut tué, dit-on, par quelques-uns des siens qui le trahirent. Quelques autres ont écrit, qu'il voulut mourir avec un Frere de Télésinus, en combattant l'un contre l'autre. De quelque maniere qu'il soit mort, la suprême Puissance de Sylla commença pour lors, & du jour qu'il apprit cette nouvelle, il prit le surnom d'*Heureux*. On peut par-là juger combien il estimoit cet Ennemi, qui, quoique jeune & malheureux, s'est fait une assez grande réputation pour n'être point obscurcie par le grand éclat du Nom & de la Gloire de son Pere.

L'heureux Sylla institua pour lors & fit célébrer des Jeux dans le Cirque, en mémoire de la Défaite de Télésinus, & de son propre Bonheur; & il auroit pris justement le nom d'Heureux, si, immédiatement après cette Victoire, il eût lui-même cessé de vivre, & épargné par

ſa mort tout le Sang que ſa Cruauté lui fit répandre (*a*).

Tout ayant donc cédé au Vainqueur, & quelques-uns de ſes Lieutenans ayant achevé de défaire les malheureux débris du Parti de Marius, la Ville parfaitement ſoumiſe, tous les Maux civils paroiſſoient devoir être finis, & la Dictature dont on honora Sylla ſembloit devoir le ſatisfaire & le dédommager de ſes fatigues; mais ce fut juſtement pour lors, qu'on apprit que ſes Vengeances alloient commencer, & que la Puiſſance dont il étoit revêtu alloit remplir la Ville de malheurs & de ſang.

Cette Dictature, dont on n'avoit point d'exemple depuis plus de cent vingt ans, & que les Romains avoient toujours, avec aſſez de raiſon, plus appréhendée qu'eſtimée: cette Dictature, dis-je, qui n'avoit été établie dans les premiers tems de la République, que pour délivrer les Citoyens des périls preſſans, & qui exigeoient une Autorité ſuprême, donna à Sylla le moyen d'inventer le premier le terrible nom de Proſcription, dont on n'avoit juſqu'alors aucun Exemple dans la République.

Qui pourra décrire les cruautés qu'on exerça dans la Ville? Chacun pouvoit tuer ſon Ennemi. Le ſang couloit dans la Ville, dans les ruiſſeaux: mille & mille Malheureux étoient ſacrifiés ſans ordre, ſans régle, & ſans procédure; & l'on ne voyoit point que les déſordres duſſent finir, quand Confidius dit fort librement: » Sylla, faites donc qu'on ne » tue pas tout, ſi vous voulez commander à quelqu'un; » car de la maniere qu'on s'y prend, vous ne commande» rez bientôt plus qu'aux murailles; » & c'eſt pour lors que Sylla, pendant trois jours, fit afficher les funeſtes Tables où deux mille Sénateurs ou Chevaliers Romains

(*a*) Car outre les ſix mille hommes qu'il fit égorger dans le Parc des Lices, il en fit encore paſſer par le fil de l'épée douze mille à Preneſte.

furent proscrits : encore Sylla ajoûta-t-il que c'étoient-là tous ceux dont il avoit pu se ressouvenir sur le champ, & qu'il se réservoit la punition des autres qui lui reviendroient dans l'esprit.

On vit alors mourir Carbo, Solanus, Venuleïus, le Frere de Marius, & une infinité d'autres Illustres, qu'on fit mourir d'une maniere qualifiée, & avec des Supplices extraordinaires. Rien ne pouvoit sauver un Homme, qui avoit été écrit dans ces fatales Tables, Point d'Asyle, point de Temple, point de Lieu sacré, point de Service, point d'Amitié, point de Parenté : ceux qui auroient eu assez de pitié pour en vouloir secourir quelqu'un, devenoient proscrits eux-mêmes; & ni le Sang, ni la Nature, ni le Droit des Gens, ne furent plus à Rome d'aucune considération. Les Biens des Proscrits furent confisqués & donnés aux Amis de Sylla. Ce Jardin fit proscrire un tel : sa belle Maison en fit proscrire un autre. On récompensoit les Services par la mort des Innocens. Les Charges étoient données selon la volonté du Vainqueur, auquel on avoit donné un Pouvoir suprême & universel avec le nom de Dictateur.

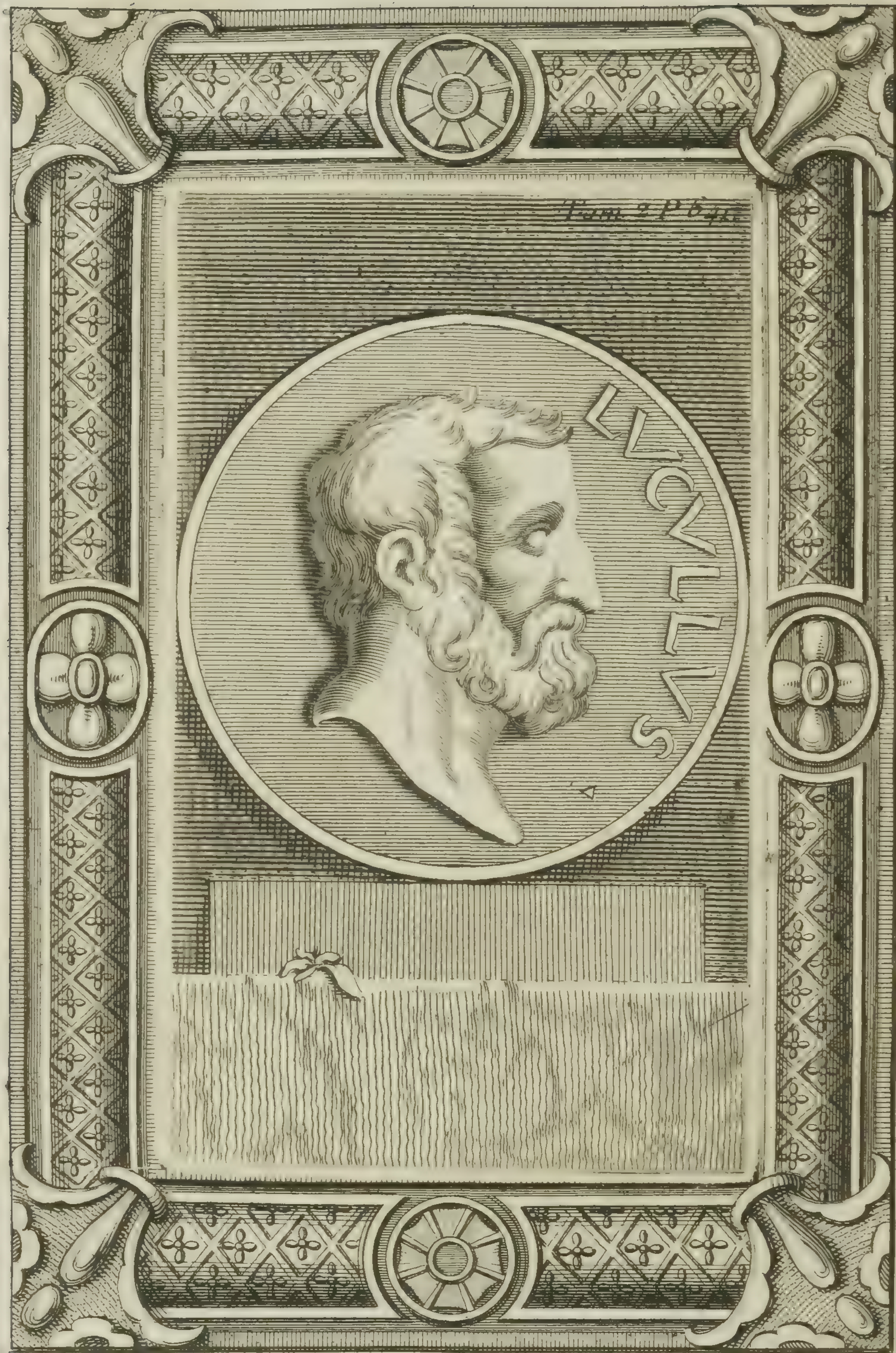
Je doute qu'on puisse se faire une juste idée de tous ces désordres, qui sembloient ne devoir jamais finir, quand tout d'un coup Sylla, par un retour inespéré, ennuyé de Vengeance, de Pouvoir, de Sang, & de Commandement; moins peut-être par modération, & par grandeur d'Ame, comme on l'a toujours publié, que par Inquiétude; s'avisa de quitter sa Dictature & l'Empire, & de remettre le Commandement entre les mains des Consuls : Changement prodigieux, qui rendit dès ce jour Sylla l'Idole des Romains. On oublia tout le sang de la Proscription, pour ne se ressouvenir que de la Liberté rendue; & on vit en lui l'exemple

d'un Usurpateur le plus violent, & le plus sanguinaire, mort paisiblement dans son lit, aimé & adoré de tous les Citoyens.

Si Sylla avoit toujours été bon Républicain, on l'auroit moins aimé, que quand, après avoir subjugué sa Patrie il lui a plu de lui rendre la Liberté.



CONSIDÉRATIONS
SUR
LUCULLE.


Tom. 2 P. 641.
LVCVLLVS



CONSIDÉRATIONS
SUR
LUCULLE.

IL est constant que la Vertu ſeule ne peut faire parvenir un grand homme au dernier degré d'Elévation, ſoit que la Corruption générale ait infecté notre goût, ou qu'effectivement les Vices relévent les Vertus. A conſidérer les Héros des ſiécles paſſés, ne diroit-on pas qu'ils ne doivent toute leur Gloire qu'à des Vices heureux?

Alexandre, pour avoir oſé attaquer avec une poignée de gens les plus formidables Puiſſances de l'Aſie, eſt regardé comme le modéle des Héros; & ce n'eſt qu'à ſon heureuſe témérité, qu'il doit cet Avantage.

Si l'Ambition n'eût pas porté le Grand Jules à répandre le plus beau Sang de Rome, s'il n'eût point enfanté un Projet ſi vaſte & ſi injuſte, ſeroit-il aujourd'hui le premier des hommes?

On peut faire à Luculle un reproche à mon ſens bien glorieux. Il manqua de défauts: il ne ſçut point être vicieux; & il eût ſervi de modéle à Céſar, s'il eût été plus ambitieux, ou plus téméraire. Il fut toujours juſte & modéré: on le trouva par-tout bon Fils, bon Frere, bon Ami, bon Citoyen, bon Soldat, & bon Général. Il ſçut toujours remplir ſes Devoirs; ennemi de l'Injuſtice: de la Brigue, & des Partis, & libre d'Ambition: Vices, dont les plus grands hommes de ſon ſiécle

ne rougiſſoient point, & que Cicéron appelle les Vices du Tems, & non point des hommes (*a*).

Je ne ſçais ſi l'on pourroit trouver ailleurs un plus honnête homme que lui. Quelques traits de ſa Vie, qui méritent le plus nos Conſidérations, juſtifieront l'idée que je me ſuis faite de ce Romain.

Lucius Licinius Lucullus étoit de la noble Famille des Liciniens, dont la Branche Patricienne produiſit le riche Craſſus, & Macer. Pour lui, il étoit de la branche Plébéïenne. On ſçait que les plus grandes Maiſons Romaines étoient quelquefois partagées, pour être en état d'obtenir le Tribunat du Peuple, qui étoit l'Emploi de la République le plus conſidérable après le Conſulat, ſur lequel même il avoit quelques avantages.

Luculle étoit Fils de cette fameuſe Cécilia, qui deshonora ſa Maiſon par les déſordres de ſa vie. Il avoit la phyſionomie belle & ſes manieres civiles & honnêtes prévenoient tout le monde en ſa faveur. Son éloquence vive & naturelle parut contre les Délateurs de ſon Pere, qu'il accuſa avec beaucoup de force; & ayant achevé de déterminer le Peuple à l'élever aux Magiſtratures, il fut déſigné Edile, qui étoit le premier degré par où il falloit néceſſairement monter. Il ne voulut pourtant jamais accepter cette Charge, avant qu'on l'eût donnée à ſon Frere; & le Peuple, impatient de le ſatisfaire, fit, contre les Loix du bon Gouvernement, ſon Frere & lui Ediles en même tems.

Les Graces du Peuple ſont toujours promptes, & le plus ſouvent peu judicieuſes: il n'arrive jamais qu'elles ſoient durables. Ce Peuple qui aimoit alors Luculle, le maltraita dans le tems qu'il méritoit davantage ſes Récompenſes.

Sylla avoit déja aſſez d'Autorité dans le Sénat pour en être eſtimé le premier, & commençoit à ſe rendre Maître de Rome, & Ennemi du Peuple, qu'il vouloit abaiſſer, dont il ne

(a) *Non vitia hominis, ſed vitia ſæculi.*

pouvoit souffrir le monstrueux & extravagant Pouvoir, & qu'il regardoit d'ailleurs comme le plus grand obstacle à ses Projets. Il vit les engagemens, où Luculle alloit entrer avec le Peuple, qui venoit de le désigner Edile; & il crut qu'il devoit tâcher de mettre dans ses intérêts un homme, qui pouvoit nuire au Sénat, en s'attachant au Parti du Peuple.

Ce fut cette raison, qui obligea Sylla à rechercher l'Amitié de Luculle; & il ne lui fut pas mal-aisé, étant le premier & le plus puissant homme de la République, de s'attacher un jeune homme, qui envisageoit dans cet attachement tous les avantages qui pouvoient le tenter.

Il devint le plus intime Ami de Sylla, qui lui confia ses Affaires les plus importantes; & ce fut lui, que Sylla envoya en Egypte & en Libye, pour chercher un secours de Vaisseaux, pendant que l'Armée Navale de Mithridate l'assiégeoit à Athénes.

Ce fut dans ce Voyage, que Luculle donna une leçon de ponctualité & de diligence à tous ceux qui sont envoyés pour les Affaires publiques dans les Pays étrangers. Il étoit jeune, & comme il n'avoit jamais été en Egypte, les Memphis, les Pyramides, & les autres Raretés de ce Royaume, qu'on appelle Merveilles, auroient pu raisonnablement arrêter un homme aussi curieux que lui; mais il répondit à quelques-uns de ses gens qui l'en sollicitoient, que cela convenoit à ceux qui voyageoient pour leur plaisir, mais non pas à un homme qui étoit pressé d'amener du secours à son Général assiégé.

Il fut assez heureux pour ramasser un grand nombre de Vaisseaux, dont il composa un Corps d'Armée considérable, avec lequel, en revenant joindre Sylla, il fut obligé de combattre Mithridate qui vouloit empêcher cette jonction. Les avantages, qu'il remporta toujours dans ces petites occasions sur cet Ennemi fameux, ne laisserent pas de donner une haute idée de sa Valeur & de sa Conduite, & lui firent concevoir à lui-même de secrets pressentimens du bonheur qu'il auroit un jour contre ce Prince.

Il n'eût pas plutôt joint Sylla, que ce Général, pressé par les Entreprises de Marius & par les Lettres de tous ceux de son Parti, fut obligé de conclure une Paix avec Mithridate, qu'on prévit bien ne devoir pas être de longue durée. Il s'en retourna en Italie, & laissa Luculle en Asie, où il le commit principalement à la levée d'une Imposition de vingt mille talens (*a*); somme extraordinaire, à laquelle la Province d'Asie avoit été condamnée en punition de sa Révolte. Cette Commission, quelque odieuse qu'elle fût par elle-même, donna occasion à Luculle de montrer sa douceur naturelle, en adoucissant autant qu'il le pouvoit, la rigueur de ses ordres; & ne les exécutant qu'avec beaucoup de modération.

Mais, ce que je trouve de plus heureux dans les Emplois, où Sylla mit Luculle en Asie, fut son éloignement des Affaires Civiles, qui le dispensa d'avoir part aux désordres, aux violences, à l'effusion du sang des Citoyens, & à cette horrible Proscription qui fut si funeste aux Romains.

On verra ailleurs les progrès & la fin de ces Guerres, où Sylla demeura victorieux (*b*).

Cependant, quelque éloigné de Rome que fut Luculle, Sylla ne laissa pas en mourant de lui donner la plus grande marque de son estime, en l'instituant Tuteur de ses Enfans, préférablement à Pompée, avec lequel il avoit de si grandes liaisons. Pompée souffrit avec chagrin cette derniere volonté de Sylla, dont l'estime entraînoit la conviction du mérite; & il conserva toujours un souvenir ulcéré de cette préférence, qui fut la premiere & peut-être la seule cause de l'inimitié qui dura toujours entre lui & Luculle.

Ce fut après la mort de Sylla, que Luculle fut élu Consul avec M. Cotta; & ce fut pendant son Consulat, qu'il commença de montrer ses plus éclatantes Vertus.

Pompée se rendoit illustre en Espagne, par des Exploits peu

(*a*) Douze millions d'or. (*b*) Voyez ci-dessus les *Affaires de Marius & de Sylla.*

considérables en effet, mais qui paroissoient à Rome l'être beaucoup, par le soin qu'il prenoit d'en mander un détail magnifique, & par le récit intéressé qu'en faisoient quelques-uns de ses Amis, qu'il avoit renvoyés de son Armée pour ce sujet. Luculle en avoit dans le fond de l'ame une secrette jalousie. Leur froideur, qui avoit commencé d'abord après la mort de Sylla, devint inimitié : il ne put entendre les louanges qu'on donnoit à Pompée, sans sçavoir précisément s'il les méritoit; & il souhaita d'avoir quelque occasion d'effacer toute sa Gloire.

La Province Gauloise, (on entend celle qui comprend la Lombardie,) qui lui échut par le sort, convenoit peu à son dessein : elle étoit paisible, & rien n'y pouvoit survenir d'assez considérable pour l'occuper glorieusement.

Les mouvemens de Mithridate en Asie réveillerent son Ambition & ses desirs. Ce Prince avec lequel Sylla n'avoit fait qu'une Paix peu solide, par la nécessité où il s'étoit trouvé de passer en Italie, n'eût pas plutôt ramassé des forces, qu'il recommença la Guerre, sans chercher même de prétexte à ses hostilités. Le peu qu'il y avoit de Troupes Romaines dans ces Pays-là y fut d'abord fort maltraité ; & les Provinces, peu contentes des Officiers, & ruinées par des Exacteurs, firent peu de résistance.

On apprit à Rome avec chagrin les commencemens de cette Guerre : les progrès des Ennemis furent grossis par l'éloignement ; & l'on en craignit, avec quelque sujet, des suites dangereuses. Luculle apprit tout cela, avec d'autant plus de joie, que se trouvant Consul, il forma le dessein de se faire donner le Commandement de l'Armée qu'on enverroit contre ce Prince. Les succès heureux qu'il avoit eus dès le tems qu'il servoit sous Sylla, quoique peu importans, l'avoient assez flaté, pour lui faire croire qu'il en triompheroit un jour.

Il prit les plus fines mesures qu'on pouvoit prendre, pour n'être pas traversé dans ce dessein. Il fit donner satisfaction à Pom-

pée, qui se plaignoit en Espagne de quelques duretés du Sénat, & qui menaçoit de tout quitter, & de ramener son Armée en Italie; craignant, que si Pompée revenoit avec une Armée victorieuse, l'on ne fût pas en état de lui refuser ce qu'il voudroit demander.

On ne sçauroit croire combien Pompée fut surpris, quand il sçut que Luculle seul avoit pris son parti dans le Sénat, & qu'il lui avoit fait obtenir tout ce qu'il demandoit. Ignorant les desseins de ce Consul, il ne sçavoit à quoi attribuer les marques de bienveillance que lui donnoit un homme dont il sçavoit bien qu'il ne pouvoit pas être aimé: il s'imagina mille raisons bizarres & extraordinaires, que sa Politique & son Amour propre lui suggérerent, toutes également éloignées de la vérité.

On reçut pendant ce tems à Rome les nouvelles de la mort d'Octavius, Gouverneur de Cilicie. Le Gouvernement étoit assez considérable par son revenu, & cette raison porta plusieurs personnes à tâcher de l'obtenir. Luculle l'estima peu par cet endroit, mais parce que la Cappadoce lui étoit jointe. Il ne douta point, que s'il pouvoit l'obtenir, le Commandement de l'Armée contre Mithridate ne lui fût infailliblement accordé: il résolut donc de le briguer; & je dois ici faire remarquer l'état du Peuple Romain, auprès duquel on briguoit toutes les Charges & qui étoit pour lors entiérement gouverné par Céthégus.

Cet homme étoit d'une illustre Naissance, & fort agréable de sa personne. Il avoit l'esprit remuant, & ne manquoit pas de fermeté, pour pousser à bout une entreprise. Il avoit affecté depuis longtems de condamner les duretés dont le Sénat usoit quelquefois envers le Peuple: il avoit soutenu avec vigueur quelques Droits, dont le Sénat avoit supprimé l'usage: & par une liberté qu'on ne trouve que dans une République, il censura toujours avec fierté; tous ceux qui agissoient avec moins de respect pour le Peuple.

Il étoit d'ailleurs fourbe achevé, dissimulant quand il falloir

les injures, & ne manquant jamais de prétexte ſpécieux pour exécuter ſes entrepriſes. Au reſte, brave de ſa perſonne, abandonné à toute ſorte de débauches: aimant la licence pour lui, & la ſouffrant volontiers dans les autres: qualités vicieuſes, mais agréables à un Peuple libre, auprès duquel il s'acquit tant de crédit, qu'il diſpoſoit de ſes ſuffrages. Les premieres Magiſtratures n'étoient accordées qu'à ceux qu'il déſignoit, & les Sénateurs du plus haut rang, & du mérite le plus diſtingué, étoient obligés de briguer ſa faveur, pour obtenir celle du Peuple.

Ce que je trouve de plus fâcheux pour les honnêtes gens, c'eſt que Céthégus étoit gouverné par Præcia, fameuſe Courtiſane, ſi connue à Rome par ſes débauches. Cette Femme, après pluſieurs Galanteries, ſe fit aimer de Céthégus, qui paroiſſoit d'un caractere peu propre à en devenir auſſi éperdument amoureux qu'il le devint en effet: mais par une fatalité invincible, commune même aux grands hommes, il n'agiſſoit plus que par les volontés de Præcia; ſi bien qu'il falloit s'adreſſer à elle, pour obtenir tout de Céthégus, & qu'il falloit s'adreſſer à Céthégus, pour obtenir tout du Peuple. Etrange état de la République Romaine, dont les Elections, & toutes les Affaires les plus importantes, étoient l'ouvrage de la foibleſſe d'un homme vicieux, pauvre & diſſolu, & du caprice d'une Femme artificieuſe & proſtituée!

Il fallut pourtant que Luculle, Ennemi naturellement de Céthégus, par le peu de reſſemblance qu'il y avoit entre leurs mœurs & leur conduite, même par la vivacité avec laquelle le premier avoit quelquefois réprimé la hardieſſe impétueuſe de l'autre, qui, ſous l'appui & la protection du Peuple, propoſoit ſouvent des choſes très-pernicieuſes & très extraordinaires: il fallut, dis-je, que Luculle cherchât quelque voie d'Accommodement avec lui, dans le deſſein où il étoit d'avoir le Gouvernement de Cilicie.

Il ne crut pas qu'il y eut de plus sûr moyen, que de faire

quelques honnêtetés à Præcia , qu'elle prit pour des avances de Galanterie , dont elle fut d'autant plus flatée , que le mérite de Luculle étoit généralement reconnu de tout le monde , & que jusqu'alors il avoit moins paru se soucier d'un commerce galant. Præcia répondit aux honnêtetés de Luculle , d'une maniere à le rendre content : son Accommodement avec Céthégus fut bientôt fait ; & cet Amant aveuglé , qui croyoit de bonne foi tout ce que vouloit lui dire sa Maitresse , loua par-tout le mérite de Luculle , sollicita pour lui le Peuple , & lui fit enfin donner le Gouvernement de Cilicie.

Il ne lui fut pas difficile ensuite d'obtenir le Commandement de l'Armée contre Mithridate : le Peuple , dont il étoit estimé , & qui venoit de l'entendre louer si hautement par Céthégus , le lui donna unanimement. D'ailleurs , qui auroit pu à Rome lui disputer cet Emploi ? Il avoit pris soin d'arrêter Pompée en Espagne , où il étoit heureusement occupé pour la République ; & Métellus , dont le nom étoit à la vérité en vénération , étoit déja si vieux , qu'il se reconnoissoit lui-même incapable d'une Expédition si importante.

Luculle partit donc Général de l'Armée contre Mithridate , avec quelques Troupes Italiennes , qu'il joignit à celles qui étoient restées dans la Province , il remit bientôt parmi elles l'ordre de la Discipline Militaire , d'où Fimbria avoit laissé sortir ses Bandes qu'on appella depuis sa Révolte *Bandes Fimbrianes ;* & sans trop s'arrêter aux Affaires particulieres de son Gouvernement , il s'attacha à affoiblir Mithridate , qui avoit déja fait d'assez grands progrès.

Mithridate étoit déja dans un âge avancé , quand Luculle commença cette Guerre. Il avoit dépouillé le Roi de Bithynie , & Ariobarzane Roi de Cappadoce , conquis toute la Gréce , & toutes les Isles , excepté celle de Rhodes. Il avoit très-souvent fait des irruptions dans les Provinces Romaines , où il avoit combattu avec succès. Fameux par mille actions d'éclat , par sa Conduite ,

Conduite, & sa Valeur; si Ennemi de Rome, qu'il fit exécuter dans un jour l'ordre qu'il avoit donné dans tous les Etats qui lui étoient soumis, de faire mourir cent mille Romains; occupé du métier de la Guerre, dont il faisoit ses principales délices; instruit mieux que nul autre à profiter de la Victoire & de ses avantages; & trouvant dans l'étendue de sa capacité des ressources à ses plus grandes adversités. D'ailleurs, dissimulé, défiant, jaloux, & cruel jusqu'à l'inhumanité; d'un génie étendu, vaste, & plus capable de nuire que de servir.

Tel étoit Mithridate, auquel on opposa Luculle, jeune homme, qui avoit peu servi à la guerre, & qui montra pourtant par le succès, que la Vertu & la Conduite sont plus l'ouvrage du naturel & du génie, que du tems & de l'expérience.

Le premier endroit, par où il commença ses Victoires, fut le secours qu'il donna à son Collegue Cotta, qui, ayant obtenu le Commandement d'une Armée Navale pour garder les Côtes de la Propontide, & désirant de faire quelque Exploit avant que Luculle, occupé à régler quelques Affaires de sa Province, pût être arrivé, s'avisa de présenter la Bataille à Mithridate, tant par Mer que par Terre: car comme il étoit Consul, toutes les Troupes lui obéissoient. L'envie ridicule, qui lui avoit fait souhaiter de vaincre tout seul, lui fut funeste. Il fut battu de toutes les manieres: il perdit soixante Vaisseaux, & un grand nombre de Soldats de l'Armée de Terre; & il resta de plus assiégé par Mithridate dans Calcédoine, sans espérance d'aucun autre secours, que de celui que voudroit lui donner Luculle. Le dessein envieux de Cotta ne lui fut pas inconnu; mais il en eut plus de pitié, qu'il n'en conçut de colere. Il marcha donc à son secours, nonobstant les conseils de tous les Officiers de son Armée, qui, irrités contre Cotta, tâchoient de persuader à Luculle d'entrer dans le Pont, que Mithridate avoit laissé dépourvu, & où même Archelaüs, jadis Lieutenant de ce Roi, & pour lors transfuge dans l'Armée Romaine, l'assuroit qu'il trouveroit tous les Peuples

portés à la Rébellion. Il répondit même fort généreusement à tous ces solliciteurs, qu'il estimoit mieux sauver un Citoyen Romain, que de s'emparer de tous les Etats des Ennemis ; & sans aucun ressentiment contre son Collegue, il alla le secourir avec tout le succès qu'il pouvoit espérer.

Il poursuivit ses Avantages contre Mithridate, qui, ayant quitté Calcédoine, alla assiéger Cyzique, avec beaucoup de vigueur, & avec d'autant plus d'espérance de la prendre, qu'il seroit difficile de la secourir. Cependant, Luculle l'obligea d'en lever le siége, par une conduite si adroite, que ce Prince, le plus rusé homme de Guerre de son tems, en conçut tant de jalousie, qu'il voulut tenter le sort d'une Bataille, pour se venger de ce jeune Général, qui lui avoit si souvent donné le change par de fausses marches & de feints mouvemens, dont il n'avoit que très-rarement reconnu l'artifice.

Mais comme l'Armée de Luculle étoit de beaucoup inférieure à la sienne, & que d'ailleurs les Romains n'avoient point d'autre ressource en Asie que cette Armée, il ne jugea pas à propos de la commettre au sort incertain d'un Combat ; mais en continuant à fatiguer l'Armée de Mithridate par des Partis dans lesquels il avoit presque toujours l'avantage, à lui couper les Vivres, & à surprendre ses Convois & ses Rafraichissemens, il ruina & défit de telle sorte cette Armée, qu'il obligea Mithridate à se retirer dans le fond de ses Etats.

Ce Prince conçut de sa défaite d'autant plus de douleur, que s'estimant le plus rusé de tous les Capitaines, il se voyoit vaincu par les artifices d'un jeune homme, qui l'avoit forcé à fuir avec précipitation, & entre les mains duquel il seroit même tombé, s'il ne s'en fût garanti par un stratagème adroit. Mithridate fit mettre une Mule chargée d'or entre lui & ceux qui le poursuivoient : l'Avarice arrêta les Romains, qui négligeant de le poursuivre, s'amuserent à partager cette proie.

Ce fut après cette fuite, que Luculle, dont l'Armée avoit reçu

quelques ſecours, profitant de la Victoire, ſuivit promptement ſon Ennemi, entra avec rapidité dans le Pont, prit Niſſa, força toutes les Places qui oſerent lui réſiſter, & répandit une ſi grande terreur dans l'eſprit de tous les Peuples, que tous céderent à ſa bonne Fortune; & Mithridate lui-même ſe vit réduit à la néceſſité de ſortir de ſes Etats.

Mithridate, dans cet état, conſervant toute la grandeur de ſon courage, ſongea aux reſſources qui lui reſtoient; & n'eſpérant plus rien chez lui de la Fortune, réſolut d'aller mendier du ſecours chez les Rois étrangers: mais avant que de partir, il donna une preuve de la férocité de ſon naturel, & de la cruauté barbare à laquelle il étoit naturellement porté.

Il avoit enfermé ſes Tréſors, avec deux de ſes Sœurs, & deux de ſes Femmes qu'il aimoit le plus, dans l'endroit de ſon Royaume le plus éloigné du péril; & ne pouvant ſouffrir que ſes Maitreſſes fuſſent ſoumiſes au pouvoir des Romains, il donna ordre à Bacchilides, Eunuque de les faire mourir. La maniere dont elles reçurent cet ordre, méritent quelques réflexions.

Bérénice & Monime furent ces malheureuſes Princeſſes. La premiere étoit de l'Iſle de Chio, & l'autre de Milet. Celle ci étoit célébre, par la réſiſtance conſtante avec laquelle elle rejetta toutes les propoſitions de Mithridate, qui en étoit violemment amoureux, & auquel elle ne ſe rendit enfin, qu'après qu'il l'eût déclarée Reine, qu'il l'eût appellée ſa Femme, & qu'il lui eût envoyé le Bandeau Royal; Cérémonie eſſentielle dans le Mariage des Rois de cette Province: encore ne ſe rendit-elle qu'avec beaucoup de regret, & pour ſatisfaire aux volontés de ſa Famille, qui fut éblouie de l'éclat de la Couronne, & de la Puiſſance de Mithridate, qui étoit alors victorieux & comblé de gloire. Elle s'abandonna à une mélancolie mortelle, que la ſervitude où Mithridate tenoit ſes Maitreſſes; l'éloignement de la Grece où elle déſeſpéroit de retourner, & peut-être quelque paſſion ſecrette qu'elle déguiſa toujours, rendirent inſurmontable.

Quand Bacchilides leur eût annoncé les volontés du Roi, qu'elles pouvoient choisir le genre de mort qui leur paroîtroit le moins rude, Monime s'arrache le Bandeau Royal qu'elle portoit toujours sur sa tête, & se l'attachant au cou elle veut s'en étrangler; mais le Bandeau se rompt, & la laisse dans un état pitoyable. *Malheureux Bandeau!* s'écrie-t-elle en le foulant aux pieds, *tu m'as annoncé tous mes malheurs. Tu as été le gage de ma contrainte & de mon esclavage : ne pouvois-tu du moins me servir à en terminer le cours?* Après avoir donné ces marques de ressentiment, elle se fit poignarder avec fermeté par ce Ministre des cruautés du Roi.

Bérénice prend du poison avec une fermeté admirable, & obéit sans murmure aux fureurs d'un Amant barbare.

Les deux sœurs du Roi, Statira & Roxane, suivirent l'exemple de Bérénice. Roxane, après avoir longtems gardé un profond silence, avala du poison, & mourut sans prononcer une seule parole.

Pour Statira, après avoir témoigné la douleur que lui causoit la défaite du Roi, loua hautement sa conduite, & chargea Bacchilides de le remercier de son souvenir, qui, dans la déroute de ses Affaires, lui faisoit prendre soin de les arracher par une prompte mort à la honteuse Servitude des Romains, dont elles auroient infailliblement éprouvé l'insolence, & qui les auroient du moins exposées à l'ignominie du Triomphe. Dignes sentimens d'une Héroïne Barbare, & sœur de Mithridate!

Cependant, on peut comprendre, par ces pitoyables effets, l'état déplorable de Mithridate, à qui il ne resta point d'autre ressource que d'aller se jetter entre les bras de Tigrane, Roi d'Arménie, son Gendre, dont il avoit été jusqu'alors assez méprisé.

Lucullе s'enrichit des dépouilles de son Royaume, & s'empara de toutes ses Villes, parmi lesquelles quelques-unes des plus éloignées auroient mérité, par leur résistance, d'être abandon-

nées à la discrétion du Soldat victorieux : mais sa douceur naturelle ne lui permit jamais de souffrir aucun pillage ; & ce fut-là le premier grief qui lui suscita dans la suite des Révoltes si funestes. Quoiqu'il n'ignorât pas qu'un Général, qui veut être aimé de son Armée, doit lui permettre quelque chose, & que rien n'est plus capable de gagner le cœur des Soldats que la licence, il étoit d'ailleurs prévenu qu'un Général dépouillé d'une Ambition criminelle, & qui n'a nul dessein fatal à la République, n'avoit pas besoin de rechercher l'Amitié des Troupes par des voies si lâches, & par des complaisances si cruelles.

Il est vrai qu'il outroit un peu ce caractere. Observateur exact de la Discipline militaire, il punissoit sévérement les fautes des Soldats, & ne les récompensoit qu'après les grandes & belles Actions, qui ne peuvent arriver que rarement. Il leur ordonnoit de grands travaux, châtioit leurs insolences les plus légeres, & travailloit davantage à rendre les Peuples heureux, qu'à enrichir ses Troupes. Estimable caractere en lui-même ; mais toujours dangereux, & très-souvent funeste.

Quand Luculle eut appris que Mithridate s'étoit retiré chez Tigrane Roi d'Arménie, pour lors Ami & Allié des Romains, il se crut obligé, pour ne rien omettre, d'envoyer à ce Prince un Ambassadeur, pour lui demander le Roi de Pont. Appius Clodius, son Beau-Frere, jeune homme de grande qualité, qui servoit dans ses Troupes, & qui depuis fut la principale cause de leur révolte, fut choisi pour cette Commission. Il alla droit à Antioche, surnommé Epidaphné, où il fut obligé d'attendre quelque tems Tigrane, qui visitoit quelques-unes de ses Provinces.

Ce Roi, qui au commencement n'avoit pas plus de puissance que les autres Rois ses voisins, devint si puissant, par un bonheur dont on a vu rarement des exemples, qu'il étoit communément surnommé Roi des Rois ; & il trouvoit mauvais, que Luculle ne le qualifiât que Roi d'Arménie. Après avoir vaincu

& éteint la Famille des Rois Succeſſeurs du grand Séleucus ; après avoir domté très-ſouvent, & plus que nul autre, l'orgueil des Parthes, & avoir obligé ces Peuples à ſe retirer dans les extrémités de leur Empire ; après avoir tranſporté des Villes Grecques toutes entieres dans la Médie, avoir conquis toute la Syrie, la Paleſtine, & avoir donné des Loix aux Arabes qu'on appelle Scénites ; il régnoit avec une Autorité reſpectée de tous les Princes d'Aſie. Sa Cour étoit composée de pluſieurs Rois, parmi leſquels les Hiſtoriens nous aſſurent qu'il y en avoit quatre qui lui ſervoient de Gardes, & qui étoient placés les jours de Solemnité ſur les quatre coins de ſon Thrône, dans une poſture ſoumiſe, & qui marquoit leur Servitude. Les Peuples l'honoroient à la maniere des Orientaux, juſqu'à l'Adoration ; & les richeſſes qu'il poſſédoit étoient immenſes.

Il eſt peu ſurprenant qu'en cet état Tigrane fût le plus ſuperbe & le plus orgueilleux Prince du Monde ; ſéduit principalement par des Flateurs adroits, & par une proſpérité qui n'avoit jamais été interrompue.

Appius Clodius fut introduit à l'Audience de ce Prince, lequel parut dans tout l'éclat dont il pouvoit briller, pour donner une plus grande idée de la Majeſté Royale à cet Ambaſſadeur, qui, joignant la fierté de ſon naturel à celle qui faiſoit le principal caractere de ſa République, ſoutint parfaitement la dignité d'un Ambaſſadeur des Romains.

Après avoir expliqué en peu de paroles les ſujets de Guerre que les Romains avoient contre Mithridate, & la mauvaiſe foi de ce Prince, qui avoit rompu la Paix ſans même chercher des raiſons ou des prétextes, il dit à Tigrane, qu'il venoit pour le lui demander ; qu'il étoit dû par mille endroits au Triomphe de Luculle ; qu'il ne croyoit pas, qu'Ami des Romains, comme il avoit été juſqu'alors, il fût en état de le refuſer, qu'il le ſommoit enfin ; & qu'à ſon refus, il lui dénonçoit la Guerre : maniere de parler libre & hautaine, que Tigrane n'avoit pas encore

entendue depuis vingt-cinq ans qu'il régnoit, & qui surprit fort sa Cour. Il en fut lui-même un peu ému. Cachant néanmoins le dépit qu'il en ressentoit, & conservant de l'honnêteté pour Appius Clodius, il lui répondit que Mithridate étoit le Pere de Cléopatre sa Femme, que son union avec lui étoit trop étroite, pour pouvoir le livrer au Triomphe de Luculle; & que si les Romains étoient assez injustes pour lui faire la Guerre, il avoit les moyens de se défendre. Il le renvoya ensuite fort civilement, & lui fit offrir des présens magnifiques, dont Clodius, pour satisfaire à la coutume, fut obligé de prendre une Coupe d'or. On peut, en passant, observer les Honneurs qui se pratiquoient chez des Barbares entre des gens qui se dénonçoient la Guerre.

Pendant que Luculle attendoit la réponse de Tigrane, il donna ses soins au soulagement des Peuples de ses Provinces, que les vexations des Maltotiers Romains avoient réduits dans un pitoyable état. On ne sçauroit dire jusqu'à quel point les Receveurs des Deniers de la République avoient poussé la dureté & la violence. Ces pauvres Peuples étoient obligés de vendre jusqu'à leurs propres Enfans, & quelquefois jusqu'à eux-mêmes pour subvenir à la Taille qui leur étoit imposée, ou pour payer l'intérêt exorbitant à l'Usurier qui leur avoit prêté l'argent, & cet Usurier étoit toujours le Receveur lui-même.

Il étoit peu surprenant que la Bithynie, qu'on avoit vexée plus qu'aucune autre Province, & où les exemples de se vendre soi-même, & de se faire Esclave, étoient si fréquens; il étoit, dis-je, peu surprenant que cette Province, qui gémissoit sous un joug si insupportable, eût quelque tems auparavant reçu Mithridate, moins en Ennemi, qu'en Libérateur.

Luculle, à qui ces cruautés étoient odieuses, & qui en prévoyoit les dangereuses suites, remédia avec fermeté à ces désordres, régla & modéra les intérêts & les usures, défendit les violences, mit des tempéramens aux tributs, & prolongea les

délais que ces pauvres Peuples demandoient uniquement. On ne ſçauroit concevoir combien cette action, qui paroit peu brillante, ſoulagea de malheureux, & combien il falloit de fermeté pour oſer l'entreprendre. Auſſi donna-t-elle le dernier coup à la fortune de Luculle.

Perſonne n'ignore que les Deniers de la République étoient adminiſtrés par des Chevaliers Romains, parmi leſquels il y en avoit pluſieurs très-conſidérables par eux-mêmes, par leur Famille, & par leurs Alliances. On a dit avec quelle rigueur Luculle réprima leurs violences en Aſie, & l'on doit penſer quel reſſentiment ils en conçurent. L'intérêt produit toujours les haines les plus fortes & les plus longues : on a toujours des occaſions, qui empêchent d'en perdre le ſouvenir. Pluſieurs de ceux, à qui il avoit ôté les moyens de s'enrichir ſi promptement, avoient de grandes intelligences à Rome ; & prévenus par leur Amour propre, que les juſtes modérations qu'avoit apportées Luculle étoient une véritable injuſtice, ils employerent tous leurs Amis & tout leur crédit, pour tâcher à le faire rappeller d'Aſie, où ſon Autorité étoit un obſtacle invincible à leur fortune.

On ſe plaignit à Rome, que Luculle rendoit cette Guerre éternelle ; qu'après avoir terminé celle de Mithridate, il alloit ſans raiſon en entreprendre une autre, dont le ſort étoit incertain, contre Tigrane, pour profiter plus longtems du Commandement. Ces bruits & ces plaintes augmenterent ; & Memmius, Ennemi de la Famille de Luculle, & intéreſſé par les Publicains dans leur vengeance, les fomenta toujours avec adreſſe. On verra dans la ſuite les effets de cette haine.

Luculle, cependant ayant appris le refus de Tigrane, ne tarda point à marcher contre lui. L'entrepriſe paroiſſoit téméraire, & la Puiſſance terrible de ce Roi étonnoit tous ceux qui jugeoient moins par la valeur des Troupes & par la conduite du Chef, que par la multitude des Soldats. Après avoir laiſſé ſix mille

mille hommes, pour garder le Royaume de Pont, ſous les ordres de Sornatius, Luculle, avec douze mille hommes & trois mille Chevaux qui compoſoient toute ſon Armée, paſſa fort heureuſement l'Euphrate & le Tigre, & entra dans l'Arménie, où après avoir défait dans de petites occaſions quelques Troupes de Tigrane, il obligea ce Prince à ſortir de Tigranocerta, grande Ville qu'il avoit fait bâtir, à laquelle il avoit donné ſon nom, & qu'il avoit peuplée de Grecs & de Medes. Le deſir, qu'il eut de la rendre la premiere Ville de ſon Empire, avoit obligé tous ſes Courtiſans, à s'y établir, & à y faire apporter toutes leurs richeſſes; ſi bien qu'on diſoit, qu'elle étoit la plus riche Ville d'Aſie. Luculle l'aſſiégea, moins pour en avoir le butin, que pour attirer Tigrane à ſon ſecours, & l'obliger à une Bataille; perſuadé, qu'il ne laiſſeroit point prendre une Ville ſi conſidérable, & qui lui étoit ſi chere. En effet, ce Prince avoit réſolu de la ſecourir; & ce ne fut que pour ſuivre les conſeils de Mithridate, qu'il ſe déſiſta pour quelque tems de ce deſſein.

Nous avons de la peine à comprendre aujourd'hui, comment une Armée de douze mille hommes pouvoit aſſiéger une grande Ville, telle qu'étoit Tigranocerta, & ſouhaiter de donner bataille à une Armée nombreuſe.

Cependant, tous les Rois voiſins, alliés, & tributaires de Tigrane, étant arrivés à ſon Armée, il mépriſa le conſeil de Mithridate, qu'il crut lui envier la gloire de vaincre un Ennemi par lequel il avoit été vaincu: & prévenu, avec aſſez de fondement, de la grandeur de ſes forces, il ſe mit en campagne, réſolu de ſecourir ſa Ville favorite, ſe plaignant de n'avoir que Luculle à combattre, & non pas tous les Capitaines Romains.

Son Armée étoit compoſée de cent cinquante mille hommes de pied, & de cinquante-cinq mille Chevaux, outre vingt mille Tireurs de fronde & de trait; & trente-cinq mille Pion-

niers. Tigrane y étoit ſuivi de pluſieurs Rois, & de pluſieurs Princes, dont quelques-uns ſervoient avec toutes leurs Troupes à leurs propres dépens; & tous les grands Seigneurs de ces Provinces y avoient ſuivi leurs Rois, avec leur plus magnifique équipage. Quand cette Armée fut arrivée ſur le Mont Taurus, & que Tigrane eut découvert l'Armée Romaine campée devant Tigranocerta, il ne put s'empêcher de ſe moquer du petit nombre de ſes Ennemis, qui véritablement paroiſſoient peu propres à vaincre une ſi formidable Puiſſance.

Cependant Luculle, ayant laiſſé quelques Troupes pour continuer le ſiége, marcha avec environ dix mille hommes, mille Tireurs de fronde, & toute ſa Cavalerie, au devant de Tigrane, auquel tous ſes Lieutenans demanderent qu'il voulût accorder à quelqu'un d'entre eux la Commiſſion d'aller défaire Luculle, ſans mettre toute ſon Armée & ſa Perſonne Royale dans une partie ſi inégale; & c'eſt ſur cela qu'on dit, que le Roi dit fort agréablement, *S'ils viennent comme Ambaſſadeurs, ils ſont un peu trop : s'ils viennent comme Ennemis, ils ſont bien peu.*

Luculle ne laiſſa pas de s'avancer toujours, & de ſe venir camper dans une Plaine le long d'une petite Riviere, & dès la pointe du jour, le 6 Octobre, jour eſtimé malheureux par les Romains, & dont il dit qu'il changeroit le ſort en le rendant heureux par une Victoire, il rangea ſon Armée en Bataille, & la fit paſſer à gué la Riviere, ſans que qui que ce ſoit s'opposât à ſon paſſage, les Ennemis ne pouvant s'imaginer qu'il osât les attaquer. Ce mouvement, pourtant, qui n'étoit plus équivoque, ayant été apperçu de Tigrane, *Quoi!* dit-il, *ils viennent donc à nous?* Et ſans perdre de tems, il donna l'Aile droite de ſon Armée au Roi des Médes, & la gauche au Roi des Abiadéniens, s'étant réſervé pour lui le Corps de Bataille, où étoient ſes Gardes, ſes Courtiſans, & les plus grands Seigneurs.

Luculle s'empara d'abord d'une petite éminence, où il monta

lui-méme le premier, suivi de quelques Troupes Romaines & Gauloises; & voyant de-là toute l'ordonnance des Ennemis, *C'en est fait*, s'écria-t-il, *la Victoire est à nous:* & dès-lors, il fit charger l'épée à la main les Médes, qui, ne pouvant se servir, ni de leurs traits, ni de leurs lances, parce que les Soldats Romains les pressoient de trop près, se trouverent dans une étrange confusion. La pésanteur de leurs armes, qui les chargeoit, ne leur permettoit pas de fuir aussi promptement qu'ils auroient souhaité : de sorte qu'ils s'embarrasserent les uns les autres, & que dans le penchant de la Colline, où se passoit l'Action, ils se précipiterent sur leurs Camarades, qui, effrayés du désordre des premiers, prirent la fuite; & insensiblement la frayeur se communiqua à toute l'Armée de Tigrane, qui fut entiérement défaite sans résistance. Jamais la terreur ne produisit un si prodigieux effet, & jamais l'on ne vit moins de défense. Le carnage fut si grand du côté des Vaincus, qu'il y mourut cent mille hommes de pied, & qu'il ne se sauva que très-peu de Cavalerie; & ce qui paroit incroyable, les Romains n'y perdirent que cinq hommes, avec une centaine de Soldats blessés. Tigrane se sauva avec précipitation, & perdit son Diadême, qui fut porté à Luculle, à qui il servit depuis dans son Triomphe.

On n'avoit point encore entendu parler d'une si extraordinaire Victoire: le nombre des Vainqueurs ne faisoit que la vingtiéme partie des Vaincus; & cependant ils eurent honte d'avoir battu une si grande Armée avec si peu de résistance.

Les Ennemis de Luculle, à qui un si heureux succès ôtoit les moyens de le blâmer sur l'entreprise de cette Guerre, & qui étoient confus de lui avoir reproché sa témérité, attribuerent cette Défaite à une Fortune aveugle & extraordinaire à laquelle la valeur & la conduite du Général n'avoit que très-peu de part. Foible & ordinaire ressource d'une Envie maligne, qui veut diminuer la Gloire des grands hommes.

Luculle ne tarda pas après sa Victoire à entrer dans Tigra-

nocerta, qui se rendit à discrétion, & où le butin fut infini. Chaque Soldat eut huit cens drachmes d'argent pour récompense de sa Valeur; & il fut permis à tous les pauvres Grecs, Ciliciens, Médes, &c. transportés, de se retirer chez eux. On leur donna même de quoi fournir aux frais de leur voyage; Générosité, qui rendit Luculle aimable chez tous ces Peuples.

Tous les Princes voisins envoyerent des Ambassadeurs au Général des Romains, pour le féliciter sur sa Victoire. Plusieurs qui jusqu'alors avoient été dans les intérêts de Tigrane, furent des premiers à s'acquitter de cette civilité. La prospérité attire toujours ces complimens. Le Roi des Parthes en envoya comme les autres; & ses Ambassadeurs prirent même beaucoup de soin d'amuser Luculle de l'espérance d'une Ligue, tandis qu'il apprit d'ailleurs, que ce Roi faisoit un Traité secret avec Tigrane & Mithridate. Ses prospérités lui firent concevoir le dessein de faire encore la Guerre au Roi des Parthes, pour avoir la gloire d'avoir domté toute l'Asie. Il manda à ses Lieutenans de venir se joindre à lui, & donna ordre à tous les préparatifs nécessaires pour une Expédition de cette importance; mais dans le tems qu'il fallut partir, les Soldats refuserent absolument de le suivre.

Les murmures de quelques mécontens exciterent une Révolte que Luculle ne put appaiser qu'en restant en Arménie. Il se contenta d'attaquer Artaxata, qui en est la Capitale.

Tigrane, auquel Mithridate étoit joint, courut au secours de cette Ville, d'où dépendoit le reste de son Royaume. Il avoit une Armée considérable, composée du reste & du débris de la premiere, & de quelques Troupes levées dans ses Etats les plus éloignés. Mithridate, dont la valeur étoit connue & l'expérience très-respectée, la commandoit en effet sous le nom de son Gendre: & l'un & l'autre, honteux de leurs malheurs, & prévoyans leur entiere ruine, s'ils ne s'opposoient avec force aux progrès des Romains, voulurent encore tenter le sort d'une Bataille.

Le Roi de Pont s'attacha avec soin à prendre les postes les plus

avantageux, & rangea cette Armée avec toute la conduite d'un ſçavant Capitaine; mais ces Troupes ſi bien conduites ne ſoutinrent pas un moment le choc des Soldats Romains, & céderent d'abord aux Légionnaires. Leur fuite fut honteuſe & ſanglante: le carnage dura toute la nuit; & ſi les Barbares perdirent plus de gens dans la premiere Bataille, ils perdirent ici plus d'Officiers. Mithridate, déſeſpéré de la lâcheté de ſon Armée, fut entraîné lui-même dans leur fuite, & contraint de les imiter, pour ne pas tomber au pouvoir des Romains.

La Fortune ne s'étoit jamais déclarée plus favorablement pour perſonne, qu'elle avoit fait juſqu'alors pour Luculle: il venoit de vaincre en deux Batailles rangées, avec une poignée de gens, les deux Puiſſances de l'Aſie les plus formidables aux Romains.

Ses Ennemis, qui étoient puiſſans, comme je l'ai déja dit, & en grand nombre, ne ceſſoient de déclamer à Rome contre les longueurs de la Guerre d'Aſie. « Luculle, diſoient-ils, peu con» tent d'avoir vaincu Mithridate, ſujet unique de ſa Commiſ» ſion, a attaqué Tigrane de propos délibéré, & a donné à la » République ce puiſſant Ennemi. Après avoir eu quelque heu» reux ſuccès contre ce Roi, par un effet de la Fortune, il ſonge » encore à aller attaquer les Parthes, pour ſe faire un Comman» dement éternel, & une Autorité qui ne finiſſe point. Il occu» pe, cependant, ajoutoient-ils, toute la Cilicie, toute l'Aſie, la » Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Royaume de Pont, » l'Arménie, & toutes les Terres qui ſont juſqu'au Fleuve Pha» ſis, & prive la République du Revenu de ces Provinces, ſous » prétexte d'entretenir la Guerre, mais en effet, pour s'enri» chir. »

Ils diſoient que Luculle avoit amaſſé dans cette Expédition, & ſur-tout dans le pillage des Maiſons Royales de Tigrane & de Mithridate, des Biens qui ſurpaſſoient la fortune d'un Particulier, tandis que les Soldats vivoient dans une grande indi-

gence, & n'avoient que très-peu de récompenſe & point de part aux Dépouilles. Memmius parla fortement en cette occaſion contre Luculle; & Lucius Quinctius, l'un des Préteurs acheva de déterminer le Peuple à lui donner un Succeſſeur, qui finit plus promptement la guerre.

Pompée, dont les chagrins contre Luculle n'avoient point été diſſipés par le tems, ni par l'éloignement, & qui, glorieux des Victoires qu'il avoit remportées en Eſpagne, & de celle qu'il venoit de ravir à Craſſus en Italie, ſouffroit avec douleur la réputation que s'acquéroit un Homme qu'il avoit toujours regardé comme ſon Rival, & dont les Victoires étoient ſi conſidérables: Pompée, dis-je, ſollicita ce Gouvernement. Le Peuple, qui l'avoit accablé d'honneurs, & qui le voyoit à Rome dans tout l'éclat que donnent les Richeſſes, les Amis, & la Fortune, le lui accorda. Luculle fut rappellé, & Pompée fut déclaré ſon Succeſſeur.

Le Sénat, & tout ce qu'il y eut de gens raiſonnables, eurent beau repréſenter l'injuſtice qu'il y avoit à priver un homme de la Gloire de terminer une Guerre qui touchoit preſque à ſa fin, après l'avoir conduite avec tant de gloire & tant d'avantage pour la République. « Eſt-ce ici, diſoit-on, le prix dont on » récompenſe les Victoires de Luculle? N'a-t il ſubjugué tout le » Royaume de Pont, chaſſé Mithridate, vaincu Tigrane, pris » tant de Villes, & ſi fort étendu les bornes de l'Empire, que » pour préparer à Pompée l'honneur du Triomphe? Et cet hom- » me qui vient de le voler à Craſſus, eſt-il en droit de le ravir » à tous les Capitaines Romains: ou bien, en veut-il ſeulement » à toute la Maiſon Licinienne? »

Toutes ces raiſons ſolides & véritables furent inutiles contre une Multitude entiérement prévenue pour Pompée, dont l'Autorité commençoit déja à être redoutable, & à qui l'on donna trop de pouvoir, pour prétendre qu'il pût enſuite ſe réſoudre à ſouffrir l'égalité.

Les premieres nouvelles des volontés du Peuple, arriverent à l'Armée de Luculle, & acheverent d'y former la Révolte, que la sévérité du Général, la liberté insolente des Soldats Romains, & plus encore les pratiques malignes de Clodius, avoient commencée.

Clodius étoit Frere de la Femme de Luculle ; & il étoit si débauché, qu'il donna occasion de dire qu'il aimoit sa Sœur, & qu'il avoit avec elle un commerce criminel. Ce bruit répandu dans Rome n'étoit ignoré de personne, & donna sans doute à Luculle tous les chagrins qu'un homme délicat peut ressentir en pareille occasion. Il obligea Clodius à aller servir sous lui en Orient, où il espéroit que l'éloignement effaceroit de son esprit une idée si coupable, & feroit oublier au Public ses soupçons. Clodius servit en effet sous lui, & fut employé, comme j'ai dit, à cette Ambassade, dans laquelle il soutint fort bien son caractere. Mais, soit qu'il fût trop fier pour pouvoir obéir à un autre, ou qu'il sçût mauvais gré à Luculle de l'avoir obligé de quitter les délices de Rome dans lesquelles il étoit si agréablement plongé, ou qu'il eût enfin quelque autre sujet de haïr Luculle, il est sûr que Clodius corrompit d'abord les Bandes Fimbrianes, qui étoient des Troupes faciles à séduire. Il prenoit part aux fatigues des Soldats, & leur disoit tous les jours qu'ils étoient bien malheureux, d'être obligés de servir si longtems, sous un Général sévere & avare, dans un Climat éloigné, sans terre & sans récompense, tandis que leurs Compagnons, dont les Conquêtes étoient très-médiocres, s'étoient enrichis sous Pompée. De semblables discours, soutenus par la naissance de Clodius, & accompagnés d'une maniere obligeante & populaire qu'il affectoit, firent une telle impression sur l'esprit des Soldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle d'en être maître. La Révolte fut manifeste & générale, & l'on dit hautement que le tems de lui obéir étoit expiré, & qu'on ne devoit plus le reconnoître pour Général.

Mithridate, ayant appris le désordre qui étoit dans l'Armée Romaine, vint, avec le peu de Troupes qu'il pût ramasser pour en profiter. Il vainquit, sans beaucoup de difficulté, un Lieutenant de Luculle, qui vouloit lui résister avec quelques Soldats fidéles, mais qui ne put empêcher ses progrès qui augmentoient chaque jour, & qui commençoient à faire craindre un changement entier, quand on apprit que Pompée, Général de l'Armée d'Asie, étoit prêt d'arriver.

Cet homme, qu'on connoissoit déja sous le nom de Grand, le premier & le plus puissant de la République sans contestation, & à qui l'aveuglement du Peuple & du Sénat avoit donné une Autorité si étendue : cet homme, dis-je, fameux par ses Triomphes & par ses Victoires, dont les Entreprises, conduites par la Fortune même, avoient toujours eu des succès si favorables, étoit regardé avec admiration de tout le monde, principalement dans cette Armée, où il n'étoit connu que par la Renommée qui grossit toujours les choses, & où l'Envie & la Haine qu'on avoit déja pour Luculle auroit fait recevoir agréablement un autre Commandant.

Il arriva, avec une joie secrette de chasser son Ennemi & son Rival : & la premiere démarche qu'il fit, en arrivant dans les Provinces de son Gouvernement, fut de défendre qu'on obéît à Luculle ou à ses ordres : démarche, à mon sens, peu généreuse, & qui marquoit trop ses sentimens de jalousie ou de vengeance.

Luculle ressentit moins cet affront, que l'injustice de Rome, qui reconnoissoit si mal sa fidélité & ses services. Il plaignit le malheur d'une République, où le Peuple & la Multitude commandoient : & quoiqu'en effet il fût très-mortifié d'un traitement si indigne, il le soutint pourtant avec fermeté ; & voulut même, pour satisfaire pleinement à son devoir, attendre Pompée, lui parler, & lui donner des Instructions nécessaires pour l'utilité de la République.

Cette Entrevue se fit dans un Bourg de Galatie, & quoiqu'elle se passât entre des personnes qui s'aimoient peu, on ne laissa pas d'y observer toutes les marques extérieures d'honnêteté & de considération, que les grands hommes se doivent l'un à l'autre. Les Faisceaux, qu'on portoit devant eux, étoient entourés de Lauriers, pour marquer leurs Victoires : ils étoient eux-mêmes, la premiere fois qu'ils se saluerent, revêtus de la Cotte d'Armes de Pourpre, & suivis de leurs principaux Officiers. Ils se féliciterent d'abord l'un l'autre sur leurs progrès & leurs Victoires; & pendant quelques jours, ils se parlerent avec assez de politesse: mais enfin, il est mal-aisé que des Ennemis se voyent longtems sans s'aigrir.

Pompée reprocha à Luculle ses richesses immenses, cette quantité prodigieuse de Vases d'or & d'argent, les Pierreries inestimables qu'il avoit amassées, dont il avoit été plus avide, que de l'honneur de vaincre Mithridate & Tigrane; qui, s'ils eussent été moins riches, auroient moins ressenti les Armes Romaines sous un Chef aussi insatiable que lui.

Luculle se justifia, avec beaucoup de vraisemblance : & sans désavouer les richesses, il défia qu'on put l'accuser d'avoir vexé les Peuples; puisqu'au contraire, il avoit réprimé les Usures & les duretés des Publicains. « Je n'ai point souffert, dit-il, » qu'on pillât aucune Ville; & cette voie cruelle d'amasser de » l'argent m'a été inconnue. Après les grandes Batailles, j'ai » récompensé plus que nul autre la valeur des Soldats. J'ai fourni » aux Peuples transportés à Tigranocerta de quoi s'en retourner » dans leur Pays, & toute la Gréce publie là-dessus ma généro- » sité. L'on ne peut pas ignorer à Rome, que j'ai soutenu toute » cette Guerre sans toucher à l'Epargne, ni aux Deniers de la » République; faisant toujours des frais immenses des dépouilles » & du butin des Ennemis. Que si, après tout cela, ajouta-t-il, » mon bonheur & mes Conquêtes m'ont fourni des moyens » d'amasser des richesses, je ne crois pas en être coupable; & je

» ferai connoître aux Romains, que j'en sçais le véritable
» usage. »

Après s'être justifié sur cet article, il reprocha à Pompée son Ambition effroyable, & sa Jalousie, qui lui faisoit regarder comme Ennemis tous ceux qui acquéroient quelque réputation, & dont le Mérite trop brillant lui paroissoit un obstacle à son élévation.

Leurs reproches furent aigres, & leurs discours ne finirent que par une rupture ouverte. Luculle partit, & laissa Pompée commandant dans ces Provinces, où il lui fallut peu de peine, pour vaincre des Peuples déja soumis.

Luculle arriva à Rome, où ses Ennemis dont la haine n'étoit pas encore satisfaite, voulurent lui disputer l'honneur du Triomphe, sous prétexte qu'il n'avoit pas mis fin à la Guerre: mais après avoir dissipé leurs fausses raisons, il triompha sous le Consulat de Cicéron, avec beaucoup d'applaudissement.

C'est ici que commence la Vie privée de ce Grand Homme, qui n'est guéres moins illustre dans sa Retraite, que dans ses plus éclatantes Victoires.

Après avoir répudié Clodia sa Femme, dont la conduite déréglée exigeoit ce salaire; après avoir encore répudié pour la même raison Servilia sa seconde Femme, sœur de Caton, & qui fut depuis Maitresse de César, & Mere de Brutus; il se retira autant dégoûté du mariage que des Affaires de la République, ne parut que très-rarement au Sénat, & refusa constamment de se mettre à le tête d'un Parti contre Pompée, dont la Tyrannie commençoit à intimider cet Ordre. Il dit à ses Amis qui l'en sollicitoient, « Que la Fortune avoit des bornes pres-
» crites; qu'il avoit éprouvé ses faveurs autant que nul autre,
» mais que ses revers étoient arrivés; que la science d'un hom-
» me d'esprit consistoit à connoître les tems; & qu'il falloit
» soutenir dans une Vie privée la Dignité de la Gloire qu'on
» s'étoit acquise par les Armes. »

C'eſt dans cette Vie Privée, qu'il montra que ſes richeſſes n'étoient point en lui l'effet d'une cupidité baſſe, & d'une avarice ſordide. Plus avide de les répandre, que de les amaſſer, il fit conſtruire ces ſuperbes Edifices, dans leſquels les Montagnes percées, la Mer conduite par de longs Canaux, les Arcs & les Portiques, ont été les Monumens de ſa magnificence.

Il fit cette riche Bibliothéque, qu'il remplit de Livres les plus précieux & les plus recherchés, dont l'uſage étoit deſtiné à tous les Sçavans.

Il ne jouiſſoit lui-même d'un doux loiſir, que pour aller conférer dans ces ſçavantes Galeries, où les Diſputes Philoſophiques, & les Diſſertations Académiques, partageoient preſque tout ſon tems.

Il faut avouer qu'il joignit à toutes ces choſes la magnificence d'une Table ſomptueuſe, à laquelle quelques-uns ont trouvé à redire. Pompée lui-même ne pouvoit s'empêcher d'en admirer ſouvent l'ordre, la délicateſſe, & la profuſion : il ſouffroit avec peine cette magnificence, quoique la Retraite où vivoit Luculle ne fît plus d'obſtacle à ſon Ambition. Il marqua ſon aigreur contre ces délicateſſes recherchées, lorſque les Médecins lui ayant ordonné au ſortir d'une maladie de manger une Grive, & la ſaiſon ne permettant pas d'en trouver ailleurs que dans les réſerves de Luculle, il ne voulut point ſouffrir qu'on allât y en chercher, & dit à ſon Médecin, *Quoi ! je mourrois donc, ſi Luculle n'étoit pas voluptueux ?*

Mais Cicéron, qui vivoit familiérement avec Luculle, ſévere autant que nul autre pour les mœurs & pour la conduite de la vie, ne blâma jamais cet excès, & crut que Luculle devoit rendre à la République, par ſes magnificences, les richeſſes qu'on l'avoit accuſé d'avoir amaſſées par avarice.

Le Peuple, que les profuſions enchantent toujours, voulut pluſieurs fois lui faire reſſentir ſes graces ; mais Luculle les négligea, & ne voulut plus ſe fier à une capricieuſe Multitude,

dont on ne peut jamais moins s'aſſurer, que lorſqu'elle paroît agir avec plus d'ardeur.

Il continua ſa vie agréable & délicieuſe, juſqu'à ce que ſon eſprit affoibli par un breuvage empoiſonné, dont on n'a jamais bien ſçu la cauſe, obligea ſon Frere M. Lucullus à prendre l'adminiſtration de ſes Affaires. Son corps ne tarda pas à s'affoiblir, & il mourut peu de tems après, regreté de tous ceux qui, prévoyant les déſordres que la Puiſſance de Pompée alloit cauſer, le regardoient comme le ſeul qui auroit pu y remédier.



RÉFLEXIONS
SUR DIVERS
ROMAINS
ILLUSTRES;
SÇAVOIR,

SUR LE MEURTRE DE CÉSAR.

SUR LÉPIDE.

SUR MARC-ANTOINE.

SUR AUGUSTE.

VIE D'OCTAVIE SŒUR D'AUGUSTE.

SUR LIVIE.

SUR JULIE.

SUR L'INFIDÉLITÉ DES FEMMES CHEZ LES ROMAINS.

SUR LES SPECTACLES DES ROMAINS.

* DE LA NAVIGATION DES ROMAINS.




CAESAR IMP
AUGUSTE ET LIVIE.
MARC-ANTOINE ET CLEOPATRE.
JULIE, FILLE D'AUGUSTE.



QUELQUES RÉFLEXIONS *SUR LE MEURTRE* DE CÉSAR.

JULES CÉSAR s'aveugla si fort, après avoir usurpé la Supréme Puissance à Rome, & après avoir réduit en servitude la Ville du monde qui se piquoit le plus d'aimer la Liberté, qu'il crut être en sureté sur la foi de sa douceur & de sa clémence : de telle sorte qu'on vit en lui un Usurpateur violent marcher au milieu d'une Ville asservie, sans Gardes & sans aucune suite qui pût le défendre d'une insulte.

Il est vrai qu'il n'avoit pas beaucoup à craindre du Peuple, par lequel il étoit monté à cette haute Puissance; mais pouvoit-il ignorer les adorations qu'avoit eues le Sénat pour Pompée son fameux adversaire, dont on pleuroit encore l'indigne mort? D'ailleurs, quand on est revêtu de la Souveraineté, on ne peut éviter de faire des mécontens, quelque soin qu'on prenne pour satisfaire tout le monde. Cassius sentit un chagrin cuisant, pour certaine préférence que César marqua en faveur de Brutus dans leur Préture. Falloit-il douter que les mécontens pren-

droient le prétexte de la Liberté publique pour exécuter leurs ressentimens particuliers ? Et en effet, l'amour de la Patrie ne fut point à coup sûr le motif qui détermina Cassius : homme, qui avec beaucoup de mérite, étoit par son naturel bien éloigné de cette sévérité de Vertu. Decimus Brutus, & quelques autres Conjurés, paroissoient encore bien peu propres à se laisser conduire par le seul desir de la Liberté dans un attentat aussi grand qu'étoit celui du meurtre de César.

Jules devoit craindre l'amour de la Liberté dans quelques-uns, les mécontentemens de quelques-autres, & l'envie de plusieurs, qui avoient eu assez d'autorité dans l'Etat, pour oser prétendre d'y commander, ou pour le moins, de ne pas obéir.

Il faut pourtant avouer, qu'il ne voyoit personne dans la République en état de faire une si grande entreprise. Pompée étoit mort, & ses enfans étoient dispersés : il y avoit longtems que Crassus avoit péri contre les Parthes ; Caton s'étoit donné la mort, Cicéron s'étoit raccommodé avec assez d'apparence de bonnefoi, Antoine & Lépide étoient ses plus fidéles Amis & les Compagnons de sa fortune ; & il n'auroit jamais pu penser que Brutus, qu'il avoit comblé de bienfaits, & qu'il regardoit peut-être comme son Fils, fût capable de former un pareil dessein.

Ce fut pourtant cette derniere qualité qui détermina Brutus, comme on prétend, à cette terrible exécution. Il voulut effacer le soupçon de la honte de sa naissance : & par une action dénaturée, s'il étoit Fils de César, ou pour le moins très-ingrate, s'il n'en étoit que l'Ami, il ouvrit la porte à la Monarchie, qu'il se vanta de vouloir fermer.

Il devoit moins recevoir les bienfaits de César, si la vertu ne pouvoit supporter un Tyran ; & en quelque sens qu'on veuille raisonner, l'action de Brutus, tout vertueux, tout grand homme qu'il étoit, a beaucoup de la trahison & de la perfidie. Mais c'étoit une dangereuse maxime reçue autrefois dans les Républiques,

bliques, qu'on pouvoit commettre tous les plus grands crimes, pour sauver la Liberté de la Patrie.

Qu'il me soit permis d'examiner en passant, quelle dût être la douleur de Servilie à la mort de César, son amant depuis si longtems, & si parfaitement aimé, & massacré par la main de son Fils ! Les Historiens ont négligé de nous apprendre ce que devint cette Femme, aussi malheureuse Mere, que malheureuse Maitresse. Elle dut se reprocher la premiere source de ses désordres; & je doute qu'on eût pu nous donner rien de plus touchant que l'Histoire de Servilie depuis ce tems.

César, cependant, ne manquoit pas d'amis fidéles, qui craignoient chaque jour une voie de fait, dans un Pays, où rarement les grandes élévations avoient été impunies, & où presque tous ceux qui avoient aspiré à la Souveraineté, étoient morts de mort violente : le seul Sylla s'étoit garanti de ce sort, par l'abdication qu'il fit de la Dictature. Ils faisoient aussi une autre considération, qui étoit qu'on avoit observé que personne ne s'étoit élevé contre le Sénat, & par les mains du Peuple, sans périr malheureusement ; & il étoit certain que César n'étoit monté à la toute-puissance, que par la Faction opposée au Sénat. C'étoit un reste du Parti de Marius; c'étoient les débris des Amis de Catilina ; enfin, c'étoient les Ennemis de Pompée & du Sénat. Toutes ces considérations obligerent les Amis de César à lui représenter très-souvent, qu'il y avoit beaucoup d'imprudence à n'être pas sur ses gardes, lorsque tout devoit le faire appréhender. Mais que ne présume pas de sa fortune un homme accoûtumé à être heureux ! César négligea leur avis; bien persuadé d'ailleurs d'une vérité très-constante, qui est que s'il s'élevoit des conjurations contre sa vie, tous les Gardes du monde ne pourroient le sauver, parce que les Conjurés prendroient des mesures assez justes pour le surprendre : & il croyoit même indigne d'un homme tel que lui, d'être continuellement obligé à prendre soin de sa vie. *Il vaut mieux*, disoit-il à ceux qui l'im-

portunoient ſur cet article, *mourir une fois, que de craindre ſi ſouvent de mourir.*

L'élévation de ſon eſprit ne lui permit pas d'ajouter foi aux préſages fâcheux, ni aux prédictions funeſtes des Ides de Mars: il avoit fait profeſſion toute ſa vie de mépriſer ces ſortes de ſuperſtitions, & nous liſons en pluſieurs endroits, qu'il n'a jamais eu attention à ces ſortes de choſes, que lorſqu'elles pouvoient ſervir à ſon avantage.

Cependant, les Ides de Mars furent réellement le terme de ſa vie. La conjuration fut faite, elle fut grande, elle fut ſecrette: les Conjurés furent les Sénateurs, & preſque tous ſes meilleurs Amis; ſon Fils Brutus en fut le Chef, Caſſius le ſeconda. On tint Antoine ſous des prétextes à la porte du Sénat, tandis qu'on maſſacroit Céſar, qui, ſurpris de ſe voir entouré, & immédiatement après frapé par derriere, voulut tâcher à ſe défendre; mais il voit venir à lui ſon Fils Brutus le poignard levé: *Tu quoque, mi Brute*, lui dit-il. Ce ſont-là les dernieres & les ſeules paroles que ce grand homme, le vainqueur des Gaulois, de Pompée, & du Sénat, le Maître de la République & du monde, prononça en ſe voilant le viſage, & ſe laiſſant mourir ſans aucune marque de réſiſtance, de douleur, de plainte, ni de foibleſſe.

Il me ſemble d'avoir remarqué que les deux Gracques, tués dans les émeutes du Sénat, moururent tous les deux à peu près de même, ſans mot dire, & ſans marquer aucune réſiſtance. Leur Patrie armée contre eux leur ſembloit un Juge légitime qui les puniſſoit. On trouve chez les Romains quelques exemples ſemblables ſur ce point.

Les peu clairvoyans crurent que Rome alloit être libre après cette mort. Les Meurtriers furent autoriſés dans la Ville. Tout le Sénat étoit pour eux; & Antoine, à qui la Dignité de Conſul, qu'il poſſédoit, donnoit un titre légitime pour pourſuivre le crime commis par les Conjurés, fut obligé, après beaucoup

d'efforts inutiles & impuissans, de s'accommoder avec Cassius & avec Brutus : Accommodement, certes, qui ne fut qu'en apparence ; mais qui démontre la force du Parti des Conjurés, qui résisterent sans peine à la puissance du Consul dans le Sénat, & même à la colere passagere & tumultueuse du Peuple ému par la Harangue d'Antoine, & par la chemise sanglante de César montrée à propos par ce Consul dans son discours.

Rome, pourtant, ne fut jamais plus éloignée de la Liberté : & ce fut ici le commencement de la Monarchie. Et il est sûr, que si César eût vécu, & fût mort naturellement, on pouvoit beaucoup plus naturellement espérer la Liberté après sa mort, sur-tout, ce Dictateur n'ayant point de Fils légitime, qui pût lui donner la tentation de vouloir perpétuer la Dictature ou la Royauté dans sa famille. Et il n'est pas croyable, qu'Octave qu'il avoit adopté, parce qu'en effet c'étoit son plus proche Parent, mais qui lui ressembloit si peu en toutes manieres : il n'est, dis-je, pas croyable, qu'Octave l'eût obligé à continuer en sa faveur un attentat d'Usurpation contre sa Patrie, dont il avoit eu pour soi-même tant de remors, & qu'il adoucissoit par une clémence & par une inclination bienfaisante, dont ses plus cruels Ennemis ne disconvenoient pas. Et d'ailleurs, César pouvoit excuser, & excusoit en effet, sa Dictature, par le beau prétexte du bien & de la nécessité de l'Etat ; prétexte qui n'auroit été en aucun sens recevable pour lui donner un Successeur : car réellement, depuis les dernieres affaires de Marius & de Sylla, depuis la Conjuration de Catilina & les Supplices des Conjurés, depuis les mouvemens de Claudius & les événemens de Cicéron, depuis l'élévation extrême de Pompée comblé en mille manieres d'honneur & de dignités ; depuis enfin tant de Révolutions, qui avoient assez secoué l'Etat, pour faire craindre sa ruine tout-à-fait prochaine, chacun voulant gouverner & administrer ; la République avoit sans doute besoin, pour se remettre dans un état tranquille & naturel, d'avoir

pour quelque tems un Maître, qui fît cesser l'Ambition démesurée des Grands, & donnât le repos au Peuple & au Sénat, dont on avoit vu périr malheureusement les principaux Sujets dans les Discordes civiles & domestiques.

Et l'on doit observer que le Peuple, dépouillé essentiellement d'Ambition, ne fut point trop fâché de voir César le Maître.

Cette suprême Domination, qui s'exerçoit avec justice & avec douceur, l'accommodoit beaucoup mieux, qu'une infinité d'égards & de mesures qu'il falloit garder sans cesse pour une quantité de Grands & de personnes puissantes dans la République, dont il falloit briguer les bonnes graces.

Tous les Sénateurs même, quoique le Sénat fût le véritable Parti opposé à César, n'étoient pas si fâchés d'une Domination, qu'ils prévoyoient devoir bientôt finir, faute de postérité dans celui qui l'exerçoit, & qui leur donnoit le plaisir de voir abatue l'autorité de tant d'autres, leurs égaux ou leurs inférieurs en naissance, & quelquefois en mérite, que la Fortune, leur Ambition, & l'Intrigue, avoient mis dans une insupportable considération dans la République.

Il n'y avoit proprement que les Grands de l'Etat, & ceux qui s'étoient emparés de la principale autorité, à qui l'élévation de César fût un véritable sujet de désespoir : parce qu'étant revêtus de l'administration & du commandement, il leur étoit très-rude de devenir Sujets ; & quel que fût l'adoucissement dont on se servoit en leur commandant, ils sentoient avec la derniere douleur, que c'étoit toujours obéir, & avoir un Maître.

Ceux mêmes, dans qui la Vertu pouvoit encore agir, & qui, touchés de la servitude de leur Patrie, vouloient en relever la Liberté par grandeur d'ame, & par devoir, comme ils croyoient, ne laissoient pas de trouver dans cette entreprise leur véritable intérêt : & l'amour propre, caché imperceptiblement sous ces beaux dehors de vertu & de devoir, étoit le vé-

ritable reſſort qui les faiſoit mouvoir avec tant de vivacité.

Pompée, dont la Grandeur étoit énorme, poſſédoit toute l'autorité, ſur-tout depuis que la Guerre fut déclarée. Il n'étoit pas juſte qu'il le ſouffrît dans un autre; ſur-tout, ayant lieu de bien eſpérer par l'exemple récent de Sylla, dont il avoit ſuivi le parti, au lieu que Céſar paroiſſoit devoir être opprimé, ſemblable aux Marius & à Cinna, dont il avoit ramaſſé les débris.

Toute la Famille de Pompée, très-étendue par rapport à ſes Alliances, ne pouvoit pas manquer d'être attachée à la Fortune de ce grand homme, qui alloit toute retomber ſur ſes Enfans & ſur ſes Parens, dont le nombre n'étoit pas moins conſidérable que la qualité. Les Fils ſur-tout de Pompée, comme on le voit dans la ſuite de ces Guerres, étoient dignes par leur mérite perſonnel d'un plus heureux ſort.

Les Marcellus, Métellus, Hortenſius, Cicéron, Piſon, &c. étoient les Maîtres du Sénat: & quoique pluſieurs parmi eux fuſſent très-mécontens de Pompée, dont ils ne déguiſoient point les défauts dans leurs Lettres, ils s'attacherent pourtant tous à lui, comme à l'unique refuge qui leur reſtoit dans la perte qu'ils craignoient de faire; perſuadés qu'ils étoient, qu'ils pourroient plus aiſément détruire le pouvoir de Pompée, s'il étoit vainqueur, que celui de Céſar, qui, n'étant uni qu'aux Soldats, & à quelques Amis fidéles & dévoués, n'avoit point beſoin du Sénat pour ſon appui: c'eſt-là la principale raiſon qui réunit tous ces fameux Sénateurs ſous les ordres de Pompée, qu'ils n'aimoient point la plûpart, & qu'ils ſçavoient bien aſpirer, pour le moins autant que Céſar, à la ſuprême Puiſſance. Mais la digreſſion nous méneroit un peu loin, revenons au meurtre de Céſar.

Sa Victoire ayant été complette, il ne fut plus queſtion de choiſir & de raiſonner; tout le monde prit parti: les plus obſtinés ſe rendirent après la mort malheureuſe de Pompée, indigne en toute maniere de ce grand homme, l'un des plus renommés

Perſonnages que le monde ait jamais eus. Cicéron fut obligé à faire ſa Paix, perſuadé par cette Lettre de Cælius, qui lui écrivoit avec plus d'eſprit que de probité, que tandis que les Citoyens ne diſputoient qu'avec la langue, on devoit toujours s'attacher au Parti qui paroiſſoit le plus juſte; mais que dès qu'on en étoit venu aux armes, on devoit ſans balancer ſuivre le plus fort. Caton ce farouche & auſtere Philoſophe, n'eut pas d'autre reſſource que celle de ſe donner la mort, avec aſſez de cérémonie, pour faire croire qu'il s'ôtoit la vie avec regret.

A peine Ceſar eut-il joui quelques mois de ſon Pouvoir, que la Conjuration, qui ſe forma contre lui, & qui s'exécuta fort heureuſement pour les Conjurés, leur fit eſpérer le retour de l'autorité du Sénat. Mais qu'ils furent éloignés de leur eſpérance!

Antoine, ami de Céſar par inclination & par reconnoiſſance, ſe ſervit de ſa qualité de Conſul, pour pourſuivre les Conjurés. Leur accommodement fut vain, & ne dura qu'autant qu'il fallut pour prendre des meſures aux uns & aux autres. Octave, Fils adoptif de Céſar, & ſon premier Héritier, s'unit à Antoine par un lien de devoir: & tous les deux, cependant penſerent à ſe revêtir chacun pour le moins d'une partie de l'autorité que Céſar poſſédoit. Lépide, qui étoit uni à eux, ſe ſaiſit, au commencement de ces troubles, de la Dignité de Souverain Pontife, que Céſar avoit laiſſée vacante, & que perſonne ne lui conteſta pour lors; chacun étant occupé à penſer à ſa conſervation, ou à des deſſeins plus vaſtes, & plus importans.

Les deux Chefs des Conjurés ſortirent de Rome, par une faute, à mon ſens, très-conſidérable; car adorés comme ils étoient du Sénat, qui les regardoit comme des libérateurs de la Patrie, ils n'avoient pas beaucoup à craindre, le Peuple étant d'ailleurs tout-à-fait appaiſé: & ſi les Troupes, qu'Antoine & les autres Amis de Céſar levoient, les obligeoient à aller de leur côté faire une Armée dans les Provinces où ils avoient le

plus de pouvoir ; ils devoient, ce semble, se partager de telle sorte, que Cassius, qui étoit meilleur homme de guerre, allât construire cette Armée, tandis que Brutus, qui étoit plus propre aux Affaires de la Ville, où il étoit dans une si haute estime, empêcheroit par sa présence que les amis de César ne s'emparassent de Rome & de toute l'Italie. Mais soit que la tête leur tournât, soit qu'ils craignissent quelque retour de conjuration, soit peut-être, comme il est plus croyable, qu'ils se défiassent l'un de l'autre, & qu'étant très-peu liés par inclination, ils voulussent s'éclairer l'un l'autre, ils ne se séparerent point tant qu'ils resterent en Italie, & ils ne se quitterent que lorsque l'un d'eux alla en Syrie & l'autre en Macédoine, Provinces, où chacun d'eux avoit un crédit particulier, & où ils firent en effet des levées considérables. Mais cette défiance & cette antipathie, dont ils étoient mutuellement prévenus, fut la source de leur ruine, & de celle de leur parti.

Il sembla pourtant quelque tems après, que tout alloit réussir en leur faveur. Les Vengeurs de César se diviserent : Octave & Antoine se firent la guerre l'un à l'autre, quand ils devoient uniquement la faire aux Meurtriers. Le Sénat, pour lors absolument gouverné par Cicéron, fomenta finement la division ; & quoiqu'il penchât davantage du côté d'Octave, il travailloit pourtant avec beaucoup d'art à détruire les Chefs du parti de César par leurs propres armes, & les uns par les autres : & c'étoit-là la politique réelle & véritable de Cicéron, l'ami particulier de Brutus, l'ennemi irréconciliable d'Antoine, l'appui du Sénat, & l'adversaire éternel de ce qui avoit quelque relation avec les amis de Catilina.

Cette division n'auroit pas manqué de rendre les affaires des Conjurés parfaitement bonnes, si Lépide ne s'étoit joint à Antoine. Et ayant mérité par cette Union, que le Sénat le déclarât ennemi de la République, il pensa avec beaucoup de bon sens aux moyens de se défendre de tous les desseins du Sénat, dont

chacun commencoit à s'appercevoir ; & il fit alors cette fameuse Conférence, où fut conclu le Triumvirat, qui fut la source de la perte des Conjurés, & le commencement de la Monarchie.

Dès-lors, la Liberté cessa entiérement : chaque Triumvir fut Roi dans son département ; & la fortune, le hazard, & la mauvaise conduite de Lépide & d'Antoine, les ayant détruits, Octave, qui depuis s'appella Auguste, resta seul Prince de la République, qu'il fit passer après un Regne de plus de quarante ans, sous le pouvoir de Tibere, Fils de sa Femme, le plus terrible Prince que le Sénat pût jamais éprouver.



FRAGMENS



FRAGMENS
SUR
LEPIDE.

On nous a laissé un caractere de Lépide fort peu avantageux. On l'a dépeint avare, vain, fourbe, sans esprit, sans bravoure, & sans pas une de ces Vertus, qui convenoient au caractere dont il fut revêtu: on s'est récrié contre la fortune, qui l'éleva, & qui le soutint quelque tems, dans le rang sublime de Triumvir, sans aucun mérite de sa part (*a*), & l'on a applaudi à cette même fortune, quand elle lui fit sentir ses revers, & le remit dans le triste état où il passa les dernieres années de sa vie.

Il se pourroit pourtant bien faire que les mêmes Historiens, qui ont si fort outré les louanges d'Auguste, & exagéré les défauts d'Antoine, eussent donné un Portrait de Lépide plus conforme à leurs passions, & à l'intérêt du Prince qu'ils adoroient, qu'à la vérité. Et pourquoi ne l'auroient-ils pas fait, puisqu'il est avéré, que de tous les hommes illustres qu'ils nous font connoître, il n'en est pas un dont ils n'ayent, ou flaté, ou altéré le Portrait, selon qu'ils étoient plus ou moins dans les intérêts de ceux auxquels ils sacrifioient la vérité de l'Histoire?

Quant à Lépide, je crois que si l'on peut examiner les faits

(a) *Nullâ virtute tam longam fortunæ indulgentiam meritus.* Velleïus Paterculus, Libr. II.

inconteſtables de ſa Vie, l'on ſera obligé de convenir qu'il tenoit un milieu entre les grandes vertus & les grands défauts; & qu'à lui rendre juſtice, il n'étoit, ni digne de la fortune à laquelle il fut élevé, ni de la diſgrace qui la ſuivit.

Marcus Emilius Lépidus étoit de la Maiſon Emilia, la plus illuſtre entre les Patriciennes. C'eſt celle qu'on citoit ordinairement pour le luſtre, & pour la quantité des Triomphes & des Dignités. Ainſi Lépide, par ſon nom, étoit très-conſidéré dans le Sénat, & très-honoré dans toute la République.

Il falloit qu'il eût déja un eſprit capable de grandes vues, & de beaucoup d'ambition, d'abord après la mort de Sylla; puiſqu'il eſt sûr qu'il ſe mêla d'établir quelque nouveauté dans le Gouvernement, & qu'il invita même Jules Céſar à avoir part à ſes deſſeins: ce que ce dernier refuſa, ſans doute pour n'y avoir pas trouvé aſſez de ſureté, ou aſſez d'avantage, quoiqu'on lui offrît des conditions très-capables de le tenter.

L'endroit de la Vie de Lépide, qui ſans conteſtation mérite d'être loué de tout le monde, c'eſt la fidélité qu'il conſerva à Céſar après ſa mort. Il s'unit à Antoine, pour faire punir les Conjurés (*a*), & voulut de tout ſon pouvoir venger ſon ami, dont le meurtre avoit partagé toute la Ville.

Il paroît dans tous les Hiſtoriens, que pour lors Lépide étoit avec Antoine le Chef du Parti de Céſar; & il falloit qu'il fût d'une très-grande Conſidération, puiſqu'il y avoit pluſieurs autres perſonnes de très-grande qualité & de beaucoup de mérite, qui lui cédoient en ce point, & qui ſe rangeoient ſous ſes ordres. On ne ſçauroit douter, qu'il ne fût le Chef de ce parti conjointement avec Antoine, ſi l'on fait réflexion, que dans l'accommodement qu'on fit des Conjurés d'une part, & des Amis de Céſar de l'autre, il ne fut parlé que de Brutus & de Caſſius parmi les premiers, & d'Antoine & de Lépide parmi

(a) *Quoiqu'il eût épouſé une Sœur de Brutus, qui étoit pourtant morte avant la Conjuration.*

les derniers ; ensorte que Brutus alla souper chez Lépide (*a*), & Cassius chez Antoine.

Je trouve encore Lépide très-digne de considération, lorsqu'il releva la fortune d'Antoine, qui, après sa défaite à Modene, traversa les Alpes, & vint le chercher en Gaule, où il étoit avec une Armée considérable. C'est-là qu'Antoine, déclaré par le Sénat ennemi de la République par la faveur d'Octave, & les persuasions de Cicéron, n'osant tout-à-fait se présenter à Lépide dans l'état d'un Général & d'un Consul tel qu'il étoit, prit, au lieu de sa Robe de Pourpre un habit de deuil, & marqua par toutes les démonstrations extérieures l'affliction où il étoit, pour tâcher de toucher Lépide son ancien Ami, & son Compagnon, avec qui il avoit toujours eu une très-étroite société.

Lépide hésita quelque tems sur le parti qu'il devoit prendre entre Octave vainqueur d'un côté, & Antoine vaincu de l'autre, tous les deux du Parti de César, avec la différence pourtant, qu'Antoine poursuivoit à Modene Décimus Brutus l'un des Conjurés, & qu'Octave le secouroit.

Il ne faut pas douter que cette considération ne fît beaucoup d'impression sur l'esprit de Lépide, qui assurément étoit très-attaché au parti de César, & très-zélé pour sa mémoire ; car on doit avouer qu'il y avoit dans lui un fond de bon cœur, que nous trouvons exprimé quelque part dans une Lettre d'Antoine ou d'Auguste par le terme de *très-honnête homme*, dont il se sert en parlant de Lépide, par préférence à plusieurs autres, ausquels il donne leurs qualités propres. *Je ne trahirai point*, dit-il, *la foi que j'ai donnée à Plancus : je ne quitterai point le généreux Dolabella ; ni ne sçaurois manquer à un aussi honnête homme que Lépide, &c.*

Ainsi, Lépide résolut de recevoir Antoine, & de s'unir à lui, pour poursuivre les vengeances que la grande Ambition d'Octave différoit.

(a) *Je viens de dire qu'il y avoit une récente Alliance entr'eux.*

Il eſt vrai que quelques-uns ont écrit, que dans le tems qu'on employa à traiter entre Antoine & Lépide, les Soldats de ce dernier, qui avoient preſque tous ſervi ſous Antoine dès le tems même de Jules, ne purent s'empêcher de renouveller leur tendreſſe, pour un Général qu'ils eſtimoient infiniment, & qui les faiſoit reſſouvenir de Céſar qu'ils adoroient encore: qu'ils firent de grands mouvemens aux marques de triſteſſe qui paroiſſoient dans l'extérieur d'Antoine; & qu'ils forcerent Lépide à s'unir avec lui, faiſant entendre qu'ils ne ſerviroient pas volontiers contre Antoine. Il n'eſt pas rare que les Soldats Romains ayent obligé leurs Généraux à des Traités, ſur-tout dans les Guerres Civiles.

Quoi qu'il en ſoit, Lépide ne pouvoit guéres mieux faire en cette occaſion, que de s'unir à ſon ancien Ami, qu'il ſçavoit être très-reconnoiſſant, d'ailleurs très-excellent Général, aimé de tous les Soldats, & duquel il pouvoit beaucoup plus eſpérer que d'Octave, dont l'ambition démeſurée avoit déja paru, & qui, par le nom de Céſar qu'il avoit pris, ne prétendoit pas moins que toute l'autorité de ſon Pere.

Lépide n'eut pas plutôt reçu Antoine, que le Sénat, tout-à-fait dévoué à Octave, le déclara conjointement avec Antoine ennemi de la République; mais ce n'étoit pas-là un grand mal. La queſtion étoit lequel des deux partis ſeroit le plus fort; & l'on étoit aſſuré, que le plus foible ſeroit à coup ſur, l'ennemi de la République le plus coupable.

C'eſt ici que Lépide forma le plus grand & le plus étendu projet qu'on eût pu imaginer. Il conſidéra d'un côté ſes Forces, ſon Armée jointe aux Troupes d'Antoine, l'habileté de ſon nouvel Allié, ſur lequel il compta beaucoup; mais d'ailleurs, examinant avec attention toutes les forces de la Ville, tout le Sénat, preſque toute l'Italie unie, & tous les Conjurés armés dans les Provinces, qui craignant davantage Antoine, s'uniroient infailliblement à Octave, qui dans le ſecours qu'il venoit

de donner à D. Brutus avoit marqué très-peu de délicatesse sur cet article : Lépide, dis-je, avide de venger la mort de César, & plus encore de profiter des forces qu'Octave & Antoine avoient chacun de son côté, projetta de les accommoder, & de ne pas s'oublier dans l'Accommodement. L'exemple récent du Triumvirat de Pompée, de César, & de Crassus, lui donna une idée de celui qu'il forma ; & cette fameuse Conférence, où se détermina le second Triumvirat, sur son ouvrage. Cette seule Médiation seroit capable d'embellir la Vie du monde la plus obscure . . . . .

Il est vrai que Lépide n'avoit point prévu cette énorme puissance, que lui donna le rang superbe de Triumvir, qu'il avoit joint à la Charge de Souverain Pontife, dont il s'étoit emparé d'abord après la mort de César. Je crois même qu'il fut étourdi de son pouvoir & de sa Dignité ; sur-tout, les deux autres Triumvirs l'ayant laissé à Rome, pour y commander à toute l'Italie, au Peuple, & au Sénat, qui distribuoit ses ordres dans les Provinces : & je crois que ce fut pour lors qu'il conçut des pensées d'ambition, qu'il n'avoit jamais eues à beaucoup près si grandes.

S'il avoit pourtant raisonné juste, il auroit trouvé qu'il y avoit quelque honte à rester seul dans la Ville, tandis que ses Collégues alloient acquérir la gloire de la vengeance du meurtre de César. C'étoit une marque de son peu de capacité pour la Guerre, qui devoit lui faire quelque chagrin ; mais la douceur immense, qu'il trouva à commander en Maître à Rome, l'éblouït si fort ; qu'il oublia toute autre considération. Il faut avouer, qu'il étoit un très-médiocre Général d'Armée ; & quoiqu'on trouve dans sa Vie quelques actions militaires, & un Triomphe même pendant le tems de la Proscription ; il faut convenir qu'il n'a jamais marqué une grande étendue de mérite dans les affaires de la Guerre. Je ne voudrois pourtant pas tout-à-fait croire ce qu'en a écrit un Historien (*a*), qu'il étoit le plus

(*a*) Velleïus Paterculus.

mauvais de tous les Généraux, & qu'il n'y en avoit aucun qui ne fût meilleur que lui (*a*), puisque le secours qu'il donna à Auguste contre Sextus Pompeïus, qui lui fut ensuite si funeste, marqua en lui beaucoup de valeur, & même de conduite: & par-dessus cela, l'on doit considérer l'amitié que César eut toujours pour lui, le traitant également en tout avec Antoine, dont on ne sçauroit sans doute contester le mérite aux affaires de la Guerre. Il le fit son Collegue au Consulat, deux ans avant que de prendre Antoine pour Collegue au même Consulat: il les fit tous les deux Généraux de la Cavalerie, dans sa Dictature; & il n'est pas vraisemblable que Jules eût tant estimé un homme qui auroit eu si peu de mérite.....

Cependant, les Triumvirs, après la fameuse victoire de Philippe, la mort des principaux Conjurés, & la destruction entiere de leur parti, se partagerent de nouveau le monde. Lépide qui n'avoit point eu de part aux victoires, n'en eut que très-peu à l'Autorité; & tandis qu'Antoine prit l'Orient en Maître, & qu'Auguste prit Rome, l'Italie, & tout le reste de l'Empire, Lépide fut obligé de se contenter de son Gouvernement des Espagnes, & de sa Charge de Souverain Pontife. Il fut assez maltraité dans ce Partage, & il reconnut parfaitement cette inégalité; mais il falloit pouvoir mieux faire. Toutes les Troupes étoient dévouées à Auguste, ou à Antoine. Il fallut partir, & se contenter de quelques Légions destinées pour sa Province.

Il est indubitable que Lépide conçut un vrai chagrin de l'injustice de ses Collegues; & quoiqu'il reconnût peut-être leur supériorité en actions & en talens, il étoit pourtant fâché qu'elle parût si visiblement aux yeux de tout le monde. Car, avec un mérite médiocre, il avoit une vanité démesurée; & l'on sçait que personne ne veut avouer d'avoir moins de vertu qu'un autre. Aussi forma-t-il dès-lors un secret projet de se ven-

(a) *Cum & omnes Imperatores essent Lepido meliores.*

ger de cette injuſtice, quand l'occaſion ſe préſenteroit ; & elle ne tarda pas beaucoup.

La diſcorde s'alluma entre Auguſte & Antoine, d'une maniere ſi vive, que toutes leurs forces furent employées à leur querelle. Lépide, qui tranquille dans ſon Gouvernement avoit pris ſoin d'amaſſer beaucoup d'argent, tant par ſon inclination naturelle qui lui faiſoit beaucoup aimer les richeſſes ; que pour les deſſeins qu'il pouvoit avoir formés, fit pendant ce tems de nouvelles levées de troupes, & compoſa une Armée de trente Légions, qu'il ſe garda pourtant bien de laiſſer ſortir d'Eſpagne, s'étant propoſé de laiſſer déchirer ſes deux Collegues l'un par l'autre, juſqu'à ce qu'ils fuſſent entiérement affoiblis ; & pour lors, d'entrer avec une Armée toute fraîche, & de ſe rendre le Maître abſolument de l'un & de l'autre, & de l'Univers par conſéquent.

Il conduiſoit avec aſſez d'art ce vaſte deſſein, en voulant toujours ſe rendre médiateur entre les deux Rivaux avec leſquels il conſervoit des dehors d'Amitié & d'Alliance ; mais en effet, il fomentoit ſous main leurs diviſions, pour hâter leur ruine.

Enfin, après pluſieurs combats entre les deux partis, tandis qu'Antoine enivré goutoit les délices d'Egypte, Auguſte ſe trouva ſur les bras en Sicile les reſtes du parti de Pompée, ſous la conduite de Sextus Pompeïus, dont le mérite étoit auſſi grand que le nom. Comme Auguſte ne ſe trouva pas le plus fort, & qu'il craignit que cet Ennemi dangereux en toute maniere, & particuliérement par ſon nom chéri & adoré dans le Sénat, qui gémiſſoit en ſecret ſous une ſervitude ſanglante, ne ruinât abſolument ſes affaires, s'il venoit à avoir quelque bon ſuccès, il s'aviſa d'envoyer demander du ſecours à Lépide, qu'il ſçavoit être puiſſamment armé, & qui étoit intéreſſé à détruire ce reſte du parti ennemi de Céſar. Soit que Lépide crût qu'il étoit tems d'exécuter ſon grand deſſein, ou qu'il voulût ſeulement pour le

coup ſecourir Auguſte dans cette Guerre, il vint en Sicile avec plus de ving-cinq Légions, qui, jointes aux troupes d'Auguſte, acheverent la victoire, à laquelle inconteſtablement Lépide eut la meilleure part, quoi qu'en diſent quelques Hiſtoriens dévoués à Auguſte, qui, dans cette affaire, ne donna pas beaucoup de marque de valeur.

Lépide, enorgueilli par ces heureux ſuccès, à la tête de la plus belle Armée qui fût pour lors ſur pied, & flaté déja en ſecret de l'accompliſſement de ſes projets par un ſi heureux commencement, commença à n'avoir plus guéres d'égard pour Auguſte, dont les troupes étoient beaucoup inférieures aux ſiennes, & qu'il jugea même par ſa perſonne beaucoup inférieur à ſoi, par rapport au peu de valeur qu'il avoit marquée dans cette affaire. Il le railla même d'une maniere piquante, & le mortifia cruellement ſur cet article; & la vanité, à laquelle il avoit un très-grand penchant, l'ayant tout-à-fait poſſédé, il fit dire à Auguſte, qu'il n'avoit qu'à ſe retirer de Sicile où il n'avoit plus rien à faire.

Auguſte, qui commença à comprendre tout ce que Lépide pouvoit avoir projetté, ſe repentoit, mais un peu tard, de l'avoir appellé à ſon ſecours. Que ne fait pourtant pas la fortune pour ceux qu'elle veut favoriſer? Ce ſecours qui ſembloit devoir être ſi funeſte à Auguſte, & qui devoit commencer la grandeur de Lépide fut préciſément la ſource de la totale ruine de ce dernier: car Auguſte, qui trouvoit toujours dans ſon eſprit des reſſources que les autres cherchent ſouvent en vain dans leur valeur, pratiqua ſi adroitement les Chefs de l'Armée de Lépide, & leur promit des récompenſes ſi grandes; (récompenſes, qu'il pouvoit effectivement promettre, maître comme il étoit à Rome, & du Sénat, & du Peuple,) que tous ces Chefs un peu mécontens d'ailleurs de Lépide, naturellement avare, ſouleverent toute ſon Armée: de ſorte que quelques traits ayant été lancés tout exprès pour commencer une eſpéce de combat entre

entre les deux Camps, Auguſte s'avança ſeul, & ſans armes, dans le camp de Lépide, prit ſans beaucoup de peine l'Aigle de celui qui la portoit, & qui apparemment ne la défendit guéres : & dès-lors, tout le Camp de Lépide ſe rangea de ſon côté, tous le ſuivirent, & on lui amena Lépide lui-même, à qui il ne reſta pas un ſeul homme fidéle dans toute ſon Armée.

Cette action d'Auguſte a été louée par ſes Partiſans, juſqu'à la comparer aux plus héroïques des Scipions; & ils ſe ſont récriés avec admiration ſur cette confiance, qui le fit hazarder à aller tout ſeul & déſarmé dans le camp de ſon ennemi. C'eſt au Lecteur à juger ſi cette action eſt tout auſſi grande qu'on l'a faite. Pour le moins elle eſt d'un eſprit merveilleux pour l'intrigue.

Il eſt impoſſible de ne pas convenir auſſi, qu'il y avoit beaucoup de foibleſſe & de mauvaiſe conduite du côté de Lépide; car il eſt mal-aiſé de comprendre qu'on ſouleve toute une Armée, ſans qu'un Général s'en apperçoive, & ſans qu'il y mette ordre, s'il a un peu de ſens & de fermeté.

C'eſt cette fermeté, dont Lépide manqua tout-à-fait en cette occaſion, que je trouve l'endroit de ſa Vie le plus mépriſable; car ayant été conduit aux pieds d'Auguſte, il oublia ſon rang, ſa dignité, & ſa naiſſance. Il lui demanda lâchement la vie, qui lui fut conſervée avec tous ſes biens & la Charge de Souverain Pontife, qu'il poſſédoit avant le Triumvirat. Cette derniere Dignité, qu'il ne ſçut pas ſoutenir, lui fut ôtée de l'autorité ſeule d'Auguſte, ſans qu'Antoine, qui depuis en fit l'un des ſujets de ſes plaintes, y eût aucune part.

Rien ne peut excuſer cette foibleſſe de Lépide, qui a donné lieu à tout ce qu'ont dit de déſobligeant de lui ſes Ennemis. Quand on joue de grands rolles dans le monde, il faut les ſoutenir avec dignité, & ſe faire aſſez d'effort pour ne pas laiſſer appercevoir qu'on craint la mort, lorſqu'en effet on la craint beaucoup; & dans cette affaire de Lépide, il étoit plus néceſ-

ſaire que jamais de hazarder une vie qu'Auguſte ſe ſeroit bien gardé de lui ôter. Il craignoit avec trop de raiſon d'irriter une Armée qui ne le connoiſſoit déja que trop pour cruel. Une noble aſſurance, & une fermeté digne de l'autorité que Lépide poſſédoit, auroit fait revenir ces Troupes rebelles, qui, incontinent après avoir livré leur Général, s'irriterent contre ceux qui les avoient ſéduites, & firent une ſédition dangereuſe, qu'Auguſte diſſipa pourtant, ne ſe trouvant point de Chef aſſez conſidérable pour la ſoutenir, & avec l'aide de beaucoup d'argent qu'il diſtribua à tous les Séditieux.

Ce fut alors un ſurcroît de puiſſance pour Auguſte, d'autant plus agréable, qu'il avoit toujours appréhendé l'union de Lépide avec Antoine, ce qui auroit cauſé infailliblement ſa ruine...

Le reſte de la vie de Lépide ſe paſſa dans l'obſcurité d'un Particulier, à qui même la Dignité de Souverain-Pontife, qu'on lui avoit laiſſée, ne donna aucun luſtre. On prit d'autant plus de ſoin de le tenir abaiſſé, qu'on l'avoit vu plus élevé; & je doute que la vie puiſſe paroître agréable hors de la retraite à un homme qui ſe voit déchu d'une ſi prodigieuſe grandeur, & qui ſe voit le malheureux ſujet de l'indulgence fiere & hautaine de ſon ennemi.



CONSIDÉRATIONS

SUR

ANTOINE.

LA République Romaine ne fut jamais si grande, qu'à la veille de sa destruction ; & sa grandeur fut la principale cause de sa ruine. Ses Citoyens, après avoir conquis toute la Terre, ne trouvant plus à satisfaire leur ambition, s'armerent les uns contre les autres, & porterent dans le sein de leur Patrie la guerre, que la soumission de presque tout l'Univers les empêchoit de porter ailleurs.

Il étoit, en effet, bien difficile que des hommes, qui alloient commander dans des Provinces plus grandes & plus belles que ne sont nos plus florissans Royaumes, où ils recevoient des honneurs qu'on ne rend qu'aux Souverains; qui commandoient ailleurs des Armées puissantes & nombreuses, avec une autorité très-étendue, donnant la Loi à tous les Peuples, sans recevoir presque des ordres supérieurs ; & qui, enfin, s'étoient rendus assez puissans, pour être toujours à Rome les patrons & les protecteurs des plus grands Rois : il étoit, dis-je, bien difficile, que ces hommes pussent s'accommoder de l'égalité d'une vie privée, & laisser à la République le choix paisible de ses Magistrats, qui étoient à proprement parler les Maîtres des Rois de toute la terre.

La puiſſance des Citoyens cauſa de funeſtes troubles, qui donnerent lieu à une infinité de grands hommes de briller dans ces dernieres révolutions de la République : & j'oſe dire, que parmi tous ceux-là, il en eſt peu qui ayent paru avec plus d'éclat que Marc-Antoine le Triumvir, quelque ſoin qu'ayent pris la plûpart des Hiſtoriens dévoués à ſes ennemis de déguiſer ſes vertus, ou d'exagérer ſes défauts.

Sa Naiſſance étoit illuſtre ; & ſa Maiſon, quoique Plébeïenne, tenoit un des premiers rangs parmi les plus nobles de Rome. Elle ſe diſoit iſſue d'un Anthon, fils d'Hercule : origine peut-être fabuleuſe, & qui reſſembloit en cela à celle de la plûpart des grandes Maiſons de Rome, qui ſe faiſoient deſcendre, ou des Dieux, ou des Héros du premier ordre. C'eſt ſans doute à cauſe de cette origine, qu'Antoine affectoit de porter toujours dans ſes habits quelque choſe qui fît reſſouvenir d'Hercule.

Son Aïeul étoit le fameux Marc-Antoine l'Orateur, homme d'un mérite rare, & d'une grande réputation ; qui fut, pendant quelque tems, le conſervateur de la Liberté publique, & qui, s'étant attiré la haine de Marius, fut enfin ſacrifié à ſon reſſentiment. Il étoit abſolument dans les intérêts de Sylla, & ne croyoit peut-être pas que ſon Petit-fils dût un jour devenir le compagnon d'un homme qui rétabliroit le parti de Marius & du Peuple. Exemple, qui doit déſabuſer ceux qui croient pouvoir perpétuer leurs inclinations dans leurs familles.

Sa mere étoit de la Maiſon des Jules ; & pour cette raiſon, le grand Céſar qui l'aimoit, l'auroit peut-être adopté ; ſi, comme dit Auguſte lui-même, il eût cru qu'un Deſcendant d'Hercule n'eût point rougi de ſe voir le fils par adoption d'un Deſcendant d'Enée.

Elle fut mariée en ſecondes noces à Cornélius Lentulus, homme de grande qualité & de beaucoup de conſidération ; celui-là même, que Cicéron fit mourir dans le tems de la Conjuration de Catilina, ſans doute avec trop de précipitation, & pour donner

une trop grande idée de ſon pouvoir à ceux qui le lui avoient confié avec tant de diſtinction.

Cette mort inſpira à Julie, femme de Lentulus, une mortelle haine contre Cicéron, & lui laiſſa des ſentimens de vengeance auſquels elle fit participer ſon fils Antoine, dont elle étoit beaucoup aimée : & c'eſt-là, peut-être l'une des premieres cauſes des différends, & de l'inimitié cruelle qui dura toujours entre ces deux hommes.

Il y avoit peu de gens à Rome mieux faits qu'Antoine, à la fleur de ſon âge : perſonne auſſi ne prenoit plus que lui les plaiſirs que ſa jeuneſſe & ſa bonne mine lui préſentoient. On doit même avouer, qu'il les outra toujours : ſes débauches furent extrêmes, & l'amour des plaiſirs, qu'il conſerva toute ſa vie, a été la ſource de toutes ſes fautes, & de tous ſes malheurs.

Il avoit peu de politeſſe dans les manieres, & peu de délicateſſe dans l'expreſſion ; mais il avoit une liberté que l'air de l'Armée lui avoit acquiſe, accompagnée d'une raillerie agréable & obligeante : ſur-tout, on aimoit en lui certaine négligence noble, qui ſembloit extrêmement convenir à l'élévation où il parvint.

Il étoit careſſant, familier, & affable. Il railloit de bonne grace, & ſouffroit volontiers qu'on le raillât, même dans ſa plus haute fortune : Qualité rare dans les perſonnes qui ont un grand pouvoir.

Il fut toujours de complexion tendre & amoureuſe : & il ſe ſervoit de ſes Amis, pour ces ſortes d'affaires, & les ſervoit également dans les leurs, ſe faiſant un plaiſir de leur confiance. La grandeur du rang qu'il tenoit, & du caractere dont il étoit revêtu, ne lui fit jamais oublier qu'il étoit né égal avec ſes Amis. Auſſi en fut-il aimé, plus qu'on ne ſçauroit le dire, dans tous les différens états de ſa vie. Curion l'un des plus beaux eſprits & des plus fermes Génies de ſon tems, au ſentiment même de Cicéron, s'obligea pluſieurs fois pour lui, pour des ſommes

ſi conſidérables, que toute ſa Famille en fut épouvantée. Il reconnut ſes bienfaits comme il devoit; & l'on ne ſçauroit l'accuſer d'ingratitude. Il ſacrifioit toutes choſes à l'intérêt de ſes Amis; & l'on doutoit avec raiſon, s'il en étoit plus aimé, ou s'il les aimoit davantage. Quels ſervices n'a pas reçus de lui Clodius, dans la ſuite des affaires qu'il eut dans la République? Quelles graces n'en a pas reçues Ventidius, qu'il fit élever à toutes les Dignités de la République, malgré la baſſeſſe de ſa naiſſance? Quelle fut ſa générosité à l'égard d'Ariſtobule, Roi des Juifs, après qu'il l'eut pris priſonnier? Enfin, il eſt inconteſtable, qu'il fut aſſez fidéle à ſes Amis, pour ne vouloir jamais ſouſcrire à aucun Traité avec Auguſte, au préjudice de ce qu'il leur avoit promis. *Je ne trahirai point*, dit-il dans une Lettre qu'il écrit ſur ce ſujet, *la parole que j'ai donnée à Dolabella, ni la Société que j'ai faite avec un auſſi honnête homme que Lépide, ni ce que je dois à Plancus, &c.*

Sa bonté pour les Domeſtiques & les Officiers étoit extrême, & ſa libéralité alloit juſqu'à la profuſion. Ayant un jour ordonné à ſon Tréſorier de compter vingt-cinq mille Dragmes d'argent à l'un de ſes Domeſtiques, qui ne lui avoit pourtant rendu aucun ſervice conſidérable, le Tréſorier ſe récria ſur la grandeur de la ſomme, & prit ſoin même, avant que de la payer, de la faire préſenter devant Antoine comptée en petites eſpéces, pour lui faire mieux ſentir ſa profuſion. Mais Antoine, qui reconnut l'artifice, lui dit froidement. *En vérité, vingt-cinq mille Dragmes paroiſſent bien peu, & tiennent peu de place! Qu'on lui en donne encore autant.* Son ordre fut exécuté, & cette libéralité me paroît d'autant plus belle, qu'elle eſt dénuée de toute oſtentation; puiſque tout cela ſe paſſe entre lui, & ſon Tréſorier. Et il ne faut pas s'étonner ſi, par ſon inclination bienfaiſante, il gagnoit le cœur de tout le monde, mais principalement celui des Soldats, ſur leſquels tous ſes ennemis étoient contraints d'avouer qu'il avoit un merveilleux empire.

Ils avoient ſervi ſous lui dès le tems même du grand Jules, de qui il avoit appris cette belle maniere de faire la guerre, qui ne ſera peut-être jamais parfaitement imitée. Ils avoient été témoins de l'eſtime qu'avoit eue pour lui ce grand homme, dans le premier Emploi de ſon Armée qui lui fut toujours confié. Ils éprouvoient chaque jour ſes careſſes, ſes largeſſes, & ſes manieres obligeantes, qui, après tant de victoires, & dans le haut degré de fortune où il étoit parvenu, le faiſoient aller viſiter chacun d'eux dans leurs tentes, leur demander leurs néceſſités, auſquelles il pourvoyoit avec une exactitude admirable.

Ce fut à cette bonté, qu'il dut ſon heureuſe arrivée en Gaule, lorſqu'après avoir été chaſſé du Sénat, il alla y chercher Lépide; traverſant les Alpes avec une Armée dénuée de tout, ſans y rien perdre, ni de l'autorité de Général, ni de l'amitié des Soldats, auſquels dans les grandes diſettes où ils ſe trouverent, il donnoit le premier l'exemple de modération & de patience: & c'étoit une choſe merveilleuſe, de voir le plus ſomptueux de tous les hommes, dont la table étoit toujours la plus magnifique, & qui vivoit dans une extrême intempérance, devenir le plus ſobre de toute ſon Armée, ſouffrir mieux que nul autre la ſoif & la faim, & faire diſtribuer le peu qui ſe trouvoit de vivres à ſes Soldats préférablement à lui-même. Auſſi, jamais Armée n'aima tant ſon Général, & jamais Général ne mérita tant d'être aimé de ſon Armée.

Mais il faut voir ce Romain ſous les grands Caracteres qu'il a ſoutenus; & ſans décrire ici tout le cours de ſa vie, il ſuffira, pour s'en faire une belle idée, de ſe le repréſenter dans quelques occaſions où il a brillé avec plus d'éclat.

On peut d'abord le conſidérer en Syrie, où il alla dans ſa premiere jeuneſſe ſervir ſous le Gouverneur de cette Province, qui lui donna le Commandement de la Cavalerie. C'eſt-là, qu'il ſe ſignala d'abord contre Ariſtobule, Roi des Juifs, qu'il fit lui-même priſonnier, après avoir gagné la bataille par ſa

ſeule valeur. On entre bien agréablement dans le monde, quand on commence par une victoire, & par la priſe d'un Roi. Il alla immédiatement après ſecourir Ptolomée, Roi d'Egypte, pour lequel il prit la ville de Peluſium ; & c'eſt à ce ſiége, qu'étant monté le premier ſur la brêche, il fit tant d'actions d'une valeur inouïe, & où il empêcha enſuite, par une douceur & une modération qu'on n'a pas dû déguiſer, les déſordres auſquels eſt expoſée une Ville priſe d'aſſaut. On dit que ce fut dans ce tems-là, qu'il vit pour la premiere fois Cléopatre, dont les charmes lui furent dans la ſuite ſi funeſtes.

On peut le conſidérer dans les Plaines de Pharſale, où il fut le Compagnon de Céſar, le jour de cette fameuſe & déciſive Victoire, à laquelle il contribua beaucoup, par ſes actions, & par ſa conduite. Il y commandoit l'Aile gauche de ſon Armée ; & il s'y ſeroit acquis une gloire incomparable, ſi Céſar n'y avoit pas été.

Céſar, ayant pris à Rome la Dictature, fit Antoine Général de ſa Cavalerie, rang le plus conſidérable après celui du Dictateur. Ce fut alors, qu'il commanda dans Rome pour la premiere fois avec un pouvoir abſolu, ſoumis au ſeul Jules, auquel il n'étoit pas honteux d'obéir.

Il n'eſt pas moins digne de conſidération dans cette célébre Conférence, qui ſe fit après la mort de Céſar, & où ſe détermina ce fameux Triumvirat, ſujet fatal de tant de larmes & de tant de ſang. Octave, que l'on appella depuis Céſar Auguſte, & Marc-Antoine, voulant terminer leurs différends, ſe rendirent par la médiation de Lépide, au Confluent qui eſt entre Peruge & Bologne, dans le Territoire de Modene. C'eſt-là, qu'une petite Riviere forme une maniere d'Iſle, que Lépide, qui faiſoit l'accommodement, choiſit pour le lieu de leur entrevue. Auguſte & Antoine étant reſtés chacun de l'un des côtés de la Riviere, Lépide paſſa le premier dans l'Iſle, pour viſiter le lieu de la Conférence, & pour éviter toute ſorte de ſurpriſe.

Il

Il éleva ensuite sa robe, qui étoit le signal auquel les deux Généraux devoient s'approcher. L'un & l'autre, en effet, ayant laissé au bout des Ponts construits pour la communication, leurs Amis & leurs Gardes, s'avancerent seuls, & également, jusqu'à ce que s'étant rencontrés dans le milieu de l'Isle, ils s'embrasserent ; & après s'être donné toutes les marques extérieures d'une parfaite amitié, ils s'assirent tous les trois dans un lieu découvert, d'où ils pouvoient être vus de leurs gens : Octave, qui pour lors étoit Consul, étant au milieu, à cause de sa Magistrature. Leur Conférence dura deux jours ; & les Peuples devoient avoir une grande attention à ce qui y seroit conclu, puisqu'il ne s'agissoit de rien moins que du destin du Monde entier. Voici quel en fut le résultat.

Il fut résolu, qu'on créeroit une nouvelle Magistrature de trois hommes, qu'on appelleroit Triumvirat ; & qu'Octave, Antoine, & Lépide, la posséderoient cinq ans, avec tout le pouvoir Consulaire, & l'autorité de plus de créer tous les autres Magistrats de la Ville. Ils se partagerent les Provinces de telle maniere, qu'Antoine prit les Gaules, excepté la Narbonnoise qui tomba en partage à Lépide avec l'Espagne : & on laissa à Octave l'Afrique, la Sicile, & les autres Isles ; différant dans un autre tems le partage des Provinces occupées par Brutus & Cassius, ausquels Octave & Antoine se chargerent de faire la guerre. Lépide, désigné Consul pour l'année prochaine, étant obligé de rester à Rome pour commander à toute l'Italie, & par conséquent d'envoyer gouverner l'Espagne par des Lieutenans ou des Vicaires (*a*).

C'est ainsi, enfin, que se détermina cette horrible Proscription, qui s'exécuta depuis à Rome & dans tout le reste de l'Italie, avec tant de fureur, qu'elle coûta à la Ville le plus beau & le plus pur de son sang, puisqu'on n'y condamna pas moins de cent quarante Sénateurs, & environ deux mille Chevaliers,

(a) *Per Vicarios administraturus.*

ſelon les Auteurs qui en mettent le moins ; & dont on ne ſçauroit ſe retracer l'idée, ſans ſentir avec horreur dequoi l'ambition démeſurée de trois hommes nés particuliers eſt capable, pour parvenir à tyranniſer l'Univers.

Antoine eſt encore plus digne de conſidération à Philippes, le jour de cette célébre Bataille, qui lui acquit le nom de Capitaine invincible, & qu'on peut appeller ſa grande Journée. On doit ſe le repréſenter, trainant par-tout avec lui la Victoire ; défaiſant entiérement l'Aile qui lui étoit oppoſée, où commandoit Caſſius, & ſecourant quelque tems après celle où commandoit Auguſte, qui plioit ſous Brutus ; défaiſant enſuite ce dernier, & achevant pleinement la victoire.

Quelle gloire, de vaincre deux hommes les plus grands qui fuſſent dans le parti contraire, & qui étoient regardés de tout le monde avec admiration ; & les vaincre ſi heureuſement, & ſi parfaitement, que cette Victoire mit fin à la Guerre, & laiſſa les Triumvirs Maîtres de l'Univers ſans conteſtation !

Ce fut dans cette Bataille, qu'il donna cette marque de généroſité ſi touchante à Lucilius. Celui-ci étoit attaché au parti & à la perſonne de Brutus en particulier, qui dans la déroute de ſon Armée fut attaqué par un gros de Troupes : & il auroit été pris priſonnier, ſi Lucilius ne ſe fût aviſé de demander quartier, en criant : *Je ſuis Brutus, qu'on me conduiſe à Antoine.* Par cet artifice, il donna à Brutus le tems de ſe ſauver. Il fut cependant conduit à Antoine, auquel il parla avec beaucoup de fierté, après avoir été reconnu. *J'ai uſé,* lui dit-il, *de cet artifice, pour ne laiſſer pas tomber Brutus vivant entre les mains de ſes Ennemis. Les Dieux ne permettront ſans doute jamais, que la Fortune ait cet avantage ſur la Vertu. Mais en tout cas, de quelque maniere que le Hazard conduiſe les choſes, on trouvera toujours Brutus, ſoit qu'il vive encore, ou qu'il ſoit mort, dans un état digne de ſon courage. Au reſte,* ajouta-t-il, *je ſuis dans vos mains, Antoine. Ma vie eſt en votre diſpoſition : vous pouvez en uſer comme il vous*

plaira, & vous ne devez pas attendre d'un Romain tel que moi, qu'il s'abaiſſe à vous la demander. Antoine admira la fermeté & le courage de Lucilius : *Un homme tel que vous*, lui répondit-il, *mérite des récompenſes au-deſſus de celles que je ſuis en état de vous donner ; mais je viens d'apprendre la mort de Brutus, auquel vous avez été ſi juſtement fidéle. Je vous prie de vouloir que je tienne ſa place : aimez-moi autant que vous l'avez aimé.* C'étoit demander à Lucilius ſon amitié dans une conjoncture trop preſſante, pour ne pas l'obtenir ; & certes, Lucilius ne la lui refuſa point ; & comme il avoit ſervi Brutus fidélement juſqu'à la fin, il ſervit Antoine de même, & ne le quitta jamais ; non pas même quand il fut abandonné de tout le monde.

Les applaudiſſemens publics, qui furent donnés à Antoine ſur cette Victoire, lui furent d'autant plus agréables, qu'il étoit ſûr qu'ils étoient bien fondés ; & d'autant plus touchans, qu'on y mêloit quelques reproches contre la conduite foible de ſon Compagnon Auguſte. Mais ce plaiſir ſecret lui coûta bien cher : ce fut-là le commencement de la haine irréconciliable d'Octave. Les murmures déſobligeans, qui coururent contre lui dans l'Armée, furent peut-être l'obſtacle invincible, qui s'oppoſa toujours à un véritable raccommodement dans les Guerres qui coûterent enfin l'empire & la vie à Antoine.

Puiſque cette Bataille eſt la grande Journée d'Antoine, & que ſa Gloire n'eſt grande que par rapport à la Grandeur de ceux qu'il a vaincus, on peut, ce me ſemble, ſans tomber dans une trop grande digreſſion, toucher le mérite & le caractere de Brutus & de Caſſius, hommes ſi fameux & ſi illuſtres dans l'Hiſtoire.

Brutus deſcendoit du côté paternel, de cet autre Brutus, qui chaſſa les Rois de Rome ; & du côté maternel, de ce Servilius Hala, qui tua Melius, lequel aſpiroit à la Tyrannie, ſi bien que, par ſa naiſſance, il ſembloit devoir être le bouclier de la Liberté. Sa Mere étoit Sœur utérine de Caton, ce fameux Philoſophe, dont il imitoit la ſévérité & la modération. Sa Vertu

étoit auſtere, mais véritable ; & s'il y avoit un peu d'entêtement dans ſa conduite, cet entêtement alloit au bien public, qui étoit la régle & le motif de toutes ſes actions.

Caſſius étoit auſſi d'une très-noble Famille : mais il étoit d'un caractere fort différent de celui de Brutus. Sa Vertu n'étoit point ſi pure, ni ſes mœurs ſi auſteres. Il agiſſoit par rapport à ſes intérêts avec une conduite très fine & très-politique. Il étoit homme de guerre, & joignoit à ſa valeur beaucoup d'expérience. Il avoit l'air & les manieres fieres, l'humeur ſombre & bruſque : chagrin de l'élévation d'autrui, & préſumant toujours aſſez de ſoi-même, pour ne craindre aucun évenement. Il donna une preuve de ſa fierté, lorſque dans l'accommodement apparent, qui ſe fit après le meurtre de Céſar, entre les Conjurés d'une part, & Lépide avec Antoine de l'autre, on convint que Brutus iroit ſouper chez Lépide, & Caſſius chez Antoine. Ce dernier, railleur dans les affaires les plus ſérieuſes, n'ayant pu s'empêcher de demander à Caſſius ſur la fin du repas, s'il n'avoit point encore quelque poignard caché ? *Oui*, lui répondit fiérement Caſſius : *j'en ai pour ceux qui oſeront aſpirer à la Tyrannie.* Cela fit ceſſer la raillerie.

On a dit de ces deux hommes, que Caſſius étoit plus grand Capitaine, & Brutus plus honnête-homme. On aimoit mieux celui-ci pour ami : on craignoit davantage d'avoir l'autre pour ennemi. Caſſius avoit plus de force : Brutus plus de vertu. Et Velleïus Paterculus, qui ne perd jamais l'occaſion de louer & de flater Auguſte, dit que s'ils euſſent vaincus, & qu'ils fuſſent devenus les Maîtres de l'Empire, il eût été autant utile à la République d'avoir Brutus pour Souverain au lieu de Caſſius, qu'il lui fut avantageux d'être gouvernée par Auguſte plutôt que par Antoine. Il ſemble que cet Auteur faſſe un parallele de ces deux Conjurés aux Triumvirs, faiſant reſſembler Caſſius à Antoine, & Brutus à Auguſte.

Brutus & Caſſius étoient tous les deux Préteurs, quand ils

conjurerent contre César, dont Brutus en particulier avoit reçu des graces & des bienfaits ſans nombre. Après le meurtre, ils furent obligés de ſortir de Rome, & de fuir les perſécutions du Peuple animé par Antoine & par Lépide; mais ils étoient toujours adorés du Sénat, dont on peut dire qu'ils étoient les Idoles. Ils allerent dans les Provinces où ils avoient le plus d'Amis: ils y firent une Armée, qui devint bientôt formidable. La Liberté publique coloroit leur aſſaſſinat; & ſous ce prétexte ſpécieux, autant que ſous le nom de Brutus, dont la Vertu faiſoit un grand bruit, on vit des Pays entiers ſe ranger ſous leurs Loix. Leurs Etendards portoient la marque de leur Conjuration; & l'on ne voyoit dans leurs Tentes, & ſur leurs Boucliers, que les Inſtrumens de leur Maître, repréſentés à peu près de même que dans la Médaille qu'on frapa pour lors, où eſt un Bonnet, qui eſt la marque de la Liberté, au milieu de deux Poignards, avec cette Inſcription, *Eidus Martiæ.*

Leur Armée devint bientôt aſſez forte, pour faire des exploits conſidérables. Ils ſe trouverent même en état de ſe ſéparer, & d'aller chacun d'un côté ſoumettre les Provinces. Caſſius fit des actions merveilleuſes; & ſa Valeur n'a jamais tant éclaté, qu'elle éclata alors. Enfin, ils ſe joignirent à Philippes, où Auguſte venoit de ſe joindre à Antoine.

C'eſt-là, que la néceſſité de toutes choſes obligea ceux ci à rechercher la Bataille: & cette même raiſon auroit dû empêcher les autres de la donner, ſi Brutus preſſé par tous ſes Officiers, laſſés des horreurs de la Guerre; ou ſi lui-même, par des ſentimens de vertu & d'amour pour ſa Patrie, honteux de la déchirer longtems par des Guerres civiles, n'eût voulu les terminer par un combat. Toute l'Armée applaudit à cette réſolution. Caſſius ſeul, ſçavant dans l'Art de la Guerre par le long uſage qu'il en avoit, connoiſſant parfaitement le déſavantage du Parti contraire qui ne pouvoit plus vivre dans la diſette où il étoit, s'oppoſoit au deſſein de donner la Bataille. Mais enfin,

comme il étoit obligé d'avoir de grands égards pour Brutus, & qu'il étoit accusé par les Soldats de vouloir faire durer la Guerre éternellement, il consentit à tout ce qu'on voulut. On dit même, qu'il alla le soir, qui précéda le jour du combat, souper chez Messala, auquel il dit en le quittant : *Vous me serez témoin qu'on m'oblige, comme on fit le grand Pompée, à commettre la Liberté du Peuple Romain au hazard d'un combat. J'y consens malgré moi : il faut cependant tout espérer de la Fortune ; mais nous suivons un méchant conseil.*

Ses craintes furent justifiées par le succès : & il fut le premier défait, après avoir rempli tous les devoirs d'un Général habile, vaillant, & expérimenté ; mais dont tout l'art céda à la fortune d'Antoine, à laquelle tout étoit pour lors obligé de céder. Brutus étoit plus heureux de son côté contre Auguste ; mais Cassius, se défiant de la capacité de Brutus, & pressentant sa défaite par la sienne, se retira pour en apprendre des nouvelles. Ennuyé de n'en recevoir pas, & persuadé de ses malheurs, il se tua, sans qu'on sçache précisément de quelle maniere il s'ôta la vie.

Il y a assurément dans cette mort des marques de désespoir peu convenables à un aussi grand homme que Cassius, du moins, devoit-il attendre plus patiemment la vérité des choses. Le Centurion, qui, par sa négligence à apporter les nouvelles, avoit contribué à sa mort, se tua lui-même de douleur. Il falloit qu'il y eût en ce tems-là une grande facilité à mourir.

Brutus apprit cette perte avec tout le chagrin imaginable : & comme il en connoissoit l'importance, il prit soin de la cacher quelque tems aux Soldats, pour ne pas abattre leur courage ; & après s'être plaint de la Fortune qui venoit de lui ravir le dernier des Romains, car ce fut ainsi qu'il appella Cassius, il résolut de tenter encore le destin d'un combat, pour mettre fin à toutes les calamités que la Guerre causoit à tant de Peuples : flaté, sans doute, du bon succès qu'il avoit eu contre Auguste, qui fut heureusement secouru par Antoine, & qui, s'il eût été

ſeul, perdoit ſans reſſource les eſpérances des Triumvirs. Mais ce même Antoine, qui avoit défait Caſſius, défit encore dans le même jour Brutus : il le pourſuivit, & penſa même, comme je l'ai déja dit, le prendre priſonnier. Jamais la Fortune ne ſeconda mieux la Valeur. Auguſte, pour certaine maladie dont il ſe plaignoit, fut inutile dans l'Armée; ce qui augmenta infiniment la gloire d'Antoine.

Brutus tâcha de rallier ſes Troupes, & de remettre en état de combattre les reſtes du Parti vaincu : mais la Fortune ſe déclaroit trop en faveur des Triumvirs, pour ne pas ranger tout le monde de leur côté. Brutus ſe vit abandonné de tous les ſiens, ſans reſſource pour cette Liberté de ſa Patrie, à laquelle il avoit tout ſacrifié. Il ſe conſidéra dans cet état, accompagné de ſa ſeule Vertu, dont la ſévérité & la pureté lui devenoient ſi inutiles & ſi nuiſibles. *Vertu*, s'écria-t-il, *que j'ai ſuivie toute ma vie, & pour laquelle j'ai quitté plaiſirs, biens & fortune, tu n'es qu'un vain phantôme ſans pouvoir : le vice a toujours l'avantage ſur toi; & déſormais eſt-il un mortel qui doive s'attacher à ton inutile puiſſance ?* Enſuite, ayant prié l'un de ſes Affranchis de le ſervir dans cette derniere action, il ſe jetta avec violence ſur la pointe de ſon épée, & ſe perça le cœur.

Malheureuſe fin de deux hommes, que le deſtin voulut peut-être punir de leur aſſaſſinat, & qui perdirent toutes les eſpérances du Sénat & de la Liberté, faute de s'entendre & de ſe conſeiller les uns les autres dans cette derniere Bataille, où la diverſité de leurs ſentimens & de leurs vues fut la cauſe de leur perte.

Car quoique Caſſius eût de grands égards pour Brutus, dont la Vertu & la Réputation l'avoient rendu l'Oracle de ſon Parti; & quoique Brutus eſtimât infiniment la valeur & la conduite de ce Caſſius, ils ne s'aimoient pas tous deux : leurs ſeuls intérêts les tenoient unis ſi étroitement.

Caſſius même gardoit contre Céſar le reſſentiment d'une certaine préférence, que ce Dictateur avoit marquée pour Brutus

dans leur Préture : & d'ailleurs Caſſius, naturellement peu reli-gieux, mépriſoit les ſuperſtitions & les auſtérités de Brutus, lequel ayant eu cette célébre viſion de ſon mauvais Génie, dont on a tant parlé, & l'ayant racontée à Caſſius fort ſérieuſement, Caſſius fit réponſe que c'étoit l'effet de ſes trop longues veilles & de ſes abſtinences extraordinaires, qui lui troubloient le cerveau, & lui donnoient ces ſonges & ces rêveries funeſtes & extravagantes.

Brutus, de ſon côté, n'approuvoit point les fineſſes & les manieres couvertes de Caſſius, qui convenoient ſi peu à la pureté de ſa Vertu. Il étoit même ſcandaliſé du mépris, que Caſſius faiſoit paroître pour toutes les Cérémonies de la Religion, dont il ne s'embarraſſoit guéres : & de cette différence d'humeur, d'inclination, & de ſentimens, il naiſſoit ſouvent des différends, que leur prudence & leurs intérêts communs étouffoient toujours.

Antoine ayant appris la mort de Brutus, ſe fit conduire à l'endroit où étoit ſon corps. Il le vit avec douleur, il verſa quelques larmes ; & pour marquer le reſpect qu'il avoit pour ſon cadavre, il ſe dépouilla de ſa Cotte d'armes de Pourpre, & l'en couvrit ; car l'avarice de quelques Soldats l'avoit déja dépouillé de la ſienne : & il montra beaucoup d'eſtime & de conſidération pour ce grand homme, auquel il avoit d'ailleurs quelque obligation. Car dans le Conſeil de tous les Conjurés, où on propoſa de faire mourir Antoine avec Céſar, tous les autres Conjurés étoient de ce ſentiment ; & il n'y eut que le ſeul Brutus, qui n'y voulut jamais conſentir, & qui ſoutint avec fermeté, qu'il ne falloit répandre que le ſang du Tyran. Auguſte fit prendre la tête de Brutus, & l'envoya à Rome pour être miſe aux pieds de la ſtatue de ſon Pere.

Si l'on trouve Antoine brillant dans les occaſions que nous venons de marquer, on ne ſçauroit, ſans être ébloui de ſa gloire, le conſidérer en Orient, après le partage qu'il fit avec Auguſte ; Lépide qui n'avoit point eu de part aux Victoires, n'en ayant que très-peu à l'autorité. C'eſt-là, qu'il eſt ſuivi de ſes Légions

Légions, qui ſont ſans contredit les meilleures & les mieux diſciplinées de l'Empire; qu'il eſt toujours accompagné de tout ce qu'il y a de plus éclatant parmi la jeune nobleſſe de Rome, qui dans le plus beau ſiécle du monde & le plus fertile en belles actions, apprend l'art de la Guerre ſous cet excellent Capitaine, après la mort de Jules, ſans conteſtation, le premier Maître en ce Métier. Sa Cour eſt toujours compoſée de pluſieurs Rois, de tous les Princes de l'Aſie, & de tous les Ambaſſadeurs des Voiſins, Alliés, & Tributaires de l'Empire Romain, qui ne reconnoiſſoient que lui ſeul pour Maître dans l'Orient.

On le voit là juger ſouverainement, & ſans appel, des Etats & de la vie des Rois; dépouiller les uns, établir les autres, ſans que qui que ce ſoit oſe y contredire. Le Sénat même, pour conſerver une ombre de pouvoir, confirme les Rois qu'il établit en Orient. Tels étoient Darius dans le Pont, Pharnace en Idumée, Hérode en Judée, Amyntas en Piſidie, & Polémon en Cilicie, &c. Il fait publiquement décapiter Antigone, Roi des Juifs; ſupplice juſques-là inouï pour les Rois, & qui eſt la plus grande marque de cette Puiſſance monſtrueuſe qu'il a exercée.

Que cette Cour me paroît magnifique! Que de Jeux, que de Spectacles! Quelle Grandeur l'accompagna toujours! Surtout, je me figure l'Antichambre de Marc-Antoine, Citoyen Romain, remplie d'une foule de Rois & de Souverains, qui attendent l'heure de pouvoir lui parler, & de lui faire leur cour. On peut dire qu'on ne ſçauroit guéres ſe faire une idée de toutes ces Grandeurs, qui ne ſoit au-deſſous de la vérité. Jules-Céſar lui-même, qui étoit unique Maître n'a jamais joui ſi parfaitement de la Majeſté de l'Empire; & Auguſte, qui gouvernoit en Occident avec une égalité de pouvoir, n'étoit à Rome, ni ſi abſolu, par la conſidération qu'il étoit obligé d'avoir pour le Sénat & pour le Peuple, ni ſi magnifique, par la néceſſité où il étoit de ménager le Tréſor public dans un lieu où l'on étoit en poſſeſſion de cenſurer ſi ſévérement les Diſſipateurs

& les Malverſateurs les plus autoriſés : au lieu qu'Antoine commandoit avec une Armée nombreuſe dans une partie du monde extrêmement riche, & accoutumée depuis longtems à la ſervitude, & à ſouffrir les vexations ; les Rois de ces Provinces n'ayant au-deſſus des Sujets, que l'honneur d'être les premiers Eſclaves.

Et ce qui contribuoit encore davantage à l'éclat & à la gloire d'Antoine, c'eſt que ſes Lieutenans combattoient par-tout avec une fortune égale & toujours conſtante à le favoriſer. Sozius & Canidius firent des exploits merveilleux : mais ſur-tout Ventidius, dont la Valeur triompha des Parthes pluſieurs fois : Victoire & Triomphe d'autant plus conſidérables, qu'il étoit le ſeul de tous les Généraux Romains, qui juſqu'alors eût pu triompher de ces Peuples.

C'eſt ce Ventidius, que ſa Valeur rendit ſi recommendable, & qui fut à peu près chez Antoine ce que fut Agrippa auprès d'Auguſte. Elevés l'un & l'autre d'une naiſſance obſcure à une très-haute fortune, par leur courage, leur conduite dans la guerre, & leur attachement aux intérêts de leurs Maîtres, ils parvinrent tous les deux au Conſulat, & à l'honneur du Triomphe.

Tous ces caractères éclatans ſous leſquels nous avons conſidéré Antoine, & toute cette grandeur qui l'environnoit dans une ſi prodigieuſe élévation, n'ont pu le garantir des impreſſions des vices. Ses vertus & ſes défauts confondus ont fait dire de lui à quelques-uns ce qu'on a dit d'Alcibiade : *Qu'on ne pouvoit pas décider s'il étoit plus fameux par ſes bonnes que par ſes mauvaiſes qualités.*

Je ſçais qu'on lit qu'il étoit extrêmement débauché, & que Cicéron même l'accuſe d'avoir porté juſques ſur ſon Tribunal de honteuſes marques d'ivrognerie.

Il eſt vrai qu'il avoit toutes les inclinations d'une bouillante Jeuneſſe, dans un ſiécle méchant, & dans la Ville du Monde la

plus corrompue. Né avec tous les agrémens que la Nature lui avoit donnés, il ne prit pas le ſoin de réprimer ſes Paſſions, dans un tems où le vice étoit à la mode, & où les perſonnes du premier rang s'abandonnoient ſans ſcrupule aux plaiſirs qui entrainoient le reſte des hommes..

Ses Paſſions s'étant fortifiées par la licence qu'il leur avoit donnée; & ſon pouvoir s'étant augmenté également avec ſes Paſſions, il eſt peu ſurprenant qu'elles ayent cauſé de grands déſordres dans ſa plus grande élévation; puiſqu'il n'eſt que trop ordinaire, que ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent, veulent ſouvent ce qu'ils ne doivent pas: & de-là proviennent tant de vexations, & tant d'injuſtices, qui regnent impunément dans le monde.

Je ſçais qu'on a reproché à Antoine ſon union avec Jules Céſar, & les ſecours qu'il a donnés à ce deſtructeur de la Liberté publique. Mais ceux qui ſe montrent ſi ſéveres obſervateurs des Loix, & ſi amateurs de la Liberté, n'auroient-ils point été tentés du même crime, s'ils avoient eu les qualités d'Antoine, & les vues auſſi élevées que lui? On a beau lui reprocher ſes abaiſſemens, ſes flateries, & cette Couronne d'Or qu'il préſenta à Céſar, & dont Cicéron fit tant de bruit; comme ſi la Royauté eût conſiſté dans cette Couronne, & que Céſar n'en eût pas déja tout le pouvoir & toute l'autorité. Il étoit glorieux d'obéir au grand Jules, né pour commander à tous les mortels; & Antoine s'élevoit, à meſure qu'il ſembloit s'abaiſſer.

D'ailleurs, peut-être que dans la ſituation de la République, qui ne pouvoit plus ſe paſſer d'un Maître, il étoit utile que Céſar le fût plutôt que tout autre. Elle avoit ſouffert la Domination de Sylla, celle de Pompée enſuite; & enfin après Céſar, Auguſte y fit ſouffrir agréablement la ſienne. Rome ſe laſſoit d'être libre; & à la réſerve de quelques eſprits, plus ambitieux de la Domination qu'ils ne pouvoient obtenir, que jaloux de la Liberté de la Patrie, tout le monde étoit convenu de ſe choiſir

un Maître : on n'étoit divisé que sur le choix.

On ne sçauroit excuser les horreurs & le sang de la Proscription ; crime qui est commun à Antoine avec Auguste & Lépide. Ils pousserent la cruauté jusqu'à la barbarie, puisqu'ils sacrifierent leurs plus proches Parens, & leurs meilleurs Amis. Lépide abandonna son Frere, & Antoine abandonna son Oncle. Il est vrai qu'ils ne moururent, ni l'un ni l'autre ; personne n'osant toucher à la personne des proches Parens des Triumvirs.

Rome étoit alors en proie à l'avarice & à l'insolence des Assassins & des Voleurs ; & c'est dans ce tems, qu'il suffisoit d'être cru riche, pour être cru coupable, ou Ennemi du Gouvernement. Les Soldats couroient toute la Ville, comme si elle eût été prise d'assaut ; & jamais violence ne fut, ni si longue, ni si autorisée. On lisoit dans de grandes Tables, exposées dans la Place publique, les noms des Proscrits gravés en gros caracteres, afin que personne n'en ignorât : on ajoûtoit tous les jours de nouveaux noms à ceux qui y étoient déja ; & tel s'étoit réjouï de n'y avoir pas trouvé le sien, qui apprenoit par sa mort qu'on l'y avoit ajouté.

On imputa à Antoine, quoiqu'il n'en fût pas l'Auteur, la plupart des meurtres qui se firent alors. Fulvie, sa Femme, y avoit plus de part que lui. Poussée par un esprit d'avarice, de cruauté, ou de vengeance, elle fit des violences, qui furent rejettées sur Antoine, quoiqu'il les ignorât le plus souvent ; jusques-là, que ses Soldats, lui ayant apporté la tête d'un homme, qui étoit parmi les Proscrits, & qui leur avoit été fort recommandé de sa part : *Hélas !* leur dit-il, *je ne le connois, ni ne l'ai jamais vu.*

Mais le meurtre, dont on l'a accusé avec plus de justice, & qui a donné lieu aux invectives de tant d'Historiens, fut celui de Cicéron, qu'Auguste protégeoit, & qu'il sacrifia pourtant à Antoine dans leur réconciliation.

Cicéron, si connu par son Eloquence, s'éleva par son esprit

à la premiere Dignité de la République, découvrit & étouffa la conjuration de Catilina, dont il se fit tant d'honneur auprès du Sénat, qu'on le considéra toujours depuis comme le Libérateur de la Patrie,

Il haïssoit Antoine; & pour le rendre odieux au Sénat, il composa les Discours que nous lisons aujourd'hui, & qu'il prononça avec tant de succès, qu'il arma contre Antoine toute la Ville en faveur d'Auguste, & obtint du Sénat le Décret par lequel Antoine fut déclaré Ennemi de la République. La douceur de se venger d'un Ennemi si puissant, qui auroit eu même des raisons pour se déclarer plutôt pour lui que pour Auguste, par rapport à de vieilles obligations, fut assez grande pour faire oublier à Antoine sa générosité ordinaire. Il sacrifia son Oncle pour avoir Cicéron, qui fut poignardé, dans le tems qu'il fuyoit, par la trahison d'un de ses Affranchis. On porta sa tête à Antoine, qui dit en la voyant: *Mes vengeances sont finies, & je ne prens plus de part à la Proscription.* Il voulut, même, pour donner quelque consolation à sa Famille, remettre entre les mains de Pomponia sa Belle-Sœur, l'Affranchi qui l'avoit trahi, qu'on fit mourir dans les tourmens. On dit que Fulvie insulta quelque tems à la tête de Cicéron, & qu'elle se donna même le lâche plaisir de percer sa langue avec un poinçon d'or: après quoi elle fut attachée à la Tribune où ce grand Orateur avoit prononcé ces funestes Discours.

Tous les autres meurtres qu'Antoine a faits pendant le cours de sa vie, ne sont point partis d'un Naturel sanguinaire: la seule nécessité l'a porté à ces effets violens. Telle fut la mort d'Amantius, qui soutenoit avec un reste de Mutins le Parti de Marius à Rome, après la mort de César, & qu'il fit mourir par l'autorité du Consulat dont il étoit revêtu; pour tâcher de s'attirer l'amitié du Sénat, dont il avoit besoin dans cette conjoncture. Telle fut aussi la rigueur, dont il usa à l'égard de la Légion Marcienne, lorsqu'il la fit décimer pour punir sa Ré-

bellion, la Difcipline Militaire ne pouvant fe maintenir, que par quelques exemples.

De tous les défauts d'Antoine, le plus déplorable, fans doute, c'eft fa foibleffe pour Cléopatre. Les fautes, que cet amour lui fit commettre, furent toutes irréparables; & il n'eft pas aifé de concevoir, qu'on puiffe s'abandonner avec fi peu de réserve à toute la violence d'une paffion amoureufe.

Cléopatre n'étoit pas dans fa premiere jeuneffe, lorfqu'Antoine commença de l'aimer: Jules Céfar l'avoit aimée longtems auparavant; & l'on dit encore que le Fils aîné du grand Pompée foupira quelque tems pour elle.

Mais cette Reine, dont les charmes ont été fi funeftes aux plus grands hommes de l'Empire, a toujours trouvé le fecret de conferver fa beauté; & fon efprit fouple fe tournoit à toutes fortes de caracteres, avec tant de facilité, qu'elle ne manquoit jamais de plaire quand elle l'avoit entrepris.

Avec tous ces avantages du corps & de l'efprit, elle poffédoit un très-riche & très-puiffant Royaume, dont elle étoit feule Souveraine depuis les amours de Céfar; ce qui lui donnoit lieu de faire paroître cette magnificence extraordinaire qui rehauffoit tous fes charmes. Figurons-nous cette Galere pompeufe, qu'elle fit équiper pour aller trouver Antoine, qui l'avoit mandée pour venir rendre compte de fa conduite; car elle avoit tenu le parti des Conjurés: Figurons-nous, dis-je, cette Galere, dont les beautés furent fi grandes, que tout le monde quitta Antoine, affis alors fur fon Tribunal, pour courir à ce fpectacle, le plus beau qui fût jamais; ces Voiles de Pourpre, ces Rames d'argent, cette Poupe couverte de Brocard d'Or, ces Filles habillées en Amours, Cléopatre elle-même couchée fur un Lit d'Or, de la maniere qu'on repréfente Vénus endormie: tout cela, accompagné d'une douce Symphonie, qui dans un tems calme fe faifoit entendre fur les Eaux, tandis que des Parfums délicieux répandoient au-delà du Rivage une odeur

enchantée. Tout le Peuple s'écria, que c'étoit la Déeſſe Vénus, qui venoit trouver le Dieu Bacchus; Antoine n'étant pas fâché, qu'on le fît reſſembler à ce Dieu. Jamais on ne vit rien de ſi ſomptueux, & jamais beauté ne parut ſi touchante que celle de Cléopatre en cet équipage. La Cour d'Antoine, auſſi ſenſible que lui, ne put réſiſter à tant de charmes. On juge aiſément que la conduite de cette Reine fut approuvée; & il étoit juſte qu'on pardonnât à ſa magnificence des démarches qu'elle pouvoit avoir faites contre les intérêts des Triumvirs.

Ce qui paroit le plus ſurprenant, c'eſt que cette magnificence ne diminua jamais : elle augmenta même toujours; & l'on ne pouvoit comprendre que tous les Revenus de l'Empire, qu'Antoine répandoit avec profuſion, ne puſſent ſurpaſſer les dépenſes de Cléopatre, qui ne jouiſſoit alors que des revenus de ſon Royaume : elle avoit l'art de ſuppléer par ſon eſprit à tout ce qui pouvoit manquer à ſes dépenſes.

On a cependant de la peine à croire toutes les profuſions que les Hiſtoriens ont écrites là-deſſus. Peut-on ſans étonnement entendre parler de cette Perle d'une groſſeur énorme, qu'elle fit diſſoudre dans un Bouillon, un jour qu'elle avoit parié avec Antoine à qui donneroit une plus riche Fête? Jamais folie ne fut ſi grande : & il falloit, en effet, qu'elle fût extraordinaire; puiſqu'Antoine, le plus prodigue de tous les hommes, ne put s'empêcher d'être fâché de cette perte.

Ce fut dans un pareil Feſtin, qu'Antoine donna une Ville conſidérable à ſon Cuiſinier, ſeulement pour l'avoir ſervi ſelon ſa fantaiſie.

Il eſt aiſé de concevoir, que ces profuſions extravagantes, qui arrivoient tous les jours, & qui épuiſoient les Revenus de l'Empire, & mettoient Antoine hors d'état de pouvoir entretenir les Troupes, & de payer les Soldats, & l'obligeoient d'avoir recours à des Impots & à vexer les Peuples, déplurent aux Romains : à ceux principalement, qui étoient en ſecret atta-

chés à Auguſte ; & ſa Cour n'en manquoit pas. Ils en écrivirent à Rome, & manderent la paſſion furieuſe qu'il avoit pour Cléopatre, à laquelle il avoit donné la Phénicie, la Baſſe Syrie, l'Iſle de Cypre, une grande partie de la Cilicie, outre l'Arabie Heureuſe, & cet endroit de la Judée où croît le véritable Baume, les Provinces les plus belles, & les plus riches de l'Empire dans l'Orient ; & qu'il les avoit unies au Royaume de cette Reine. Ils ne manquerent pas d'écrire la Priſon d'Artabaſe Roi d'Arménie, qu'Antoine avoit pris par ſurpriſe, & dont il donna le Royaume à un fils qu'il avoit eu de Cléopatre, après avoir enchaîné ce Prince avec des chaînes d'or, & l'avoir mené en triomphe dans la Ville d'Alexandrie : Crime que les Romains ne pouvoient pardonner, parce qu'ils prétendoient que l'honneur du Triomphe ne pouvoit appartenir qu'à Rome. Ils n'oublierent pas de marquer que les délices avoient ſi fort enivré Antoine qu'à peine pouvoit-il faire les fonctions de Général & de Maître, dans cette grande Partie de Terre qui lui étoit ſoumiſe ; que l'Expédition des Parthes, qui avoit ſi mal réuſſi, & qui faiſoit honte au nom Romain, auroit pu faire la gloire d'un homme, qui, moins impatient qu'Antoine de revoir ſa Maitreſſe, auroit ſçu paiſiblement paſſer l'Hyver en Arménie ; qu'on voyoit chaque jour élever des Eſclaves & des Affranchis, Miniſtres de la Paſſion de Cléopatre, tandis que des Gens de Qualité & de mérite demeuroient dans l'obſcurité & dans l'indigence ; & qu'enfin la Reine d'Egypte ſe diſoit Femme véritable d'Antoine, contre les Loix inviolables de Rome, & qu'il avoit pluſieurs Enfans d'elle, à la honte de ſa légitime Epouſe.

Auguſte, jaloux du mérite d'Antoine, n'avoit que trop de pente à le haïr ; mais il étoit habile dans l'art de diſſimuler, il ſçavoit bien cacher ſa haine. Il entendit avec joie les murmures de la Cour d'Antoine : il les ménagea ſecrettement ; & quand il vit les choſes diſpoſées de la façon qu'il les vouloit : il en fit parler au Sénat, où l'on déclama contre ces profuſions immenſes,

& contre l'indignité qu'il y avoit de souffrir qu'un Chef des Romains devînt l'Epoux d'une Reine ; mais sur-tout, on l'accusa d'avoir lu des Lettres galantes dans son Tribunal, où il étoit occupé à juger des affaires des Rois. Cette derniere accusation, qui dans un siécle semblable au nôtre passeroit pour fort légere, fut pourtant celle qui détermina alors le Sénat à se déclarer contre Antoine : la gravité des Magistrats Romains étant infiniment plus grande que nous ne sçaurions concevoir : & cet exemple seul doit nous en convaincre.

Fulvie, Femme d'Antoine, fut celle qui soutint vivement les intérêts de son Epoux, malgré son infidélité. Elle étoit d'une très-noble & très-ancienne Famille Plébeïenne, & elle étoit Veuve de Claudius, dont elle avoit déja eu une Fille quand elle épousa Antoine. Elle étoit encore jeune & belle, ayant l'esprit vif & remuant, le cœur sensible à l'injure, porté à la vengeance, mêlant même à ses sentimens quelque chose de farouche & de cruel, & n'ayant rien enfin des foiblesses d'une Femme. On verra pourtant bientôt, qu'elle ne fut pas insensible à l'Amour.

Comme elle vit qu'Auguste vouloit détruire la grandeur de son Epoux, & le décréditer dans le Sénat, elle s'unit à Lucius Antonius son Beau-Frere qui étoit Consul alors. Elle mit dans ses intérêts certains Peuples, dont Auguste avoit assigné les Terres aux Vétérans de son Armée, sans comprendre dans ces Récompenses ceux de l'Armée d'Antoine qui avoient eu part aux Victoires ; & cette raison lui donnoit un sujet fort plausible de se plaindre. Le Consul Lucius, d'ailleurs, pour engager dans son parti la meilleure partie de la Ville, déclama contre le Triumvirat, & représenta qu'il étoit tems que la République fût libre ; qu'il promettoit de faire abdiquer son Frere, dès qu'Auguste voudroit faire de même ; & qu'il étoit trop dur de souffrir à Rome des Rois sous le nom de Triumvirs.

On comprenoit peut-être bien que ces beaux discours, ce &c.

grand zéle pour la Liberté publique, n'étoient que des prétextes pour rendre Auguſte odieux : mais enfin, cela réunit tous les Amis d'Antoine, qui étoient en fort grand nombre, & qui ſecondés de ces Peuples, dont la Rébellion fut inopinée, commencerent en Occident la Guerre contre Auguſte ſous les ordres de Fulvie, à qui tout cela réuſſit fort mal à la fin, & où Lucius Antonius, dont on nous a peut-être laiſſé fauſſement un Portrait fort déſavantageux, fut contraint de recevoir la Loi d'Auguſte, après la priſe de Peruge, qu'il défendit avec aſſez de fermeté, pour me faire croire qu'on l'a accuſé à tort d'avoir toutes les mauvaiſes qualités de ſon Frere, ſans avoir une de ſes Vertus. Mais c'eſt un malheur inévitable de ne connoître les hommes illuſtres des ſiécles paſſés, que ſur la foi des Hiſtoriens, qui ſouvent étoient gagés pour les dépeindre tout autrement qu'ils n'étoient.

On admiroit à Rome la conduite de Fulvie, qui, paroiſſant inſenſible à l'affront que lui faiſoit un Mari volage, s'oppoſoit aux Entrepriſes qu'on formoit contre lui ; & pendant qu'Antoine demeuroit enſeveli dans un lâche repos, elle prenoit le ſoin de le défendre contre ſes Ennemis. Quelle gloire pour Fulvie, ſi ſon Devoir & ſa Vertu euſſent été le fondement de ſa conduite ! mais c'étoit l'Amour qui l'armoit contre Auguſte.

Fulvie, ayant fait connoître à Auguſte la paſſion qu'elle avoit pour lui, eut la honte de l'y trouver inſenſible ; & ne pouvant ſe pardonner une foibleſſe ſi mal récompenſée, elle entra dans des ſentimens, qui réveillant la férocité de ſon naturel, formerent dans ſon cœur une eſpéce de rage, qui lui fit embraſſer avec avidité l'occaſion de ſe venger dans les différends qui commençoient à s'exciter entre les Triumvirs. Elle voulut même qu'Auguſte n'ignorât pas que ſes mépris lui avoient attiré cette Guerre, dont elle croyoit qu'il pouvoit vraiſemblablement craindre l'iſſue ; le nombre & la qualité des Amis d'Antoine étant très-conſidérables. Auguſte nous apprend dans une de ſes Epi-

grammes, cette particularité de ſon Hiſtoire, quand il dit que Fulvie ne lui déclara la Guerre que pour n'avoir pas voulu devenir ſenſible pour elle, & l'aider à ſe venger des infidélités de ſon Epoux.

Cet homme, qui n'aimoit que par politique, & dont on a dit qu'il n'eut jamais d'autres amours, que celles que ſon intérêt ou ſon ambition lui inſpirerent, ne voulut point étouffer dans ſa naiſſance une Guerre formidable, qu'il auroit pu terminer en paroiſſant moins cruel à une jeune & belle perſonne. Mais au contraire, pour rompre tous les nœuds qui l'attachoient à Antoine, il répudia Claudia, Fille de Fulvie & de Claudius ſon premier Mari, qu'il avoit fiancée dans ſa premiere Alliance avec Antoine; & par-là, il acheva d'allumer dans le cœur de Fulvie un déſeſpoir qui la fit aller juſques dans le Camp d'Antoine, l'épée au côté & le Caſque en tête, animer elle-même par ſon exemple, ou plutôt par ſes fureurs, une Armée, qu'elle vouloit conduire.

Quelques Politiques examinant la conduite d'Antoine, éloigné pendant ce tems-là, ont cru qu'il n'étoit pas fâché qu'on commençât cette Guerre, connoiſſant ſes Forces & ſa Fortune, & perſuadé qu'il trouveroit toujours les moyens de faire la Paix ſuppoſé que les Evénemens paruſſent peu favorables pour ſon grand deſſein de la Monarchie Univerſelle.

Cet endroit de l'Hiſtoire me paroît fort ſingulier. Antoine aime Cléopatre, dont peut-être il ne fut jamais véritablement aimé. Car enfin, cette Reine adroite, & qui ſçavoit ſi bien s'accommoder à l'humeur de ceux qu'elle vouloit ſéduire; par ſes feintes, ſes diſſimulations, & les ſoins qu'elle prit de plaire dans la ſuite à Auguſte, ne nous laiſſe-t-elle pas à douter ſi Antoine en fût aimé? Dellius, Confident de la paſſion d'Antoine, qui ménagea les commencemens de leur commerce, ſçut ſe faire aimer de Cléopatre: Antoine ignora toujours leur ſecrette intelligence; & peut-être que Dellius eſt le ſeul homme, que cette Reine ait aimé par pure inclination.

Fulvie aime Auguſte, qui la mépriſe, & qui prend plaiſir à faire informer Antoine des foibleſſes de ſon épouſe, c'eſt ce qui l'a fait peut-être répudier dans la ſuite. L'inſenſibilité d'Auguſte venge Antoine des ſentimens honteux de ſa Femme ; & Fulvie ſe venge des duretés d'Auguſte, par les armes & le crédit de ſon Epoux, dont elle emploie le nom & l'autorité pour lui faire la Guerre.

Le ſuccès des armes fut malheureux pour Fulvie en Occident. Elle fut obligée de prendre la fuite, & d'aller vers ſon Mari, qui, troublé de la Défaite de ſon Parti, vint à Samos avec Cléopatre, pour y conſtruire l'appareil d'une grande Guerre. Ce fut dans cette Iſle, qu'il donna ſes ordres à tous les Rois, Princes Souverains, & Peuples, qui reconnoiſſoient l'Empire, de venir ou d'envoyer l'Argent, les Soldats, & les Armes néceſſaires pour cette Expédition. Il ajouta à ces ordres une eſpéce de Manifeſte, qui contenoit les raiſons & les ſujets qu'il avoit d'entreprendre cette Guerre contre Auguſte, qui affectoit de vouloir être ſeul Maître de l'Empire. C'eſt parmi ces raiſons, qu'il n'oublia pas de marquer l'injuſtice d'Auguſte, qui avoit dépouillé Lépide de la Dignité de Triumvir, & qui s'étoit approprié toutes ſes Richeſſes, ſans en faire part, ni à lui, ni au Peuple Romain.

La mort de Fulvie, arrivée à Sicyone par les chagrins continuels auſquels elle s'étoit abandonnée depuis le mauvais ſuccès de ſes affaires, donna lieu aux Soldats de l'un & de l'autre Parti, de demander avec beaucoup d'inſtance un accommodement qu'ils ſouhaitoient depuis longtems ; & ils crurent qu'il ſeroit peu difficile de l'obtenir après la mort de cette Femme, qu'ils ſçavoient bien être la premiere cauſe de cette Guerre. Les Soldats Romains avoient aſſez de crédit ſur leurs Généraux pour les obliger quelquefois à faire ce qu'ils ſouhaitoient le moins : c'eſt pourquoi, il fallut que la Paix ſe fît entre Auguſte & Antoine. Octavie fut le gage de cette Paix, par le mariage qu'elle contracta avec Antoine.

Octavie étoit sœur d'Auguste, & Veuve de Marcellus : sa beauté, au sentiment même d'Antoine, surpassoit celle de Cléopatre ; & sa Vertu étoit assez solide, pour interdire la médisance à une Ville, où les personnes de son rang étoient peu vertueuses, & où le monde ne respectoit point la qualité des personnes dont la conduite n'étoit pas réguliere.

Le Peuple attendoit une Paix solide d'une si belle Alliance, & il ne doutoit point qu'une Epouse si parfaite ne fixât l'inconstance d'Antoine, ne se l'attachât, & n'otât par ce moyen tout sujet de division. Mais les plus éclairés étoient persuadés, qu'Antoine vivroit toujours comme il avoit commencé, & que les plaisirs les plus agréables fatigueroient un homme de son caractere, dès qu'ils deviendroient nécessaires. Quand même Antoine seroit demeuré à Rome avec Octavie dans la plus parfaite union, Auguste & lui n'auroient pas manqué de prétextes pour se brouiller, puisque l'Empire de l'Univers ne pouvoit contenter l'ambition de deux hommes qui le gouvernoient également. Il falloit que l'un cédât à l'autre : tant il est vrai que la suprême puissance ne peut se partager.

En effet, leurs différends ne furent suspendus qu'autant de tems qu'il en fallut à Auguste pour prendre ses mesures ; car Antoine, ayant laissé Octavie à Rome, s'en retourna en Egypte, pour revoir Cléopatre. Il ne diminua point ses excès, ses profusions, & ses débauches ; & Auguste avoit d'autant plus de raison de se plaindre de sa conduite qu'il y prenoit une nouvelle part, par rapport aux intérêts de sa sœur, qui se trouvoit méprisée.

On ne sçauroit guéres trouver ailleurs un aussi beau caractere que celui d'Octavie, qui, dans le plus haut rang & la plus brillante fortune du monde, avec tous les charmes & tous les avantages du corps & de l'esprit, & ce mérite rare d'une vertu véritable, & reconnue, souffrit sans se plaindre les injustices d'un Epoux infidéle, dont elle embrassa vivement le parti, en

conjurant ſon frere de s'embarraſſer un peu moins de ſes intérêts, & de lui laiſſer le ſoin de faire revenir ſon Epoux de ſes égaremens. Elle entreprit pour cela un voyage en Egypte, alla trouver Antoine, & lui repréſenta avec cette douceur qu'il ne put ſoutenir, ſes véritables intérêts, ceux de ſes enfans, & celui de l'Empire; & la puiſſance formidable d'Auguſte, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour éclater; & qui aliénoit les eſprits de tous ſes vieux Amis. Elle le conjura pour l'amour de lui-même, d'abandonner Cléopatre, & d'oter ce prétexte aux plaintes de ſes ennemis. Elle accompagna cela de tant de charmes, qu'Antoine en fut touché. Il ſe faiſoit aſſez de juſtice à ſoi-même, pour reconnoître toutes ſes erreurs, & les périls dans leſquels il s'engageoit : mais il ſuivoit ſa mauvaiſe deſtinée; & les remontrances de la plus fidelle épouſe du monde ne purent le ſauver des abymes qu'il ſe creuſoit. Je dis la plus fidelle, puiſque, malgré les mépris de ſon époux, qui la renvoya ſans ſatisfaction, elle ne laiſſa pas de rompre avec ſon frere, dès le commencement de la Guerre. Elle quitta la maiſon, où il vouloit la retenir; & ſe retira dans celle d'Antoine, où elle eut la générosité d'élever, avec ſes propres enfans, ceux que ſon Mari avoit eus de Fulvie : s'intéreſſant toujours, & ſecourant de tout ſon pouvoir, ceux du parti d'Antoine, à qui ſa protection pouvoit être utile.

Cependant le voyage d'Octavie mit Cléopatre dans une inquiétude terrible. C'eſt ici qu'il ſera permis de faire quelques réflexions ſur le caractere de cette Reine. Elle engagea Antoine à l'aimer par tous les artifices imaginables. Cet amour eſt l'unique cauſe de la Guerre d'Auguſte; du moins en eſt-il le prétexte. Toutes les fois qu'on parloit d'accommodement, & que les Amis d'Antoine vouloient l'arracher à cette Princeſſe, elle faiſoit paroître une douleur ſi violente, qu'il ſembloit qu'elle allât expirer.

L'arrivée d'Octavie fut un coup de foudre pour Cléopatre.

Cette Reine en avoit entendu parler comme de la femme de l'Empire la plus accomplie. Elle craignoit ſa beauté, les raiſons de ſon voyage, les graces même de la nouveauté, puiſqu'il y avoit déja longtems qu'Antoine ne l'avoit vue. Mais quand elle apprit que cette dangereuſe rivale avoit eu avec Antoine une conférence particuliere, elle parla comme une inſenſée; & dans ſes tranſports furieux, feints ou véritables, elle voulut, ou fit ſemblant, de ſe donner la mort: & lorſqu'elle vit Antoine, chancelant, irréſolu, on ne ſçauroit exprimer le rolle qu'elle joua. Elle prodigua toutes ſes richeſſes, ou en préſens pour les Amis d'Antoine, & pour ceux qui avoient quelque pouvoir ſur ſon eſprit; ou en eſpions, pour démêler ſes véritables ſentimens, & ſes démarches les plus cachées.

Enfin, les délices de l'Egypte l'emporterent ſur la vertu de Rome. Cléopatre vint à bout de ſes deſſeins: ſes charmes triompherent de ceux d'Octavie, Antoine lui reſta, & ſa femme fut renvoyée. Dans les tranſports que lui donne cette préférence, elle veut mourir pour ſon amant, ſa reconnoiſſance ſe lit dans ſes yeux, elle veut par des efforts ſurprenans ſoutenir cette Guerre dont elle eſt la cauſe, & pour laquelle elle veut tout ſacrifier. Elle équipe une Armée Navale, pompeuſe s'il en fût jamais, qu'elle unit à celle d'Antoine, & elle étale tous les tréſors qui lui étoient reſtés, & les deſtine à l'entretien de ces troupes.

A juger des cœurs par les apparences, & des deſſeins de cette Reine par ſes démarches, on auroit dû penſer qu'elle aimoit violemment Antoine, & qu'elle auroit eu moins de peine à ſe réſoudre à la mort la plus cruelle, qu'à la perte de ſon amant. Il en jugea lui-même de la ſorte: & comment ne l'auroit-il pas cru? Il étoit le plus amoureux de tous les hommes, & cette raiſon ſuffiſoit pour lui faire croire qu'il étoit aimé. Il n'avoit jamais réfléchi ſur les artifices de cette Princeſſe, & il ignoroit le ſecret commerce qu'elle avoit avec Dellius. Il ne ſe

ressouvenoit pas qu'il y avoit trop longtems que son attachement pour elle duroit. Les soupçons, qu'il avoit conçus pour elle dans le séjour qu'ils firent à Samos, étoient passés : & quoiqu'ils fussent peut-être bien fondés, l'adresse de Cléopatre avoit effacé de son esprit toutes ces idées importunes ; & il ne jugeoit plus de ses sentimens, que par les plaisirs qu'elle lui faisoit gouter, & de sa reconnoissance, que par les tendresses qu'elle lui marquoit.

Cependant, cette même Cléopatre, dont la vie sembloit être attachée à celle d'Antoine, l'abandonna lâchement, & le livra par sa fuite au pouvoir de son ennemi, dont elle prit dès ce jour-là le dessein de se faire aimer : perfidie, dont nous voyons souvent des exemples, qui doivent nous convaincre, que tel est l'amour des femmes, que nous devions toujours appréhender d'en être trahis.

Peut-on rien voir de plus surprenant, que ce qui arriva dans la grande Journée d'Actium, qui fut le commencement de la Monarchie d'Auguste, & le terme de la grandeur d'Antoine ? Que ce spectacle me paroît digne d'arrêter les yeux des plus grands hommes ! Un seul événement y décide du destin du Monde.

Il y avoit sur les rivages d'Actium plus de deux cens mille hommes, les armes à la main, attentifs à cette Tragédie. Les premieres loges, si j'ose me servir de cette façon de parler, étoient occupées par tous les Rois de l'Asie, qui suivoient le Parti d'Antoine : Tarcondeme de Cilicie, Archelaüs de Cappadoce, Philadelphe de Paphlagonie, Mithridate de Comagene, Adallas de Thrace, Bocchus de Mauritanie : & les Troupes Romaines commandées par Canidius, Lieutenant d'Antoine, d'une part, & par Agrippa, Lieutenant d'Auguste de l'autre. La mer étoit couverte de plus de sept cens Vaisseaux de Guerre, dont plusieurs de ceux d'Antoine étoient de plus de dix rangs de rames. Ceux d'Auguste étoient plus légers, & mieux équipés ; mais

inférieurs

inférieurs en nombre. Toutes choſes étant préparées pour le combat, Antoine, ſe retrouvant lui-même, oublia pour quelques momens ſa Cléopatre : il monta ſur un brigantin, parcourut toutes les diviſions de ſon Armée, anima ſes Soldats par le ſouvenir de tant de victoires, & par l'importance de ce combat qui alloit donner l'Empire du Monde au Vainqueur ; leur promettant des récompenſes proportionnées à la grandeur du ſervice qu'ils alloient rendre, & à la libéralité du Général qu'ils devoient connoître. Auguſte ne propoſoit pas un moindre prix aux ſiens, avec d'autant plus de confiance, qu'il avoit eu le matin un préſage dont il faiſoit ſemblant de tirer une conſéquence infaillible pour la victoire : trouvant dans ſon eſprit des reſſources plus utiles, qu'Antoine n'en trouvoit dans ſa valeur. Un vent, qui s'éleva tout à coup, fit commencer le combat avec aſſez d'égalité. Les Vaiſſeaux d'Antoine étoient ſi peſans, qu'ils ne pouvoient pas facilement tourner, & c'étoient comme autant de Villes flottantes, aſſiégées par les Vaiſſeaux d'Auguſte, qui étoient très légers, & ſouffroient aiſément toutes ſortes de manœuvres. On combattoit avec chaleur de part & d'autre, quand on vit ſoixante Bâtimens de Cléopatre, équipés avec cette magnificence qui ne ſe trouvoit que chez cette Reine, s'avancer à voiles déployées au milieu des deux Armées. Ce mouvement parut ſi extraordinaire, que les deux Généraux s'arrêterent pour le conſidérer ; & Antoine attentif plus que perſonne aux deſſeins de cette Princeſſe, tomba dans un vif déſeſpoir, quand il vit ces ſoixante Galeres cingler vers le Péloponnéſe. C'eſt pour lors que le Romain fit place à l'amant ; puiſque ſans ſonger à la honte qu'il y avoit à fuir, il fit tourner la proue du côté de Cléopatre, & la ſuivit avec la même rapidité qu'il auroit pourſuivi le Vaiſſeau monté par Auguſte. On pouvoit dire de lui, qu'il ne fuyoit pas ſon ennemi, mais qu'il pourſuivoit ſa perfide Maitreſſe. Ses Vaiſſeaux combattirent encore quelque tems avec l'ardeur qu'il leur avoit inſpirée ; mais enfin, Auguſte leur fit

demander pour qui ils combattoient, & s'ils avoient un Général ? Ces réflexions firent cesser le combat. Agrippa, qui avoit eu toute la conduite de l'Armée d'Auguste, eut l'honneur de l'entiere victoire. Le vainqueur d'Antoine fut dès ce jour-là le Maître de la Terre. Les Troupes, qui étoient sur le rivage suivirent la destinée de l'Armée Navale : & la fuite d'Antoine découragea si fort les Soldats, qu'ils se rendirent à Auguste, après la mort sur-tout de Canidius, qui fut tué dans le commencement du combat.

Tous les vieux Soldats d'Antoine, par un secret pressentiment de leur malheur, lui avoient fait représenter par un vieil Officier, qu'ils ne combattoient sur Mer qu'avec regret, qu'ils avoient vaincu Pompée, Brutus, & Cassius, par terre; que leur épée & leur bouclier étoient peu propres pour combattre sur ces Bâtimens chancelans; qu'ils ignoroient tout-à-fait la manœuvre de la Mer, où la valeur étoit si incertaine, & la victoire dépendoit de tant de choses qui leur étoient inconnues. Ces remontrances sages & zélées d'une Armée, qui aimoit son Général avec tendresse, ne purent l'emporter sur la volonté de Cléopatre, qui avoit résolu le combat naval, pour fuir sans doute, & pour y trahir son amant, dont la défaite fut entiere, & qui prit même peu de soin de ramasser les débris d'une fortune malheureuse. Il rejoignit sa Cléopatre à Alexandrie, où ayant résolu de faire de nouveaux efforts pour pouvoir balancer encore la fortune de son ennemi, il fit voir par ses actions qu'il n'y avoit point d'entreprise qui fût au-dessus de sa valeur. Mais Cléopatre, continuant à le trahir, fit rendre Pelusium à Auguste : & tel fut l'aveuglement d'Antoine qu'il vit perdre ses dernieres espérances, sans pouvoir haïr le premier principe de son malheur.

Ce fut alors, que tout cédant au vainqueur, ses meilleurs Amis l'abandonnerent, pour s'attacher à Auguste. Entre autres, Domitius, qui avoit toujours été l'ennemi de Cléopatre, & qui

ne l'avoit jamais appellée du nom de Reine, ſortit une nuit du camp d'Antoine, avec tant de précipitation, qu'il y laiſſa toute ſa famille avec ſon équipage, & s'alla rendre à Auguſte, qui le reçut avec les marques de bonté que méritoient le nom & le mérite de Domitius. Antoine, qui n'avoit pas oublié dans ſes malheurs, & dans le triſte abattement où il étoit, ſa généroſité naturelle, lui renvoya dans le camp d'Auguſte ſa femme & ſon équipage; diſant, qu'il n'avoit jamais obligé perſonne à le ſervir par force. Ses principaux Officiers ſuivirent les uns après les autres l'exemple de Domitius, & tout ſe ſoumit à la Loi d'Auguſte. Il ne reſta à Antoine, que la reſſource de faire appeller ſon ennemi à un combat particulier. Il devoit aſſez le connoître pour être perſuadé qu'il ne l'accepteroit pas; & il n'étoit pas juſte qu'Auguſte, apres tant d'avantages qui le rendoient Maître abſolu de tout le Monde, vînt ſe commettre au ſort d'un combat particulier, avec un homme déſeſpéré, & dont il connoiſſoit la valeur. Auſſi, il n'héſita pas à lui faire réponſe, qu'un homme tel que lui, réduit au déſeſpoir, avoit pour ſortir de la vie tant d'autres chemins, ſans celui d'un combat particulier.

Antoine, ſe voyant réduit à cette extrémité, abandonné de tous ſes Amis, alliés, & domeſtiques, (à la réſerve de ſon fidéle Affranchi Eros, & de ce Lucilius, qui comme je l'ai fait voir s'étoit attaché à lui depuis la mort de Brutus,) & troublé de ſon infortune, entra dans un vif déſeſpoir; & ſur un faux rapport qu'on lui fit de la mort de Cléopatre, honteux d'avoir été prévenu par une femme dans une action qui paſſoit dans ce tems-là pour la généreuſe reſſource des grands malheureux, en s'adreſſant à Eros: *Il eſt tems, cher Eros*, lui dit-il, *que tu accompliſſes la promeſſe que tu m'as faite autrefois: J'attens de ta fidelle main un heureux coup qui finiſſe, & ma vie, & les tourmens que je ſouffre.*

Cet Affranchi, poſſédé d'une funeſte douleur, ſe poignarda.

lui-même, & jetta en tombant le poignard à ſon Maître. *Eſt-il poſſible*, s'écria Antoine, admirant ce bel exemple de vertu, & de fidélité, *Eſt-il poſſible, qu'il faille que j'apprenne mon devoir d'une Femme, & d'un Affranchi!* En prononçant ces mots, il ſe ſaiſit du poignard, il s'en frape bruſquement, il tombe ſur un lit, & le bruit qu'il fait en tombant attire dans ce lieu le peu de gens qui lui reſtent; & comme ſi la mort eût fui ce grand homme, le coup qu'il ſe donne ne le fait pas mourir. Il les prie de vouloir achever cette ſanglante Tragédie; mais perſonne ne pouvant ſoutenir ce triſte ſpectacle, tous ſes gens le fuient & l'abandonnent dans un état à exciter la pitié du plus cruel de ſes ennemis.

Un de ſes gens rentra, pour lui apprendre que Cléopatre vivoit encore. A cette nouvelle, qui ſembloit le rappeller à la vie, il demanda avec inſtance qu'on le portât au pied de la Tour où elle étoit enfermée. Il fut obéi; & ce fut un ſpectacle touchant, de voir le vainqueur de tant de Nations, & le compagnon du grand Jules, un homme que l'Orient adoroit, illuſtre par tant d'actions & de triomphes, expirant preſque dans ſon ſang, porté par des Soldats, & élevé par machines dans un panier au haut de la Tour où Cléopatre lui tendoit les bras; & cela, à la vue de toute la Ville d'Alexandrie, dont les cris & les larmes exprimoient la douleur. Voilà un ſort bien bizarre, & bien cruel: & je ne ſçais ſi ce n'eſt point l'endroit de ſa vie qui mérite davantage nos réflexions.

Cléopatre, qui s'étoit enfermée dans une Tour, & qui avoit fait ſemer le bruit de ſa mort pour des deſſeins qui nous ſont inconnus, & qui étoit réſolue de s'ôter la vie peu de tems après, ſoit qu'elle ſe reprochât d'avoir perdu un ſi grand homme, ou qu'elle vît ſes nouveaux projets démentis; ne put s'empêcher de pleurer, en voyant Antoine dans cet état: *Ne pleurez point, Madame*, lui dit-il: *ma vie n'a rien qui me faſſe rougir. Je meurs après avoir été le premier des Romains: je ſuis vaincu pour avoir été fidéle*

à mon, amour, mais graces aux Dieux, je ſuis vaincu par un Romain, ſans qu'on puiſſe m'imputer la moindre lâcheté, & ma défaite n'a rien de honteux. Je meurs comblé d'honneurs, de triomphes, & de victoires, dans les bras de la plus parfaite Princeſſe du monde, & de l'unique perſonne que j'adore.

Voilà les dernieres paroles qu'Antoine prononça, & qui découvrent le caractere d'un Romain. Quoiqu'il mépriſe Auguſte, il confeſſe qu'il n'a point de honte d'en être vaincu. Il n'y avoit que les victoires remportées par les Barbares, qui fuſſent honteuſes aux Romains; & dans les Révolutions de la République, les Romains ont toujours conſervé cet amour pour la Patrie, & cette eſtime pour leurs Citoyens.





FRAGMENS
SUR
AUGUSTE.

IL paroitra peut-être extraordinaire, qu'on veuille se soulever contre le sentiment universellement reçu de presque tout le monde, qui a fait passer Auguste pour le modéle qu'on devoit proposer aux Rois .... Les Historiens, sur la foi desquels on a jugé de ce Prince, écrivoient presque tous de son tems, & sous son Empire; & leurs louanges, toujours outrées, doivent par cette raison paroître extrèmement suspectes. On doit pour reconnoître parfaitement la vérité, suivre les faits indubitables de sa vie, & selon l'enchainement qu'ils auront les uns avec les autres, on pourra avec un peu de réflexion démêler le véritable génie, le caractere, les vertus, & les vices de ce Prince: duquel il sera toujours vrai de dire, quelque respect qu'on veuille avoir pour sa mémoire, que sa Fortune fut toujours plus grande que son mérite; & qu'on n'a jugé de celui-ci, que par rapport à l'autre.

La naissance d'Auguste étoit médiocre, par rapport à la Grandeur où il fut élevé, puisque son Pere étoit à peine Chevalier Romain. Il n'a pourtant pas manqué d'Historiens, qui ont remonté jusqu'aux premiers siécles de la fondation de Rome, pour y trouver l'origine de sa Noblesse. Il est fort sûr, au moins, que sa Famille avoit très-peu d'éclat, & qu'elle vivoit dans une très-médiocre fortune.

Antoine, qui n'étoit pas de ses amis, lui donnoit pour Bis-Aïeul, même paternel, certain Restion de Thurie, fils d'un Esclave & Banquier; fondé, peut-être, sur ce qu'Auguste, dans sa premiere jeunesse, porta toujours le surnom de Thurinus, sans qu'on en ait jamais trop bien sçu la raison.

Il est sûr que sa Mere Accie, fille d'Accius Balbus, étoit d'une famille très-obscure; & c'est de-là que lui viennent tant de bassesses dans ses Alliances, qui lui furent reprochées: mais c'est par-là aussi qu'il étoit Petit-Neveu de Jules César, Accie sa Mere étant fille de Julie, sœur de ce grand homme. C'est cette grande Alliance, qui effaça la honte des autres, & qui lui acquit l'adoption de ce Dictateur, duquel il étoit le plus proche parent.

Je sçais qu'Antoine lui avoit reproché, que son adoption avoit été le prix & la récompense de ses impudicités: & la même chose paroît être confirmée dans cette Epitre *ad Octavium* qu'on attribue à Cicéron, où il est dit, que la servitude de Rome est le prix d'une prostitution. *Audiet C. Marius impudico Domino parere nos, qui ne militem voluit nisi pudicum: audiet Brutus eum Populum, quem ipse primo, post progenies ejus à Regibus liberavit, pro turpi stupro datum in servitutem, &c.* Mais on sçait que les accusations d'un ennemi déclaré, tel qu'Antoine, ne doivent pas servir de preuve: & il se pourroit bien faire, que cette Epitre fût une de ces Piéces fabriquées par les ennemis d'Auguste, & attribuée à Cicéron, pour lui donner plus de cours; car personne n'ignore que Cicéron n'a manqué, que par trop d'attachement à Auguste. Le moyen de croire qu'il eût voulu le noircir si cruellement?

Ce qui semble plus convaincant contre Auguste est le témoignage de Suétone, qui dit, que, depuis César, il avoit servi de Ganymede à Hirtius (*a*) pour de l'argent; & cette derniere circonstance est infiniment plus sale & plus infâme: &

(a) *Celui qui étoit Consul avec Pansa.*

c'est de-là, sans doute, que le Peuple toujours licencieux entendit avec tant de plaisir & tant d'applaudissement ce vers récité sur le Théatre, même en la présence d'Auguste.

Videsne ut Cinædus Orbem digito temperet.

On doit pourtant avouer, que s'il avoit quelque penchant pour ce vice, il étoit pourtant fort sévere envers ses semblables : à la maniere de ceux, qui punissent rigoureusement en autrui ce qu'ils souffrent avec plus de complaisance en eux-mêmes.

La taille d'Auguste étoit de beaucoup au dessous de la médiocre, si l'on en croit Marathus son Affranchi, qui a écrit, qu'il n'avoit que cinq pieds deux pouces de hauteur. Il portoit aussi des souliers fort hauts, pour réparer ce défaut assez considérable dans un grand Prince. Il avoit d'ailleurs la figure agréable, les yeux vifs & difficiles à soutenir, quoiqu'il affectât beaucoup de bénignité, & qu'il eût une douceur concertée. Il étoit incommodé d'une foiblesse à la cuisse gauche qui le faisoit tant soit peu boiter de ce côté-là.

Sa santé étoit très-mauvaise, & ses maladies furent si fréquentes pendant le cours de sa vie, qu'à peine le trouvoit-on un jour libre de toute incommodité.

Mais passons ces qualités, qui ne sont pour ainsi dire qu'accidentelles à Auguste; & voyons s'il avoit véritablement les vertus qu'on lui a données dans le portrait qu'on nous a laissé de lui.

La Valeur, qui est la plus essentielle qualité des grands Princes, n'a jamais paru dans Auguste; non pas même dans un degré médiocre. Toutes les Victoires, qui l'éleverent à l'Empire du Monde, furent l'ouvrage d'autrui. Celle de Philippes est due au seul Antoine. Celle d'Actium est l'ouvrage d'Agrippa, aussi-bien que la défaite de Sextus Pompeïus, où il fut si honteux à Auguste d'avoir toujours resté à fond de cale, & de n'avoir paru que longtems après l'Action.

S'il

S'il eſt vrai qu'on doit juger des choſes, non pas par l'événement, mais par ce qui pourroit raiſonnablement arriver, il eſt aiſé de concevoir qu'Antoine, qui avoit vaincu à Philippes avec tant de diſtinction & d'applaudiſſement, & qui avoit depuis raillé ſi ſouvent Auguſte ſur ſa maladie le jour de la Bataille, & ſur le ſonge ridicule de ſon Médecin, qui le fit ſortir de ſon Camp : il eſt, dis-je, aiſé de concevoir qu'Antoine, après mille autres actions d'éclat, ſeroit devenu le Maître d'Auguſte, ſans cette fortune, qui prit ſoin, pour élever ce dernier, de donner à l'autre une paſſion violente, qui rendit ſon nom & ſa Valeur inutiles.

D'ailleurs, Agrippa étoit devenu ſi grand après tant de victoires, mais ſur-tout il étoit regardé avec tant de diſtinction depuis cette Couronne Roſtrale, que la défaite de Sextus Pompeïus lui acquit, honneur juſqu'àlors inouï parmi les Romains, qu'on douta ſouvent s'il ne détroneroit point Auguſte ; qui, quelquefois en ſa vie, le craignit aſſez pour délibérer s'il devoit le perdre, après toutes les obligations qu'il lui avoit. Et c'eſt ſur cet article, qu'il conſulta Mécéne, qui lui répondit avec ſa franchiſe & ſon eſprit ordinaire, *Agrippa, Seigneur, eſt ſi grand qu'il faut ou le perdre, ou l'attacher à vous par les liens du Sang :* & c'eſt alors qu'Auguſte lui fit épouſer ſa Fille Julie, pour, en le faiſant ſon Gendre, ſe le rendre indiſſolublement attaché. Il partagea de plus avec lui les honneurs du Triomphe & du Conſulat, & pouſſa même ſa reconnoiſſance très-politique, juſqu'à faire fraper des Médailles en ſon honneur & avec ſon effigie, ſur les revers deſquelles il lui fit donner les attributs de Neptune, en mémoire de ſes Victoires Navales ; avec plus de raiſon, ſans doute, qu'Alexandre n'honora Clitus, du nom & du Trident de ce Dieu, après avoir ſeulement coulé à fond quatre Galeres ennemies.

Quels honneurs & quelle élévation pour Agrippa, ſuites d'une valeur extraordinaire ! Quels ſujets de mortification & de

chagrin pour Auguſte, d'être, pour ainſi dire, forcé de ſe ſoumettre à un Soldat de fortune! inconvénient, auquel ſont expoſés ceux qui ne s'élevent que par la valeur des autres.

La Clémence, dont on a fait, pour ainſi dire, la principale Vertu d'Auguſte, s'accommode mal avec les horreurs de la Proſcription, dont il prolongea ſeul le cours. Mais ſans parler de ces tems terribles, que l'ambition monſtrueuſe de trois hommes rendit les plus malheureux qui puiſſent être, on trouve chez Auguſte des cruautés auxquelles il a eu part tout ſeul, & qui ne peuvent être excuſées par l'exemple entrainant de ſes Collégues.

Tant de Conſpirations, ſi excuſables dans le tems d'une tyrannie naiſſante, qui furent punies avec la derniere rigueur. Egnatius Rufus, Marcus Genectius, Plautius Rufus, furent exécutés ſans qu'on donnât preſque de tems à leurs défenſes. Fannius, Cépion, Muréna, furent punis de mort, d'une maniere infame; quoique ce dernier fût Beau-Frere de Mécéne, cet Ami ſi cher & ſi fidéle d'Auguſte, & qu'il fût d'ailleurs l'un des hommes les plus eſtimés de la République, duquel l'Hiſtorien le plus dévoué à Auguſte a été obligé d'avouer qu'avant cette Conſpiration, on n'avoit rien trouvé à lui reprocher (*a*).

Combien trouve-t-on d'entrepriſes, qui étoient à peine ébauchées, ou, pour mieux dire, qui n'étoient encore que projettées, qui furent punies comme ſi elles avoient été exécutées? M. Lépidus, fils du Triumvir, qui avoit été ſi maltraité par Auguſte, & dont le reſſentiment pouvoit avoir paſſé juſqu'à ſon fils ſans un trop grand crime, fut mis à mort, après que Mécéne, qui faiſoit pour lors la charge de Gouverneur de la Ville, eut découvert quelque choſe de ſes deſſeins.

Combien y eut-il d'innocens, qui furent trouvés criminels par la ſeule raiſon qu'ils avoient été de bons Républicains, & qui furent immolés à la ſureté du Prince & de ſa grandeur?

(a) *Ante hoc, bonus potuit videri.* Velleïus Patercul. Libr. II.

Toranius, qui avoit été ſon Tuteur & ſon Collégue dans l'Edilité, homme intégre & amateur de ſa Patrie, s'il en fût jamais, fut ſacrifié à ſes ſoupçons ſur la fin de la Proſcription, ſans qu'il eût jamais donné aucune marque de mauvaiſe volonté.

Ce fut ſur une ſimple & pareille imagination, qu'il fit mourir Proculus ſon Affranchi, qui avoit été ſi avant dans ſes ſecrets & dans ſa confidence, ſur le prétexte ridicule qu'il avoit fait l'amour à des femmes de Qualité.

On dit auſſi, qu'environ le même tems, il accuſa un nommé Gallius, de l'avoir voulu poignarder; & qu'il prit ſoin, pour cela, de conſtruire des indices, & de ſuborner des témoins. Il le fit mettre enſuite à la queſtion, comme un Eſclave: il aſſiſta lui-même à ce tourment, ſans que ce malheureux voulût jamais rien avouer. Il le fit enfin exécuter, tout innocent qu'on prétend qu'il étoit, & l'on ajoute, qu'il eut l'inhumanité de lui arracher les yeux de ſes propres mains. Il ne faudroit qu'une action ſemblable bien vérifiée, pour ternir la plus belle Vie du monde.

Après la Bataille de Philippes, où il avoit ſi peu contribué à la Victoire, quelles furent les cruautés qu'il exerça à l'égard des malheureux priſonniers qui lui furent préſentés? Celui qui lui demandoit pour toute grace de lui accorder la ſépulture, en reçut pour réponſe, *Que les Oiſeaux le mettroient bientôt en état de n'en avoir pas beſoin.* Quelle fut ſa barbarie, quand il voulut obliger le Pere & l'Enfant de combattre enſemble, dans le tems qu'ils lui demandoient la grace l'un de l'autre, de la maniere du monde la plus touchante? Et il ſe donna le lâche plaiſir de les voir égorger tous les deux, ſur ce qu'ils refuſerent de ſervir de Gladiateurs.

Auſſi, quand on conduiſit tous les priſonniers enchaînés devant les deux Triumvirs, parmi leſquels priſonniers ſe trouvoient tant de Gens de qualité & de mérite, & entre autres le

fameux Favonius, ce singe & cet imitateur souvent ridicule de Caton, ils saluerent tous fort honnêtement Antoine, lui marquerent leur estime & leurs respects, l'appellant leur Empereur; au lieu qu'ils chargerent Auguste d'injures & de railleries piquantes, auxquelles il ne fut pas insensible.

On ne sçauroit oublier le saccagement de Peruge, qu'il prit sur Lucius Antonius, ni la réponse qu'il fit aux trois cens, qui composoient le Sénat de cette Ville. Ils furent présentés à lui enchaînés, & ils lui demandoient grace, pour avoir resté dans le Parti d'un homme à qui ils avoient tant d'obligations, & qui avoit si longtems été son Ami & son Allié. Il ne leur répondit autre chose, sinon, *Il faut tous mourir :* & immédiatement après cette réponse, aussi cruelle que laconique, ils furent tous exécutés.

Le pillage de la Ville, qu'il abandonna à ses Soldats, quoiqu'elle eût capitulé, ne sçauroit se concevoir sans horreur: & les violences y furent si grandes, qu'un des principaux Habitans, nommé Macédonicus, qui avoit autrefois servi sous Lucius Antonius, mit le feu dans sa maison, après quoi il se poignarda. La flamme, poussée par le vent dans les maisons voisines, produisit bientôt un horrible incendie, qui réduisit dans un très-petit espace de tems cette grande & belle Ville en cendres, dont la perte parut si grande à toute l'Italie, que les Historiens n'ont pas pu la déguiser, & en ont rejetté la faute sur la fureur des Soldats victorieux (*a*), qui ne sçauroient jamais être coupables de la mort des trois cens Sénateurs qu'Auguste y fit égorger de sang froid.

Il est sûr, qu'après la mort d'Antoine, il fit tuer son fils Antyllus, qui s'étoit réfugié dans le Mausolée que Cléopatre avoit fait élever à son Pere, croyant de trouver un asyle dans un lieu qui lui paroissoit si sacré: & en effet, il étoit d'un Vainqueur

(a) *In Perusinos magis irâ Militum quàm voluntate sævitum est Ducis.* Velleïus Patercul. Lib. II.

généreux d'épargner les Enfans d'un homme, qui, pendant tout le tems qu'ils avoient été unis, & tout le cours de leur inimitié & de leur guerre, lui avoit donné tant de marques de générosité. Ce fut dans ce même tems, qu'il fit mourir Césarion, Fils du Grand Jules & de Cléopatre, qui, après la défaite d'Antoine, tâchoit à se sauver en Ethiopie. Il semble qu'Auguste devoit au moins faire grace au sang de son Pere.

Si l'on ajoute à toutes ces cruautés les rigueurs avec lesquelles il fit mourir une infinité de Gens de Qualité, pour avoir aimé sa Fille Julie, qui donnoit tant de lieu à leurs amours, on trouvera qu'Auguste a été moins clément qu'on ne dit. Et il ne faut ajouter, pour découvrir parfaitement sur cet article son véritable génie, que ce qui lui arriva, lorsque jugeant des Criminels, & se laissant aller à son penchant sanguinaire qui lui étoit si naturel, Mécénas ou Agrippa (on ne sçait lequel des deux) ne pouvant l'aborder à cause de la foule, lui envoya des tablettes, où étoient écrits ces mots, *Retire-toi, Bourreau.* Apparemment, ce Favori connoissoit bien le Prince ; & il faut que sa cruauté fût bien outrée, pour qu'on osât le corriger si violemment. Enfin, il est sûr qu'il a fait mourir tant de gens, qu'on ne trouvoit presque point de jour dans les premieres années de son Empire, qui ne fût marqué du sang de quelque personne considérable.

Je sçais, que dans la suite de son Empire, il pardonna à Cinna, mais tout le monde sçait aussi, que ce fut une inspiration de Livie sa Femme, qui voulut tacher à gagner par la douceur ce qu'il n'avoit pu depuis longtems par les supplices : car quoique tous les jours il fît mourir quelque Conjuré, ou véritable, ou prétendu, les Conspirations étoient toujours plus fréquentes ; & elles se formoient, pour ainsi dire, du sang, & sous la cendre, de ceux qu'on immoloit. On craignoit, d'ailleurs dans Cinna le nom & la réputation de son Aïeul maternel le grand Pompée, dont les Partisans cachés étoient encore en grand nombre.

La Clémence étoit peut-être la Vertu qui manquoit le plus à Auguste : c'est celle dont on l'a loué davantage ; par la raison, sans doute, qu'il n'est point de Vertus, que nous souhaitions davantage qu'on nous attribue, que celles que nous n'avons point.

Je ne sçais si l'on peut excuser le crime d'enlever une Femme grosse à son Mari, de l'épouser, & de répudier la sienne sans aucune autre raison....

L'Education, qu'il donna à l'une & à l'autre Julie, fut telle, que ces deux Princesses furent les plus prostituées personnes de l'Empire ; & il y eut assurément beaucoup de sa faute dans les complaisances qu'il eut au commencement pour elles....

On ne sçauroit excuser l'union d'Auguste avec Décimus Brutus, l'un des Conjurés, auquel Antoine faisoit la Guerre. Les sujets de mésintelligence, qu'il avoit avec son Collegue, ne devoient jamais l'obliger à aller défendre l'un des plus coupables de la Conjuration. Je dis, des plus coupables, puisque Décimus Brutus se trouva dans le Testament de César parmi ses héritiers ; ce qui, sans doute, rendit sa perfidie plus noire. N'étoit-il pas bien honteux au Fils de César, de défendre le meurtrier de son Pere, tandis qu'Antoine, qui étoit son ami particulier avant la Conjuration, le poursuit si vivement ; & avec si peu de ménagement ?.... Ce fut dans cette Guerre, qu'Auguste se vit assister par les deux Consuls Hirtius & Pansa ; le Sénat ayant pris parti en sa faveur, & ayant déclaré la Guerre à Antoine par les sollicitations de Cicéron ; qui outre l'amitié qu'il avoit conçue pour Auguste, avoit une haine violente pour Antoine : deux passions, qui lui ont été plus d'une fois reprochées par Brutus. Cependant, on dit qu'Auguste reconnut mal les services des deux Consuls : & dans le dessein qu'il avoit d'être entiérement le Maître de cette Armée, & de ne partager le Commandement avec qui que ce soit, il tua, dit-on, lui-même le Consul Hirtius dans un Combat, & fit empoisonner la plaie

de Panſa par Glycon ſon Médecin. Ce dernier ne s'attendoit ſans doute pas à cette trahiſon : il aimoit naturellement Auguſte, & ſouhaitoit même de le voir élever, par une ſecrette ſympathie qui avoit été fortifiée par le commerce qu'ils avoient eu enſemble. Ce fut cette amitié, dont il ne croyoit pas qu'Auguſte ſe fût rendu indigne, ne ſçachant rien de ſa perfidie, qui l'obligea à s'expliquer avec lui quelques heures avant de mourir. *Le Sénat*, lui dit-il, *adore les Conjurés au fond du cœur, & ne peut ſouffrir la vengeance que vous & Antoine voulez en tirer. Il ſouffre encore plus difficilement, que vous ſouteniez le parti de Jules Céſar contre les reſtes de celui de Pompée, auquel les Conjurés ſont unis. Votre Puiſſance l'étonne ; & il ne cherche qu'à la détruire. Vous lui en avez fourni les moyens, en faiſant le Guerre avec Antoine. Le Sénat la fomente de toutes ſes forces ; & ſon deſſein qui ſe manifeſte dans nos Ordres ſecrets, eſt de vous perdre l'un par l'autre. C'eſt par cette raiſon, que vous recevez tous les deux des Graces alternatives, & qu'il paroît tant d'irréſolutions dans les Décrets qui vous regardent. Je ne vous avois*, ajouta-t-il, *jamais déclaré le ſecret qui m'étoit confié ; mais je crois qu'en mourant, je ſuis délié de tous mes Sermens, & que je ne trahis point ma Patrie, en vous donnant cet avis. Profitez-en comme vous devez ; & ſongez en vous uniſſant avec Antoine, à éviter les piéges de vos Ennemis.*

Qu'il étoit noir à Auguſte de faire empoiſonner la bleſſure d'un homme qui lui donnoit ſi tendrement des avis de conſéquence, & qui furent ſans doute la cauſe dans la ſuite de ſon accommodement avec Antoine !

Le Médecin Glycon fut arrêté ſur quelques ſoupçons qui coururent dans l'Armée ; mais Auguſte eut aſſez de pouvoir pour lui faire éviter des tortures, où il auroit pu avouer des choſes ſi déſavantageuſes à ſa réputation.

Il commanda pour lors tout ſeul l'Armée de la République, pour la défenſe de Décimus Brutus, qu'on empêcha pour lors de céder aux armes d'Antoine. On ne doit pourtant pas oublier

une belle Réponſe qu'il fit à ce Conjuré, lorſque celui-ci ayant été ſecouru, voulut l'aller remercier : *Dites à Décimus Brutus*, dit-il à celui qui lui venoit demander l'Audience de ſa part, *que je ne ſuis point venu pour le ſecourir ; mais pour combattre Antoine, qui peut facilement un jour devenir mon Ami, au lieu que je ſerai toujours le mortel Ennemi de Brutus. Je ne veux, ni le voir, ni lui parler ; & il peut ſe retirer où il lui plaira, puiſqu'ainſi le veulent ceux qui ſont à Rome.*

Cette Réponſe eſt belle, & l'on doit avouer, qu'Auguſte avoit pour cela un talent merveilleux. On ne ſçauroit répondre plus juſte, ni plus agréablement, qu'il a fait pluſieurs fois en ſa vie ; & j'ai toujours fort aimé la facilité avec laquelle il ſe moqua de ces Députés de la Ville de Tarracone, qui étoient venus le congratuler ſur ce qu'un Palmier avoit crû ſur un Autel qui lui étoit conſacré : *Il faut*, leur dit-il, *que vous y bruliez fort peu de Victimes.*

On ne doit point conteſter à Auguſte cet eſprit heureux & agréable, quoique quelques-uns ayent voulu dire, que ſes plus belles réponſes étoient l'ouvrage de Mécénas, le plus bel eſprit de l'Empire.

On ne ſçait ſi l'on doit faire beaucoup de cas de la Propoſition qu'il fit à ſes deux Confidens, de ſe dépouiller de l'Empire. Ce ne fut, après tout, qu'une Propoſition affectée ; & il ſe garda bien de ſuivre le conſeil d'Agrippa, qui lui voulut perſuader de le quitter généreuſement. C'eſt ici, qu'on peut en paſſant faire une réflexion aſſez naturelle ſur la différence des avis d'Agrippa & de Mécénas : réflexion, que mille autres ſans doute ont faite, mais qu'on ne doit pourtant pas omettre.

Agrippa s'étoit élevé, par ſes Vertus Militaires, d'une très-baſſe naiſſance à une très-haute Fortune, qui lui avoit acquis des honneurs infinis, dont il étoit véritablement digne. Il avoit l'eſprit grand, les vues étendues & juſtes, l'ambition de commander à toute la Terre, qu'il avoit pourtant accommodée avec l'obéiſſance

l'obéissance & la soumission qu'il étoit obligé de conserver à Auguste. Il étoit prompt & hardi dans l'exécution des desseins qu'il concertoit avec beaucoup de soin & de justesse : & c'étoit l'homme du monde qui prenoit le mieux & le plus vîte son parti dans une affaire difficile. D'ailleurs, il avoit une douceur inimitable, qui le rendoit aimable à tout le monde, & qui lui faisoit même supporter de sang froid les injures qu'on s'oublioit de lui faire. Telle fut l'insolence du Fils de Cicéron, qui, plein de vin, lui jetta dans un festin la tasse au visage, sans qu'Agrippa songea seulement à s'en venger. Il crut avec raison, qu'un homme établi comme lui ne risquoit rien à souffrir patiemment l'insulte d'un homme sans nom & sans réputation. Il étoit magnifique en Edifices : il remplit plusieurs Villes de Temples & de Portiques ; & il y a encore à Rome des Monumens de sa magnificence. Tel que je viens de le dépeindre, il conseilla à Auguste de quitter l'Empire qu'il tenoit de ses mains ; tandis que Mécénas qui n'avoit point eu de part aux Victoires, lui conseille de le garder. N'est-ce point que chacun des deux avoit un intérêt en vue ?

Agrippa étoit fort sûr de devenir le premier homme de la République, après tant de Victoires, de Triomphes, & d'actions éclatantes, qui avoient effacé la bassesse de sa Naissance, & illustré son nom tout-à-fait nouveau, & jusqu'à lui inconnu (*a*). Agrippa, dis-je, étoit fort sûr de devenir le premier, si Auguste quittoit l'Empire, au lieu qu'il resteroit toujours son Sujet, tant qu'il en seroit le Prince : bien persuadé que quelque faveur & quelque élévation qu'on reçoive du Maître, on n'en est pas moins son Sujet, & qu'il y a autant de distance entre le Prince, & son premier Sujet, qu'il y en a entre l'être & le néant.

Mécénas, au contraire, dont tout le mérite consistoit dans

(a) *Novitatem suam nobilitavit.* Velleius Paterculus Libr. II.

beaucoup de politesse, beaucoup d'esprit & de douceur; qui n'avoit jamais guéres été homme de Guerre, par la foiblesse de son tempérament, qui ne lui avoit jamais permis les exercices violens qui acquierent la Gloire & l'éclat; mais qui avoit un discernement juste, une connoissance parfaite & très-distincte de toutes choses; sçavant plus que nul autre en l'art d'user de la Fortune pour le bien de ses amis & du Public, sans jamais en abuser; & qui enfin, avec toutes les Vertus d'un homme droit & intégre, n'étoit pourtant d'une haute considération, que parce qu'il étoit un excellent & un très-agréable Courtisan; ne voulut point consentir à cette abdication, qui alloit détruire absolument sa fortune.

Si les deux Confidens les plus zélés, les plus modérés, & les plus fidéles qui ayent jamais été, ne peuvent s'empêcher de consulter leurs intérêts dans un avis de la derniere importance qu'ils donnent à leur Maître, les Princes doivent être bien persuadés qu'ils n'en trouveront jamais de parfaitement désintéressés.

Mais cependant, que l'action d'Auguste auroit été grande & généreuse, si, après s'être rendu Maître de l'Empire, après l'avoir calmé & affermi, il en eût remis le Gouvernement à la République, & eût voulu devenir simple Particulier! Cela auroit effacé toutes les horreurs de la Proscription & des Guerres Civiles: on auroit excusé l'ambition démesurée de Jules, ou du moins on auroit dit, *Jules César a ôté la Liberté, Auguste son Fils l'a rendue;* mais il étoit peu propre à faire cet effort sur lui-même. Il suivit le conseil de Mécénas, qui lui convenoit, & ne fut point touché de l'exemple de Sylla, moins grand dans la Puissance Souveraine qu'il exerça, que dans la démission qu'il en fit.

Venons à cet esprit d'Auguste tant vanté, & qu'on ne sçauroit tout-à-fait lui contester. On prétend qu'il étoit le plus habile Politique de son tems; il est vrai qu'il étoit parfaitement le Maître du dehors de lui-même, sçachant cacher mieux que

personne les desseins qu'il avoit conçus ; soit que naturellement il eût ce Talent merveilleux, soit qu'il l'eût acquis par art & par étude. Il est sûr qu'il pâlissoit & rougissoit facilement, changeant comme il vouloit de couleur & de maintien ; ce qui l'a fait comparer, par l'un de ses Successeurs (*a*), au Caméléon, qui se rend propre toutes les couleurs qui lui sont présentées. Il prenoit à l'avance, mieux que personne, les moyens pour la réussite d'une entreprise. Il sçut dissimuler les chagrins qu'il avoit contre Antoine, tant qu'il en eut besoin pour soutenir la Guerre contre les restes du Parti de Pompée. Il ne manquoit pas de même à trouver des prétextes spécieux de rupture, quand ses intérêts le demandoient. Il sçavoit d'ailleurs merveilleusement comment il falloit s'y prendre, pour remettre l'abondance dans Rome, pour gagner l'esprit du Peuple, par des Jeux, des Spectacles, & des largesses souvent très-médiocres, mais bien ménagées. Il sçavoit orner la Ville, & y mettre des beautés magnifiques ; & l'on doit convenir, qu'il avoit beaucoup d'esprit & d'industrie pour toutes ces choses. C'est cette industrie & cette adresse, dont il portoit le Symbole dans un Cachet dont il se servit longtems, où étoit gravé le Sphinx. Mais ce n'est point cet esprit, qui convenoit au Maître du Monde : on vouloit dans lui un génie plus étendu, plus grand, plus libre, plus ouvert ; & c'est de lui qu'on disoit avec quelque raison, qu'il étoit plus propre à être Edile (*b*), qu'à être Empereur.

Tout son esprit, pourtant, & cette sage Politique dont il se piquoit, ne l'empêcherent pas de faire souvent de très-grandes fautes. En est-il une plus considérable, que celle qu'il fit en plein Sénat, lorsqu'il y lut les Lettres qui contenoient les débauches de ses Filles exilées, qu'il y déclama contre leurs impuretés, & qu'il exagéra sa propre honte ? Faute, qu'il reconnut bientôt après, quand il dit dans une de ses réflexions : *Je n'aurois pas*

(*a*) Julien, *dans ses* Césars. (*b*) Magistrat de Police.

fait une telle manœuvre, ſi Agrippa, ou Mécénas, avoient vécu.

Ce ne fut pas une trop grande politique, dans le tems d'une diſette qu'il y eut à Rome, d'y faire des Feſtins extraordinaires, & des débauches les plus recherchées. Ce fut dans un de ces Feſtins, qu'il fit habiller neuf Femmes en Muſes, & ſe fit lui-même habiller en Apollon : ſes Courtiſans ayant pouſſé la flaterie juſqu'à lui faire croire qu'il en étoit Fils, fondés ſur ce que ſa Mere avoit ſongé qu'elle avoit eu commerce avec un Serpent, environ le tems de ſa conception : & c'eſt de-là, que quelques Auteurs ont dit qu'Alexandre & Auguſte étoient les Fils de deux Serpens, dont l'un étoit Jupiter, & l'autre Apollon. C'eſt auſſi pour cela, qu'Auguſte eſt repréſenté en pluſieurs Médailles ſous la figure d'Apollon, imitée de la Statue qu'il ſe fit élever dans la Bibliothéque Palatine ſous la forme de ce Dieu.... Ce fut auſſi pour lors, qu'il ſe fit décerner les honneurs divins ; choſe juſqu'alors inouïe, & que ſes Succeſſeurs imiterent avec tant de ſoin. On lui bâtit des Temples, on lui inſtitua des Prêtres, on lui fit des Sacrifices ; & jamais la flaterie des hommes n'alla plus loin.

Si Alexandre mérita de paſſer pour inſenſé, quand il voulut paſſer pour Fils de Jupiter, après tant de grandes actions, qui aſſurément l'élevoient au-deſſus des autres hommes : avec combien plus de raiſon doit-on dire que la tête tourna à Auguſte, lorſqu'il voulut être Fils d'Apollon, & s'ériger en Dieu ; lui qui, à beaucoup de bonheur près, étoit ſi fort ſemblable aux autres hommes ? Et c'eſt ſur cet article, que lui fut faite cette belle remontrance par Cécilius Balbus, qui lui dit que rien ne le ſçauroit tant diſtinguer du commun des hommes, que la fermeté avec laquelle il réſiſteroit à la flaterie, & puniroit même ces lâches adulateurs, qui oſoient ſi effrontément le qualifier de Dieu : qu'il ſerviroit en cela les Dieux, qui récompenſeroient ſa fidélité ; & ſe rendroit aimable parmi les hommes, qui ſouf-

froient avec peine qu'on voulût ſi groſſiérement les tromper...

Pour moi, il me ſemble qu'Auguſte étoit ſi fort éloigné d'avoir les qualités d'un Dieu, qu'on trouve au contraire dans lui mille baſſeſſes, & mille petiteſſes, indignes d'un grand Prince. Cette Avarice, par exemple, dont il donna ſi ſouvent des marques, & qui lui fut reprochée ſi adroitement par ce Poëte, qui faiſoit tous les jours quelque Epigramme à ſa louange, ſans jamais en tirer aucune récompenſe; & qui, un jour qu'Auguſte s'aviſa de faire des Vers pour lui, & de les lui donner, tira quelques deniers de ſa poche pour les payer, en lui diſant: *Je les payerois mieux, ſi j'étois plus riche.*

On ne ſçauroit encore oublier ſur ce ſujet ce que fit un Soldat, qui, dans le tems qu'Auguſte étoit à la Campagne, ayant pris un Hibou vivant, qui depuis pluſieurs années empêchoit par ſes cris ce Prince de dormir, le lui porta, s'attendant à une grande largeſſe; mais ne ſe voyant donner que la valeur de vingt-cinq Livres, *C'eſt bien peu*, dit-il, en le laiſſant échaper: *j'aime mieux qu'il vive.*

On doit mettre parmi les baſſeſſes d'Auguſte ſon eſprit fou & dangereux pour toute ſorte de Commerce. Il eſt amoureux des Femmes des Sénateurs; mais c'eſt pour en arracher le ſecret de leurs Maris. Il choiſit un Succeſſeur, l'un des plus méchans hommes de l'Empire, qu'il n'aime point naturellement, & qui n'eſt pas de ſa Famille; mais c'eſt pour ſe faire regréter après ſa mort. Il fait faire des Propoſitions d'accommodement à Cléopatre, les plus honnêtes & les plus recevables, mais c'eſt pour la trahir, & pour la mener à Rome en triomphe. Tout cela n'eſt point d'un grand homme. Jules, ſon Pere, en uſoit tout autrement.

On peut ajouter ici les exceſſives Superſtitions, qui lui faiſoient ajouter foi à tous les préſages les plus ridicules que la crédulité des Peuples avoit établis. C'eſt par un même principe,

qu'il craignoit si fort le Tonnerre, qu'il lui fit bâtir un petit Temple, à Jupiter tonnant, à l'entrée du Capitole. Il y a mille autres pareilles petitesses, en quoi on peut dire encore qu'il imitoit bien mal Jules César.

S'il est permis de juger des véritables qualités d'Auguste, il me semble qu'on peut dire de lui, qu'il fut ambitieux, fort dissimulé, & fort heureux.



LA VIE
D'OCTAVIE,
SŒUR D'AUGUSTE.



PRÉFACE.

IL eſt parlé dans les Hiſtoires générales de pluſieurs Perſonnes illuſtres, dont les caracteres n'y ſont pas toujours dévelopés autant qu'ils méritent de l'être, & s'y trouvent étouffés ſouvent par une multitude de faits étrangers. Mais ſi l'on vouloit extraire de divers Auteurs ce qu'ils ont dit de ces Perſonnes, en ramaſſer tous les traits répandus en différens Hiſtoriens, on pourroit former enſuite, ſur chacune ſéparément un tiſſu de leurs actions, tirer de l'obſcurité leurs vertus, & les mettre dans un plus beau jour. Il eſt très-certain que ces ſortes d'Extraits feroient plaiſir à ceux qui dans la lecture d'un Ouvrage Hiſtorique, cherchent plus à voir peindre en détail les diverſes qualités des Mœurs & des Génies, qu'à diſcuter un Problême Chronologique, ou charger leur mémoire de noms & de faits indifférens.

Je crois même que d'un pareil projet judicieuſement exécuté, l'on verroit éclorre des Hiſtoires particulieres aſſez agréables, & ſans doute plus intéreſſantes que celles de pure invention, qui, quoique

bien variées & bien fleuries, n'en ſont pas d'ordinaire plus eſtimées par les gens d'un eſprit ſolide, ni moins négligées par ceux-mêmes qui d'abord en ont fait leur amuſement. De ſi foibles reſſorts ne font pas jouer longtems les paſſions.

J'avoue que rien n'eſt plus facile à des imaginations fécondes, que d'aſſembler beaucoup d'Aventures fabuleuſes, & d'y faire entrer pluſieurs incidens amenés avec induſtrie, pour exciter des ſentimens vifs & ſoudains. Mais de telles émotions, extorquées en fraude, ne manquent jamais de ſe diſſiper au moment qu'on réfléchit ſur l'impoſture qui les a fait naître, & alors on eſt honteux de s'être laiſſé vaincre par des attendriſſemens, dont l'origine eſt une erreur.

Toutes ces fictions ingénieuſes ne réuſſiſſent communément que dans la Poëſie, ſur-tout dans les ſujets Dramatiques, où l'on ne peut trop animer l'action & la rendre ſenſible. Mais dans un ſimple récit de faits, dont la ſaine Raiſon n'eſt jamais touchée, qu'autant qu'elle y découvre les graces naïves de la Vérité : c'eſt traiter le Lecteur avec quelque ſorte de mépris, & ſurprendre ſon admiration, que de l'appliquer au merveilleux des faux événemens, & par des illuſions éblouiſ-

ſantes ſéduire ſon jugement & ſon cœur.

Ainſi puiſque le vrai fournit aſſez de matériaux pour des Hiſtoires utiles & divertiſſantes, on n'auroit pas beſoin de forger tous les jours de nouvelles fables. Quelque vivacité, quelque légereté de ſtyle qu'il y ait dans les Ouvrages de cette nature, c'eſt toujours, ce me ſemble, dégrader un peu ſon eſprit, que de s'occuper ou à les compoſer, ou à les lire.

Je ne prétens néanmoins les combattre, comme j'ai déja dit, que dans le genre hiſtorique. Je ſçais que les jeux de l'imagination plaiſent quelquefois beaucoup & avec ſujet aux gens du meilleur diſcernement. Lors donc qu'on a le talent de placer la fiction & de la manier auſſi délicatement, par exemple, que dans *la Pluralité des Mondes*, on ne l'emploie jamais trop, parce que dans ces Lectures on n'admire pas comme vrai ce qu'on voit bien qui ne l'eſt pas: mais ſeulement l'heureux génie d'un Auteur qui vous promene, en ſe jouant, par les routes les plus délicieuſes.

Il n'en eſt pas de même quand on s'amuſe à narrer ſérieuſement les pompeuſes chimeres dont je parle. Elles accoutument tellement ceux qui les liſent à ſe nourrir d'idées romaneſques, que les maximes

les plus ſimples de la Morale, & les principes les plus communs de la vie civile, ne ſont preſque pas d'impreſſion ſur eux. *De-là naiſſent*, dit un fameux Prélat de nos jours (*a*), *les mécomptes qu'ils trouvent dans ce qu'ils penſent & ce qu'ils entreprennent. Car tous ces beaux ſentimens en l'air, toutes ces paſſions généreuſes, toutes ces aventures que l'Auteur du Roman a inventées pour le plaiſir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui ſont agir dans le monde, & qui décident des affaires.*

Ainſi toute Hiſtoire feinte qu'on peut prendre en quelque façon pour véritable, & qui ne préſente pas à chaque inſtant qu'elle n'eſt qu'imaginée, ne peut plaire qu'en ſéduiſant, & ne peut ſéduire qu'en pure perte.

Les Recueils que je propoſe feroient tout un autre effet: je ne préſume pas d'avoir rempli tout ce deſſein; ce n'eſt ici qu'un eſſai pour conſulter le goût du Public.

Les Ecrivains de l'Hiſtoire Romaine nous ont laiſſé ſur Octavie, ſœur d'Auguſte, pluſieurs particularités très-curieuſes, & l'on auroit peine à trouver un plus beau caractere que le ſien; j'ai tâché de recueillir ce que ces Hiſtoriens en rapportent.

(a) *M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai.*

Octavie eut part à tous les grands événemens de ſon tems, & l'on diroit qu'ils ne ſont arrivés que pour donner du luſtre à ſes vertus, & pour ſoutenir en elle la gloire du nom Romain, que la décadence des Loix & le déréglement des mœurs défiguroient de jour en jour. Rome étoit parvenue à un tel excès de puiſſance, qu'elle commençoit à plier (*a*) ſous le poids de ſa propre grandeur, & ſe détruiſoit par ſes propres forces (*b*). L'auſtérité de la Diſcipline militaire peu à peu ſe relâchoit; au retour des Conquêtes de l'Aſie, on avoit introduit juſques dans le ſein de la République le luxe de ces Peuples amollis par la volupté, l'honneur de la Patrie n'excitoit plus le zéle dans les cœurs; la Liberté venoit d'expirer avec Brutus: en un mot, tout dégénéroit de l'ancien éclat & de la fermeté primitive.

Durant ces jours de diſſolution & de molleſſe, je ne vois preſque plus regner la magnanimité romaine que dans l'ame d'Octavie, qui paroît ſeule s'oppoſer aux paſſions, & les attaquer auſſi vivement dans le cœur des autres par ſes exemples, que dans le ſien par ſon courage.

(*a*) Magnitudine laborat ſuâ. *Tite-Liv.* (*b*) Suis & ipſa Roma viribus ruit. *Hor. Epod. XVI.* 2.

Je n'ai voulu rien avancer que de vrai, du moins qui ne ſoit pris dans les Auteurs les plus renommés & les plus anciens. L'un dit une choſe d'Octavie, l'autre en dit une autre; ces piéces ainſi détachées ne la feroient pas aſſez connoître, parce que ce n'étoit pas l'intention expreſſe de ces Auteurs; mais dès qu'elles ſont toutes réunies enſemble, elles en font un modéle des vertus les plus épurées.

Comme tout ce que je vais rapporter ne doit avoir qu'elle pour objet, on dira peut-être qu'elle ne domine pas aſſez dans les faits, & qu'ils tombent plus ſouvent ſur d'autres que ſur Octavie. Mais il eſt bon de remarquer qu'il n'entre rien dans cette Hiſtoire qui n'ait avec elle une relation préciſe. Elle a ſon intérêt perſonnel à tous les mouvemens d'Auguſte & du Sénat, à ceux de Cléopatre & d'Antoine: & ſi tous ne la regardent pas directement, elle en reſſent néanmoins le contre-coup. Ainſi quoique les autres Acteurs paroiſſent plus fréquemment qu'elle ſur le Théatre, ſon ſilence & ſa retenue offrent des Scénes, qui, pour être muettes, n'en ſont pas moins belles. Car il faut convenir que dans les triſtes conjonctures où elle s'eſt trouvée, lui ſuppoſant autant de génie, autant de crédit & d'autorité qu'elle en avoit, c'eſt jouer un grand rolle que

d'être tranquille & de se taire. Aussi pour peu qu'on examine sa conduite, telle qu'elle est dépeinte ici, l'on avouera qu'il y a plus d'Héroïsme dans la modération du cœur, que dans les entreprises & dans les actions du plus grand éclat. Tout le sublime de ses vertus roule uniquement sur ce principe.

Lorsqu'il a fallu rappeller des événemens pour lier tout ce qui regarde Octavie, j'ai mieux aimé le plus souvent laisser les Historiens parler leur propre langage, que d'y substituer le mien : quand les anciens originaux sont bien écrits, les fragmens qu'on en revoit, font toujours plaisir. Tout ceci n'est donc proprement, & à peu de choses près, qu'une suite de citations fondues, pour ainsi dire, les unes dans les autres; mais pour n'enlever à personne ce qui lui appartient, j'ai eu soin de mettre au bas des pages, aussi réguliérement que j'ai pu, les noms de ceux de qui j'ai tant emprunté de richesses. Lorsqu'on est compilateur & plagiaire, il faut l'être du moins de bonne-foi.

Le seul inconvénient à craindre de cet assemblage, c'est que le style en sera peut-être moins égal. Car Plutarque n'écrit pas comme Dion-Cassius, ni Velleïus comme Suétone. De plus, les récits de ces Historiens sont, pour le tour & les expressions, fort

différens de ceux des Poëtes ; d'Horace, par exemple, de Virgile, de Properce, dont j'ai inséré plusieurs extraits. Je souhaiterois bien que ce mélange pût répandre dans tout l'Ouvrage une variété qui lui donnât plus d'agrément.

J'appelle ces sortes d'Ecrits, *Essais d'Histoire*, parce qu'ils n'ont rien de méthodique, & que les régles y sont fort négligemment observées. Comme les faits que je rapporte sont assez connus, j'ai cru qu'il n'étoit pas nécessaire d'en assujettir le récit aux formalités d'une exacte narration. Ainsi je me suis donné la licence d'y mêler des épisodes, des digressions, des réflexions, quand la matiere m'en offroit la liberté.





LA VIE
D'OCTAVIE,
SŒUR D'AUGUSTE.

ON ſçait peu de choſes des premieres années d'Octavie. Il ſemble néanmoins que ſans trop hazarder ſes conjonctures, on peut ſuppoſer qu'elle eut une excellente éducation. Son Frere Octave, petit-neveu, & fils par adoption de Jules-Céſar, fut élevé comme héritier des biens immenſes qu'on lui deſtinoit, & d'une maniere convenable aux préludes de ſa fortune. Il eſt à croire que la jeuneſſe d'Octavie ne fut pas cultivée avec des attentions moins particulieres, puiſque Céſar, en un certain tems, voulut la marier avec Pompée (*a*), pour former entre eux une liaiſon plus parfaite. Mais ſoit qu'elle ait été redevable à des ſoins étrangers, ou ſeulement à ſes qualités naturelles, d'un mérite auſſi excellent que le ſien, il eſt conſtant que par le merveilleux uſage qu'elle en fit, elle eſt devenue pour toute la poſtérité l'objet d'une admiration bien fondée.

Les Hiſtoriens nous en parlent comme d'une perſonne la plus belle qui fût alors, & qui ſçût mieux aſſortir les graces brillantes avec celles de la modeſtie & de la douceur. Jamais femme ne fut plus délicate ſur ſes devoirs. Pour l'exciter à les remplir, il ne falloit que les lui montrer, ſi toutefois il étoit poſſible qu'el-

(*a*) Cæſar ad retinendam Pompeii neceſſitudinem ac voluntatem, Octaviam ſororis ſuæ neptem conditione ei detulit. *Suet. in J. Cæſ. c. XXVII. 1.*

le en ignorât, ou qu'elle en perdît un ſeul de vue. La force & l'étendue de ſon génie parurent dans tous les événemens qui l'intéreſſerent en tant de façons : ainſi ce ſeroit un détail inutile que de s'étendre ſur ſon caractere, il ſe verra ſuffiſamment dans les faits.

Si pour ſoutenir ſes vertus, elle n'avoit eu devant ſes yeux que de bons modéles, ſa propre gloire l'auroit aſſez engagée à les imiter. Mais quand on a des ſentimens combattus par des exemples, la victoire devient difficile : auſſi fut-elle toujours obligée de ſe roidir contre la corruption générale. Ce beau ſiécle, qui par une tradition vulgaire, fait appeller chaque regne heureux, un ſiécle d'Auguſte, ne fut pas d'abord auſſi tranquille, auſſi floriſſant que le chante Horace dans ſes Poëſies, les ravages du Triumvirat en ſont des preuves bien éclatantes.

Octavie, dans un âge encore tendre, s'oppoſa le plus qu'elle put aux effets de cette Politique barbare, & ne manqua point les occaſions de lui arracher quelque victime, ſans examiner, s'il eût mieux valu, pour les intérêts de ſon frere, n'épargner perſonne.

On ne peut lire encore ſans horreur, avec quelle cruauté s'exécuta le projet ambitieux de trois hommes, qui, pour retenir entre leurs mains l'autorité ſouveraine de la République, mirent la déſolation dans cette Ville fameuſe, où ſes différentes paſſions donnerent de ſi terribles ſpectacles (*a*). La vengeance des ennemis, la jalouſie des femmes, la crainte des eſclaves, l'avarice des enfans, furent autant d'inſtrumens & de Miniſtres, qui s'offroient à l'exécution des ordres expédiés pour le maſſacre des proſcrits, outre qu'ils étoient ſi rigoureux & ſi littéralement obſervés, qu'il eût été preſque impoſſible de s'y ſouſtraire. La fidélité ſe ſignala néanmoins par les traits les plus héroïques. On vit des eſclaves ſe traveſtir, & prendre l'habillement de leurs maîtres pour mourir à leur place ; des fils diſputer avec

(*a*) Appien, *Guerres Civiles.*

leurs peres à qui seroit égorgé le premier ; des femmes porter par les campagnes leurs maris sur leurs épaules, & s'aller enfoncer avec eux dans des grottes écartées. Les gens les plus illustres se cachoient dans les souterrains & sous des toits. On trouvoit des Sénateurs, des Tribuns, & de toutes sortes de graves Magistrats errans & fugitifs, cherchant des asyles de toutes parts contre la fureur des assassins.

Cependant toute l'indignation populaire tomboit plutôt sur Antoine que sur les deux autres. Auguste étoit trop jeune & Lépide devenu trop peu puissant, pour être les Promoteurs d'une pareille entreprise.

Durant ces sanglantes révolutions, Octavie ne demeuroit pas oisive ; plus d'une fois on vint implorer sa compassion & son crédit (*a*). La femme d'un certain Vinius, compris dans la proscription, après avoir examiné les moyens de le sauver, l'enferma dans un coffre, & l'ayant fait porter à la maison d'un de ses affranchis, répandit le bruit qu'il étoit mort, ensorte que tout le monde en fut persuadé. Mais comme cela ne calmoit point assez ses alarmes, & la réduisoit à des précautions génantes, elle observa le tems qu'un de ses parens devoit dônner des Jeux au Peuple, & mettant Octavie dans ses intérêts, elle la pria instamment d'obtenir de son Frere, qu'il se trouvât seul des Triumvirs au spectacle. Les choses ainsi disposées, la femme entra sur le Théatre, se jetta aux pieds d'Auguste, lui déclara son artifice, fit apporter le coffre d'où son mari sortit en tremblant ; & tandis que tous les deux s'abandonnerent à sa clémence, Octavie donna des louanges à cette action avec tant de graces & tant d'adresse, que son frere qui ne lui pouvoit rien refuser, loin de s'aigrir, applaudit à l'amour ardent de cette femme, & donna la vie au Proscrit. Octavie n'en demeura pas-là, car elle vanta si fort le courage de cet affranchi, qui recevant ce dépôt avoit couru risque de périr lui-même, qu'elle obligea

(*a*) Appien, *Guerres Civiles*.

l'Empereur de le mettre au rang des Chevaliers Romains.

Il parut en mille autres occasions combien elle avoit de pouvoir sur l'esprit d'Auguste, qui connoissoit mieux que personne tout son mérite, & même en étoit touché plus vivement qu'on ne l'est d'ordinaire, par les impressions d'une tendresse fraternelle.

Lorsque les Triumvirs n'eurent plus de concurrens à craindre, leur domination devint plus paisible dans le sein de l'Etat; mais Octavie ne trouva guéres plus d'agrément à la Cour. Le rang qu'elle y tenoit la mettoit en relation avec des femmes qui sembloient avoir abjuré toutes les Loix de la Pudeur. Les Auteurs contemporains en font d'étranges descriptions, & leur attribuent tous les déréglemens de Rome (*a*). Dans ces tems, disoient-ils, si féconds en vices, la dépravation commença par de fréquentes infidélités dans les mariages (*b*) ; de cette source, elle se répandit sur toutes les familles, & bientôt inonda tout le Peuple & tout le Pays (*c*). Les filles d'un âge déja mur, s'amusoient encore à des jeux puériles, & prenoient plaisir à se faire enseigner les danses lascives des Ioniens (*d*). Elles y façonnoient leurs attitudes, & en fort peu de tems elles y devenoient sçavantes; car (*e*) dès la tendre jeunesse, elles s'exerçoient en dansant à figurer les mouvemens de la plus molle volupté. Le mariage ne les rendoit pas plus modestes; rien n'étoit plus licencieux que leurs repas (*f*); elles y donnoient carriere à tous leurs desirs, & les maris ne s'en formalisoient point, tant leur politesse étoit commode. On avoit beau dire qu'il est juste de se venger d'un homme qui nous deshonore (*g*). Galba n'étoit pas de cette opinion : il prie à souper chez lui Mécénas, & le voyant s'attendrir auprés de sa femme, il fait aussitôt semblant de dor-

(*a*) Fœcunda culpæ sæcula, nuptias Primum inquinavêre, & genus & domos. *Horat. Lib. III. Od. VI. v.* 17, 18.

(*b*) Hoc fonte derivata clades in patriam, populumque fluxit. *Hor. ibid. v.* 19. (*c*) Motus doceri gaudet Ionicos Matura virgo. *Ibid. v.* 21.

(*d*) Et fingitur artubus, *Ibid. v.* 22.

(*e*) Jam nunc, & incestos amores. De tenero meditatur ungui. *Ibid. v.* 23, 24.

(*f*) Inter mariti vina quærit adulteros. *Ibid. v.* 25, 26.

(*g*) Jure omnes Galbâ negabat. *Horat. Sat. II.* 46. *Lib. I.*

mir, un autre ſurprend la ſienne en adultere ; & loin de punir le complice (*a*), ou par le fouet ou par le fer, comme on faiſoit alors, il l'en (*b*) quitte pour une ſomme à l'eſtimation. Lorſqu'on choiſiſſoit un amant, on n'examinoit point s'il avoit de l'eſprit, de la bonne mine, de la naiſſance, de la valeur, mais s'il étoit riche. Un bon Facteur de (*c*) négoce qui payoit bien étoit préféré. Les hommes trouvoient auſſi de quoi choiſir, car il y avoit trois claſſes de femmes galantes : des Dames de qualité, des Affranchies, & des Courtiſanes. Ceux qui ne craignoient point les périls & les difficultés préliminaires, s'attachoient à celles du premier ordre ; quoiqu'il y eût avec elles plus d'alarmes que de plaiſir (*d*). Les autres ſe fixoient à la ſeconde claſſe, parce qu'avec une Affranchie (*e*) le commerce étoit plus sûr : d'autres enfin, parce qu'il étoit plus libre & plus facile (*f*) avec les Courtiſanes, s'en tenoient là. Dès-lors une Comédienne avoit l'art de faire dépenſer à (*g*) un homme tout ſon bien, de le miner en peu d'années, & de lui enlever ſa réputation avec ſon argent. La Coquetterie avoit ſa prudence & ſa politique. Une femme ſçavoit partager ſes graces ſans mécontenter perſonne (*h*). Villius étoit ſi glorieux d'avoir la fille de Sylla pour maitreſſe, que la ſeule idée de ce nom ſuffiſoit pour l'éblouir ; & charmoit tellement ſa vanité, que quelquefois, en qualité de galant honoraire, il ſe morfondoit à la porte de Fauſta, tandis qu'elle étoit enfermée avec un (*i*) homme de néant.

On voit dans ce détail que les uſages de nos jours en fait de galanterie, ne ſont pas tous auſſi modernes qu'on pourroit croi-

(*a*) Ille flagellis Ad mortem cæſus; Demeteret ferrum. *Hor. Sat. II. v.* 41, 42, 46. (*b*) Dedit hic pro corpore nummos. *Ibid. v.* 43.

(*c*) Inſtitor navis,
Dedecorum pretioſus emptor. *L. III. Od. VI.* 30. &c.

(*d*) Deſine matronas ſectarier, unde laboris,
Plus haurire mali eſt quàm ex re decerpere fructus. *Hor. Sat. II.* 78, 79. *l.* 1.

(*e*) Tutior at quanto merx eſt in claſſe ſecunda ! *Ibid. v.* 47.

(*f*) Parabilem amo venerem facilemque. *Ibid. v.* 119.

(*g*) Qui patrium mimæ donat fundumque laremque,
Fama malum gravius quàm res trahit, *ibid. v.* 56, 59.

(*h*) Villius in Fauſta Sullæ gener hoc, miſer, uno
Nomine deceptus, *ibid.* 64, 65.

(*i*) Excluſus fore cum Longarenus foret intus, *ibid. v.* 67.

re, & qu'en toutes ces pratiques, notre ſiécle n'a pas l'honneur de l'invention.

Voilà les mœurs de la plûpart des Dames Romaines, avec qui la jeune Octavie étoit obligée de vivre. Mais un commerce ſi contagieux, ne donna nulle atteinte à ſa ſageſſe; elle fut mariée à Marcellus, perſonnage conſulaire & de grande réputation. Les deux filles qu'elle en eut, l'attacherent encore plus tendrement à un mari qu'on ne pouvoit trop eſtimer. Ils vécurent enſemble avec tous les agrémens d'une étroite union: mais dans le tems qu'elle étoit groſſe pour la troiſiéme fois, la mort vint rompre des nœuds ſi doux. Quoiqu'elle reſſentît vivement cette perte, elle fit taire ſa douleur, avec une ſupériorité de raiſon qui ne la quitta jamais; car elle ſoutint toûjours tous ſes malheurs avec la même dignité, ſans oſtentation & ſans foibleſſe; beaucoup de grandeur dans ſes ſentimens la rendoit ſimple dans ſes manieres.

S'il eût dépendu d'elle, jamais elle n'auroit renoncé à la vie privée, où ſon état préſent la retint pour quelque tems. Mais rien ne fait mieux connoître combien les intérêts publics avoient de pouvoir ſur ſon eſprit que ce qui lui arriva, lorſqu'étant la plus affligée de la mort de Marcellus, elle ſe réſolut d'épouſer Antoine. Il faut rappeller quelques événemens pour donner plus d'éclat à ſa conduite.

Après que l'alliance des Triumvirs fut rompue, & que (*a*) Lépide, l'homme du mérite le plus frivole, eut été dépouillé d'une autorité qu'il ſoutenoit ſi mal, Auguſte & Antoine ſe trouverent ſeuls à partager le gouvernement des Provinces; mais ils ſe brouilloient ſouvent enſemble, ſelon la diverſité de leurs intérêts, & les différens deſſeins de leur ambition. Ces diviſions cauſoient dans le ſein de la République des guerres civiles, qui troubloient la tranquillité commune, & fatiguoient les Troupes auſſi-bien que les Citoyens. Cependant Auguſte n'avoit

(*a*) Vir omnium vaniſſimus. *Velleius, Lib. II. c.* 80.

eu jusques-là que de l'éloignement pour une réconciliation, parce que Fulvie, femme d'Antoine, lui paroiſſoit un obſtacle au ſuccès de tout accommodement. Quand il apprit qu'elle étoit morte, il y fut mieux diſpoſé.

L'eſprit inquiet de cette femme audacieuſe fut l'occaſion d'une infinité de troubles dans l'Empire; & ſon caractere fait un contraſte trop curieux avec celui d'Octavie, pour n'en point rapporter quelque choſe: d'autant plus qu'elles eurent toutes deux le même rang & le même époux. Mais l'une ſe ſervit de ſon autorité pour entretenir la guerre, l'autre pour retablir la paix. Ceux qui nous ont dépeint Fulvie, n'ont pas prétendu faire ſon éloge, quand ils ont dit qu'elle n'avoit rien de ſon ſexe que le corps: ils vouloient marquer le déréglement & l'indignité de ſes mœurs. Son génie étoit toujours occupé de projets militaires & de deſſeins politiques. Durant le peu de tems qu'Antoine fut ſeul Maître dans Rome, après la mort de Céſar, elle y avoit rendu toutes choſes venales, & diſtribuoit dans ſa chambre les Royaumes, les Provinces, & les Charges au dernier enchériſſeur. On la voyoit porter l'épée, ſe mettre à la tête des Sénateurs & des Chevaliers de ſon parti; donner l'ordre aux Soldats; les haranguer, & tenir conſeil avec les Commandans. Pendant les agitations du Triumvirat, elle eut quelquefois la hardieſſe de faire ſubir le ſort des Proſcrits à des gens qui ne l'étoient point, uniquement parce qu'elle les haïſſoit; & faiſoit enſuite porter leurs têtes devant Antoine, qui le plus ſouvent ne les connoiſſoit pas. On ſçait de quelle maniere elle traita Cicéron après ſa mort, & comment après avoir mis ſa tête ſur ſes genoux, & craché deſſus, elle lui perça pluſieurs fois la langue avec une aiguille de ſes cheveux. L'amour doit avoir eu des ſaillies aſſez bizarres dans l'eſprit d'une telle femme. Elle aimoit Antoine éperduement; mais la paſſion qu'il avoit pour Cléopatre la déſeſpéroit, & les ſombres idées de ſa jalouſie excitoient en elle des accès de colere, qui cauſoient enſuite d'ex-

trêmes violences. De moins illuſtres Rivales & d'un ordre fort inférieur animerent auſſi ſon courroux.

Ayant appris que dans un voyage que fit Antoine en Cappadoce, les agrémens de ſa Courtiſane Glaphyra l'y retenoient, elle fit tout ce qu'elle put pour engager Auguſte à l'en conſoler, & l'en ſollicita de toutes les façons, juſqu'à le menacer de venir l'attaquer avec ſes Troupes, s'il ne ſatisfaiſoit à ce qu'elle ſouhaitoit: mais il aima mieux courir les riſques de ſa haine que de ſes bonnes graces, & la mépriſa ſi parfaitement, que dans ſon Epigramme inſérée parmi celles de Martial, après y avoir expoſée l'alternative ou de contenter Fulvie, ou de combattre; il finit en ordonnant aux Trompettes de ſonner la charge.

Ce mépris fut ſuivi d'un autre; car il répudia ſa fille avec ſerment qu'il ne l'avoit point approchée, & qu'il la rendoit dans le même état qu'il l'avoit priſe. Il ne fit pourtant ce divorce, qu'après que Fulvie, outrée de la premiere inſulte, lui eut déclaré la guerre. Elle ſeule machina contre Auguſte plus d'intrigues & mit en mouvement plus d'entrepriſes que n'en auroient pu ſeulement imaginer tous les Lieutenans Généraux d'Antoine. Ce n'étoit que pour le faire revenir en Italie qu'elle y ſuſcitoit à tout moment de nouveaux déſordres. Tout brave & tout fier qu'il étoit, elle le gouvernoit entiérement, & lui avoit fait faire un ſi rude apprentiſſage d'obéiſſance, que lorſque Cléopatre s'engagea dans ſes fers, elle le trouva tout apprivoiſé & tout dreſſé à cet exercice. Après que les Troupes d'Auguſte eurent pris la Ville de Perouſe, où Fulvie s'étoit enfermée avec Lucius, elle s'enfuit à Brindes avec une eſcorte de trois mille chevaux que ſes Préteurs lui donnerent. De Brindes elle paſſa promptement à Athénes, où ſon mari la joignit, elle l'accompagna juſqu'à Sicyone ville du Péloponneſe, & ce fut-là qu'il eut enfin le courage de ſecouer le joug d'une ſi honteuſe domination. Il lui reprocha ſes imprudences & ſes fureurs, l'accuſa d'être la cauſe des mauvais ſuccès de ſes affaires, & en la quit-

tant

tant lui dit tout ce qu'on peut ſe figurer de plus mépriſant & de plus outrageux. Elle en fut ſi pénétrée de dépit, qu'elle en tomba malade, & dévorée par ſes chagrins, elle mourut ſans être regrétée de perſonne, pas même de ſon mari ni de ſes enfans.

Cette mort rendit Auguſte plus facile à écouter des propoſitions de paix : ainſi les Généraux de part & d'autre chercherent tous les expédiens pour la conclure, & repréſenterent aux deux Empereurs que le Sénat & les Armées ſe laſſoient également de la guerre, & qu'il étoit de leur intérêt à l'un & à l'autre de la terminer. Enfin, après que ces Officiers eurent bien examiné tous les moyens d'y réuſſir, ils crurent que pour former entre les deux rivaux une liaiſon ſincere & conſtante, rien ne convenoit mieux que de marier Octavie avec Antoine. Le genre de vie qu'elle menoit depuis que Marcellus étoit mort, ne la diſpoſoit guéres à s'engager de nouveau; Auguſte ſe chargea néanmoins de lui envoyer propoſer ce mariage: il comptoit ſur l'amitié qu'elle avoit pour lui, & il ne ſe trompoit pas. Elle conſentit à ce qu'il lui mandoit, & lui ſacrifia dans cette occaſion toutes les douceurs qu'elle goutoit dans ſa retraite. La comparaiſon de l'état qu'il lui falloit quitter avec celui qu'elle alloit prendre, l'affligea ſans doute & ne l'effraya pas moins : car quelle différence ne découvrit-elle pas entre un époux d'un mérite extraordinaire qu'elle avoit perdu depuis ſix mois, & celui qu'on lui propoſoit. Fut-il jamais un homme moins propre à la dédommager de ſa perte & d'un génie plus contraire au ſien ?

Pour comprendre combien elle ſe détachoit d'elle-même par cette alliance, il n'y a qu'à voir un peu en détail quel homme c'étoit qu'Antoine. Pluſieurs Hiſtoriens l'ont défini. Ceux qui nous en donnent une idée plus avantageuſe diſent qu'il avoit la taille belle, le front large, le nez aquilin, beaucoup de barbe, & ſa force de tempérament exprimée ſur tous les traits de ſon viſage; qu'il étoit d'une agréable figure, plaiſant, cauſtique,

ivrogne à l'excès (*a*), plus guerrier que politique, familier avec le Soldat, habile à s'en faire aimer, prodigue de ses richesses pour ses plaisirs, mais ardent à s'emparer de celles d'autrui, aussi prompt à récompenser qu'à punir, plus porté néanmoins à faire du bien que du mal, aussi gai quand on le railloit, que quand il railloit les autres, & capable de devenir le maître du Monde, s'il n'eût mieux aimé se rendre l'esclave de Cléopatre que de commander à tout l'Univers. Ces Auteurs qui le ménagent un peu trop, n'ajoutent pas qu'il y avoit un faste extravagant dans ses dépenses, une folle vanité dans ses discours, du caprice dans son ambition, & de la brutalité dans ses débauches, qui le faisoient mépriser de tous les gens sages. Lorsqu'il eut répudié sa seconde femme, il fut quelque tems, avant que d'épouser Fulvie, fortement attaché à une petite Comédienne nommé Cythéride. (*b*) Cicéron lui reproche qu'il la menoit publiquement avec lui dans une litiere ouverte, *inter lictores apertâ lecticâ Mimula portabatur*, & qu'il voyageoit avec elle dans un char traîné par des Lions.

Mais ce qui devoit mettre dans le cœur d'Octavie plus d'opposition pour lui, c'étoit son affreux dévouement aux volontés de Cléopatre. Cette superbe Reine dont les charmes avoient pu subjuguer César, moins dangereuse encore par sa beauté, que par la science de la faire valoir, n'avoit pas eu besoin de beaucoup d'effort pour rendre un homme aussi voluptueux qu'Antoine idolâtre de ses fantaisies & de ses passions. Elle sçut tellement l'éblouir par sa magnificence & ses présens, & si bien enchaîner sa valeur féroce, qu'elle tint tous ses talens militaires assujettis à l'amour.

Octavie prévoyoit bien les suites affligeantes d'un pareil engagement, mais ses réflexions ne l'arrêterent point : son amitié pour son frere & l'intérêt de la Patrie prévalurent dans son cœur, & la firent même consentir à ne pas attendre qu'elle fût

(*a*) Plutarq. Velleïus. (b) *An de Rome* 707.

accouchée (*a*), ni que les dix mois de viduité qu'on devoit paſſer avant un ſecond mariage, fuſſent entiérement écoulés : le Sénat l'affranchit de cette Loi, de ſorte que ſix mois après la mort de Marcellus elle fut mariée avec Antoine.

Auguſte & lui ſe rendirent à Rome pour la ſolemnité des noces. Ils y entrerent comme en triomphe au bruit des acclamations & des vœux qui ſe faiſoient entendre de toutes parts. Les Romains (*b*) ennuyés de tant de guerres civiles eſpéroient tout de cette alliance. Ils voyoient dans l'eſprit & dans les yeux de la jeune Octavie tout ce qui peut fixer un cœur, & ne doutoient point que Cléopatre ne fût ſacrifiée aux douceurs d'une paſſion naiſſante, qui ne promettoit que d'heureux progrès. Pluſieurs jours ſe paſſerent en divertiſſemens publics. On n'épargna rien pour réjouir le Peuple & pour lui faire oublier ſes amertumes paſſées. Octavie parut plus belle que jamais au milieu des jeux & des ſpectacles, ravie de ſe voir la cauſe de tant de réjouiſſances & de tant de fêtes, & de ne pas moins contribuer à la joie d'Auguſte qu'au repos de tout l'Etat. Antoine déclara hautement plus d'une fois que les attraits de Cléopatre devoient céder à ceux d'Octavie, & ſembla l'avouer ſi ſincérement, que les Médiateurs de la paix s'applaudiſſoient déja de leur favorable négociation.

Cette Princeſſe au bout de deux mois accoucha d'un fils qui fut ce jeune Marcellus ſi vanté par les Hiſtoriens, & dont il y a de ſi grandes choſes à dire. L'union conjugale continuoit toujours, & l'éloignement de Cléopatre affoibliſſoit beaucoup ſon pouvoir ſur un homme ſenſible aux objets préſens & qui ſe trouvoit encore récemment en poſſeſſion de la plus belle femme du monde.

Cependant les deux Triumvirs qui ſe voyoient maîtres de toutes les Provinces, en firent un nouveau partage où la portion de Lépide étoit compriſe ; Auguſte eut l'Occident, Antoine

(*a*) Dion. l. 48. (b) *An de Rome* 714.

eut l'Orient. Mais comme ils apprirent que les Vaiſſeaux du jeune Pompée infeſtoient les Côtes d'Italie, ils partirent tous deux de Rome, & vinrent poſter leur Armée ſur le bord de la Mer, vis-à-vis la Flotte de ce foible ennemi, peu propre à ſoutenir la gloire de ſon pere, avec ſes inclinations baſſes & la (*a*) ruſticité de ſes mœurs. Antoine qui lui étoit redevable de quelque ſervice, fit acquieſcer Auguſte à un accommodement avec lui, d'autant plus que par ſes courſes qui ruinoient le commerce des Mers, les Peuples n'avoient plus la communication des vivres. On lui donna la Sicile & la Sardaigne; tous trois ſe régalerent l'un après l'autre. Dans le premier repas donné par Pompée ſur les Galeres, on prit des meſures éloignées pour un mariage de ſa fille avec le jeune Marcellus nouvellement né, mais ce projet n'eut pas de ſuite. Antoine dans ces différens repas, fut ſouvent raillé ſur ſon attachement à Cléopatre, & s'en défendit aſſez mal devant Octavie, qui les avoit accompagnés à ce voyage & dont il avoit déja une fille.

Comme Auguſte & lui ſe brouillerent ſur de fort petits prétextes, elle craignit que s'ils demeuroient encore longtems enſemble, il n'arrivât quelque nouveau ſujet de diviſion. Ainſi pour éviter cet inconvénient, elle propoſa le voyage d'Athénes à ſon mari, pour y aller avec lui paſſer l'Hyver: il y conſentit volontiers, & après avoir envoyé Ventidius l'un de ſes Généraux, pour arrêter les entrepriſes de l'armée des Parthes, il ſe ſépara d'Auguſte avec de grandes démonſtrations d'amitié, lui recommanda les affaires de ſa maiſon, & prit le chemin de la Gréce avec Octavie.

Les Athéniens qui ne (*b*) reſpiroient que le plaiſir, virent entrer avec joie dans leur Ville une Cour auſſi brillante que l'étoit alors celle d'Antoine. Ils ſe préparerent à toutes ſortes de divertiſſemens à l'arrivée du plus grand Guerrier des Romains, qui, dans l'appareil d'un nouvel époux, leur amenoit la plus célébre

(*a*) Studiis rudis, ſermone barbarus, fide patri diſſimillimus. *Vellei. L. II. Cap.* 73. (*b*) Plutarq. Dion. 48.

beauté de l'Empire. Ils n'eurent des yeux que pour elle. Accoutumés à discerner & à démêler si bien le vrai mérite, ils n'admirerent pas seulement les graces de sa personne, mais la justesse de son esprit, & la délicatesse de son goût. On lui rendit des honneurs qui ressentoient un espéce de culte; & quelques Auteurs rapportent que les respects des Citoyens ne faisoient qu'exprimer les divers transports de leurs cœurs. Athénes fut aussi pour elle un agréable séjour: elle étoit trop familiarisée avec les Muses, pour ne pas se plaire dans un lieu où les Loix, les Sciences & les Arts prirent autrefois leur origine, d'où la Philosophie, la Valeur & la Politesse se répandirent chez les autres Peuples, & qui conservoit encore assez de son ancienne splendeur, pour en faire une Ville d'une résidence très-délicieuse. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut la maniere dont Antoine se conduisit pendant tout l'Hiver. On sçait quel étoit son emportement, & sa grossiereté dans les plaisirs: cependant le commerce d'Octavie, qu'il n'avoit pas encore perdu de vue, lui avoit tellement adouci les mœurs & réformé ses sentimens, qu'il vécut dans Athénes comme s'il n'avoit jamais fait profession que de la Sagesse la plus épurée. Il marchoit dans les rues en simple Citoyen, habillé comme les gens du pays, sans faire porter devant lui le moindre signe de commandement, avec deux amis & deux valets. Il se trouvoit aux Assemblées des Philosophes; prenoit plaisir à leurs Disputes; mangeoit avec les Grecs; célébroit leurs Fêtes à leur mode, ayant toujours à ses côtés Octavie, qu'il ne pouvoit se lasser de voir, & dont toutes les volontés régloient les siennes.

Mais les choses changerent de face, dès que l'Hiver fut passé: ses Officiers Généraux, dont il n'avoit fait que lire les Lettres en courant, eurent avec lui de longues Conférences; il prit les airs d'un Empereur, & fit beaucoup de préparatifs de guerre qui surprirent les Athéniens: il n'entra néanmoins que tard en campagne, & trouva que ses Lieutenans avoient si bien conduit

toutes choſes, que les Parthes qu'il croyoit aller attaquer, avoient déja perdu deux Batailles par la vigilance & l'habileté de Ventidius.

Cela lui donna lieu de faire un peu plus d'attention à ce qu'on lui vint dire des Expéditions d'Auguſte, dont les moindres démarches lui faiſoient ombrage. Il prit donc la réſolution de repaſſer en Occident; & s'embarquant avec Octavie, il ſe mit en mer avec une Armée de trois cens Voiles. Auguſte ayant appris qu'il venoit à lui dans un équipage d'ennemi, lui fit fermer l'entrée du Port de Brindes; de ſorte qu'il fut obligé d'aller relâcher à Tarente. Quand il vit que les paſſages lui étoient refuſés, il entra dans une extrême colere. Auguſte d'une autre part, ſe plaignoit que lorſque le jeune Pompée avoit rompu les conventions de la paix, Antoine ne lui avoit donné aucun ſecours.

Cette diviſion nouvelle affligea fort Octavie: elle pria ſon mari d'agréer qu'elle allât trouver Auguſte, pour négocier leur accommodement; elle étoit groſſe pour la ſeconde fois & ne laiſſa pas de partir. Elle (*a*) rencontra ſur ſa route Auguſte qui s'avançoit avec ſon Armée: d'abord elle eut un entretien ſecret avec Mécénas & Agrippa, que le Prince menoit avec lui: elle leur parla de la maniere la plus touchante, pour les engager à déterminer Auguſte à s'accommoder: elle leur expoſa combien elle ſeroit à plaindre, ſi l'on en venoit aux mains, de quelque côté que ſe déclarât la victoire. Car enfin, leur dit-elle, je ne puis manquer de devenir la plus malheureuſe du monde, ou comme femme d'Antoine, ou comme ſœur d'Auguſte: ces deux Titres m'élevent au premier rang de l'Empire Romain: mais ſi la guerre ſe recommence, de quelque façon qu'en décide le ſort, je me verrai réduite à la néceſſité de pleurer les malheurs d'un frere ou ceux d'un époux.

Ces deux Miniſtres entrerent dans les raiſons d'Octavie, &

(a) *Appien l. 5. Guerres Civiles. Plutarq.*

lui dirent (*a*) qu'elles feroient plus d'impression sur l'esprit d'Auguste, quand il les sçauroit d'elle immédiatement, que s'il les apprenoit par leur entremise. Cela ne manqua pas d'arriver : le Prince eut beau lui alléguer tous les sujets de mécontentement qu'Antoine lui donnoit : les vues de sa politique le déterminerent à vouloir la guerre, mais il ne put tenir contre une éloquence à qui sa tendresse ouvroit toutes les avenues de son cœur. Il renvoya Octavie très-satisfaite de sa Négociation, & lui promit qu'il se rendroit à Tarente incessamment pour y voir Antoine. (*b*) Elle se hâta d'y revenir pour le disposer à cette entrevue ; & par la maniere dont elle se fit, on vit bien qu'une telle Médiatrice en conduisoit le Cérémonial. Auguste continua sa marche avec toutes ses Troupes ; dès qu'on l'apperçut à certaine distance assez éloignée, Antoine quittant la rade se détacha seul dans un Esquif pour aller au-devant de lui. (*c*) Charmé de ce procédé plein de confiance, Auguste ne manqua pas d'en faire autant ; les deux Armées immobiles & surprises furent témoïns de leurs embrassemens au milieu de la Mer, tout retentissoit de cris de joie & des louanges d'Octavie, qui sçavoit d'un air si noble réconcilier des Héros. Ils disputerent poliment ensemble pour déterminer où ils descendroient, l'un voulant aborder du côté de l'autre : Il fallut enfin laisser faire Auguste, sous prétexte qu'il souhaitoit voir sa sœur à Tarente. Il fut si content d'y être, qu'il passa la nuit chez Antoine sans guet & sans gardes. Antoine en usa de même le lendemain : Octavie l'obligea de donner le premier une fête magnifique à son frere, qui se fit un plaisir de la lui rendre encore plus belle : elle les engagea de plus l'un & l'autre à se faire des présens considérables : elle fit qu'Antoine eut d'Auguste deux Légions pour l'aider dans sa guerre contre les Parthes ; & qu'Auguste pour aller attaquer le jeune Pompée, eut d'Antoine cent des Galeres qu'il avoit amenées à Tarente. Après les protestations d'une amitié toujours fidelle,

(a) *Plutarq.* (b) *An de Rome* 717. (c) Ibid. *Plutarq.*

les deux Empéreurs ſe ſéparerent: Antoine prit le chemin de l'Aſie; Auguſte tourna vers la Sicile, & laiſſa pour la garde d'Octavie mille hommes de guerre, tels que ſon mari les voulut choiſir pour eſcorter cette Princeſſe juſqu'à Rome, où elle alla s'occuper à l'éducation de ſes enfans. Ce fut-là le terme de ſes beaux jours, elle n'en eut plus dans la ſuite que de triſtes & de malheureux.

Du moment qu'Antoine ceſſa de la voir, il ne conſulta plus que ſes propres idées, & ſa paſſion pour Cléopatre ſe réveilla plus vive que jamais. A peine entra-t-il en Syrie qu'elle le ſçut, & l'y vint trouver, armée de tous ſes appas & de tous les preſtiges d'un Art de plaire qu'elle faiſoit jouer à ſon gré. C'en étoit trop pour Antoine qui ſuccomboit à beaucoup moins. Un de ſes regards impoſteurs, un ſeul accent de ſa voix gracieuſe auroit ſuffi pour l'abattre à ſes pieds, & le replonger dans ſa dépendance; mais elle crut n'avoir rien de trop, car il s'agiſſoit, non comme à leur premiere entrevue, d'en faire un amant, mais d'en faire un infidéle. L'ouvrage ne lui coûta guéres; il devint plus épris & plus eſclave qu'auparavant; & pour donner à cette Reine un plus éclatant témoignage de ſon amour, il lui abandonna pluſieurs Provinces qu'il réunit à ſon Royaume.

Lorſque les Sénateurs apprirent ce qu'Antoine venoit de faire, ils en conçurent une extrême indignation, & le regarderent comme le plus léger & le plus étourdi de tous les hommes. On trouva fort mauvais qu'il osât ainſi diſpoſer de tous les domaines de l'Etat. Auguſte ne le conſidéra plus que comme l'ennemi de Rome & de ſa Maiſon, & ſouffrit très-impatiemment l'outrage qu'il faiſoit à ſa ſœur, qui méritoit ſans doute une deſtinée bien différente. Octavie n'en parut nullement émue: elle ne le juſtifia pas, à la vérité, d'avoir aliéné les Provinces de l'Empire, mais parla toujours de ſon aſſerviſſement à Cléopatre, comme d'une foibleſſe excuſable dans un homme auſſi ſuſceptible que lui des plus petites impreſſions de l'amour.

Quoique

Quoique la ſaiſon de ſe mettre en campagne avançât fort, Antoine eut bien de la peine à s'arracher d'un objet qui lui tenoit lieu de toutes choſes. Ses plaiſirs l'emporterent toujours ſur ſes affaires : cependant après que la Reine fut repaſſée en Egypte, il alla ſe mettre à la tête de ſa formidable Armée, mais il ſçut très-mal profiter de ſes avantages contre les Parthes. L'envie de reprendre la route d'Alexandrie, & d'aller y paſſer l'Hiver, lui fit faire cent ſortes d'attaques mal-à-propos, & l'engagea dans des expéditions précipitées : comme il ſongeoit plus aux moyens de s'en retourner promptement qu'à vaincre ſes ennemis, toutes ſes troupes périrent ou de faim, ou de froid, ou de maladie, ou dans des eſcarmouches téméraires ; & il auroit péri lui-même ſans l'avertiſſement d'un transfuge. Après avoir congédié les débris de ſon Armée, il tourna vers la Syrie : Cléopatre vint encore l'y joindre, dans un lieu près de Beryte, & lui apporta de quoi réquiper un peu ſes Soldats, qui ſe trouvoient en aſſez mauvais ordre, fort découragés & fort fatigués. Il leur fit diſtribuer quelque argent ; & pour en faire honneur à Cléopatre, il dit publiquement qu'il l'avoit emprunté d'elle.

Les Romains ne pouvoient plus le ſouffrir *(a)*, & de jour en jour ils aigriſſoient Auguſte, qui n'étoit déja que trop réſolu de venger la Cauſe commune. La ſeule Octavie veilloit encore à ſes intérêts, ſans que ſes infidélités, ni ſes imprudences empêchaſſent qu'elle ne pouſſât ſon attachement à ſa Perſonne au-delà de tous les devoirs. Ayant ſçu que cette année, ſa campagne contre les Parthes n'avoit pas été fort heureuſe, elle conjura ſon frere de permettre qu'elle l'allât trouver pour lui porter différentes proviſions nouvelles ; Auguſte y conſentit, quoiqu'il prévît bien le peu de ſuccès qu'auroit ſon voyage ; & même ſans lui en rien faire paroître, il eſpéra que la maniere mépriſante dont elle ſeroit traitée, lui fourniroit une occaſion de ne plus ménager Antoine & de lui déclarer la guerre.

(a) *Plutarque.*

Octavie ne manqua pas de faire plusieurs réflexions qui l'auroient dû détourner de son entreprise, mais elle ne s'y arrêta pas. Ainsi sans être alarmée d'aller exposer sa gloire en concurrence avec une Reine habile à retenir ses conquêtes, sans compter pour rien de longues & fatiguantes courses pour un indigne époux, dont elle ne recevoit que des ingratitudes & des outrages; elle s'abandonne aux incertitudes de l'événement, & n'hésite point à se mettre en mer; plusieurs Vaisseaux chargés de richesses, de rafraîchissemens & d'équipages voguent avec elle; la destination de tous ces secours les lui rend précieux : mais dans le tems que l'idée de les étaler devant Antoine amuse le plus agréablement son esprit, elle en reçoit un Exprès (*a*), qui lui vient dire de ne pas avancer au-delà d'Athénes, & d'y séjourner pour l'y attendre. On peut aisément juger s'il lui fut sensible de recevoir une pareille défense, expédiée peut-être sous les yeux de Cléopatre, & pour satisfaire à sa jalousie. Cette nouvelle lui fut annoncée en présence de plusieurs personnes, qui ne la virent pas plus déconcertée qu'à son ordinaire; elle imposa silence à des ressentimens fondés sur de si justes raisons, & fut admirée par les Spectateurs de sa modération & de sa constance. La réponse qu'elle fit à son mari ne fut pas moins surprenante : sans lui rien donner à connoître de ce qu'elle pensoit d'un mépris si public & si marqué, elle lui manda simplement qu'elle le prioit de lui faire sçavoir où il vouloit qu'elle lui envoyât tout ce qu'elle lui apportoit, qui consistoit en beaucoup d'habillemens & de chevaux pour des gens de guerre, en divers présens pour distribuer à ses Officiers & donner à ses amis, en une grosse somme d'argent, & en deux mille hommes de Troupes bien choisies, bien armées, & aussi-bien équipées que les Cohortes Prétoriennes.

L'Officier d'Antoine, en lui rapportant la réponse d'Octavie, ne put s'empêcher de donner de grands éloges à la noblesse de

(a) *Plutarque.*

ſes ſentimens ; & ce récit ne laiſſa pas de faire quelque impreſſion ſur lui : Cléopatre étoit trop pénétrante, pour ne pas voir qu'une femme d'un mérite ſi ſupérieur, lui enleveroit enfin par ſes procédés, par ſes attraits, par ſa réputation même, & par ſon crédit, auprès d'Auguſte, un amant ſi capable de flater ſon orgueil & de ſervir ſes autres paſſions ; elle avoit fait agir de puiſſans reſſorts pour l'attirer, elle en fit agir d'autres pour le retenir. Comme elle vit qu'il s'ébranloit, & que ſa conſtance menaçoit ruine, elle ne fit pour l'arrêter, que donner un nouveau tour à ſes artifices. Juſqu'alors, elle n'avoit employé que l'éclat & la magnificence, que les graces & la parure, de l'enjouement & de la belle humeur : mais du jour au lendemain elle devint pâle, abattue, languiſſante, parut dégoutée des grands plaiſirs, & ne mangea preſque plus pour amaigrir. Lorſqu'il la venoit voir, elle fixoit tendrement ſes yeux ſur lui, gardoit un morne ſilence, interrompu ſeulement par quelques paroles échapées, fondoit en pleurs quand il la quittoit, & ſembloit livrée aux ennuis. Antoine ne la trouva jamais plus belle que ſous ce ſombre appareil, & n'épargnoit rien pour ranimer la vivacité de ſes agrémens ; mais tout augmentoit ſa mélancolie. Voyez, lui diſoit-elle, comme je vous ſacrifie ma gloire : vous me jurez que vous m'aimez, & cependant à moi qui ſuis Reine de tant de Provinces, on me donne en tous lieux pour l'amour de vous, un nom qui me deshonore, tandis qu'Octavie que vous n'aimez pas, dites-vous, & que vous n'avez épouſée que par des raiſons d'Etat, eſt par-tout appellée votre femme. Ce manege de langueur eut ſon effet : Antoine oublia qu'Octavie l'attendoit dans Athénes : il ne ſongea plus s'il y avoit encore au monde des Parthes à combattre, il remit la guerre à l'année ſuivante ; & dans la crainte que Cléopatre ne tombât malade & ne mourût, il repaſſa en Egypte avec elle.

Octavie l'attendoit toujours dans Athénes, où elle n'en ap-

prenoit rien que de fort désagréable & de très-injurieux. Une autre qu'elle s'en seroit bientôt consolée par une vengeance proportionnée à l'outrage : mais ce reméde n'étoit pas de son goût ; personne n'eut même la hardiesse de lui proposer de s'en servir : on ne respectoit pas seulement en elle une Impératrice d'Orient, mais une ame élevée au-dessus des moindres foiblesses. Il est rare d'avoir un cœur qui résiste à tout comme le sien, & qui ne soit pas moins en garde contre les atteintes d'une passion flateuse, que contre les soulevemens de la colere ou de la haine : tantôt on lui annonçoit les diverses infidélités d'un Epoux, tantôt le triomphe insolent d'une rivale ; & loin de succomber à ces attaques, elle trouvoit dans son courage & dans ses autres vertus des ressources toujours nouvelles. Plusieurs Princes étrangers qui passoient dans Athénes les plus belles années de leur jeunesse, sentirent le pouvoir de ses yeux, & quelques-uns d'eux, à ce qu'on prétend, n'étoient pas indignes qu'elle y fît un peu d'attention ; mais ces tendres soins rendus sous les voiles d'un profond silence, y demeurerent toujours ignorés, sans qu'elle parût les y appercevoir. De l'humeur dont elle étoit, si elle se fût laissé surprendre à quelques sentimens imprévus, elle n'en seroit devenue que plus malheureuse ; car elle n'auroit point pris d'autre parti que de les combattre. Ainsi déja toute occupée à surmonter tant de facheux événemens du dehors, il lui eût fallu travailler encore à écarter des traits plus doux & plus dangereux au dedans.

Antoine continuoit sa route vers Alexandrie, escorté d'un petit Corps de Troupes, mais d'une maniere bien honteuse aux Légions Romaines, accoutumées à marcher en vrais guerriers, & dans l'équipage de la plus sévere discipline : car pour se conformer au goût de sa Cléopatre, au lieu que les Soldats auroient dû n'être chargés que de leurs armes & de leur bagage, comme à l'ordinaire, on les voyoit embarrassés d'un

attirail de ſenſualité. (*a*) Le croirez-vous, races futures, s'écrie le Poëte dans ſon indignation? Un Romain porte les armes ſous le commandement d'une femme qui le mépriſe; il eſt aſſez lâche pour obéir à des Eunuques flétris & ridés: & à la face du Soleil, on voit porter au milieu de nos étendards, d'infames pavillons, pour ſe ſouſtraire pendant la nuit aux inſultes de quelques mouches. Antoine voulut triompher comme s'il eût été dans Rome, & que ſa campagne lui eût acquis beaucoup de gloire: car il (*b*) ſe croyoit vainqueur, parce que ſa fuite lui avoit ſauvé la vie. Son amour & ſes autres illuſions croiſſant toujours par l'excès de ſa licence (*c*) & de ſes richeſſes, il ſe fit appeller le nouveau Bacchus, prit un collier de lierre, une couronne d'or, un thyrſe à la main, des brodequins, & entra de la ſorte ſur un char dans Alexandrie, faiſant marcher à ſa ſuite le Roi d'Arménie, priſonnier & enchainé, pour donner plus de luſtre à ſon triomphe en la préſence de Cléopatre.

Octavie après avoir ſçu tout ce détail, fut parfaitement perſuadée combien ſon mari la mépriſoit, & revint auſſitôt à Rome où ſon frere lui ordonna de quitter la maiſon d'Antoine & de loger ſeule chez elle en Princeſſe de ſon rang, mais elle ne le voulut point. (*d*) Elle le pria même de n'avoir aucun égard à la maniere dont on la traitoit, & de n'en pas faire un nouveau ſujet de guerre civile, diſant qu'il ſeroit honteux aux Romains que par amitié pour une femme, & par amour pour une autre, les deux Empereurs vinſſent à ſe brouiller. Elle continua ſa vigilance ſur ſes enfans, & même ſur ceux de Fulvie, comme s'ils

(*a*) Romanus (eheu poſteri negabitis)
Emancipatus fœminæ,
Fert vallum, & arma miles & ſpadonibus
Servire rugoſis poteſt,
Interque ſigna, turpe, militaria
Sol aſpicit conopeum.
Hor. L. V. Od. IX. 11. & ſeqq.

(*b*) Hanc tamen fugam ſuam, quia vivus exierat, victoriam vocabat. *Velleius Lib. II. C. 82.*

(*c*) Creſcente deinde & amoris in Cleopatram incendio, & vitiorum, quæ ſemper facultatibus, licentiâ & aſſentationibus aluntur, magnitudine, bellum patriæ inferre conſtituit; cum ante, novum ſe Liberum Patrem appellari juſſiſſet, cum redimitus hederis, coronâque velatus aureâ & thyrſum tenens, cothurniſque ſuccinctus, curru, velut Liber Pater, vectus eſſet Alexandriæ. *Velleius ibid.*

(d) *Plutarque.*

eussent été les siens. Lorsqu'il arrivoit des Officiers de la part d'Antoine pour demander quelques emplois au Sénat, elle les recevoit obligeamment, elle sollicitoit leurs affaires comme si elle y eût été personnellement intéressée, & s'empressoit pour eux auprès d'Auguste jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu ce qu'ils souhaitoient; mais plus elle en usoit généreusement avec un homme si décrié, plus les honnêtes gens le détestoient.

Il fit mille extravagances pour Cléopatre dans Alexandrie, il la déclara Reine de plusieurs Royaumes, & joignit à tous les titres imaginaires qu'il lui donna, des cérémonies bizarres & superstitieuses qui ne témoignoient que trop tous les égaremens de sa passion.

Auguste fit rapport (*a*) au Sénat de cette conduite pitoyable, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit le plus irriter les esprits. Antoine envoya de son côté faire ses plaintes contre Auguste, & se rendit à Ephése avec Cléopatre pour donner le tems à ses troupes de s'assembler. Cette Reine contribua de toutes les manieres, & par son argent & par ses vaisseaux à rendre les forces d'Antoine capables de s'opposer aux entreprises des Romains. Cependant il auroit bien souhaité, pour être plus libre dans les mouvemens d'une guerre de cette importance, & s'abandonner tout entier aux fonctions de Général, qu'elle fût retournée en Egypte y attendre le succès de la bataille; mais elle ne voulut jamais consentir à tout ce qu'il lui représenta pour s'y résoudre, & craignoit trop qu'aux approches d'Auguste, le souvenir & les droits d'Octavie ne lui enlevassent son amant: ainsi tous deux firent voile vers Samos pour y prendre part aux divertissemens de cette isle voluptueuse, pendant que leurs Armées sur terre & sur mer achéveroient de se former.

Cette Ville qui n'est aujourd'hui qu'un Bourg assez obscur, étoit autrefois un charmant séjour, & sans doute ils ne pouvoient choisir un lieu plus propre aux amusemens qu'ils cher-

(a) *Plutarque.*

choient. Samos étoit le centre des plaisirs ; tout y respiroit la molle oisiveté ; les richesses (*a*) de la Nature y refleurissoient deux fois chaque année ; les figues & les raisins, les fruits & les roses y renaissoient presqu'aussi-tôt qu'on les cueilloit, les voies publiques & les rues étoient ombragées de ces Saules de l'Ombrie aussi agréables par leurs feuillages que par leur verdure ; tous les jours s'y passoient en galantes fêtes ; les Insulaires alloient ensemble au Temple (*b*) de Junon en habillemens pompeux, ayant par-dessous des tuniques blanches comme la neige & trainantes jusqu'à terre, leurs cheveux (*c*) ajustés & négligemment épars sur les épaules, noués avec des tresses d'or, & voltigeant au gré des zéphyrs ; couronnés (*d*) de feuilles de Saules, parés de tous les ornemens les mieux assortis à leur mollesse ; & cette marche solemnelle (*e*) étoit fermée par une Milice revêtue de boucliers resplendissans. Il seroit difficile d'exprimer quel étoit dans cette Isle l'excès (*f*) du luxe & le déréglement des femmes. Plutarque dit qu'il y avoit un lieu qu'on appelloit les (*g*) Jardins de Samos, où ces Peuples s'alloient abandonner à tous les genres de plaisirs que pouvoit imaginer l'obscénité la plus outrée. Antoine & Cléopatre étoient-là dans leur élément. Les Insulaires ravis de les voir applaudir à leurs Jeux & même enchérir sur leurs débauches, auroient souhaité qu'ils ne les quittassent jamais, & méditoient tous les jours de nouveaux moyens de les retenir. Les Rois & les Peuples des environs, comme tributaires de l'Empire, envoyoient pour les usages de la guerre prochaine & pour contribuer à les divertir tout ce qu'ils avoient de plus précieux & de plus rare. Antoine ne recevoit pas seule-

(*a*) In ea Insula bis anno ficos, uvas, mala, rosas, nasci narrat Auctor Samicus. *Athenæus*.
Samos amœnâ salice frequens.

(*b*) Samos Junonis Templo inclyta.

(*c*) Ut pexi fuerunt, contendebant in Junonis Templum illi speciosis vestibus amicti, terræque late niveis tunicis solum radebant, comæ cincinni insidebant crinibus, quos vittis aureis nexos, ventus quatiebat.

(*d*) Foliis salicum coronabant se.

(*e*) Pompam claudebant scutati bellatores.

(*f*) Samios plusquam credibile est luxu corruptos.

(*g*) Samiorum flores.

ment toute ſorte de ſecours & de munitions : mais tout ce qu'il y avoit de plus habile en Comédiens, en Muſiciens & en Danſeurs, venoient s'offrir à ſes deſirs ; ainſi pendant que par toute la Terre on gémiſſoit à la vue des préparatifs d'une guerre ſanglante, on ne parloit dans Samos que de chanſons, que d'inſtrumens, & de Théatres, & l'on diſoit hautement, Que feront-ils après la victoire, puiſqu'ils en font tant avant le combat ?

Toutes ces nouvelles venoient à Rome, où l'on ſe diſpoſoit vigoureuſement à marcher contre Antoine qui crut auſſi devoir avancer, & vint avec Cléopatre juſqu'à Athénes. Tout y retentiſſoit encore des louanges d'Octavie, qui dans les conjonctures affligeantes de ſon dernier voyage, où ſes ſentimens héroïques eurent tant d'occaſions de paroître, ne les avoit pas moins charmés que dans le premier ſéjour qu'elle y fit avec Antoine. Cléopatre vivement piquée de tout ce qu'elle entendoit dire de cette Princeſſe, crut qu'à force de préſens elle s'attireroit les mémes honneurs qu'Octavie avoit reçus ; elle n'épargna rien pour gagner les Athéniens, qui naturellement tendres & ſenſibles aux bienfaits, ne manquerent pas de lui prodiguer des hommages où les cœurs n'avoient pas beaucoup de part, mais qui ne laiſſoient pas de contenter une ame vaine & impérieuſe. Antoine qui donnoit pour elle dans toutes les chimeres d'une folle adoration, vint à la tête de pluſieurs Citoyens députés la reconnoitre pour Souveraine de l'Univers, & lui ayant juré mille fois qu'il ne ſe reconcilieroit jamais avec Octavie, il déclara qu'il ne la regardoit plus comme ſa femme. On (*a*) croit que dans une partie de débauche cette Reine exigea de lui tous ces témoignages de ſon amour : du moins ce fut après de ſi belles proteſtations qu'il envoya des ordres à Rome pour chaſſer Octavie de ſa maiſon. Elle en ſortit toute baignée de larmes, non qu'elle déplorât ſa deſtinée par rapport à la maniere dont on traitoit ſa perſonne, mais parce qu'elle ſe voyoit une des principales cauſes

(*a*) Hæc mulier Ægyptia ab ebrio Imperatore præmium libidinum Romanum Imperium petit. *Florus*, *l* 4. *c*. 11.

de la guerre; car les Romains s'armoient pour la venger avec autant d'ardeur que pour les intérêts de la République, & ne pouvoient comprendre qu'une Princeſſe plus jeune & plus belle que Cléopatre, au jugement de tout le monde, pût être mépriſée d'Antoine juſqu'à cet excès. Octavie prit avec elle ſes enfans & ceux de Fulvie, à la réſerve de l'aîné qui étoit avec ſon pere, & dans la plus cruelle amertume, attendit la ſuite des grands événemens qui ſe préparoient pour changer d'une maniere ou d'une autre toute la face de l'Empire.

Il eſt certain qu'elle ſe trouvoit dans une ſituation bien violente, & qu'elle ne ſçavoit comment concilier tous ſes ſentimens. Quand les devoirs n'ont que des paſſions à combattre, la raiſon n'a que des ennemis à vaincre; mais quand ils ſe combattent les uns les autres, elle ne ſçait auquel donner la victoire, parce qu'elle veut ſatisfaire à tout. Le fond du caractere d'un Romain c'étoit l'amour de la Patrie, Octavie étoit Romaine plus que tout le Sénat enſemble, & juſqu'à s'être rendue la victime de la paix par ſon mariage avec Antoine. Depuis qu'elle l'eut épouſé, ſoutenir les intérêts de ſon honneur & de ſa fortune, lui parut une obligation indiſpenſable, & en même tems incompatible avec ſon dévouement à la Nation.

Dans ces conjonctures embarraſſantes, elle ne voulut agir ni pour un parti ni pour l'autre; mais à la vue des maux dont elle voyoit qu'Antoine étoit menacé par les projets que l'Etat formoit contre lui, elle raſſembla le peu d'amis qu'il pouvoit encore avoir à Rome, afin de voir avec eux ce qu'il y auroit à faire de plus prudent. Il fut réſolu que l'un des plus habiles d'entr'eux iroit le trouver à Athénes, pour lui repréſenter à combien de périls il s'expoſoit, qu'il n'y alloit pas moins pour lui que de l'Empire & de ſa vie, & que s'il vouloit abandonner Cléopatre & concourir avec Auguſte à la gloire commune des Romains, on obtiendroit de cet Empereur qu'il ſeroit conſervé maître de l'Aſie & de tout l'Orient.

Octavie auroit pu s'épargner tant d'agitations pour un homme si peu digne de ses inquiétudes. Nul sentiment de tendresse n'intéressoit son cœur aux amours d'Antoine qu'elle n'avoit épousé que par des convenances de politique ; ainsi tous les mouvemens qu'elle se donnoit pour le rétablissement de sa réputation & de ses affaires, n'étoient fondés que sur sa délicatesse, qui lui persuadoit que le devoir lie inviolablement une femme à la destinée de son mari. C'est une chose assez remarquable que cette députation se fit à la sollicitation d'Octavie, peu de tems après qu'Antoine l'eut fait chasser de la maison qu'il avoit à Rome ; l'Officier s'acquitta de sa commission avec courage & avec sagesse. Comme il ne lui fut permis de voir Antoine qu'en présence de Cléopatre, il exposa devant elle hardiment tout ce qu'il avoit à dire. Cette Reine alarmée d'une telle Ambassade, reconnut dans les propositions le caractere & les desseins d'Octavie, & elle employa tout ce qu'il y avoit dans Athénes de gens accrédités pour persuader à son amant que toute cette négociation n'étoit qu'un piége qu'on lui tendoit ; de sorte qu'on renvoya l'Officier, qui fut même fort heureux de ne pas différer son départ, & d'éviter le sort funeste que lui préparoit Cléopatre.

Les Spectacles & les Jeux qui continuoient de les amuser dans Athénes, laisserent le tems à l'Armée d'Auguste de se grossir & de s'avancer. Avant que d'entrer en campagne, il fit donner par le Sénat un Décret qui déclaroit la guerre à Cléopatre, comme ayant usurpé plusieurs Provinces, & qui dépouilloit Antoine de son autorité pour s'en être démis entre les mains de cette Reine ; ensuite il partit avec Agrippa pour aller combattre les ennemis de la République, & sur-tout d'Octavie, qui étoit à son égard le principal objet de la guerre : ce fut dans le cœur de cette Princesse que se donnerent les premiers assauts. Auguste la laissoit dans Rome agitée confusément par ses craintes & par ses desirs, livrée à des mouvemens opposés,

aussi justes les uns que les autres, mais n'en pouvant préférer un seul qu'elle ne commît plusieurs injustices ; car faire des vœux pour Antoine, comme son devoir sembloit l'exiger, c'étoit être indifférente à son propre honneur, ingrate à l'amitié de son frere, infidelle à sa Patrie ; d'ailleurs sacrifier aux intérêts du sang ou de la grandeur Romaine ceux d'un époux, cela ne lui paroissoit pas un moindre crime. Elle ne sçavoit à quoi se résoudre, ni comment faire choix entre ses divers sentimens, ni sur lequel s'appuyer. Ainsi toute sa détermination fut d'attendre ce que le sort en décideroit, & jusques-là son ame eut assez de force pour se soutenir toute seule & pour demeurer comme suspendue sans se reposér sur rien.

Quelques Officiers de l'Armée d'Antoine qui lui conseillerent prudemment de renvoyer la Reine en Egypte, ne furent pas seulement écoutés ; on lui dit encore qu'il lui seroit plus avantageux d'engager le combat sur Terre, mais pour suivre les idées de Cléopatre, il voulut que ce fût sur Mer, quoiqu'Auguste eût une Armée Navale beaucoup mieux équipée que la sienne. Cette Reine (*a*) enivrée de sa fortune menaçoit d'une ruine entiere le Capitole & l'Empire.

Les Troupes des Romains avoient fait tant de diligence qu'elles furent en Epire, & se trouverent devant Actium beaucoup plutôt que celles d'Antoine (*b*).

Lorsque les deux Armées furent en présence, elles couvrirent les eaux de tant de Bâtimens énormes, (*c*) qu'on eût dit que les Cyclades & toutes les Isles de l'Archipel se fussent détachées pour venir flotter dans cette Mer. C'étoit comme autant de grosses Montagnes prêtes à se heurter les unes les autres. Les Navi-

(*a*) . . . . . . Dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus & imperio parabat.
Hor. Od. XXXI. 6. Lib. I.

(b) *An de Rome* 713.

(*c*) Alta petunt, pelago credas innare revulsas
Cycladas, aut montes concurrere montibus altos ;
Tanta mole viri turritis puppibus instant !
Stupea flamma manu, telisque volatile ferrum
Spargitur.
Æneid. VIII. 691. & seqq.

res avoient leurs pouppes garnies de tours, d'où les Soldats faisoient voler les fléches & les étoupes enflammées dans les Vaisseaux ennemis. On sçait le détail de cette Bataille. L'Escadre des Galéres de Cléopatre formoit une derniere division derriere les Vaisseaux combattans. Incertaine & craintive sur les suites de cet événement décisif, & sans attendre que la victoire se déclarât pour Auguste, elle prit le chemin de l'Egypte & fit voile avec tant de vîtesse qu'il sembloit que sa frayeur commandoit (a) aux vents. Antoine qui la vit voguer, ne balança pas à la suivre. Il crut sans doute qu'il valoit mieux escorter cette Reine dans sa fuite, que de soutenir ses Troupes dans le Combat ; & loin de faire ferme pour les empêcher de s'écarter, il fut le premier déserteur de son Armée. Elle se défendit sans Chef aussi longtems qu'elle put, & tandis que le Général faisoit le personnage (b) d'un mauvais Soldat, chaque Soldat fit celui d'un bon Général ; mais à la fin il fallut céder. Quand Cléopatre vit venir Antoine sur ses traces, elle le fit approcher & passer dans sa Galere ; il ne l'aborda pas néanmoins, & il alla s'asseoir à la proue, tenant sa tête abattue sur ses deux mains. Ils furent toujours sans se parler ; enfin les femmes de la Reine les réconcilierent ensemble. Lorsqu'ils furent dans Alexandrie, ils députerent vers Auguste pour lui demander la grace de conserver l'Egypte à Cléopatre & à ses enfans, & de laisser vivre Antoine en simple particulier dans Athénes. Auguste le refusa ; mais il ajouta pourtant que si Cléopatre vouloit faire mourir son ennemi ou le chasser, elle seroit traitée favorablement. Celui qui porta cette Nouvelle avoit beaucoup d'esprit & plut fort à Cléopatre. Antoine en devint jaloux, & avant qu'il s'en re-

(a) Regina in mediis patrio vocat agmina sistro . . .
Ipsa videbatur ventis regina vocatis
Vela dare.
Æneid. VIII. vs. 696. & 707.

(b) Fugientis reginæ quam pugnantis militis sui comes esse maluit.
Et Imperator qui in desertores sævire debuerat, desertor exercitûs sui factus est.
In longum fortissimè pugnandi duravit constantia; milites optimi Imperatoris, Imperatorem fugacissimi militis functum officio.
Vell. Lib. II. C. 85.

tourna, il le fit rudement battre de verges. Comme elle craignit les effets de cette jalousie, elle lui redoubla ses caresses pour le guérir, & les Fêtes recommencerent dans Alexandrie comme auparavant.

Antoine qui ne sçavoit plus ce qu'il faisoit, envoya ses Galeres en Mer pour escarmoucher celles d'Auguste; elles ne furent pas plutôt à portée qu'elles s'unirent à la Flotte du Vainqueur. A cette Nouvelle il se crut trahi par Cléopatre, & voulut se tuer. Ces noirs accès de fureur lui firent appréhender qu'il ne tournât enfin contre elle sa vengeance; ainsi prenant avec elle deux de ses femmes, elle alla se renfermer dans ces superbes Tombeaux qu'elle avoit fait bâtir, & en fit condamner les portes de fer.

On alla par son ordre trouver Antoine pour lui dire qu'elle étoit morte, il le crut & se perça de son épée. Un de ses Officiers courut à lui, le prit & le porta vers ces Tombeaux, où tout baigné dans son sang, Cléopatre le fit monter à force de bras avec des cordes, & cette manœuvre ne se put faire par elle & par ses deux femmes qu'avec de violens efforts. On employa toute sorte de moyens pour le rappeller à la vie; enfin après bien des tendresses de part & d'autre, il tomba mort sur les genoux de Cléopatre (*a*).

Lorsqu'Auguste apprit cette mort, il se retira dans sa tente, & ne put refuser des larmes au souvenir de leur ancienne liaison, & à la perte d'un homme dont les enchantemens de l'amour avoient défiguré toutes les qualités estimables. Il envoya vers Cléopatre pour la faire garder à vue, de crainte qu'elle ne se tuât, & pour l'assurer de sa clémence. L'Officier de l'Empereur qui se fit une entrée dans les Tombeaux, arriva comme elle s'alloit plonger un poignard dans le sein, il le saisit, & ne la quitta pas depuis cet instant, & prit soin d'observer toutes ses démarches.

(a) *An de Rome* 723.

Auguſte à qui rien depuis ſa victoire ne s'oppoſoit plus ſur ſa route, vint ſe rendre maître d'Alexandrie : il y fit une magnifique entrée, & comme on n'a jamais plus d'indulgence que quand on eſt raſſaſié de gloire, il ne voulut point qu'on punit perſonne. Dès que la Reine ſçut que l'Empereur étoit dans la Ville, elle lui envoya dire qu'elle avoit à lui communiquer quelque choſe de fort important; il lui manda qu'il l'iroit voir. Elle avoit éprouvé ſur Céſar, ſur le jeune Pompée, ſur Antoine ce que ſa beauté pouvoit faire, & ne douta point qu'Auguſte ne fût déſarmé comme les autres. Pour ſe préparer à ſa venue, elle mit en uſage tout ce qu'elle put imaginer de plus propre à l'éblouir. Il la trouva couchée ſur un petit lit, environnée de divers portraits de Céſar, & les mains pleines de toutes les Lettres qu'il lui avoit écrites. Dans ſon habillement de deuil & dans le déſordre d'une triſteſſe étudiée, elle ne laiſſoit pas de faire valoir toutes les graces de la nature & de l'art, & il faut convenir que ſes regards & ſon langage euſſent été capables de ſéduire un cœur moins prévenu contre elle que celui d'Auguſte; après qu'il l'eut fait remettre ſur le lit, d'où elle s'étoit levée pour aller au devant de lui : « Vous ſçavez, Seigneur, lui dit-elle, combien de fois votre pere m'a viſitée; » c'eſt lui qui m'a mis la couronne d'Egypte ſur la tête : que ne » puis-je vous faire le récit de nos entretiens! mais vous en pourrez juger par ſes Lettres, tenez, liſez, elles ſont toutes de ſa » propre main ».

Le Prince démêla dans le jeu de ſes yeux & de ſes diſcours tous les artifices qu'elle cachoit, & fit auſſitôt réflexion que ce ſeroit pour Octavie une vengeance bien illuſtre & bien flateuſe, s'il pouvoit entrer dans Rome ayant à ſa ſuite cette fameuſe Reine pour principal ornement de ſon triomphe, ainſi ſans jetter la vue ſur elle, ni ſur les Lettres qu'elle lui préſentoit, il lui répondit qu'elle n'avoit rien à craindre, & qu'il auroit ſoin de ſes intérêts. Il lui conſeilla de ne pas ſe laiſſer abat-

tre à la douleur, & voulut qu'on ne retranchât rien ni de ses Officiers, ni de son train, ni de sa table ; mais elle étoit trop habile pour ne pas deviner ses intentions. Elle le pria de lui permettre d'aller faire un tour à la sépulture d'Antoine, & retournant ensuite dans ses Tombeaux avec ses deux femmes, elles en firent abattre si subtilement les herses de fer, que pas un de ses Gardes ni nul autre ne purent entrer. Elle avoit auparavant chargé un homme de porter à Auguste des tablettes écrites de sa main, pour le prier de la faire inhumer auprès d'Antoine. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter les circonstances de cette mort qu'on peut trouver en bien d'autres endroits. Auguste fit courir vers elle pour l'empêcher de mourir ; quand on eut forcé les barrieres, on la trouva déja morte & l'une de ses femmes aussi : elle étoit parée de ses plus magnifiques habits, & couchée sur un lit où elle s'étoit donné la mort, comme le rapporta son autre Confidente qui expiroit.

Rien ne manquoit plus à la victoire d'Auguste qui remettoit le calme dans tout l'Empire. On ne peut exprimer avec (*a*) quelles acclamations & quels honneurs il fit son Entrée dans Rome, quelle fut la joie des Citoyens de voir les dissensions civiles terminées, les guerres éteintes, la paix affermie, la fureur des armes appaisée, la force rendue aux Loix, l'autorité à la Justice, la majesté au Sénat, & tout rétabli dans la discipline & dans l'ordre.

Octavie, à la nouvelle de la mort d'Antoine, s'envelopa dans les bienséances proportionnées à cet événement ; elle remplit les devoirs funébres à l'égard d'un vaillant Guerrier à qui le sort l'avoit attachée, honora sa mémoire par tout l'appareil d'un grand deuil, mais n'affecta point une tristesse méthodique, qui n'auroit trompé personne ; elle continua sa vie sérieuse, ne

(*a*) Quo occursu, quo favore omnium hominum exceptus sit.

Finita bella civilia, vigesimo anno, sepulta externa, revocata pax, sopitus ubique armorum furor, restituta vis legibus, judiciis auctoritas, Senatui majestas, Imperium ad pristinum redactum modum. *Velleius Lib. II. Cap.* 89.

prit plus de part aux Affaires & aux Négociations politiques, & devint encore plus appliquée qu'auparavant à la conduite de sa famille, & des enfans qu'elle avoit eus de ses deux maris.

Le jeune Marcellus, dont elle accoucha deux ou trois mois après son mariage avec Antoine étoit sans doute celui de tous qui lui devoit être le plus précieux, & qui promettoit un plus brillant avenir. Elle lui trouva des dispositions susceptibles de tout ce qu'elle imagina de propre à le rendre un des plus accomplis & des plus aimables Princes du monde, & lui forma l'esprit & les mœurs avec des soins si bien dirigés par ses talens & par son amour, qu'elle eut souvent la joie de l'entendre proclamer par-tout les délices de l'Empire Romain. Auguste l'avoit accoutumée à regarder ce fils comme le Maître du Monde après lui, & comme un soutien sur lequel il devoit se (*a*) reposer un jour de tout le poids du Gouvernement. Le jeune homme faisoit honneur à son choix; il avoit (*b*) une grande vivacité de génie & tout le courage d'un Héros naissant; mais d'ailleurs une continence & une modération qu'on ne peut trop admirer dans l'opulence & dans la jeunesse. Il étoit dur au travail, ennemi des plaisirs & capable de soutenir les plus pénibles occupations que son oncle auroit pu lui confier.

Lorsqu'Auguste triompha dans Rome après la derniere Bataille, Marcellus (*c*) étoit à cheval au côté droit de son Char, & Tibere au côté gauche. Octavie voyoit dans ce fils un plein dédommagement de toutes ses afflictions passées, & l'on peut dire que le Ciel sembloit ne lui plus préparer que des jours tranquilles & sereins. A quinze ans Marcellus fut fait Edile Curule. Cet emploi dont personne n'étoit revêtu qu'à trente-sept ans, avoit des fonctions considérables. On y étoit chargé de veiller

(*a*) In quem onus Imperii reclinaret. *Senec. de Consol. ad Marc.*

(*b*) Adolescentem animo alacrem, ingenio potentem.

Sed & frugalitatis continentiæque in illis aut annis, aut opibus non mediocriter admirandum.

(*c*) Pubescens Actiaco triumpho currum Augusti comitatus est Tiberius, sinisteriore funali equo, cum Marcellus Octaviæ filius dexteriore veheretur. *Suet. in Tiberium. cap. 6.*

à

à l'entretien & à la décoration des Temples, des Théatres, des Jeux publics, des Tribunaux de Justice & des Murailles de la Ville. Le jeune Magistrat remit entre les mains d'Octavie tout le détail de ce ministere, & jamais personne ne s'en seroit acquitté mieux; elle vit naître avec joie les occasions de marquer au Peuple l'envie qu'elle avoit de contribuer à ses plaisirs; aussi sa magnificence & son goût parurent dans tout ce qu'elle ordonna pour embellir les Places publiques & les orner de monumens curieux.

Auguste qui cherchoit tous les jours les occasions d'ajouter de nouveaux agrémens à la destinée de Marcellus, prit la résolution de le marier avec Julie. Il ne pouvoit assurément lui choisir une femme plus aimable, ni plus propre à lui plaire par les graces de sa personne, & par les charmes de son esprit. Mais cet engagement avoit ses hazards; & peut-être que si la complaisance d'Octavie ne l'eût pas déterminée à suivre toutes les volontés de son frere, elle auroit fait quelqu'autre choix, où la gloire d'un époux eût été moins en péril, & n'eût pas mis celle de son fils sous la dépendance d'un cœur aussi volage & aussi susceptible de passions que celui de la fille d'Auguste.

Octavie ne s'en tint pas pour Marcellus à une éducation d'éclat, & capable seulement d'illustrer sa réputation; elle travailla plus encore à lui donner le goût & le discernement du vrai, & à l'affermir dans les grands principes. C'étoit pour elle un sujet de joie bien solide, de voir que tous ses desseins avoient un succès heureux; que Rome y prenoit un intérêt si sensible, & qu'on applaudissoit sans cesse aux peines qu'elle se donnoit pour offrir un jour à l'Empire un Maître si digne de se faire aimer.

Mais à peine un si bel ouvrage vient-il à sortir de ses mains, que la mort s'en saisit, & l'enleve aux complaisances de la (a) nature & de la Patrie. Marcellus fut attaqué d'un mal de poi-

(a) *An de Rome* 731.

trine; on lui conſeilla d'aller à Bayes pour y prendre les eaux, qu'on croyoit très-propres à le ſoulager. Un Médecin de Livie s'y trouvant en même tems que lui, le détourna de faire uſage de ces bains chauds, & lui perſuada de ſe baigner dans des eaux froides. On a ſoupçonné ce Médecin d'avoir donné ce conſeil par un ordre ſecret de Livie, qui voyoit avec peine ſon fils exclus d'un rang, que l'amitié d'Auguſte, & tous les vœux du Peuple deſtinoient à Marcellus. Quoi qu'il en ſoit, il mourut en prenant ces bains, & fut regreté généralement. A l'affliction de la perte commune ſe joignit encore l'intérêt qu'on prenoit à ce qui touchoit Octavie que cette mort accabloit. Le corps fut apporté à Rome, & brulé dans le Champ de Mars, où l'on ne faiſoit cet honneur qu'aux gens de la premiere conſéquence. On l'enterra ſur les bords du Tibre dans un endroit de cette Eſplanade ornée des Statues de tous les grands hommes qui avoient bien ſervi l'Etat. Le Convoi funebre fut magnifique. C'étoit la coûtume chez les Romains de porter à la ſuite du cercueil un nombre de brancards chargés de parfums, pour honorer leurs funérailles. On en avoit porté deux cens dix au Convoi de Sylla, mais à celui de Marcellus on en porta juſqu'à ſix cens. Enfin l'on ne peut repréſenter tout ce qui fut fait pour rendre hommage à ſa mémoire & à la douleur d'Octavie. C'eſt ainſi que furent attachées (*a*) à l'amour ardent des Peuples ces trop courtes & trop funeſtes délices de l'Empire. Rien ne fait mieux voir quelle impreſſion le mérite de ce jeune Prince avoit fait ſur tous les eſprits, que la maniere dont tous les Auteurs de ſon tems ont déploré ſon malheur. Ils s'en (*b*) prennent au ſéjour de Bayes, autrefois ſi doux & ſi bienfaiſant: ils déclarent la guerre à ces bains ennemis qu'ils accuſent du crime de ſa mort, & déteſtent la Divinité jalouſe qui s'étoit cachée ſous leurs

(*a*) Flagrantibus plebis ſtudiis intra juventam ereptum, breves & infauſtos populi Romani amores facit. *Annal. Tacit. l. II. c.* 41.

(*b*) At nunc inviſæ magno cum crimine Bajæ.
Quis Deus in veſtrâ conſtitit hoſtis aquâ.
Prop. l. III. Eleg. XVI. 7.

eaux : (*a*) ils croient voir encore ſes manes errans le long du rivage, depuis que les maux qui l'étouffoient l'ont plongé dans les ondes du Styx : ils (*b*) gémiſſent ſur les vaines eſpérances attachées à ſon illuſtre origine, à ſes rares vertus, aux ſoins, aux lumieres d'Octavie, à l'alliance & à la tendre amitié de l'Empereur : (*c*) ils rappellent ce qu'il a fait d'utile & d'éclatant dans les fonctions d'Edile & de Pontife, lorſque ſa mere préſidoit à tout par une vigilante adminiſtration : enfin ils paroiſſent inconſolables de voir (*d*) s'évanouir tant de richeſſes, & une ſi belle vie renfermée dans un cercle de ſi peu de jours.

Quand nous n'aurions, pour juſtifier la douleur d'Octavie, que les éloges que nous venons de raſſembler, c'en ſeroit ſans doute aſſez pour perſuader qu'elle étoit ſuffiſamment fondée. On nous en a (*e*) fait des peintures bien vives & bien pathétiques ; tant qu'elle vécut, elle ne ceſſa de pleurer ſa perte, & ne voulut rien entendre de propre à la conſoler ; pas même écouter une parole qui fût capable de la diſtraire un moment de ſa douleur : (*f*) toujours appliquée au même objet ; elle fut auſſi touchée pendant tout le cours de ſa vie, qu'elle l'avoit été le jour même des funérailles (*g*). Loin d'eſſayer de ſe mettre au-deſſus de la peine qui l'accabloit, elle en refuſa juſqu'au moindre ſoulagement, & croyoit que (*h*) ſi ſes larmes euſſent un moment ceſſé de couler, elle eût été privée du ſeul bien qui lui reſtoit ; elle ne voulut avoir aucun Portrait de ſon fils, ni ſouf-

(*a*) His preſſus ſtygias vultum demerſit in undas,
Errat & in veſtro ſpiritus ille lacu.
Prop. l. III. Eleg. XVI. v. 9.

(*b*) Quid genus aut virtus aut optima profuit illi,
Mater, & amplexo Cæſaris eſſe focos?
Ibid. v. 11.

(*c*) Aut modo tam pleno fluitantia vela theatro,
Et per maternas omnia geſta manus.
Ibid. v. 13.

(*d*) Occidit & miſero ſteterat vigeſimus annus,
Tot bona tam parvo clauſit in orbe dies.
Ibid. v. 15.

(*e*) Nullum finem per omne vitæ ſuæ tempus, flendi gemendique fecit, nec ullas ad miſit voces ſalutare aliquid afferentes : ne avocari quidem ſe paſſa eſt. *Senec. de Conſol. ad Marc. Cap. II.*

(*f*) Intenta in unam rem & toto animo affixa, talis per omnem vitam fuit qualis in funere. *ibid.*

(*g*) Non dico non auſa conſurgere, ſed allevari recuſans. *ibid.*

(*h*) Secundam orbitatem judicans lacrimas mittere. *ibid.*

frir qu'on lui en parlât. Séneque qui s'exprime ainsi sur la douleur de cette Princesse ne vivoit pas dans un tems où l'on pût le soupçonner de chercher à lui faire sa cour, & d'en avoir voulu fabriquer exprès une Héroïne en affliction.

Un jour Auguste la pria de se trouver à une lecture que (*a*) Virgile venoit lui faire du sixiéme Livre de l'Eneïde. Le Poëte y décrit la descente d'Enée aux Enfers, & la longue prédiction de son pere Anchise, qui fait devant lui passer en revue une suite de Romains des plus distingués. Sur la fin de cette marche, Enée voit avancer le grand (*b*) Marcellus, vainqueur d'Annibal & des Gaulois; il est (*c*) accompagné d'un jeune homme d'une rare beauté, couvert d'armes étincellantes, marchant néanmoins d'un air assez triste, & baissant les yeux. Enée paroît surpris du cortége (*d*) applaudissant qui l'environne, de son extrême ressemblance avec le Héros qu'il suit; mais sur-tout d'une ombre fatale qui voltige autour de sa tête. Anchise avec un (*e*) torrent de larmes reprend la parole, & lui explique le sort de ce jeune Prince, que les Destins ne feront que montrer au monde pour disparoître aussitôt, de crainte que Rome ne devînt trop fiere d'avoir un don si précieux plus longtems en sa puissance. Il prédit les cris douloureux qui retentirent à sa mort dans le Champ de Mars & le long du Tibre: il regrette en sa personne le soutien de la Patrie, la fidélité des premiers tems, le bras invincible de la Nation, & finit en s'écriant: O fils trop infortuné!

(a) *Virgile*, *Eneïd. l. 6.*

(*b*) .... Sternet Pœnos Gallumque rebellem, *ibid. v.* 858.

(*c*) .... Unà namque ire videbat
Egregium formâ juvenem & fulgentibus armis.
Sed frons læta parum & dejecto lumina vultu. *Ibid. v.* 860.

(*d*) Quis strepitus circa comitum! quantum instar in ipso est!
Sed nox atra caput tristi circumvolat umbrâ, *Ibid. v.* 855.

(*e*) ..... Anchises lacrymis ingressus obortis....
Ostendent terris hunc tantum fata, neque ultra
Esse sinent, nimium vobis Romana propago,
Visa potens, superi, propria hæc si dona fuissent,
Quantos ille virûm magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus! vel quæ, Tiberine, videbis
Funera! .....
Heu pietas! heu prisca fides, invictaque bello
Dextera! *ibid. v.* 866. *&c.*

ſi vous pouviez (*a*) vous ſouſtraire à la rigueur de vos deſtinées, vous ſeriez un jour le vrai Marcellus.

Octavie à ces mots du Poëme tomba évanouïe, & perdit longtems connoiſſance. Lorſqu'elle fut revenue de ſon évanouiſſement, Auguſte qui fondoit en pleurs, voulut impoſer ſilence à Virgile, mais il étoit à la fin du Livre, & dit qu'il ne lui reſtoit que dix ou douze Vers à lire.

Cette Princeſſe ne voulut plus déſormais ni rien voir, ni rien entendre de ce qui fut fait pour célébrer la mémoire de ſon fils, & (*b*) rejetta tous les honneurs qu'on lui décernoit. Elle fit néanmoins donner à Virgile dix grands ſeſterces, pour chaque vers de cet endroit de l'Eneïde dont elle avoit été ſi touchée. Cela comprenoit vingt-un vers; ainſi la récompenſe ſe montoit à plus de cinq mille écus d'or.

Comme ſes ennemis croiſſoient de jour en jour, & lui rendoient inſupportable le commerce du monde, elle ſe condamna tout-à-fait à la ſolitude, & (*c*) n'aſſiſta plus aux cérémonies ſolemnelles. Cependant ſa retraite n'ôta rien à la douceur de ſon caractere. Quoiqu'elle eût lieu de ſoupçonner un peu la politique ambitieuſe de Livie dans la mort précipitée de Marcellus, elle ne lui en témoigna rien par ſes procédés, & n'en fit rien paroître dans ſes entretiens avec Auguſte.

Avant qu'Antoine mourût, elle avoit toujours pris ſoin des enfans qu'il avoit eus de Fulvie; mais après qu'il fut mort, elle veilla de même ſur l'éducation & ſur la fortune de ceux qu'il avoit eus de la Reine d'Egypte, & maria la jeune Cléopatre au Roi de Mauritanie, ſi célébre par ſa ſcience & par ſon eſprit.

Mais dans une occaſion particuliere, elle fit voir combien les intérêts de l'Empire & ceux d'Auguſte lui étoient toujours ſenſibles, & avec quel détachement elle les préféroit aux ſiens.

(*a*) .... Si quâ fata aſpera rumpas,
Tu Marcellus eris.
Virgil. Æneïd. l. VI. v. 882.

(*b*) Carmina celebrandæ Marcelli memoriæ compoſita alioſque ſtudiorum honores rejecit. *Seneca de Conſolat. ad Marc. cap. II.*

(*c*) A ſolemnibus officiis ſeducta. *ibid.*

L'Empereur n'ayant pas d'autre enfant que Julie, qui demeuroit veuve par la mort de Marcellus, Octavie comprit que cette situation d'une fille si chere à ce Prince lui feroit beaucoup de peine ; ainsi pour y remédier, elle contraignit Agrippa son gendre à répudier Marcella sa propre fille, afin de le mettre en liberté de se marier avec Julie, & ensuite de remarier sa fille au jeune Antoine, fils de Fulvie.

Elle fit aussi le mariage de ses deux filles nommées Antonia : Domitius en eut une, & Drusus épousa l'autre qu'elle aimoit passionnément, & qui fut admirée par sa beauté, par ses vertus, & sur-tout par sa sagesse, dans une Cour très-déréglée ; outre qu'elle eut encore cette ressemblance avec Octavie, de pleurer la mort de son fils Germanicus, le plus aimable Prince de son tems, & qu'elle mourut accablée par les chagrins que lui causerent les caprices & les extravagances de Caligula son petit-fils.

Il faut demeurer d'accord que dans toutes ces alliances & toutes ces dispositions d'Octavie, il paroît un grand dégagement d'esprit, au milieu des amertumes de la plus profonde tristesse. Sa conduite toujours uniforme, n'est réglée que sur les lumieres de la raison & de l'équité ; nulles traces de passion ne s'apperçoivent dans ses démarches ; elle s'oublie totalement elle-même ; ne travaille qu'à la félicité de sa Famille, remplit tous les différens devoirs qu'elle s'impose, & ne sort plus de sa solitude (*a*). Elle ne tourne pas même les yeux vers le trône (*b*), où son frere est si paisiblement & si glorieusement assis ; la grandeur & l'éclat dont il est environné lui déplait & la dégoute : elle ne quitte point l'habillement lugubre qui rend témoignage à son deuil. Tous (*c*) ses enfans autour d'elle, heureux & florissans, ne sçauroient remplacer dans son esprit celui qu'elle n'a plus ; & ils

(*a*) Defodit se & abdidit. *Senec. de Consol. ad Marc. cap. II.*

(*b*) Ipsam magnitudinis fraternæ nimis circum lucentem fortunam exosa. *ibid.*

(*c*) Assidentibus liberis & nepotibus, non sine contumeliâ omnium suorum, quibus salvis, orba sibi videbatur. *ibid.*

ont la honte de voir qu'elle se trouve aussi malheureuse au milieu d'eux que s'il elle n'en avoit pas un.

La vie retirée qu'elle continua toujours jusqu'à sa mort, ne nous apprend plus rien de ses dernieres années. Elle vécut encore treize ans après la mort du jeune Marcellus; & l'on sçait seulement qu'Auguste fit l'Oraison funebre d'Octavie *(a)* dans le Temple de Jules-César, & qu'il consacra un Temple, un Portique, une Bibliothéque, & une Place publique, sous le nom d'une sœur qui méritoit par tant de titres son attachement & sa tendresse.

(a) *An de Rome* 744.





CONSIDÉRATIONS

SUR

LIVIE.

AUGUSTE étoit laſſé de l'humeur de ſa Femme Scribonie, dont les contradictions & les querelles continuelles étoient inſupportables, & qui reſſembloit aſſez à cette Femme de Paul Emile, dont il a été tant parlé, & dont on a dit que la Vertu étoit incommode. Il la répudia, & il obligea Tiberius Claudius Nero à lui céder ſa Femme Livie, groſſe de ſix mois, qu'il épouſa publiquement. Il fit plus, par ſon Autorité abſolue, il força cet Epoux de ſervir de Pere à ſa Femme dans la Cérémonie Nuptiale.

Livie étoit d'un caractere doux & poli, joignoit à beaucoup d'eſprit une connoiſſance profonde de toutes les Sciences, & une Politique fine & recherchée, qui lui faiſoit ſi ſouvent donner des conſeils juſtes & heureux dans l'exécution. Elle étoit belle, mais d'une conduite irréprochable : tous les Auteurs ſe ſont récriés là-deſſus ; on n'a jamais ſoupçonné qu'elle ait eu aucune galanterie. D'ailleurs, elle ſe piquoit peu de cette Vertu ſévere, qui condamne les Plaiſirs des autres. Elle étoit bienaiſe, au contraire, qu'Auguſte trouvât des plaiſirs étrangers, & contribuoit elle-même à le rendre ſenſible pour les belles Perſonnes, afin de le détourner, ſans doute, de tout autre commerce d'une plus dangereuſe conſéquence, & pour être la

Maitreſſe

Maitresse des Personnes qu'il honoroit de sa bienveillance. Elle étoit superbe, & ambitieuse; mais elle sçavoit si bien se déguiser, & sa complaisance pour Auguste étoit si grande, & paroissoit si naturelle, que ce Prince ne s'apperçut que fort tard, qu'il y eût de la Politique dans son amour.

Cette adresse admirable lui donna un ascendant si fort sur l'esprit d'Auguste, qu'il ne se gouvernoit que par ses volontés: cela fut la cause, dans la suite, que Caligula l'appella *Ulyssem stolatum*. Son ambition fut grande, & démesurée pour ses Enfans: elle ne fit des crimes que pour mettre l'Empire dans sa famille, & pour rendre Tibere son fils l'Héritier d'Auguste. Ce fils, pourtant, ne fut pas trop reconnoissant; car après la mort de sa Mere, arrivée à la quatre-vingt-sixiéme année de son âge, il donna mille marques d'ingratitude, & fit même abolir le Décret de sa Consécration; ingratitude, qui fut depuis imitée, & même surpassée, par cet autre Neron: comme s'il étoit ordonné par les Destins, que les Enfans, pour lesquels les Meres commettent de si grands crimes, seront tous des ingrats.

Ce fut le desir de donner l'Empire à Tibere, qui donna lieu aux soupçons & à tout ce qu'on dit qu'elle fit pour se défaire de la Famille d'Auguste. Marcellus, Caïus, Lucius, moururent jeunes; & l'on pensa, avec beaucoup de fondement, qu'elle n'étoit pas innocente de leur mort.

De quelque maniere que les choses se soient passées, Tibere fut Héritier d'Auguste, au préjudice même de Posthume Agrippa son Petit-Fils, qu'on prit soin ensuite de ne laisser pas survivre longtems à son Aïeul, & dont le droit étoit incontestable, si dans ces commencemens le droit de regner pouvoit être légitime.

C'est ce jeune Prince, fils d'Agrippa & de Julie, dont, à proprement parler, on ignoroit les bonnes & les mauvaises qualités, puisqu'on ne lui donna jamais la liberté de les manifester. Livie le fit passer pour un jeune homme d'un très-

méchant Naturel, afin de venir à bout des desseins qu'elle avoit sur l'Empire. Elle le fit exiler avec sa mere & sa sœur, pour avoir donné quelques marques de férocité ou d'impolitesse, qu'on devoit pardonner à sa jeunesse, & à sa mauvaise éducation ; puisque d'ailleurs il ne pouvoit être accusé de rien qui portât préjudice à Livie. *Rudem sanè bonarum artium, ac robore corporis stolidè ferocem, nullius tamen flagitii compertum*, dit Tacite.

On dit qu'Auguste, étant tombé dangereusement malade, plaignit le sort de ce jeune Prince, & laissa voir des retours de tendresse pour lui qui furent funestes à sa propre vie : & plusieurs ajoutent même, que quelques mois avant sa mort, Auguste, accompagné de Fabius Maximus, qu'il avoit choisi pour Confident dans cette affaire, fit le voyage de l'Isle de Planasia, pour y voir son Petit-fils Agrippa ; & qu'après l'avoir embrassé tendrement, & donné des larmes à l'état de sa Fortune, il l'assura qu'il seroit remis un jour dans le rang qui lui appartenoit légitimement.

Fabius Maximus découvrit imprudemment ce secret à sa femme Martia, qui fut assez des amies de Livie, pour le lui révéler ; & ce fut de-là, que cette Princesse prit la résolution de hâter la mort d'Auguste, après s'être défaite auparavant de Maximus ; & en effet, on entendit, à la mort de Fabius, Martia sa femme s'accuser en se désespérant d'avoir perdu son Mari : sans doute, pour avoir découvert le secret qui lui avoit été confié. Auguste mourut quelque tems après ; & l'on croit, parce qu'Auguste aimoit les Figues, que Livie lui en fit manger d'empoisonnées. Quoiqu'on attribue d'ordinaire à des choses recherchées la mort des grands hommes, & que Tacite qui rapporte cette Histoire ait coutume de ne faire presque jamais mourir naturellement ses Héros ; il est certain, qu'au commencement de l'Empire de Tibere, on fit tuer Posthume, comme si Auguste en mourant l'eût ainsi

ordonné; quoiqu'il ne ſoit pas vraiſemblable, que ce Prince, qui ne s'eſt jamais ſouillé du ſang de ſes Proches, ait été capable de donner un ordre ſi barbare, & qui lui étoit ſi inutile.

Ce qui me paroît le plus ſurprenant, dans ce choix qu'Auguſte fit d'un héritier hors de ſa Famille, c'eſt qu'il ne préféroit pas Druſus, qu'il aimoit beaucoup, & qui méritoit d'être aimé, à Tibere ſon Frere, qu'il n'aimoit point, & qui étoit d'un caractere peu propre à ſe faire aimer. Ils étoient tous deux fils de Livie, & Druſus avoit cet avantage ſur l'autre, qu'il étoit né dans le tems des premieres amours d'Auguſte pour ſa Mere: c'eſt de lui qu'elle étoit groſſe, quand il l'épouſa; & quelques-uns ont cru, avec aſſez de vraiſemblance, qu'il étoit ſon Fils; Druſus avoit même pour Auguſte des empreſſemens & des tendreſſes engageantes, & auxquelles Auguſte répondoit d'autant plus volontiers, qu'il n'étoit pas poſſible de trouver un mérite plus véritable, ni plus touchant, que celui de Druſus.

Cependant Tibere fut adopté, & fut l'héritier d'Auguſte: Livie le voulut ainſi: & il n'étoit pas permis à ſon Epoux de s'oppoſer à ſes volontés. Fatale néceſſité, pour un homme d'un génie élevé, & capable de réfléchir ſur un Eſclavage ſi intolérable!

Il fit plus. Peu content d'avoir adopté Tibere, il voulut, pour donner une raiſon plus légitime à ſa ſucceſſion, adopter Livie ſa Femme dans la maiſon des Jules; la faiſant depuis appeller très-ſouvent Julie, & la rendant par l'abus ridicule d'une autorité toute-puiſſante, & ſa Fille, & ſa Femme, en même-tems.

Enfin, il pouſſa ſon aveuglement pour elle, juſqu'à la faire déifier dès ſon vivant; il lui bâtit des Temples, lui éleva des Autels, & lui inſtitua des Prêtres. Les Peuples obéirent à

la volonté de ce Prince ; & l'on vit ſacrifier à la Mortelle du monde la moins religieuſe,

La Servitude, dans laquelle Livie tenoit Auguſte, eſt peut-être l'endroit de la Vie de ce Prince, qui nous découvre davantage ſes foibleſſes, & les chagrins inévitablement attachés à la condition humaine, dans quelque haut rang qu'elle puiſſe être.





CARACTERE DE *JULIE*, FILLE D'AUGUSTE.

PEUT-ON ſe perſuader, que l'éducation qu'Auguſte donna à ſa Fille ait pu contribuer à la rendre d'une proſtitution ſi publique, qu'elle n'étoit ignorée de perſonne dans l'Empire ?

J'aimerois mieux croire que la perverſité de ſon naturel, avec un peu de négligence que les embarras d'un Empire nouvellement établi causerent, contribua tout-à-fait à la perdre, dans un tems où le Vice regnoit ſi abſolument.

La douceur, dont on uſa dans le commencement de ſes galanteries, les augmenta ; & les violences, qu'on voulut faire enſuite, pour guérir un mal qui avoit déja pris dans le cœur de profondes racines, ne firent que l'irriter. On eſt bien embarraſſé, quand il s'agit de s'oppoſer au penchant d'une perſonne galante. Auſſi Auguſte diſoit toujours, qu'il falloit traiter délicatement Julie, & la République.

C'eſt cette Julie, qui lui couta des chagrins ſi cuiſans, & pendant ſi longtems. Sa Fille étoit la fable de la Ville, le ſujet des Satyres des Poëtes, & des pointes malignes des Mécontens. Le pouvoir abſolu d'Auguſte ne pouvoit ſupprimer ces foibles reſtes de la Liberté, ſi mortifians pour le Prince.

Il est vrai que Julie étoit la plus aimable personne qui fût à Rome. Sa beauté étoit touchante ; & son esprit vif, solide, & délicat. Elle avoit une connoissance des Belles-Lettres, qui rendoit sa conversation la plus agréable du monde.

Tous ceux qui se distinguoient à Rome, par leur mérite, ou leur naissance, soupirerent pour Julie ; & trouvant dans cette Princesse des dispositions naturelles à l'amour, plusieurs oserent lui découvrir leurs sentimens. Tant d'hommages rendus à sa beauté l'engagerent dans une conduite si déreglée, qu'Auguste dont la lâche complaisance pour sa fille avoit souffert jusques-là ses déreglemens, voulut enfin y remédier. Mais il se servit d'un reméde si violent, qu'il donna lieu à ses Ennemis de l'accuser, peut-être à tort, d'avoir pour Julie des sentimens peu réglés ; & l'on attribua à une secrette jalousie ce qu'il ne fit peut-être que par le ressentiment que lui donna un Libertinage qui le deshonoroit.

Quoi qu'il en soit, il en coûta la vie à Antoine Fils du Triumvir, reste malheureux de ce grand ennemi d'Auguste, pour avoir plû à Julie par ses belles qualités : & Quintus Crispinus, Appius, Claudius, Scipion, & Sempronius Gracchus, hommes d'une probité reconnue, & dont Auguste avoit souffert longtems la passion pour Julie, avec une infinité d'autres des deux Ordres, éprouverent pour la même raison le triste sort du Fils d'Antoine

Ceux qui ont soupçonné Auguste d'avoir un peu trop aimé Julie, attribuent à cette Princesse une aversion effroyable pour son Pere, & disent que ce fut plutôt pour se venger de cette aversion, que pour la punir de ses fautes, qu'il l'exila dans l'Isle de Planasia.

Cette Princesse sortit de Rome avec sa Fille, aussi appellée Julie, & depuis peu mariée à Lucius Paulus, qui paya chérement l'honneur d'appartenir de si près à l'Empereur. Scribonie voulut les suivre dans cet exil, pour s'éloigner sans doute d'un

lieu où elle se voyoit dans un triste état, & écartée pour jamais du rang, qu'elle avoit occupé. La Mere & la Fille, toutes deux également débauchées, devinrent l'opprobre de Rome; & par cet exil, Auguste a éternisé la mémoire des indiscrétions de leur Vie.

Qu'on porte maintenant envie à la félicité d'Auguste. Cette fortune, qui lui fait vaincre ses Ennemis, & qui l'éleve à l'Empire du monde, le soumet à une Femme, qui fait périr toute sa Famille, & dont il faut qu'il respecte les caprices. Et enfin, cette fortune lui fait élever une Fille, qui le deshonore par des excès. Si quelqu'un se fût avisé de faire l'Histoire secrette de ce Prince, & qu'il nous eût révélé tous ses chagrins, ses maladies, ses craintes, & ses inquiétudes, peut-être que nous jugerions qu'Auguste fut malheureux dans le plus haut rang de l'Univers.





DE L'INFIDÉLITÉ DES *FEMMES* CHEZ LES ROMAINS.

TOUS les siécles se ressemblent parfaitement sur les usages qui procédent immédiatement du cœur des hommes; parce que la cause étant toujours la même, elle produit toujours les mêmes effets.

De tous les usages, il n'en est point dont on observe davantage la ressemblance, que celui de la galanterie. Les Romains, chez qui nous allons toujours volontiers chercher nos exemples, vivoient à cet égard, dans le beau siécle de la République, à peu près comme on vit aujourd'hui parmi nous.

La galanterie y avoit passé en débauche & en coutume autorisée; le déréglement des Femmes du premier ordre y étoit si commun, qu'on étoit surpris d'en trouver quelques-unes qui fissent l'exception de la régle; & quoiqu'il se trouve parmi les Romains quelques Epoux délicats comme il s'en trouve parmi nous, il est constant qu'en général les Maris étoient fort peu effarouchés de la mauvaise conduite de leurs Femmes, & étoient le plus souvent les meilleurs amis de leurs Amans.

Ce que je trouve encore de parfaitement semblable à nos usages, c'est que les plus honnêtes gens parmi eux étoient les plus exposés aux infidélités de leurs Femmes; de telle sorte qu'à peine

peine trouve-t-on quelques hommes illustres dans le dernier siécle de la République, qui ne puissent servir de modéle aux Maris infortunés de nos jours.

Le premier des Romains étoit sans contestation Jules César. Il n'avoit que trente-neuf ans : c'étoit l'homme du monde le mieux fait, le plus aimé des Femmes, & du plus rare mérite qui fut jamais.

Tout le monde sçait cependant le commerce de sa Femme Pompeïa avec Clodius. On sçait l'éclat effroyable que fit l'aventure arrivée au Sacrifice de la bonne Déesse, & les affaires qu'elle attira à Clodius. On admira sur-tout, l'esprit avec lequel César, qui ne vouloit point se brouiller avec Clodius, se tira de cette intrigue, en répudiant sa Femme, qu'il soutint être innocente, mais non pas exemte de soupçon, *qualem decebat esse Cæsaris uxorem.*

Il n'y a personne qui ne puisse se consoler d'un pareil malheur, quand il viendra à considérer que Jules César n'en a pas été exemt.

Pompée, ce fameux rival de César, cet homme appellé grand dès l'âge de vingt-cinq ans, revenant de la Guerre contre Mithridate, apprit de si étranges choses de la conduite de sa Femme Mutia avec Jules César, qu'il ne put s'empêcher de la répudier. Il ne laissa pourtant pas de s'unir quelque tems après de la maniere du monde la plus étroite avec César; & sa Femme Mutia ne laissa pas de se marier dans la suite avec un homme de meilleure Maison que Pompée. Tant il est vrai, que ces grands hommes étoient fort traitables sur cette matiere.

Je trouve pourtant que Pompée ne fut trahi par sa Femme, que dans son absence; au lieu que César le fut par la sienne, pour ainsi dire, en face, & dans la Fête la plus célébre, & du plus grand éclat.

Marc-Antoine le Triumvir, qui avoit un mérite rare pour les Femmes, vit l'infidélité de sa premiere avec Dolabella; mais il

ne laissa pourtant pas d'être toujours très-étroitement de ses amis : & il y a apparence qu'il n'ignora pas la passion de Fulvie sa seconde pour Auguste, qui n'étoit pas assez discret, ni assez de ses amis, pour lui laisser ignorer un secret si chagrinant.

Et s'il est vrai, comme l'ont cru plusieurs, qu'il avoit épousé Cléopatre, il est sûr qu'il étoit excellemment trompé par cette Reine d'Egypte, qui voyoit en secret Dellius, sous le prétexte qu'il étoit l'ami & le confident d'Antoine.

Le Pere de Brutus le conjuré vit les amours de sa Femme Servilie avec César ; & il entendit dire publiquement dans la Ville, que Brutus en étoit Fils. Servilie étoit Sœur utérine de Caton, ce farouche Philosophe, ce vertueux rigide : & les amours de César avec elle ne finirent point ; car à travers mille galanteries auxquelles Jules César se donnoit, il conserva toujours sa passion pour Servilie, qui revint toujours à lui.

Luculle, cet homme dont la douceur, les grandes actions, & la somptuosité n'ont été surpassés par qui que ce soit, éprouva le même sort que les autres, avec sa Femme Claudia, qui poussa sa débauche & la perversité de sa conduite, jusqu'à s'abandonner à son propre Frere, d'une maniere si publique & si scandaleuse, qu'elle ne fut enfin ignorée de personne.

Son Pere n'avoit pas été plus heureux, & tout le monde sçait à quels excès Cecilie Mere de Luculle, s'étoit portée, jusques-là qu'il fallut tout le mérite de son Fils, pour n'en être pas terni.

On n'auroit jamais fait, si l'on vouloit poursuivre tous les exemples que l'Histoire fournit sur cette matiere. Ce siécle étoit parfaitement, comme le nôtre, plein de débauche, de passion, & de foiblesse.

Il faut pourtant convenir, qu'il se trouvoit, parmi tant de déréglement & de corruption, quelques Femmes d'une Vertu si rare & si sublime, que je doute qu'on puisse en trouver aujourd'hui de plus grande.

Octavie, la troisiéme Femme d'Antoine, & la sœur d'Auguste, est le caractere le plus élevé & le plus beau qu'on puisse imaginer. Tout l'invitoit à être infidéle : rien ne fut capable de lui en donner la moindre envie . . . . . .

Livie, Femme d'Auguste, Maitresse absolue de l'Empire, & de l'Empereur lui-même, qui ne voyoit plus que par ses yeux, & dont la prévention étoit extrême dans la Cour la plus rafinée qui fut jamais, ne s'attira pas même un seul trait de médisance, ou de calomnie sur sa conduite.

Cornélie, la derniere Femme de Pompée, dont la fidélité & le grand cœur ont été le sujet de l'admiration de tous les siécles merita qu'on dît qu'elle étoit encore plus illustre que son Epoux, & que le vainqueur de son Epoux.

On trouveroit encore dans le Portrait de la Femme de Paul Emile un grand caractere de Vertu. On en trouveroit un encore plus grand & plus magnanime dans Portia, femme de Brutus. Tout le monde sçait ces Histoires; & il suffit de dire, qu'en cela, notre siécle ne surpasse pas celui des Césars.





FRAGMENS SUR LES SPECTACLES DES ROMAINS.

LE Peuple aime naturellement les Spectacles : on ne ſçauroit guéres l'amuſer plus ſurement, ni plus agréablement; mais le Peuple Romain en étoit avide, d'une maniere inconcevable. Ceux qui vouloient s'élever aux grandes Magiſtratures, ou obtenir des graces de la plus haute diſtinction, n'avoient pas de plus sûr moyen pour y parvenir, que de donner au Peuple, ou des combats de Gladiateurs, ou des combats de Bêtes, qui étoient eſtimés à proportion de la magnificence dont ils étoient accompagnés.

On auroit de la peine à comprendre juſqu'à quel point on pouſſoit cette fureur ; & les gens de qualité eux-mêmes avoient, ou paroiſſoient avoir, certaine eſtime pour ces ſortes de choſes, qui ne ſçauroit être excuſable, que par rapport à la coutume & à la néceſſité de s'accommoder au goût populaire ......

L'Amphithéatre étoit deſtiné ſeulement pour les combats de Bêtes & de Gladiateurs : le Cirque, pour les Courſes de Chariots; & le Théatre, pour les Comédies, & les Tragédies, &c .....

Les combats de Bêtes se voient encore en plusieurs endroits, où l'on fait même combattre des hommes, & des gens de la premiere Qualité contre des Bêtes féroces. La Fête des Taureaux, en Espagne, est peut-être plus ridicule, que les Gladiateurs de l'ancienne Rome.

Mais les Gladiateurs avoient quelque chose d'horriblement cruel, & qui nous désigne bien le naturel féroce & sanguinaire des Romains. Qui pourroit aujourd'hui se repaître les yeux du Sang de dix mille Malheureux, qui étoient obligés à combattre les uns contre les autres, pour divertir le Peuple, à qui ce Spectacle étoit un divertissement sérieux, & tenoit lieu d'une affaire importante?

Les Ediles, & les autres grands Magistrats, étoient obligés d'en donner au Public; & on avoit un Lieu destiné à cet usage, qui étoit peut-être le plus magnifique de la Ville.

Notre Peuple accourt encore aujourd'hui en foule aux Exécutions qui se font, où il ne sçauroit avoir d'autre plaisir, que celui de voir périr un homme; mais ..... & la punition du crime y est l'unique cause de cette effusion de sang. Chez les Romains, la mort de plusieurs mille personnes étoit le jeu de la République, & la Fête la plus divertissante du Peuple.

Les honnêtes-gens, pourtant, avoient par leur Raison naturelle une horreur pour ces sortes de spectacles. On lit quelque part dans Cicéron, qu'il se dispensoit avec plaisir de s'y trouver, quand il en avoit quelque prétexte plausible (*a*).

Il falloit néanmoins d'ordinaire s'y trouver, & assister en cérémonie, & avec un air de joie, à la tuerie de plusieurs mille Esclaves innocens & malheureux; & cela, uniquement pour satisfaire à l'usage, pour plaire au Peuple, qu'il falloit flater par les voies souvent les plus indignes (ce qui ne me paroît pas l'un des moindres inconvéniens de la République;) quelquefois même, pour faire honneur à l'Edile, ou à tel autre, qui don-

(a) *Et Metelli Gladiatores cupidè relinquenti.* Cicer. ad Atticum, Libr. II, Epist. I.

noit au Public le ſpectacle. Quel goût! Quelle barbarie! dans les ſiécles même les plus polis, & dans la Ville la plus inſtruite, & la plus civiliſée de tout le Monde!

Ne ſeroit-ce point cette affreuſe inhumanité, qui irrita ſi fort toutes les Nations contre les Romains, qui, en ce point, ſurpaſſoient tous les Barbares en barbarie? Et ſe peut-il que des gens ſi fins, ſi éclairés, d'une élévation de cœur & de génie au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, n'ayent point ſçu déraciner cet uſage cruel, & déſabuſer le Peuple d'un goût ſi pernicieux & ſi extraordinaire? . . . . . .

Nos Tournois avoient quelque choſe de dangereux, & d'extravagant, dans le danger qu'on y couroit; & l'on diſoit fort bien, que ſi l'on ſe battoit pour ſe divertir, c'en étoit trop; & que ce n'en étoit pas aſſez, ſi c'étoit tout de bon (*a*). L'accident, qui couta la vie à Henri II, fit voir le ridicule & le danger de ces ſortes de Combats, qui ſe ſont abolis.

Nos Carrouſels, & nos Courſes de Bague, ont l'agrément ſans le danger. Ils n'ont ſans doute pas la grandeur & la magnificence viſionnaire & romaneſque, que la Chevalerie donnoit aux Tournois, qui réellement avoient une plus grande idée ....

Les Romains faiſoient courre des Chariots dans le Cirque. Nos Courſes de Chevaux répondent aſſez à celles-là. Je ne ſçais pas même ſi nous ne les ſurpaſſons point en cet article. J'ai peine à croire, qu'on ait jamais vu à Rome ce que nous avons vu en France de la viteſſe des Chevaux.

Ils avoient de plus à Rome des Athletes, qui étoient de quelque conſidération. Les Grands, & quelques Empereurs même, ſe donnoient le plaiſir & la gloire de cette ſorte d'Exercice. On voit quelques Médailles, où des Empereurs ſont repréſentés ſous cette forme.

Aujourd'hui, il ne s'en trouve plus, que chez les Peuples les plus groſſiers; ou, tout au plus, on ne voit ces ſortes de Com-

(a) *Voyez ci-deſſus, page* 490, *le Traité* de l'Uſage de l'Hiſtoire.

bats, que dans les Fêtes les plus viles des Villageois.

Le Théatre n'avoit assurément parmi les Romains, ni la beauté, ni l'agrément, qu'il a aujourd'hui parmi nous. La Tragédie fut toujours chez eux très-défectueuse; & la Comédie, très-sale, ou médisante jusqu'à être mordante. Chez nous, la Tragédie a toute la grandeur & tous les mouvemens qui lui conviennent, avec la dignité qui l'accompagne par-tout: la Comédie instruit, corrige, divertit; & les Latins n'ont rien qui approche de Racine & de Corneille, ni qui surpasse notre Moliere.....





* DE LA NAVIGATION DES ROMAINS.

CE fut proprement l'an 493. de la fondation de Rome, que les Romains commencerent férieufement à s'adonner à la Navigation, & à fe former une Marine. Ce n'eft pas qu'ils n'euffent eu des Navires long-tems auparavant, & qu'ils n'euffent même fait quelques Expéditions fur la Mer, comme on le verra ci-après; mais on peut dire que les guerres continuelles, où ils étoient occupés contre leurs voifins, les avoient empêchés jufque-là d'équiper des Flottes confidérables, & de faire la guerre fur Mer comme fur Terre. En cette année 493. qu'ils commencerent à fe fignaler fur cet Elément, il eft certain que leurs Vaiffeaux étoient encore fort groffiérement conftruits; qu'eux-mêmes étoient fort peu habiles dans la manœuvre; & même l'an 563. de Rome, dans la guerre contre Antiochus, ils n'étoient guéres plus verfés dans l'Art de la Navigation, au rapport des Hiftoriens.

Les Romains ne s'y adonnerent pas comme les Carthaginois, dans la vue d'étendre leur Commerce, mais dans le deffein d'augmenter leur domination, & de faire des conquêtes : ils avoient néanmoins des Négocians de Mer; & on voit par les différens Traités que Rome fit avec Carthage, qu'ils naviguoient quelquefois pour le Négoce.

Quoi

Quoi qu'il en soit (a), Polybe dit qu'avant la premiere Guerre Punique, les Romains n'avoient point encore pensé à la Navigation. La Sicile, dit-il, fut la premiere Terre hors de l'Italie, où ils aborderent dans le dessein de donner du secours aux Mamertins; mais ce ne fut pas, ajoute-t-il, avec leurs propres Vaisseaux, mais avec ceux qu'ils emprunterent des Locriens, des Tarentins, & des Napolitains. Le Consul Duillius, livra alors un combat aux Carthaginois ennemis des Mamertins, & leur prit une Galere couverte. Ce fut sur le modéle de cette Galere que les Romains, dans l'espace de deux mois, construisirent cette Flotte de cent Galeres à cinq rangs & de vingt à trois rangs avec laquelle ils oserent attaquer, & battirent celle des Carthaginois, qui avoient jusques-là été les Maîtres de la Méditerranée. Polybe admire avec raison la hardiesse & le bonheur des Romains en cette occasion. Au reste, il ne faut pas croire que ces Vaisseaux ne fussent que de petits bateaux: car le même Polybe assure que dans le combat naval que les Consuls Attilius-Regulus & Manlius livrerent à la Flotte de Carthage, cinq années après la victoire de Duillius, chaque Navire portoit trois cens Rameurs & cent vingt Soldats: la (b) Flotte Romaine qui étoit de trois cens trente Galeres couvertes, défit alors la Flotte Carthaginoise composée de trois cens cinquante Navires.

Malgré ce que dit Polybe, on ne peut nier que les Romains n'eussent navigué long-tems avant la premiere Guerre Punique. Ce même Auteur rapporte un Traité fait entre les Romains & les Carthaginois, l'an 245 de Rome, sous les premiers Consuls; c'est-à-dire, environ deux cens cinquante ans avant la premiere Guerre Punique; par lequel les Romains s'engagerent, tant pour eux que pour leurs Alliés, de ne point naviguer au-delà du Cap qui couvroit Carthage au Nord, à moins qu'ils n'y fus-

(a) Polyb. Lib. I. (b) *Ibid.*

ſent pouſſés par un vent contraire. Par un deuxiéme Traité fait l'an 402, on voit que les Romains exerçoient la piraterie, & négocioient au-delà de la Mer. Dans un autre Traité, rapporté par Tite-Live, entre Rome & Carthage l'an 473, il fut ſtipulé que les Carthaginois fourniroient aux Romains des Navires dans le beſoin, ſoit pour le Commerce, ſoit pour la Guerre; d'où l'on peut conclure que les Romains alors n'avoient pas à la vérité une Marine fort conſidérable, mais qu'ils ſongeoient au moins aux affaires de la Mer.

L'an 416, c'eſt-à-dire, ſoixante-quatorze ans avant la premiere Guerre Punique, les Romains ruinerent le Port des Antiates, & y ayant pris vingt-deux Galeres, dont ſix étoient éperonnées, le Conſul Mœnius brula ces ſix Galeres, & en plaça les éperons dans la Place publique, où étoit la Tribune aux Harangues, d'où on lui donna le nom de *Roſtra*; & à l'égard des autres Galeres, il les fit remonter par le Tibre juſqu'à Rome. Ceux qui diſent que ces éperons, dont la Tribune aux Harangues fut ornée, avoient été pris ſur les Carthaginois, ſe trompent groſſiérement; il n'y a qu'à conſulter Polybe & les autres Hiſtoriens.

L'an 445 (*a*), on avoit créé à Rome la Charge de Duumvir naval, dont l'office étoit d'équiper & d'entretenir les Vaiſſeaux de la République. Tout cela fait voir qu'avant la premiere Guerre Punique, les Romains n'étoient pas à la vérité fort puiſſans ſur Mer, mais qu'ils avoient des Vaiſſeaux, & faiſoient même quelques Expéditions maritimes; & c'eſt en ce ſens qu'on doit entendre les paroles de Polybe, lorſqu'il dit qu'avant la premiere Guerre Punique les Romains n'avoient point encore penſé à la Navigation, parce qu'il eſt vrai qu'ils ne s'y étoient pas adonnés, comme ils firent dans la ſuite; & qu'ils n'avoient encore livré aucune bataille navale

(*a*) Tite-Live, l. 12.

Les Carthaginois, comme nous avons dit, dominoient ſur la Mer Méditerranée ; ils en partageoient tout le commerce avec les Tyriens leurs Alliés ; & rapportant toutes leurs vues & toutes leurs entrepriſes au ſuccès de ce Commerce, ils ne ſongeoient qu'à s'enrichir ; & ſur le moindre prétexte, ils ravageoient ſouvent les Côtes de l'Italie. C'eſt la Mer, leur dit le Conſul Marcius, dans le tems de la troiſiéme Guerre Punique, en leur déclarant le Décret du Sénat pour la deſtruction de leur Ville ; c'eſt la Mer & vos grandes richeſſes qui ſont cauſe de votre ruine : c'eſt la Mer qui vous a fait envahir la Sicile, & enſuite l'Eſpagne. En tems de paix même vous attaquiez nos Vaiſſeaux marchands ; & pour dérober l'horreur de votre crime vous jettiez les hommes dans la Mer. Le ſouvenir de la grande puiſſance des Carthaginois fit dire à leurs Députés dans le Sénat de Rome, après la deuxiéme Guerre Punique, qu'à peine il leur reſtoit la Ville de Carthage, à eux qui s'étoient vus preſque les Maîtres du Monde.

Ce furent donc les Romains, qui pour la ſureté de l'Italie, & pour favoriſer leur Commerce & celui de leurs Alliés, ayant formé une puiſſante Marine, commencerent par diſputer à Carthage l'Empire de la Mer, & battirent ſes Flottes en pluſieurs rencontres. Il eſt vrai qu'ils furent eux-mêmes battus quelquefois, & que pluſieurs de leurs Flottes firent naufrage, juſqu'à perdre tantôt deux cens Navires, tantôt cent cinquante, tantôt cent, & tantôt cent vingt Galeres & plus de huit cens Vaiſſeaux. Ce fut alors que les Carthaginois, redevenus Maîtres de la Mer, allerent ravager les Côtes d'Italie, les plus proches de la Sicile ; ce qui engagea les Romains à rétablir leur Marine, pour combattre ces Tyrans de la Méditerranée. Ils formerent donc une Flotte de deux cens Galeres à cinq rangs, qui par la victoire qu'elle remporta ſous le commandement du Conſul Lutatius l'an 511. termina cette Guerre, qui avoit duré

vingt-quatre ans, qui avoit couté à Carthage cinq cens Galeres à cinq rangs & ſept cens à Rome ; & le Traité qui fut conclu, valut aux Romains les Iſles de Corſe & de Sardaigne, & l'évacuation de la Sicile par les Troupes Carthaginoiſes.

Ce ne fut pas ſeulement aux Carthaginois que les Romains eurent alors affaire ſur la Mer : les Illyriens, & ſur-tout les Iſtriens & les Liburniens, Peuples de la côte Orientale du Golfe Adriatique, exerçoient la Piraterie. Teuta leur Reine les autoriſoit dans ce brigandage, & leur permettoit de piller indiſtinctement tous les Vaiſſeaux, de quelque Nation qu'ils fuſſent. Comme ils attaquoient ſouvent les Marchands Italiens, & qu'ils les traitoient inhumainement, ils s'étoient rendus très-odieux aux Romains qui poſſédoient une grande partie de l'Italie, & y avoient beaucoup d'Alliés. Le Sénat commença donc par envoyer des Ambaſſadeurs à la Reine Teuta, qui étant une femme dure & féroce, les reçut fort mal, & pouſſa même la barbarie juſqu'à faire mourir un d'eux, ſous prétexte qu'il lui avoit parlé peu reſpectueuſement. Les Romains lui déclarerent la guerre, & la lui firent avec tant de ſuccès, qu'ils la contraignirent à demander la paix ; elle lui fut accordée, à condition qu'elle abandonneroit toute l'Illyrie, excepté quelques Places ſur la Côte ; que les Illyriens ne mettroient en Mer que deux Brigantins, ſans pouvoir les armer en courſe ; & qu'ils ne paſſeroient point la Ville de Liſſus, ſituée près de Dyrrachium ſur les Confins de la Macédoine.

Cependant les Iſtriens peu fidéles à ce Traité, recommencerent leurs pillages ordinaires, quelques années après, & ſe jetterent ſur les Vaiſſeaux des Romains, chargés de bled pour Rome. Les Romains armerent contre eux & les punirent ; ils en uſerent de même à l'égard des Illyriens, qui ayant à leur tête Démétrius le Phalerien, avoient mis en Mer cinquante Brigantins, & s'étoient avancés juſques vers les Cyclades. Ils furent

vaincus par le Conſul Emilius, ,à qui cette Victoire valut l'honneur du Triomphe.

La Paix ayant duré vingt-trois ans entre Rome & Carthage elle fut enfin rompue par le ſiége de Sagunte, Ville alliée de la République, qu'Annibal, l'ennemi irréconciliable des Romains par ſerment, oſa attaquer contre la foi du Traité conclu avec Aſdrubal; ce qui donna lieu à la deuxiéme Guerre Punique, qui dura dix-ſept ans. Tout le monde ſçait qu'Annibal entra dans l'Italie, & qu'ayant remporté pluſieurs Victoires, où il tailla en piéces les Romains il vint camper aux Portes de Rome. Pour faire diverſion, Scipion eut ordre d'aller en Sicile, & de-là en Afrique. Ce qu'il y a d'étonnant eſt qu'en moins de ſix ſemaines, à compter du jour que les Arbres furent coupés, il vint à bout de faire conſtruire vingt Galeres à cinq rangs, & trente à trois; les arma, les équipa, & les mit en état de joindre la Flotte deſtinée à cette Expédition. Annibal fut rappellé en Afrique, comme l'on ſçait, & vaincu par Scipion; ce qui obligea les Carthaginois à demander la Paix. Le Traité auquel ils ſe ſoumirent portoit, que déſormais ils ne pourroient avoir plus de dix Galeres; que toutes leurs autres Galeres ſeroient livrées aux Romains, auxquels ils reſtitueroient tous les Vaiſſeaux qu'ils avoient pris ſur eux. On fixa même la grandeur des Bateaux qu'ils emploieroient à l'avenir pour la Pêche & pour les Voitures. Scipion fit bruler à leurs yeux cinq cens Vaiſſeaux à rames de toute ſorte de grandeur; ce qui leur fut auſſi ſenſible, diſent les Hiſtoriens, que ſi l'on avoit brulé leur Ville même. Ce fut alors que les Romains ſe virent les Maîtres abſolus de la Mer, après en avoir enlevé l'Empire aux Carthaginois; ce qui rendit leur Commerce très-floriſſant, & mit dans Rome une grande abondance de toutes choſes.

Quelque tems après les Romains eurent une Guerre à ſoutenir contre Philippe Roi de Macédoine, qui ſecondé d'Annibal

exilé de son Pays, avoit mis en Mer beaucoup de Vaisseaux; mais l'an 556. ayant été vaincu par le Consul Quintius Flaminius, il demanda la Paix, dont une des Conditions fut qu'il livreroit aux Romains toutes ses Galeres couvertes, & ne conserveroit que quelques Brigantins : on lui laissa cette prodigieuse Galere qui étoit à seize rangs, parce que sa grandeur la rendoit inutile. Elle servit néanmoins dans la suite à ramener à Rome le Consul Paul-Emile, Vainqueur de Persée fils de ce même Philippe. Ce fut proprement dans cette Guerre contre Philippe que les Romains commencerent à se mêler des Affaires de la Grece; & à jetter, par les avantages qu'ils remporterent, les fondemens de cette vaste Puissance à laquelle ils parvinrent dans la suite.

Antiochus Roi de Syrie, surnommé le Grand, s'étant rendu redoutable sur la Mer, donnoit de la jalousie aux Romains, dont il vouloit de son côté affoiblir la puissance. Ce fut pour cela, qu'excité par Annibal, qui soufffloit en tous lieux sa haine contre les Romains, & à la sollicitation de Thoas Roi des Etoliens, il leur déclara la guerre, qui lui réussit mal par son irrésolution & son incapacité; le Consul Acilius Glabrio le défit entiérement dans le Combat des Thermopyles. Dans la même année, c'est-à-dire, l'an 563. le Préteur Livius prit le Commandement de la Flotte Romaine, à laquelle Antiochus opposa cent Vaisseaux sous la conduite de Polyxenidas, qui fut battu par les Romains sur la Côte d'Ionie. Ce Général eut néanmoins sa revanche; car il surprit près de l'Isle de Samos la Flotte des Rhodiens jointe à une partie de celle des Romains; 20 Vaisseaux furent pris & conduits à Ephese. Mais Emilius Regillus, ayant succédé à Livius, vainquit près de Myonnesus avec une Flotte de 80 Voiles, celle d'Antiochus composée de 100 Galeres couvertes, & commandée par Annibal & Polyxenidas; les Romains en prirent 13 & brulerent les autres ou les coulerent à fond. Antio-

chus ayant été ensuite battu sur Terre par Domitius, ou plutôt par les deux Scipions, n'obtint la paix qu'à condition d'abandonner toute cette partie de l'Asie qui est entre la Mer & le Mont Taurus, & de se réduire à son Royaume ; de livrer aux Romains ses Vaisseaux de guerre & de ne retenir que dix Brigantins, sans pouvoir les envoyer au-delà des deux Promontoires de Cilicie. Son fils Antiochus Eupator n'ayant pas dans la suite observé ce Traité, les Romains brulerent ses Vaisseaux.

Annibal retiré chez Prusias Roi de Bithynie qui étoit alors en guerre contre Euméne Roi de Pergame, allié des Romains, usa d'un stratagême singulier dans le combat que la Flotte de Prusias, qu'il commandoit, livra à celle d'Eumène. Ayant rempli de Serpens un grand nombre de bouteilles de terre, il fit jetter ces bouteilles dans les Vaisseaux ennemis au milieu du combat, ce qui troubla & épouvanta les Soldats de la Flotte d'Eumène, qui, quoique supérieure, prit la fuite.

Persée Roi de Macédoine, fils de Philippe s'étant ligué secrettement avec les Carthaginois, fit de grands préparatifs pour la guerre qu'il vouloit faire aux Romains, & équipa un grand nombre de Vaisseaux. Comme les Romains n'avoient alors qu'une Flotte en mauvais état à lui opposer, ils songerent à rétablir leur Marine, foible sur-tout par le défaut de bons Matelots. Persée, ayant été vaincu par le Consul Paul-Emile près de Pydna dans la Macédoine, dans un combat sur terre, se réfugia dans l'Isle de Samothrace. Le Préteur Octavius vint aussitôt l'y chercher avec sa Flotte, & l'ayant fait prisonnier, il le livra à Paul-Emile, qui le conduisit à Rome chargé de chaînes & en triomphe ; tous les Vaisseaux de ce Prince, dont la plûpart étoient très-grands, furent aussi pris & conduits à Rome. Le Triomphe fut un des plus superbes qu'on eût encore vus, & est célébré par tous les Historiens : on vit Paul-Emile trainant enchaîné à son char l'infortuné Roi de Macédoine, Persée,

avec ses trois fils. Son Royaume fut alors réduit en Province ; & c'est ainsi que s'éteignit cette puissance formidable des Rois de Macédoine, qui avoient subjugué tout l'Orient. Le Triomphe de Paul-Emile fut suivi du Triomphe naval du Préteur Octavius & de celui d'Anitius, qui avoit vaincu & pris Gentius Roi d'Illyrie, allié de Persée; le succès de cette guerre avoit été si rapide qu'elle avoit été terminée en trente jours. Anitius ayant fait une descente en Illyrie, après avoir remporté quelque avantage sur la Flotte Illyrienne, força le Roi Gentius à se rendre à sa discrétion, avec sa femme, ses enfans, son frere, & les plus grands Seigneurs de sa Cour : on les vit à Rome vaincus & prisonniers avant qu'on y eût sçu que la guerre fut commencée. Au reste, les Romains qui se mettoient peu en peine du Commerce, ne sçachant que faire de tant de Vaisseaux qu'ils avoient pris, distribuerent les deux cens vingt Brigantins de la Flotte de Gentius, aux habitans de Corfou, d'Apollonie & de Dyrrachium.

Cependant les Carthaginois songeoient à rétablir leur Puissance maritime, & amassoient une grande quantité de bois pour construire une Flotte ; ce qui engagea le Sénat Romain à leur déclarer la guerre l'an 605 que commença la troisiéme guerre Punique, il ordonna pour cela un terrible armement : l'Armée Navale, sous le Commandement du Consul Marcius, étoit composée de cinquante Galeres à cinq rangs, de cent Flutes & d'un grand nombre d'autres Vaisseaux. Les Carthaginois réduits à l'extrémité, à l'exemple de ceux d'Utique, se soumirent sans réserve aux Romains, qui commencerent par bruler tous leurs Vaisseaux ; ensuite ils prirent d'eux un grand nombre d'Otages, & puis leur firent sçavoir que le Sénat avoit résolu de détruire leur Ville, & d'en transporter tous les habitans à cinq lieues dans les terres. Les Carthaginois au désespoir & pleins de fureur, résolurent alors de se défendre, & de périr plutôt que

que de souffrir l'incendie de leur Ville. Scipion les assiégea par Mer & par Terre, & combla leur Port. Mais ils en formerent un autre aussitôt, d'où l'on vit sortir bientôt cent vingt Navires armés, bâtis dans l'espace de soixante jours. Avec cette nouvelle Flotte ils attaquerent celle des Romains, & en brulerent une partie : ce qui n'empêcha pas que Carthage ne fût enfin prise, saccagée & brulée par Scipion après une guerre de cinq ans, sept cens ans après sa fondation, l'an de Rome 608. Les Romains faisoient si peu de cas des Vaisseaux, qu'ils brulerent aussi toute la Flotte des Carthaginois. Ainsi périt cette fameuse Ville, où l'on comptoit sept cens mille habitans, Maitresse de trois cens Villes en Afrique, & d'une étendue de pays de plus de mille lieues : elle fut enfin, cent deux ans après sa destruction, rebâtie par l'Empereur Auguste & peuplée de Romains & d'Africains.

Cette même année, c'est-à-dire, l'an 608 de Rome, la Ville de Corinthe très-puissante par sa situation, qui y attiroit le Commerce de l'Asie & de l'Europe, ayant maltraité des Députés du Sénat Romain, eut le même sort que Carthage, & fut pillée & brulée, & entiérement détruite par Mummius : elle fut retablie dans la suite par Jules César, qui en fit une Colonie Romaine.

Les Romains n'eurent pas un si prompt succès contre les Pirates des Isles Baleares, qui sortant de leurs rochers, attaquoient & pilloient tous les Vaisseaux qu'ils rencontroient. Les Crétois se rendirent encore plus redoutables aux Romains, dans la guerre contre Mithridate Roi de Pont, avec qui ceux de Créte s'étoient ligués. Antonius fils de l'Orateur & pere du Triumvir, fut souvent battu par les Crétois, ce qui le fit mourir de honte & de douleur : mais Q. Metellus, surnommé le Crétique, les vainquit, & se rendit maître de toute leur Isle.

Cependant Mithridate soutenu des Pirates dont il disposoit, continuoit de faire une guerre sanglante aux Romains : il s'étoit rendu l'arbitre de tout l'Orient, qui respectoit tous ses ordres, & qui le regardoit comme son Libérateur ; ses Flottes couvroient toute la Méditerranée, & faisoient trembler les côtes d'Italie. Sylla & Lucullus furent envoyés pour le combattre. Le Roi de Pont s'enferma alors dans Pitane, Ville de la Troade, où se voyant assiégé par Fimbria du côté de la Terre, il fit venir toutes ses Flottes pour se sauver par Mer ; Fimbria en donna avis à Lucullus, qui ne voulant rien devoir aux conseils de Fimbria, se contenta d'attaquer & de vaincre deux Flottes de Mithridate près des côtes de la Troade. Ensuite Archelaüs, Commandant Général des Vaisseaux du Roi de Pont, gagné par les sollicitations de Lucullus & de Murena, en livra une partie, trahit son Maître, & passa au service de ses ennemis. Cependant le Consul Cotta fut battu par Mer & par Terre, s'étant trop hâté d'attaquer Mithridate, & ayant perdu soixante Vaisseaux, il se vit assiégé dans la Ville de Calcédoine. Mais Lucullus son Collégue contraignit Mithridate de lever le siége, & alla l'assiéger lui-même dans son camp. Le Roi de Pont ayant alors tenté de passer à Byzance, fut assailli d'une tempête qui fit périr plus de soixante de ses Navires. Enfin Lucullus lui coula à fond trente-deux Vaisseaux de Guerre & plusieurs Vaisseaux de transport ; & à son retour, ayant eu les honneurs du Triomphe, on vit parmi les Monumens de sa Victoire cent dix Galeres, armées d'éperons, qui servirent à en rehausser l'éclat.

Cependant la piraterie augmentoit, & les Corsaires infestoient toute la Méditerranée ; ce qui interrompit tout le Commerce, & porta un grand préjudice à toute l'Italie & à Rome, qui se vit par-là dépourvue de toutes les

choſes néceſſaires à la vie, que la Mer avoit coutume de lui fournir. On enlevoit tous les Convois: il n'y avoit plus de ſureté, ni pour les Citoyens, ni pour les Magiſtrats qui s'embarquoient. Les Corſaires mêmes eurent l'audace de paroître à l'embouchure du Tibre : ils pillerent les Temples & les Villes Maritimes d'Italie. Diſperſés ſur la Mer, ils formoient entre eux une eſpéce de République, gouvernée par des Chefs très-habiles dans la Marine. La Cilicie étoit le lieu le plus ordinaire de leur retraite; c'étoit là qu'étoient principalement leurs Arſénaux & leurs Magazins; Pompée fut choiſi pour purger la Mer de ces ennemis dangereux, qui affamoient Rome & déſoloient toutes les Côtes d'Italie. On lui déféra le Commandement de toute la Méditerranée, depuis le Détroit de Cadis juſqu'au Boſphore de Thrace, & on lui fournit les moyens de mettre en Mer cinq cens Vaiſſeaux; ce qui lui donna une grande puiſſance, & lui attira bien des envieux: ce Général, en moins de trois mois, vint à bout des Pirates, ſoit par lui, ſoit par ſes Lieutenans; il les battit près des Côtes de Cilicie, & les contraignit, pour la plûpart à ſe rendre à diſcrétion, après leur avoir pris plus de cent Galeres armées. Après cette heureuſe Expédition, il jugea à propos, pour les éloigner de l'occaſion de retourner à leurs brigandages, de leur interdire la Mer & de leur aſſigner des Terres loin du rivage, pour les cultiver & y faire leur demeure. Les Pirates obéirent, & furent dans la ſuite très-ſoumis & très-affectionnés à la République Romaine: cette Guerre fut terminée l'an 687.

Je ne parlerai point ici du célébre armement de Jules Céſar contre l'Angleterre, ni des différentes Batailles navales données dans le cours des Guerres Civiles de la République, ces choſes étant connues de tout le monde, par ce

qu'en ont écrit en détail plusieurs Historiens. Il me suffit d'avoir réuni plusieurs Faits épars dans l'Histoire de ces Maîtres du Monde, capables de donner une idée de leur puissance sur la Mer, & des actions par lesquelles ils se sont signalés au-delà de leur Continent.



DOM CARLOS,

NOUVELLE HISTORIQUE.

A V I S.

TOUS les Hiſtoriens du ſiécle paſſé, qui parlent du malheureux Prince d'Eſpagne qui fait le ſujet de cet Ouvrage, parlent auſſi de ſon amour pour ſa Belle-Mere. Comme on juge toujours criminellement de ces ſortes de choſes, ſa paſſion a fait quelque tort à la réputation de cette vertueuſe Reine. L'Auteur ayant trouvé en divers lieux les particularités de leur Hiſtoire, il a cru devoir en faire part au Public, parce qu'elles juſtifient la mémoire de cette Princeſſe, & qu'elles font voir qu'il n'y a rien eu que de fort innocent de ſa part. Quand elle n'auroit fait que de découvrir la Conjuration dont on verra le récit, elle a bien mérité qu'on prenne quelque ſoin de ſa Gloire, puiſqu'il eſt vrai de dire, que ſans elle, jamais le Prince de Navarre ne ſeroit devenu le plus grand Roi du monde; & pour dire quelque choſe de plus, Aïeul de Louis quatorziéme.

AUTRE AVIS.

CETTE Histoire est tirée de tous les Auteurs Espagnols, François, Italiens, & Flamans, qui ont écrit sur le tems auquel elle s'est passée. Les principaux sont M. de Thou, Aubigné, Brantome, Cabrera, Campana, Adriani, Natalis Comes, Dupleix, Matthieu, Mayerne, Mezeray: le Laboureur sur Castelnau, Strada, Meteren, l'Historien de Dom Juan d'Autriche, les Eloges du P. Hilarion de Coste, un Livre Espagnol des Dits & Faits Héroïques de Philippe II. une Relation de la mort & des obseques de son Fils, &c. Elle est encore tirée de diverses Piéces servant à l'Histoire, tant manuscrites qu'imprimées: entre autres d'un petit Livre en Vers, intitulé Diogenes*, qui traite cette matiere à fond; & d'un Manuscrit de M. de Peiresc exprès sur ce même sujet. Cependant, pour plus grande satisfaction des Lecteurs, on a mis au bas des pages des Endroits les plus singuliers, & les plus extraordinaires, les Auteurs principaux dont ils ont été tirés.*

DOM


Tom. 2. P. 825.
CAROLVS·P·F·HISPP·PRINCEPS·ÆT·AN·XXII·
ISABELLA VALES·PHILIPPI·II·HISP·REGIS·VX·

DOM CARLOS, *NOUVELLE HISTORIQUE.*

LOrſque Charles-Quint réſolut de quitter ſes Etats, pour ſe retirer dans une Solitude, il craignit de laiſſer ſon Fils expoſé à la bonne Fortune de Henri II. dont il avoit reſſenti les effets, & il fit Tréve pour cinq ans avec ce Prince. Entre les ouvertures de Paix, qui furent faites pendant la Tréve, on propoſa de marier le Prince d'Eſpagne Dom Carlos, Fils unique de Philippe II. & de Marie de Portugal ſa premiere Femme, avec Madame Elizabeth, Fille ainée de France.

Cette Princeſſe étoit fort jeune; mais elle étoit extrêmement formée pour ſon âge, Comme ce Mariage fut réſolu avec joie des deux côtés, auſſitôt qu'il fut propoſé, elle conçut beaucoup d'eſtime pour l'Epoux qu'on lui deſtinoit. Son jeune cœur trouvant cette occaſion de s'attacher à quelque choſe, il s'en fit en ſecret un agréable amuſement, & elle s'engagea inſenſiblement dans une inclination, qui donna plus de peine, qu'elle ne le croyoit, à ſa Vertu.

Le Prince d'Eſpagne n'étoit pas moins content de ſa deſtinée. Comme tout ce qu'on lui diſoit de Madame lui en donnoit une idée fort aimable, il s'abandonna avec plaiſir à tout ce que cette idée lui inſpiroit d'amoureux. Le Portrait de la Princeſſe acheva ce que la réputation de ſa beauté avoit commencé. On aſſu-

ra qu'il étoit fort ressemblant; & Dom Carlos le crut aisément, parce qu'il le souhaitoit. Lorsqu'il considéroit cette Peinture, il n'est point de voie, qui ne lui vînt dans l'esprit, pour faire sçavoir à Madame ce qu'il pensoit d'elle. Il ne pouvoit souffrir, qu'elle ignorât la joie, que l'espérance de la posséder répandoit dans son Ame. Quelquefois, il avoit honte de son bonheur & il auroit presque souhaité d'avoir le tems de gagner le cœur de cette Princesse, avant qu'elle fût obligée de le lui donner. Mais comme c'étoit une chose impossible, il lui sembloit qu'il auroit été content, s'il avoit pu, du moins, lui faire sçavoir ses différentes pensées.

Cependant, les affaires changerent de face, par la rupture de la Tréve. Ce furent les Princes Lorrains, qui firent résoudre la Guerre, à la sollicitation de Paul IV. Le but du Pape étoit, qu'on fît une puissante diversion en Flandre, pour le dégager du Duc d'Albe, Général d'une Armée Espagnole, qui le tenoit comme bloqué dans Rome depuis quelque tems. La chose réussit de ce côté, comme on l'avoit projetté : mais il n'en alla pas de même en Flandre. La France y perdit deux Batailles, où presque tout ce qu'il y avoit de braves gens dans le Royaume fut pris ou tué, & qui mirent les affaires en si mauvais état qu'on résolut d'acheter une Paix à quelque prix que ce fût. Cette Paix fut l'ouvrage du Duc de Savoye, Général de l'Armée d'Espagne, & du Connétable de Montmorenci son Prisonnier. Le Connétable fit considérer à ce Prince, qu'il ne trouveroit jamais une si belle occasion de rentrer dans ses Etats, d'où François I. avoit chassé son Pere, & le Duc fit ensorte auprès de Philippe II. que le Traité fut conclu peu de tems après à Cateau-Cambresis. Il est aisé de juger, quelle fut la douleur de Dom Carlos, quand on rompit la Tréve, & quelle fut sa joie, quand on reprit la Négociation de la Paix. Cependant, cette Paix, qui flatoit si doucement ses espérances, fut ce qui les ruina pour toujours.

Pendant le tems que la Négociation dura, Philippe II. devint veuf, par la mort de Marie, Reine d'Angleterre sa seconde femme. Comme il avoit dessein de se remarier, il fit demander pour lui la Princesse, qu'on lui avoit accordée pour son Fils. On auroit mieux aimé la donner à l'Héritier de la Couronne, qui étoit de même âge qu'elle, qu'à un Prince, qui pouvoit être son pere, & dont elle n'auroit que des Cadets; mais on ne put honnêtement le refuser.

Quoique cette nouvelle fût un coup de foudre pour Dom Carlos, & qu'il la reçût devant beaucoup de gens, il fut assez maître de lui-même, pour empêcher que personne ne pût connoître la douleur qu'elle lui causa. La violence, qu'il se fit, lui couta cher quand il fut seul. Tout ce que l'amour & la rage peuvent inspirer lui passa dans l'esprit. Mais, comme l'accablement où il étoit, ne permettoit pas de rien résoudre, ni l'état présent de sa fortune de rien entreprendre, son désespoir se changea insensiblement en mélancolie. De-là vint la vie si particuliere qu'il mena depuis, & qui le rendit si odieux au Roi son Pere, qui ne se defiant pas du véritable sujet, & jugeant de son fils par lui-même, attribua le chagrin de ce jeune Prince à quelque impatience de regner.

Pour Madame, quoique ce qu'elle avoit dans l'ame pour Dom Carlos fût plutôt une disposition à aimer, qu'une passion véritable, la crainte qu'elle eut, que ce ne fût effectivement de l'amour, lui donna une défiance d'elle-même, qui ne se peut exprimer. Jusques alors, elle avoit eu une curiosité extrême de sçavoir l'effet que son Portrait avoit produit sur Dom Carlos, & elle avoit souhaité que le cœur de ce Prince fût encore moins tranquille que le sien; mais dès qu'elle sçut le changement de leur destinée, elle ne craignit rien tant que d'en être aimée. Quelque douceur qu'il y ait à être belle, elle souhaita que tout ce qu'on disoit de ses agrémens ne fût pas. Dans ces différentes pensées, son esprit n'ayant pas la tranquillité nécessaire pour se

tirer de bonne grace d'un pas auſſi difficile pour elle, que ſon abord à la Cour d'Eſpagne, elle retarda ſon départ, autant que la bienſéance le permit. Quoique le Duc d'Albe l'eût épouſée au nom de ſon Maître dès le mois de Juin, elle ne ſortit de Paris qu'à la fin de Novembre : elle s'arrêta dans toutes les belles Maiſons qu'elle trouva ſur ſa route, & elle n'arriva en Guienne, qu'à la fin de l'année ; comme ſi ces retardemens euſſent pu faire dans ſon cœur ce que ſa raiſon n'y faiſoit pas. Quand elle fut aux Pyrénées, la Fortune, qui ſe plaît quelquefois à faire les graces qu'on attend le moins, lui donna encore un relâche qu'elle n'eſpéroit pas.

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, étoit chargé de la conduite de la Princeſſe, & il la devoit remettre, ſur la Frontiere, entre les mains du Cardinal de Burgos, & du Duc de l'Infantade. Ce Roi ne poſſédoit que la Baſſe Navarre, parce que la Haute avoit été uſurpée ſur l'Aïeul de ſa Femme par les Eſpagnols. Pour ne porter point de préjudice au droit, qu'il avoit ſur toutes les deux, il ne vouloit pas reconnoître l'endroit qui les ſépare, pour la véritable Frontiere de l'Eſpagne ; & il exigea des Députés une déclaration, comme la remiſe, qu'il feroit de la Princeſſe en cet endroit, ne pourroit nuire à ſes prétentions. La déclaration étoit de trop grande conſéquence, pour être accordée ſans ordre exprès. Il fallut en écrire à Madrid, & attendre la Réponſe ſur les lieux, Philippe II. auroit bien ſouhaité, que la Cour de France lui eût épargné cet embarras, & qu'on eût donné la Commiſſion à d'autres qu'au Navarrois ; mais Meſſieurs de Guiſe, nouveaux & abſolus Maîtres des affaires, avoient leurs raiſons pour éloigner les Princes du ſang. Comme ils ne cherchoient que des prétextes, ils furent ravis d'en trouver un ſi plauſible, pour ſe délivrer de celui qui les embarraſſoit le plus. Il fallut donc que le Roi d'Eſpagne prît le parti de ſatisfaire le Navarrois ſur le champ, ou de mettre la choſe en négociation pour obtenir de la Cour de France qu'on

le rappellât. Cette derniere voie tiroit en une longueur insupportable à un Prince qui attendoit la plus belle personne du monde, pour être sa femme. Ce grand Politique satisfit son impatience amoureuse au préjudice de ses intérêts. Il écrivit qu'on accordât au Navarrois ce qu'il demandoit.

La Reine prit le chemin de Madrid, & Dom Carlos vint à sa rencontre, accompagné entre autres personnes, du jeune Prince de Parme, Alexandre Farnese son Cousin, & de Rui-Gomez de Silva, Prince d'Eboli, son Gouverneur, & Favori du Roi (*a*). Aux premieres nouvelles que la Reine apprit de l'approche du Prince, des sentimens si opposés s'éleverent dans son ame, & l'agiterent avec tant de violence, qu'elle tomba évanouie entre les bras de ses femmes, & elle ne revint que lorsque Dom Carlos fut près à l'aborder. Après les premieres civilités, ces deux illustres Personnes occupées à se considérer l'une l'autre, cesserent de parler; & le reste de la compagnie se taisant par respect, il se fit durant quelque tems un silence assez extraordinaire dans cette occasion.

Dom Carlos n'étoit pas réguliérement bien fait (*b*); mais outre qu'il avoit le teint admirable, & la plus belle tête du monde, il avoit les yeux si pleins de feu & d'esprit, & l'air si animé, qu'on ne pouvoit pas dire qu'il fut désagréable. D'abord, il fut ébloui de la beauté de la Reine: mais la considération de ce qu'il avoit perdu, en la perdant, changea bientôt son admiration en douleur: & prévoyant ce qu'elle lui feroit souffrir, il vint insensiblement à la regarder avec quelque sorte de frayeur.

Cependant, le Duc de l'Infantade crut que la Reine attendoit par civilité, que Dom Carlos voulût partir, & que le Prince attendoit par respect qu'elle fît la même chose. Dans cette pensée, il avertit la Reine, qu'il en étoit tems, & il les tira tous deux d'un embarras plus grand qu'il ne pensoit. Le Prince

(*a*) Le Pere Hilarion de Coste, Minime, dans l'Eloge de cette Reine.
(*b*) Brantome, dans Philippe II.

ayant pris place dans le carroſſe de la Reine, il ne leva point les yeux de deſſus elle, pendant le chemin ; & il eut toute la commodité qu'il pouvoit ſouhaiter de la conſidérer, & de ſe perdre. La Reine le remarqua auſſitôt. Un ſentiment ſecret, dont elle ne fut point la maitreſſe, lui fit trouver de la douceur à voir le raviſſement de Dom Carlos. Cependant, elle n'oſoit l'obſerver, & il ne la regardoit d'abord qu'en tremblant ; mais enfin leurs yeux, après s'être évités quelque tems, laſſés de ſe faire violence, s'étant rencontrés par hazard, ils n'eurent jamais la force de les détourner. Ce fut par ces fidéles Interprétes, que Dom Carlos dit à la Reine tout ce qu'il avoit à lui dire. Il la prépara, par mille regards triſtes & paſſionnés, à toute l'obſtination & la grandeur de ſa paſſion. Le cœur de ce Prince, chargé de ſon ſecret, & ſerré de la douleur de ſon infortune, ne put différer plus longtems à ſe ſoulager ; & comme il crut voir dans l'air interdit & embarraſſé de la Reine, qu'elle l'entendoit, il en eut une joie ſi ſenſible, qu'il en oublia pour quelques momens le bonheur de ſon pere, & ſes propres malheurs. Cette ſatisfaction lui donna une liberté d'eſprit, qu'il n'eſpéroit pas d'avoir au premier abord du Roi & de la Reine ; mais cette Princeſſe étoit entrée dans une réverie ſi profonde, durant le chemin, que la préſence de ſon Mari ne l'en put retirer.

Comme on fut arrivé à Madrid, & que le Roi l'eut reçue à la deſcente du carroſſe, après les premieres cérémonies ordinaires dans ces rencontres, elle ſe mit à le regarder fixement, comme ſi elle eût obſervé, s'il remarquoit le trouble où elle étoit. Ce Prince, bien éloigné de ſe défier du véritable ſujet de ſon embarras, lui demanda avec aſſez de chagrin, ſi elle regardoit qu'il avoit déja les cheveux blancs (*a*). Ces paroles furent priſes à mauvais augure, par ceux qui étoient préſens ; & l'on jugea dès-lors que l'union de deux Perſonnes ſi différentes ne ſeroit pas heureuſe.

(*a*) Brantome, dans ſon Diſcours ſur cette Reine.

La Cour d'Eſpagne, qui avoit écouté les merveilles qu'on diſoit de la beauté de la Reine, comme les exagérations ordinaires pour les bonnes qualités des Princes, fut étonnée que tout ce qu'on en diſoit, étoit au-deſſous de la vérité. Cette Princeſſe étoit née toute belle, & elle ſe trouvoit alors dans le plus grand éclat qu'une extrême jeuneſſe puiſſe donner à une beauté parfaite. Toutes les belles Perſonnes ne touchent pas toutes ſortes de cœurs; mais la Reine fut également adorée parmi les Peuples, & dans la Cour. Autant de fois qu'elle ſortoit en public, c'étoient autant de triomphes pour elle. Il étoit ſi difficile de la voir ſans l'aimer, que c'eſt encore aujourd'hui une Tradition dans la Cour d'Eſpagne, qu'il n'y avoit point d'homme ſage, qui oſat la *(a)* conſidérer en face. Enfin, s'il eſt vrai que la Beauté ſoit une eſpéce de Royauté naturelle, on peut dire que jamais Reine ne fut plus Reine qu'elle.

Il étoit malaiſé que l'heureux époux, qui poſſédoit tant d'appas, n'en fût pas charmé. Toutes les manieres de cette Princeſſe lui parurent touchantes. Il lui trouvoit toujours une douceur attirante, également éloignée de la rebutante ſévérité des Eſpagnoles en public, & de leurs emportemens extravagans dans le particulier. Il admiroit quelquefois ſon bonheur, en faiſant réflexion ſur ces choſes : mais c'étoit ſeulement en lui-même; car il ne jugea pas qu'il fût de ſa grandeur de laiſſer connoître à cette jeune perſonne le foible qu'il ſentoit pour elle. Si elle en eût ſoupçonné quelque choſe, elle auroit bientôt perdu cette penſée, en conſidérant le peu de confiance que ce Prince lui témoignoit, ſon air auſtere, & ſa régularité à renfermer dans les bornes de la nuit toutes ſes careſſes; comme s'il eût craint d'être vu d'elle dans quelque état moins grave que celui où les autres gens le voyoient. Cette conduite, ſi peu tendre en apparence, ſi éloignée de l'agréable déréglement d'eſprit, qui accompagne d'ordinaire les paſſions ſatisfaites, ne répondoit

(a) Brantome, dans ſon Eloge.

pas à l'idée que la Reine avoit de la vie que doivent mener deux nouveaux mariés assez heureux pour s'aimer. Elle regarda donc son mari comme un homme, dont elle ne possédoit que le corps; & dont l'ame n'étoit remplie que des desseins de son ambition, & de la méditation de sa Politique. Cependant, elle en étoit si fort aimée, que la jouissance augmenta sa passion, bien loin de la diminuer: soit que la possession, qui rassasie si pleinement les desirs de la plupart des maris, ne servît qu'à irriter les siens, en lui découvrant des agrémens cachés, & des beautés toutes nouvelles; ou seulement, que le secret qu'il lui faisoit de son amour en redoublât la violence.

Cependant, Dom Carlos étoit dans une inquiétude effroyable de sçavoir comment il étoit dans l'esprit de la Reine. Quoique lorsqu'elle le regardoit, il lui sembloit voir dans ses yeux une langueur secrette & passionnée, qu'il n'y trouvoit point dans les autres tems, il n'osoit croire ce qu'il voyoit. Quelque impatience qu'il eût de s'en éclaircir, comme elle ne fut guéres seule pendant que les réjouissances des noces durerent, il fut longtems sans pouvoir l'entretenir en particulier; mais enfin la fortune qui se plaît à favoriser les desseins qui ne peuvent avoir que des suites funestes, lui en fit naître une occasion lorsqu'il l'espéroit le moins.

Comme le Roi n'étoit arrivé en Espagne que peu de tems avant la Reine, il n'avoit point encore rendu les derniers honneurs au Corps de l'Empereur qui étoit en dépôt à quelques journées de Madrid, dans le Monastere des Hiéronymites, où il avoit fini ses jours. La Reine fut bien-aise d'accompagner son mari dans ce voyage, pour voir un Pays, qu'on disoit être le plus bel endroit de toute l'Espagne. Les Hiéronymites de Saint Just sont situés dans une Vallée à l'entrée de l'Estramadure, qui s'étend le long des bords du Guadiana, depuis la Frontiere de Castille, jusqu'à celle de Portugal. Cette Vallée est environnée de Collines d'une hauteur extraordinaire, dont les endroits les moins

moins fertiles ſont couverts de ces Bois d'éternelle verdure, qui ne ſe trouvent que dans les pays chauds. Mille Ruiſſeaux, qui naiſſent parmi ces Bois, ſe vont rendre, après pluſieurs détours dans le Fleuve qui traverſe la Plaine; & le Terroir, qui s'abreuve de cette grande quantité d'eaux vives, a jetté de tout tems un nombre infini d'Orangers, de Citroniers & d'autres arbres ſemblables, qui croiſſent ſous cet heureux climat. Ces Eaux entretiennent, au plus fort de l'Eté, ſous les ombrages de ce déſert, une fraîcheur, que tout l'artifice des hommes ne ſçauroit produire ailleurs; & la verdure dont elles ſont bordées, a un éclat ſi vif, que la Peinture n'en a jamais composé de ſi belle.

La Cour étant arrivée dans cette ſolitude, que Charles-Quint avoit rendue ſi fameuſe par ſa retraite, après avoir ſatisfait aux premiers devoirs de piété, le Roi voulut voir un jeune Religieux, que ſon pere avoit beaucoup aimé; & entre autres choſes, il fut curieux de ſçavoir l'origine de cette amitié. On lui conta comment l'Empereur allant un matin éveiller à ſon tour les autres Religieux, il trouva celui-ci, qui étoit encore novice, enſeveli dans un ſi profond ſommeil, qu'il eut bien de la peine à le faire lever; que le Novice, ſe levant enfin à regret, & encore à moitié endormi, ne put s'empêcher de lui dire, qu'il devoit bien ſe contenter d'avoir troublé le repos du Monde, tant qu'il y avoit été, ſans venir encore troubler le repos de ceux qui en étoient ſortis; & que cette réponſe avoit paru ſi plaiſante à l'Empereur, qu'il l'avoit toujours aimé depuis.

Après quelques autres diſcours, tout le monde ſe ſépara dans cet agréable Déſert; & la Reine, qui étoit fatiguée du voyage, demeura preſque ſeule avec Dom Carlos. Comme ce qui reſta près d'eux n'étoit pas d'un rang à ſe mêler dans leur entretien, Dom Carlos, ravi de cette occaſion, lui propoſa de ſe repoſer dans un petit Bois d'Orangers, qui étoit derriere l'appartement de l'Empereur. Ils y furent, & le Prince, qui craignoit d'être

interrompu, commença aussitôt la conversation, avec une liberté d'esprit, dont il fut lui-même surpris, & qui fit presque perdre à la Reine le soupçon qu'elle avoit de son dessein. D'abord, il la conjura de n'entrer dans aucune inquiétude pour les choses qu'il avoit à lui dire, & de croire qu'il ne lui feroit jamais d'autre peine, que celle de les écouter. Ensuite, il la pria de se souvenir du tems qu'ils étoient destinés l'un pour l'autre, & de considérer quelle impression une espérance si charmante avoit dû faire sur son cœur. *Il vous est aisé de juger, Madame*, continua-t-il, *que votre vue n'a pas effacé cette impression; & je sens bien qu'elle ne s'effacera jamais.* La Reine ne put s'empêcher d'abord de prendre plaisir à voir un homme dans des sentimens si passionnés pour elle, & que personne n'avoit encore osé lui témoigner. Mais ensuite, faisant réflexion sur les paroles de Dom Carlos, elle en comprit si bien la force, & elles lui donnerent une idée si funeste de l'état de l'ame de ce Prince, qu'il lui fit beaucoup de pitié. Elle lui avoua, que l'estime qu'elle avoit conçue pour lui, pendant le tems qu'elle étoit destinée à être sa femme, ne lui permettoit pas de regarder sans douleur ce qu'elle lui voyoit souffrir, & de lui refuser les consolations qu'elle pouvoit lui donner sans offenser son devoir. Le Prince lui répondit, qu'il ne prétendoit que celle de la voir, & de lui parler: mais la Reine qui craignoit peut-être de dire plus qu'elle ne vouloit, se leva à ces mots; & s'avançant vers le Prince de Parme & Rui-Gomez, qui venoient à eux, elle dit seulement à Dom Carlos, que s'il étoit sage, & s'il l'aimoit véritablement, il la fuiroit, bien loin de la chercher.

Dom Carlos fut extrêmement satisfait d'avoir déclaré sa passion, & son esprit parut aussi libre depuis, qu'il étoit inquiet auparavant. La Reine le remarqua d'abord. Comme il n'est point de forme sous laquelle l'amour ne se déguise, pour s'insinuer dans un cœur, non pas même celle de la Raison & de la Vertu, elle se croyoit obligée, & par prudence, & par géné-

rosité, à tenir secrette la passion de ce Prince. Dans cette pensée, elle ne put s'empêcher de lui faire connoître qu'elle regardoit le changement de son humeur comme un effet de sa discrétion. Dom Carlos prit la liberté de l'en faire souvenir, la premiere fois qu'il lui parla en particulier depuis le retour de la Cour à Madrid; & il l'assura avec un plaisir extrême, qu'il n'y avoit point d'humeur ni de conduite si opposée à son naturel, que sa passion ne pût aisément lui faire prendre. Ensuite ils se firent avec une joie incroyable toutes les confidences qu'ils se pouvoient faire. Dom Carlos conta à la Reine tout ce qui s'étoit passé dans son cœur, & dans son esprit, depuis la premiere fois qu'il avoit ouï-parler d'elle. Elle lui fit à son tour l'Histoire de son enfance, avec mille petites particularités, qui occuperent aussi agréablement toute leur attention, qu'elles auroient paru ennuyeuses à des gens indifférens. Seulement, quand elle fut à la résolution de leur mariage, elle ne s'étendit pas sur les sentimens qu'elle avoit eus dans cette occasion, avec autant de liberté que le Prince avoit fait sur les siens: mais la violence, qu'il vit qu'elle se faisoit pour les cacher, lui en dit plus qu'elle n'en taisoit. C'étoit dans ces agréables entretiens, que ces illustres Personnes passoient le tems qu'elles pouvoient être ensemble, quand la Fortune qui se lassoit déja de les favoriser, engagea Dom Carlos dans une aventure, qui fut la premiere origine de leurs malheurs.

De toutes les Dames, à qui la beauté de la Reine donna de l'envie, il n'y en avoit point qui eût de sujet de la haïr, que la Princesse d'Eboli. C'étoit la plus belle & la plus spirituelle personne de la Cour; & tant par cette raison, qu'à cause de la faveur de Rui-Gomez son mari, elle y tenoit le premier rang. Elle aimoit également la grandeur & les plaisirs. Comme elle attendoit toutes choses des charmes de sa personne, & de ceux de son esprit, elle avoit d'abord formé des desseins sur le cœur du Roi; mais la beauté de la Reine ayant rendu vain son pro-

jet, elle entreprit de se faire aimer de Dom Carlos, ne croyant pas trouver dans le cœur du fils le même obstacle qui l'avoit empêché de réussir auprès du pere. Rui-Gomez, en qualité de Gouverneur du Prince, logeoit dans le même appartement que lui. La Princesse d'Eboli sa femme, outre cette commodité de voir Dom Carlos, avoit souvent occasion de l'obliger, en le raccommodant avec son mari, avec qui il se brouilloit tous les jours. Dom Carlos, qui étoit fort généreux, & qui voyoit qu'elle s'y employoit avec chaleur, en avoit beaucoup de reconnoissance, & vivoit fort civilement avec elle. Ces favorables dispositions, faisant bien espérer à la Princesse de son entreprise, elle trouva bientôt une occasion, pour amener ce Prince où elle vouloit.

L'admiration, qu'il avoit pour la Reine, lui avoit donné quelque sorte de mépris pour toutes les autres femmes. On sçait d'ailleurs que la plupart des jeunes gens de cette qualité aiment naturellement à se divertir de tout le monde; & la flaterie de ceux qui les élevent, les accoutument à ces sortes de jeux désobligeans, au lieu de les en corriger. Dom Carlos, qui n'étoit pas exemt de tous les défauts de son âge & de sa condition, & le Prince de Parme encore plus jeune & plus emporté que lui, ayant fait un jour quelque plaisanterie de cette nature à des femmes de la premiere qualité, qui s'en plaignirent, la Princesse d'Eboli eut bien de la peine à obtenir de Rui-Gomez qu'il n'en parleroit point au Roi. Le soir même, cette femme se trouvant seule chez elle dans un Cabinet avec Dom Carlos, elle se mit à lui reprocher le peu de considération qu'il avoit pour les Dames; & après lui avoir fait plusieurs railleries sur ce sujet, elle conclut, qu'il falloit que l'amitié qu'elle avoit pour lui fût bien forte pour lui pardonner ces sortes de choses. Le Prince, qui ne voyoit pas où elle vouloit venir, & qui étoit obligé, par reconnoissance, de lui témoigner beaucoup d'amitié, lui répondit en riant, qu'elle avoit plus de raison qu'elle

ne croyoit de s'employer pour lui, puiſque le peu de conſidération qu'il avoit pour les autres femmes venoit de ce qu'elle avoit épuiſé toute l'eſtime dont il étoit capable pour le Sexe. La Princeſſe charmée de ces paroles, qu'elle prit pour une Déclaration d'amour, lui répondit d'une maniere qui lui ouvrit les yeux & lui fit connoître ſa bonne fortune. D'abord, il crut devoir s'en prévaloir. Il lui ſembla, que jamais infidélité n'avoit été plus excuſable que celle qu'il alloit commettre. Cette Princeſſe étoit de ces femmes, qui, ſans avoir tous les traits fort réguliers, ont quelque choſe de plus touchant que beaucoup de beautés régulieres; mais quelque dangereuſe qu'elle fût, Dom Carlos étoit encore plus rempli de la paſſion qu'il avoit pour la Reine. Son imagination la lui repréſenta dans cet inſtant avec les graces & la douceur qui faiſoient paroître groſſieres toutes les autres beautés en comparaiſon de la ſienne; & le charme de cette idée lui fit tout d'un coup regarder la Princeſſe avec un mépris, auquel elle n'avoit pas ſujet de s'attendre. Il reçut pourtant ſes avances, de la maniere la plus obligeante qu'il ſe pouvoit, ſans y répondre; mais elle connut bien, qu'il témoignoit de la tendreſſe qu'il n'avoit pas. Une femme, qui s'eſt vue dans cet état, ne l'oublie jamais; & ne s'en ſouvient qu'avec rage, ſi elle n'a pas ſujet de s'en ſouvenir avec plaiſir. On verra les effets que cette rage produiſit dans le cœur de la Princeſſe d'Eboli. Cependant l'Amour, qui eut pitié de ſon aventure; fit monter un nouveau perſonnage ſur le théatre de cette Cour, pour réparer la faute de Dom Carlos.

Ce fut Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, que le Roi retira environ ce tems des mains d'un Seigneur Eſpagnol, qui l'avoit élevé comme ſi c'eût été ſon fils. Quoique ce jeune Prince l'eût toujours cru ainſi, il avoit autant de fierté, & d'ambition, que s'il eût ſçu ce qu'il étoit. Lorſque cet Eſpagnol, qui paſſoit pour être ſon pere, ſe jetta à ſes pieds avant que de le préſenter au Roi, Dom Juan le regarda dans cette poſture,

avec autant de tranquillité, que s'il se fût attendu dès longtems à ce changement. Ne voyant rien dans le nouveau rang où il entroit qui fût au-dessus de son courage, il n'en fut point ébloui; & toute la Cour vit avec admiration le fils de Dom Louis Quisciada s'accoutumer en moins de demi-heure à faire le fils d'Empereur.

Ce nouveau Prince n'étant pas d'humeur à prendre des précautions nécessaires pour défendre son cœur contre les charmes de la Reine, en devint amoureux aussitôt qu'il la vit. Soit que cette passion flatât sa vanité, ou qu'il espérât de la faire servir à sa fortune, quand il s'en apperçut, il ne fit aucun effort pour s'en guérir. Comme il étoit naturellement dissimulé, il lui fut aisé de cacher l'empressement qu'il témoignoit pour la Reine, sous le prétexte de lui faire la Cour. Son assiduité incommoda bientôt Dom Carlos; & quoique cette Princesse voulût lui persuader, qu'elle étoit bien aise que cet obstacle rendit leurs entretiens moins libres, puisqu'elle en seroit moins exposée à ses tendresses, elle prit dès-lors une aversion pour Dom Juan, dont elle ne voulut point examiner la raison.

Il n'est point de rencontre dans la vie, où la dissimulation soit de si grand usage qu'en amour, ni où il soit plus difficile de dissimuler. Le Prince ne put pas être toujours si absolument maître de son chagrin, quand la présence de Dom Juan l'embarrassoit, que ce dernier n'en vît à la fin quelque chose. Comme il n'est rien de si pénétrant que les yeux d'un Rival, il en eut bientôt deviné le sujet. Cette connoissance le jetta dans une curiosité extrême de sçavoir, si la passion du Prince étoit connu de la personne qui la cau oit, & si elle y répondoit. Pour s'en éclaircir, il résolut de faire l'amour à une Françoise de chez la Reine, qui étoit assez bien faite pour rendre cette feinte vraisemblable, & qui paroissoit être mieux près d'elle, que ses autres femmes. Il n'épargna rien de tout ce qu'il pouvoit employer pour la corrompre, mais il ne put tirer d'elle le secret de sa

Maitresse, qu'elle ne sçavoit pas; car la Reine, bien éloignée de le confier à personne, auroit voulu pouvoir le cacher à elle-même. Il prenoit prétexte d'entretenir cette fille, afin de laisser Dom Carlos seul avec la Reine, & il devint insensiblement aussi commode, qu'il l'avoit été peu jusqu'alors. Il crut que s'ils étoient d'intelligence, il n'en connoîtroit rien en se mêlant dans leurs entretiens, parce qu'ils seroient en garde de lui; & que son assiduité ne feroit que le rendre plus haïssable, & l'éloigner davantage de leur confidence, dans laquelle il souhaitoit passionnément d'entrer. La Reine paroissoit si réservée, qu'il désespéra de s'insinuer dans la sienne. Il entreprit donc de gagner celle du Prince, dont le Naturel franc & ouvert promettoit plus de facilité. Dans ce dessein, il changea entierement de conduite à son égard. Il n'usa plus de la familiarité que la qualité d'Oncle lui donnoit, & il devint le plus respectueux de ses Courtisans. Il ménageoit si adroitement les occasions de faire remarquer les bonnes qualités de Dom Carlos, que ce Prince, à qui cette estime n'étoit pas suspecte de flaterie, parce qu'il sentoit qu'il la méritoit, vint insensiblement à croire que son Oncle l'aimoit. Dom Carlos prit même dans la suite beaucoup de confiance en lui; mais comme celle d'un honnête homme, qui aime véritablement, ne s'étend jamais jusqu'au secret de son Amour, quand il est bien traité, le Prince confia à la fin toutes choses à son Oncle, hors la seule qu'il vouloit sçavoir.

Dom Juan désespéré de ne rien découvrir, résolut de prendre conseil de quelqu'un, qui eût plus d'expérience que lui dans cette matiere. Comme c'étoit le Prince de l'Europe le plus beau & le mieux fait, il avoit plu d'abord à la Princesse d'Eboli, qui ne sçavoit pas que la Reine dût être fatale à tous ses desseins. Toutefois, elle n'empêcha pas entierement ce dernier, comme elle avoit fait les autres. Dom Juan étoit de ces Naturels heureux, qui ne sont sensibles à la beauté, que dans la vue des plaisirs qu'elle peut donner; & celle de la Princesse

d'Eboli, qui en promettoit beaucoup, toucha du moins ses sens, si elle n'alla pas jusqu'à son cœur, comme celle de la Reine. D'ailleurs, il considéra la Princesse comme une personne dont les avis lui pouvoient beaucoup servir, dans une Cour où toutes choses lui étoient nouvelles. Il prévint par ses empressemens les témoignages de bonne volonté qu'elle cherchoit à lui donner, & il parut si transporté de joie aux premieres marques qu'il en vit, qu'elle jugea bien qu'il répondroit à de plus grandes avec ardeur. Ainsi, ils eurent bientôt lié un commerce d'autant plus agréable que le cœur n'y avoit pas assez de part pour en troubler les plaisirs par les jalousies, & les autres délicatesses inquiettes que les grandes passions inspirent.

Dom Juan, vivant de cette sorte avec la Princesse d'Eboli, résolut de s'ouvrir à elle, de ce qu'il sçavoit de la passion de Dom Carlos. On jugera aisément de la joie qu'elle eut d'apprendre cette nouvelle. Elle en fut si occupée, qu'elle ne fit aucune réflexion sur l'intérêt que Dom Juan prenoit au cœur de la Reine. Elle lui conseilla seulement de continuer à observer toutes choses, parce que, quelque circonspect qu'on soit, il est impossible qu'on ne s'oublie quelquefois, quand on est véritablement touché. De même qu'elle n'examina point l'intérêt qu'il prenoit dans cette affaire, il n'examina point aussi la chaleur avec laquelle elle lui promit de s'y appliquer. Il pensa, sans approfondir davantage, que c'étoit un effet de la complaisance qu'elle avoit pour lui, & de la curiosité ordinaire de son Sexe. Il y a apparence que deux personnes si éclairées auroient bientôt découvert ce qu'elles avoient tant d'intérêt à sçavoir, sans un accident, qui rompit toutes leurs mesures en éloignant Dom Carlos de la Cour, & qui ne peut être bien entendu, à moins que de prendre les choses de plus haut.

Entre les bruits qui avoient couru dans le monde sur la retraite de l'Empereur, le plus étrange fut, que le commerce continuel, qu'il avoit eu avec les Protestans d'Allemagne, lui avoit donné

donné quelque inclination pour leurs ſentimens, & qu'il s'étoit caché dans une ſolitude, pour avoir la liberté de finir ſes jours dans des exercices de piété conformes à ſes diſpoſitions ſecrettes (*a*). On diſoit qu'il ne pouvoit ſe pardonner à lui-même le mauvais traitement, qu'il avoit fait aux braves Princes de ce parti, que le ſort des armes mit ſous ſa Puiſſance. Leur vertu, qui dans leur malheur faiſoit honte à ſa fortune, avoit fait naître inſenſiblement dans ſon ame quelque ſorte d'eſtime pour leurs opinions. Il n'oſa plus condamner une Religion, à qui de ſi grands Perſonnages faiſoient gloire de ſacrifier tout ce que les hommes ont de plus précieux. Cette eſtime parut par le choix qu'il fit de perſonnes toutes ſuſpectes d'héréſie pour ſa conduite ſpirituelle, comme du Docteur Caçalla ſon Prédicateur, de l'Archevêque de Tolede, & ſur-tout de Conſtantin-Ponce, Evêque de Droſſe & ſon Directeur. On a ſçu depuis, que la Cellule, où il mourut à S. Juſte, étoit remplie de tous côtés d'écritaux faits de ſa main, ſur la juſtification & ſur la Grace, qui n'étoient pas fort éloignés de la Doctrine des Novateurs. Mais rien ne confirma tant cette opinion, que ſon Teſtament. Il n'y avoit preſque point de Legs pieux, ni de Fondations pour des Prieres; & il étoit fait d'une maniere ſi différente de ceux des Catholiques zélés, que l'Inquiſition d'Eſpagne crut avoir droit de s'en formaliſer. Elle n'oſa pourtant éclater avant l'arrivée du Roi; mais ce Prince ayant ſignalé ſon abord en ce Pays, par le ſupplice de tous les Partiſans de la nouvelle opinion, l'Inquiſition, devenue plus hardie par ſon exemple, attaqua premierement l'Archevêque de Tolede, puis le Prédicateur de l'Empereur, & enfin Conſtantin-Ponce.

Le Roi les ayant laiſſé empriſonner tous trois, le Peuple regarda ſa patience comme le chef-d'œuvre de ſon zéle pour la véritable Religion; mais tout le reſte de l'Europe vit avec horreur le Confeſſeur de l'Empereur Charles, entre les bras duquel

(*a*) M. de Thou, Aubigné, &c.

ce Prince étoit mort, & qui avoit comme reçu dans ſon ſein cette grande ame, livré au plus honteux des ſupplices, par les mains même du Roi ſon fils. En effet, dans la ſuite de l'Inſtruction du Procès, l'Inquiſition s'étant aviſé d'accuſer ces trois Perſonnages d'avoir eu part au Teſtament de l'Empereur, elle eut l'audace de les condamner au feu, avec ce Teſtament. Le Roi ſe réveilla à cette Sentence, comme à un coup de tonnerre. D'abord, la jalouſie qu'il avoit pour la gloire de ſon pere, lui fit trouver quelque plaiſir à voir ſa mémoire expoſée à cet affront; mais depuis, ayant conſidéré les conſéquences de cet attentat, il en empêcha l'effet, par les voies les plus douces & les plus ſecrettes qu'il pût choiſir; afin de ſauver l'honneur du S. Office, & de ne faire aucune brêche à l'autorité de ce Tribunal.

Pour Dom Carlos, aux premieres nouvelles qu'il apprit de cette affaire, il traita la choſe de raillerie; mais voyant que l'Inquiſition continuoit ſa pourſuite, il en conçut une indignation proportionnée à ce qu'il devoit à la mémoire de l'Empereur. Pour comprendre l'intérêt particulier qu'il y prenoit, il faut ſçavoir que ce grand Perſonnage, qui, entr'autres qualités héroïques, poſſédoit ſouverainement celle de ſe connoître en homme, avoit conçu des eſpérances extraordinaires de ſon Petit-Fils. Quand il ſe retira en Eſpagne, il le voulut avoir auprès de lui; & c'eſt en cette excellente Ecole de ſageſſe & de magnanimité, que Dom Carlos s'étoit confirmé dans ſon amour naturel pour la gloire & pour la vertu héroïque. L'envie de répondre dignement aux ſoins de cet auguſte Précepteur lui avoit en quelque ſorte meuri l'eſprit avant l'âge, & fait produire des fruits, qui n'étoient pas à eſpérer dans cette ſaiſon. L'Empereur avoit ſçu manier le naturel vif & ardent du Prince, avec tant d'art & de ſoupleſſe, qu'il l'avoit temperé viſiblement en peu de tems. Mais comme il étoit à craindre, que cette grande ardeur d'ame ne ſe portât au mal, ſi on la vouloit réprimer

entierement, il lui avoit donné tout l'essor qui lui étoit nécessaire, en la tournant du côté de la gloire, dont on peut dire que ce sage Gouverneur abandonna toutes les beautés à la violence des desirs de son Disciple. Il est aisé de juger, que cette éducation avoit inspiré une amitié extraordinaire à Dom Carlos pour l'Empereur son Aïeul; & que c'étoit attaquer le Prince par un endroit bien sensible, que de vouloir flétrir la mémoire de cet illustre mort.

Dom Juan, & le Prince de Parme, intéressés, comme lui, dans cette glorieuse mémoire, n'en furent pas moins irrités. Ils blamerent tous trois la foiblesse du Roi, qui ne résistoit pas à cette insolence, avec toute la violence qu'ils auroient souhaitée; & ils en conçurent pour lui un mépris qui ne finit qu'avec leur vie. Comme ils étoient encore trop jeunes, pour comprendre que les Rois les plus absolus n'ont point de droits qui soient si sacrés dans l'esprit des Peuples, que ceux de la Religion, ils parlerent publiquement de l'entreprise de l'Inquisition avec tout l'emportement que des gens de cette qualité pouvoient avoir, pour un sujet si légitime; & ils menacerent d'exterminer le S. Office, & ses suppôts. Le Peuple, qui apprit ces emportemens par l'artifice des Inquisiteurs, & qui n'avoit encore rien vu de semblable depuis leur établissement, en témoigna un ressentiment extrême. Le Roi vit d'abord les conséquences de leur indignation; mais comme il avoit sçu que les Princes s'étoient emportés jusqu'à blamer sa conduite, il ne voulut pas leur en parler lui-même, de peur de s'attirer quelque réponse peu respectueuse. Rui-Gomez, qu'il chargea de cette commission, s'en acquitta avec toute la force que l'importance de la matiere méritoit. Dom Juan, & le Prince de Parme, qui étoient naturellement plus maîtres d'eux-mêmes que Dom Carlos, se rendirent à ses remontrances. Comme l'ambition étoit leur passion dominante, ils eurent toute la douleur imaginable d'avoir mis un obstacle aussi considérable à leur fortune, que de s'être attiré la

haine des Inquisiteurs, & celle des Peuples qui la suivoient. Le Prince, au contraire, dont le naturel s'irritoit par les difficultés, ne put jamais comprendre qu'il n'eût pas raison. Cependant, le Docteur Caçalla fut brulé vif, avec un fantôme qui représentoit Constantin-Ponce, mort quelques jours auparavant dans la prison. Le Roi fut contraint de souffrir cette exécution, pour obliger le S. Office de consentir que l'Archevêque de Tolede appellât à Rome, & de ne parler plus du Testament de l'Empereur. Cet accommodement appaisa Dom Carlos, mais il n'appaisa pas les Inquisiteurs. Comme cette sorte de gens ne pardonne jamais, ils exciterent des murmures si grands parmi le Peuple, que quelque soin que le Roi y apportât, il ne put faire cesser ce bruit, qu'en éloignant les Princes pour quelque tems.

L'Université d'Alcala étoit alors dans son plus grand éclat, & toutes les personnes considérables qui alloient en Espagne visitoient cette excellente Académie. Le Roi feignit que les Princes avoient la même curiosité, & il prit prétexte de hâter ce Voyage, sur ce que le Prince de Parme devoit partir dans peu de tems, sous la conduite du Comte d'Egmont, pour s'aller marier en Flandres. Lorsque Dom Carlos eut appris cette résolution, & qu'il vit qu'il falloit quitter la Reine, il commença de comprendre l'abyme où il s'étoit précipité; & l'intérêt de son Amour arracha de son ame le repentir de sa conduite, que l'intérêt de sa sureté & de sa grandeur n'en avoient jamais pu tirer. Le Roi, qui ne pouvoit se séparer de Rui-Gomez, obligea le Comte d'Egmont à prendre la place de ce Favori auprès des Princes durant ce Voyage d'Alcala. Ce Comte étoit l'un des plus accomplis Capitaines de son siécle. Il étoit couvert de la gloire qu'il avoit acquise dans la derniere Guerre, aux Batailles de S. Quentin & de Gravelines; & de tant de grands hommes, que l'Ecole de Charles-Quint avoit formés, aucun n'avoit eu plus de part à l'estime de cet Empereur. La Duchesse de Parme prévoyoit l'orage, qui s'éleva depuis dans les Provinces que le Roi son

Frere avoit confiées à sa conduite. Elle jugea à propos de lui faire représenter les inconvéniens, qui étoient à craindre des nouveautés qu'il y voulut introduire. Cette Commission demandoit un homme de la qualité & de la profession du Comte d'Egmont, accoûtumé à parler aux Princes avec cette noble liberté, qui leur est si utile, & dont si peu de gens sont capables. Dom Carlos, qui aimoit naturellement les hommes extraordinaires, engagea le Comte à raconter, durant le chemin, la derniere Bataille où il avoit commandé. Le Comte, charmé de sa curiosité, y satisfit pleinement; & Dom Carlos témoigna une impatience extrême de se voir en état de faire des choses semblables à celles qu'il venoit d'entendre. Il assura le Comte d'Egmont, que si les brouilleries de la Flandre venoient à quelque guerre ouverte, comme la Gouvernante sembloit l'appréhender, rien ne pourroit l'empêcher de se rendre dans ces Provinces, pour y apprendre son métier auprès de lui.

Le Voyage des Princes ne fut pas long. La Ville d'Alcala fit présent à Dom Carlos d'un Cheval de grand prix, mais aussi furieux qu'il étoit beau. Le Prince ayant souhaité de le voir manier, il fut mal satisfait de tous ceux qui le travaillerent, & voulut lui-même le monter. Ce Cheval, qui avoit déja la bouche fort échauffée, prit de l'ardeur dès que le Prince l'eut un peu poussé, & s'emporta avec tant de violence, que Dom Carlos jugea à propos de se jetter à terre; mais il le fit si malheureusement, qu'il demeura pour mort sur la place: & bien qu'il revînt à lui quelques heures après, quand les Médecins eurent examiné une plaie qu'il s'étoit faite à la tête, ils désespérerent de sa vie. Dans cette extrémité, il envoya le Marquis de Posa; son Favori, porter ses derniers adieux à la Reine. La Princesse d'Eboli se rendit auprès d'elle au premier bruit de cet accident, pour voir de quelle maniere elle le recevroit. La dissimulation de la Reine, qui n'étoit pas préparée à une épreuve si rude, l'abandonna à cette nouvelle; & quoique sa bouche, accoutu-

mée à se taire, ne permît pas à sa douleur de se déclarer par des plaintes, son silence & son accablement en dirent plus que toutes les paroles imaginables n'auroient fait. Toutefois quelque grande que parût son affliction, on avoit toujours vu tant d'amitié entre elle & Dom Carlos, que personne n'en fut surpris. Mais la Princesse d'Eboli, qui ne se connoissoit qu'en Amour, ne put comprendre que le désespoir de la Reine fût seulement un effet d'amitié. Cependant, le Peuple, inspiré par les Inquisiteurs, ne témoigna aucun déplaisir de ce malheur. Il le regarda comme une punition divine & manifeste de l'impiété de Dom Carlos.

La Reine, qui croyoit n'avoir plus rien à ménager, ne put se refuser la triste consolation de faire sçavoir à ce Prince le funeste état où il la laissoit. Elle lui écrivit tout ce que l'amitié & le désespoir peuvent suggerer de plus tendre & de plus touchant; & elle fit repartir le Marquis de Posa avec ordre de lui rapporter d'abord sa Lettre, s'il n'arrivoit à Alcala qu'après la mort de Dom Carlos. Cette Lettre remplit l'ame de ce Prince d'une joie si extraordinaire, qu'elle lui rendit la vie. Dès qu'il fut hors de danger, le Roi le fit apporter à Madrid. Il jugea que l'animosité du Peuple devoit être appaisée par cette cruelle aventure. La premiere fois que la Reine vit Dom Carlos, elle lui demanda sa Lettre; mais quelque effort qu'elle fît pour la ravoir, le Prince, à qui ce témoignage de son affection étoit plus cher que la vie qu'il lui avoit rendue, s'obstina toujours à la garder, ne se défiant pas que cette Lettre dût encore décider de sa vie.

Il trouva la Princesse grosse à ce retour: & cette grossesse irrita sa jalousie à un tel point, & il lui en fit des plaintes si bizarres & si déraisonnables, que toute autre qu'elle auroit cru qu'il avoit perdu l'esprit. Pendant qu'il acheva de guérir, elle accoucha de l'Illustre Archiduchesse de Flandres, qui fut l'héritiere de sa beauté & de son esprit, aussi bien que de son nom. Peu de tems après, elle tomba dangereusement malade de la petite vé-

role : mais les vœux des Peuples furent ſi puiſſans, qu'elle en ſortit non-ſeulement avec plus de ſanté, mais auſſi plus belle qu'auparavant (*a*). Dom Carlos eut à peine le tems de lui en témoigner ſa joie, qu'il fallut qu'elle partît pour Bayonne, où la Cour de France s'étoit avancée pour la recevoir, & où les charmes de ſa converſation, & ſa ſage conduite, ne firent pas naître moins d'admiration dans les eſprits, que ſa beauté y cauſa de déſordres dans les cœurs. Dom Carlos voyoit avec tout le chagrin imaginable ces divers empêchemens, que le ſort faiſoit naître l'un après l'autre, pour interrompre ſon commerce avec la Reine, lorſque ce dernier voyage, après lequel il croyoit n'avoir plus rien à craindre, leur attira une affaire qui troubla la douceur de leur vie, par des obſtacles qui ne ceſſerent jamais.

La Reine de Navarre, Jeanne d'Albret, Veuve du Roi Antoine, s'étoit déclarée pour la nouvelle Religion depuis quelque tems ; & cette Princeſſe gouvernoit ſes Sujets avec une piété qui étoit l'exemple de toute ſa Secte, & avec une juſtice qui n'avoit peut-être jamais été vue dans une Cour de Roi. Son fils, qu'elle élevoit dans la même croyance, étoit regardé dès-lors par les Religionnaires de France, comme leur Protecteur. Les Eſpagnols, voyant que les prétentions de cette Maiſon ſur la haute Navarre tomboient entre les mains de cet enfant, nourri dans une haine héréditaire contre eux, aigri par la différence des Religions, & ſoutenu d'un parti auſſi redoutable que celui des Huguenots l'étoit alors ; pour ſe délivrer de toutes ces craintes, ils réſolurent d'enlever ce jeune Prince, avec la Reine ſa mere, & la Princeſſe ſa ſœur, au milieu de leurs Etats, & de les tranſporter en Eſpagne entre les mains de l'Inquiſition (*b*). Les Chefs du Parti Catholique de France, d'intelligence avec le Duc d'Albe, pour priver le Parti Huguenot d'un appui auſſi conſidé-

(*a*) Brantome, au Diſcours de cette Reine.
(*b*) M. de Thou.

rable que celui de cette Maiſon, s'engagerent avec joie à contribuer de tout ce qui dépendoit d'eux, pour l'heureux ſuccès de cette entrepriſe.

Un fameux ſcélérat, nommé le Capitaine Dominique, Bearnois de naiſſance, fut chargé de l'exécution, à cauſe de la parfaite connoiſſance qu'il avoit du Pays. Une partie des Troupes, qui attendoient alors à Barcelonne le vent favorable pour paſſer en Barbarie, devoit s'avancer juſqu'à Tarragone. Depuis cette Ville, il étoit facile de conduire ſecrettement par les Montagnes un corps de Cavalerie conſidérable, pour ſurprendre la Reine & ſes enfans à Pau en Bearn, où ils faiſoient leur réſidence, & où ils n'avoient preſque pour toute garde que les cœurs de leurs Sujets. Mais les grandes deſtinées du jeune Prince rendirent vain cet attentat ſi bien concerté. Elles lui ſervirent pour être quelque jour le reſtaurateur de la France, & la terreur des Eſpagnols. Peu de tems avant le Voyage de Bayonne, le Capitaine Dominique, aſſiſté de quelques Gouverneurs François de la Frontiere, dépendant de ceux qui le faiſoient agir, avoit diſpoſé toutes les choſes qui étoient néceſſaires ſur les lieux pour ſon deſſein. Depuis, il étoit paſſé en Eſpagne, où il alloit prendre les ordres du Duc d'Albe, pour faire avancer les Troupes deſtinées à l'exécution. Le Duc, qui étoit à Albe, après avoir conféré avec lui, le renvoya au Roi, qui tenoit les Etats à Mouzon. Le Capitaine tomba dangereuſement malade en y allant, & il fut contraint de s'arrêter à Madrid, par où il avoit fallu paſſer. Durant ſon mal, il fut ſecouru de toutes choſes, par un François, Domeſtique de la Reine, & qui étoit de même Pays que lui. Ne ſçachant comment témoigner ſa reconnoiſſance, il lui échapa un jour de dire, que ſa vie étoit de plus grande importance qu'il ne ſembloit, & que les ſoins qu'on en prenoit, ſeroient quelque jour récompenſés magnifiquement. Ces paroles furent prononcées d'un air à faire juger qu'elles avoient quelque fondement extraordinaire, & elles donnerent la curioſité

à

à son Ami de pénétrer le mystere qu'elles enfermoient. Le Capitaine ne put rien refuser à un homme, à qui il croyoit devoir la vie. Soit que la frayeur de la mort lui eût inspiré quelque repentir de son crime, ou que son mal lui eût troublé l'esprit, il paya de son Secret les services qu'il avoit reçus. Cet Ami en avertit le même jour la Reine sa Maitresse, qui étoit demeurée à Madrid, & qui vivoit dans une étroite amitié avec la Reine de Navarre. Au récit de cet horrible complot, elle ne put retenir ses larmes; & pendant que le Capitaine guérit & qu'il acheva de régler avec le Roi tout ce qui regardoit son entreprise, elle en fit donner avis en Bearn, & à Bourdeaux, où la Reine sa mere étoit alors. L'entreprise ayant manqué de cette sorte, la Reine conduite par le Duc d'Albe, alla joindre la Cour de France à Bayonne.

Cette Cour étoit partagée en deux Factions; presque aussi ennemies l'une de l'autre, qu'elles l'étoient l'une & l'autre des Huguenots, leurs ennemis communs. Quoiqu'elles fussent toutes deux Catholiques, l'une s'attribuoit particulierement cette qualité. C'étoit celle dont ces Amis du Duc d'Albe, premiers auteurs de la Conjuration de Bearn, étoient les Chefs. Comme ils jettoient déja les fondemens de la Ligue qui parut dix ans après, ils vivoient dans une grande union avec les Espagnols. Mais il n'en étoit pas de même de l'autre Faction, qui étoit celle du Roi, & dont la Reine mere, Catherine de Médicis, étoit le Chef. Cette femme avoit l'indépendance pour l'unique but de sa conduite. Elle sçavoit que toutes liaisons étroites avec les Espagnols étoient des esclavages, & elle n'avoit de confiance au Roi son gendre, & en ses Ministres, qu'autant que la bienséance l'y obligeoit. Cependant, quelque réservée qu'elle fût, comme les complices du Duc d'Albe avoient un commerce familier avec elle pour d'autres intrigues, ils remuerent tant de machines à cette entrevue de Bayonne, & ils mirent tant d'espions autour d'elle, qu'ils sçurent à la fin certainement, que c'étoit

la Reine d'Eſpagne qui avoit ruiné leur entrepriſe ; mais ils ne purent jamais comprendre, comment cette entrepriſe étoit venue à ſa connoiſſance.

Le Duc d'Albe ne pouvoit croire qu'une jeune femme eût été capable d'un coup ſi hardi & ſi délicat. La liaiſon de cette Princeſſe avec Dom Carlos lui avoit toujours été ſuſpecte, parce qu'il ſçavoit que Dom Carlos le haïſſoit naturellement. Il jugea qu'elle n'avoit rien fait que de concert avec ce Prince ; & comme il eſt peu de douleur plus ſenſible, que celle d'avoir fait un grand crime inutilement, il réſolut ſi fortement de ſe venger d'eux, qu'à la fin il y réuſſit. Dom Carlos n'avoit pourtant rien ſçu de cette Conjuration avant le Voyage de Bayonne ; mais depuis, la choſe s'étant divulguée, la Reine lui en avoua la vérité. Le Prince, épouvanté de l'horreur de cette entrepriſe, ne put s'empêcher de dire en préſence de Dom Juan, & de la Princeſſe d'Eboli qu'il puniroit quelque jour cruellement ceux qui donnoient au Roi de ſi lâches conſeils (*a*). Le Duc d'Albe étoit connu de tout le monde pour l'Auteur de la Conjuration : le Roi ne faiſoit rien ſans l'avis de Rui-Gomez, ainſi, cette menace ne pouvoit regarder que ces deux Miniſtres ; & la Princeſſe d'Eboli l'ayant rapportée à Rui-Gomez ſon mari, ce Favori jugea qu'il étoit tems de commencer à ſe fortifier contre l'autorité que l'âge du Prince commençoit à lui donner.

Ces deux Miniſtres partageoient également la faveur de la Cour, avec cette différence, qu'on pouvoit dire, que le Duc d'Albe étoit le Favori du Roi, & Rui-Gomez le Favori de Philippe. Cette concurrence avoit mis quelquefois de la diviſion entre eux ; mais l'intérêt commun les réunit en cette occaſion.

Le Duc d'Albe, qui gouvernoit ſouverainement tout ce qui étoit des dépendances des Armes, connoiſſant l'inclination guerriere du Prince, craignoit qu'il ne donnât quelque atteinte à

(*a*) Mayerne Turquet, Hiſtoire d'Eſpagne.

son autorité, dès la premiere occasion de guerre qui se présenteroit, & qu'il n'en voulût avoir la conduite. Il étoit persuadé que Dom Carlos ne lui pardonneroit jamais une chose qui s'étoit passée entre eux quelques années auparavant. Le Roi avoit assemblé les Etats d'Arragon pour y faire reconnoître son fils en qualité de légitime Successeur des Espagnes. Dans cette cérémonie, le rang étant venu, auquel le Duc d'Albe devoit jurer fidélité, le Héraut l'appella vainement par trois fois. Un moment après, il se présenta hors de rang pour s'acquitter de son devoir, & Dom Carlos le rebuta avec aigreur; mais ce Duc, s'étant excusé sur les occupations extraordinaires où sa Charge de Grand Maître l'engageoit nécessairement dans cette journée, le Roi obligea le Prince à recevoir ses soumissions (*a*).

Pour Rui-Gomez, comme il disposoit absolument de la Justice, & des Finances, il craignoit que le Prince, qui aimoit naturellement à donner, ne voulût s'ingérer dorénavant de faire des graces, dont il ne resteroit plus aux autres que le mérite de les exécuter. Il avoit été Gouverneur de Dom Carlos, & il n'avoit pu satisfaire le Roi; à qui il étoit dévoué dans cet emploi, qu'en traitant le Prince avec la même rigueur que le Roi le traitoit.

Comme cette conduite austere fut la véritable origine de l'antipathie de Dom Carlos pour son pere, il est nécessaire d'en raporter quelques particularités, quoique peut-être un peu basses & puériles. Dom Carlos étant à peine entré dans l'âge de raison, la Reine de Bohême sa tante, qui demeuroit alors en Espagne, fit chatier sévérement celui de ses enfans d'honneur, qu'il aimoit davantage, pour une faute assez légere. Comme il étoit dès-lors violent dans toutes ses passions, il s'en plaignit à elle avec beaucoup d'aigreur; & cette Princesse l'ayant menacé du fouet, s'il ne se taisoit, Dom Carlos, à qui on ne pouvoit faire de plus sensible injure que de le traiter en enfant, fut si outré de

(*a*) Cabrera, Histoire de Philippe II.

cette menace, qu'il lui donna un soufflet. Aussitôt qu'elle l'eut quitté, il sentit ce qu'il avoit fait, & il en étoit en une inquiétude extrême, lorsque son Maître d'Hôtel se présenta à lui, fondant en pleurs. Dom Carlos, à qui les objets extraordinaires étoient suspects dans l'état où il étoit, s'enquit du sujet de ses larmes, & il apprit que son pere avoit sçu son crime, & l'avoit condamné à mourir. Ceux qui étoient présens remarquerent, qu'il reçut cette nouvelle avec étonnement, mais pourtant sans autre marque de frayeur, que de dire, s'il n'y avoit point de grace pour lui? On fut la demander; & on revint aussitôt lui rapporter qu'on l'avoit obtenue, & qu'il en seroit quitte pour perdre seulement la main dont il avoit frapé la Reine. *Il sera beau voir*, s'écria-t-il brusquement à cette Réponse, *un Roi manchot!* On lui remontra, qu'il étoit trop heureux, qu'on se contentât de cette peine; mais une personne de la compagnie lui ayant représenté en particulier, que s'il se soumettoit à quelque punition, son pere en pourroit être touché de pitié: il goûta cet avis, & il envoya prier le Cardinal Spinola de venir lui donner le fouet, qu'il n'auroit jamais souffert autrement (*a*). Quelques années après, au sortir d'une maladie qu'il avoit eue, le Roi l'ayant pris en particulier pour lui faire une sévére réprimande, Dom Carlos, qui se croyoit blâmé à tort, fut touché si vivement de ce que son pere lui dit, que la fiévre lui en reprit sur l'heure (*b*).

Une éducation si rude avoit accoutumé le Prince à voir contredire tous ses sentimens & toutes ses inclinations. Comme il étoit d'un naturel tout-à-fait opposé à celui de son pere, il ne se conduisoit pas pour l'ordinaire de la maniere que le Roi l'auroit souhaité. C'est ce qui avoit obligé plusieurs fois Rui-Gomez à faire instance, qu'on le tirât d'auprès de lui: il craignoit que le Roi, selon l'ordinaire des peres, ne s'a-

(*a*) Hugo Blosius, J. C. Flamand, dans son Atroma.
(*b*) Dicos y Echos de Philippe II.

visât à la fin de l'accuser du peu de contentement qu'il recevoit de son fils. Mais ce Favori ne sçavoit pas, que les gens comme son Maître, qui se croient fort éclairés, & qui se piquent de constance, condamneroient mille fois leurs propres enfans, plutôt que de blâmer un homme qu'ils ont choisi; & ne craignent pas tant de paroître malheureux dans leur famille, que mal habiles dans leurs jugemens.

Rui-Gomez, voyant l'obstination du Roi, avoit traité Dom Carlos avec toute la rigueur imaginable, comme pour se justifier de la mauvaise conduite de ce jeune Prince. Ainsi il jugeoit bien, qu'il avoit tout à craindre du ressentiment de son Disciple, & étant sollicité par sa femme, qui, sous prétexte de songer à la sureté de son mari, vengeoit ses faveurs méprisées, il fit toutes les avances, pour obliger le Duc d'Albe à se lier étroitement avec lui contre Dom Carlos, & il avertit ce Duc des menaces du Prince.

Quelque affection que la Princesse d'Eboli montrât pour cette affaire, son mari, à qui tous ses empressemens étoient suspects, ne jugea pas à propos de lui en confier le secret. Elle ne lui disoit pas aussi tout ce qu'elle croyoit sçavoir de la liaison de Dom Carlos avec la Reine. Mais Rui-Gomez, qui avoit l'esprit fort délié, faisant réflexion en son particulier sur ce qu'elle lui en avoit dit, il eût bientôt deviné le reste. Quelque idée qu'il essayât de se former de cette liaison, il ne put jamais bien la concevoir, qu'il n'y fît entrer de l'amour. Mille choses sur lesquelles il n'avoit point raisonné quand elles s'étoient passées, lui revinrent dans la mémoire. Il se souvint alors d'avoir remarqué, que quand on parloit de la Reine en présence de Dom Carlos, ce Prince regardoit ceux qui en parloient, comme s'il eût craint, qu'ils ne l'observassent pendant ce tems, & que ce qu'ils en disoient ne fût pour l'éprouver. En d'autres occasions, où il sembloit que toute la compagnie disputât à qui loueroit mieux la Reine, Dom Carlos ne la louoit point à son tour, com-

me les autres. Dès qu'il falloit parler d'elle, il craignoit toujours d'en dire trop peu ; & sa bouche, peu accoutumée à déguiser les sentimens de son cœur, faisoit mal une chose qu'elle ne sçavoit pas. Rui-Gomez considéra encore, que quoique le Prince n'eût aucun égard pour toutes les femmes, il paroissoit devant la Reine avec une douceur, & une complaisance, qui ne se démentoient jamais, & qui le rendoient méconnoissable à ceux qui sçavoient son humeur. Enfin, il n'étoit pas mal-aisé de croire que la beauté merveilleuse de cette Princesse, dont les plus insensibles détournoient les yeux, & contre laquelle les plus sages Vieillards de la Cour avoient bien de la peine à défendre leur raison, eût fait sur le cœur d'un jeune Prince, qui le voyoit tous les jours familierement, l'impression qu'elle faisoit sur tous les autres.

Rui-Gomez s'affermit encore dans cette opinion, en la communiquant au Duc d'Albe, à qui il ne crut pas la devoir cacher. Comme il arrive d'ordinaire, quand on a découvert une partie de quelque affaire secrette, que l'envie de sçavoir le reste fait qu'on se pique de le deviner, ils se douterent dès-lors que la Reine répondoit à la passion de Dom Carlos. Cette passion flata d'abord leur animosité : ils eurent de la joie, pendant quelque instant, d'avoir entre les mains un moyen infaillible de se venger de ce Prince, en découvrant son amour à son pere ; mais venant ensuite à faire réflexion sur l'humeur jalouse du Roi, & sur ses passions naturelles, ils considérerent les extrémités étranges auxquelles apparemment il se porteroit, & ils en furent frapés d'horreur. Quelque redoutable ennemi qu'ils eussent dans la personne de Dom Carlos, ils ne songeoient pas à attaquer sa vie, & ils ne se crurent pas capables d'y songer jamais. Personne ne devient scélérat tout d'un coup. Il n'appartient pas à toutes sortes d'ames de résoudre une grande méchanceté, la premiere fois qu'elle vient dans la pensée. On n'arrive au crime que par degrés, de même qu'à la vertu.

Ces deux Miniſtres craignoient ſur-tout, que la Reine ne prévînt l'eſprit de ſon mari ſur l'affaire de Bearn, enſorte qu'après il ne pût croire la vérité. Ils jugeoient, que dans l'inquiétude où le Roi étoit de ſçavoir comment cette entrepriſe avoit été découverte, il s'attacheroit à la premiere opinion qu'on lui en donneroit. Ce Prince, déſeſpéré de ce mauvais ſuccès, ne regardoit plus le Duc d'Albe de ſi bon œil qu'à l'ordinaire : & il méditoit peut-être dans ſon cœur de le déſavouer avec éclat, afin de ſe décharger du blâme de cette Conjuration. Pour parer ce coup, il falloit lui découvrir la vérité ; mais parce que le but de cet éclairciſſement étoit de faire voir au Roi, que ce n'étoit pas la faute du Duc d'Albe, que l'entrepriſe avoit manqué, ce Duc ne jugea pas qu'il dût parler lui-même. Rui-Gomez n'étoit guéres moins ſuſpect ſur cette affaire : il y avoit preſque autant de part que lui. Ils crurent donc avoir beſoin de quelque autre perſonne pour leur rendre cet office ; & n'en trouvant point de ſi propre, que le Sécretaire d'Etat, Antonio Perez, ils réſolurent de l'engager dans leur intelligence.

Cet homme, qui n'avoit aucun intérêt à nuire au Prince, ni à la Reine, paroiſſoit difficile à gagner. Néanmoins, Rui-Gomez préſuma aſſez de ſon adreſſe, pour entreprendre d'en venir à bout. La choſe lui étoit bien plus aiſée qu'il ne penſoit. Perez étoit paſſionnément amoureux de la Princeſſe d'Eboli, & il n'avoit pu juſqu'alors en rien obtenir. Il demanda d'abord, ſi elle étoit du ſecret ? Ayant appris qu'elle n'en étoit pas, il s'engagea, après toutes les façons qu'il devoit faire, à tout ce qu'on voulut de lui. Cet Amant adroit connoiſſoit la curioſité de la Princeſſe. Il ne douta pas qu'elle ne fût au déſeſpoir, qu'on lui cachât une Cabale de cette conſéquence ; & qu'elle ne fût capable de toute choſe, pour reconnoître celui qui lui en feroit part. Rui-Gomez fut auſſitôt rendre compte au Duc d'Albe de ſa Négociation, tout glorieux d'y avoir réuſſi, & le plus ſatisfait homme du monde, d'avoir donné à l'Amant de ſa femme un

moyen infaillible pour la corrompre ; & Perez ſçut ſi bien faire valoir ſon ſecret à cette belle, qu'il le lui fit acheter auſſi chérement qu'il voulut.

Cependant, la Reine qui étoit devenue groſſe au retour de Bayonne, accoucha de l'Infante Catherine-Michelle, ſa ſeconde fille, qui fut depuis Ducheſſe de Savoye. Les Miniſtres, qui connoiſſoient le pouvoir que la beauté de la Reine lui donnoit ſur l'eſprit de ſon mari, jugerent à propos de prendre le tems de cette couche, pour juſtifier le Duc d'Albe, afin que le Roi eût le loiſir de former une réſolution ſur ce qu'on lui alloit découvrir, avant qu'il pût revoir la Reine en particulier. La Charge que Perez avoit des Affaires étrangeres, lui donnoit occaſion d'entretenir ſouvent ce Prince en ſecret. Dès le lendemain, il fit venir à propos la Conjuration de Bearn, ſur ce qu'on apprit, que la Reine de France en témoignoit beaucoup de reſſentiment, & qu'elle s'en vengeoit en favoriſant les Séditieux de Flandres, qui étoient dans les premiers accès de leur fureur. D'abord, il avoua au Roi, qu'il avoit longtems héſité à lui découvrir ce qu'il ſçavoit du mauvais ſuccès de cette entrepriſe, quelque obligation qu'il eût de le faire ; mais qu'après y avoir bien penſé, il ne croyoit pas pouvoir ſans crime continuer de ſe taire. Enſuite il conta exactement ce que le Duc d'Albe avoit appris à Bayonne de la maniere qu'on avoit été découvert. Il ajouta les diſcours que Dom Carlos avoit tenus ſur cette affaire, en préſence de Dom Juan & de la Princeſſe d'Eboli, contre ceux qui y avoient eu part : & il finit en priant le Roi de lui pardonner le ſecret qu'il lui avoit fait juſqu'alors de ces choſes, qu'on ne pouvoit lui rapporter, ſans offenſer en quelque ſorte les deux perſonnes du monde qui devoient être les plus ſacrées à ſes Sujets, après la ſienne.

Ce diſcours jetta l'eſprit du Roi dans un trouble extraordinaire. Quoiqu'il ne ſoupçonnât encore la Reine de rien, ſon amour lui fit trouver étrange l'union de ſentimens qui paroiſſoit

par

par cette affaire entre elle & Dom Carlos. Son ame, occupée par ce premier mouvement jaloux, regarda avec indifférence l'attentat qu'ils avoient fait sur son autorité; & les soins de sa grandeur, qui lui étoient si naturels dans les autres occasions, céderent pour ce coup à une considération plus sensible & plus délicate. Il remarqua alors, pour la premiere fois, l'assiduité de son fils auprès de sa femme; & il se souvint qu'ils avoient été long-tems destinés l'un pour l'autre. Mais il revint aussitôt à lui-même; & considérant la vertu & le courage de la Reine, il condamna entiérement de si foibles soupçons.

Elle avoit déja donné d'autres marques de l'amour qu'elle conservoit pour sa Patrie. Quelque tems auparavant, le différend de la préséance entre les Couronnes ayant été décidé à Rome en faveur de la France, elle ne put si bien dissimuler la joie qu'elle en eut, qu'il ne lui échapât d'en témoigner quelque chose. Sa Dame d'honneur voulut lui représenter, qu'elle devoit prendre plus de part au déplaisir que son mari ressentoit dans cette rencontre; mais la Reine lui répondit, que comme elle ne trouvoit point étrange la douleur du Roi, il ne devoit pas trouver étrange sa joie; & que pour elle, elle étoit bien aise que tout le monde sçût, que la Maison dont elle étoit sortie étoit encore meilleure que celle où elle étoit entrée (*a*).

Le Roi, faisant réflexion sur ce discours, acheva de se persuader, que ce qu'elle avoit fait contre l'entreprise de Bearn venoit du même principe d'affection pour ses parens: & il considéra l'horreur, que Dom Carlos avoit témoignée à l'envi de la Reine pour cette entreprise, comme une générosité de jeune homme. Toutefois, quoilqu'il voulût être fort en repos sur ce point, il résolut de faire éclairer leur commerce à l'avenir; mais il crut qu'il n'y avoit aucune autre jalousie mêlée dans cette résolution, que la jalousie qu'il devoit avoir de son autorité. Il fit de grands changemens dans les plus importantes

(*a*) Le P. Hilarion de Coste, dans l'Eloge de cette Reine.

Charges de la Cour, afin de faire tomber entre les mains de la Princeſſe d'Eboli la premiere de celles de la Maiſon de la Reine, ſans qu'il parût de l'affectation dans ce choix. La familiarité, que cette femme avoit conſervée avec Dom Carlos, depuis que ſon mari avoit été Gouverneur de ce Prince, la rendoit plus propre qu'aucune autre, à pénétrer dans ſes ſecrets. Cette conſidération, jointe à ce qu'elle avoit déja rapporté des menaces qu'il avoit faites en ſa préſence, contribua autant que la faveur de Rui-Gomez à la faire choiſir au Roi pour cet Emploi.

Dom Carlos, qui croyoit toujours en être aimé, depuis ce qui s'étoit paſſé entre eux, ne prit aucun ombrage de cette nouveauté; mais la Reine, qui ſçavoit que ſon mari avoit trop d'amis en France, pour ignorer ce qu'elle avoit fait, ne fut point éblouie par tout ce remuement. Elle en devina d'abord le ſujet: & comme Dom Carlos voulut la raſſurer, en lui répondant de la Princeſſe d'Eboli, la Reine le preſſa de dire d'où venoit la grande confiance qu'il avoit en cette femme; & il ne put jamais gagner ſur ſa modeſtie de ſatisfaire à cette demande. Il connut bien qu'il s'étoit trompé, quand il vit avec quelle aſſiduité la Princeſſe d'Eboli les obſervoit. Comme il n'oſoit témoigner l'incommodité qu'il recevoit de ſa préſence, elle ſe repaiſſoit avec un plaiſir incroyable, de la douleur de ce Prince. Elle lui témoignoit plus d'amitié que jamais. Elle ſe rendoit auprès de la Reine avec exactitude, dès qu'il y étoit; & elle faiſoit ſemblant que c'étoit lui qui l'y attiroit. Mais quoique la vigilance de cette femme fût extrême, la Reine & Dom Carlos trouverent peu de tems après une occaſion de s'entretenir en particulier.

Le Roi, qui étoit empreſſé de ſon Eſcurial, au point qu'on peut ſe l'imaginer, par l'effroyable dépenſe qu'il y fit, invita la Reine à aller voir les commencemens du ſuperbe bâtiment qu'il y faiſoit élever, pour être un Monument éternel de la

Victoire de S. Quentin. Tout ce qui renouvelloit dans l'ame de cette Princeſſe le ſouvenir d'une Bataille, qui avoit été l'origine du malheur de ſa vie, devoit peu lui plaire : néanmoins, elle vit les préparatifs qu'on faiſoit pour immortaliſer la mémoire de cette funeſte journée, avec toute la gaieté & l'empreſſement que le Roi pouvoit ſouhaiter d'elle, & qu'il avoit lui-même. Ce fut en ce lieu, que la Princeſſe d'Eboli laiſſa la Reine & le Prince ſeuls avec le Roi, & que le Roi les ayant auſſi quittés, pour donner quelque ordre à des Architectes, Dom Carlos, qui ne pouvoit plus vivre dans cette contrainte, prit ce tems pour conjurer la Reine de lui donner quelque moyen aſſuré de l'entretenir en particulier, quand il ſeroit néceſſaire pour leurs intérêts communs. Il l'en preſſa d'une maniere ſi touchante, qu'elle y conſentit d'abord, ſéduite par le déſeſpoir de ce pauvre Prince. Ils ſe mirent donc à en chercher les voies enſemble ; mais elles parurent toutes ſi dangereuſes à la Reine, qu'elle réſolut de ne s'en ſervir jamais, quelque faciles que Dom Carlos les voulût rendre.

Les choſes étoient dans cet état, lorſque le Marquis de Berg, & le Baron de Montigni, Députés de Flandres, arriverent à la Cour. Comme leur Commiſſion étoit fort dangereuſe, ils avoient fondé leurs principales eſpérances ſur le bruit de la généroſité du Prince, & de la bonté naturelle de la Reine. C'étoit aſſez d'être malheureux, pour obtenir la protection de cette Princeſſe, & d'avoir de la vertu, pour mériter l'amitié de Dom Carlos. Les Députés leur repréſenterent le triſte état de la Nobleſſe de Flandres, depuis les mauvais offices que le Cardinal de Granvelle, principal Miniſtre de la Gouvernante, leur avoit rendus auprès du Roi. Ils exagérerent leur fidélité & leur innocence dans les mouvemens paſſés. Ils conjurerent particulierement le Prince, de ne pas abandonner tant de braves Serviteurs de l'Empereur, & les plus chers objets de ſa ten-

dreſſe, aux conſeils violens & précipités, que la jalouſie de leur vertu, & l'envie de leur gloire inſpiroient au Duc d'Albe ; & ils aſſurerent, que le bruit de ſon courage étoit la ſeule conſolation qu'ils euſſent dans leur malheur.

Dom Carlos, de qui l'inclination naturelle pour la Guerre, avoit été ſuſpendue juſqu'alors par la violence de ſon amour, conçut une honte extrême, à ce diſcours, de n'avoir encore rien fait pour la Gloire. Il fut encore plus animé par des Lettres du Comte d'Egmont, que les Députés lui rendirent. Ce Comte ſommoit le Prince de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée autrefois de ſe rendre en Flandres, dès que la Guerre y ſeroit allumée. Il repréſentoit les affaires de ces Provinces dans une diſpoſition ſi favorable pour Dom Carlos, que ce Prince réſolut de s'en faire donner le Gouvernement. Il eſpéroit de s'y mettre bientôt en état d'entreprendre tout ce que ſa valeur & ſon ambition lui conſeilleroient, après qu'il auroit appaiſé les troubles par ſa préſence.

A peine cette réſolution étoit bien formée, que l'image de la Reine ſe préſenta à ſon imagination plus belle & plus touchante qu'il ne l'avoit jamais vue, & lui fit douter s'il auroit bien la force de la quitter. Mais faiſant une ſérieuſe réflexion ſur l'état de ſes affaires, il trouva que toutes choſes le devoient confirmer dans ſa premiere penſée.

Au commencement de leur liaiſon l'extrême jeuneſſe de cette Princeſſe ne lui avoit pas permis de cacher à Dom Carlos l'eſtime & la pitié qu'elle prit pour lui : mais depuis, le tems l'ayant rendue plus ſçavante, elle avoit compris, que les témoignages d'amitié qu'elle lui rendoit, tout innocens qu'ils étoient, ne laiſſoient pas d'entretenir ſon amour. Elle lui repréſentoit en toute occaſion les conſéquences de cette paſſion, & les malheurs où elle les expoſoit. Quelque poſſédé qu'il en fût, il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'elle avoit raiſon ; & il n'oſoit trouver mauvais qu'elle vécût tous les jours avec lui

d'une maniere plus réservée. Dans une agitation d'esprit si cruelle, il crut qu'il devoit faire un effort généreux, pour délivrer cette Princesse d'une passion malheureuse, qui lui donnoit de si justes inquiétudes; & qu'il ne pouvoit mieux s'en détacher que par une longue absence, & de grandes occupations. Il le crut d'abord; mais il changea bien d'opinion à la présence de la Reine: & considérant quel étoit le plaisir de la voir, il sentit qu'il ne se résoudroit jamais à ne la voir pas. Dans cette pensée, il lui rendit compte de ce qui s'étoit passé entre les Députés & lui, & du Projet qu'il avoit formé. Il lui demanda pardon mille fois d'avoir cru pendant quelques instans qu'il pouvoit vivre éloigné d'elle; mais la Reine, qui ne cherchoit qu'à le guérir de sa passion, l'obligea, malgré sa répugnance, à poursuivre le dessein de cette Expédition de Flandres. Pour l'y résoudre plus facilement, elle lui fit comprendre, que ce voyage dissiperoit le chagrin que le Roi pouvoit avoir pris de leur liaison: qu'ainsi étant moins observé au retour, plus considéré & plus absolu par la gloire qu'il auroit sans doute acquise, ils pourroient vivre ensemble avec beaucoup moins d'inquiétude. Dom Carlos, persuadé par ces raisons, mais beaucoup plus par la complaisance aveugle qu'il avoit pour la Reine, se déclara hautement en faveur de la Noblesse des Pays-Bas, au grand scandale des Inquisiteurs, qui la tenoient presque toute pour Hérétique, & qui n'avoient pas oublié l'affaire du Testament de Charles-Quint. Il fit dire au Roi, que s'il lui vouloit donner le Gouvernement de ces Provinces, il lui répondoit sur la tête de leur obéissance.

Il seroit mal-aisé d'exprimer à quel point Rui-Gomez & le Duc d'Albe furent alarmés de ce dessein. L'autorité, qu'un Emploi de cette conséquence donneroit à l'héritier de la Couronne, leur parut une ruine évidente pour eux. Ils jugerent, qu'au retour de cette expédition, où il réussiroit infailliblement, ce Prince seroit le premier Ministre de son pere, &

qu'il leur faudroit dépendre de lui. Le Duc d'Albe, sur-tout, qui avoit la même prétention que Dom Carlos, obligea Rui-Gomez, qui étoit plus familier avec le Roi, de lui faire considérer combien cette entreprise éleveroit son fils au-dessus de lui, dans l'esprit des Flamans. Perez, sans qu'il parût agir de concert, lui fit aussi appréhender l'étroite liaison que Dom Carlos feroit infailliblement avec la France, par le moyen de la Reine, s'il étoit une fois Maître des Pays-Bas. Ces avis firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit d'un Prince naturellement jaloux de son autorité; & effrayé de l'ambition de son fils, le Roi ne songea plus qu'à refuser Dom Carlos de bonne grace, & ensorte qu'il ne pût prendre ce refus pour un affront. Il lui fit dire qu'il accordoit sa demande, & qu'il étoit ravi qu'ils se fussent rencontrés dans la même pensée: mais qu'il vouloit aller lui-même l'établir en Flandres, & qu'ils partiroient bientôt ensemble pour ce dessein; qu'il ne lui seroit pas honnête de demeurer en sureté en Espagne, pendant qu'il exposeroit son fils unique à tous les accidens d'une rébellion si furieuse, & qu'il vouloit partager le péril avec lui, pour lui laisser après toute la gloire.

Le bruit de ce Voyage se répandit aussi-tôt, par les préparatifs que le Roi en fit, pour tromper Dom Carlos; mais personne ne pouvoit le croire. Cependant, quelque vain que ce bruit parût, il jetta la terreur dans l'esprit encore chancelant des Rebelles. Le Roi, pour le confirmer de plus en plus, fit une dépense si considérable en équipages, que les Députés mêmes, Berg & Montigni, qui s'en étoient moqués jusqu'alors, n'oserent plus en douter. La Reine, & Dom Carlos y furent trompés quelque tems comme les autres; mais ils furent détrompés plutôt. Après que les équipages furent achevés, le Roi, qui vit qu'on alloit être désabusé, s'il ne partoit, ne trouva point d'autre moyen pour excuser son retardement, que de feindre d'être malade. Cette feinte fit à peu près l'effet qu'il

souhaitoit dans les Pays éloignés ; mais quelque soin qu'il prît pour la faire croire dans sa Cour, & quelque contrainte que ce Prince malheureux se fît, pour vivre d'une maniere qui confirmât l'opinion qu'il vouloit donner, il ne put tromper sa femme & son fils.

Dans cette conjoncture, un jour que beaucoup de gens, qui étoient chez la Reine, & qui avoient long-tems raisonné sur le Voyage du Roi en Flandres, furent sortis, Dom Carlos, Dom Juan, & la Princesse d'Eboli étant demeurés seuls avec elle, d'abord ils remarquerent ensemble, comme les Courtisans se tourmentent souvent pour deviner les causes & les effets de ce qui ne sera pas. Après s'être moqués de ceux qui parloient du Voyage, Dom Carlos vint insensiblement à se moquer du Voyage même, & de la contrainte que le Roi se faisoit pour contrefaire le malade. Il dit, que Charles-Quint avoit assez voyagé pour lui, & pour le Roi son fils, & que le Roi se reposeroit pour lui & pour son pere. La Reine n'entendit pas ces paroles, parce qu'elle fut obligée de parler en particulier à quelques personnes qui avoient affaire à elle. Cependant, Dom Juan & la Princesse d'Eboli s'entretenoient tout bas ensemble. Dom Carlos se mit en révant à faire un petit Livre avec du papier blanc qu'il trouva dans une cassette, dans lequel il écrivit de sa main ces paroles en grosses Lettres sur la premiere feuille : *Les grands & admirables Voyages du Roi Dom Philippe.* Il mit, dans chacune des autres pages du Livre, l'un des titres qui suivent : *Le Voyage de Madrid à l'Escurial ; le Voyage de l'Escurial à Tolede, de Tolede à Madrid, de Madrid à Aranjuez, d'Aranjuez au Pardo, du Pardo à l'Escurial ;* & de cette sorte, il remplit tout le Livre des Voyages du Roi dans ses Maisons de plaisance, & dans les meilleures Villes d'Espagne (*a*). La Reine ne put s'empêcher de rire de cette imagination du Prince, quelque dangereuse qu'elle lui parût ; mais

(*a*) Brantome, dans Philippe II.

comme elle lisoit ce papier, on la vint avertir, qu'il venoit de prendre une grande foiblesse au Roi, & qu'il étoit fort mal. A cette nouvelle, elle n'eut que le loisir de recommander le Livre à Dom Carlos. Ce Prince, qui vouloit la suivre au plutôt, se contenta de le jetter dans un petit cabinet, dont il tira la porte après lui.

Il ne sçavoit pas que la Princesse d'Eboli avoit de fausses clefs de tout ce qui fermoit chez la Reine. Il fut à peine sorti, qu'elle se saisit de son Ecrit. Quand elle eut vu ce que c'étoit, sa joie fut extrême d'avoir entre les mains un moyen si considérable de lui nuire auprès du Roi. La premiere chose à quoi elle songea, ce fut comment elle pourroit faire, pour garder ce papier, sans qu'on sçût qu'elle l'auroit. Elle ne doutoit pas que la Reine n'en vît la conséquence; & qu'elle ne le cherchât dès qu'elle seroit revenue. Pour cet effet, sans perdre un moment, elle fit faire un petit Livre, tout semblable à celui de Dom Carlos, qui contenoit les mêmes choses. Elle fit contrefaire parfaitement l'Ecriture de ce Prince, & elle mit ce faux Livre à la place du véritable, qu'elle donna à son mari. La Reine ayant trouvé à son retour cet Ecrit contrefait, au même endroit que Dom Carlos lui avoit dit, elle eut si grande hâte de le bruler, qu'elle le jetta au feu, presque sans y rien lire, ne se défiant pas de cette fourberie.

Cependant, la feinte du Roi étoit changée en vérité. Au retour de la foiblesse qui lui avoit pris, il se trouva avec une grosse fiévre, qui se régla après en tierce; mais on ajouta moins de foi à sa maladie depuis qu'elle fut véritable qu'on n'en avoit ajouté pendant qu'elle n'étoit que feinte. Les Rebelles de Hollande, voyant que ce bruit duroit si long-tems, ne douterent plus que ce ne fût un trait de la Politique de ce Prince. Dans cette opinion, ils poursuivirent leurs entreprises avec plus de chaleur qu'auparavant. Cette nouvelle redoubla le chagrin du Roi, & sa fiévre en méme-tems. Dom Carlos, voyant

voyant que les instances qu'il feroit pour être envoyé en Flandres, l'inquiéteroient encore davantage, il ne voulut point les renouveller; mais son pere, qui ne le croyoit pas si discret, & qui le voyoit sans cesse auprès de lui, prenoit son assiduité pour une sollicitation muette.

Cette assiduité avoit d'autres raisons. La Reine n'abandonnant point le malade, Dom Carlos ne la pouvoit plus voir ailleurs; mais comme ils vivoient en sa présence avec une grande circonspection, & qu'ils n'osoient quasi se parler, Dom Carlos souffroit beaucoup de cette contrainte, & leurs intérêts en recevoient un préjudice considérable. Ils avoient bien des avis à se donner, & des mesures à prendre de concert dans une conjoncture si délicate. Il n'y avoit pas lieu d'espérer que le Roi guérît si-tôt, & les Médecins assuroient que sa fiévre tireroit en longueur.

La Reine & Dom Carlos, jugeant qu'il y auroit trop de danger à s'écrire, résolurent de choisir quelque personne fidelle, à qui ils pussent dire tout ce qu'ils auroient à se faire sçavoir. Le Prince, qui croyoit son oncle Dom Juan tout à eux, jetta les yeux sur lui, pour l'honorer de cette confidence; mais il sembloit à la Reine, qu'elle avoit vu plusieurs fois dans les yeux de cet oncle, quelque chose qui lui parloit d'amour. Elle avoit aussi remarqué, dans la Princesse d'Eboli, quelque complaisance pour ce même Dom Juan, qui montroit de l'intelligence entre eux. Ces considérations obligerent la Reine à faire changer de dessein à Dom Carlos; mais elle ne lui en dit pas le sujet. Ce Prince n'avoit pas osé lui proposer le Marquis de Posa son Favori, parce qu'elle ne le connoissoit pas si particulierement que Dom Juan. Ce Favori étoit le plus accompli de tous les jeunes Seigneurs qui avoient été élevés Enfans d'honneur auprès des Princes. Quoiqu'il eût beaucoup de vivacité, c'étoit une de ces ames naturellement réglées, également capables de force & de modération. Dom Carlos, qui

avoit le discernement excellent, avoit d'abord remarqué en lui un caractere d'esprit si rare entre des jeunes gens. Le Marquis n'étoit pas moins charmé de l'ardeur que Dom Carlos témoignoit pour toutes les choses grandes & honnêtes, & il s'étoit fait entre eux une forte liaison, assez rare entre un Prince & un Courtisan, puisqu'elle n'étoit fondée que sur une admiration mutuelle. Comme il n'y a point de plus dangereux personnage à faire dans une Cour, que celui de favori de l'Héritier de la Couronne, le Marquis avoit prié Dom Carlos de faire éclater le moins qu'il pourroit la confiance dont il vouloit l'honorer. Ainsi, quoiqu'ils vécussent dans une grande union, il n'en paroissoit presque autre chose en public, sinon, que le Prince trouvoit sa conversation beaucoup plus agréable que celle des autres, & tout le monde trouvoit la même chose. Ce mystere, qu'ils avoient fait de leur amitié, rendoit ce Favori plus propre à satisfaire la Reine & Dom Carlos dans cette occasion. N'étant pas connu pour être aussi dévoué au Prince qu'il l'étoit, les entretiens, qu'il auroit avec la Reine, en seroient beaucoup moins suspects. Mais comme elle sçavoit que Dom Carlos étoit aisé à tromper, elle voulut examiner elle-même le Marquis de Posa, avant que de s'ouvrir à lui. Sous prétexte de quelque ordre qu'elle lui donna la premiere fois qu'elle le rencontra chez le Roi, elle trouva moyen de l'engager dans une conversation particuliere. Il lui parut si sage, qu'elle en fut charmée. Il ne le fut pas moins de l'esprit de la Reine, & jamais sa modération naturelle ne lui servit tant. De la maniere que cette Princesse se donna à connoître à lui dans cet entretien, soutenu par l'éclat de sa beauté, & par les charmes de sa douceur, tout autre qui n'auroit pas été si absolument maître de lui-même, en seroit devenu amoureux. Mais quoiqu'il ne le devînt pas, ils ne purent s'empêcher, dans la suite du commerce qu'ils eurent ensemble, de prendre l'un pour l'autre toute l'estime & l'amitié, qu'ils méritoient tous deux.

Nous croyons toujours qu'on devine nos ſentimens ſecrets; mais nous ne craignons point qu'on nous ſoupçonne de ceux que nous n'avons pas. La Reine, qui ne ſongeoit qu'à cacher ceux que Dom Carlos avoit pour elle, & qui n'en avoit que de fort raiſonnables pour le Marquis de Poſa, ne prit pas autant de ſoin qu'elle devoit à les diſſimuler. Elle ne craignit point qu'on la ſoupçonnât d'en avoir de criminels pour ce Favori. Le Marquis, pour répondre à ces bontés, comme il devoit, étoit ſouvent engagé à témoigner plus d'empreſſement pour elle, qu'il n'étoit à propos d'en faire voir. Comme ils avoient tous deux des ennemis, ce procédé fit bientôt de l'éclat; mais comme ils ne croyoient point qu'il en dût faire, parce qu'ils ſe ſentoient innocens, ils ne le remarquerent quaſi pas.

Cependant, le Roi guérit, & la Reine devint groſſe. Il en eut d'abord une joie extrême, ſoit dans l'eſpérance d'avoir un autre fils que Dom Carlos, ou que doutant encore de l'entier rétabliſſement de ſa ſanté, cette groſſeſſe lui en parût une marque aſſurée. Mais ſa joie ne dura pas long-tems. Les Miniſtres, qui craignoient la faveur ſecrette du Marquis de Poſa, firent enſorte que le commerce de la Reine avec ce Marquis vint bientôt à la connoiſſance du Roi. Ce Prince ſoupçonneux eut d'abord l'eſprit troublé de jalouſie; & ne trouvant pas ſon compte dans quelque ſupputation de tems qu'il s'aviſa de faire ſur l'état de la groſſeſſe de ſa femme, il n'héſita pas à croire le Marquis coupable d'un crime (*a*), qui lui auroit attiré plus d'envieux que toutes ſes vertus. Cette penſée fit un étrange ravage dans ſon cœur. Toutes les graces de l'eſprit & du corps, que la Nature avoit répandues ſi libéralement dans cet infortuné Favori, & qui auroient fléchi l'ame la plus barbare, le rendirent d'autant plus odieux au Roi, que ce Prince ne conſidéra plus ces précieux talens, que comme les char-

(*a*) Mayerne Turquet, dans ſon Hiſtoire d'Eſpagne.

mes criminels qui avoient féduit le cœur de fa femme. Néanmoins, quelque dangereufe que fût cette difpofition de l'efprit du Roi, peut-être que la Raifon lui feroit revenue, fans une chofe qui arriva dans ce même tems, & qui lui fit croire tout-à-fait ce qu'il ne faifoit que foupçonner.

Entre les réjouiffances qu'on fit pour fa guérifon, il y eut un Tournoi magnifique, où chaque Cavalier fut obligé de fe déclarer pour quelque Dame de la Cour, & de porter fes couleurs la veille de cette Fête. Le Marquis de Pofa s'étant trouvé chez la Reine où il y avoit grand monde, elle fe fit nommer par lui toutes les Dames qui avoient des Cavaliers. Le Prince & Dom Juan étoient les feuls qui pouvoient fe déclarer pour être le fien. Comme ils ne l'avoient pas fait, craignant peut être de découvrir quelque chofe de ce qu'ils avoient dans l'ame, il fe trouva quand on eut tout dit, que la Reine feule n'avoit perfonne qui courût pour elle. Elle le remarqua elle-même, & s'en plaignant par maniere de jeu, le Marquis, qui étoit en poffeffion de plaifanter auprès d'elle, lui dit avec un férieux admirable, qu'il falloit qu'elle s'en prît à la Nature, & que fi elle étoit belle comme les autres, elle auroit trouvé quelques Cavaliers, comme elles en avoient trouvé. Toute la Compagnie applaudit à cette raillerie; & la Reine reprit auffi férieufement que lui, que pour le punir de fon infolence, elle lui commandoit d'être fon Cavalier, afin qu'il eût la honte de fervir la moins belle de la troupe *(a)*.

Cette galanterie avoit été publique, & tout ce qu'il y avoit de gens de la premiere qualité en furent témoins. Cependant, le Roi ne put s'ôter de l'efprit, qu'il n'y eût du myftere, & que cette converfation n'eût été un artifice de la Reine, pour donner un moyen à fon Amant de fe déclarer impunément pour elle. Toutefois, il ne s'affermit pas d'abord dans cette opinion; mais le lendemain, quand il vit entrer en lice le

(*a*) Mezerai, dans fa grande Hiftoire.

Marquis, portant pour devise, sur son écu, un Soleil dans sa plus haute élévation, avec ces mots: *Rien ne me peut voir sans bruler*, ce Prince acheva de se confirmer dans la funeste pensée dont il étoit occupé. Le malheureux Cavalier remporta le prix des premieres courses. Quoique cela lui fût ordinaire, le Roi prit cette fois son adresse pour un effet de son amour; & cette imagination le toucha si vivement, qu'il ne put laisser achever les joûtes. Il feignit de se trouver mal, pour avoir prétexte de les interrompre, & pour empêcher qu'on ne connût la fureur, où cet inncent spectacle l'avoit mis.

D'abord, il résolut de faire mourir le Marquis de Posa, en telle sorte, que ni lui, ni la Reine, ne pussent en ignorer le sujet. Mais Rui-Gomez, à qui il s'en ouvrit, lui fit remarquer les conséquences d'un éclat de cette nature. Il lui apprit l'étroite liaison de Dom Carlos avec ce Marquis; & il lui fit comprendre, qu'il n'y avoit rien, qu'on ne dût craindre du ressentiment du Prince pour la perte d'une personne si chere, s'il en connoissoit les auteurs Ces réflexions firent changer de dessein au Roi: il se contenta qu'on fît poignarder le Marquis, quelque tems après, la nuit, dans les rues, quand il se retireroit de la Cour. Pour éloigner tout-à-fait le soupçon de la vérité, quand les assassins le virent mort, ils firent semblant, en présence de ses gens, de l'avoir pris pour un autre.

La Reine ressentit autant qu'elle devoit la perte d'un si parfait ami, & elle en vit d'abord toutes les suites. Pour Dom Carlos, il n'en reconnut pas d'abord la véritable cause: mais depuis, il considéra le peu d'apparence qu'il y avoit, qu'on eût pris pour un autre un homme aussi connu que le mort. Il voyoit d'ailleurs, qu'il n'y avoit que son pere seul d'assez hardi pour un semblable coup. Ainsi il n'hésita pas, non plus que la Reine, à deviner qui en étoit l'auteur. Cependant, ils ne se défierent point, ni l'un ni l'autre, que ce fût du Marquis que le Roi eût été jaloux; & s'imaginant bien plutôt

ce qui devoit être, que ce qui étoit en effet, ils crurent que ce Favori avoit été tué comme confident, & qu'il étoient découverts. Dans cette opinion, & considérant la grandeur de la passion du Roi pour sa femme, son aversion pour le Prince, & son inclination naturelle à répandre le sang, ils se jugerent perdus. Ils crurent que le Roi étant bien assuré, qu'ils ne pouvoient échaper à sa vengeance, il avoit voulu la commencer par cet assassinat, afin de la leur faire sentir plus long-tems.

Il n'y a rien de si secret dans les Cours, qui ne soit sçu par quelques gens, dont on ne se défie point. Dom Carlos, se mettant un jour à table environ ce tems, trouva un papier sous son assiette, qui contenoit ces paroles : *Il est des conseils très-justes, qui ne se donnent point ; mais on ne sort des affaires desespérées, que par des résolutions extraordinaires. Ceux en qui le Ciel a mis des qualités qui doivent rendre beaucoup d'autres heureux, ont une obligation d'accomplir leur destinée, qui prévaut sur toutes les autres obligations. Les ames généreuses ne périssent, que faute d'avoir assez mauvaise opinion des méchans. La patience, qui abandonne les jours de l'homme de bien à la violence de ses ennemis, est foiblesse, bassesse de cœur, crime, & non pas vertu. L'Humanité, pour qui n'en a point, est la plus dangereuse espéce de folie.*

Cependant, le Prince résolut d'essayer une voie innocente, avant que de recourir aux dernieres extrémités. Ce fut de renouveller vivement les instances qu'il avoit faites pour être envoyé en Flandres, où l'état des affaires demandoit un remede plus prompt & plus pressant que jamais. Il le fit en des termes qui faisoient comprendre, qu'il le vouloit, & qu'il n'y avoit pas de sureté à le refuser. Il jugea à propos de s'expliquer de cette maniere absolue. Il crut que s'il étoit découvert, il n'avoit rien à ménager ; que s'il ne l'étoit pas, il se pouroit faire que le Roi, sollicité par sa jalousie, & effrayé

de ce procédé impérieux, accorderoit tout pour l'éloigner. Ce pere malheureux, dont l'eſprit étoit plus libre pour voir les ſuites de ſes projets, étoit retombé dans ſa timidité ordinaire & naturelle. Il voyoit auſſi, qu'il falloit néceſſairement envoyer une Armée en Flandres; & il craignoit d'irriter le reſſentiment de Dom Carlos, encore tout récent pour la mort de ſon ami, s'il lui refuſoit le commandement de cette Armée, qu'il demandoit avec tant de hauteur.

Rui-Gomez, qui avoit trouvé le Roi ſi ferme dans l'affaire du Marquis, fut bien étonné de le voir ſi irréſolu dans une occaſion beaucoup plus importante. L'intérêt, que ce Miniſtre avoit au ſalut de ſon Maître, lui fit regarder avec effroi la foibleſſe de ce Prince, qui alloit mettre les armes à la main de ſon fils, pour en être égorgé le premier. Comme il n'eſt point de ſi bonne raiſon que la crainte, pour obliger les Eſprits les plus incertaints à ſe déterminer, le Roi étoit prêt à ſe réſoudre en faveur de Dom Carlos. Rui-Gomez, qui le voyoit bien, ne ſçavoit comment l'empêcher. Mais comme il avoit l'eſprit fort préſent, tout d'un coup il s'alla aviſer de ce Livre des Voyages du Roi, que ſa femme avoit trouvé chez la Reine, écrit de la main de Dom Carlos, & qu'il avoit toujours regardé depuis comme une bagatelle, qui pouvoit produire quelque grand effet, ſi elle étoit employée bien à propos. Il jugea qu'il en avoit trouvé l'occaſion. Il dit au Roi qu'il croyoit être obligé de lui apprendre une petite choſe, qu'il n'avoit pas cru juſqu'alors digne de lui être rapportée; mais qui, dans la conjoncture préſente, lui feroit beaucoup mieux connoître le génie & les ſentimens de ſon fils. Le Roi à qui cette affaire parut de plus grande conſéquence, que Rui-Gomez ne faiſoit ſemblant de la croire, voulut examiner lui-même le Livre; & ayant reconnu l'écriture de ſon fils, il entra dans une réverie profonde, où ce Miniſtre jugea à propos de le laiſſer.

Après qu'il fut revenu du premier trouble d'eſprit, où une raillerie ſi ſanglante, faite par des perſonnes ſi cheres, le jetta d'abord, ſes anciens ſoupçons de l'amour de Dom Carlos pour la Reine ſe réveillerent dans ſon ame, avec plus de violence que jamais. Il ne put comprendre qu'une femme & un fils ſe divertiſſent enſemble de cette ſorte, aux dépens d'un pere & d'un mari qui étoit leur Roi, ſans qu'ils vécuſſent auſſi dans les familiarités les plus criminelles. Mais le Marquis de Poſa lui revenant auſſi-tôt dans l'eſprit, il ne pouvoit croire que la Reine fût amoureuſe de tous deux; ſur-tout, Dom Carlos & ce Marquis étant auſſi unis qu'ils étoient; & il conclut, qu'il falloit néceſſairement que l'un fût l'amant, & l'autre le confident. Quelque effort d'eſprit qu'il ſçût faire, il ne put jamais déterminer en lui-même, lequel étoit l'amant; mais qui que ce fût des deux, il trouvoit que la mort du Marquis n'étoit toujours que trop juſte, & que Dom Carlos étoit également coupable. Quoi qu'il en fût, il ne vouloit point autoriſer les railleries que ſon fils faiſoit de ſa maniere de vie, en lui donnant le moyen d'en mener une ſi différente en Flandres. Si ce Prince, n'ayant encore rien fait, avoit l'audace de traiter ſon pere avec tant de mépris, que n'oſeroit-il point, ſi la fortune favoriſoit ſon ambition? Le Roi lui fit dire, que dans le déſordre effroyable où étoit la Flandre, il ne croyoit pas pouvoir l'y envoyer, ſans expoſer ſes jours à des dangers inévitables: mais que le Duc d'Albe partiroit avec une puiſſante Armée, dans peu de tems, & que dès que cette Armée auroit rendu ſon parti plus fort, il ſeroit libre de faire ce qu'il ſouhaiteroit.

Ce refus acheva de confirmer le Prince dans l'opinion qu'il avoit, que ſa perte étoit réſolue. Il ſe rendit aux inſtances que les Rebelles de Hollande lui faiſoient depuis long-tems, par le Comte d'Egmont & les Députés, de s'aller mettre à leur tête. Ils lui promettoient, que s'il vouloit leur accorder peu de choſes fort raiſonnables, ils lui obéiroient avec plus de fidélité, que

que les Catholiques n'obéïſſoient au Roi. Dom Carlos ne doutoit pas, que s'il étoit une fois maître des Révoltés; le Roi ne lui abandonnât le reſte de la Flandre; quand ce ne ſeroit, que pour l'empêcher de s'en emparer de force, comme il lui ſeroit aiſé. Le Marquis de Bergh, & Montigni, eurent pluſieurs Conférences avec lui ſur ce projet : ils prirent enſemble des meſures ſi juſtes & ſi ſolides, qu'elles ne pouvoient manquer de réuſſir, pourvu que le Prince ſe conſervât dans la liberté de pouvoir agir; & c'eſt à quoi ils l'exhorterent principalement.

S'il les en eût crus, il ſeroit parti dès-lors. Mais Dom Carlos jugea, qu'il y auroit de la témérité à ſe déclarer de cette ſorte, avant que d'avoir établi les correſpondances qui lui étoient néceſſaires, il promit, qu'en attendant, il prendroit de ſi puiſſantes précautions pour la ſureté de ſa Perſonne, qu'il en pourroit rendre bon compte. Outre un coffre rempli d'armes à feu, qu'il fit mettre dans la ruelle de ſon lit, il ſe fit faire de petits piſtolets, d'invention nouvelle, pour porter toujours ſur lui, ſans qu'on les pût voir; & pour empêcher qu'on ne le ſurprît en dormant, il commanda à un fameux Ouvrier François, qui travailloit à l'Eſcurial, de lui faire une ſorte de ſerrure pour ſa chambre, qui ne ſe pouvoit ouvrir que par dedans : & il mettoit toutes les nuits ſous ſon chevet deux épées & deux piſtolets (*a*).

Pendant que ce malheureux Prince hâtoit peut-être ſa perte par la ſeule opinion d'être perdu, ſes ennemis n'oublioient rien pour lui ôter toutes les voies de ſe remettre bien avec ſon pere. Le Roi n'avoit point encore vu la Reine en particulier depuis la mort du Marquis de Poſa. Ils craignirent, qu'ils n'euſſent travaillé en vain, s'il la revoyoit, & qu'elle n'otât aiſément de ſon cœur tout ce qu'ils y avoient mis. Quoiqu'il ſe pût faire que ce qu'ils craignoient n'arriveroit pas, il pouvoit arriver; & de la

(*a*) M. de Thou.

conséquence que la chose étoit pour eux, ils ne devoient rien laisser au hazard. Pour ôter à cette Princesse l'occasion de défaire dans une nuit ce qui leur avoit couté tant de soins & de tems, ils s'aviserent d'un moyen qui paroîtroit ridicule, s'il n'avoit pas réussi.

Au voyage que la Cour de France fit le long de la Loire, du tems de François II. il courut un bruit, qu'on cherchoit de petits enfans, pour baigner dans leur sang ce jeune Roi, qu'on feignoit être atteint du mal qui se guérit par cet étrange remede (*a*). Il y eut même des gens, qui devançoient la Cour de quelques journées, & qui examinoient soigneusement les enfans dans les lieux où elle devoit passer; pour remarquer ceux qu'ils trouvoient propres à l'usage que les Médecins en devoient faire. Ces inconnus répandirent une épouvante si générale sur leur route, que tout le monde ne songea plus qu'à cacher ce qu'ils faisoient semblant de chercher. La Reine mere, ayant découvert l'origine de cet horrible attentat, en fit pendre quelques-uns. Ils découvrirent à la mort par qui ils avoient été apostés; mais ceux qui reçurent leur confession, ne jugerent pas qu'il y eût sureté pour eux à la divulguer. Si les infirmités continuelles du Roi firent recevoir si facilement parmi le Peuple une calomnie si extravagante, on jugera aisément de l'effet qu'elle produisit dans les pays éloignés, où ces sortes de nouvelles ont toujours plus de force que dans les lieux où elles se font. Le Roi d'Espagne en témoigna de l'inquiétude. Il craignit que sa femme n'eût quelque disposition secrette à ce même mal, qui est souvent une maladie de famille. La petite vérole, qu'elle eut depuis, fut accompagnée de quelques accidens équivoques qui avoient du rapport avec cette infirmité. On résolut de faire croire au Roi, qu'elle en avoit de beaucoup plus dangereux, à cette derniere grossesse. Comme il avoit l'esprit fort foible sur ce qui regar-

(*a*) Mayerne Turquet. Histoire de la Planche. Mémoires de la Place. MM. de Mezerai, & le Laboureur, Diogenes, &c.

doit sa santé, on crut, que si on appuyoit ce rapport par quelque témoignage qui ne fût pas suspect, ce seroit assez pour l'empêcher de revoir jamais sa femme en particulier. La Princesse d'Eboli lui devoit donner le premier avis ; elle y étoit obligée par la fidélité qu'elle lui avoit promise dans l'emploi qu'elle avoit près de la Reine : & cette même Françoise, pour qui Dom Juan avoit témoigné autrefois quelque inclination, devoit confirmer ce que la Princesse auroit dit. Cette fille étoit un de ces esprits brouillons, nés pour l'intrigue ; & elle ne se pouvoit consoler de ce que toute sa faveur auprès de sa Maitresse ne lui attiroit aucune confidence importante. La Princesse d'Eboli commanda à Dom Juan de faire l'amoureux une seconde fois, pour gagner tout-à-fait à eux cette dangereuse personne. Ce Prince, qui trouvoit quelque douceur à troubler le bonheur du Roi, obéit avec chaleur ; mais cette fille, rebutée par le refroidissement qu'il avoit eu pour elle, ne vouloit point le croire, s'il ne lui donnoit des assurances extraordinaires. Dom Juan, pressé de conclure, n'hésita pas à lui faire une promesse de mariage, à condition qu'elle diroit au Roi tout ce qu'on voudroit. La chose réussit beaucoup plus aisément qu'on n'avoit espéré. Le Roi, dont l'amour étoit déja changé en indignation, par les choses qui s'étoient passées, donna aveuglement dans le piége qu'on lui tendoit. Le Duc d'Albe qui avoit différé son voyage, pour attendre le succès de cet artifice, partit pour Flandres le jour d'après. Il prit congé de Dom Carlos, en des termes conformes à la réponse, que le Roi avoit faite aux dernieres instances de ce Prince ; & Dom Carlos traita ce Duc fort mal, de peur qu'on ne soupçonnât ses desseins, s'il eût paru tranquille dans une occasion, qui le devoit toucher si sensiblement.

Cependant, ce Prince recevoit de tous côtés les meilleures nouvelles qu'il pouvoit souhaiter. Le Prince d'Orange, & l'Amiral de Châtillon, avec qui il devoit consulter tout ce qu'il avoit à faire, l'encourageoient & le pressoient par leurs Lettres,

ſoit pour le ſervir, ſoit pour le perdre. Les Révoltés des Pays-Bas, ſe confians en ſa généroſité, ne lui demandoient aucunes conditions. Mais ce qui acheva de le réſoudre, ce fut l'aſſurance d'une Flotte conſidérable, que le Grand Seigneur devoit envoyer ſur la Côte de Flandres, pour favoriſer tous ſes deſſeins. Comme ſa principale eſpérance étoit fondée ſur ce ſecours, il eſt néceſſaire de reprendre cette Négociation de plus haut.

Du tems que la Reine Marie étoit Gouvernante des Pays-Bas, pour l'Empereur ſon frere, un Juif Portugais de naiſſance, nommé Juan Miquez, dont elle faiſoit une eſtime particuliere, enleva dans ſa Cour une fille de la premiere qualité, & d'une beauté extraordinaire. Le Roi d'Eſpagne, qui protégeoit les parens de cette belle perſonne, ayant fait chaſſer le raviſſeur de tous les Etats de la Chrétienté, où il chercha un aſyle, il ſe retira à Conſtantinople, & de-là dans la Caramanie, auprès de Selim, fils aîné du Grand Soliman (*a*). Ce jeune Prince confiné dans ce Pays par ſon pere, ſelon la coutume de leur Maiſon, n'avoit autre ſoin que de ſe déſennuyer, dans l'attente de l'Empire parmi les plaiſirs. Miquez, entr'autres talens, poſſédoit l'art de les diverſifier en cent manieres, dont chacune avoit quelque charme nouveau & particulier. Il ſçavoit leur rendre cette douce pointe, qui les fait ſentir, & qui s'émouſſe ſi aiſément : & ayant cultivé par un long & curieux exercice le génie qu'il avoit pour cette Science, il l'avoit portée à une perfection bien au-delà de l'imagination du vulgaire. Enflé de ces rares connoiſſances, il ne douta pas qu'il ne tînt bientôt le premier rang dans les bonnes graces d'un Prince comme Selim, qui connoiſſoit parfaitement le prix de la volupté. Cet homme ſçavoit, que les ſervices les plus éclatans ne ſont pas toujours les plus ſenſibles pour les Souverains. Il ſemble que ceux qu'on leur rend en public ſoient aſſez récompenſés par la gloire qui les ſuit ; mais eux ſeuls peuvent reconnoître ceux qui ne ſont con-

(*a*) M. de Thou, Strada, &c.

nus que d'eux. Le ſuccès paſſa l'eſpérance de Miquez : & Soliman étant mort dans cette conjoncture, le Juif ſe trouva, par ces glorieuſes voies, Favori déclaré du plus grand Prince de la Terre. Ce haut degré de pouvoir lui donna bientôt l'occaſion de ſatisfaire le deſir de vengeance, que la perſécution qu'il avoit ſoufferte avoit gravé dans ſon cœur contre le Roi d'Eſpagne. Un jour, comme il étoit en débauche avec le Sultan, ce Prince ayant admiré l'excellence du vin de Chypre, le Juif s'aviſa de ſe moquer de la paſſion qu'il témoignoit pour une liqueur qui croiſſoit hors de ſon Empire. Il lui dit, qu'il devoit l'épargner plus qu'il ne faiſoit, puiſqu'il l'achetoit. Sélim, touché de cette raillerie, jura de prendre Chypre dès cette même année; & il ajouta, en frapant de la main ſur l'épaule du Juif, que puiſque Miquez n'aimoit pas moins que lui ce vin merveilleux, il le déclaroit dès-lors Roi de cette Iſle, & que ce n'étoit qu'une partie de ſa reconnoiſſance. Dans le tems que tout ſe diſpoſoit pour cette entrepriſe, les Mores de Grenade préparoient ce fameux ſoulévement, qui éclata bientôt après. Ils députerent à la Porte, pour y demander de l'appui. Miquez, préférant le plaiſir de ſe venger à celui de ſe faire Roi, entreprit leur affaire, avec tant de chaleur, qu'il fit réſoudre d'envoyer à leur ſecours le redoutable Armement qu'on équipoit pour la Conquête du Royaume qui lui étoit deſtiné. Il avoit conſervé de grandes liaiſons en Flandres, & il donna auſſi-tôt avis au Conſiſtoire d'Anvers, de cette importante diverſion. Ce Conſiſtoire qui étoit le principal Conſeil des Rebelles, ayant reçu en même tems des nouvelles de l'engagement de Dom Carlos en leur faveur, en fit part à Miquez. Pour témoigner plus de confiance au Prince, on lui envoya les dépêches & le chiffre du Juif, afin qu'il pût négocier lui-même à Conſtantinople, s'il le jugeoit à propos pour l'intérêt commun. Dom Carlos ſouhaita, pour plus grande ſureté, que cette Flotte, qui devoit aborder aux Côtes de Grenade, abordât à celles de Flandre. Il écrivit à la

Porte ; & Miquez répondit, que le Bassa de la Mer avoit un ordre secret de faire tout ce que le Prince commanderoit : soit que la chose fût vraie, ou qu'on voulût seulement la faire croire, pour engager Dom Carlos à quelque prix que ce fût.

Environ ce tems, comme il jouoit un soir chez la Reine contre son oncle, ils eurent ensemble quelque différend, où Dom Juan, qui étoit chagrin de perdre, s'emporta contre le Prince, au-delà des bornes de la liberté que le Jeu pouvoit lui donner avec le Fils de son Roi. Dom Carlos, qui se connoissoit, lui répondit en peu de mots, avec assez de modération, mais pourtant en des termes, qui sembloient lui reprocher le defaut de sa naissance, pour le faire souvenir de son devoir. Dom Juan, frapé par un endroit si sensible, en fut outré, jusqu'au point de répondre au Prince, qu'il étoit vrai qu'il étoit bâtard ; mais que ce qui l'en consoloit, c'étoit qu'il avoit un meilleur pere que lui (*a*). Cette parole épuisa la patience de Dom Carlos. Il traita si mal son Oncle, qu'il courut un bruit le lendemain qu'il lui avoit donné un soufflet. La Reine, & la Princesse d'Eboli, qui étoient présentes, eurent bien de la peine à les empêcher d'en venir aux mains ; la Reine, sur-tout, à qui toute chose faisoit frayeur dans cette conjoncture : & comme si elle eût eu quelque pressentiment des suites de ce différend, elle employa toute son autorité pour les obliger de se raccommoder sur le champ ; mais ce ne fut pas avec une égale sincérité des deux côtés.

Le Roi, pour être instruit fidélement de ce qui se passoit chez la Reine, avoit lié un commerce étroit avec la Princesse d'Eboli. Cette femme avoit obligé Dom Juan à observer les actions du Prince plus soigneusement qu'à l'ordinaire depuis la mort du Marquis de Posa. Il étoit aisé à Dom Juan de s'acquitter de cette commission. Le Prince, qui le croyoit son meilleur ami, lui avoit dit quelque chose de son dessein en termes généraux. Quoique Dom Juan n'eût rien oublié pour en sçavoir le parti-

(*a*) Brantome, dans Philippe II.

culier, il n'en avoit pu rien apprendre encore, mais depuis leur démêlé, le desir de se venger, le rendit si clair-voyant, que quelque soin que Dom Carlos eût pris de se fournir d'armes en secret, Dom Juan le découvrit, à la fin, à force d'adresse, & d'argent (*a*).

Le Roi jugea bien que le Prince ne prenoit pas ces précautions, pour les prendre toujours. Il comprit aussitôt que son fils avoit dessein de s'enfuir, ou de lui faire quelque violence. Il ne sçavoit lequel croire des deux, lorsque Dom Raimond de Taxis, Général des Postes, le vint avertir, qu'un François de chez la Reine avoit demandé fort secrettement trois Chevaux, pour être prêts à partir à l'entrée de la nuit. Cet avis tira le Roi du doute où il étoit en le jettant dans un plus grand; s'il se contenteroit de faire observer le Prince, ensorte qu'il ne pût s'échaper, ou s'il devoit tout d'un coup le faire arrêter? Mais Perez lui apportant en même-tems la nouvelle du soulevement des Mores, qu'il venoit de recevoir; & le Roi effrayé de tant de mauvaises conjonctures, résolut de s'assurer de la Personne de son fils.

Il étoit vrai, que le départ du Prince étoit résolu pour cette nuit. Il avoit reçu peu de jours auparavant des nouvelles de Flandres, qui ne lui permettoient plus de différer. Les Comtes d'Egmont & de Horn, se confiant sur l'innocence de leurs intentions dans leurs déportemens passés, & sur le mérite de leurs services, s'étoient livrés eux-mêmes entre les mains du Duc d'Albe, qui les avoit fait arrêter, & quelque tems après leur fit trancher la tête. Une perfidie si manifeste avoit jetté les Rebelles dans le désespoir; & leurs Chefs, voyant qu'il n'y avoit plus de salut pour eux que dans les armes, firent aisément comprendre à Dom Carlos, en lui mandant ces choses, que bientôt il ne seroit plus tems de les secourir Il écrivit aussitôt à Dom Garcie Alvarez Osorio, qui devoit être le compagnon de sa fuite,

(*a*) Historia de D. Juan d'Austria.

de se rendre incessamment auprès de lui. Le Prince l'avoit envoyé à Seville, pour y recevoir une somme considérable; mais n'ayant pas le tems de faire les diligences nécessaires, il n'apporta que cent cinquante mille écus (*a*). Comme Dom Carlos se retiroit de chez la Reine, Rui-Gomez le joignit, pour lui rendre compte de la part du Roi, de la nouvelle qu'on avoit reçue de Grenade. Ce Ministre l'entretint si tard, que le Prince voyant qu'il ne lui restoit pas assez de nuit pour s'éloigner autant qu'il vouloit, avant qu'on pût découvrir sa fuite, il crut devoir la remettre au lendemain. Rui-Gomez se retira après l'avoir vu coucher; mais comme il ignoroit ce changement de résolution, il mit des hommes fidéles & résolus à toutes les avenues de l'Appartement du Prince (*b*).

Il importoit pour la justification du Roi, que Dom Carlos fût pris voulant s'enfuir, mais quand on eut attendu deux ou trois heures, sans qu'il se mit en devoir de sortir, le Roi résolut de passer outre; il ne jugea pas qu'il dût risquer toutes choses, pour une formalité. Dom Juan avoit remarqué la maniere dont la chambre se fermoit. Pendant que Dom Carlos étoit encore chez la Reine, le Roi avoit commandé à l'Ouvrier de cette serrure extraordinaire, de trouver le moyen d'embarrasser le ressort, ensorte que la porte ne se fermât plus si bien, qu'on ne pût l'ouvrir par dehors. Quoi que cet Ouvrier sçût faire, ce ressort fit beaucoup de bruit en ouvrant; mais le Comte de Lerme, que le Roi fit entrer le premier, trouva le malheureux Prince dormant si profondement, qu'il put même ôter les épées & les pistolets qui étoient sous son chevet, sans l'éveiller. Ensuite, ce Comte s'alla asseoir sur un coffre qui étoit à la ruelle du lit, & dans lequel Dom Juan croyoit que les armes à feu devoient être. Alors le Roi, jugeant par le silence du Comte de Lerme, qu'il avoit fait ce qu'il devoit faire, entra lui-même dans la Cham-

(*a*) Cabrera, Histoire de Philippe II. & de Dom Juan.
(*b*) M. de Thou, Mayerne, &c.

bre,

bre, précédé de Rui-Gomez, du Duc de Feria, du Grand Commandeur, & de Dom Diégue de Cordoue, tous armés d'épées, & de Pistolets. Le Prince, ayant été éveillé avec peine par Rui-Gomez, aussi-tôt qu'il eut ouvert les yeux, il s'écria qu'il étoit mort. Le Roi lui dit, que tout ce qu'on en faisoit étoit pour son bien. Mais Dom Carlos, voyant qu'il se saisissoit d'une Cassette pleine de papiers, qui étoit sous son lit, il entra dans un désespoir si furieux, qu'il s'alla jetter tout nud qu'il étoit dans un grand brasier de feu, que le froid extrême qu'il faisoit, avoit obligé ses gens à laisser allumé dans la cheminée. Il fallut l'en tirer de force, & il parut inconsolable de n'avoir pas eu le tems de s'y étouffer. On démeubla d'abord sa chambre ; & au lieu de tant de choses magnifiques qu'on en ôta, on y mit pour tout meuble un méchant matelas à terre. Aucun de ses Officiers ne parut depuis en sa présence. Il fut toujours gardé à vue. On lui fit prendre un habit de deuil. Il ne fut plus servi que par des hommes vêtus de même, & qui lui étoient inconnus. Ce malheureux héritier de tant de Couronnes ne vit plus rien autour de lui, qui ne présentât à ses yeux l'image de la mort.

Cependant, le Roi voyoit les desseins & les intelligences de son fils, par les papiers dont il s'étoit saisi. Il fut épouvanté du danger qu'il avoit couru ; mais il fut encore plus touché, lorsqu'entre plusieurs Lettres de l'écriture de la Reine, il en trouva une qui lui parut la plus emportée & la plus amoureuse du monde (*a*). C'étoit celle que le Marquis de Posa avoit portée à Alcala, & que Dom Carlos n'avoit jamais voulu rendre. Comme la Reine l'avoit écrite dans le premier transport de sa douleur pour l'accident mortel de ce Prince, elle n'avoit pas cru que tout ce qu'elle pouvoit mander à un homme, dont la vie étoit désespérée, tirât à aucune conséquence, & pût produire d'autre effet, que de le faire mourir plus content. Ainsi, elle

(*a*) Matthieu, Histoire de France. M. de Thou, Mayerne, Hist. d'Espagne. Dupleix, Histoire de France, &c.

s'étoit abandonnée à toute sa tendresse en l'écrivant ; & elle y avoit exprimé les plus chers & les plus secrets sentimens de son cœur, avec toute la violence qu'une occasion si funeste pouvoit inspirer. C'étoit toutefois sans aucun emportement qui pût intéresser son honneur, ou seulement offenser son devoir ; mais le Roi en tira des conséquences bien différentes. La fureur, qu'il en conçut, fut d'aberd accompagnée d'une douleur si vive, qu'elle lui auroit peut-être ôté la vie, si le desir de se venger, si naturel dans ces occasions, ne la lui avoit conservée. Mais faisant aussi-tôt réflexion, qu'il étoit Maître de ceux qui l'avoient offensé si cruellement : cette agréable pensée fit succéder une joie barbare à la rage qu'il avoit dans l'ame, & elle changea son cuisant désespoir en une tranquillité pleine d'horreur.

Ce même jour, Montigni fut arrêté pour laisser quelque tems après sa tête sur un échaffaud ; & le Marquis de Bergh, en faveur de Rui-Gomez son ancien ami, eut permission de s'empoisonner. La liaison de ces deux Seigneurs avec Dom Carlos étoit connue de tout le monde. Ils étoient, aussi-bien que lui ennemis déclarés du Cardinal Spinosa, Inquisiteur Général ; & c'étoit assez de cette inimitié en Espagne, pour être suspect sur la Religion. Ils accusoient ce Prélat d'être l'Auteur de tous les conseils violens, que le Roi avoit pris contre leur Patrie. Le Cardinal les accusoit eux-mêmes, d'avcir fait venir de France plusieurs Ballots de Catéchismes de Calvin, à la faveur d'un Passeport de Dom Carlos. On n'avoit pas encore oublié les emportemens de ce Prince contre les Inquisiteurs, sur le Testament de Charles-Quint. Toutes ces choses disposoient extrêmement l'esprit des Peuples à croire l'innocent Prince engagé dans les nouvelles opinions, dont il n'avoit jamais ouï-parler. Le Roi voyoit bien, qu'il n'y avoit que la Religion qui pût faire souffrir une action aussi étrange, que celle qu'il avoit faite. Il ne douta pas qu'avec ces favorables dispositions, & les preuves qu'il avoit des intelligences de son fils, il ne pût, s'il vouloit,

le ſacrifier impunément à ſa vengeance. Dans cette confiance, il mit entre les mains du Cardinal Spinoſa tous les originaux qu'il avoit trouvés chez Dom Carlos, excepté les Lettres de la Reine; il établit les Inquiſiteurs Juges ſouverains entre ſon fils & lui; & il proteſta d'en paſſer par leurs avis. Il ſçavoit que la colere de ces ſortes de gens ne meurt pas, & qu'il trouveroit leur reſſentiment contre le Prince, auſſi violent, après pluſieurs années d'intervalle depuis leur démêlé, que s'il n'y eût eu que huit jours.

Quoique le Roi eût fait des défenſes rigoureuſes d'écrire dans les Pays étrangers l'empriſonnement de Dom Carlos *(a)*, la nouvelle en fut bientôt répandue. La plûpart des Princes de la Chrétienté demanderent ſa grace. L'Imperatrice, ſur-tout, en écrivit au Roi ſon Frere, avec toutes les inſtances imaginables. Il y avoit long-tems que ſa Fille aînée étoit promiſe au Prince d'Eſpagne. Le Roi qui craignoit tout ce qui pouvoit donner plus de liberté & de crédit à ſon fils, avoit toujours différé l'accompliſſement de ce mariage. Entr'autres prétextes de ce retardement, il fit courir un bruit, que depuis la chute de Dom Carlos à Alcala, les Médecins ne croyoient pas qu'il pût jamais avoir d'enfans. Ce bruit paſſa pour un artifice, & l'Impératrice même n'y ajouta point de foi. Cependant, il étoit d'autant plus aiſé au Roi de tirer cette Alliance en longueur, que Dom Carlos ne la preſſoit pas autant qu'il auroit pu. Quelque avantageuſe qu'elle fût pour ſes deſſeins, il faiſoit ſcrupule d'épouſer une Princeſſe qu'il ne pouvoit aimer. L'Impératrice, qui ignoroit le ſecret de ſon cœur, ne trouvoit que ce ſeul parti digne de ſa fille aînée. Comme elle ne croyoit pas la mort de la Reine d'Eſpagne ſi proche qu'elle étoit, elle ne prévoyoit pas, que cette aînée prendroit la place de cette malheureuſe Reine, & que le Roi ſon frere, comme par une eſpéce de fatalité, dût épouſer toutes les Princeſſes qui auroient été promiſes à Dom

(a) Cabrera, Hiſtoire de Philippe II. Hiſt. de Dom Juan, &c.

Carlos. Le Roi, qui voyoit plus loin qu'elle, prit un ſoin particulier de la ménager dans cette occaſion, & de ſe juſtifier dans ſon eſprit (*a*).

Cependant, cette nouvelle jetta les Rebelles de Hollande & de Grenade dans un déſeſpoir, qui produiſit des effets bien ſanglans. Il en auroit produit encore de plus cruels, ſi les Turcs euſſent tenu parole. Mais Miquez ne jugea pas, que ſans l'appui du Prince d'Eſpagne, il dût hazarder la Flotte Ottomane, dans des lieux ſi éloignés de tout ſecours pour elle, en cas de déſavantage. Il ſe rendit aux oppoſitions que les autres Miniſtres de la Porte firent contre la continuation de cette entrepriſe; & elle fut changée en celle de Chypre, où il fit voir, par le ſervice merveilleux qu'il y rendit (*b*), que ſon eſprit n'étoit pas tout renfermé dans les murailles du Serrail, & que l'amour de la volupté ne rend pas toujours incapables des grandes choſes ceux qui en ſont poſſédés.

Cependant, les Inquiſiteurs inſtruiſoient avec une affection & une diligence incroyable le procès de l'infortuné Dom Carlos. Leurs anciennes animoſités contre lui parurent ſi ouvertement, qu'il n'y avoit que l'intérêt ſeul de la Religion, qui y étoit mêlé, qui pût les faire ſupporter. Ils envoyerent chercher dans les Archives de Barcelone le Procès Criminel que Dom Juan II. du nom, Roi d'Arragon, avoit fait faire autrefois au Prince de Viane, Dom Carlos, ſon fils aîné. On fit traduire ce Procès de Catalan en Caſtillan, pour ſervir tout enſemble de modéle, & d'autorité (*c*). L'affaire fut propoſée à l'Inquiſition, ſous l'eſpéce du Dauphin Louis XI. & du Roi Charles VII. ſon pere Comme toutes les opinions furent ſemblables, on en peut juger par celle du célébre Docteur Navarre, qui eſt inſérée dans l'Hiſtorien de Philippe II. (*d*). Il décide, qu'un Roi, qui découvre que l'Héritier préſomptif de la Couronne veut ſortir de

(*a*) Cabrera, Hiſtoire de Philippe II.
(*b*) M. de Thou, Strada, &c.
(*c*) Cabrera, Hiſtoire de Philippe II. Hiſtoire de Dom Juan.
(*d*) Cabrera.

Etats, doit le faire arrêter, si son évasion peut être un sujet de division dans le Royaume, & que les ennemis de l'Etat en puissent tirer quelque utilité considérable; mais sur-tout, si ces ennemis sont des hérétiques, & qu'il y ait la moindre raison de craindre, ou de soupçonner, que le Prince ne les favorise. Le sacrifice, que le Roi faisoit des sentimens de la nature au repos de l'Etat, fut préféré par les Inquisiteurs à l'obéissance d'Abraham. Ils comparerent tout d'une voix ce Prince au Pere Eternel, qui n'avoit pas même pardonné à son Fils unique, pour le Salut des hommes *(a)*. La Procédure ne pouvoit pas être longue, devant des Juges si bien disposés. Les seules Lettres de l'Amiral de Châtillon, du Prince d'Orange, du Comte d'Egmont, du Consistoire d'Anvers, & de Jean Miquez, suffisoient pour former la Sentence; & Dom Carlos fut condamné à demeurer dans sa prison.

Le ressentiment qu'il en témoigna fit trembler tous ceux qui en avoient donné le conseil, ou qui l'avoient approuvé. Ils crurent, qu'ils n'échaperoient jamais à sa vengeance, s'il revenoit un jour en liberté; & ils n'eurent point de repos, qu'ils n'eussent achevé de le perdre. Le Cardinal Spinosa remontra au Roi qu'il n'y avoit point de cage assez forte pour cet oiseau, & qu'il falloit bientôt s'en défaire, ou lui donner les champs. Le Peuple, près de qui c'est assez d'être malheureux pour être justifié, témoignoit tous les jours plus de passion pour l'élargissement du Prince. Le Roi, qui craignoit quelque sédition, n'osoit plus s'absenter de Madrid. Il jugea, après une mure délibération, qu'il n'y auroit jamais de sureté pour ses Ministres, à mettre le Prince en liberté; & qu'il ne pouvoit éviter tout ce qu'il avoit sujet d'en craindre, qu'en le faisant mourir. Durant quelque tems, il mêla, dans tout ce qu'il prenoit, un poison lent, qui devoit bientôt lui causer une langueur mortelle. On en répandit sur ses habits, sur son linge, & généralement sur tout ce qu'il

(a) Le Laboureur sur Castelnau, au Chap. de Dom Carlos.

pouvoit toucher. Mais ſoit que ſa jeuneſſe, & ſa bonne conſtitution, fuſſent plus fortes que le venin, ou que les perſonnes qui prenoient intérêt en ſa vie l'obligeaſſent d'uſer de préſervatifs, cette voie ne réuſſit pas (*a*). Il fallut s'expliquer plus clairement; & le malheureux Prince apprit, qu'il pouvoit choiſir le genre de ſa mort (*b*).

Il reçut cette étrange nouvelle avec l'indifférence d'un homme qui aimoit quelque choſe plus que la vie, & qui craignoit la même deſtinée, pour la perſonne qu'il aimoit. Quoi que les Hiſtoriens d'Eſpagne ayent dit des emportemens & des foibleſſes de ce Prince, pour noircir ſa mémoire & juſtifier ſon pere, il eſt certain, qu'il ne lui ſortit qu'une ſeule choſe de la bouche qui pût paſſer pour plainte. Ce fut que la Reine, ayant à force d'argent trouvé le moyen de lui faire commander de ſa part, qu'il demandât à voir le Roi, comme un Garde lui vint dire que ſon pere venoit, *Dites mon Roi*, répondit-il, *& non pas mon pere.* La ſoumiſſion, qu'il avoit pour les ordres de la Reine, le fit réſoudre à ſe mettre à genoux devant le Roi, & à lui dire qu'il le prioit de conſidérer que c'étoit ſon ſang qu'il alloit répandre (*c*). Le Roi lui répondit froidement, *que quand il avoit de mauvais ſang, il donnoit ſon bras au Chirurgien pour le tirer.* Dom Carlos, au déſeſpoir d'avoir fait une baſſeſſe ſans fruit, ſe leva bruſquement à ces mots, & demanda à ſes Gardes, ſi le Bain où il devoit mourir étoit prêt. Le Roi, ſoit pour repaître plus long-tems ſes yeux de ce déplorable ſpectacle, ou peut-être qu'il en fût ébranlé, & qu'il cherchat à ſe rendre, lui demanda, s'il n'avoit que cela à lui dire? Le Prince, qui eût voulu racheter ce qu'il venoit de faire, au prix de mille autres vies, voyant bien qu'il n'y avoit plus rien à ménager, ni pour lui, ni pour la Reine, ne put s'empêcher de répondre pour la derniere fois, avec toute ſa fierté naturelle. *Si des perſonnes*, lui dit-il, *pour*

(*a*) Campana, Cabrera, Hiſtoire de Philippe II. &c. MM. de Thou, & le Laboureur. Mayerne, Dupleix, &c.

(*b*) Matthieu, Hiſtoire de France.

(*c*) Mézerai, dans la grande Hiſtoire.

qui ma complaisance ne doit finir qu'avec mes jours, ne m'avoient pas obligé à vous voir, je n'aurois pas fait la lâcheté de vous demander grace, & je serois mort plus glorieusement que vous ne vivez. Le Roi se retira après cette réponse, sans témoigner aucune émotion. Dom Carlos se mit au bain (*a*); & s'étant fait ouvrir les veines des bras, & des jambes, il commanda que tout le monde sortit. Puis, prenant dans sa main un portrait de la Reine en mignature, qu'il portoit toujours pendu au cou, & qui avoit été la premiere occasion de son amour, il demeura les yeux attachés sur cette fatale Peinture, jusqu'à ce que les frissons glacés du trépas le surprirent dans cette contemplation, & que son ame généreuse & élevée étant déja sortie à demi avec son sang & ses esprits, il perdit insensiblement la vue, & puis la vie.

On ne sçait point précisément le tems de cette mort. On sçait seulement, qu'elle arriva longtems avant qu'elle fût publiée. On imprima (*b*) une longue Relation de sa maladie, qu'on disoit être une dyssenterie maligne, causée par ses déréglemens.

La douleur des Peuples, & le désespoir des Domestiques du Prince, éclaterent si hautement, que les Historiens les plus passionnés (*c*) n'ont osé le dissimuler. Le Comte de Lerme, à qui le Roi avoit confié la conduite de Dom Carlos durant sa prison, avoit conçu une amitié si extraordinaire pour lui, qu'il parut inconsolable aux yeux de toute la Cour. Le Roi, pour qui ces regrets étoient autant de reproches, prit la voie qu'il jugea la plus sure, pour les faire cesser. Il récompensa magnifiquement les Domestiques de Dom Carlos. Il donna une Commanderie de Calatrava au Comte de Lerme, & le fit Gentilhomme de la Chambre. On vit bien que ces libéralités n'étoient pas faites en reconnoissance de l'affection qu'on témoignoit pour Dom

(*a*) Dupleix, Histoire de France.
(*b*) A Madrid en Espagnol, & depuis à Venise en Italie.
(*c*) Campana, Cabrera, Histoire de Philippe II. &c.

Carlos. Néanmoins, le Public ne diminua rien de ſon empreſſement, pour honorer la mémoire de ce Prince.

Comme on ſçut que le Roi avoit deſſein de lui faire des obſéques avec une magnificence extraordinaire, la Ville de Madrid demanda, qu'il lui fût permis d'en faire la dépenſe, & qu'on lui en laiſſât tout le ſoin. Quoique le Roi prévît que ces funérailles ſeroient accompagnées d'Eloges, qui ne ſeroient guéres honorables aux ennemis du mort, il n'oſa refuſer. Ses Hiſtoriens (*a*) le louent particuliérement de la tranquillité d'eſprit qu'il fit paroître le jour de cette pompe, lorſque regardant d'une fenêtre de ſon Palais la diſpoſition & la marche de la cérémonie, il décida ſur le champ une difficulté qui ſurvint pour le rang entre les différens Conſeils d'Etat qui s'y trouverent. Les deux fils de l'Empereur, qui étoient alors à la Cour d'Eſpagne faiſoient le deuil. Comme on approcha du Temple, le Cardinal Spinoſa, qui les conduiſoit immédiatement après le Corps, prit congé d'eux, & ſe retira ſous prétexte d'un mal de tête qui lui prit. Mais comme il étoit connu pour le plus dangereux & le plus irréconciliable ennemi que Dom Carlos eût eu, on entendit pluſieurs voix s'écrier autour de lui, qu'il ne pouvoit ſouffrir la préſence du Prince, ni mort, ni vivant (*b*). La premiere choſe qu'on découvrit, ce fut cet Eloge célébre de l'Ecriture pour un mort, qui étoit en gros caracteres d'or ſur le portail par où on entra : *Il nous a été ravi ; de peur que la malice du Siécle ne changeât ſon cœur, & que la flaterie ne ſéduisît ſon eſprit.* Tout ce qu'une douleur ingénieuſe peut inventer pour ſe ſoulager, étoit mis en œuvre, dans le ſuperbe Mauſolée, où le Prince fut mis en dépôt. Mais comme tous les ornemens ſe rapportoient à l'Inſcription Latine qui ſervoit d'Epitaphe, il ſuffit d'en rapporter le ſens, pour faire comprendre l'eſprit

(*a*) Cabrera, Hiſt. de Philippe II.
(*b*) Cabrera, Hiſtoire de Dom Juan.

& le dessein de toute la pompe : *A l'éternelle Mémoire de Charles, Prince des Espagnes, des deux Siciles, des Gaules Belgique & Cisalpine, Héritier du Nouveau Monde, incomparable en Grandeur d'ame, en Libéralité, & en Amour pour la Vérité* (*a*). C'est ainsi que le génie élevé, & les inclinations héroïques, de l'infortuné Dom Carlos, furent à la fin représentées sous leur propre nom de vertus, après avoir été si long-tems déguisées sous celui de vices par ses ennemis.

Pendant le tems que le Roi tint la mort de Dom Carlos secrette, il résolut d'en faire donner la nouvelle à la Reine; mais il craignit que cette triste nouvelle ne causât quelque mal à son enfantement : & il connut aussi bientôt après, qu'elle en étoit mieux informée qu'il ne vouloit. Comme elle ne pouvoit pas ignorer que Dom Carlos avoit été sacrifié à la jalousie de son Pere, elle ne se contraignit point pour cacher le ressentiment qu'elle en avoit (*b*). Sa juste colere jetta son mari dans de nouvelles inquiétudes. Il crut qu'il avoit tout à craindre de son courage, mais plus encore de la considération extraordinaire que la Cour de France avoit pour elle, & de l'étroite correspondance qu'elle entretenoit avec la Reine sa Mere.

Peu de mois après la mort de Dom Carlos la Duchesse d'Albe, qui avoit une des premieres Charges de la Maison de la Reine, entra un matin dans sa Chambre avec une Médecine à la main. La Reine lui dit, qu'elle se portoit bien, & qu'elle ne la prendroit pas (*c*) : mais la Duchesse voulant l'y obliger, le Roi qui n'étoit pas éloigné, entra au bruit de la contestation. D'abord, il blâma la Duchesse de son opiniâtreté ; mais cette femme lui ayant représenté, que les Medecins jugeoient ce reméde néceffaire, pour faire accoucher la Reine heureusement, il se rendit à cette autorité. Il dit fort doucement à la Reine, que puisque ce Médicament étoit de si grande impor-

(*a*) Relacion de la Muerte y Essequias del Principe Dom Carlos.
(*b*) Le Laboureur sur Castelnau, au Chap. de Dom Carlos; Mayerne, &c.
(*c*) Le Laboureur, Mayerne, MS. de Monsieur de Peiresc.

tance, il falloit néceſſairement qu'elle le prît. *Puiſque vous le voulez*, lui répondit-elle, *je le veux bien* (*a*). Il ſortit auſſi-tôt de la chambre, & revint quelque tems après, habillé en grand deuil (*b*), pour ſçavoir comment elle ſe trouvoit. Mais ſoit qu'il y eût eu quelque mépriſe dans la compoſition du breuvage, ſoit que l'émotion extraordinaire où la Reine étoit, & la violence qu'elle ſe fit pour le prendre, lui donnaſſent une malignité qu'il n'avoit pas, elle expira le même jour, parmi de violentes douleurs, & après de grands vomiſſemens. Son enfant fut trouvé mort, & le crâne preſque tout brulé (*c*). Elle étoit au commencement de ſa vingt-quatriéme année, de même que Dom Carlos, & dans la plus grande perfection de ſa beauté.

La fortune fit une vengeance ſi exemplaire de ces deux Morts, qu'on ne doit pas en dérober la mémoire à la Poſtérité. La beauté de la Princeſſe d'Eboli changea bientôt la confiance que le Roi avoit en elle, en un amour violent. Rui-Gomez, ſon mari, auſſi jaloux des confidences que le Roi faiſoit à ſa femme, que des faveurs qu'elle faiſoit au Roi, fit deſſein de ſe défaire d'elle; mais la Princeſſe l'ayant découvert, elle le prévint, & ſe défit de lui.

Depuis, elle tint toujours Dom Juan éloigné de la Cour, ſous prétexte de divers Emplois; mais en effet, parce qu'il la vouloit traiter avec l'autorité, que leur long & familier commerce lui donnoit ſur elle. Elle lui fit donner le Gouvernement de la Flandre, dans l'eſpérance qu'il y périroit, comme il auroit fait, ſi le courage & la fortune du Prince de Parme ne l'euſſent ſauvé. Dans cette conjoncture, elle apprit qu'il avoit découvert les mauvais offices qu'elle lui rendoit. La crainte qu'elle eut, qu'il ne la ruinât, en faiſant ſçavoir au Roi tout ce qui s'étoit paſſé entre eux, la fit réſoudre à montrer des

(*a*) Mezerai, dans ſa grande Hiſtoire.
(*b*) Mayerne Turquet, Hiſtoire d'Eſpagne; MS. de M. Peireſc, &c.
(*c*) Le Laboureur, Mayerne, &c.

Lettres du Prince d'Orange, qui étoient d'une conſéquence extraordinaire. Elles portoient, que le mariage de Dom Juan avec la Reine d'Angleterre étoit conclu, & que les Rebelles de Hollande avoient donné parole de le reconnoître, dès que ce mariage ſeroit conſommé, ſans autre condition que la Liberté de Conſcience. Ces Lettres furent données par Perez au Roi, qui reconnut d'abord l'écriture du Prince d'Orange. Comme il s'abandonnoit à ſa frayeur en préſence de la Princeſſe d'Eboli, elle prit ce tems pour lui dire la Réponſe, que Dom Juan avoit faite autrefois à Dom Carlos, qui le traitoit de bâtard. Elle fit auſſi ſouvenir le Roi du faſte avec lequel ce même Dom Juan avoit reçu les acclamations de l'Armée de Grenade, où les Soldats, charmés de quelque belle action qu'il avoit faite, s'écrierent en ſa préſence: *C'eſt le véritable fils de l'Empereur.* Elle ajouta ſon obſtination à ſe vouloir faire Roi de Tunis, & la perte de la Goulette, qu'il avoit laiſſé prendre en vengeance de ce que le Roi n'avoit pas favoriſé ſon deſſein. Ces diverſes réflexions, jointes au danger preſſant de ce prétendu mariage d'Angleterre, pénétrerent ſi avant dans l'ame du Roi, que ne croyant pas avoir le moindre tems à perdre, il trouva moyen de faire envoyer à Dom Juan, par un voie qui n'étoit pas ſuſpecte, des bottines parfumées, qui lui couterent la vie. Mais cela eſt incertain; car tous les Hiſtoriens s'accordent, qu'il eſt mort dans le camp près de Namur, de la maladie contagieuſe. Quelque tems après, on découvrit que la Princeſſe d'Eboli avoit fait écrire exprès, par le Prince d'Orange, ces Lettres qu'on diſoit avoir été interceptées, & qui avoient été ſi funeſtes à Dom Juan. Le Roi conçut une ſi grande horreur de cette méchanceté, qu'elle éteignit ſon amour. La Princeſſe, & Perez, furent confinés dans une priſon, pour y finir leurs jours. Depuis, Perez s'étant échapé, il erra miſérable dans toutes les Cours de l'Europe. Enfin, Philippe II. lui-même, après avoir vieilli parmi les douleurs de

tant de déſaſtres, fut frapé d'un ulcere, qui lui cauſa enfin la mort.

Ainſi furent expiées les morts à jamais déplorables d'un Prince magnanime, & de la plus belle & plus vertueuſe Princeſſe qui fut jamais. C'eſt ainſi que leurs ombres infortunées furent enfin pleinement appaiſées par les funeſtes deſtinées de tous les complices de leur trépas.



CONJURATION
DES
ESPAGNOLS
CONTRE
LA RÉPUBLIQUE
DE VENISE,
EN L'ANNÉE M D C XVIII.

AVIS.

IL est parlé de cette Conjuration dans l'Histoire de Monsieur Nani, Livre troisiéme page 156. *& au cinquiéme Tome du Mercure François, page* 38 *de l'Année* 1618. *Les principales Piéces, dont elle est tirée, comme la Relation du Marquis de Bedemar ; la grande Dépêche du Capitaine Jacques-Pierre au Duc d'Ossonne, qui contient tout le Plan de l'entreprise ; la déposition de Jaffier, qui contient toute l'Histoire de ce Capitaine ; le Procès Criminel des Conjurés, & plusieurs autres, se trouvent parmi les Manuscrits de la Bibliothéque du Roi ; & le* Squittinio della Libertà Veneta, *parmi les Imprimés. Le reste est pris de plusieurs autres Mémoires manuscrits, ramassés de différens lieux.*



CONJURATION DES ESPAGNOLS CONTRE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE,

EN L'ANNÉE M D C XVIII

DE toutes les entreprifes des hommes, il n'en eft point de fi grandes que les Conjurations. Le courage, la prudence, & la fidélité, qui font également requifes dans tous ceux qui y ont part, font des qualités rares de leur nature; mais il eft encore plus rare de les trouver toutes dans une même perfonne. Comme on fe flate fouvent d'être aimé plus qu'on ne l'eft, fur-tout quand on mérite de l'être, & qu'on a pris foin de fe faire aimer, quelques Chefs de Conjuration fe repofent entiérement fur l'affection que leurs Conjurés ont pour eux; mais il n'y a guéres d'amitiés qui foient plus fortes que la crainte de la mort. Que fi cette affection eft violente, elle prévient le jugement dans les rencontres inopinées: elle n'eft pas accompagnée de la difcrétion néceffaire; & la plûpart

des gens, qui veulent extrêmement quelque chose, témoignent trop de la vouloir. Si un Conjuré est si éclairé, qu'il n'y ait aucune indiscrétion à craindre de sa part, il ne s'engage jamais si fortement d'affection, que les autres. Il connoît trop l'étendue & la vraisemblance du péril où il s'est exposé, & les divers partis qu'il peut prendre pour s'en dégager : il voit enfin, que les avantages qu'il peut tirer de l'entreprise sont incertains ; & que, s'il la veut découvrir à ceux contre qui elle est faite, sa récompense est assurée. D'ailleurs la plus grande partie de la capacité des hommes n'est fondée que sur leur expérience, & ils raisonnent rarement juste dans la premiere affaire qui leur passe par les mains. Les plus sages sont ceux, qui profitent des fautes qu'ils y commettent, & qui en tirent des lumieres & des conséquences pour se gouverner mieux à l'avenir. Mais comme il n'y a aucune comparaison, soit pour le péril, soit pour la difficulté, entre une Conjuration, & quelque autre affaire que ce soit, quelque expérience qu'on ait en toute autre matiere, on n'en sçauroit tirer aucune lumiere ni conséquence certaine, pour se bien conduire dans une Conjuration. Pour n'y faire point de faute considérable, il seroit nécessaire d'avoir déja été d'une autre ; mais il est rare qu'un même homme soit de deux en sa vie. Si la premiere réussit, les avantages qu'il en retire le mettent d'ordinaire en état de n'avoir plus besoin de s'exposer au même hazard. Si elle ne réussit pas, il y périt ; ou s'il échape, il n'arrive guéres, qu'il veuille courir le même risque une seconde fois. Il faut ajouter à ces inconvéniens, que quelque haine qu'on ait pour les Tyrans, on s'aime toujours plus soi-même, qu'on ne hait les autres : Que ce n'est pas assez que des Conjurés soient fidéles, si chacun d'eux n'est persuadé que ses Compagnons le sont aussi : Qu'un Chef doit avoir égard à toutes les terreurs paniques, & aux plus ridicules imaginations, dont ils peuvent être susceptibles, de même qu'aux difficultés les plus solides qui se rencontrent dans son entreprise ;

priſe; parce que les unes & les autres ſont également capables de la ruiner : Qu'un mot dit pour un autre ſujet, un geſte fait ſans deſſein, peuvent faire croire qu'on eſt trahi, & précipiter l'exécution : Qu'une circonſtance du tems ou du lieu, qui ne ſera d'aucune importance, ſuffit quelquefois pour effrayer les eſprits, par cette ſeule raiſon qu'elle n'aura pas été prévue : Que de la maniere que les hommes ſont faits, il leur ſemble toujours qu'on devine leur ſecret, ils trouvent des ſujets de croire qu'ils ſont découverts dans tout ce qui ſe dit & qui ſe fait devant eux, & qui ſe ſent coupable, prend tout pour lui. Si toutes ces difficultés ſont preſque inſurmontables dans les Conſpirations, qui n'ont pour but que la mort d'une ſeule perſonne, que ſera-ce dans celles, qui en attaquent un grand nombre à la fois, qui tendent à l'uſurpation d'une Ville ou d'un Etat entier, & qui par cette raiſon demandent beaucoup plus de tems pour les diſpoſer, & plus de gens pour les exécuter ? Ces conſidérations m'ont toujours fait regarder ces ſortes d'entrepriſes, comme les endroits de l'Hiſtoire les plus moraux & les plus inſtructifs ; & c'eſt auſſi ce qui m'oblige à faire part au Public de la Conjuration qu'un Ambaſſadeur d'eſpagne à Veniſe fit contre cette République, il y a environ cinquante-ſix ans. Je ne ſçais ſi mon jugement eſt ſéduit par l'amour du ſujet que j'ai pris à traiter ; mais j'avoue ingénuement, qu'il me ſemble qu'on ne vit jamais mieux ce que peut la prudence dans les affaires du monde, & ce qu'y peut le hazard, toute l'étendue de l'eſprit humain, & ſes bornes diverſes, ſes plus grandes élévations & ſes foibleſſes les plus ſecrettes, les égards infinis qu'il faut avoir pour gouverner les hommes, la différence de la bonne ſubtilité avec la mauvaiſe, de l'habileté avec la fineſſe. Et ſi la malice n'eſt jamais plus haïſſable, que lorſqu'elle abuſe des choſes les plus excellentes, on en concevra ſans doute beaucoup d'horreur par cette Hiſtoire, quand on y verra de très-grandes qualités employées pour une fin déteſtable. Ainſi jadis

un ſage Grec, voyant un criminel ſoutenir une fauſſeté au milieu des tourmens, avec une conſtance merveilleuſe, ne put s'empêcher de s'écrier, *O, le malheureux, qui fait ſervir une ſi bonne choſe à un uſage ſi mauvais !*

Le différend de Paul V. & de la République de Veniſe, ayant été terminé par la France, en conſervant au S. Siége l'honneur qui lui eſt dû, & aux Vénitiens la gloire qu'ils méritoient, il n'y avoit que les Eſpagnols qui euſſent ſujet de s'en plaindre. Comme ils s'étoient déclarés pour le Pape, & qu'ils lui avoient offert de ſoumettre les Vénitiens par les armes, ils furent irrités de ce qu'il avoit preſque traité ſans leur participation. Mais ayant pénétré le ſecret de l'accommodement, ils connurent qu'ils n'avoient pas ſujet de ſe plaindre de lui ; & que le mépris, qu'on avoit témoigné pour eux dans cette affaire, venoit du côté de la République. C'étoit le Sénat, qui avoit voulu les exclure en quelque ſorte de la Médiation. Il prétendit qu'ils ne pouvoient être Arbitres, après avoir montré tant de partialité. Quelque reſſentiment qu'ils euſſent de cette injure, ils ne le témoignerent point pendant qu'Henri IV. vécut. Les obligations que ce Prince avoit aux Vénitiens étoient trop connues, & le ſoin qu'il avoit pris de leurs intérêts dans leur différend avec la Cour de Rome ne l'étoit pas moins. Mais ſa mort ayant mis les Eſpagnols en liberté, il ne fallut plus qu'un prétexte.

Une Troupe de Pirates, nommés les Uſcoques, s'étoient établis dans les Terres que la Maiſon d'Autriche poſſéde ſur la Mer Adriatique, & qui ſont contigues aux Vénitiens. Ces Brigands, ayant fait un nombre infini de violences aux Sujets de la République, furent protégés par l'Archiduc Ferdinand de Grez, Souverain de ce Pays, & depuis Empereur. C'étoit un Prince fort religieux ; mais ſes Miniſtres partageoient le butin avec les Uſcoques : & comme ils étoient dévoués à la Cour

d'Espagne, ils se servirent de cette occasion pour la venger des Vénitiens. L'Empereur Mathias, touché des justes plaintes de la République accommoda cette brouillerie à Vienne, au mois de Février de l'année mil six cent douze; mais cet accord fut si mal observé du côté de l'Archiduc, qu'il en fallut venir à une Guerre ouverte, où il ne remporta pas tous les avantages que les Espagnols s'étoient promis. Les Vénitiens réparérent aisément par leur conduite les pertes qu'ils firent dans quelques petits combats. Comme ils n'avoient rien à craindre des Turcs, ils pouvoient soutenir cette Guerre mieux que l'Archiduc. Ce Prince étoit pressé par l'Empereur de faire la Paix; parce que le Grand-Seigneur menaçoit la Hongrie; & il avoit besoin d'épargner des sommes considérables, pour favoriser son élection au Royaume de Bohême, qui fut fait bientôt après. Les Espagnols auroient bien voulu lui donner les moyens de continuer la Guerre; mais Charles-Emanuel, Duc de Savoie, à qui ils la faisoient en même tems, ne leur permettoit pas de séparer leurs forces: & comme ce Duc recevoit de la République des secours considérables en argent, ils ne purent jamais le détacher d'avec elle. Le Conseil d'Espagne étoit fort indigné de trouver les Vénitiens en tête par-tout. Le Génie doux & paisible du Roi Philippe III. & du Duc de Lerme son Favori, ne leur suggéroit aucune voie pour sortir de cet embarras; mais un Ministre, qu'ils avoient en Italie, & qui n'étoit pas si modéré qu'eux, entreprit de les en tirer. C'étoit Dom Alphonse de la Cueva, Marquis de Bedemar, Ambassadeur ordinaire à Venise, l'un des plus puissans Génies & des plus dangereux Esprits, que l'Espagne ait jamais produits. On voit par les Ecrits qu'il a laissés, qu'il possédoit tout ce qu'il y a dans les Historiens anciens & modernes qui peut former un Homme extraordinaire. Il comparoit les choses qu'ils racontent avec celles qui se passoient de son tems. Il observoit exactement les différences & les ressemblances des Affaires, & combien ce qu'elles ont

de différent, change ce qu'elles ont de semblable. Il portoit d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entreprise, aussi-tôt qu'il en sçavoit le plan & les fondemens. S'il trouvoit par la suite, qu'il n'eût pas deviné, il remontoit à la source de son erreur, & tâchoit de découvrir ce qui l'avoit trompé. Par cette étude il avoit compris quelles sont les voies sures, les véritables moyens, & les circonstances capitales, qui présagent un bon succès aux grands desseins, & qui les font presque toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation, & d'observation des choses du monde, l'avoit élevé à un tel point de sagacité, que ses conjectures sur l'avenir passoient presque dans le Conseil d'Espagne pour des Prophéties. A cette connoissance profonde de la nature des grandes Affaires étoient joints des talens singuliers pour les manier: Une facilité de parler & d'écrire avec un agrément inexprimable: Un instinct merveilleux pour se connoître en hommes: Un air toujours gai & ouvert, où il paroissoit plus de feu que de gravité, éloigné de la dissimulation jusqu'à approcher de la naïveté: Une humeur libre & complaisante, d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyoit la pénétrer: Des manieres tendres, insinuantes, & flateuses, qui attiroient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir: Toutes les apparences d'une entiere liberté d'esprit dans les plus cruelles agitations.

Les Ambassadeurs d'Espagne étoient alors en possession de gouverner les Cours où ils étoient envoyés, & le Marquis de Bedemar avoit été choisi pour Venise, dès l'année mil six cent sept, comme pour le plus difficile des Emplois étrangers, & dans lequel on ne peut s'aider des Femmes, de Moines, ni de Favoris. Le Conseil d'Espagne étoit si content de lui, que quelque besoin qu'on en eût ailleurs, on ne pouvoit même après six ans se résoudre à le rapeller. Ce long séjour lui donna le tems d'étudier les Principes de ce Gouvernement, d'en démêler les plus secrets ressorts, d'en découvrir le fort & le foible,

les avantages & les défauts. Comme il vit que l'Archiduc seroit obligé de faire la paix ; & qu'elle ne pouvoit être que honteuse pour eux, parce que le tort étoit de leur côté, il résolut d'entreprendre quelque chose pour la prévenir. Il considéra que, dans l'état où Venise se trouvoit, il n'étoit pas impossible de s'en rendre Maître avec les intelligences qu'il y avoit, & les forces qu'il pouvoit avoir. Les Armées l'avoient épuisée d'armes, & plus encore d'hommes capables de les porter. Comme la Flotte n'avoit jamais été si belle, jamais le Sénat ne s'étoit crû si redoutable & ne craignit moins. Cependant, cette Flotte invincible ne pouvoit presque s'éloigner de la Côte d'Istrie, qui étoit le Siége de la Guerre. L'Armée de Terre n'étoit pas plus proche, & il n'y avoit rien à Venise qui pût s'opposer à une descente de l'Armée Navale d'Espagne. Pour rendre cette descente plus sure, le Marquis de Bedemar vouloit s'emparer des Postes principaux, comme la Place de Saint Marc, & l'Arsenal: & parce qu'il auroit été difficile de le faire pendant que la Ville seroit dans une tranquillité parfaite, il jugea à propos de faire mettre le feu en même tems dans tous les endroits qui en étoient le plus susceptibles, & qu'il seroit plus important de secourir. Il ne voulut pas en écrire d'abord en Espagne. Il sçavoit que les Princes n'aiment à s'expliquer sur ces sortes d'affaires, que lorsqu'elles sont si avancées, qu'il ne reste plus, pour les exécuter, que d'être assuré de leur aveu, si on réussit. Il se contenta de marquer au Duc d'Usede, principal Sécrétaire d'Etat, que voyant la honte que la Maison d'Autriche recevoit dans la Guerre du Frioul, par l'insolente conduite des Vénitiens: & que toutes les voies d'accord, qui avoient été prises à Vienne & ailleurs, étoient ignominieuses ; il croyoit être dans l'état auquel la Nature & la Politique obligent un Sujet fidéle à recourir aux voies extraordinaires, pour préserver son Prince & son Pays d'une infamie autrement inévitable ; que ce soin le regardoit particuliére-

ment, à cause de l'Emploi qu'il exerçoit, dans lequel ayant sans cesse devant les yeux les sources du mal auquel il falloit remédier, personne ne pouvoit juger mieux que lui quel devoit être ce remede; & qu'il tâcheroit de s'acquitter de ce devoir, d'une maniere qui fût digne du zéle qu'il avoit pour la Grandeur de son Maître. Le Duc d'Usede, qui le connoissoit pour tout ce qu'il étoit, comprit d'abord que ce discours couvroit quelque projet également important & dangereux; mais comme les gens sages n'entrent point en connoissance de ces sortes de choses, qu'ils n'y soient forcés, il ne communiqua point sa pensée au premier Ministre & il répondit au Marquis de Bedemar en termes généraux, qu'il louoit son zéle, & qu'il se remettoit du reste à sa prudence accoutumée. Le Marquis, qui n'attendoit pas d'autre réponse, ne fut point surpris d'en recevoir une si froide: il ne songea plus qu'à disposer son dessein, en sorte qu'il pût s'assurer d'être avoué.

Il n'y eut jamais de Monarchie si absolue dans le Monde, que l'Empire avec lequel le Sénat de Venise gouverne cette République. On y fait une différence infinie jusques dans les moindres choses entre les Nobles, & ceux qui ne le sont pas. Il n'y a que ces Nobles, qui puissent commander dans tous les Pays qui en dépendent. Les plus grands Seigneurs, & les premiers Magistrats de ces Pays, vivent avec eux comme avec des Souverains, plutôt que comme avec des Gouverneurs; & si la République donne quelquefois les premieres Charges de ses Armées à des Etrangers, c'est toujours à des conditions, qui les engagent à suivre nécessairement les sentimens du Généralissime Vénitien, & qui ne leur laissent en effet que le soin de l'exécution. Comme il n'y a point de prétexte si plausible que la Guerre pour charger le Peuple, celle des Uscoques donnoit aux Nobles qui en avoient la conduite une belle occasion de s'enrichir. Elle étoit d'une dépense excessive. Outre l'argent qui alloit en Piémont, il fallut dans la suite entretenir presque

une troisiéme Armée en Lombardie, contre le Gouverneur de Milan, qui menaçoit toujours de faire quelque diversion en faveur de l'Archiduc. La justice de la cause de la République rendoit les Commandans plus hardis à inventer de nouvelles vexations, & ne rendoit pas le Peuple plus patient à les souffrir. Elles monterent à un tel point, que le Marquis de Bedemar put raisonnablement s'assurer, que la Révolution qu'il méditoit, seroit d'abord aussi agréable aux petites gens, qu'elle seroit funeste aux Grands. Il y avoit même parmi ces Grands beaucoup de personnes, qui n'aimoient pas le Gouvernement. C'étoient les Partisans de laCour de Rome. Les uns,qui faisoient le plus grand nombre, ambitieux & vindicatifs, étoient irrités de ce que la République avoit été gouvernée contre leurs conseils pendant leur querelle avec cette Cour. Ils étoient disposés à tout faire, & à tout souffrir, pour ôter l'autorité des mains de ceux qui l'avoient, & ils auroient regardé avec joie les malheurs de l'Etat comme les fruits d'une conduite qu'ils n'avoient pas approuvée. Quelques autres, simples & grossiers, vouloient être plus Catholiques que le Pape. Comme il avoit relâché de ses prétentions dans l'accommodement, ils s'imaginoient qu'il avoit été obligé de le faire par politique, & que s'il y avoit lieu à quelque restriction mentale dans cette affaire, il étoit à craindre que l'excommunication ne subsistât comme auparavant dans l'intention de Sa Sainteté. De ce nombre étoient quelques Sénateurs, aussi pauvres des biens de la fortune que de ceux de l'esprit, lesquels servirent beaucoup dans la suite aux desseins du Marquis de Bedemar, après qu'il leur eut persuadé, à force de leur faire du bien, que depuis cette affaire, on ne pouvoit plus être Vénitien en sureté de conscience.

Quelque rigoureuses défenses qui soient faites aux Nobles d'avoir commerce avec les Etrangers, il avoit trouvé des moyens pour faire des liaisons étroites avec les plus mal-aisés

& les plus mécontens. S'ils avoient quelque proche Parente dans des Couvens, quelque Courtisane, ou quelque Ecclésiastique affidé, il achetoit la connoissance de ces personnes à quelque prix que ce fût ; & il leur faisoit des présens, qui ne laissoient pas d'être de grande valeur, quoique ce ne fussent d'ordinaire que des curiosités des Pays étrangers. Ces libéralités faites sans nécessité firent penser à ceux qui les recevoient, qu'ils pouvoient s'en attirer de plus considérables. Dans cette vue, ils satisfirent pleinement sa curiosité sur toutes les choses dont il s'informa d'eux : ils prirent soin de s'informer eux-mêmes de celles qu'ils ne sçavoient pas assez bien pour répondre à ses demandes ; & sa reconnoissance surpassant leur attente, ils n'eurent point de repos qu'ils n'eussent engagé leurs Patrons dans ce commerce. Il faut croire que la nécessité en fut cause, & que ces Nobles ne purent voir sans envie des personnes entiérement dépendantes d'eux, devenues plus riches qu'eux par des présens qui n'étoient faits qu'à leur considération. Mais quoi qu'il en soit, depuis ce tems, il n'y eut plus de délibération du Sénat, qui fût secrette pour l'Ambassadeur d'Espagne ; il étoit averti de toutes les résolutions qui s'y prenoient ; & les Généraux de l'Archiduc sçavoient celles qui regardoient la Guerre, avant que ceux de la République eussent l'ordre de les exécuter.

Avec ces intelligences, il falloit à l'Ambassadeur un nombre considérable de gens de Guerre, pour réussir dans son entreprise ; mais comme il y avoit une puissante Armée Espagnole en Lombardie, il ne craignit pas de manquer d'hommes, pourvu qu'il eut un Gouverneur de Milan capable d'entrer dans ses desseins. Le Marquis d'Inojosa, qui l'étoit alors, avoit des liaisons trop étroites avec le Duc de Savoie, pour y entendre. Il venoit de signer le Traité d'Ast, dont la France & les Vénitiens avoient été Médiateurs entre ce Prince & lui. L'Ambassadeur, qui sçavoit que cette Négociation ne seroit pas approuvée en Espagne, y écrivit pour le faire rapeller ; & sollicita en même tems Dom

Pedre

Pedre de Tolede, Marquis de Ville-Franche, son intime ami, de briguer le Gouvernement de Milan. D. Pedre eut ordre de partir incessamment, pour aller prendre la place d'Inojosa, sur la fin de l'année mil six cent quinze; & il ne fut pas plûtôt arrivé à Milan, qu'il en donna avis à Venise par le Marquis de Lare. L'Ambassadeur communiqua son projet à ce Marquis, de la maniere qu'il jugea la plus propre pour le faire agréer, & il le chargea principalement de sçavoir si le nouveau Gouverneur pourroit lui donner quinze cens hommes de ses meilleures troupes quand il seroit tems. D. Pedre, charmé de la grandeur de l'entreprise, résolut de la seconder, autant qu'il pourroit le faire sans s'exposer à une ruine certaine, si elle manquoit. Il dépêcha une seconde fois le Marquis de Lare à Venise, pour en assurer l'Ambassadeur; mais en même tems, il le pria de considérer qu'il n'y avoit pas apparence d'envoyer les hommes qu'il demandoit, sans les choisir extrêmement; & que s'ils venoient à périr, il seroit inexcusable d'avoir exposé à un danger si considérable tout ce qu'il y avoit de plus braves Soldats dans son Armée; qu'il lui en donneroit pourtant le plus qu'il lui seroit possible, & qu'il les choisiroit si bien qu'il répondroit d'eux comme de lui-même.

Rien n'étoit plus important pour le dessein de l'Ambassadeur, que d'empêcher toute sorte d'accommodement. Dans cette vue, il obligea le Marquis de Lare à faire des propositions de paix fort déraisonnables au Sénat, de la part du Gouverneur de Milan. Le Sénat y répondit avec indignation, comme ils avoient prévu, & ne voulut point entrer en Négociation avec eux. D. Pedre n'oublia rien aussi de son côté, pour aigrir davantage les choses. Le Duc de Mantoue étoit peu disposé à accorder le pardon de ses Sujets rebelles, qu'il avoit promis par le Traité d'Ast: on l'encouragea à s'obstiner sur cet article, & à continuer les exécutions qu'il avoit commencées contre eux. On fit des Propositions au Duc de Savoie pour l'accomplissement de ce

Traité, qu'on ſçavoit bien qu'il n'accepteroit pas ; & on s'excuſa de déſarmer après lui, comme on le devoit, ſous prétexte de la guerre de Frioul, où l'Eſpagne ne pouvoit plus ſe diſpenſer avec honneur de prendre parti. L'armée Vénitienne avoit paſſé le Lizonzo, & aſſiégé Gradiſque, capitale des Etats de l'Archiduc. Le Conſeil d'Eſpagne, qui avoit paru neutre juſqu'alors, voyant qu'on vouloit dépouiller ce Prince, menaça de ſe déclarer. En ce tems prit fin la méſintelligence, qui étoit dans la Maiſon d'Autriche entre la branche d'Eſpagne & celle d'Allemagne, depuis le différend du fils & du frere de Charles-Quint pour la ſucceſſion de l'Empire. L'intérêt, que les Eſpagnols prirent en cette guerre, fut la premiere marque de cette réconciliation. D. Pedre fit avancer le Meſtre-de-Camp Gambalotta, auprès de Creme, avec des Troupes ; & il fit monter vingt-quatre piéces de batterie à Pavie, qui, à ce qu'il publioit, devoient bientôt accompagner un corps de huit mille hommes commandés par D. Sanche de Lune. D'autre côté, le Vice-Roi de Naples, qui croiſoit la Méditerranée avec la flotte d'Eſpagne, menaçoit d'attaquer le Duc de Savoie par Ville-Franche. Il fermoit le chemin à tous les ſecours qui venoient par Mer à la République, & il ſe mettoit tous les jours en devoir d'entrer dans le golfe, pour tenir en échec la flotte de Veniſe.

Les Miniſtres Vénitiens, ayant déclamé dans toutes les Cours contre la violence de ce procédé, le Marquis de Bedemar entreprit de le juſtifier. Il crut même, qu'il étoit important pour ſon deſſein de renverſer les fondemens de la vénération que toute l'Europe avoit depuis tant de ſiécles pour cette République, comme pour le plus ancien & le plus libre de tous les Etats. Cette liberté avoit été nouvellement prouvée & relevée plus haut que jamais, à l'occaſion du différend avec le Pape, par pluſieurs Ecrits qui paſſoient encore pour invincibles, quoique le parti contraire n'eût pas manqué d'habiles gens qui y avoient répondu. L'Ambaſſadeur, s'étant mis à les examiner de nou-

veau, réfuta en peu de chapitres les nombreux volumes des Auteurs Vénitiens, sans faire l'honneur à un seul de le nommer. Et comme il n'y a point de question sur les matieres de cette nature, qu'un habile homme ne puisse rendre problématique, sous prétexte d'établir le droit des Empereurs sur Venise, il fit voir que l'indépendance de cette République n'étoit qu'une chimere, aussi bien que son empire sur la Mer. Comme il n'étoit pas nécessaire pour son but, qu'il fût connu pour Auteur de ce Libelle, il le fit publier si adroitement, qu'on n'a point sçu pendant sa vie qu'il y eût part. Il paroît étrange qu'on ne l'en soupçonnât pas; mais il est à croire que les Vénitiens ne le connoissoient pas encore bien. Ces manieres vives & emportées, qui étoient les seules qu'il faisoit paroître, ne leur permettoient pas de penser qu'un homme d'un caractere si impétueux pût être l'Auteur d'une Satyre d'Etat du plus grand rafinement de délicatesse. L'équité & la bonne foi sembloient y régner par-tout; & les déclamations contre les attentats des Vénitiens, qui y étoient mêlées, étoient exprimées dans les termes d'une modération apparente, qui suffisoit seule pour les rendre plausibles. Cet ouvrage, qui avoit pour titre *Squittinio della Liberta Veneta*, fit beaucoup de bruit. Dans l'ignorance où on étoit de l'Auteur, le soupçon tomba naturellement sur la Cour de Rome, à cause des Ecrits précédens. Les sçavans du Sénat crurent que tout le monde en sentoit la force comme eux: ils s'en effrayerent plus qu'ils n'auroient fait de la perte d'une bataille; & Frà-Paolo eut ordre de l'examiner. Cet homme, qui s'étoit joué des autres Ecrivains du parti contraire, déclara, qu'il ne falloit point répondre à ce dernier, parce qu'on ne le pouvoit faire, qu'en éclaircissant des choses qu'il étoit plus à propos de laisser ensevelies dans les ténébres de l'antiquité; que si pourtant le Sénat jugeoit qu'il fût de la dignité de la République de se ressentir de cet outrage, il se chargeoit de mettre la Cour de Rome en si grande peine de se défendre, qu'elle ne penseroit plus à attaquer. Cet avis,

qui fut ſuivi dans la premiere chaleur du reſſentiment, donna la joie à Frà-Paolo de publier ſa chere Hiſtoire du Concile de Trente, qui n'auroit paru de ſa vie ſans cette occaſion.

Cependant, la campagne de l'année mil ſix cent ſeize s'étant paſſée ſans avantage conſidérable de part ni d'autre, le Duc de Savoie & les Vénitiens, qui ne vouloient pas expoſer au hazard d'une ſeconde, la gloire qu'ils avoient acquiſe, donnerent pouvoir à Gritti, Ambaſſadeur de Veniſe à Madrid, de renouer la négociation. Les Eſpagnols, indignés de la réſiſtance qu'ils avoient trouvée, firent des propoſitions ſi déraiſonnables, qu'elles n'eurent point de ſuite. Gradiſque demeura bloquée. On continua de ſe battre pendant l'hiver, & les armées ſe mirent en campagne au printems avec une ardeur, qui promettoit de plus grands ſuccès que ceux de l'année précédente. La Tréve de Hollande ayant rendu inutiles la plupart des troupes de cet Etat, & réduit les Aventuriers François & Allemans à chercher de l'emploi ailleurs, les Comtes de Naſſau & de Lievestein amenerent huit mille hommes Hollandois ou Walons au ſervice de la République. Les Eſpagnols firent de grandes plaintes au Pape de ce que les Vénitiens expoſoient l'Italie à l'infection de l'héréſie par le commerce de ces gens de guerre; mais l'Ambaſſadeur Vénitien lui fit comprendre, que c'étoit moins l'intérêt de la Religion qui faiſoit parler les Eſpagnols, que la douleur de voir deux grandes Républiques unir leurs forces contre eux.

Le Marquis de Bedemar eût été bien embarraſſé, ſi le Pape eût obligé les Vénitiens à licencier ces Hérétiques. Comme la plupart des gens de guerre n'ont que leur profit en vue, quand ils ſervent un Prince étranger, il eſpéroit d'engager les Chefs de ces troupes mercénaires dans ſon deſſein, moyennant quelque ſomme, & ſur l'eſpérance du pillage de Veniſe. Il jetta les yeux pour négocier cette affaire ſur un nommé Nicolas de Renault, homme de ſçavoir & de tête, & qui étoit réfugié à

Venise pour quelque sujet qu'on n'a jamais pu découvrir. Le Marquis de Bedemar l'avoit vu depuis longtems chez l'Ambassadeur de France, où il demeuroit. Dans quelques conversations, que le hazard leur fit avoir ensemble, Renault le connut pour être aussi habile homme qu'on le croyoit; & le Marquis, qui étoit bien aise d'avoir à lui chez l'Ambassadeur de France un ami de ce caractere, avoit fait une liaison étroite avec Renault. Quoique cet homme fût extrêmement pauvre, il estimoit plus la vertu que les richesses; mais il aimoit plus la gloire que la vertu; & faute de voies innocentes pour parvenir à cette gloire, il n'en étoit point de si criminelles qu'il ne fût capable de prendre. Il avoit appris dans les Ecrits des Anciens cette indifférence si rare pour la vie, & pour la mort, qui est le premier fondement de tous les desseins extraordinaires; & il regrétoit toujours ces tems célébres, où le mérite des Particuliers faisoit la destinée des Etats, & où tous ceux qui en avoient ne manquoient jamais de moyens ni d'occasions de le faire paroître. Le Marquis de Bedemar, qui l'avoit étudié à fond, & qui avoit besoin d'un homme à qui il pût confier entiérement la conduite de son entreprise, lui dit, en la lui déclarant, qu'il avoit compté sur lui, dès la premiere pensée qu'il en avoit eue. Renault se tint plus obligé de cette assurance, qu'il n'auroit fait de toutes les louanges imaginables. L'âge avancé où il étoit ne le détourna point de cet engagement. Moins il avoit à vivre, moins il avoit à risquer. Il ne crut pas pouvoir mieux employer quelques tristes années qui lui restoient à passer, qu'en les hazardant pour rendre son nom immortel. Le Marquis de Bedemar lui donna les Lettres de Change & de Créance nécessaires pour négocier avec les Chefs Hollandois. Il le chargea de ne point expliquer encore l'entreprise, & de laisser seulement entendre, que les choses étant aigries au point qu'elles l'étoient entre la République & la Maison d'Autriche, l'Ambassadeur d'Espagne qui étoit à Venise prévoyoit quelque conjoncture, qui pouvoit

exposer sa personne à la fureur du Peuple de cette Ville, & que, pour s'en garantir, il vouloit s'assurer d'un nombre considérable d'amis fidéles & résolus. Le prétexte étoit grossier; mais le moindre voile est d'un grand secours dans ces sortes d'affaires : il importe peu qu'on connoisse qu'il y a du mystere, pourvu qu'on ne le pénétre point. Par ce moyen, il espéroit de débaucher l'élite de l'Armée de terre des Vénitiens; & que le reste demeureroit si foible, qu'il seroit aisé à D. Pedre de la défaire en chemin, si on vouloit l'amener à Venise pour s'opposer aux Conjurés. Celle de Mer étoit bien plus à craindre. Elle étoit de tout tems en possession de vaincre, & bien plus aisée à ramener. La meilleure partie des Soldats étoient sujets naturels de la République. Il ne falloit pas douter qu'au premier éclat de la Conjuration, elle ne volât à Venise. Espérer que la flotte d'Espagne la déferoit, c'étoit un coup peu sûr; & il n'eût pas été sage de remettre au hazard d'un combat le succès d'une entreprise, qui d'ailleurs étoit déja si hazardeuse. Il falloit trouver quelque moyen de mettre cette flotte hors d'état de servir. L'Ambassadeur qui n'avoit pas tant d'expérience des choses de la Mer, que le Vice-Roi de Naples, qui commandoit l'Armée Navale d'Espagne, crut devoir le consulter sur ce sujet. Ce Vice-Roi, qui devoit être le principal Acteur de la Tragédie que l'Ambassadeur composoit, étoit ce Duc d'Ossonne, si fameux par ses galanteries, aussi entreprenant que D. Pedre, & que le Marquis de Bedemar. Cette ressemblance d'humeurs avoit établi une étroite intelligence entre ces trois Ministres. D. Pedre, & le Duc d'Ossonne, n'étoient pas de grands hommes de cabinet, & ce Duc étoit même quelquefois sujet à des bizarreries qui approchoient de l'extravagance; mais la déférence, qu'ils avoient tous deux pour le Marquis de Bedemar, leur tenoit lieu de l'habileté qu'ils n'avoient pas.

Les profits que la Piraterie apporte à ceux qui l'exercent sous quelque Protection puissante, avoient attiré dans la Cour du

Vice-Roi de Naples tout ce qu'il y avoit de Corsaires renommés sur la Méditerranée. Ce Vice-Roi, qui étoit fécond en desseins extraordinaires, & plûtôt prodigue qu'avare, ne les protégeoit pas tant pour la part qu'ils lui faisoient de leur butin, que pour avoir toujours auprès de lui un nombre considérable de gens prêts à tout faire. Non content de les recevoir, quand il en sçavoit quelqu'un d'un mérite au-dessus du commun, il le recherchoit, & lui faisoit de si grands avantages, qu'il l'attiroit infailliblement auprès de lui. Il en avoit usé de cette sorte pour un nommé le Capitaine Jacques Pierre, Normand de naissance, & si excellent dans ce métier, que tous les autres faisoient gloire de l'avoir appris de lui. L'esprit de cet homme ne tenoit rien de la barbarie de ce genre de vie. Ayant gagné de quoi subsister honnêtement, il résolut de le quitter, quoiqu'il fût encore dans la fleur de l'âge, & il choisit les Etats du Duc de Savoie pour sa retraite. Ce Prince, amoureux de tous les talens extraordinaires, & qui en sçavoit d'autant mieux le prix que la Nature l'en avoit partagé libéralement, connoissant de réputation ce Corsaire pour un des plus braves hommes du monde, lui permit de s'établir à Nice. Tout ce qu'il y avoit de gens de Mer, Soldats, Officiers, & Matelots, qui fréquentoient cette côte, faisoient régulierement leur cour au Capitaine. Ses conseils étoient des Oracles pour eux: il étoit Arbitre souverain de leurs différends; & ils ne pouvoient se lasser d'admirer un homme, qui avoit abandonné une profession dans laquelle il étoit si entendu, & la plus difficile de toutes à quitter. De ce nombre étoit un nommé Vincent Robert de Marseille, lequel ayant abordé en Sicile, où le Duc d'Offonne étoit alors Vice-Roi, y reçut un si bon traitement, qu'il prit parti à son service. Le Duc, ayant appris que ce Robert étoit camarade du Capitaine, se plaignit familierement à lui de ce que son ami avoit préféré les Etats du Duc de Savoie à son gouvernement, pour choisir une retraite. Il accompagna cette plainte de témoignages

extraordinaires de l'estime qu'il faisoit du courage & de l'expérience du Capitaine en fait de Marine ; & il finit par des assurances de ne rien épargner de ce qui dépendoit de lui pour attirer dans sa Cour un homme d'un mérite si singulier. Robert se chargea avec joie de cette Négociation, & elle fut soutenue par de si grandes avances de la part du Vice-Roi, que le Capitaine fut contraint de se rendre, & de s'aller établir en Sicile avec sa femme & ses enfans. Comme il n'avoit point encore perdu la Mer de vue, il n'étoit pas bien guéri de la passion qu'il avoit eue pour elle. Le Vice-Roi avoit fait faire depuis peu de si beaux Gallions, & quelques Caravanes de Turc fort riches étoient en route avec des Escortes si foibles, que le Capitaine ne put résister à cette tentation. Il n'eut pas sujet de s'en repentir. Il fit un Butin incroyable; & le Duc d'Offonne, qui vécut dès-lors avec lui comme avec un frere, lui en laissa la meilleure partie, à condition, qu'il le suivroit à Naples, où les ordres du Roi appelloient ce Duc pour y commander ; & qu'il feroit un voyage en Provence, pour débaucher tout ce qu'il connoissoit de meilleurs hommes de Mer sur cette Côte. Le Capitaine en amena assez pour armer cinq grands Vaisseaux, qui appartenoient au Vice-Roi en propre, & sur lesquels il eut une autorité absolue. Avec cette petite flotte, il saccagea impunément toutes les Isles & les Côtes de Levant, & termina sa premiere Campagne par un grand Combat, dans lequel il prit ou coula à fond une grosse Escadre de Galeres Turques.

Ce fut en ce tems, que le Marquis de Bedemar communiqua son dessein au Duc d'Offonne, assuré qu'il n'auroit pas de peine à l'y embarquer. Ce Duc, qui affectoit l'Empire de ces Mers, ne souhaitoit rien plus ardemment que de ruiner les seuls qui pussent le lui disputer, & qui n'étoient pas si aisés à battre que les Turcs. Il s'en ouvrit au Capitaine, & lui proposa les difficultés. Le Capitaine ne les crut pas insurmontables ; & après plusieurs jours de conférence secrette, il sortit de Naples à l'improviste,

&

& dans un équipage, qui marquoit une précipitation & une frayeur extrême. Le Vice-Roi mit des hommes en campagne de tous côtés, excepté celui par où il étoit allé, avec ordre de le prendre mort ou vif. Sa femme & ses enfans furent emprisonnés, & détenus depuis ce jour dans un état très-cruel en apparence. Tous ses biens furent confisqués, & la colere du Duc éclata avec tant de fureur, que tout Naples en fut surpris, quoiqu'il y fût connu depuis long-tems pour aussi emporté qu'il l'étoit. Comme le Capitaine ne paroissoit pas moins remuant que le Vice-Roi, on ajouta aisément foi à leur mésintelligence; & l'on crut que cet homme avoit traité quelque chose contre l'Espagne, ou contre les intérêts du Duc & ses desseins particuliers. Cependant, il revint à son premier asyle. Le Duc de Savoie étoit en Guerre ouverte avec les Espagnols, & il étoit connu pour le plus généreux Prince du monde. Quoiqu'il eût témoigné quelque déplaisir, lorsque le Capitaine avoit quitté ses Etats pour aller en Sicile, le fourbe n'hésita pas à s'aller jetter à ses pieds. Il lui conta plusieurs faux desseins du Vice-Roi contre la République de Venise, horribles seulement à penser, mais qui n'avoient rien de commun avec le véritable, & dans lesquels n'ayant pas cru pouvoir s'engager avec honneur, il avoit voulu prendre quelques mesures pour se sauver de Naples avec ses biens & sa Famille; mais qu'ayant sçu, que le Vice-Roi avoit découvert sa résolution, il avoit été contraint de s'enfuir en ce triste équipage, pour se dérober à sa fureur, & d'abandonner tout ce qu'il avoit de plus cher au monde à la discrétion du plus cruel de tous les hommes. Le Duc de Savoie fut touché de pitié à ce funeste récit, & le reçut à bras ouverts. Il dit au Corsaire, que ses intérêts étant liés étroitement avec ceux de la République, il se chargeoit de reconnoître le service qu'il rendroit à la cause commune, si les Vénitiens ne le reconnoissoient pas. Il ajouta, qu'il étoit important, que le Sénat fût instruit par sa propre bouche des desseins du Duc d'Ossonne; & après l'avoir

exhorté à ſupporter ſa diſgrace en homme de courage, l'avoir équipé de toutes choſes, & lui avoir fait un préſent magnifique; il lui fit prendre le chemin de Veniſe, avec des Lettres de Créance & de Recommandation. Les Vénitiens ne furent pas moins pitoyables que le Duc de Savoie. La fuite, les larmes, la pauvreté, le déſeſpoir, la réputation du Capitaine, l'eſpérance qu'il attireroit à leur ſervice ce grand nombre de gens de cœur qu'il avoit attirés au ſervice du Duc d'Oſſonne; mais ſur-tout, les deſſeins qu'il racontoit de ce Duc, & qu'il avoit inventés auſſi vraiſemblables qu'il étoit néceſſaire, toutes ces choſes parlerent ſi puiſſamment en ſa faveur, qu'on lui donna d'abord un Vaiſſeau à commander. Ce n'eſt pas que Contarini, Ambaſſadeur à Rome, ne remontrât par ſes Lettres, que cet homme venant d'auprès du Vice-Roi, il falloit toujours s'en défier; mais la crainte, qui avoit produit dans l'eſprit des Vénitiens la crédulité qui la ſuit toujours, l'emporta ſur ce prudent avis. Peu de tems après, la flotte étant ſortie en Mer, le Capitaine, qui ſçavoit de quelle importance il étoit qu'il ſe ſignalât, fit des priſes ſi conſidérables ſur les Uſcoques dans quelques Commiſſions qu'il ſe fit donner de les pourſuivre, qu'au retour de cette courſe on ajouta onze Navires à celui qu'il avoit déja.

Il rendit compte de ces heureux ſuccès au Duc d'Oſſonne, & finit ſa Dépêche par ces mots: *Si ces Pantalons croient toujours auſſi légérement qu'ils ont fait juſqu'ici, j'oſe aſſurer votre Excellence, Monſeigneur, que je ne perdrai pas mon tems en ce Pays.* Il écrivit en même tems à tous ſes Camarades, qu'il avoit laiſſés à Naples, pour les attirer au ſervice de la République. Il ne lui fut pas difficile de les débaucher. Depuis ſa fuite, le Vice-Roi, feignant de les avoir pour ſuſpects, les traitoit auſſi mal qu'il les avoit bien traités auparavant. Il faiſoit de grandes plaintes de la Protection que la République avoit accordée au Capitaine. Pour s'en venger, il retira près de lui les Uſcoques que les Ar-

mes Vénitiennes avoient chassés de leurs asyles. Sous sa Protection, ils recommencerent à faire des courses : il prirent un grand Vaisseau qui venoit de Corfou à Venise, & ils en vendirent. publiquement le butin sous son étendard. Il viola la Franchise des Ports, fit des représailles considérables pour des sujets légers, refusa d'obéir aux ordres qui lui vinrent d'Espagne de relâcher ce qu'il avoit saisi, & publia un Manifeste pour rendre raison de sa désobéissance. Il envoya une grande flotte croiser l'Adriatique, & fit entrer en triomphe dans Naples les prises qu'elle fit sur les Vénitiens. Enfin, il ruina leur Commerce, aux dépens des Napolitains même, qui y étoient intéressés; & les Fermiers des revenus du Royaume s'en étant voulu plaindre, il les menaça de les faire pendre. Comme il n'y avoit pas Guerre déclarée entre l'Espagne & la République, les Vénitiens ne pouvoient sortir de l'étonnement où une conduite si irréguliere les jettoit. Presque tous ne l'imputoient qu'à la seule extravagance du Duc d'Ossonne; mais les plus sages, qui sçavoient qu'il n'y a rien de si utile que ces sortes de fous, quand on les sçait mettre en œuvre, crurent que les Espagnols se servoient des caprices du Duc, pour faire toutes les démarches qu'ils ne vouloient, ni avouer, ni soutenir. Ses discours familiers n'étoient que de surprendre les Ports d'Istrie appartenans à la République, de saccager ses Isles, & même de faire, s'il se pouvoit, quelque descente à Venise. Il en étudioit le Plan avec ses Courtisans. Il faisoit faire des Cartes exactes des Environs, fabriquer des Barques, des Brigantins, & autres petits Bâtimens, propres à toute sorte de Canaux; essayer combien chaque profondeur d'eau pouvoit soutenir de poids sur différentes largeurs : & il inventoit tous les jours de nouvelles machines, pour diminuer ce poids, & faciliter le mouvement. Le Résident Vénitien, qui étoit à Naples, en donnoit exactement avis, au grand désespoir du Marquis de Bedemar, qui commença à se repentir de s'être lié d'intérêt avec un homme si

étourdi. Mais le ſuccès calma ſes craintes. Le Vice-Roi faiſoit toutes ces choſes ſi hautement, que les Vénitiens ne firent qu'en rire. Les plus ſages mêmes ne purent croire qu'il y eût rien de ſolide caché ſous des démonſtrations ſi manifeſtes. Le Duc continua ſes préparatifs tant qu'il voulut, ſans qu'on en prît le moindre ombrage; & ſon indiſcrétion qui devoit ruiner l'entrepriſe, l'avança plus que toute la circonſpection du Marquis de Bedemar. Néanmoins, ce Marquis jugea qu'il falloit en hâter l'exécution, ſoit pour ne pas donner aux Vénitiens le loiſir de faire des réflexions, ſoit à cauſe du danger où ſa Perſonne étoit expoſée tous les jours. La Flotte Vénitienne ayant une fois préſenté la Bataille à celle d'Eſpagne qui la refuſa, & ſaccagé les Côtes de la Pouille, la Canaille de Veniſe en conçut une joie ſi inſolente, que l'Ambaſſadeur & toute ſa Maiſon auroit été infailliblement maſſacrée, ſi on n'y eût envoyé des Gardes.

Il reçut ce même jour des nouvelles du Camp devant Gradiſque, qui le conſolerent de cet accident. Renault lui mandoit, qu'il avoit trouvé les eſprits ſi heureuſement diſpoſés, que ſa Négociation avoit été conclue en peu de tems. L'Ambaſſadeur lui ordonna de paſſer à Milan, avant que de revenir, & D. Pedre le reçut avec toutes les careſſes dont les Grands ont coutume d'aveugler les eſprits de ceux qui ſe perdent pour leur ſervice. Ils convinrent enſemble, qu'il falloit avoir quelque Ville dans l'Etat de Terre-Ferme des Vénitiens, dont on pût s'emparer en même tems que de Veniſe : que cette Ville brideroit les autres, ſerviroit comme de Place d'Armes à l'Armée Eſpagnole qui les attaqueroit, & de Barriere à celle de Veniſe, ſi elle ſe mettoit en devoir de les ſecourir. Renault paſſa par les principales, & s'arrêta quelque tems à Creme, pour y former une Faction, à la faveur d'un Lieutenant François, nommé Jean Berard, d'un Capitaine Italien, & d'un Lieutenant Provençal, que D. Pedre y avoit déja gagné. Ces trois hommes offrirent

de cacher cinq cens Espagnols dans la Ville sans donner aucun soupçon au Commandant Vénitien, & de s'en emparer huit jours après. Par l'examen que Renault fit de la chose sur le lieu, il jugea qu'elle étoit presque infaillible avec ce nombre de gens. Il ne falloit que couper la gorge à une misérable Garnison, qu'on avoit tirée des Milices du Pays, parce que toutes les Troupes réglées de la République étoient dans les Places du Frioul, ou dans les Armées.

Le Duc d'Ossonne avoit aussi fait convenir le Marquis de Bedemar, qu'il étoit nécessaire d'avoir quelque Place des Vénitiens sur le Golphe, pour donner la main aux Uscoques & à l'Archiduc, & pour servir de retraite à la Flotte d'Espagne, si par quelque accident elle étoit obligée de chercher un asyle dans cette Mer, quand elle y seroit engagée. Ils choisirent à cette fin Maran, Place forte dans une Isle confinante à l'Istrie, & qui a un Port capable de recevoir une grande Flotte. Un Italien nommé Mazza, qui en étoit Sergent-Major depuis quarante ans, y avoit presque autant d'autorité que le Gouverneur. Moyennant une somme considérable, & l'assurance du Commandement, cet homme promit à un Emissaire du Duc d'Ossonne de tuer ce Gouverneur au premier ordre, & de se rendre ensuite maître de la Place pour la tenir au nom des Espagnols. Il lui étoit presque aussi aisé d'exécuter cette promesse, que de la faire. Le Gouverneur, qui étoit le Provéditeur Lorenzo Tiepolo, vivoit avec lui dans une grande familiarité; & parce que la Charge de Provéditeur lui donnoit beaucoup d'occupation sur cette Frontiere en tems de Guerre, il se reposoit entiérement sur le Sergent-Major de ce qui regardoit le dedans de la Place, comme sur le plus ancien & le plus capable Officier de la Garnison. Les affaires étant dans cet état, l'Ambassadeur crut devoir mettre la derniere main à son Ouvrage. Ce n'est pas qu'en attendant encore, il ne pût ajouter beaucoup de choses aux mesures qu'il avoit prises; mais il sçavoit que la longueur

est mortelle aux desseins de cette nature. Il est impossible que tous les différens moyens qui peuvent contribuer au bon succès, se trouvent dans le même tems en état de servir : les premiers changent de face, pendant que les autres se préparent ; & quand on est une fois assez heureux pour en pouvoir joindre ensemble un nombre suffisant ; c'est une faute capitale, de laisser passer le point fatal d'une conjoncture si précieuse.

Il étoit d'une importance extrême pour l'honneur de la Couronne d'Espagne, que son Ambassadeur ne pût être convaincu d'avoir eu part à l'entreprise, si elle manquoit. Dans cette vue, il résolut de ne se découvrir à aucun autre des Conjurés, qu'à Renault & au Capitaine. Ces deux hommes même ne se connoissoient pas : ils ne venoient point chez lui, qu'il ne les mandât, & il avoit toujours observé de leur donner des tems différens, afin qu'ils ne pussent s'y rencontrer. S'ils avoient à être découverts, il seroit beaucoup plus avantageux pour lui, qu'ils n'eussent eu aucune liaison ensemble. Dans cette crainte, il auroit bien voulu continuer de les faire agir chacun de leur côté sans se connoître l'un l'autre, comme il avoit fait jusqu'alors ; mais après y avoir songé murement, il jugea que c'étoit une chose impossible : & désespérant en son ame du succès de son dessein, s'il n'établissoit entre eux une union parfaite, il résolut de franchir ce pas, quelque fâcheux qu'il le trouvât. Quoique tous deux eussent du courage & de la conduite, Renault se piquoit principalement de disposer si bien les choses que l'exécution en fût aisée, & le succès infaillible. Le Capitaine, au contraire, qui n'étoit pas, à beaucoup près, si avancé en âge, se piquoit sur-tout d'être homme de grande exécution, & capable d'une résolution extraordinaire. Le Marquis lui exposa les diverses Négociations que Renault avoit faites, son sçavoir qui pouvoit fournir des expédiens pour toutes rencontres, son éloquence & son adresse à gagner de nouveaux Partisans, son talent pour écrire, si nécessaire dans une occasion où il falloit

être instruit continuellement de l'état des Flottes, des Provinces, & des Armées: Qu'il avoit pensé qu'un homme de cette sorte seroit d'un grand soulagement au Capitaine: Que c'étoit un Vieillard de grande expérience, qui ne manquoit ni de cœur, ni de fermeté; mais que son âge & sa profession d'homme de Cabinet plûtôt que d'homme de guerre, le rendoient incapable de partager avec le Capitaine la gloire de l'exécution. Pour Renault, il lui dit seulement que le Capitaine étoit l'homme du Duc d'Ossonne, & que ce Duc devant avoir la meilleure part dans leur dessein, il n'y avoit pas apparence de rien cacher à son Confident: Qu'il le conjuroit de condescendre aux manieres du Corsaire, autant qu'il seroit besoin pour leur but, & de lui témoigner toute la déférence qui pouvoit gagner l'esprit d'un homme de main, fier & présomptueux au dernier point. Le Marquis de Bedemar ayant travaillé de cette sorte pour disposer ces deux hommes à vivre bien ensemble, son étonnement fut extrême, la premiere fois qu'il les fit rencontrer chez lui, quand il les vit s'embrasser avec beaucoup de tendresse aussitôt qu'ils eurent jetté les yeux l'un sur l'autre. Il n'est point d'esprit si fort, qui ne fasse d'abord un jugement déraisonnable des choses qui le surprennent extrêmement. La premiere pensée de l'Ambassadeur fut qu'il étoit trahi. Comme il étoit prévenu que ces deux hommes ne se connoissoient point, il ne pouvoit comprendre pourquoi ils lui avoient caché qu'ils se connussent. Ce mystere fut bientôt éclairci. Il sçut qu'ils s'étoient vus chez une fameuse Grecque, femme d'un mérite extraordinaire pour une Courtisane. Il n'en falloit point d'autre preuve que cette Aventure, où elle avoit gardé si religieusement le Secret qu'ils l'avoient priée de faire de leur nom. Cette exactitude leur parut d'autant plus admirable, qu'elle n'ignoroit pas qu'ils avoient conçu beaucoup d'estime l'un pour l'autre. L'Ambassadeur, pleinement revenu de sa surprise, fut ravi de trouver toute faite une union qu'il souhaitoit si fort. Ils

avouerent dans la suite de la conversation, qu'ils avoient fait dessein chacun en leur particulier de s'engager l'un l'autre dans l'entreprise. Comme ils étoient tout pleins de leur projet dans les entretiens qu'ils avoient eus ensemble chez cette Grecque, ils étoient tombés quelquefois sur les matieres de cette nature, en parlant des affaires du tems, de l'Etat & de la Guerre. Ç'avoit été sans se découvrir, & plus encore sans avoir dessein de le faire : cependant, ils reconnurent de bonne foi en présence de l'Ambassadeur, que la chaleur du raisonnement les avoit quelquefois portés un peu loin, & qu'ils avoient trop donné à connoître leurs sentimens. L'Ambassadeur les convia à profiter de cette réflexion, pour être plus circonspects à l'avenir, & à reconnoître par cette expérience, que pour tenir une grande affaire véritablement secrette, ce n'est pas assez de ne rien dire ni faire qui ait du rapport avec elle; qu'il ne faut pas seulement se souvenir qu'on la sçait.

Ensuite Renault exposa, que depuis les bruits de Paix, qui s'étoient renouvellés sur la fin du mois de Juin, les Officiers Vénitiens avoient fort maltraité les Troupes étrangeres; & que n'étant plus retenues par l'autorité du Comte de Nassau, qui étoit mort environ ce même tems, elles avoient mal servi devant Gradisque : Que le Général de la République, craignant qu'elles ne fissent pis, les avoit séparées en divers postes les plus éloignés l'un de l'autre qu'il avoit pu choisir : Que cette précaution ayant rendu publique la défiance où on étoit de leur fidélité, elles s'étoient mutinées, & qu'ayant refusé avec insolence d'exécuter quelques ordres du Sénat, ce Général avoit cru qu'il étoit de son devoir de faire mourir les principaux séditieux : Qu'il avoit confiné les Chefs à Padoue, & distribué le reste en diverses Places de Lombardie, jusqu'à ce qu'on les pût payer, & que l'exécution des Traités permît de les licencier. Renault ajouta, que le Lieutenant du Comte de Nassau, qui étoit l'un des Principaux avec qui il avoit négocié, avoit été relégué

relégué à Bresse; qu'il y avoit fait une trame, à la faveur de laquelle il étoit prêt de mettre cette Ville entre les mains de D. Pedre; & qu'il étoit nécessaire de se résoudre avant toutes choses sur ce dessein particulier, parce que ce Lieutenant pressoit par ses Lettres pour avoir une réponse décisive. L'Ambassadeur répondit, qu'il ne falloit rien remuer de ce côté, qu'on ne fût Maître de Venise; qu'alors même, on n'auroit besoin que d'une seule Place en Lombardie; qu'on étoit assuré de Creme, & que cette nouvelle entreprise ne feroit que diviser leurs forces; qu'on entretînt pourtant dans leur bonne disposition ceux qui étoient gagnés; mais qu'on différât toujours l'exécution sous divers prétextes; & que plûtôt que de s'exposer à faire le moindre éclat, on abandonnât entiérement cette pensée. Renault reprit, qu'outre ce Lieutenant, il avoit négocié avec trois Gentilshommes François, nommés Durand, Sergent-Major du Régiment de Liévestein, de Brainville, & de Bribe; avec un Savoyard, nommé de Ternon, qui s'étoit trouvé autrefois à l'Escalade de Genéve; un Hollandois, nommé Théodore; Robert Revellido, Ingénieur Italien, & deux autres Italiens, qui avoient eu autrefois de l'Emploi dans l'Arsenal, nommés Louis de Villamezzana, Capitaine de Chevaux-légers, & Guillaume Retrosi, Lieutenant du Capitaine Honorat dans Palme: Qu'il avoit jugé nécessaire de s'ouvrir entiérement à ces neuf personnes; mais que de la maniere qu'il les avoit choisies, il répondoit sur sa tête de leur fidélité: Que pendant son séjour au Camp, ils avoient déja gagné plus de deux cens Officiers: Que pour ces Officiers, il leur avoit seulement fait entendre, comme l'Ambassadeur l'avoit ordonné, qu'il s'agissoit d'aller à Venise délivrer son Excellence des mains de la populace de cette Ville, quand il en seroit tems: Que depuis son retour, ayant écrit qu'on lui fît sçavoir au juste le nombre d'hommes sur lequel il pouvoit faire fond, & qu'on n'avançât rien que de parfaitement sûr, on lui mandoit, qu'il pouvoit compter sur deux

mille hommes des Troupes de Liévestein pour le moins, & sur deux mille trois cens de celles de Nassau; & que tous les Officiers étoient prêts de se venir mettre entre ses mains pour assurance de cette parole : Que dès le commencement de cette Négociation, ils avoient flaté leurs Soldats de l'espérance de quelque Expédition, où on les conduiroit quand ils seroient congédiés par la République, & où ils se récompenseroient libéralement de la misere qu'ils avoient soufferte : Qu'il ne falloit pas appréhender que la singularité de l'entreprise les rebutât, quand il faudroit la déclarer : Qu'ils étoient aigris à un tel point contre le Sénat, à cause du traitement ignominieux qu'on leur avoit fait, que quand il n'y auroit que cette raison, il répondroit qu'il n'est rien dont ils ne soient capables pour se venger : Que néanmoins pour plus grande sureté, on ne leur déclareroit le secret, si on ne vouloit, que lorsque les choses seroient si bien disposées & si avancées, qu'ils ne pourroient presque douter du succès : & que dans la résolution où on étoit de leur donner Venise au pillage, il n'y en auroit pas un qui hésitât de s'enrichir par une voie si sure & si prompte, & de passer dans l'opulence le reste de ses jours.

Dès la premiere pensée que le Marquis de Bedemar avoit eue de son entreprise, il avoit résolu de ne s'y point engager, qu'il n'eût beaucoup plus de moyens qu'il n'en falloit pour la faire réussir ; & que ces moyens ne fussent tellement indépendans & dégagés l'un de l'autre, que quand même il y en auroit quelqu'un qui viendroit à manquer, les autres n'en demeurassent pas moins en état de servir. Dans cette vue, il n'avoit pas laissé de prendre des mesures avec le Duc d'Ossonne, pour avoir des Troupes, quoiqu'il comptât surement sur ce que D. Pedre lui avoit promis, & sur ce que Renault avoit traité avec les Chefs Hollandois. Il avoit négocié de chacun de ces trois côtés, avec les mêmes suretés, que s'il n'avoit eu aucune assurance des deux autres, & que s'il en eût eu besoin pour trois Entre-

prises différentes. Il étoit tems de sçavoir précisément dans quel tems le Duc d'Offonne pouvoit faire venir à Venise les gens qu'on lui demandoit. Mais parce que ce n'étoit pas un esprit assez sûr dans ses vues, pour se reposer aveuglément sur sa seule parole d'une chose si importante, & si difficile, il falloit lui envoyer quelqu'un qui fût capable de juger sur le lieu, s'il étoit en état de tenir ce qu'il promettroit. Le Capitaine ne pouvoit s'absenter de Venise sans être remarqué : Renault y étoit indispensablement nécessaire; & ils jetterent les yeux pour faire ce Voyage sur de Bribe, l'un des Gentilshommes François avec qui Renault avoit négocié au Frioul. Mais ce Cavalier, ayant reçu une commission de la République pour lever des Soldats pendant qu'il se disposoit à partir, on trouva plus à propos qu'il fît la levée; & un Franc-Comtois, nommé Laurent Nolot, Camarade du Capitaine, partit à sa place le premier jour de l'année mil six cent dix-huit.

Le Marquis de Bedemar crut qu'il étoit aussi tems de s'ouvrir avec le Conseil d'Espagne. Pour aller au-devant de tous les éclaircissemens qu'on pouvoit lui demander, il y envoya son Projet, le plus étendu & le mieux circonstancié qu'il le sçut faire. Et parce qu'il connoissoit la lenteur des délibérations de cette Cour, il protesta par une Dépêche particuliere au Duc de Lerme, qu'il vouloit une réponse prompte & décisive : que le danger où il étoit lui donnoit droit de s'exprimer de cette maniere absolue; & que si on retenoit son Courier plus de huit jours, il interpréteroit ce retardement pour un ordre de tout abandonner. Il eut réponse dans le tems qu'il l'avoit demandée, mais elle ne fut pas tout-à-fait si décisive qu'il vouloit. On lui mandoit, que s'il y avoit du désavantage à différer, il passât outre; mais, que s'il se pouvoit, on souhaitoit passionnément d'avoir auparavant une Description ample & fidelle de l'Etat de la République. L'Ambassadeur, qui étoit préparé sur cette matiere, ne fut pas long-tems à dresser une relation si belle,

que les Espagnols l'ont appellée le Chef-d'œuvre de leur Politique. On n'y voit point pour quel dessein elle a été faite: cependant ceux qui le sçavent n'y trouvent pas un mot qui ne se rapporte à ce dessein. Elle commence par une plainte élégante de la difficulté de cet ouvrage, à cause du secret impénétrable du Gouvernement qu'il doit représenter. Il loue ensuite ce Gouvernement; mais l'éloge qu'il en fait, tombe plutôt sur le premier âge de la République, que sur son état présent. De ces louanges, il entre dans un lieu commun également triste & éloquent de la déplorable condition des choses humaines, en ce que les plus excellentes sont les plus sujettes à corruption; Qu'ainsi les plus sages Loix de cet Etat, par l'abus qu'on en a fait, ont été les premieres causes de sa difformité présente: Que celle des Loix qui exclut entiérement le Peuple de la connoissance des affaires, a donné occasion à la tyrannie des Nobles; & que celle qui soumet la Puissance Ecclésiastique à la censure du Souverain Magistrat, a servi de fondement à la licence du Peuple de Venise contre la Cour de Rome, depuis la querelle de la République avec cette Cour. Il exagere cette licence par les impiétés qu'on disoit que les Hollandois avoient commises dans le Frioul avec impunité. Il s'écrie particuliérement sur ce qu'on avoit fait enterrer un grand Seigneur de leur Pays, nommé Renaud de Brederode, dans l'Eglise des Servites de Venise, quoiqu'il fût Calviniste: & il taxe gravement Frà-Paolo dans cet Article sans le nommer, parce que c'étoit lui qui avoit inspiré cette hardiesse au Sénat. Il admire comment les Peuples, n'étant plus retenus dans l'obéissance du Prince par la Religion violée en tant de manieres à leurs yeux, peuvent souffrir les vexations effroyables qu'on leur fait. Il représente ces vexations en détail, & n'exagere rien en les faisant paroître insupportables. Il montre ensuite, que l'honneur & le sang du Peuple n'y sont pas moins à la discrétion des Grands, que ses biens; & que le génie de la Nation étant porté, comme il est, à l'ava-

rice, à la vengeance, & à l'amour, ce n'est pas merveille, si ceux qui obéissent dans un Gouvernement de cette nature sont opprimés par ceux qui commandent. Enfin, il examine l'état du Sénat, des Provinces, & des Armées. Dans le Sénat, il remarque la division. Il ne feint point de dire, qu'il connoît beaucoup de Nobles mécontens. Il dépeint la désolation des Provinces par la guerre que les Uscoques ont faite dans les unes, & par l'épuisement où les autres se sont mis, pour les secourir. Qu'il n'y a pas trois Officiers payés dans chaque Garnison de Lombardie, & que la République n'y conserve son autorité, que faute de quelqu'un qui entreprenne de l'usurper. Quant aux Armées, il fait un récit fidéle des soulévemens arrivés dans celle de Terre, & de la dispersion qu'on avoit faite des mutins, en si grand nombre, qu'on pouvoit regarder ce qui restoit comme un ramas sans choix de misérables Milices, qui n'avoient ni courage, ni expérience, ni discipline. Que pour celle de Mer, elle étoit devenue depuis quelque tems l'asyle de tout ce qu'il y avoit de plus infames Corsaires sur la Méditerranée; gens indignes du nom de Soldat, & du service desquels la République ne pouvoit faire état, que tant qu'ils ne seroient pas assez puissans pour tourner ses propres armes contre elle. Après avoir décrit ces choses avec une beauté de langage & une force d'expression merveilleuse, il examine quel jugement on en doit tirer pour l'état avenir de cette République, sa fortune, & sa durée; & il fait voir, par les conséquences qui suivent des faits qu'il a établis, qu'elle est dans sa décrépitude, & que ses maladies sont de telle nature, qu'elle ne sçauroit faire de crise, ni corriger sa constitution présente, qu'en changeant entiérement de forme.

Sur cette relation, le Conseil d'Espagne mit le Marquis de Bedemar en liberté d'agir, sans lui donner aucun ordre. Mais Nolot, qui ne revenoit point, arrêtoit tout; & l'Ambassadeur ne pouvoit se consoler de la faute qu'il avoit faite, en s'expo-

ſant dans une affaire de cette nature au caprice du Duc d'Oſſonne, qu'il devoit connoître depuis long-tems. Le retardement étoit mortel dans la conjoncture des choſes. Après que les Eſpagnols eurent pris Verſel, Gradiſque ſe trouva extrêmement preſſée par les Vénitiens, & le Conſeil d'Eſpagne n'eut point d'autre moyen pour la ſauver, que de renouveller les Propoſitions de Paix. Il fut dreſſé de concert un Ecrit à Madrid qui en contenoit les principaux Articles; mais les déſordres continuels du Duc d'Oſſonne obligérent les Vénitiens à révoquer le pouvoir de leur Ambaſſadeur, pour tranſporter la Négociation en France, où la mort du Maréchal d'Ancre faiſoit eſpérer plus de faveur. La Paix fut conclue à Paris le ſixiéme Septembre; & le Gouverneur de Milan s'aboucha quelque tems après à Pavie, avec le Comte de Béthune, pour en régler l'exécution à l'égard du Duc de Savoye : mais en même tems ce Gouverneur continuoit d'inquiéter les Vénitiens, & prit même quelques petites Places ſur eux en Lombardie. Ils s'en plaignirent par-tout, & ſe préparerent à la guerre plus que jamais, juſqu'à ce que le Marquis de Bedemar fit des complimens de la Paix en plein Sénat, & promit l'exécution des choſes accordées. Il ne le fit pas tant parce qu'il en avoit ordre d'Eſpagne, que parce qu'il vouloit effacer les mauvaiſes impreſſions que le Sénat avoit conçues de lui par les choſes paſſées. Dans cette vue,il s'acquitta de ce devoir avec toutes les démonſtrations imaginables de joie & d'amitié; & les Vénitiens, qui ſouhaitoient trop ce qu'il leur promit, ſe laiſſerent éblouir par ſes paroles, juſqu'à convenir avec lui d'une ſuſpenſion d'armes. Cette ſuſpenſion fut un coup de partie pour les Eſpagnols, & le chef-d'œuvre de leur Ambaſſadeur. Gradiſque étoit preſſée à un tel point, qu'elle ne pouvoit pas tenir encore quinze jours. Cependant, les hoſtilités ne devoient ceſſer qu'au bout de deux mois, parce qu'on avoit jugé ce tems néceſſaire pour fournir de part & d'autre toutes les Ratifications, & pour diſpoſer les choſes à l'exécu-

tion des Traités. Il falloit empêcher que cette Place ne se rendît en attendant ce terme : la suspension la mettoit hors de danger ; & les Espagnols, n'ayant plus cette raison de presser l'exécution des Traités, demeuroient en pleine liberté de la tirer en longueur autant qu'il seroit nécessaire pour leurs desseins. En effet, le Duc d'Ossonne, forcé par les ordres de Madrid, & par les instances du Pape offrit bien quelque tems aprés de rendre les Bâtimens qu'il avoit pris ; mais pour les Marchandises, il ne sçavoit ce qu'elles étoient devenues. Cependant, on les vendoit dans Naples, même aux yeux du Résident de Venise, & il envoyoit de nouveau une puissante Flotte croiser l'Adriatique. Le Sénat, ayant voulu s'en plaindre au Marquis de Bedemar, ce Marquis s'en plaignit lui-même beaucoup plus fortement. Il déclara qu'il n'entendoit point répondre des actions du Duc d'Ossonne : Que le Roi leur Maître même n'en répondroit pas : Que parmi tant de faveurs & de bons traitemens qu'il avoit reçus à Venise pendant tout le tems de son Ambassade, le seul déplaisir qu'il eût eu, étoit d'avoir sçu qu'on imputoit à ses conseils la conduite de ce Vice-Roi : Qu'il n'y avoit jamais eu aucune part : Que pour peu qu'on connût le Duc d'Ossonne, on croiroit aisément, qu'il n'avoit autre Guide que son caprice, & que pour lui, on pouvoit juger de sa disposition, par le procédé paisible du Gouverneur de Milan dont il faisoit gloire d'être l'auteur. Il étoit vrai que ce Gouverneur observoit exactement la suspension ; mais il demeuroit toujours armé : & afin qu'on le trouvât moins étrange, il jugea à propos de se brouiller de nouveau avec le Duc de Savoye. Sous prétexte que les Troupes congédiées par ce Prince s'étoient arrêtées dans le Pays de Vaux, en attendant l'entiere exécution des Traités. D. Pedre refusa au Comte de Béthune de désarmer, comme il l'avoit promis à Pavie ; & il obligea le Duc de Mantoue à refuser aussi ce qui dépendoit de lui. Le Comte de Béthune protesta contre eux par un Ecrit public, en se retirant sur leur

refus ; & on répondit à cette Proteſtation de la maniere la plus plauſible que le Marquis de Bedemar ſçut inventer.

On jugera aiſément par ces choſes, qu'il étoit important de hâter l'exécution, puiſqu'il étoit ſi difficile d'entretenir les affaires dans l'état où il falloit qu'elles fuſſent pour réuſſir. Cependant, le Duc d'Offonne n'expédioit point Nolot ; & l'Ambaſſadeur, qui étoit au déſeſpoir, ayant mandé à cet homme qu'il en découvrît le ſujet à quelque prix que ce fût, on ſçut enfin ce que c'étoit. Quelque tems après que le Capitaine fut reçu au ſervice de la République, le Duc, qui vouloit être inſtruit par diverſes voies de l'état de Veniſe, envoya après lui un Italien nommé Alexandre Spinoſa, pour y épier toutes choſes. Cet homme, qui n'étoit point connu y eut bientôt de l'emploi, comme tous les Aventuriers qui en venoient demander. Il croyoit bien que le Duc tramoit quelque entrepriſe importante ; mais il ne ſe défioit pas que le Corſaire fût le conducteur de cette trame : il ſe doutoit pourtant que ce Corſaire n'étoit pas avec le Duc auſſi mal, que tout le monde le penſoit. Quand Spinoſa étoit venu à Veniſe, il avoit offert au Vice-Roi de poignarder le Capitaine ; & le Vice-Roi avoit refuſé cette propoſition, ſous prétexte du danger qu'il y auroit à l'exécuter. Spinoſa, qui avoit de l'eſprit, & qui le connoiſſoit, jugea que s'il n'y avoit pas quelque raiſon plus forte de ce refus, il n'héſiteroit pas à ſe venger, de peur de faire périr un homme. Le Duc le chargea pourtant d'obſerver les actions du Corſaire, ſoit pour empêcher Spinoſa de ſoupçonner quelque choſe de la vérité, ou ſeulement que ce Vice-Roi fût de ces gens qui ne ſe fient entiérement à perſonne ; & qu'il fût bien-aiſe de voir, ſi ce que Spinoſa écriroit du Capitaine s'accorderoit avec ce que le Capitaine en écriroit lui-même. Pour s'acquitter mieux de ſa commiſſion, Spinoſa s'accoſta de quelques François, qu'il avoit connus à Naples, & qui fréquentoient fort le Capitaine à Veniſe. Ces gens, qui étoient des Conjurés, rendirent un

compte exact au Capitaine des perquisitions que Spinosa faisoit de sa conduite, & ils découvrirent même que cet Espion essayoit de tramer quelque chose de son côté, & de gagner des gens de main au service du Duc d'Ossonne. Le Capitaine fut fort indigné que ce Duc n'eût pas une confiance entiere en lui; mais il n'en fut pas surpris: il considéra seulement, que si Spinosa continuoit à cabaler sans qu'ils s'entendissent ensemble, il affoibliroit leur parti en le divisant, & qu'il n'y avoit pas apparence de s'aller ouvrir à un homme qui avoit ordre de l'épier. Le Marquis de Bedemar, & Renault, jugerent aussi, qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour remédier à cet inconvénient; & après avoir songé murement ensemble aux moyens de le faire, ils trouverent qu'il n'y avoit aucune sureté pour eux, à moins que de perdre Spinosa. Il étoit homme à vendre chérement sa vie, si on entreprenoit de l'assassiner: le métier qu'il faisoit, l'obligeoit à se tenir toujours sur ses gardes; & le Capitaine fut enfin réduit à le déférer au Conseil des Dix comme un Espion du Duc d'Ossonne, après avoir tenté inutilement toutes les autres voies pour le faire périr. Les François, avec qui il avoit eu commerce, déposerent si judicieusement, & circonstancierent si bien les choses, qu'il fut pris & étranglé en secret le même jour. Tout ce qu'il put avancer contre le Corsaire ne fit aucune impression sur l'esprit des Juges, parce que c'étoit contre son Accusateur, & il ne put rien prouver de ce qu'il avançoit. Cette affaire augmenta beaucoup la confiance que l'on avoit à Venise pour le Capitaine; mais elle ne laissa pas d'affliger extrêmement le Marquis de Bedemar, parce que c'étoit un avertissement considérable aux Vénitiens d'observer la conduite des Etrangers qui étoient à leur service. Le Duc d'Ossonne venoit d'apprendre la mort de Spinosa, quand Nolot arriva à Naples. Il n'hésita point à en deviner l'Auteur. Le déplaisir qu'il en eut lui fit trouver mauvais que le Marquis de Bedemar ne lui en mandât rien; & les

divers ſoupçons que cet accident fit naître dans ſon eſprit le mirent dans un état à ne ſçavoir à quoi ſe réſoudre. Cependant, les Troupes de Liéveſtein s'étant mutinées de nouveau furent amenées au Lazaret, à deux milles de Veniſe, par ordre du Sénat, au commencement du mois de Février. Le Marquis de Bedemar, qui craignoit qu'elles ne s'accommodaſſent avec la République pour leur payement, & qu'enſuite elles ne fuſſent obligées de partir, fit en ſorte, par le moyen des Chefs, qu'elles ne ſe contenterent pas de la ſomme qu'on leur offrit d'abord. Pour profiter du voiſinage de ces Troupes ſi favorables au deſſein des Conjurés, ils chargerent Nolot, par un Courier exprès, de repréſenter au Vice-Roi, que pendant tout ce mois ils auroient près de cinq mille hommes tout prêts à leur dévotion. Nolot n'oublia rien de ſon devoir; mais le Vice-Roi, qui n'avoit pas encore achevé de digérer ſa colere, l'amuſa ſi long-tems, qu'après ſix ſemaines d'attente, les Chefs craignant que leurs Soldats qui patiſſoient extrêmement ne traitaſſent ſans eux, traiterent eux-mêmes, du conſentement des Conjurés, qui ne crurent pas pouvoir l'empêcher. Dix jours après, Nolot arrive de Naples avec la réſolution du Duc d'Oſſonne, telle qu'on la ſouhaitoit, mais adreſſée à Robert Brulard, l'un des Camarades du Capitaine. L'Ambaſſadeur, & ce Capitaine, qui ſongeoient tout de bon à ſortir d'affaire, ne daignerent pas ſeulement prendre garde à l'affront que le Vice-Roi leur faiſoit par cette adreſſe. Il mandoit qu'il étoit prêt d'envoyer, quand on voudroit, des Barques, des Brigantins, & autres petits Bâtimens, propres aux Ports & aux Canaux de Veniſe, & en nombre ſuffiſant pour porter juſqu'à ſix mille hommes s'il les falloit. Nolot avoit vu les Troupes, & les Barques, prêtes à partir; & le Capitaine fit ſonder les Ports, & les Canaux, par où il falloit qu'elles paſſaſſent pour venir débarquer à la Place de Saint Marc. Comme il avoit beaucoup de gens de mer à ſa diſpoſition à cauſe de ſa

Charge, lesquels n'étant point suspects pouvoient aller & venir dans ces Ports & par ces Canaux tant qu'ils vouloient, il lui fut aisé d'en faire prendre toutes les dimensions avec exactitude. Il ne restoit plus qu'à empêcher le départ des Troupes de Liévestein. On n'y épargna point l'argent, & la rigueur de la saison servit de prétexte à leur retardement. La meilleure partie resta encore au Lazaret; & ce qui se trouva embarqué, à l'arrivée de Nolot, s'arrêta dans des lieux qui n'étoient guéres plus éloignés.

Pour soulager Renault & le Capitaine dans les soins dont ils étoient chargés, & auxquels ils ne pouvoient suffire, ils crurent avoir besoin de dix-huit hommes pour le moins qui fussent gens d'esprit & de cœur, & à qui ils se pussent fier entiérement. Ils avoient composé ce nombre, des neuf avec qui Renault avoit négocié au Frioul, & des principaux de ceux que le Corsaire avoit fait venir de Naples après lui. C'étoient cinq Capitaines de Vaisseaux comme lui, Vincent Robert de Marseille, Laurent Nolot, & Robert Brulard, desquels il a déja été parlé: ces deux derniers Franc-Comtois, aussi bien qu'un autre Brulard nommé Laurent, avec un Provençal nommé Antoine Jaffier. Il y avoit encore deux freres, Lorrains, Charles & Jean Boleau, & un Italien Jean Rizzardo, tous trois excellens Pétardiers, & un François nommé l'Anglade, qui passoit pour le plus sçavant Ouvrier de feux d'artifice qui eût jamais été. La capacité de ce dernier étoit si connue, qu'il avoit obtenu d'abord de travailler de son métier dans l'Arsenal. Par ce moyen, les Pétardiers ses Camarades, y eurent l'entrée libre, aussi bien que les nommés Villa-Mezzana & Retrosi, qui étoient de ceux que Renault avoit gagnés & qui y avoient eu de l'emploi autrefois. Ces six personnes en tirerent ensemble un Plan si exact, que ceux qui n'y avoient jamais été, pouvoient délibérer dessus aussi surement que ceux qui l'avoient fait. Ils furent beaucoup aidés dans ce

travail par deux Officiers de l'Arſenal même, que le Capitaine y gagna. Ils lui parurent mécontens de leur Emploi, pourvus des qualités propres à ſon deſſein, capables d'y entrer s'ils y trouvoient leur intérêt, & de tenir fidélement ce qu'ils auroient promis. Le ſuccès répondit au jugement qu'il en avoit fait. Il aſſaiſonna les louanges qu'il leur donnoit en toute occaſion avec un nombre ſi conſidérable de Piſtoles d'Eſpagne qu'il avoit à diſtribuer, qu'ils s'engagerent à faire aveuglément tout ce qu'il leur commanderoit. L'Anglade & eux logeoient dans l'Arſenal. Renault avoit pris avec lui, chez l'Ambaſſadeur de France, trois de ſes amis, Bribe, Brainville, & Laurent Brulard. Les trois Pétardiers demeuroient chez le Marquis de Bedemar, qui leur fourniſſoit la poudre, les autres matériaux, & les inſtrumens néceſſaires pour travailler de leur métier; mais ſans avoir aucune communication avec eux. Ils avoient déja fait plus de pétards & de feux d'artifice qu'il n'en falloit, & le Palais de l'Ambaſſadeur en étoit ſi plein, qu'il étoit impoſſible d'y loger autre qu'eux. Le Capitaine demeuroit dans ſa maiſon ordinaire, mais ſeul, afin de ne donner point de ſoupçon, en cas qu'il fût obſervé; & pour les autres, il les avoit logés chez la Courtiſane où lui & Renault s'étoient connus. L'eſtime & l'amitié qui avoit ſuccédé à l'amour qu'ils avoient eu pour cette femme, mais beaucoup plus la connoiſſance qu'ils avoient de ſon aventure, leur fit croire qu'ils ne pouvoient mieux choiſir. Elle étoit d'une Iſle Grecque de l'Archipel, & d'une condition auſſi noble qu'on puiſſe être dans un Pays de la Domination de Veniſe, ſans être Vénitien. Celui qui y commandoit pour la République, l'ayant débauchée ſous de grandes eſpérances, avoit depuis fait aſſaſſiner ſon pere, parce qu'il vouloit obliger ce Vénitien à tenir ce qu'il avoit promis. La fille étoit venue à Veniſe demander juſtice de ce meurtre, mais inutilement; & cette pourſuite ayant conſumé le peu de bien qu'elle avoit, ſa beauté

répara sa misére, comme elle l'avoit causée. Il n'est point de ressentiment si violent, que celui d'une personne bien née, qu'on a réduite à faire un métier indigne d'elle. Elle apprit avec ravissement le Projet de ses deux amis, & elle risqua sans peine toutes choses pour le favoriser. Elle loua une des plus grandes maisons de Venise, & sous couleur de quelques accommodemens qu'elle y faisoit faire, elle n'y porta qu'une partie de ses meubles, pour avoir prétexte de garder encore celle qu'elle tenoit auparavant, & qui n'étoit pas éloignée. Ce fut dans ces deux maisons, que demeurerent près de six mois onze des principaux Conjurés. Comme elle étoit visitée par tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens étrangers & Vénitiens, & que ce grand abord de monde pouvoit faire découvrir ceux qui logeoient chez elle, elle feignit d'être incommodée pour s'en délivrer. Ceux qui sçavent avec quelle honnêteté on traite les femmes de cette profession en Italie, n'auront pas de peine à comprendre, que sa maison devint par ce moyen une solitude impénétrable à ceux qui n'y avoient pas affaire. Les Conjurés n'en sortoient que la nuit : & afin qu'elle fût toute libre pour agir, les Assemblées se faisoient de jour. Dans ces Assemblées, Renault & le Capitaine proposoient les choses dont ils étoient convenus avec le Marquis de Bedemar, pour en avoir l'avis de la Compagnie, & résoudre avec elle les moyens de les exécuter. Quand il falloit qu'ils allassent chez ce Marquis, ils s'y conduisoient avec la circonspection requise dans un Pays & dans un tems, où les maisons des Ambassadeurs étoient observées, comme si c'eussent été autant d'ennemis, & la sienne principalement. Ils avoient résolu ensemble depuis long-tems, qu'il falloit avoir mille Soldats dans Venise avant l'exécution ; mais parce qu'il étoit dangereux de les faire tous entrer armés, le Marquis de Bedemar s'étoit pourvu d'armes pour plus de cinq cens. Il lui avoit été aisé de le faire secrettement ; car on ne visite point les Gondoles des Ambassadeurs

de quelque lieu qu'elles viennent, & il ne falloit plus qu'une occasion pour faire entrer ces mille hommes dans Venise, sans qu'ils pussent être remarqués.

Le Doge Donato mourut, & l'on mit à sa place Antoine Priuli, qui étoit au Frioul, pour faire exécuter les Traités. Le Général de Mer eut ordre de l'aller querir avec l'Armée Navale. Le grand Chancelier, & les Sécretaires d'Etat, devoient aller fort loin au devant de lui, pour lui porter le bonnet Ducal. Douze des principaux Sénateurs les devoient suivre de près, comme Ambassadeurs de la République, chacun d'eux seul dans un Brigantin armé & paré magnifiquement, & avec un train superbe. Le Sénat même en corps devoit l'aller recevoir fort avant en Mer sur le Bucentaure, & le ramener dans la Ville avec tout ce cortege. Comme il n'arrive guéres que ceux qu'on fait Doges se trouvent hors de Venise, cette pompe y attira un nombre infini de Curieux. Le Marquis de Bedemar, qui la prévit aussi-tôt qu'il fut assuré de l'élection de Priuli, dépêcha une seconde fois Nolot à Naples, avec ordre de faire partir en sa présence, & dans la plus grande diligence possible, les Brigantins du Duc d'Ossonne. Pour ôter tout sujet de retardement, le Capitaine fut chargé d'envoyer à ce Duc le Plan le plus exact qu'il se pouvoit de l'exécution, & surtout de lui rendre compte de ce qui s'étoit passé à Venise pendant le premier Voyage de Nolot. Le Corsaire renchérit sur cette précaution : il voulut ménager l'esprit du Vice-Roi de toutes les manieres ; & pour lui montrer qu'on ne croyoit avoir aucun sujet de se plaindre de lui, il finit sa dépêche par ces paroles : *J'accuse la négligence de Nolot du long séjour qu'il a fait à Naples ; car je ne doute point, que s'il avoit représenté les choses comme elles étoient, Votre Excellence ne l'eût expédié. Il faut nécessairement qu'il ait demandé de l'argent, ou quelque chose de semblable ; mais il avoit ordre exprès du contraire : & je m'offre encore à présent de tenir Venise six mois en mon pouvoir s'il est be-*

ſoin, en attendant la grande flotte de Votre Excellence, pourvu qu'Elle m'envoie les Brigantins auſſi-tôt que Nolot ſera arrivé, & les ſix mille hommes qu'Elle a offerts. Cette Lettre eſt du ſeptiéme Avril, jour du départ de Nolot.

Cependant, Renault fit venir à Veniſe tous les Officiers des Troupes gagnées, pour prendre connoiſſance de la Ville, & remarquer les Poſtes, afin de ne pas s'égarer la nuit de l'exécution. Avant que de venir, ils choiſirent mille hommes, ſur toutes les Troupes Hollandoiſes, pour ſe tenir prêts à marcher au premier jour; & afin que l'abſence de ces mille hommes fût moins remarquable, ils obſerverent d'en prendre également dans tous les lieux de l'Etat de Terre-ferme, où il y en avoit de diſperſés. Pour recevoir tout le monde, chacun de ces Officiers arrêta ſeul le plus grand nombre de logemens qu'il pouvoit ſans donner de ſoupçon: on diſoit aux hôtes, que c'étoit pour des Etrangers, qui venoient voir la Fête; & quant aux Officiers mêmes, ils logeoient tous chez des Courtiſanes, où, en bien payant, ils étoient en plus grande ſureté que nulle autre part.

Il ne reſtoit plus qu'à régler l'ordre de l'exécution; & le Marquis de Bedemar, Renault, & le Capitaine, arrêterent de concert ce qui ſuit. *Auſſi-tôt qu'il ſera nuit, ceux des mille Soldats, qui ſeront venus ſans armes, s'iront armer chez l'Ambaſſadeur. Cinq cens ſe rendront à la place de Saint Marc, auprès du Capitaine; la meilleure partie des autres cinq cens ira joindre Renault, aux environs de l'Arſenal; & le reſte s'emparera de tout ce qu'on trouvera de Barques, Gondoles, & autres voitures ſemblables, au Pont de Rialte, avec leſquelles on ira querir en diligence environ mille autres Soldats des Troupes de Liéveſtein qui ſont encore au Lazaret. Pendant ce Voyage, on ſe comportera le plus paiſiblement qu'il ſera poſſible, afin de n'être point obligé de ſe déclarer que ces Troupes ne ſoient arrivées. Si pourtant on y eſt obligé, & que quelque choſe vienne à ſe découvrir, le Capitaine ſe retranchera dans la*

Place de Saint Marc, Renault s'emparera de l'Arſenal de la maniere qu'il ſera repréſenté, enſuite on tirera deux coups de Canon pour ſervir de ſignal aux Brigantins du Duc d'Oſſonne qui ſeront prêts à entrer dans Veniſe, & les Eſpagnols qu'ils apporteront, ſuppléeront au défaut des Walons qu'on ſera allé querir. Si on n'eſt point obligé de ſe déclarer pendant ce Voyage quand ces Walons auront débarqué à la Place de Saint Marc, le Capitaine en prendra cinq cens avec les autres cinq cens hommes qu'il aura déja, & le Sergent-Major Durand pour les commander. On commencera par mettre en bataille ces mille hommes dans la Place. Enſuite le Capitaine, avec deux cens qu'il prendra, ſe rendra Maître du Palais Ducal, & ſur-tout de la ſale des Armes, qui y eſt, pour en fournir à ceux des ſiens qui en auront beſoin, & pour empêcher les ennemis de s'en ſervir. Cent autres, ſous Bribe, ſe rendront Maîtres de la Secque; & cent autres, ſous Brainville, de la Procuratie, à la faveur de quelques hommes qu'on y aura introduits par adreſſe dans le Clocher pendant le jour. Ces cent derniers demeureront en Corps de Garde dans ce Clocher, tant que l'exécution durera, afin qu'on ne puiſſe point ſonner de Tocſin. On occupera l'entrée de toutes les Rues qui aboutiſſent à la Place, avec d'autres Corps de Garde. On mettra à ces entrées de l'Artillerie tournée du côté de la Rue; & en attendant qu'on en puiſſe avoir de l'Arſenal, on en prendra ſur la Fuſte du Conſeil des Dix, qui eſt tout proche, & dont il ne ſera pas difficile de ſe ſaiſir. Dans tous ces lieux, dont on s'emparera, & où on mettra des Corps de Garde, on poignardera généralement tout ce qu'on trouvera; & pendant ces différentes exécutions autour de la Place, le Sergent-Major demeurera toujours en bataille au milieu, avec le reſte des Troupes. Toutes ces choſes ſe feront avec le moins de rumeur qu'il ſera poſſible. Enſuite, on commencera de ſe déclarer en pétardant la porte de l'Arſenal. A ce bruit, les huit Conjurés qui en ont tiré le plan, & qui ſeront dedans, mettront le feu aux quatre coins avec des feux d'artifices préparés pour cet effet chez l'Ambaſſadeur, auſſi bien que les pétards, & ils poignarderont

deront les principaux Commandans. Il leur ſera aiſé de le faire dans la confuſion que le feu & le bruit des pétards apportera, ſur-tout ces Commandans ne ſe défiant point d'eux. Ils ſe joindront à Renault, quand il ſera entré : ils acheveront enſemble de tout tuer, & les Soldats conduiront de l'Artillerie dans tous les lieux où il eſt à propos d'en mettre, comme à l'Arena de' Mari, au Fontego de' Tedeſchi, aux Magazins de Sel, ſur le Clocher de la Procuratie, ſur le Pont de Rialte, & autres poſtes éminens, deſquels on pourroit battre la Ville en ruine en cas de réſiſtance. En même tems que Renault petardera l'Arſenal, le Capitaine forcera la Priſon de Saint Marc, & armera les priſonniers. On tuera les principaux Sénateurs, & des gens apoſtés iront mettre le feu en plus de quarante endroits de la Ville les plus éloignés l'un de l'autre qu'il ſe pourra, afin que la confuſion en ſoit plus grande. Cependant, les Eſpagnols du Duc d'Oſſonne, ayant entendu le ſignal qu'on leur aura donné d'abord qu'on aura été Maître de l'Arſenal, viendront auſſi débarquer à la place de Saint Marc, & ſe répandront auſſi-tôt dans les principaux quartiers de la Ville, comme Saint George, le quartier des Juifs, & autres, ſous la conduite des neuf autres principaux Conjurés. On ne criera rien que Liberté : *& après toutes ces choſes exécutées, le pillage ſera permis ; mais non pas ſur les Etrangers : il ſera défendu de leur rien prendre, ſur peine de la vie ; & on ne fera plus main baſſe que ſur ce qui réſiſtera.*

Nolot trouva les choſes en ſi bon état en arrivant à Naples, que les ſix mille hommes furent mis en Mer le lendemain, ſous le Commandement d'un Anglois nommé Haillot. Afin de donner moins de ſoupçon, le Duc d'Oſſonne fit prendre un long détour à ſes grands Vaiſſeaux, pour ſe rendre à leurs poſtes ; mais il envoya Haillot & les Brigantins par le plus court chemin. Au ſecond jour de route, cette petite flotte rencontra des Corſaires de Barbarie qui l'attaquerent. Comme elle n'étoit préparée que pour ſervir de voiture aux hommes qu'elle portoit, & non pas pour rendre un grand combat, elle

fut fort incommodée par l'artillerie des Barbares, dont les Brigantins étoient plus maniables & mieux armés. Mais quoique le trop de gens qui étoient entassés sur ceux de Naples ne leur laissât pas l'espace nécessaire pour se défendre avec ordre; néanmoins, comme c'étoient tous Espagnols choisis, ils traiterent si rudement à coups d'épée ceux des ennemis qu'ils purent accrocher, que ces Corsaires se seroient peut-être repentis de les avoir arrêtés en chemin, si les uns & les autres n'eussent pas été dispersés par une furieuse tempête qui les sépara dans la plus grande chaleur du combat. La petite flotte en fut si endommagée, qu'elle ne put se remettre en mer de quelque tems; & le Marquis de Bedemar, voyant par cette nouvelle, qu'il ne pouvoit troubler la Fête qui se préparoit à Venise, y assista avec plus de magnificence que personne. Il protesta en plein Sénat, en faisant son compliment au nouveau Doge, que la joie particuliere qu'il témoignoit de son élévation venoit de ce qu'il espéroit, que Sa Sérénité conserveroit sur le Thrône les favorables dispositions qu'elle venoit de témoigner au Frioul pour l'accomplissement de la paix.

Au sortir de cette audience, il envoya querir Renault & le Capitaine. D'abord il leur demanda s'ils jugeoient à propos de tout abandonner? Ils répondirent, que non-seulement ils étoient d'avis contraire, mais que leurs Compagnons même n'avoient non plus paru ébranlés par la disgrace de la flotte, que si elle étoit arrivée à bon port; & qu'ils étoient tout disposés à prendre les voies nécessaires, pour maintenir le parti dans l'état où il étoit, en attendant une occasion plus heureuse. L'Ambassadeur, qui ne leur avoit fait cette demande qu'en tremblant, les embrassa avec des larmes de joie après cette réponse. Il leur dit avec une gaieté & une véhémence qui auroit rassuré les plus foibles cœurs, & inspiré l'intrépidité & l'audace dans l'ame la plus épouvantée: Que les grands revers, qui dans les affaires communes doivent surprendre les esprits,

ſont des accidens naturels aux entrepriſes extraordinaires ; qu'ils ſont la ſeule épreuve de la force de l'ame ; qu'alors ſeulement on peut ſe croire capable d'achever un grand deſſein, quand on l'a vu une fois renverſé avec tranquillité & conſtance. Enſuite, il fut réſolu de concert entre le Marquis & ſes deux Confidens, qu'on remettroit l'exécution juſqu'à la Fête de l'Aſcenſion, qui n'étoit pas éloignée, & qui eſt la plus grande ſolemnité de Veniſe : Qu'en attendant, on entretiendroit les Troupes dans les lieux où elles étoient, en leur fourniſſant toutes les commodités qu'elles pouvoient ſouhaiter : Qu'on n'épargneroit point l'argent aux Chefs pour cet effet : Que des trois cens qu'on avoit fait venir à Veniſe, on retiendroit les principaux, comme pour ſervir de garans de la fidélité des autres, & qu'on renverroit les ſubalternes à leurs troupes, ſoit pour contenir les Soldats dans leur devoir, ſoit auſſi pour décharger la Ville, où ce grand nombre d'Officiers pouvoit devenir ſuſpect : Qu'on occuperoit le plus agréablement qu'il ſeroit poſſible ceux qu'on y retiendroit, afin qu'ils ne ſe laſſaſſent point d'attendre, & qu'ils n'euſſent pas ſeulement le loiſir, s'il ſe pouvoit, de réfléchir ſur l'état préſent des choſes : Que les vingt principaux Conjurés obſerveroient ſoigneuſement leur conduite ; & que pour obliger la République à ſouffrir le retardement des Troupes de Liéveſtein, & à ne pas congédier celles de Naſſau, le Gouverneur de Milan & le Vice-Roi de Naples n'exécuteroient point les Traités.

Tout ce que l'eſprit humain peut imaginer de prétextes, pour ſe défendre contre la Raiſon, fut inventé par le Marquis de Bedemar, & mis en œuvre par D. Pedre, & par le Duc d'Oſſonne. Cependant, ils étoient forcés tous les jours de faire quelque pas vers la Paix, malgré qu'ils en euſſent : le Conſeil d'Eſpagne n'oſoit rien hazarder ſur l'eſpérance d'un ſuccès auſſi douteux que celui de la Conjuration ; & la France, qui vouloit ſoutenir le Traité de Paris, obligea les Vénitiens à conſentir

que le Duc de Savoye licenciât les Troupes qui étoient arrêtées dans le Pays de Vaux, & qui servoient de prétexte aux retardemens de D. Pedre. Cette difficulté levée, le Marquis de Bedemar, croyant détourner ce Prince de rendre les Places qu'il avoit prises dans le Montferrat, fit courre le bruit, qu'aussitôt que le Duc de Mantoue y seroit rétabli, il s'accommoderoit de cet Etat avec les Espagnols. En même tems, D. Pedre fit une querelle sans raison à un Ministre de Savoye, qui étoit venu à Milan avec les Ambassadeurs de France, & lui fit commander d'en sortir. Le Duc, irrité de cette injure, les rappella près de lui, & cessa de vuider les Places occupées; mais les Ambassadeurs lui ayant fait comprendre qu'il donnoit dans le piége que D. Pedre lui tendoit, il rendit tout d'un coup tout ce qu'il avoit pris. L'étonnement de D. Pedre fut si grand à cette nouvelle, qu'il ne put s'empêcher de le témoigner en public par ses discours. Il fallut qu'il rendît aussi les Prisonniers, & les moindres Places; mais pour Versel, qui étoit le point important, il fit des difficultés si étranges, qu'on menaça d'Espagne de le rappeller avant le tems ordinaire. D'abord, il dit, qu'il seroit honteux pour lui de rendre cette Place pendant que les Ambassadeurs de France étoient à Milan, comme pour l'y forcer par leur présence. Ils se retirerent. Alors, il déclara qu'il prétendoit que le Duc de Savoye rendît auparavant certaines Terres, qui appartenoient à des Ministres de Mantoue. Ces Terres furent rendues; & cependant Versel ne se rendoit point. Enfin, la France, qui vouloit conclure le mariage de Madame Chrétienne, Sœur du Roi, avec le Prince de Piémont, s'étant expliquée d'une maniere décisive sur le sujet de cette Place, D. Pedre commença de faire sortir les Munitions, & l'Artillerie qui y étoit, mais avec une lenteur incroyable. Le Marquis de Bedemar lui ayant mandé de se presser encore moins, il s'avisa d'exiger de nouvelles assurances du Duc de Savoye en faveur de celui de Mantoue; mais les Ministres même de Mantoue, lassés

de tant de longueurs, déclarérent par un Ecrit public, qu'ils ne demandoient point ces assurances.

Quelque chagrin que cette déclaration donnât au Marquis de Bedemar, la conduite du Duc d'Offonne lui en donnoit beaucoup plus. Ce Duc, fatigué des plaintes que les Vénitiens lui faisoient faire de toutes parts, sur ce qu'il continuoit de troubler la Navigation du Golfe, ne sçachant plus que dire pour sa défense, s'avisa à la fin de répondre, qu'il en useroit de cette sorte tant que les Vénitiens entretiendroient à leur service les plus irréconciliables ennemis du Roi son Maître. On jugera aisément par les soins que l'Ambassadeur avoit pris pour retenir les Troupes Hollandoises dont le Duc d'Offonne se plaignoit, quel fut son désespoir quand il sçut la réponse de ce Duc. Il ne douta point que le Sénat, qui vouloit la Paix à quelque prix que ce fût, ne les fît partir pour ôter toute excuse au Vice-Roi; mais le succès trompa encore cette fois la prudence du Marquis de Bedemar. Quelque Demon favorable aux extravagances du Duc d'Offonne fit prendre aux Vénitiens une résolution directement contraire à leur inclination & à leur intérêt. Il fut remontré au Sénat que la République avoit trop témoigné par son procédé qu'elle désiroit la Paix, que c'étoit ce qui rendoit les Ministres Espagnols si difficiles à l'exécuter; que si on satisfaisoit le Vice-Roi sur sa plainte, il croiroit donner la Loi à Venise; & que bien loin de licencier les Hollandois, il falloit même retenir les Troupes de Liévestein qui devoient partir au premier jour, jusqu'à l'entiere exécution des Traités.

La joie, que cette résolution donna au Marquis de Bedemar, fut troublée par la découverte du complot de Creme. L'Alfier Provençal & le Capitaine Italien qu'on y avoit gagnés, s'étant querellés au jeu, se battirent: le Capitaine fut blessé à mort; & pour décharger sa conscience, il déclara tout au Commandant Vénitien avant que d'expirer. L'Alfier, qui se défia de ce

qui arriveroit, aussitôt qu'il eut blessé son homme, se sauva avec ceux des Complices qu'il put avertir : les autres furent pris, & le Lieutenant François aussi, qui étoit le principal Chef de l'entreprise; mais comme Renault ne s'étoit fait connoître à eux que pour un Agent de Milan, & qu'ils ne sçavoient ce qu'il étoit devenu depuis, toute cette affaire tomba sur D. Pedre seulement. Huit jours après, le Sergent-Major qui devoit livrer Maran, ayant retranché quelques gains à un Valet de Chambre du Provéditeur, & à un Pensionnaire de la République, pour en profiter, ces gens, outrés de cette perte, prirent le tems de son absence pour entrer chez lui, enfoncerent ses coffres, & enleverent son argent & ses papiers. Il s'y trouva des Lettres qui parloient de son dessein. Comme il ne connoissoit que l'homme du Duc d'Ossonne qui avoit négocié avec lui, il ne pouvoit accuser que ce Duc; mais il prit un plus noble parti : il répondit toujours au milieu des tourmens, qu'il sçavoit bien qu'on ne le sauveroit pas, quoi qu'il découvrît, & qu'il aimoit mieux laisser ses Complices, s'il en avoit, en état de venger sa mort, que de les perdre avec lui sans aucun fruit. On rendit publiquement graces à Dieu dans Venise de ces deux découvertes. L'entreprise devint pourtant beaucoup plus assurée qu'elle n'étoit auparavant. Le Sénat crut avoir enfin découvert la cause si cachée du procédé irrégulier des Espagnols; & voyant ces deux affaires échouées, il s'imagina d'entrer dans un profond repos, & ne douta plus de l'accomplissement des Traités.

Cependant, le tems de l'exécution étoit arrivé. Depuis le Dimanche qui précéde l'Ascension, jusqu'à la Pentecôte, il y a à Venise une des plus célébres Foires du monde. Le grand abord de Négocians ne rendoit pas la Ville plus difficile à surprendre : & il donna moyen aux mille Soldats, qui s'y rendirent parmi les Marchands, d'y entrer & de s'y loger sans être remarqués. Il leur fut aisé de sortir des Villes Vénitiennes où ils étoient dis-

persés, parce que depuis quelque tems les plus pressés de se retirer en leur Pays se débandoient; & les Podestats n'y mettoient aucun ordre, à cause que c'étoient autant de gens que la République ne payeroit pas. De peur qu'on ne s'étonnât, qu'il s'en fût débandé un si grand nombre en si peu de tems, la plûpart dirent en partant, qu'ils alloient à la Foire à Venise. Ils se déguiserent en gens de toutes professions. On observa de loger ensemble ceux qui parloient des Langues différentes, afin qu'on les soupçonnât moins d'intelligence ; & ils ne faisoient tous aucun semblant de se connoître. Les cinq cens Espagnols, destinés pour exécuter le Complot de Creme qui étoit découvert, furent envoyés en même tems par D. Pedre aux environs de Bresse, pour s'emparer de cette Ville au premier avis du succès de la Conjuration, & à la faveur de la faction que le Lieutenant du Comte de Nassau y avoit formée, & qui subsistoit encore. Celui, qui commandoit ces Espagnols, étoit chargé de les mener droit à Venise au premier ordre qu'il en recevroit de Renault.

Quant à la flotte Vénitienne, elle étoit retirée en Dalmatie, mais dans un état à pouvoir se mettre en Mer au premier commandement, à cause des continuels mouvemens du Duc d'Ossonne. Le Capitaine envoya aux Officiers qui commandoient ses douze Navires en son absence, des feux d'artifice des plus violens, pour répandre secrettement dans tous les autres Vaisseaux de la flotte la veille de l'exécution. Comme personne ne se défioit de ces Officiers, il leur étoit aisé de le faire, sans être apperçus, ni même soupçonnés. Il leur manda de mesurer si bien les mèches, que tout prît feu, s'il se pouvoit, en même tems; que si quelque Vaisseau en échapoit, ils l'attaquassent, & s'en rendissent maîtres, ou qu'ils le coulassent à fond à coups de Canon ; qu'ils s'en vinssent ensuite à Venise sans perdre un moment

de tems, & qu'ils ſe diſpoſaſſent à exécuter toutes ces choſes ſur le champ ; mais qu'ils attendiſſent pourtant un nouvel ordre avant que de commencer. Le jour fut pris pour le Dimanche avant l'Aſcenſion, qui étoit le premier de la Foire.

Le Duc d'Oſſonne fit ſi bien eſcorter cette fois ſa petite flotte, qu'elle arriva ſans aucun accident à ſix milles de Veniſe. Elle étoit ſéparée en deux parties, qui marchoient un peu éloignées l'une de l'autre pour être moins remarquées. La plus grande étoit compoſée de Barques comme celles des Pêcheurs, afin de donner moins de ſoupçon; & le reſte conſiſtoit en Brigantins ſemblables à ceux des Corſaires. Le Samedi matin on manda à Haillot, qu'il partît le lendemain de ſon Poſte à l'heure néceſſaire pour arriver à la vue de Veniſe entre jour & nuit; qu'il arborât l'Etendard de S. Marc; qu'il s'emparât de quelques petites Iſles, devant leſquelles il falloit qu'il paſſât, qui n'étoient d'aucune défenſe, & d'où il pouvoit venir à Veniſe quelque avis de ſa marche; qu'enſuite il ſe préſentât hardiment devant les deux Châteaux du Lido & de Malamoco, parce qu'on ſçavoit qu'il n'y avoit point de Garniſon dedans, & qu'il paſſeroit entre deux ſans obſtacle; qu'il s'avançât juſqu'à une portée de Canon de Veniſe; qu'il en donnât avis quand il y ſeroit, & que par le retour de la Barque qui auroit apporté cet avis, le Capitaine lui enverroit des Matelots pour lui ſervir de Guides, de peur qu'il n'échouât contre les Bancs, dont le Marais qui environne Veniſe eſt plein, où qu'il ne ſe briſât contre les rochers, qui rendent l'entrée des Ports impoſſibles à ceux qui n'y ſont pas accoûtumés.

Comme la journée du lendemain étoit néceſſaire pour ſe diſpoſer à l'exécution de la nuit, Renault & le Capitaine jugerent à propos de conſulter dès la veille avec leurs Compagnons pour la

la derniere fois, & le Capitaine laissa à Renault le soin de leur représenter l'état des choses & de leur donner les avis nécessaires. Quoi qu'on pût faire, ils ne purent être tous assemblés qu'il ne fût presque nuit. Il y avoit les trois François qui logeoient avec Renault, le Lieutenant du Comte de Nassau, les trois Pétardiers, l'Anglade, les deux Officiers de l'Arsenal, le Capitaine & le Lieutenant qui y avoient eu de l'emploi autrefois, Nolot, les deux Brulard, Jaffier, Robert, l'Hollandois Theodore, le Savoyard qui s'étoit trouvé à l'Escalade de Geneve, & l'Ingénieur Révellido. Ces vingt personnes s'étant enfermées chez la Grecque avec Renault & le Capitaine, dans le lieu le plus secret de la maison, après les précautions ordinaires dans ces rencontres, Renault prit la parole. Il commença par une narration simple & étendue de l'état présent des affaires, des forces de la République & des leurs, de la disposition de la Ville & de la flotte, des préparatifs de D. Pedre & du Duc d'Ossonne, des Armes & autres Provisions de guerre qui étoient chez l'Ambassadeur d'Espagne, des intelligences qu'il avoit dans le Sénat & parmi les Nobles, enfin de la connoissance exacte qu'on avoit pris de tout ce qu'il pouvoit être nécessaire de sçavoir. Après s'être attiré l'approbation de ses Auditeurs par le récit de ces choses, dont ils sçavoient la vérité comme lui, & qui étoient presque toutes les effets de leurs soins aussi bien que des siens, *Voilà, mes Compagnons*, continua-t-il, *quels sont les moyens destinés pour vous conduire à la Gloire que vous cherchez. Chacun de vous peut juger s'ils sont suffisans, & assurés. Nous avons des voies infaillibles pour introduire dix mille hommes de guerre dans une Ville qui n'en a pas deux cens à nous opposer; dont le pillage joindra avec nous tous les Etrangers que la curiosité, ou le Commerce, y a attirés, & dont le Peuple même nous aidera à dépouiller les Grands qui l'ont dépouillé tant de fois, aussitôt qu'il verra sureté à le faire. Les meilleurs Vaisseaux de la flotte sont à nous,*

& les autres portent dès-à-préſent avec eux ce qui les doit réduire en cendres. L'Arſenal, la merveille de l'Europe, & la terreur de l'Aſie, eſt preſque déja dans notre pouvoir. Les neuf vaillans hommes qui ſont ici préſens, & qui ſont en état de s'en emparer depuis près de ſix mois, ont ſi bien pris leurs meſures pendant ce retardement, qu'ils ne croient rien hazarder en répondant ſur leur tête de s'en rendre maîtres. Quand nous n'aurions, ni les Troupes du Lazaret, ni celles de Terre ferme, ni la petite flotte de Haillot, pour nous ſoutenir, ni les cinq cens hommes de D. Pedre, ni les vingt Navires Vénitiens de notre Camarade, ni les grands Vaiſſeaux du Duc d'Oſſonne, ni l'Armée Eſpagnole de Lombardie, nous ſerions aſſez forts avec les intelligences, & les mille Soldats que nous avons. Néanmoins, tous ces différens ſecours, que je viens de nommer, ſont diſpoſés de telle ſorte, que chacun d'eux pourroit manquer ſans porter le moindre préjudice aux autres. Ils peuvent bien s'entr'aider; mais ils ne ſçauroient s'entrenuire. Il eſt preſque impoſſible qu'ils ne réuſſiſſent pas tous, & un ſeul nous ſuffit. Que ſi après avoir pris toutes les précautions que la Prudence humaine peut ſuggérer, on peut juger du ſuccès que la Fortune nous deſtine, quelle marque peut-on avoir de ſa faveur, qui ne ſoit au-deſſous de celles que nous avons? Oui, mes Amis, elles tiennent manifeſtement du prodige. Il eſt inoui dans toutes les Hiſtoires, qu'une Entrepriſe de cette nature ait été découverte en partie ſans être entiérement ruinée: & la nôtre a eſſuyé cinq accidens, dont le moindre, ſelon toutes les apparences humaines, devoit la renverſer. Qui n'eût cru, que la perte de Spinoſa, qui tramoit la même choſe que nous, ſeroit l'occaſion de la nôtre? Que le licenciement des Troupes de Liéveſtein, qui nous étoient toutes dévouées, divulgueroit ce que nous tenions caché? Que la diſperſion de la petite flotte romproit toutes nos meſures, & ſeroit une ſource féconde de nouveaux inconvéniens? Que la découverte de Creme, que celle de Maran, attireroit néceſſairement après elle la découverte de tout le Parti? Cependant, toutes ces choſes n'ont point eu de ſuite. On n'en a point ſuivi la trace, qui auroit mené juſqu'à nous. On n'a

point profité des lumieres qu'elles donnoient. Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Le Sénat, nous en sommes fidélement instruits, le Sénat est dans une sécurité parfaite. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clairvoyans de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils. Nous vivons encore, mes chers amis. Nous sommes plus puissans que nous n'étions avant ces désastres. Ils n'ont servi qu'à éprouver notre Constance. Nous vivons, & notre vie sera bientôt mortelle aux Tyrans de ces Lieux. Un bonheur si extraordinaire, si obstiné, peut-il être naturel ! & n'avons-nous pas sujet de présumer, qu'il est l'ouvrage de quelque Puissance au-dessus des choses humaines ? Et en vérité, mes Compagnons, qu'est-ce qu'il y a sur la terre, qui soit digne de la protection du Ciel, si ce que nous faisons ne l'est pas ? Nous détruisons le plus horrible de tous les Gouvernemens. Nous rendons le bien à tous les pauvres Sujets de cet Etat, à qui l'avarice des Nobles le raviroit éternellement sans nous. Nous sauvons l'honneur de toutes les femmes, qui naîtroient quelque jour sous leur Domination avec assez d'agrément pour leur plaire. Nous rapellons à la vie un nombre infini de malheureux, que leur cruauté est en possession de sacrifier à leurs moindres ressentimens, pour les sujets les plus légers. En un mot, nous punissons les plus punissables de tous les hommes, également noircis des vices que la Nature abhorre, & de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur. Ne craignons donc point de prendre l'Epée d'une main, & le Flambeau de l'autre, pour exterminer ces misérables. Et quand nous verrons ces Palais, où l'Impiété est sur le Thrône, brulans d'un feu, plûtôt feu du Ciel que le nôtre ; ces Tribunaux, souillés tant de fois des larmes & de la substance des innocens, consumés par les flammes dévorantes ; le Soldat furieux retirant ses mains fumantes du sein des méchans ; la Mort errante de toutes parts ; & tout ce que la nuit, & la licence Militaire, pourront produire de spectacles plus affreux ; souvenons-nous alors, mes chers amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les hommes, que les plus louables actions sont sujettes aux plus grands inconvéniens, & qu'enfin, au lieu des diverses fureurs qui désoloient cette malheureuse

Terre, les désordres de la nuit prochaine sont les seuls moyens d'y faire régner à jamais la Paix, l'Innocence, & la Liberté.

Ce Discours fut reçu de toute l'Assemblée avec la complaisance que les hommes ont d'ordinaire pour les sentimens qui sont conformes aux leurs. Toutefois Renault, qui avoit observé les visages, remarqua que Jaffier, l'un des meilleurs amis du Capitaine, avoit passé tout d'un coup d'une attention extrême dans une inquiétude qu'il s'efforçoit en vain de cacher, & qu'il lui restoit encore dans les yeux un air d'étonnement & de tristesse, qui marquoit une ame saisie d'horreur. Renault le dit au Capitaine, qui s'en moqua d'abord; mais ayant observé Jaffier quelque tems, il en demeura quasi d'accord. Renault, qui connoissoit parfaitement les rapports & les liaisons nécessaires qu'il y a entre les plus secrets mouvemens de l'ame, & les plus légeres démonstrations extérieures qui échapent quand on est dans quelque agitation d'esprit, ayant examiné murement ce qui lui avoit paru à la mine & dans la contenance de Jaffier, crut devoir déclarer au Capitaine qu'il ne croyoit point que cet homme fût sûr. Le Capitaine, qui connoissoit Jaffier pour un des plus vaillans hommes du monde, accusa ce jugement de précipitation & d'excès; mais Renault, s'étant obstiné à justifier son soupçon, il en expliqua si nettement les raisons & les conséquences, que si le Capitaine ne les sentit pas aussi vivement que lui, il comprit du moins que Jaffier étoit un homme à observer. Il représenta pourtant à Renault, que quand même Jaffier seroit ébranlé, ce qu'il ne pouvoit se persuader, il ne lui restoit pas assez de tems jusqu'au lendemain au soir, pour délibérer de les trahir & de s'y résoudre; mais qu'en tout cas, dans les termes où étoient les choses, il n'étoit plus tems de prendre de nouvelles mesures, & que c'étoit un risque qu'il falloit courir de gré ou de force. Renault repartit, qu'il y avoit un moyen sûr de ne s'y pas exposer, & que ce moyen étoit de poignarder eux-mêmes Jaffier dès ce soir. Le Capitaine demeura quelque

tems muet à cette propoſition ; mais enfin, il répondit, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à tuer le meilleur de ſes amis ſur un ſoupçon : Que cette exécution pouvoit avoir diverſes mauvaiſes ſuites : Qu'il craignoit d'effaroucher leurs Compagnons, de leur devenir odieux, & d'en être conſidérés comme ſi on vouloit affecter quelque empire ſur eux, & qu'on ſe prétendît arbitres ſouverains de leur vie & de leur mort : Qu'il ne falloit pas eſpérer qu'ils compriſſent la néceſſité de perdre Jaffier, comme ils la comprenoient eux deux ; & que ne la comprenant pas, chaque Conjuré verroit avec regret ſa vie expoſée à la premiere imagination ſemblable qui leur viendroit : Que lorſque les eſprits ſont dans un grand mouvement, il faut peu de choſes pour les faire détourner ; & que le moindre changement qu'ils faſſent dans cet état, eſt toujours d'une extrême importance, parce qu'ils ne peuvent plus prendre que des réſolutions extrêmes : Que ſi on vouloit cacher de quelle maniere Jaffier ſeroit diſparu, il étoit encore plus à craindre, qu'ils ne cruſſent qu'il étoit découvert & en fuite, ou priſonnier, ou traître ; & que, quelque prétexte qu'on inventât, ſon abſence à la veille de l'exécution, y ayant autant de part qu'il y en devoit avoir, ne pouvoit que les intimider & leur ſuggérer de triſtes penſées.

Renault écoutoit attentivement ce diſcours du Capitaine, lorſqu'un de leurs gens entra où ils étoient avec un ordre du Sénat qu'on venoit de recevoir, pour faire embarquer le lendemain matin tous ceux qui avoient charge ſur la Flotte. On apporta en même tems un billet de l'Ambaſſadeur qui découvroit la raiſon de ce commandement. Le Duc d'Oſſonne n'avoit pu ſortir ſi ſecrettement de Naples, pour aller joindre ſes grands Vaiſſeaux, que les Eſpions de la République n'en euſſent connoiſſance ; mais comme il avoit laiſſé un ordre qu'on ne fournît aucune voiture pour Veniſe juſqu'à un certain tems, & qu'on retînt toutes les Lettres qui y ſeroient adreſſées, les Vénitiens n'avoient pu recevoir plûtôt que ce jour l'avis de ſon dé-

part. L'Archiduc, nouvellement élu Roi de Bohême, lui avoit demandé du ſecours contre les Rebelles de ce Pays, qui commençoient à remuer; & le Vice-Roi, s'étant vanté qu'il méneroit ce ſecours par le Golphe juſqu'aux Ports de l'Archiduc en Iſtrie, les Vénitiens l'avoient fait prier par ce Prince même de prendre un autre chemin. Mais comme il ne ſe gouvernoit pas par les raiſons qui gouvernent les autres hommes, quand ils le ſçurent parti, ils ne douterent point que ce ne fût pour conduire lui-même ce ſecours par le chemin qu'il avoit réſolu. Ils ne voulurent pas lui diſputer le paſſage, comme ils pouvoient le faire, parce qu'ils ne cherchoient pas à rompre; & ils prirent le parti d'envoyer leur Flotte aux Côtes d'Iſtrie, où il devoit mettre à terre ſes Troupes, pour l'obſerver, & le préſerver des diverſes tentations qui lui pourroient prendre à la vue de leurs Places maritimes.

Les plus fermes réſolutions des hommes ne viennent pour l'ordinaire que d'une forte imagination du danger qu'ils ont à courir. Par le moyen de cette imagination l'ame ſe familiariſe à la fin avec les circonſtances de ce danger, quelque affreuſes qu'elles puiſſent être, à force de les conſidérer; mais auſſi, toute la fermeté de ſa réſolution eſt tellement attachée à ces circonſtances, que s'il y en a quelqu'une qui vienne à changer ſur le point de l'exécution, il eſt fort dangereux que la réſolution ne change auſſi. C'eſt ce que Renault & le Capitaine craignirent qui n'arrivât à leurs Compagnons, à l'occaſion de cet Embarquement imprévu de la Flotte de Veniſe qu'ils venoient d'apprendre; & cette nouvelle leur donna un ſenſible chagrin, parce qu'ils jugerent d'abord, qu'elle les obligeroit, malgré qu'ils en euſſent, à changer quelque choſe dans la maniere dont ils avoient diſpoſé d'abord l'exécution de leur entrepriſe. Cette exécution ne pouvoit pas ſe faire ſur le champ, parce que la nuit étoit déja trop avancée: il auroit été jour avant qu'on eût pu avertir la petite Flotte pour la faire approcher juſqu'à la

portée du Canon de Venise, où il falloit qu'elle fût pour commencer, & avant qu'on eût pu aller querir les Troupes qui étoient au Lazaret. Quant au lendemain, les Vénitiens devant se mettre en Mer, si on faisoit aussi marcher Haillot, il rencontreroit infailliblement des gens qui se rendroient tout ce jour de Venise à la Flotte. La démarche qu'elle devoit faire étoit la plus favorable que les Conjurés pussent souhaiter, elle alloit tourner le dos à Haillot, & toutes choses considérées, on jugea à propos de lui donner le tems de s'éloigner. La difficulté fut à résoudre si le Capitaine, l'Anglade, les trois Pétardiers, & les autres Conjurés qui y avoient charge, obéiroient à l'ordre du Sénat. Ils paroissoient indispensablement nécessaires à Venise pour l'exécution, sur-tout le Capitaine. Cependant, c'étoit celui de tous ceux qui pouvoient moins se dispenser de partir. Le commandement important qu'il avoit dans la Flotte le feroit plus remarquer que tous les autres ensemble. Comme la plûpart avoient de l'emploi sur ses Vaisseaux, il pouvoit presque suppléer lui seul à leur défaut par son autorité s'il étoit présent, & même empêcher qu'on ne s'apperçût de leur absence. Ces raisons firent conclure, qu'il partiroit seul avec l'Anglade, dont l'Emploi sur la Flotte dépendoit immédiatement du Général, aussi bien que celui des trois Pétardiers; mais pour ces Pétardiers, on aima mieux tout hazarder que de les laisser partir aussi. Le Général en demanda des nouvelles au Capitaine d'abord qu'il le vit, & le Capitaine répondit qu'il les croyoit cachés à Venise chez des Courtisanes, aussi bien que quelques Officiers de ses Vaisseaux, qu'il ne trouvoit point; & que la précipitation avec laquelle il avoit fallu venir, ne lui avoit pas donné le tems de les découvrir. Le Général avoit reçu du Sénat des ordres si pressans de partir, & il étoit si occupé qu'il ne put les envoyer chercher de quelques jours, & moins encore attendre qu'on les eût trouvés.

Avant que de s'embarquer, le Capitaine avoit pris Jaffier en

particulier, pour le prier de tenir sa place auprès de Renault la nuit de l'exécution. Il lui exagéra la confiance qu'on avoit en sa conduite & en son courage; que sans cette assurance il ne se seroit jamais résolu à s'éloigner; mais qu'il croyoit laisser un autre lui même à ses Compagnons, puisque Jaffier demeureroit. Pendant ce discours, le Capitaine l'observa avec attention; mais cet homme, qui fut attendri par les témoignages qu'on lui donnoit de l'estime qu'on avoit pour lui, y répondit avec des marques de zéle, de fidélité, & de reconnoissance, qui auroient rassuré le plus soupçonneux de tous les hommes. C'étoit le dernier effort de sa résolution mourante: elle acheva de disparoître avec le visage de son ami; & n'ayant plus devant les yeux le seul homme dont la considération pouvoit le retenir, il s'abandonna tout entier à son incertitude. La Description, que Renault avoit faite de la nuit de l'exécution sur la fin de sa Harangue, l'avoit frapé à un tel point, qu'il ne pouvoit modérer sa pitié. Son imagination renchérissoit sur cette peinture: elle lui représentoit exactement & avec les plus vives couleurs toutes les cruautés & les injustices inévitables dans ces occasions. Depuis ce moment, il n'entendoit plus de tous côtés que des cris d'enfans qu'on foule aux pieds, des gémissemens de vieillards qu'on égorge, des heurlemens de femmes qu'on deshonore. Il ne voyoit que Palais tombans, Temples en feu, Lieux saints ensanglantés. Venise, la triste, la déplorable Venise, se présentoit par-tout devant ses yeux, non plus triomphante comme autrefois de la fortune Ottomane, & de la fierté Espagnole, mais en cendres, ou dans les fers, & plus noyée dans le sang de ses habitans, que dans les eaux qui l'environnent. Cette funeste image l'obséde nuit & jour, le sollicite, le presse, l'ébranle. En vain il fait effort pour la chasser. Plus obstinée que toutes les Furies des fables, elle l'occupe au milieu des repas, elle trouble son repos, elle s'introduit jusques dans ses songes.

ſonges. Mais trahir tous ſes amis ! & quels amis ! Intrépides, intelligens, uniques en mérite dans le talent où chacun d'eux excelle : c'eſt l'ouvrage de pluſieurs Siécles de joindre enſemble une ſeconde fois un auſſi grand nombre d'hommes extraordinaires. Dans le point qu'ils ſe vont rendre mémorables à la derniere Poſtérité, faut-il leur ravir le fruit prêt à cueillir de la plus grande réſolution qui ſoit jamais tombée dans l'eſprit d'un Particulier ? Et comment périront-ils ? Par des tourmens plus ſinguliers & plus recherchés que tous ceux que les Tyrans des Siécles paſſés ont inventés. Qui ne ſçait qu'il y a telle ſorte de priſon à Veniſe, plus capable d'ébranler la conſtance d'un homme de courage, que les plus affreux ſupplices des autres Pays ? Ces dernieres réflexions, qui attaquoient Jaffier par ſon foible, le raffermiſſoient dans ſes premiers ſentimens : la pitié, qu'il ſentoit pour ſes Compagnons, balançoit dans ſon ame celle que la déſolation de Veniſe y excitoit ; & il continua dans cette incertitude, juſqu'au jour de l'Aſcenſion auquel l'exécution avoit été remiſe.

On reçut dès le matin des nouvelles du Capitaine. Il mandoit qu'il répondoit de la Flotte, qu'elle alloit aux environs de Maran, qu'en même tems qu'on enverroit au Lazaret querir les Troupes de Liéveſtein, on fît partir une Barque pour lui en donner avis, & qu'il attendroit cet avis pour commencer d'agir de ſon côté. On envoya à Haillot les Guides qu'on lui avoit promis. On introduiſit dans le Clocher de la Procuratie de Saint Marc des hommes apoſtés, qui avoient quelque habitude avec ceux qui y faiſoient garde, & qui les aſſoupirent par le moyen de drogues & d'odeurs propres à cet effet, mêlées dans des viandes & dans des breuvages, & en les faiſant boire & manger avec excès à l'occaſion de la réjouiſſance publique du Jour. On donna l'ordre à des Officiers qu'on choiſit pour s'emparer des maiſons des Sénateurs qui étoient plus à craindre, & pour les tuer. On marqua à chacun la maiſon où il devoit

s'attacher, de même à chacun des principaux Conjurés & des autres Officiers le poste qu'il devoit occuper, les hommes qu'il lui falloit, où il les prendroit, le mot pour les reconnoître, & le chemin pour les conduire. On fit sçavoir aussi aux Troupes du Lazaret, aux Espagnols de la petite Flotte, & aux mille Hollandois qui étoient déja dans Venise, comment ils se devoient départir depuis la Place de S. Marc, où tous devoient se rendre, les lieux qu'ils devoient occuper, les Commandans qui leur étoient destinés, & le mot pour les reconnoître. On fit visiter par des gens non suspects la suste du Conseil des Dix, & on trouva l'Artillerie en état de servir.

Jaffier eut la curiosité de voir la Cérémonie où le Doge épouse la Mer, parce que c'étoit la derniere fois qu'elle se devoit faire. Sa compassion se redoubla à la vue des réjouissances publiques: la tranquillité des malheureux Vénitiens lui fit sentir plus vivement leur désolation prochaine; & il en revint plus irrésolu que jamais. Mais enfin, le Ciel ne voulut pas abandonner l'ouvrage de douze Siécles, & de tant de sages Têtes, à la fureur d'une Courtisane, & d'une troupe d'hommes perdus. Le bon génie de la République suggéra un expédient à Jaffier, par lequel il crut sauver tout ensemble, & Venise, & ses Compagnons. Il fut trouver Barthélemi Comino, Sécretaire du Conseil des Dix, & il lui dit qu'il avoit quelque chose de fort pressé à révéler, qui importoit au salut de l'Etat, mais qu'il vouloit auparavant, que le Doge & le Conseil lui promissent une grace, & qu'ils s'engageassent par les sermens les plus saints à faire ratifier au Sénat ce qu'ils auroient promis: Que cette grace étoit la vie de vingt-deux personnes qu'il nommeroit, quelque crime qu'elles eussent commis; mais qu'on ne crût point arracher son secret par les tourmens sans la lui accorder, parce qu'il n'y en avoit point d'assez horribles pour tirer une seule parole de sa bouche. Les Dix furent assemblés dans un moment, & ils députerent sur le champ au Doge, pour recevoir de lui la parole

que Jaffier demandoit. Il n'hésita pas non plus qu'eux à la donner ; & Jaffier, alors pleinement content de ce qu'il alloit faire, leur découvrit toute la Conjuration. La chose leur parut si horrible, & si merveilleuse, qu'ils ne la purent croire. Toutefois, comme il étoit aisé d'en vérifier quelque particularité, on envoya Comino au Clocher de la Procuratie. Il rapporta qu'il avoit trouvé tout le Corps de Garde enivré, ou endormi. Ensuite, on l'envoya à l'Arsenal. Il fut longtems sans pouvoir trouver les Officiers gagnés ; mais enfin, un Valet, intimidé par ses menaces, lui montra une petite Porte, qu'il fit enfoncer, après avoir heurté quelques coups inutilement. Il les trouva avec les trois Pétardiers, qui mettoient la derniere main aux feux d'artifice destinés pour l'exécution. Il leur demanda ce qui les obligeoit à travailler le jour d'une si bonne Fête, & pourquoi ils n'avoient pas ouvert, quand il avoit heurté ? Ils répondirent avec une grande ingénuité, que les Pétardiers devoient partir le lendemain pour aller joindre la Flotte ; que le Général leur avoit mandé d'y porter un grand nombre de feux d'artifice tout prêts à jouer ; que ne s'en étant pas trouvé de faits autant qu'il en demandoit, ils avoient prié les autres de leur aider à y travailler ; que la chose pouvant être de conséquence, ils avoient cru devoir se dispenser de l'observation de la Fête ; & que, pour le faire sans scandale, ils s'étoient enfermés, comme il les avoit trouvés, dans le lieu le plus retiré de l'Arsenal, qu'ils avoient choisi exprès. Quoique Comino ne pût rien répliquer à cette réponse, il les arrêta prisonniers. Les Dix, épouvantés de plus en plus, envoyerent ensuite chez la Grecque ; mais on n'y trouva personne. Les hommes apostés, qui avoient endormi les Corps de Gardes du Clocher avoient fait semblant de dormir comme les autres, quand ils avoient vu Comino : mais il fut à peine sorti, qu'ils coururent chez la Grecque, où ils donnerent l'alarme si chaude, que sans perdre un moment, Nolot, Robert, Révellido, Rétrosi, Villamez-

zana, Durand, Ternon, & Robert Brulard, qui se trouverent avec elle par hazard, furent se jetter tous ensemble dans une des Barques qu'on avoit retenues au Pont de Rialte, pour aller querir les Troupes du Lazaret, & sortirent heureusement de Venise. La douleur, qu'on eut de leur évasion, fit résoudre de visiter les maisons des Ambassadeurs de France & d'Espagne, sans plus attendre. On en demanda civilement l'entrée, pour affaire qui regardoit le Salut de la République. Le François l'accorda de même; & Renault fut pris & emmené, avec Laurent Brulard, & de Bribe; mais l'Espagnol refusa avec aigreur. Il allégua tous les priviléges de sa Charge, & protesta avec fureur contre la violence qui lui étoit faite, quand il vit qu'on entroit de force. On y trouva de quoi armer plus de cinq cens hommes, soixante pétards, & une quantité incroyable de poudre, de feux d'artifice, & autres choses semblables. On en fit un inventaire exact, & il y assista en s'en moquant.

Dans le tems qu'on aportoit cet inventaire au Conseil des Dix, un Noble de la Maison de Valiera y arriva avec Brainville & Théodore, deux des principaux Conjurés. Ils venoient d'apprendre que tout étoit découvert; & désespérant de se sauver parce qu'ils sçurent aussi que tous les Ports étoient fermés depuis l'évasion de la Grecque, ils prirent le parti de faire semblant de vouloir découvrir la Conjuration; & ils furent trouver ce Noble qu'ils avoient connu en Flandre, pour les amener au Conseil des Dix, où ils furent arrêtés. On parcourut cependant tout ce qu'il y avoit de cabarets, hôtelleries, chambres à louer, lieux infames, & autres, où des Etrangers pouvoient se cacher; & on arrêta tout ce qu'on trouva d'Officiers Hollandois, François, Espagnols, Walons, Napolitains, ou Milanois, jusqu'à près de quatre cens.

Sur ces entrefaites deux Dauphinois venant d'Orange arrivent tout bottés, comme ils s'étoient jettés, en quittant la Poste, dans la Barque qui les avoient amenés. Ils déclarent au Conseil,

que des François de leurs amis leur ayant écrit de Venise, que s'ils vouloient s'enrichir, ils n'avoient qu'à y venir, parce qu'il y avoit une Conjuration toute prête à exécuter, pour s'emparer de cette Ville, & la donner au pillage, ils étoient venus en grande diligence, pour découvrir cette méchanceté au lieu d'y prendre part. Ils furent remerciés, logés honorablement, priés de se reposer, en attendant que le Sénat pût délibérer sur la récompense qui leur étoit due. Cependant, le jour vint, le Sénat s'assembla, & le Marquis de Bedemar demanda audience. On la lui accorda par curiosité seulement. Le bruit de la Conjuration se répandit alors par la Ville, & y produisit un trouble épouvantable. Le Peuple, qui sçut confusément que les Espagnols en étoient les Auteurs, s'assembla autour du Palais de l'Ambassadeur, pour le forcer: & on étoit prêt à y mettre le feu, lorsque ceux qui devoient le conduire à l'Audience arriverent. Ils firent entendre leur commission. Le Peuple se flatant de l'espérance, que le Sénat en feroit une punition exemplaire, le laissa sortir seul, & le conduisit avec toutes les injures & les imprécations imaginables, L'Ambassadeur, étant entré dans le Sénat, commença par des plaintes atroces de la violence qu'on avoit faite dans sa Maison contre le Droit des Gens, & il accompagna ses plaintes de menaces si fieres & si cruelles de s'en venger, que la plûpart des Sénateurs en furent consternés, & craignirent que cet homme n'eût encore quelque ressource qu'on ne sçavoit pas, pour achever son entreprise. Le Doge lui répondit, qu'on lui feroit excuse de cet outrage, quand il auroit rendu raison des préparatifs de guerre qu'on avoit trouvés chez lui, qui, comme Ambassadeur, devoit être un Ministre de Paix. Il répliqua, qu'il s'étonnoit que des gens qui passoient pour sages fussent si malhabiles que de l'insulter en face sur un prétexte si grossier: Qu'ils sçavoient aussi-bien que lui, que toutes ces provisions n'étoient qu'en dépôt dans sa maison, comme il y en avoit déja eu autrefois, pour envoyer à Naples

& dans le Tirol; Que pour les armes, toute la terre ſçavoit qu'il n'y en a point de ſi bonnes que celles qui ſe font dans les Villes de la République; & que pour les feux d'artifice, & autres choſes ſemblables, l'occaſion de quelques Ouvriers d'une habileté extraordinaire, qui s'étoient venus offrir à lui, l'avoit engagé à les faire travailler par curioſité. Le Doge interrompit, que ces Ouvriers étoient des malheureux, ou plûtôt des monſtres, nés pour la honte éternelle du Genre humain, & en diſant ces mots, il préſenta à l'Ambaſſadeur une Lettre de créance pour le Gouverneur de Milan, qu'on avoit trouvée parmi les papiers de Renault, avec d'autres Lettres du Duc d'Oſſonne. L'Ambaſſadeur répondit, que pour le Duc d'Oſſonne il avoit déja déclaré autrefois, qu'il n'entroit point en connoiſſance de ſa conduite: que pour la Lettre de créance, il étoit vrai que l'Ambaſſadeur de France lui avoit recommandé un Gentilhomme, il y avoit déja quelque tems, lequel avoit beſoin de faveur à Milan pour certaine affaire particuliere, & qu'il avoit donné à cet homme la Lettre qu'on lui préſentoit; mais qu'il avoit ignoré, que la République eût aucun intérêt dans cette affaire. Le Doge, voyant par ces réponſes, que l'Ambaſſadeur n'en manqueroit jamais, ſe contenta de lui repréſenter avec beaucoup de gravité la noirceur de ſon entrepriſe, & finit en lui proteſtant, qu'ils étoient tous fort éloignés de penſer que le Roi ſon Maître y eût la moindre part. L'Ambaſſadeur répondit à cette remontrance, avec tout l'emportement d'un homme de bien dont on attaque l'honneur injuſtement, qu'il étoit d'une Nation à qui la valeur & la prudence ſont ſi naturelles, qu'elle n'avoit que faire de recourir à de mauvais artifices pour perdre ſes ennemis; Que le Roi ſon Maître étoit aſſez puiſſant, pour les détruire à force ouverte, & ſans employer les trahiſons, & qu'on pourroit bientôt l'éprouver. Il ſortit bruſquement après ces paroles, ſans aucune cérémonie. Ceux qui le conduiſoient le conjurerent de ſe repoſer quelque tems dans un appartement voiſin,

en attendant que le Sénat eût donné les ordres néceſſaires pour le faire ſauver ; & il ſe laiſſa conduire où on voulut, en frémiſſant de colere, & ſans rien répondre. Pendant que la populace étoit accourue à la Place, pour le mettre en piéces auſſitôt que le Sénat l'auroit livré, il fut aiſé à ceux qu'on envoya chez lui avec main forte, de faire embarquer ſes Domeſtiques, & les plus précieux de ſes meubles. On le vint querir enſuite, & par des détours ſecrets du Palais, on le conduiſit dans un Brigantin bien armé avec bonne eſcorte. Le Peuple, enragé de ſon évaſion, fit des Statues de lui & du Duc d'Oſſonne, auxquelles il fit tout ce qu'il auroit fait à leurs perſonnes ſi elles avoient été en ſa puiſſance.

On dépêcha en même tems au Général de Mer, avec ordre de faire noyer inceſſamment l'Anglade, le Capitaine Jacques Pierre, & tous les Officiers affidés que ce Capitaine avoit ſur ſes Vaiſſeaux. Comme on ſuppoſoit qu'ils devoient être ſur leurs gardes, on choiſit le Bâtiment de la fabrique la plus étrangere qu'on trouva à Veniſe, pour porter cet ordre. On l'équipa de la maniere la plus propre à faire croire qu'il n'en venoit pas, & il fit un grand tour, afin d'arriver par un autre côté que celui par où il devoit arriver, s'il en fût venu. On a ſçu depuis que le Capitaine avoit été toute la nuit en attente, & qu'ayant vu arriver ce Bâtiment, il s'étoit retiré auſſitôt dans le principal de ſes Vaiſſeaux, comme s'il ſe fût douté de la vérité, & qu'il ſe voulût mettre en état de ſe défendre, s'il étoit trahi. Mais il y a apparence, que la crainte de tout perdre, par une terreur qui pouvoit être panique, l'arrêta quelque tems à délibérer, s'il devoit ſe déclarer ; car le Général, qui ne perdit pas un moment, lui ayant envoyé deux hommes choiſis, & non ſuſpects, ces gens entrerent ſans armes qui paruſſent dans le lieu où il étoit, le trouverent ſeul, l'aborderent d'un air auſſi libre que de coutume, le poignarderent tout d'un coup, & le jetterent dans la Mer ſans que perſonne s'en apperçût. L'Anglade, & quarante de ſes Offi-

ciers, furent traités auſſitôt après de la même maniere, & avec le même ſecret.

Cependant, Renault, interrogé à Veniſe, répond qu'il ne ſçait ce qu'on lui veut. On lui repréſente la Lettre de Créance pour D. Pedre, un Paſſeport en Eſpagnol pour tous les Pays de l'obéiſſance d'Eſpagne, des Lettres de change pour de grandes ſommes, & mille Piſtoles en or. Il répond, qu'il ne connoit ni l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, ni le Gouverneur de Milan; qu'ainſi s'il y a quelque choſe parmi ſes papiers qui les regarde, il faut que d'autres que lui l'y ayent miſe, & que pour les Lettres de change, & les Piſtoles, c'étoit tout ce qu'il avoit de bien au monde. On lui donne la Queſtion ordinaire, & extraordinaire. Il ne dit rien de nouveau, ſinon qu'il étoit un pauvre vieillard, homme de bien, de qualité, & d'honneur, & que Dieu le vengeroit. On le repéſente pluſieurs jours de ſuite à la queſtion, & on lui promet même impunité, s'il veut dire tout ce qu'il ſçait, mais inutilement: & après avoir été tourmenté de toutes les manieres à diverſes repriſes, il fut enfin étranglé en priſon, & pendu en public par un pied, comme traître. Le Lieutenant du Comte de Naſſau, les trois Pétardiers, Bribe, Laurent Brulard, & les deux Officiers de l'Arſenal, le furent auſſi, après avoir ſouffert la Queſtion avec la même conſtance que lui; mais Brainville, Théodore, & plus de trois cens Officiers, furent ſeulement étranglés ou noyés en ſecret.

Cependant, Jaffier, déſeſpéré du mauvais ſuccès de ſa compaſſion, ſe plaignoit hautement de ce que le Doge & le Conſeil des Dix, ne tenoient pas la parole qu'ils lui avoient donnée en faveur de ſes Compagnons. Elle n'avoit été violée qu'après une mure délibération. Pluſieurs même vouloient qu'on l'obſervât religieuſement. D'autres remontrerent, que la choſe pourroit être douteuſe, ſi on n'avoit ſçu la Conjuration, que par Jaffier: mais que les deux Dauphinois, qui l'avoient auſſi révélée, mettoient le Sénat en plein droit d'en uſer de la même ſorte, que ſi

si Jaffier n'avoit rien découvert. Cet avis l'emporta, soutenu par l'horreur & la frayeur publique, quoiqu'il y eût plusieurs choses à dire au contraire. On tâcha d'appaiser Jaffier par toutes sortes de moyens. On lui offrit de l'argent, & de l'emploi. Il refusa tout, s'obstina à demander inutilement la vie de ses Compagnons, & sortit enfin de Venise, inconsolable de leur supplice. Le Sénat l'ayant sçu, lui envoya un ordre de vuider les Etats de la République dans trois jours, sur peine de la vie, & quatre mille séquins qu'on le força de prendre. La pitié qu'il ressentoit pour ses Compagnons, se redoubloit autant de fois qu'il considéroit qu'il étoit la cause de leur mort. Il apprit en chemin que l'entreprise sur Bresse étoit encore en état de réussir. Le desir de se venger du Sénat l'obligea à s'aller jetter dans cette Ville; mais il y fut à peine, que les Dix ayant pénétré cette affaire par des papiers des Conjurés, on y envoya des Troupes, qui s'emparerent des Postes principaux, & passerent au fil de l'épée quelques Espagnols qui y avoient été introduits. Jaffier fut pris combattant à leur tête, comme un homme qui ne cherche qu'à vendre chérement sa vie, & étant conduit à Venise peu de jours après, il y fut noyé le lendemain de son arrivée.

La mort de ce malheureux ayant achevé de rétablir la tranquillité dans cette grande Ville, le premier soin du Sénat fut de demander un autre Ambassadeur à Madrid. D. Louis Bravo fut aussitôt nommé pour cet emploi, avec ordre de partir incessamment, & le Marquis de Bedemar lui donna, suivant la coutume, une Instruction qui se réduisoit presque toute à deux Points. Le premier de ces Points étoit, que le nouvel Ambassadeur blâmât hautement en toute occasion la conduite de son Prédécesseur, & qu'il affectât d'en tenir une contraire, jusque même dans les choses les plus indifférentes. L'autre Point étoit, que dans toutes les affaires qu'il auroit à négocier touchant les Droits & les Prééminences de la République, il se servît, pour tous Mémoires, du *Squittinio della Liberta Veneta*, auquel le Marquis

de Bedemar renvoie dans plusieurs endroits de cette Instruction, & en des termes, qui, bien que retenus, découvrent assez l'amour paternel qu'il avoit pour ce Libelle.

On publia cependant, à son de trompe, & par écrit, dans tous les Etats de la République, une défense, sur peine de la vie, d'imputer quoique ce fût de la Conjuration au Roi d'Espagne, ni aux Espagnols. On donna trente mille ducats aux deux Dauphinois, qui étoient venus exprès de leur Pays pour la découvrir. D. Pedre, voyant toutes choses désespérées, acheva de licencier ses Troupes, & rendit Versel. Le Duc d'Ossonne fit de grands biens à la femme & aux enfans du Capitaine, en les mettant en liberté; & le Marquis de Bedemar reçut d'Espagne un ordre pour aller servir de Premier Ministre en Flandre, &, quelques années après, de Rome, le Chapeau de Cardinal.

FIN DE LA CONJURATION CONTRE VENISE.

Quand quelque fait est décrit à la vérité, & avec ses circonstances, encore qu'il ne soit parvenu qu'à mi-chemin, si peut-on toujours en tirer fruit : tout ainsi que de ceux qui ne parviennent que jusqu'au tiers ou au quart du cours commun de la vie, on ne laisse pas d'en tirer de bons Exemples ; car la Vertu, en toutes les parties de l'âge, ou d'une action, se fait aucunement paroître. [Monsieur de la Noue dans ses Mémoires.]

FIN DU PREMIER VOLUME.

